

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES

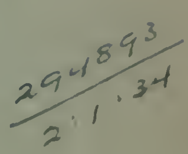
Missionnaires Oblats

DE MARIE IMMACULÉE

51e ANNÉE

No 201. — Mars 1913.





ROME

MAISON GÉNÉRALE

5, Via Vittorino da Feltre.



Bénédiction du Saint-Père

A L'OCCASION

du Cinquantenaire des MISSIONS

A l'occasion du 50e anniversaire de la fondation des *Missions*, le T. R. P. N. Servule Dozois, Vicaire Général de la Congrégation, en l'absence de Mgr le Supérieur Général, voulut bien solliciter du Saint-Père une bénédiction spéciale.

Sa Sainteté daigna envoyer au T. R. Père Vicaire la réponse que nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs :

Nous bénissons avec effusion les rédacteurs, correspondants et lecteurs du périodique intitulé Missions des Oblats de Marie Immaculée, *ainsi que les Oblats dont les travaux apostoliques y sont ou y seront relatés, et généralement toute la Congrégation, afin que, si méritante déjà de l'Eglise et des âmes, par toutes les œuvres qu'elle a semées dans toutes les parties du globe, elle voie son zèle de plus en plus béni de Dieu.*

Du Vatican, le 24 février 1913.

Pius PP. X

Et nous, nous ne saurions mieux répondre à cette précieuse faveur que par la prière qui doit être de plus en plus chère à nos cœurs :

Oremus pro Pontifice nostro Pio :
Dominus Conservet Eum et vivificet Eum et beatum faciat Eum in terra et non tradat Eum in animam inimicorum Ejus.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 201. — Mars 1913.



PROVINCE DU CANADA

Rapport sur la Maison de St-Pierre de Montréal.

Le dernier rapport de la maison de Saint-Pierre de Montréal a paru dans les Missions de janvier 1891. Ce rapport avait été rédigé par le regretté P. Drouet, qui fut, à deux reprises, supérieur de cette maison. Le P. Drouet en était alors à son premier stage de supériorat lorsqu'il écrivit ce rapport, qui s'arrête avec la fin de l'année 1890. Je me propose simplement de le continuer.

I. — L'œuvre matérielle.

Avant d'entrer dans le récit des événements, je crois qu'il ne serait pas hors de propos de donner à la Congrégation quelques renseignements sur les propriétés que les Oblats ont à Montréal, ainsi que sur les travaux de réparation qu'elles ont exigés. Les RR. PP. Oblats occupent un vaste terrain dans l'est de la ville, à vingt minutes de

distance du port et des principales gares. Ce terrain de 74.645 pieds carrés est compris entre les rues Dorchester, Visitation, Sainte-Rose et Panet. Il est en partie le fruit de nos acquisitions. Sur cet emplacement s'élèvent quatre vastes constructions : l'église Saint-Pierre de Montréal, la maison des Pères, la maîtrise Saint-Pierre et l'école Saint-Pierre.

L'église Saint-Pierre, commencée en 1851, fut ouverte au culte en juin 1853. C'est une église gothique, à trois nefs d'inégale hauteur, d'une belle envolée. Le chœur, à cinq pans coupés, est éclairé de grandes fenêtres ogivales ornées de superbes verrières, qui versent dans le sanctuaire une lumière chaude et colorée, du plus magnifique effet. L'autel est surmonté d'un rétable que couronnent des clochetons, chargés d'ampoules électriques. Il règne dans cette église une harmonie parfaite des proportions, si bien qu'on peut sans crainte la classer parmi les plus belles de Montréal. Ce qui en constitue un des remarquables attraits, ce sont assurément les belles verrières des fenêtres du chœur et des nefs latérales, verrières qui sortent des ateliers de M. Champigneulle, de Bar-le-Duc.

Parmi les chapelles de cette église, celle qui attire le plus d'attention est la chapelle du Sacré-Cœur. L'autel en marbres de différentes couleurs est enrichi de beaux candélabres et le tabernacle est clos par une riche porte de bronze doré.

L'église Saint-Pierre, assurément, ne saurait être comparée aux grandes cathédrales de France et des vieux pays ; elle n'a pas cette prétention, mais telle qu'elle est, avec sa tour élancée, son magnifique carillon de treize cloches de la maison Paccard, son élégante nef avec deux rangs de piliers de pierre, son plan simple et harmonieux, ses admirables verrières et le luxe de ses ornements, elle offre un beau spécimen de cette architecture gothique qui

a produit tant de merveilles et qui, sur cette terre d'Amérique, n'a encore poussé que d'humbles rameaux où cependant brillent quelques fleurs mystiques dont on aime à voir la beauté et à respirer le parfum.

Cette description passe sous silence, il est vrai, les quelques défectuosités que les critiques — qui ne pardonnent rien — reprochent à l'église Saint-Pierre.

C'est d'abord une galerie qui court le long des murailles dans la grande nef, bien au-dessus des nefs latérales, et qu'on prendrait tout d'abord pour une corniche. Si elle a l'avantage de donner quelques places de plus à nos paroissiens, les jours de fêtes, elle a l'inconvénient de rompre les lignes, ou du moins de séparer en deux l'élévation des murs, ce qui paraît en diminuer la hauteur. Toutefois, cette galerie, à cause de son peu de largeur, ne dépare pas la nef, et à cause de son élégance, elle concourt plus à l'embellissement de l'église qu'elle ne nuit à l'unité du style.

C'est ensuite la chapelle du Sacré-Cœur qu'on a fait avancer après coup en dehors de l'alignement : inconvénient auquel nos gens n'attachent que peu d'importance et qui, en tout cas, est largement compensé par la beauté de la chapelle.

Cette église a un autre défaut, un défaut qu'ont toutes les églises de ville ; elle est trop petite pour le nombre des fidèles qu'elle dessert. Elle contient à peine 1.200 places de bancs et, en utilisant les moindres recoins, elle peut recevoir de 1.700 à 1.800 personnes. Il arrive ainsi qu'un bon nombre de nos fidèles ne peuvent pas prendre part aux démonstrations grandioses qui s'y font de temps en temps, comme à la visite de l'évêque, aux jubilés, aux retraites.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de la partie supérieure de l'église, soit pour la décrire, soit pour en relever les défectuosités. Pénétrons maintenant dans la partie inférieure de

l'édifice par la porte qui longe la rue Dorchester, et nous trouverons dans ce soubassement une chapelle bien décorée et capable de contenir au moins 400 personnes. En arrière de cette chapelle, il y a une salle qui sert à la fois à nos chantres et à nos jeunes lévites. Le reste de ce soubassement — soit en superficie la moitié de l'édifice — est occupé par divers départements, dont le plus important est la chaufferie, avec ses deux fournaises pour l'eau chaude.



La résidence des RR. PP. Oblats est voisine de l'église Saint-Pierre. Elle est située sur la rue Visitation. Elle est construite en pierre taillée, comprend trois étages, outre un soubassement et un grenier. Les trois étages servent à l'habitation des Pères. La maison est assez spacieuse pour en loger une vingtaine ainsi que quelques frères convers. Le soubassement sert de cuisine, de réfectoire, et les divers services de la dépense y sont installés. Le grenier remplit l'office auquel il est d'ordinaire destiné.

A côté de la maison de résidence des Pères, sur la même rue Visitation, en allant vers la rue Sainte-Rose, se trouve la maîtrise Saint-Pierre. Construit en 1868, cet édifice en pierre fut tout d'abord une simple école où 70 à 80 enfants recevaient leur instruction sous l'impulsion du R. P. Drouet, et des élèves-maîtres de l'école normale Jacques-Cartier. Cette école occupait le premier étage de l'édifice. Plus tard, les Petits Frères de Marie vinrent s'y installer, quand ils prirent la direction de notre école. Aujourd'hui, il est occupé par les Sœurs de Saint-Jacut (ou de la Sainte-Famille de Bretagne) qui remplissent à notre égard les fonctions de Marthe, l'amie du Sauveur. Ce fut vraisemblablement à l'automne de 1869 que s'ouvrit cette école, puisque la partie supérieure qui devait servir de chapelle à la Congrégation des demoiselles, Filles de

l'Immaculée-Conception, fut prête seulement le 2 mai de l'année suivante.

Quant au rez-de-chaussée ou soubassement, il fut utilisé au profit des jeunes gens que l'on voulait garder sous l'influence du prêtre et éloigner des amusements dangereux. Le local du cercle Saint-Pierre — c'est le nom qu'on donna à l'œuvre des jeunes gens — était tellement vaste, qu'en plus d'une salle où se trouve installé un petit restaurant et quatre tables pour le jeu de cartes, il y a en arrière assez d'espace pour placer sept beaux billards, une table de *pool*, plus un endroit un peu à l'écart où l'on peut lire tranquillement les principaux quotidiens.

Ce cercle, ai-je dit, avait été originairement destiné à nos jeunes gens. Ils s'y trouvèrent si bien, qu'il fallut les y recevoir encore lorsqu'ils cessèrent d'être jeunes, même lorsqu'ils devinrent à leur tour chefs de famille. Et il n'est pas rare aujourd'hui de trouver au cercle Saint-Pierre, le soir ou le dimanche, le père et ses fils.

Un de nos Pères est chargé de ce cercle ; rien ne doit se faire sans son assentiment. En ce qui concerne les dépenses, il se garde bien de toute ingérence. Ainsi l'œuvre, au point de vue financier, peut vivre tant bien que mal, plutôt mal que bien, car elle ne fait pas ses frais. La caisse du cercle accuse un déficit qui va grossissant chaque année. Selon toute apparence, il sera difficile aux conseils d'administration présent et futurs de liquider cette situation. Quant au point de vue moral et religieux, le seul dont nous ayons à nous occuper, peut-on affirmer que le Cercle ait répondu entièrement aux espérances qu'on avait fondées sur lui ? Il a tenu une certaine partie de la jeunesse éloignée des endroits de perversion ; c'est un résultat, mais ne pourrait-on faire davantage pour assurer au plus grand nombre possible de jeunes gens une formation morale plus soignée ?

***

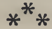
En arrière de la maîtrise Saint-Pierre, au coin nord-est de notre emplacement, s'élève depuis 1885 l'école Saint-Pierre. Bâtie en vue de l'avenir, elle a, en plus du rez-de-chaussée, trois étages. Au 1er septembre 1886, date où les Petits Frères de Marie en prirent la direction, l'école recevait 250 enfants. Ce nombre d'enfants ne suffisait point à remplir les deux premiers étages ; on laissa le troisième inachevé. Peu à peu, les écoliers vinrent plus nombreux ; il fallut leur préparer de nouvelles classes ; tout le troisième étage y passa et fut converti en classes.

Le rez-de-chaussée de cette école n'était qu'une vaste salle destinée à récréer nos enfants dans les jours froids ou pluvieux, comme à réunir nos amis et bienfaiteurs pour les intéresser à nos œuvres.

Attenant à cette école, le long de la rue Panet, se trouvait une sorte de cellier, qui se dissimulait sous terre pour ne pas trop attirer les regards. Le reste de l'enclos était occupé par un jardin, cultivé à cette époque, mais abandonné depuis faute de main-d'œuvre et de rendement rémunérateur. Encore que les constructions le bornent presque de tous les côtés, il s'étendrait davantage s'il n'avait fallu abandonner de ce terrain la partie qui se trouvait située entre la maîtrise et l'école pour en faire une cour où nos écoliers prennent leurs ébats pendant les récréations. Aurait-on pu maintenir à l'école nos petits garçons sans leur donner cette faveur ? Pour moi, j'ai peine à l'admettre. Je crois bien que c'était le projet de nos prédécesseurs, et que sa réalisation ne contribua pas peu au succès de notre école, si populaire dans le quartier.

A cette époque, ce n'était pas une spéculation bien avantageuse de construire une école, de l'aménager, de la main-

tenir en payant nombre de professeurs, quand, par ailleurs, elle n'avait pour subsister que les contributions volontaires des parents qui y plaçaient leurs enfants. Les pauvres du faubourg Québec ne devaient pas en être exclus. Comment, d'ailleurs, aurions-nous pu refuser de les admettre sans être infidèles à notre devise : « *Evangelizare pauperibus misit me* » ? Cette école fut, quelques années durant, une source de dépenses pour notre maison. Je ne doute point que les Pères de ce temps ne l'aient prévu ; bien au contraire, je suis porté à croire qu'ils ont fondé cette œuvre, qu'ils l'ont maintenue et agrandie malgré ses déficits annuels, pour s'attacher davantage les gens du faubourg et arriver, malgré les obstacles imprévus qui avaient surgi, à obtenir la direction de la paroisse qu'ils desservent actuellement dans l'est de Montréal.



Après nous être promenés sur notre propriété et avoir jeté un coup d'œil sur chacune des constructions qui l'occupent, il est temps que nous en venions à faire l'historique des restaurations et des embellissements qui y ont été apportés depuis le commencement de l'année 1891 jusqu'à l'administration actuelle. En voici un aperçu (1) :

Le 14 juin 1891, le *Codex historicus* relate qu'on commence à poser, dans la tour de l'église, l'horloge monumentale qu'on aperçoit de si loin et qui désigne, à elle seule, l'église St-Pierre aux étrangers qui viennent à Montréal. Elle a ceci de particulier qu'elle s'élève plus haut que toutes les rares compagnes qui lui ont été données. Cette horloge est visible de tous les côtés ; elle est visible le jour et la nuit, car, la nuit, elle est éclairée sur ses quatre ca-

(1) Plus tard, le chroniqueur aura assez à écrire s'il veut relater tout ce que le R. P. Tourangeau, le Supérieur actuel, a fait pour l'église St-Pierre, ses œuvres, et pour la Congrégation.

drans aux frais de la ville. L'administration communale a considéré l'installation de cette horloge comme une aubaine pour la population ouvrière des quartiers voisins ; et elle a voulu nous donner cet encouragement de la faire éclairer.

Cette même année 1891, au mois de septembre, on répare le premier étage de la maison ainsi que l'escalier, d'un bout à l'autre. On se propose de faire le reste des réparations au printemps prochain. Il s'agissait, je crois, de mettre un plancher de bois franc à la place du bois de pin qui avait un peu trop subi l'injure du temps. Quant à l'escalier, il était question de poser au bord de chaque marche une bande de fer pour le protéger contre l'usure quotidienne des hôtes de la maison.

En novembre 1893, on commence la construction d'un vaste réservoir destiné à conserver l'eau utilisée par la soufflerie de l'orgue. Ce réservoir est placé dans le grenier de la maison qu'il approvisionnera de la sorte à peu de frais. On espère réaliser de ce chef une économie de six à sept cents dollars. La suite nous fit voir qu'on avait été trop optimiste : ce réservoir fut l'objet de constantes réparations et les épargnes qu'on devait réaliser grâce à lui chaque année furent presque toutes consacrées à des travaux de réparation.

En juin 1894, un incendie se déclara dans notre école Saint-Pierre. Le feu avait pris, on ne sait trop comment, dans un tuyau où l'on jetait les déchets qui tombaient dans la cave en attendant qu'on les brûle. Le bon Dieu, remarque le codex, semble avoir voulu nous donner une leçon dont nous profiterons. Comme conclusion pratique, le tuyau allait disparaître. Il semble cependant qu'il ne fut pas sacrifié cette fois, faute de pouvoir le remplacer sans doute ; aussi, en 1902, il nous causa une autre alerte. Dans l'un et l'autre cas, ce commencement d'incendie ne produisit que

peu de dégâts, et les assurances nous en compensèrent. Mais depuis ce temps le tuyau a disparu.

Au mois de septembre de la même année, il faut remplacer les escaliers de la tour par d'autres en fer et circulaires. « Ces sortes d'escaliers, remarque le chroniqueur, ne sont pas ce qu'il y a de mieux pour un édifice public, mais il nous est impossible de faire autrement, vu les dispositions de l'intérieur de la tour. » Cette amélioration coûta environ deux mille dollars.

Nous voici en 1898. Un architecte reçoit ordre de préparer un plan pour l'agrandissement projeté de notre maison de communauté. Ce plan fut présenté au conseil, mais il ne fut pas accepté, vu la pénurie de nos ressources. Ce n'était pas sans besoin que ce projet avait été conçu, puisque le nombre des membres de notre communauté avait presque triplé depuis 1856, date où la maison fut construite. On verra bientôt comment on y remédia partiellement.

Si de la maison de communauté nous passons à l'église, nous remarquons qu'en cette même année des travaux furent faits au jubé de l'orgue pour y introduire un chœur d'enfants, le chœur de l'école Saint-Pierre. Le codex note que ces 50 enfants ont révélé leur présence d'une façon tout à fait charmante. Ils ont continué depuis à se faire entendre à la tribune de l'orgue à la messe et aux vêpres des dimanches et fêtes. Cependant, par suite de l'installation des nouvelles orgues, nous dûmes, faute de place, les inviter à ne pas monter à la tribune de l'orgue pour le chant de la grand'-messe paroissiale. Cette modification se fit au commencement de l'année scolaire 1908-1909.



Deux ans s'écoulent sans que de nouveaux besoins s'imposent à notre attention. L'érection de notre église

en église paroissiale nous tira de cette heureuse quiétude. Il fallait nécessairement trouver un local pour le baptistère. Où le prendre ? Il n'y avait guère que la partie du soubassement de l'église où les jeunes gens avaient leur chapelle de congrégation, qui pût être affectée à cette destination. Mais fallait-il dissoudre cette congrégation en supprimant le local où elle tenait ses réunions ? Evidemment non. Aussi en vint-on à la détermination très pratique de restreindre un peu de chaque côté, par mesure de symétrie, la chapelle de nos jeunes congréganistes et de la fermer par des châssis en verre colorié qui lui donnent une plus belle apparence. A cette occasion, chapelle et soubassement sont éclairés à l'électricité. Nos chers jeunes gens ne sont pas les moins satisfaits et l'on n'entendit pas de récriminations.

D'autres projets surgirent qui ne purent être réalisés pour le moment : tels que l'agrandissement de la sacristie et l'éclairage de l'église par l'électricité. Ce dernier projet, toutefois, devait être exécuté bientôt. En effet, à la messe de minuit 1901, notre maître-autel parut resplendissant de lumières. Il en était de même du tour du chœur. L'effet de ces 1.200 lampes en verre simple était imposant, éblouissant ; il faisait songer à l'infinie clarté qui règne là-haut, mais il donnait en même temps le mal de tête ou le vertige. Il fallut en rabattre sur la quantité et la grosseur des lampes. Durant ces tâtonnements, le reste de l'ouvrage se faisait, et, à Pâques 1902, notre installation électrique était aussi complète qu'on pouvait le souhaiter.

Aux divers étages de notre maison de communauté, d'autres travaux venaient compléter peu à peu l'œuvre de nos premiers pères. Il n'y avait pas, à proprement parler, de cabinets et de salles de bains, du moins ils ne répondaient pas aux exigences de l'hygiène moderne. On en fit de très convenables, mais sans aller toutefois jusqu'aux raffinements que la mode réclame sous prétexte de progrès, d'hygiène, etc. Aussi les Oblats pourront-ils toujours pru-

tiquer les vertus de pauvreté et de détachement que le souci de la perfection leur impose.

De plus, des peintres décorèrent les chambres des Pères et des Frères, le reste de la maison fut blanchi, l'électricité installée à la chapelle de communauté et à peu près dans toutes les salles communes.

L'année 1902 n'était pas finie qu'il fallut songer à une autre amélioration très coûteuse. Notre église n'avait guère de ventilation et elle était très sombre. On voulut remédier à la fois à ces deux défectuosités. Pour donner à l'église un peu plus de lumière, on chargea la maison Beaulieu de faire le nettoyage de nos vitraux et d'élargir le cadre qui les contenait pour pouvoir recommencer au besoin la même opération sans être dans la nécessité de les enlever, ce qui ne pouvait se faire qu'avec lenteur et de minutieuses précautions. Tant que les ouvriers travaillèrent dans la partie inférieure de la nef, tout alla bien, quoique lentement ; par contre, une affaire imprévue devait prolonger les travaux dans la partie supérieure de la nef et nous occasionner un joli surcroît de dépenses. Les verres s'effritaient : il fallut renouveler le tout et ce fut laissé à l'initiative de nos décorateurs. Les travaux, en ces conditions, durèrent plus d'une année, et quand les nouvelles verrières furent installées dans la partie supérieure de l'église, elles étaient munies d'un ressort leur permettant de s'ouvrir par le haut afin d'aider à la ventilation de l'édifice. Le système a du bon ; tout le monde peut le constater au printemps, à l'été, à l'automne. En hiver, c'est autre chose : ce déplacement d'un poids si lourd, puisque en effet la verrière s'incline à 30 degrés par le haut, a forcé le châssis et permet à l'air d'entrer trop librement dans notre église. Elle en est devenue plus difficile à chauffer, et les gens un peu frileux ont trouvé ainsi une raison qu'ils jugent suffisante pour ne pas assister en grand nombre, durant l'hiver, aux messes des jours de semaine. Qui aurait cru que la piété fût de sa

nature une vertu qui suivît les hausses et les baisses du thermomètre ? Eh bien, on s'en convaincra si l'on séjourne tant soit peu à Saint-Pierre de Montréal en hiver. Je me hâte d'ajouter qu'au carême, cependant, la piété de nos paroissiens se ranime et nous prouve qu'elle garde toujours sa vitalité. Mais déjà les jours sont plus cléments.

Bientôt après, c'est l'église et la maison qu'il nous faut songer à pourvoir de trottoirs. La ville exige que les rues Dorchester et Visitation aient des pavages en asphalte et des trottoirs permanents. Que de dépenses pour nous ! les propriétaires étant tenus de payer la moitié du coût de l'entreprise. Et ce n'est pas tout : maintenant que nos frontières offrent un si beau coup d'œil, il ne faut pas que le perron de l'église et le trottoir de notre maison jurent avec le tout. D'où nécessité, là aussi, de faire du durable et par conséquent du dispendieux. Aussi se trouve-t-on dans un réel embarras lorsqu'il faut, en 1905, agrandir notre école Saint-Pierre pour y loger nos frères enseignants. C'est, qu'en effet, nous devions leur donner un logement autre que le 1er étage de la maîtrise St-Pierre, leur nombre s'étant accru en proportion du développement de l'école. Mais où trouver l'argent ? L'entrepreneur, homme dévoué à nos œuvres, s'offrit de construire à ses frais. Nous le rembourserions plus tard ; en attendant, nous lui payerions cinq pour cent comme intérêt de ses avances. Le marché fut conclu et l'édifice nouveau s'éleva rapidement. Le 8 février 1906, on le bénit en présence des deux communautés, du R. Fr. Provincial des Petits Frères de Marie et de plusieurs autres Frères étrangers. Tous paraissaient enchantés de voir une si belle installation.

En parlant de l'école, j'ai déjà noté l'agrandissement qui résultait pour notre maison de communauté du fait de l'avoir reliée à la maîtrise par une construction de deux étages, au commencement de 1905. Cette construction

eut un double avantage : donner à la communauté quatre nouvelles chambres spacieuses et une autre grande dépense ; faciliter aux Sœurs qui s'occupent des choses ménagères les communications entre leur demeure et la maison. Enfin du soubassement part un escalier qui conduit au premier étage de la maîtrise. Cette partie nouvelle devint la résidence de nos économes et de nos frères sacristains.

En même temps, d'autres transformations s'opérèrent dans notre maison de communauté. On fit un parloir de plus, pour les affaires spéciales qu'un curé peut avoir à traiter ; on décora la chapelle de communauté ; on y installa des fournaises qui donnaient moins d'encombrement et plus de chaleur ; et enfin, des bancs très convenables.

Deux ans après, le 22 mai 1908, a lieu à l'église Saint-Pierre la bénédiction d'un nouvel orgue. Cet orgue, fabriqué par les MM. Casavant, de Saint-Hyacinthe, a 64 jeux et tous les derniers perfectionnements. Il est mû par l'électricité. Il nous coûte la jolie somme de 10.100 dollars, sans compter les travaux qu'il a fallu faire au premier jubé pour étayer cette construction monumentale. L'inauguration que fit de cet orgue M. Bernier, organiste de notre église Saint-Sauveur de Québec, nous attira les félicitations de tous les invités. A les entendre, nous n'avions plus rien sous ce rapport à envier aux autres églises de Montréal. « Il y a des orgues plus puissantes, nous disaient-ils, mais le vôtre semble plus harmonieux. »

L'année suivante, aussitôt après Pâques, nous eûmes une tombola pour restaurer les peintures de l'église et donner à nos fidèles des bancs un peu confortables. Nos paroissiens nous donnèrent 2.818 piastres ; c'était trop peu pour pouvoir commencer les travaux projetés ; aussi furent-ils différés. On tenta en 1910 et pour les mêmes raisons une autre tombola dont les résultats, plutôt maigres, nous obligèrent à attendre encore.

Telles sont, à peu de chose près, les diverses restaurations qui ont été faites de nos propriétés durant l'intervalle qui s'écoule de 1891 à 1910, c'est-à-dire sous le supériorat des RR. PP. Jodoin, de 1891 à 1897; Legault, de 1898 à 1901; Drouet, de 1901 à 1904; Jodoin, deuxième fois, de 1904 à septembre 1910, date à laquelle s'arrête le présent rapport.

(*A suivre.*) T. Blanchard, *O. M. I.*

PROVINCE D'ALLEMAGNE

Maison de Saint-Charles.

(*Suite du Rapport publié, nos de décembre 1910, p. 374, juin 1911, p. 190, septembre 1911, p. 311, mars 1912, p. 27, juin 1912, p. 145, et décembre 1912, p. 406.*)

III. — De ceux qui ont bien mérité de Saint-Charles. — Les Supérieurs.

(*Suite.*)

2. — Les Pères professeurs.

N. B. — Nous voudrions faire remarquer une fois pour toutes qu'ici, comme dans les autres parties de notre rapport, nous nous occupons principalement de la première période de 25 ans de Saint-Charles : 1885-1910. Les années qui suivent formeront le sujet d'un nouveau rapport.

La maison de Saint-Charles ne fut jamais une résidence de missionnaires proprement dite, c'est-à-dire des Pères principalement ou exclusivement adonnés à l'œuvre des missions ; seuls le R. P. Ravaux (voir *Missions*, mars 1912, p. 29) et quelques autres dont il sera parlé plus loin, font

exception sous ce rapport. Comme juniorat, Saint-Charles est de sa nature une maison de professeurs.

Or, lorsque la sainte obéissance appelle l'un de ces professeurs à un autre poste, il est d'usage qu'avant son départ on le remercie publiquement du bien qu'il a fait ici ; et quoiqu'il soit loisible de discuter sur la valeur objective des toasts, des compliments, des remerciements, etc., faits ainsi en public, on ne saurait nier que dans notre cas ils ne soient tout à fait justifiés. Car les professeurs sont de vrais bienfaiteurs du juniorat ; des bienfaiteurs d'ordre spécial, si l'on veut, mais des bienfaiteurs qui payent de leur personne ; des ouvriers qui travaillent avec le supérieur de l'établissement, et sous sa direction, à la formation de futurs religieux et prêtres, donc à l'une des œuvres les plus belles et les plus importantes ; des ouvriers sans lesquels cette œuvre ne pourrait ni prospérer ni même durer. Aussi, après les supérieurs, ils ont droit à une des places les plus honorables dans notre rapport.

Cette place, nous allons la leur donner en les faisant connaître aux lecteurs des *Missions*. A cette fin nous dirons quelques mots : 1° du corps professoral ou du nombre des professeurs de Saint-Charles ; 2° de leurs occupations ; 3° des professeurs à la rentrée de 1910 ; 4° des professeurs des époques précédentes.

A) Nombre des professeurs. — Le corps professoral de Saint-Charles comptait 7 membres en 1885 et 8 en 1886. De 1887 à 1910 le nombre varie entre 10 et 14, ce qui donne une moyenne de 12 par an ; ce chiffre représente même le nombre exact des professeurs pour les six dernières années scolaires (1904-1909 inclusivement) et plusieurs années précédentes.

Jusqu'à l'année scolaire 1896-1897 nous voyons parmi les professeurs, non seulement des Pères, mais encore des frères scolastiques. De ceux-ci les uns ont fait toutes leurs études philosophiques et théologiques à Saint-Charles

même ; les autres en ont fait une partie au scolasticat, soit avant, soit après leur arrivée à Saint-Charles. Pour ces dévoués frères c'était assurément une situation exceptionnelle et, disons-le, une bien forte besogne de mener de front les occupations absorbantes de l'enseignement dans un juniorat et l'étude des sciences qu'ils devaient acquérir comme futurs prêtres et membres d'une société de missionnaires.

D'une part la nécessité d'avoir promptement des professeurs allemands et d'autre part le manque de sujets déjà ordonnés prêtres avaient sans doute forcé les supérieurs à recourir à un expédient de ce genre ; il fallait bien, sans trop tarder, pourvoir le juniorat d'un personnel enseignant assez nombreux pour suffire à la tâche. Mais, grâces à Dieu, cet état de choses ne devait pas durer indéfiniment, et, depuis la rentrée de 1897, l'année scolaire 1899-1900 seule exceptée, les professeurs de Saint-Charles furent exclusivement des Pères ayant achevé entièrement ou à peu près leurs études théologiques.

B) Occupations des professeurs. — Et quelle est, à Saint-Charles, la vie quotidienne de ces Pères, qui, sans se livrer directement aux œuvres de l'apostolat, sont néanmoins appelés à former de futurs apôtres ? Il suffit de le rappeler : une de leurs occupations principales et qui prend une grande partie de leur temps, c'est l'enseignement des lettres et des sciences en classe. Ce qui donnera donc une idée de cette occupation, c'est le nombre des heures de classe, ainsi que la préparation qu'il faut y consacrer. Or, comme nous l'avons noté ailleurs (*Missions*, juin 1911, p. 198), jusqu'en 1910 inclusivement il y avait en semaine pour chacun des six cours 26 heures de classe ; cela donne un produit de 156 heures à distribuer entre 12 professeurs. Résultat : pour chaque professeur 13 heures de classe par semaine et 2,1 par jour. C'est, il est vrai, la *moyenne* exacte et non le nombre *réel* des heures de classe pour

tous les professeurs, car de fait les uns en ont moins et les autres plus ; c'est le professeur ordinaire ou professeur de la classe qui généralement a le plus de leçons à donner.

Il est une seconde occupation inséparable de la précédente et non moins onéreuse : c'est pour chaque semaine la correction des devoirs, des compositions, des travaux faits en classe, à laquelle s'ajoutait autrefois pour chaque semestre celle de nombreux examens écrits (voir *Missions*, juin 1912, p. 155) ; et cette correction, qui en doutera ? demande à être faite régulièrement et sérieusement, si l'on veut qu'elle soit ce qu'elle doit être, c'est-à-dire un moyen efficace pour stimuler l'ardeur de nos enfants et les faire progresser dans leurs études. Or, en additionnant tout, savoir tant de leçons à donner et tant de travaux à corriger, on se sent un peu tenté de mettre sur les lèvres des professeurs de Saint-Charles ces paroles du petit écolier, moins la plainte que celui-ci voulait exprimer :

Leçons, devoirs, et par centaines,
Voilà notre pain journalier.

Et voici — pour rester dans la même image — les assaisonnements de ce pain : c'est toute une série d'occupations, que l'on pourra appeler accessoires, parce qu'elles sont moins fréquentes. — *a*) Une fois par mois au moins tous les Pères professeurs se réunissent dans la soirée en conférence scolaire sous la direction du R. Père Supérieur. — *b*) Tous font, à tour de rôle et chacun une semaine durant, la méditation aux junioristes et la surveillance pendant toutes les récréations et les petites réfections. — *c*) Deux fois de suite ils conduisent les élèves en promenade, et chaque fois ils sont deux ou trois selon le nombre des divisions. — *d*) La plupart d'entre eux entendent chaque semaine un certain nombre de junioristes ou de frères en confession, et quelques-uns ont une charge à exercer : celle de préfet des frères convers, de sacristain, d'infirmier, de

bibliothécaire, de directeur du chant, de la musique, du théâtre, etc. — *e*) Enfin, il ne faut pas oublier que les professeurs de Saint-Charles sont des prêtres et des religieux ; comme tels ils ont le saint office à réciter, une règle à observer, des exercices spirituels à faire, et il serait fort regrettable s'ils étaient privés de ces exercices si importants ou empêchés d'y vaquer convenablement.

Bref, à tenir compte de tout, les Pères employés comme professeurs dans notre juniorat sont du matin au soir à la tâche, continuellement au service de l'œuvre. Leur poste est donc loin d'être une sinécure, et ne les laisse guère jouir des douceurs du *farniente ;* on n'aurait pas même bonne grâce de comparer leur situation, leur genre de vie à celui des professeurs, prêtres ou laïques, engagés dans un collège ou établissement analogue, bien que ceux-ci aient souvent un plus grand nombre de classes à faire.

Toutefois, sans avoir de temps à perdre, nos bons Pères professeurs ne manquent pas de délassements ; c'est plutôt diversions ou distractions qu'il faudrait dire ici. Ainsi, régulièrement à Pâques et à Noël, tous les Pères disponibles vont exercer le saint ministère dans le diocèse de Cologne ou les diocèses limitrophes ; de temps à autre ils le font aussi dans le courant de l'année à l'occasion de quelque grande solennité, telle que la Toussaint, la Fête-Dieu ou une fête patronale. Quant aux grandes vacances, ils en passent une partie ou dans les autres maisons de la province ou dans quelque paroisse d'Allemagne comme remplaçants des curés absents, ou même ils se reposent ici au bon air de Ravensbosch, tout en s'occupant petitement, ce qui leur est rendu facile par l'absence prolongée des élèves. Faut-il encore mentionner les fêtes du juniorat, nos petites réunions de famille, les visites de nos missionnaires, d'un ami ou bienfaiteur insigne, les congés extraordinaires accordés à nos enfants, etc. ? Tout cela, en effet, donne un peu de répit aux Pères, leur permet de respirer un peu, comme on s'exprime généralement, ou de tra-

vailler quelques heures pour eux. Mais aussi tout cela est opportun ; car nous ne sommes pas de fer, et il faut parfois une détente à l'esprit humain pour que le corps ne succombe point avant le temps.

C. — Professeurs a la rentrée de 1910. — Après avoir rappelé aux lecteurs des ***Missions*** les occupations multiples qui attendent un professeur de Saint-Charles, nous voulons leur dire aussi les noms de ceux qui, en vertu de la sainte obéissance, se sont assujettis à ces occupations depuis le commencement jusqu'en 1910 ; plus d'un, nous en sommes persuadés, éprouvera du plaisir à reconnaître en eux ses anciens maîtres, ses condisciples, et même ses élèves d'autrefois.

Un mot d'abord des Pères professeurs qui se trouvent encore en charge à la rentrée de 1910. Nous les suivrons dans l'ordre de leur dignité et de leur oblation et, pour le moment, nous ne ferons qu'indiquer simplement les travaux respectifs de chacun ; car nous les reverrons *occasione data.*

1° *Le R. P. Breitenstein,* 1er assesseur. — Junioriste à Heer et l'un des premiers junioristes de Saint-Charles, le R. P. Breitenstein arrive ici comme professeur au mois d'août 1900 ; à la rentrée de 1910, il compte donc déjà dix années de professorat. De 1900 à 1904 inclusivement, il enseigne surtout le grec et le français dans différentes classes ; de 1905 à 1910, il est professeur ordinaire d'abord de quatrième, puis de première (rhétorique), enfin du cours préparatoire (anciennement sixième) et, pendant quelque temps, directeur du théâtre. De 1901 à 1908, il est préfet spirituel des Frères convers, et du mois d'octobre 1904 jusqu'après la rentrée de 1910, donc pendant tout le supériorat du R. P. Metzinger, il est premier assesseur. A ces diverses charges dans la maison il joint, pendant plusieurs années, celle de conférencier des Sœurs novices ou pro-

fesses de l'Institut Saint-Joseph à Fauquemont. De plus, aux époques des vacances, il donne les exercices de la retraite, et cela par trois fois, aux mêmes Sœurs. En 1908, il va prêcher des retraites jusque dans la protestante Scandinavie.

2° *Le R. P. Schæfer,* 2e assesseur. — Ancien junioriste de Saint-Charles, le R. P. Shæfer y vint jeune prêtre de Hünfeld vers la fin de juillet 1902 ; à la rentrée de l'année scolaire 1910-1911, il commence donc sa neuvième année de professorat. Cette année y comprise, il aura été professeur ordinaire de toutes les classes : de cinquième, la première année (1902) ; de quatrième, l'année suivante (1903) ; de troisième, pendant trois années consécutives (1904-1906) ; de seconde, pendant deux années (1907-1908) ; de sixième, en 1909, et de première, en 1910. En outre, pendant trois années, de 1903 à 1905, il a la direction du théâtre et, vers le commencement du mois d'août 1910, à la suite d'un changement dans le personnel que nous indiquerons ailleurs, il est nommé deuxième assesseur.

3° *Le R. P. Böttger.* — D'abord élève des Frères Franciscains à Bleyerheide, puis junioriste à Saint-Charles, le R. P. Böttger y est envoyé de Liège en 1895, n'étant encore que scolastique. Il y reste comme professeur jusqu'en 1897, recevant entre temps les ordres mineurs, le sous-diaconat et le diaconat ; va en 1897 au scolasticat de Hünfeld pour y achever ses études théologiques et être ordonné prêtre, et revient l'année suivante 1898 à Saint-Charles, où nous le trouvons encore à la rentrée de 1910. A cette époque il est le plus ancien des professeurs, et compte quatorze années de service, interrompues par l'année passée au scolasticat de Hünfeld. Les deux premières années (1895-1896), il enseigne l'histoire dans les classes inférieures. Les trois années suivantes, après son retour de Hünfeld (1898-1900), il est professeur de sixième ; de

1901 à 1904 inclusivement, il est chargé de différentes langues, de l'algèbre et de l'histoire naturelle ; de 1905 à 1910 inclusivement il a les sciences dans les classes supérieures, et le français dans d'autres classes durant les trois dernières années (1908-1910). A l'enseignement il ajoute de 1898 à 1905 inclusivement la charge de sacristain en chef, et de 1902 à 1910 inclusivement celle d'infirmier en chef, sans parler de ses nombreux et utiles travaux de photographe auxquels il se livre depuis de longues années en bon connaisseur et parfait amateur.

4° *Le R. P. Weisgerber.* — Ce Père, ancien junioriste de Saint-Charles, nous arriva du scolasticat de Hünfeld en septembre 1903 ; par conséquent à la rentrée de 1910 il est à sa huitième année de professorat. La première année (1903) il est professeur de cinquième, et la seconde année (1904) professeur de quatrième. De 1905 à 1908 inclusivement il enseigne l'histoire et la géographie dans plusieurs cours, ainsi que le grand catéchisme en 1908. En 1908 il redevient professeur de quatrième, et l'année suivante (1910) il monte avec ce cours en troisième supérieure. Enfin en 1906 il succède au R. P. Böttger dans la charge de sacristain en chef, qu'il garde jusqu'à la rentrée de 1910 inclusivement.

5° *Le R. P. Trunk Edouard.* — Autrefois junioriste à Saint-Charles, le R. P. Trunk eut son obédience pour cette maison vers la fin de l'année 1903, avant d'avoir achevé régulièrement son scolasticat. Cette obédience anticipée fut occasionnée par la maladie subite et très grave du professeur de sixième de cette époque. Si nous faisons entrer en compte toute l'année scolaire 1903-1904, le R. P. Trunk commence lui aussi sa huitième année de professorat à la rentrée de 1910. Pendant trois années (1903, 1906 et 1908) il est professeur de sixième, et de cinquième trois autres années (1904, 1905 et 1909). En 1907 il est chargé de quel-

ques cours secondaires (histoire, géographie, etc.), et à la rentrée de 1910 nous le voyons professeur de troisième inférieure (anciennement quatrième).

6° *Le R. P. Nordmann Antoine.* — Ce Père arriva à Saint-Charles vers la fin du mois d'août 1908. Il n'eut pas un long chemin à faire, vu que depuis une année il était l'un de nos plus proches voisins à la maison de Saint-Gerlach. De la rentrée de 1908 à celle de 1910 inclusivement, il est chargé soit du français, soit de diverses branches secondaires, notamment de l'histoire et de la géographie dans différentes classes.

7° *Le R. P. Haim.* — Ce Père, que nous connaissons déjà (voir *Missions* sept. 1911, p. 312), est, comme tous les Pères précédents, un ancien junioriste de Saint-Charles. Il vint de Hünfeld quelques jours après la rentrée de 1905. Voici quelles sont à peu près ses occupations jusqu'à la rentrée de 1910 inclusivement. La première année (1905) il enseigne le français et remplace le Père chargé alors du chant et de la musique, mais momentanément condamné au repos pour maladie grave. Les trois années suivantes (1906-1908) il est professeur d'abord de quatrième, puis de troisième. En 1909 il enseigne de nouveau le français avec l'histoire, et en 1910 le français. De plus, vers la fin de l'année scolaire 1908-1909, il devient définitivement directeur du chant et de la musique, et l'est encore à la rentrée de 1910.

8° *Le R. P. Weber.* — Le R. P. Weber Aloys, muni du diplôme de bachelier comme ancien élève d'un collège épiscopal, arrive du scolasticat de Hünfeld à Saint-Charles vers la fin du mois d'août 1906. Il est d'abord professeur de cinquième. Pour l'année 1907-1908 on lui confie la sixième. A la rentrée de 1908 il prend la direction de la quatrième, et suit cette classe jusqu'en seconde à la rentrée de 1910

De plus, en 1908 il succède au R. P. Breitenstein dans la charge de préfet des frères convers, et y reste jusqu'après la rentrée de 1910.

9° *Le R. P. Iohnen.* — Ce Père, bachelier comme son compatriote le R. P. Weber, devint professeur de Saint-Charles, en 1905, après avoir passé une année dans nos missions de la Cimbébasie ; ainsi, à la rentrée de 1910 il commençait sa sixième année de professorat. Durant les années scolaires 1905, 1906, 1909 et jusqu'après la rentrée de 1910 il enseigne dans tous les cours les mathématiques, sa branche favorite. En 1907 et 1908 il joint à une partie des mathématiques l'enseignement du grec dans une classe.

10° *Le R. P. Arnold Joseph.* — Voici de nouveau un ancien junioriste de Saint-Charles, et même un enfant de Hünfeld, d'où l'obéissance nous l'envoya au mois d'août 1909 pour exercer les fonctions d'économe. Ces fonctions, telles qu'elles se présentent à Saint-Charles, occupent suffisamment un homme. Aussi, le R. P. Arnold ne fait la classe qu'en passant ou en cas de grande nécessité, comme lorsqu'il s'agit de remplacer un professeur absent ou malade et qu'il est par trop difficile de trouver un autre remplaçant. Pour la même raison il est dispensé de la surveillance en récréation et de la conduite des promenades.

11° *Le R. P. Knackstedt Rodolphe.* — Condisciple du R. P. Arnold comme junioriste à Saint-Charles et comme scolastique à Hünfeld, le R. P. Knackstedt arriva ici à la même époque. Pendant l'année scolaire 1909-1910 il est professeur d'histoire naturelle et enseigne le catéchisme dans les classes inférieures, et à la rentrée de 1910 il reprend le même travail.

12° *Le R. P. Winkelmann.* — Ce Père, qui fit son scolastical à Rome, vint ici au commencement d'avril 1910,

après avoir passé avec distinction l'examen du baccalauréat à l'université de Strasbourg. A la rentrée de 1910, où il est professeur de quatrième (anciennement cinquième), il nous apparaît donc, plus encore que les PP. Arnold et Knackstedt, comme un ouvrier de la dernière heure. Mais sa grande jeunesse et ses aptitudes permettent d'espérer qu'un jour il pourra donner la main à ceux d'une heure plus avancée.

Quant à l'auteur de ces lignes, — puisqu'il faut absolument lui faire son compte — étant jadis au scolasticat à Bleyerheide et à Liège, il aimait à faire des excursions à Saint-Charles, si bien que le chroniqueur de ces temps écrivit un jour de lui : « On dirait que son cœur attire ce professeur de philosophie dans nos poétiques parterres. Finira-t-il par s'y fixer définitivement ? Nous lui souhaitons ce bonheur. » C'était en juillet 1890. Et ce professeur de philosophie a eu le bonheur d'aller se fixer au milieu de la poétique et aimable jeunesse de Saint-Charles, au mois d'août 1896, et, pour nous en tenir aux limites de notre rapport, il y est resté constamment jusqu'à la rentrée de 1910, sauf les six mois qu'on lui a fait passer dans la Ville Eternelle en 1906 (de mai à octobre inclusivement). Ainsi, à l'exemple de son plus jeune compagnon d'armes, le Rév. P. Böttger, il a tenu bon sur les hauteurs de Ravensbosch pendant quatorze ans. Voici maintenant en résumé ce que la chronique raconte de lui. A l'exception de la première année (1896), où il est chargé du français dans les quatre classes supérieures, son occupation principale pendant les années suivantes est l'instruction religieuse ; il la donne même dans toutes les classes de 1897 à 1905 inclusivement, y ajoutant parfois l'histoire sainte et la géographie en sixième. De 1907 à 1909 il enseigne le catéchisme et le français dans différentes classes, et à la rentrée de 1910 il a seulement de l'instruction religieuse. Sa charge particulière et cela depuis 1890 est celle de

bibliothécaire de la maison. De temps à autre aussi nous le voyons appelé à prêter main forte au directeur du chant ; même à une époque il dirige en personne une section de nos musiciens. Sans encore être des plus avancés dans le chemin de la vie, il l'est cependant assez pour qu'au mois d'avril 1910 on ait pu lui faire des noces d'argent de prêtrise, chose qui n'était jamais arrivée... ni à lui ni à personne autre à Saint-Charles. Le directeur de nos *Missions* le nomme « chroniqueur de Saint-Charles ». Le nom répond à la réalité. Mais ce chroniqueur, il en fait volontiers l'aveu, est souvent en retard sur la marche des événements, et en ce moment il s'attarde outre mesure à parler de lui-même, au risque d'oublier les anciens professeurs du juniorat, c'est-à-dire ceux qui y ont passé avant 1910, et qui attendent leur tour.

(*A suivre.*) (*Le Chroniqueur de St-Charles.*)

VICARIAT DU MACKENZIE

Rapport sur les Esquimaux du Mackenzie,

par le R. P. J.-B. Rouvière, *O. M. I.*

Fort Norman, mai 1912.

Au mois de juillet 1911, lorsque le « Sainte-Marie », petit steamer à vapeur de la mission, vint nous faire sa visite annuelle, Mgr Breynat, notre vénéré vicaire apostolique, m'appela dans sa chambre et, sans autre préambule, me dit : « Mon cher Père, vous êtes toujours bien content à Good-Hope, on n'a pas trop à se plaindre de vous non plus ; mais vous savez qu'il n'y a pas seulement des sauvages Peaux-

de-Lièvre. Il y a dans le vicariat du Mackenzie beaucoup d'autres Indiens, et un certain nombre ne connaissent pas encore notre sainte religion. Je crois que le moment est venu d'aller à eux, d'autant plus qu'ils semblent venir à nous ; je veux parler des Esquimaux. »

En entendant le mot « Esquimaux », je pensais tout d'abord qu'il s'agissait des Esquimaux des bouches du Mackenzie, mais je fus bientôt détrompé.

Monseigneur continua : « On dit, que cet été, au fond du lac d'Ours, les Esquimaux et les Indiens du Fort Norman doivent se rencontrer ; c'est pour nous une occasion favorable pour entrer en relation avec eux. Ils seront nombreux et la présence du missionnaire semble nécessaire afin d'éviter le désordre. De plus j'ai reçu une lettre de deux traiteurs, MM. Melville et Hornby qui sont au lac d'Ours, et qui ont déjà vu les Esquimaux l'année dernière. Dans cette lettre, ils m'invitent à envoyer un Père pour visiter ces sauvages, ajoutant qu'ils feront tout ce qu'ils pourront pour aider le missionnaire qui voudrait entrer en relation avec les Esquimaux. Ces Indiens, disent-ils, sont des gens très calmes et ont très bon cœur, ils semblent bien disposés. Tout semble donc nous favoriser. MM. Melville et Hornby sont protestants, et malgré cela ils s'adressent au missionnaire catholique pour évangéliser ces peuplades sauvages ; il faut profiter de l'occasion.

C'est une mission difficile, il faut quelqu'un d'une santé de fer et d'un grand dévouement. Et l'avis des Pères que j'ai consultés a été unanime à dire que vous étiez apte à remplir cette pénible mission. Je vous envoie donc et j'espère que le bon Dieu vous aidera. »

L'autorité avait parlé, il n'y avait qu'une chose à faire, se soumettre, faire sa malle et partir. Il s'agissait d'ailleurs de gagner des âmes au bon Dieu. Cette seule pensée était capable de vaincre toute hésitation et toute répugnance.

Il fallait se préparer à partir, laisser la belle mission de Good-Hope, témoin de mes premières armes dans l'apos-

tolat, pour aller dans un pays absolument inconnu, parmi des peuplades tout à fait sauvages, qui n'avaient jamais vu de prêtre. C'était la solitude qui m'attendait, peut-être la misère.

Départ de Good-Hope.

Pendant que le petit steamer « Sainte-Marie » se rendait à la Rivière Rouge, je fis mes préparatifs de départ pour monter au Fort Norman ; de là je devais me rendre au lac d'Ours, et de là chez les Esquimaux.

Je ne parlerai pas de mon départ de Good-Hope. Je m'étais déjà attaché à cette belle mission, fondée par le Rév. P. Grollier, et continuée par le R. P. Séguin qui s'y dépensa toute sa vie, mais je ne croyais pas l'aimer tant.

Quand le moment fut venu de partir et de donner la dernière accolade au R. P. Houssais, le directeur de la mission, et au bon vieux F. Kearney, je sentis mes yeux se mouiller de larmes. Il fallait se vaincre. Je donnai encore une fois la main à tous les bons sauvages qui se trouvaient là et me dirigeai vers le « Sainte-Marie ». Un dernier salut au cher clocher de Good-Hope, et une vie nouvelle allait commencer pour moi.

Trente-huit heures plus tard nous arrivions au Fort Norman pour surprendre les RR. PP. Ducot et Frapsauce qui ne nous attendaient que le lendemain. Mgr Breynat désirant passer la journée du dimanche au Fort Simpson avait hâté son voyage et arrivait ainsi 24 heures plus tôt qu'il n'était attendu.

Au Fort Norman il s'agissait de négocier avec les sauvages du lac d'Ours afin que je puisse prendre place dans leurs canots pour remonter la rivière d'Ours, et traverser aussi le grand lac. C'était une distance d'au moins trois cents milles. M. Hornby se trouvait au Fort, il m'offrait un passage dans son canot, mais il n'y avait pas de place pour les provisions du voyage. On apprit alors que plu-

sieurs familles indiennes devaient remonter la rivière d'Ours avec un « york-boat » que leur donnait la compagnie de la Baie d'Hudson. On prit des informations auprès de l'officier en charge, bon catholique d'ailleurs, afin de savoir si l'on ne pourrait pas mettre mes provisions dans le bateau. Sa réponse fut affirmative, et il nous dit que non seulement tout ce que j'aurais serait mis dans le bateau, mais que je pourrais embarquer moi-même, sans avoir aucune dépense à faire. On s'adressa ensuite au chef du bateau pour obtenir son consentement. Il acquiesça immédiatement à notre demande, ajoutant triomphalement : « Anide konezon chet'i pa » « *ainsi je mangerai comme il faut* ». Tout étant ainsi arrangé le départ fut fixé au lundi 10 juillet.

Du Fort Norman au lac d'Ours.

On laisse le Fort Norman le 10 juillet vers six heures du soir. Six familles, y compris le chef, embarquent dans le york-boat. La journée étant déjà avancée, on marche quelques milles seulement et on campe.

Me trouvant seul pour la première fois parmi des gens que je ne connaissais pas, je me sentais dès lors un peu dépaysé. Heureusement je pouvais les comprendre et être compris ; les Indiens du Fort Norman appartiennent à la tribu des Peaux-de-lièvre, et leur langage diffère très peu de celui des gens de Good-Hope.

Le lendemain, mardi, on se met en route de bonne heure, mais l'eau de la rivière étant peu profonde, le bateau touche le fond, et bientôt tous les efforts des hommes qui tiraient la corde deviennent inutiles ; on n'avance plus. Il est encore moins facile de reculer ; il n'y a plus qu'une chance à tenter, se mettre à l'eau et essayer de soulever le bateau pendant que d'autres haleront l'embarcation. Les femmes prennent alors la corde, à laquelle on attelle encore

six chiens, pendant que les hommes sautent dans l'eau pour soulever le bateau. Après plusieurs tentatives infructueuses on finit par se mettre en mouvement, on avance enfin, lentement il est vrai, mais on avance. Enfin l'eau devient plus profonde, et tout le monde, du moins tous les hommes, embarquent. Mais le fond du bateau a tellement frotté contre le sable ou les roches, que le goudron, et même l'étoupe qui fermaient les interstices, ont disparu en partie, et le bateau commence à faire eau. A midi l'eau arrive de plus en plus abondante, on est obligé de tout décharger, de haler le bateau sur la grève afin de le réparer, sinon il eût été impossible d'avancer. On perd ainsi plusieurs heures. Quand tout est fini, on se remet en marche, mais le courant de l'eau devient très fort et on n'avance pas vite ; de plus la chaleur du soleil devient très forte et les hommes se fatiguent.

Le lendemain, le soleil est encore plus chaud, la dysenterie se déclare parmi les gens et vers une ou deux heures de l'après-midi, on est obligé de s'arrêter. Lorsque l'ardeur du soleil eut diminué, on se mit de nouveau en marche pour aller camper au pied des rapides qu'on se proposait de franchir le lendemain. Ce que l'on fit.

Le courant étant devenu plus fort, ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté que le bateau avance. De plus, la grève est toute détrempée par suite des hautes murailles de glaces qui se trouvent à chaque bord de la rivière ; les roches sont très glissantes et parfois on enfonce dans la boue jusqu'au genou ; la marche est dès lors très pénible. Dans ces moments-là, je tirais moi-même la corde afin de donner un peu de courage à nos gens qui commençaient à être fatigués, tant à cause de la chaleur, qu'à cause du manque de nourriture, car ils n'avaient guère que du poisson sec à manger, et quel poisson, mon Dieu !... Je m'efforçai de les secourir un peu en leur donnant un peu de farine de temps en temps, mais ils étaient si nombreux que si j'avais voulu leur donner à manger tous les jours, les quelques provi-

sions que Monseigneur m'avait fournies auraient à peine suffi pour trois ou quatre jours. Il fallait dès lors les ménager.

On franchit donc les rapides, cette même journée. Le surlendemain, samedi, on arrivait à l'entrée du lac, et deux heures plus tard au vieux Fort Franklin, ancien poste de traite situé à l'entrée du lac d'Ours, maintenant abandonné par les blancs. Les Indiens ont bâti des maisons à cette place et viennent y passer une partie de l'hiver, trouvant qu'il est plus confortable de demeurer dans les maisons que de vivre dans des loges de peau ou de toile à travers lesquelles le vent et le froid passent comme à travers une grille. Là on se reposa deux jours. Le lendemain de mon arrivée au lac étant un dimanche, je célébrai la sainte messe pour les sauvages.

Sur le lac d'Ours.

Le lundi matin, le temps s'annonce très beau, quoique le vent souffle un peu. On se décide enfin à partir, à ma grande joie. Il me semblait que le temps passait bien vite, et j'avais hâte de faire connaissance avec mes nouvelles ouailles. Deux cents milles me séparaient encore de l'autre bout du lac où je devais me rendre, pour me diriger ensuite à travers les steppes où je pourrais voir enfin les Esquimaux.

On partit donc du vieux Fort Franklin, le lundi soir 17 juillet, et on arriva à l'autre extrémité du lac, à la baie « Dease » le samedi 29 juillet, après un voyage de onze jours sur le grand lac d'Ours, qu'on traversa dans toute sa longueur.

Nous fûmes, en général, favorisés d'un très beau temps, à l'exception de deux jours de vent contraire et d'une pluie presque torrentielle. On perdit ainsi deux jours. Un autre petit incident, causé par quelques mauvaises langues de femmes, nous retarda encore d'une journée. Une querelle

s'étant élevée parmi elles, en l'absence de leurs maris, — ici comme ailleurs, quand le chat est parti, les souris dansent — une de ces femmes, après une chaude discussion, de dépit et de colère, s'enfuit dans le bois à l'insu de tout le monde. On ne s'aperçut de son absence qu'au moment du départ. Il fallut aller à la recherche de la fugitive, qu'on finit enfin par découvrir et ramener, mais non sans difficulté. On se remit en marche.

Arrivé à « Dease bay » je trouvai là plusieurs familles indiennes qui ne s'étaient pas rendues au Fort Norman le printemps dernier, et qui attendaient impatiemment l'arrivée des autres sauvages, et surtout du traiteur, afin d'avoir un peu de thé et de tabac, ainsi que des munitions pour la chasse d'été. Il ne s'attendaient nullement à la visite du Père : aussi leur joie fut-elle grande quand ils aperçurent ma soutane sur le bateau. On entendit alors une véritable salve d'artillerie, plusieurs fois répétée, et des centaines de coups de carabines furent tirés pour saluer l'arrivée du bateau.

Les sauvages se trouvaient très nombreux : de 25 à 30 familles, ce qui donne un total d'environ 70 à 80 adultes. Je fais préparer une grande loge, afin de pouvoir les réunir tous le lendemain pour la messe. Ce jour même, je fis quatre baptêmes, et, dès le lendemain, commencèrent les confessions, afin de permettre aux gens qui n'étaient pas venus au Fort de s'approcher des sacrements ; je réconciliai ainsi tout ce monde avec le bon Dieu et leur fis accomplir leur devoir pascal. Ils communièrent tous une seconde fois avant de repartir à la recherche du caribou.

Après cela, je me retirai dans ma tente afin de me préparer pour la véritable mission qui m'avait été confiée : voir les Esquimaux, entrer en relation avec eux, afin d'apprendre leur langue, et leur faire connaître notre sainte religion.

Quelques sauvages de la tribu des Peaux-de-Lièvre, du lac d'Ours, les avaient déjà rencontrés l'année précédente ;

l'un d'eux avait même appris quelques mots qu'il me communiqua volontiers ; ce fut ma première leçon en langue esquimaude.

M. Hornby, le traiteur, n'étant pas venu avec moi, les Indiens attendirent quelques jours pour le voir, mais comme ils étaient nombreux, les vivres diminuèrent bien vite, il fallut partir. Un premier tour de chasse avait d'ailleurs prouvé que le caribou était proche.

Le vendredi 4 août, il ne restait avec moi qu'une seule famille, et le lundi suivant, je restai absolument seul, attendant toujours M. Hornby qui n'arrivait pas. Combien j'avais hâte de le voir venir, car le temps passait vite. Ne connaissant nullement le pays, je ne pouvais aller au hasard et, d'ailleurs, M. Hornby avait promis de me conduire chez les Esquimaux qu'il avait vus l'année précédente. Il arriva enfin le jeudi 9 août. Aussitôt, on se mit à faire les préparatifs du départ. Notre premier plan était de remonter la rivière Dease environ 20 milles, puis de là, de nous enfoncer dans les terres afin d'avoir une première entrevue avec les Esquimaux. Si la rivière était navigable, une journée suffirait pour parcourir cette distance, mais malheureusement il n'en est pas ainsi. La rivière n'est qu'une suite de rapides, et l'on met deux jours et demi pour faire ce court trajet. On est obligé de marcher dans l'eau la plupart du temps afin de permettre au canot d'avancer. Par place la rivière s'élargit tellement qu'elle n'a plus assez de fond pour notre petite embarcation. On est alors obligé de la porter ou bien de creuser le lit de la rivière pour la faire passer.

Arrivés enfin à l'endroit voulu, nous fixons notre tente, préparons le dîner, et nous partons à la recherche des Esquimaux. C'était le 14 août.

Première rencontre des Esquimaux.

Je dois dire ici que la veille du 14 août, un Indien Peau-de-Lièvre était venu nous apporter une bonne nouvelle. « Les Esquimaux étaient déjà arrivés ; il les avait vus lui-même. Le moment où moi aussi je pourrais les voir ne pouvait plus tarder longtemps. » .

Nous partîmes donc, le lundi 14 août. M. Hornby connaissait la place où les Esquimaux avaient campé l'été précédent. On se dirige d'abord vers cet endroit, mais sans les rencontrer. Continuer notre marche en avant, ce n'était pas facile, car le temps était devenu sombre et brumeux, ce qui ne nous permettait pas de nous rendre compte de la configuration du pays. Il nous parût préférable d'attendre au lendemain pour continuer nos recherches, dans l'espoir d'avoir une meilleure journée. Un temps très clair est nécessaire, en effet, pour voyager à travers ces vastes déserts. Le pays est absolument dénudé ; pas un arbre, pas un saule ou un arbuste qui puisse servir de point de repère ; des vallées et des collines, avec quelques petits lacs, ici et là, c'est tout ; de sorte que si le brouillard vous surprend et vous enveloppe, comme il arrive assez fréquemment, il vous est impossible de vous diriger, si vous n'avez pas une boussole de bonne qualité. Je devais en faire l'expérience à mes dépens quelque temps après.

Le lendemain, la journée s'annonçant très belle, on part de bonne heure, afin de pouvoir revenir le même jour. Avant de partir, je me mets d'une manière spéciale sous la protection de la très sainte Vierge Marie, dont on fêtait la glorieuse Assomption, je lui demandai de diriger mes pas, et de rendre la rencontre possible et fructueuse. Durant toute la journée, nous marchons sans perdre de vue le sommet des collines, parce que c'est au sommet des collines, que les Esquimaux fixent toujours leur camp.

Nos recherches restent vaines. Vers cinq heures du soir, nous rencontrons un Indien de la tribu des « Plat-côté-de-chien » du Fort Raë, qui nous dit que les Esquimaux ne se trouvent pas dans la direction que nous suivons, mais sont probablement campés à notre gauche, et en même temps il nous indique une chaîne de montagnes sur laquelle ils se trouvent campés, tout cela d'après le dire des Indiens qui les ont déjà vus.

Le soleil était encore haut sur l'horizon et, dans l'espérance de voir enfin ces peuplades nomades, nous partions dans cette direction. On marcha longtemps vers la montagne, qui, au lieu de se rapprocher, semblait s'éloigner toujours davantage. Je commençai à désespérer d'y arriver ce jour-là, et songeai à revenir à notre campement. M. Hornby, ne partageant pas mon sentiment, et voulant continuer sa marche en avant, nous nous séparâmes; ô heureuse inspiration de mon bon ange ! A peine avais-je marché une demi-heure dans la direction de notre campement, qu'au sommet d'une colline, j'aperçois quelque chose qui semble se mouvoir. La distance est trop grande pour distinguer si ce sont des hommes ou des animaux. Afin d'éclaircir mon doute, je me porte dans cette direction. A peine avais-je fait cent mètres que je vois d'autres formes se mouvoir sur le versant de la colline. Si mes yeux ne pouvaient encore déterminer ce que ces formes indécises pouvaient être, du moins il y avait là des vivants. En continuant d'avancer, je vis sur l'autre versant de la colline une masse noire se mouvoir, et plusieurs êtres se détacher du groupe pour prendre les devants. Plus de doute, j'avais devant moi des hommes, des Esquimaux si longtemps désirés. J'adresse alors une prière à Marie, pour la remercier de m'avoir exaucé, et pour lui demander de bénir cette première rencontre. Je vis alors plus distinctement un petit groupe de six à sept personnes venir vers moi; l'un d'eux marchait en tête. Arrivés à environ deux ou trois cents mètres, celui qui se

trouvait en avant lève les deux bras vers le ciel, faisant en même temps une inclination de tête à gauche; tout d'abord je fus assez étonné, mais voyant que le même geste se renouvelait souvent, l'idée me vint de répondre par les mêmes signes, cherchant à les reproduire de mon mieux ; aussitôt leur marche s'accélère, assurée.

C'était un salut, et en même temps un signe, pour dire qu'on pouvait approcher sans aucune crainte, car on avait affaire à de braves gens. J'ai remarqué dans les visites qui suivirent que c'est toujours ainsi qu'ils accueillent un étranger, même quand il s'agit d'un autre Esquimau qui vient leur rendre visite.

Lorsqu'ils furent à quelques pas de moi, celui qui marchait en tête se tourne vers ceux qui le suivaient, leur disant ce seul mot : « Kpablunap », « c'est un blanc ». S'avançant ensuite vers moi, il me tend la main, prononçant en même temps quelques paroles que je ne pus saisir. Quelle bonne poignée de main, « à l'esquimaude naturellement ! » Mon cœur débordait de joie, la sainte Vierge avait entendu ma prière. Oh ! que j'aurais voulu, à ce moment, parler leur langue, afin de leur dire toute ma joie, et tout ce que mon cœur éprouvait. L'Esquimau qui m'avait abordé le premier me prit alors par le bras pour me conduire vers ceux qui l'accompagnaient, afin de leur donner la main. Comme quelques-uns, ou plus exactement quelques-unes semblaient timides, car le groupe qui le suivait était surtout composé de femmes, il s'adresse à elles comme pour leur dire de se hâter. Après cela, tous se rangent autour de moi, et se mettent à m'examiner sur toutes les coutures. Je remis alors à chacun d'eux une médaille de la sainte Vierge. J'essayai ensuite, au moyen de signes, de leur faire comprendre qui j'étais et pourquoi je venais parmi eux. Me comprirent-ils? Je ne le sais, mais une chose parut les frapper beaucoup, ce fut ma Croix d'Oblat, et ma soutane.

Conduit par mon Esquimau, j'arrive sur la colline où se

trouvait le gros de la bande, hommes, femmes et enfants, environ 20 à 25 personnes. Il fallut saluer encore tout ce monde-là, ce que je fis de grand cœur. Les salutations finies, mon Esquimau me conduisit au camp, où une bonne cuisinière esquimaude préparait le repas de réception. Si la propreté n'était pas la qualité dominante du cordon bleu esquimau, la bonne volonté ne manquait pas. Certains estomacs délicats auraient pu bouder en voyant la manière dont cette brave femme manipulait les morceaux, mais la faim et la charité maîtrisent les goûts par trop exigeants.

Ce n'est pas pour dire que j'avais faim, mais il faut avouer franchement que le peu de viande pilée que j'avais mangée vers midi était déjà loin ; c'est donc avec un grand merci que j'acceptai l'invitation qu'ils eurent l'obligeance de me faire. Tout le monde se rangea en cercle autour des morceaux de viande, empilés les uns sur les autres, soit sur des roches, soit sur la terre nue, soit sur une peau de phoque qui était loin d'être propre.

La cuisinière fit alors la distribution du menu, qui consistait exclusivement en viande de caribou, à moitié cuite. Si je mangeais ? mais certainement, et même avec appétit.

J'en connais beaucoup qui, à la seule vue des préparatifs du repas, se seraient mis à l'écart, et surtout en voyant la manière dont chacun s'emparait de son morceau de viande et se mettait en devoir de le faire disparaître. Pour être satisfait, il n'est pas même besoin de voir, il suffit d'entendre. On croirait avoir autour de soi, non des hommes, mais plutôt de ces animaux dont l'enfant prodigue enviait la pâture. Mais quand on a vécu quelque temps dans le bois avec les sauvages, on apprend à se vaincre sur bien des points.

Le repas terminé, ce fut un feu roulant de questions qui me furent posées, et auxquelles je ne pouvais naturellement répondre. Je m'efforçai de leur expliquer le pourquoi de ma venue ; je n'oserais pas affirmer qu'ils saisirent

toutes mes explications, mais ils saisirent quelque chose, car au moment où je me disposais à partir de leur camp ils s'offrirent de venir avec moi, afin d'amener tout mon bagage à leur camp, pour que je reste parmi eux. J'aurais voulu accéder à leurs désirs, mais les plans de M. Hornby, avec qui je demeurais, ne me permirent pas de les satisfaire pour le moment. L'un d'eux vint cependant avec moi. Je quittai le campement pour nous rendre à la tente où nous arrivâmes seulement à deux heures du matin. Je marchais depuis vingt heures. Mais qu'importe la fatigue ? je revenais le cœur joyeux, j'avais vu les Esquimaux et j'avais été très bien reçu ; aucune méfiance ne se voyait sur leur visage. Puissent ces bonnes dispositions durer longtemps, et puisse aussi la sainte Vierge qui m'a si visiblement dirigé dans cette première entrevue, me continuer sa bienveillante protection et toucher le cœur de ces pauvres Esquimaux encore assis dans les ténèbres de l'erreur !

Deuxième visite.

Je fis une seconde visite deux jours plus tard, c'est-à-dire le 17 août, mais cette fois en compagnie de M. Hornby et de plusieurs Indiens Peaux-de-Lièvre. Ils nous reçurent toujours avec la même amabilité et la même cordialité. Mais cette fois tout le monde passa la nuit avec eux. Le soir venu, je réunis tous les Indiens Peaux-de-Lièvre afin de prier tous ensemble. Nous récitâmes le chapelet, la prière, et chantâmes un cantique à la sainte Vierge. Durant tout ce temps, les Esquimaux rangés derrière les Indiens, ne firent pas le moindre bruit : aucun cri, aucune moquerie, pas même un sourire, ce fut un silence parfait, plusieurs mêmes se mirent à genoux comme les Indiens, cherchant à les imiter. Lorsque la prière fut terminée, chacun se retira pour prendre un peu de repos. Comme les tentes esquimaudes étaient trop petites pour con-

tenir tant de monde, ils mirent à la disposition des Indiens tout ce dont ils pouvaient disposer, afin qu'ils pussent dormir confortablement. Le lendemain, chacun reprit le chemin de son « home ». Je ne devais plus revoir les Esquimaux avant le mois de septembre.

Voyage à travers les déserts.
Retour au Fort Norman.

M. Hornby avait l'intention de fixer ses quartiers d'hiver aux environs de *Dismall lake*, sur les bords duquel, lui avait-on dit, se trouvait suffisamment de bois pour bâtir une maison. Dans ce but, nous partîmes donc à la recherche de ce lac, ou mieux de ces lacs, car *Dismall lake* consiste en une longue suite de lacs reliés les uns aux autres par une rivière. Sans guides avec nous, nous nous dirigeons seulement à l'aide d'une boussole et d'une carte. Mais comme notre carte ne correspondait pas d'une manière exacte à la réelle direction de notre boussole, nous errâmes trois jours à travers ces steppes désertes avant d'arriver à *Dismall lake*. Un court examen suffit pour nous faire constater qu'y n'y avait pas un seul arbre sur les bords du lac. Nous en fûmes quittes pour revenir à l'emplacement où nous avions fixé notre tente, c'est-à-dire à la source de la rivière Dease, et déterminés, cette fois, à fixer notre demeure à cet endroit où l'on trouvait quelques misérables épinettes. C'était le 7 du mois de septembre ; depuis le 18 du mois d'août nous étions en marche, et nous n'étions cependant qu'à 70 ou 75 milles du lac d'Ours, à vol d'oiseau ; 95 milles par la rivière Dease. Nous errions un peu à l'aventure, et faisions beaucoup de chemin sans nous éloigner beaucoup du grand lac d'Ours.

Cette même journée les Esquimaux apparurent. Vers une heure de l'après-midi, 14 Esquimaux venaient nous rendre visite.

Parmi eux il y en avait un certain nombre que j'avais déjà vus au mois d'août, mais il y en avait beaucoup que je voyais pour la première fois. Ils montrèrent toujours la même amabilité, la même franchise. A partir de ce jour, jusqu'à la fin du mois d'octobre, ce ne fut qu'un va-et-vient continuel : toujours quelque nouvelle visite, de telle sorte que je puis dire que je vivais au milieu d'eux.

J'estime que le nombre des Esquimaux qui vinrent me rendre visite peut s'élever de 150 à 200. Ainsi, pour une première rencontre, j'ai lieu d'être satisfait du nombre ; mais combien y en a-t-il que je n'ai pas vu ? et aucun de ces braves sauvages n'a une idée exacte du vrai Dieu. Qu'il me tarde de connaître leur langue, afin de les instruire ! Durant cette première visite, j'ai recueilli quelques mots, mais ayant à bâtir une maison, je n'ai pu donner à cette étude tout le temps que j'aurais voulu. Du moins, je dois dire que j'ai gardé de mes Esquimaux une bonne impression, et fondé sur eux un grand espoir pour l'avenir.

Quand le mois d'octobre est passé, tous les Esquimaux se dirigent du côté de la mer pour y passer l'hiver. Désormais seuls, M. Hornby et moi, nous descendons au lac d'Ours à l'embouchure de la rivière Dease pour y passer l'hiver, et nous rendre à la mer, en avril suivant, afin de visiter encore une fois les Esquimaux.

Mais les circonstances ne nous favorisèrent pas ; la saison des grands froids était passée, et il nous était impossible d'exécuter notre projet. Sur l'appel du Rév. P. Ducot, qui n'épargna rien pour me ramener, je pris de nouveau le chemin du Fort Norman où je me trouvai le 12 avril 1912, après un voyage de 15 jours, dont 8 sur le grand lac d'Ours.

Il y avait neuf mois, jour pour jour, que j'étais parti du Fort Norman et que je n'avais pas vu mes confrères. Comme il fait bon, après neuf longs mois de solitude, reprendre la vie de communauté, au milieu de ses frères !

Que tous ceux qui liront ces lignes demandent pour

les Esquimaux, au Dieu des lumières, de venir éclairer leur intelligence, et toucher leur cœur, et pour celui qui leur a été envoyé pour les éclairer, et leur montrer le chemin du ciel, le courage et la force de mener à bonne fin une si grande tâche. Qu'ils demandent aussi à la bonne Vierge, mère du missionnaire, de l'assister toujours, et de lui rendre sa solitude moins pénible, quand il plaira à Dieu de l'envoyer de nouveau vers ces pauvres Esquimaux.

J.-B. Rouvière, *O. M. I.*

NOUVELLES DIVERSES

ROME

I. — Revue annuelle des Missions.

En général, on peut considérer l'année qui vient de s'écouler comme une année particulièrement bénie de Dieu, tant au point de vue des travaux de nos missionnaires qu'au point de vue des résultats obtenus par la grâce divine et la protection spéciale de notre Mère Immaculée.

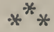
Commençons par nos missions de Ceylan. Il suffirait pour se convaincre de leur état, d'en appeler au témoignage de S. E. Mgr le Délégué apostolique des Indes. C'est un hommage rendu au dévouement de nos Pères, depuis les plus humbles missionnaires jusqu'aux évêques et aux chefs de missions, qui sont, déclare l'illustre représentant du Saint-Père, « tout occupés de l'œuvre de Dieu » « et qui travaillent pour Jésus-Christ, sans bruit et sans ostentation ».

Et, en effet, en attendant qu'un groupe de missionnaires puisse être détaché pour se consacrer à la prédication de

missions, surtout en pays païens, cinq nouveaux centres de missions ont été fondés cette année dans des régions où la population catholique est moins dense, afin de permettre aux missionnaires d'atteindre, en plus grand nombre, les païens. C'est ainsi que l'on a pu compter, y compris les baptêmes *in extremis*, 3.700 conversions à Colombo et 400 à Jaffna. Pour l'éducation chrétienne des enfants, les évêques ne reculent devant aucun sacrifice. Le déficit annuel provenant du seul entretien des écoles s'élève à plus de vingt mille francs. Sans parler de projets depuis longtemps mûris, mais que le manque de ressources ne permet pas de réaliser, il y a en construction douze églises au moins et plusieurs écoles.

Il n'était plus possible à Mgr de Jaffna de différer davantage l'agrandissement du collège Saint-Patrice. Les fonds manquaient. Il a emprunté, le terrain est acheté, les travaux sont commencés. Par la réalisation de ce plan, l'éducation des païens aura fait un grand pas et notre sainte religion va pénétrer dans des milieux jusqu'ici réfractaires à son influence.

Nous ne quittons qu'à regret ces consolantes missions de Ceylan, visitées en ce moment par notre Révérendissime et bien-aimé Père Supérieur général, et résumons d'un mot la situation en disant que si ce n'était la limitation de leurs ressources en argent et en personnel, ces missions feraient de jour en jour des progrès merveilleux.



Nos missions d'Afrique offrent dans leurs résultats des différences nettement marquées. Elles ont, du moins, toutes de commun : la pauvreté et le zèle des ouvriers apostoliques.

Tandis que dans certains Vicariats des conversions nombreuses viennent consoler le missionnaire et le soutenir au milieu de ses privations et de ses sacrifices, dans d'au-

tres Vicariats, les missionnaires sont aux prises avec les plus grandes difficultés et n'ont même pas la consolation d'en voir les résultats.

A la suite de la décision par laquelle Mgr Miller, Vicaire apostolique du Transvaal, a cru devoir résigner sa charge, le Saint-Siège a nommé, à sa place, en qualité d'administrateur apostolique le R. P. Charles Cox, jusqu'ici chef de nos missions d'Australie et qui a donné maintes preuves de sa prudence, de son esprit religieux et de ses talents d'administrateur. Puisse se lever bientôt, pour ces missions du Transvaal et de l'Orange, le jour où elles connaîtront les bénédictions, les succès de leurs voisines du Natal et du Basutoland.

Comment, en effet, ne pas mentionner avec joie que le Vicariat apostolique du Basutoland a compté plus de 1.500 conversions, et que 3.000 baptêmes ont été administrés dans le Vicariat de Natal? Dans ces chiffres, il est vrai, sont compris, les baptêmes *in articulo mortis*, mais il n'en est pas moins vrai que jamais des résultats aussi consolants n'ont été enregistrés dans ces missions. Nos évêques de l'Afrique ont donc raison, eux aussi, de dire que si leurs ressources leur permettaient de fonder de nouveaux postes et de nouveaux centres de missions dans leurs Vicariats, on serait en droit d'attendre des résultats magnifiques.

En Cimbébasie, enfin, la progression pour être plus lente n'en est pas moins réelle. Si les espérances du Rév. P. Préfet Apostolique se réalisent, le nombre des chrétiens aura doublé d'ici peu, au moins dans quelques-unes des missions de la Préfecture. On sait que par suite d'une délimitation plus exacte, la mission d'Aminuis se trouve située dans la Préfecture apostolique voisine, desservie par les RR. PP. Oblats de Saint-François de Sales. Toutefois, nos Pères ont été priés de rester dans cette mission arrosée de leurs sueurs et sanctifiée par leurs sacrifices, et ils sont restés à leur poste de travail et de dévouement.

***

Pour avoir une idée du développement intense dont les missions d'Amérique bénéficient, il suffirait de reproduire les listes des églises en construction, et des groupes paroissiaux en formation que comptent les diocèses et les Vicariats du Canada. Des listes, quoique incomplètes, comprennent une trentaine de fondations dans l'Alberta, plus de vingt dans la Saskatchewan et le Manitoba. A cette effloraison, nos missionnaires concourent de toute la mesure de leurs forces; ils dépensent sans compter toutes les ressources de leur activité, et nos « Missions » ont cité l'un d'entre eux, qui, dans le courant de l'année, a réussi à construire trois églises, dans la partie du diocèse de Saint-Boniface située dans l'Ontario.

L'évêque ou le vicaire apostolique, qu'il soit en Amérique ou à Ceylan, ne peut se désintéresser de ces populations sans églises, sans prêtres, sans écoles et sans religieuses. C'est à lui que l'on s'adresse d'abord, sinon ordinairement pour payer toutes les dépenses, du moins pour y contribuer, par une concession de terrain, par une subvention ou un secours toujours inférieur aux besoins des populations et aux désirs des généreux pasteurs.

Assurément les immigrés blancs ont la principale part dans cette effloraison d'églises, et leur organisation — disons-le en passant — est un grave sujet de souci pour les évêques en même temps qu'une occasion de dévouement incessant de la part des missionnaires. Ce serait toutefois une erreur de croire qu'en ces pays, il ne reste plus rien à faire pour les pauvres sauvages. Loin de là. Dans le Manitoba, la province du Nord-Ouest qui est la plus avancée dans les progrès de la civilisation, les réserves des sauvages se maintiennent. Cette année, une nouvelle mission a été fondée pour eux et on a dû leur donner un Père de plus. Dernièrement encore, comme les « Missions » l'ont annoncé,

Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, bénissait pour les sauvages de Camperville une belle église à la construction de laquelle Pères et Frères ont travaillé de leurs mains, comme ils le font en Athabaska et au Mackensie.

La Colombie britannique reçoit par l'immigration une proportion de catholiques moins importante que les autres provinces canadiennes. Elle est cependant appréciable, surtout dans quelques villes qui se développent rapidement. Nos Pères cherchent à réunir, au moins en petits groupements, les éléments catholiques, de peur qu'ils ne soient submergés dans les flots de protestants de toute secte et de toute dénomination.

L'année qui vient de s'écouler a vu un événement bien rare dans les annales des Missions Etrangères, jusqu'ici unique dans les missions de l'Extrême-Nord : des noces d'or sacerdotales d'un évêque missionnaire. Dieu a accordé cette faveur à Mgr Grouard, Vicaire apostolique de l'Athabaska. Après avoir vu la mort de si près et en tant d'occasions au cours de sa longue vie, si pleine de privations, si riche de souffrances, il a célébré, dans la joie et la piété, le cinquantenaire de son ordination. Aujourd'hui, bien qu'encore alerte et actif, Mgr Grouard remet à son coadjuteur le soin de visiter une partie de son Vicariat. L'évangélisation enregistre, là comme ailleurs, des progrès consolants : diverses missions se renouvellent et se complètent.

Dans le Vicariat du Mackensie et le Vicariat du Keewatin, il y aurait aussi à signaler, outre les travaux et les souffrances ordinaires, de nouvelles conquêtes de l'apostolat. Le présent numéro nous offre le récit d'une visite faite chez les Esquimaux qui habitent l'intérieur des terres à l'est du lac d'ours jusqu'au delà du Cercle polaire et qui, jusqu'ici, n'avaient eu aucun rapport avec le missionnaire. En attendant que soit rendue possible la fondation d'une nouvelle mission qui sera, sans doute, la plus éloignée et la plus froide de toutes, de nouvelles visites seront faites à ces

pauvres sauvages. Il y a, dit-on, un millier d'âmes à sauver. Le dévouement jusqu'à l'héroïsme, nous le trouvons, grâce à Dieu, chez nos missionnaires. Mais que de difficultés de tous genres ne rencontre-t-on pas ? Nos *Annales* ne voudraient s'immiscer en rien dans les questions matérielles. Elles ne peuvent cependant pas taire tout à fait les sacrifices d'argent que réclament les missions dans ces régions lointaines et glacées. Sait-on les frais énormes occasionnés par les transports d'approvisionnements pourtant réduits à un minimum très strict ? Eh bien, cette année, Mgr Breynat a dépensé, de ce seul chef, la somme de trente mille francs. On comprend, dès lors, son vif désir d'avoir un steamboat pour le service des missions du Vicariat. Daigne la divine Providence lui ménager les moyens de réaliser ce souhait ! En attendant, un entrepôt sera établi à Saint-Isidore, au fort Smith, et on agrandira les écoles de Saint-Joseph et de la Providence.

Quant au Vicariat du Keewatin, il a vu se réaliser le projet de fondation de la mission de Chesterfield pour les Esquimaux du bord de la mer. Nos lecteurs, qui ont goûté le rapport si intéressant du R. P. Turquetil sur ses chers Esquimaux, seront tenus au courant des événements de cette mission. Là encore le Vicaire apostolique doit s'occuper de l'agrandissement de diverses écoles et de la construction de résidences pour les missionnaires.

C'est par le Yukon que nous terminons la revue des missions d'Amérique. Cette préfecture ne le cède en rien aux Vicariats voisins. La maison vicariale de Prince Rupert est presque entièrement terminée. On élève une église à Moricetown et plusieurs chapelles-écoles le long de la voie ferrée.



Voilà pour les missions que nous avons coutume d'appeler missions étrangères et dans lesquelles le soin des indigènes et des immigrants est, pour ainsi dire,

l'unique occupation de nos Pères et Frères. Dans la Congrégation, cette portion du champ du Père de famille, depuis l'origine jusqu'à nos jours, n'a pas cessé d'être regardée comme la portion choisie que Dieu nous a confiée pour travailler à l'extension de son règne, en faisant rayonner le culte de sa très sainte Mère et en procurant le salut aux âmes les plus abandonnées. Pour être moins incomplet, il faudrait ajouter que, même parmi ces missions lointaines, quelques Vicariats manifestent, de la manière la plus heureuse, leur vitalité, en entretenant soit un scolasticat, soit un juniorat. Mais il est temps de dire un mot, en passant, des vieilles provinces, dont le mérite ne doit pas être rabaissé du fait que leurs frères plus jeunes, les Vicariats, sont des vaillants qui veulent, eux aussi, faire honneur à la Famille. Toutes nos provinces ont leurs œuvres de zèle ; toutes ont des ouvriers, des apôtres, qui se dépensent sans compter dans les charges et les emplois conformes à notre sainte vocation.

Il en est deux sur lesquelles les circonstances nous font un devoir de garder le silence le plus absolu. Naguère, sur le sol de la République qui a pris pour devise : Liberté, égalité, fraternité, il suffisait d'avoir été religieux pour se trouver en butte à toutes les tracasseries de la police, les investigations des parquets et les condamnations des cours de justice : la correspondance était surveillée, ouverte et confisquée, comme aux plus beaux jours du cabinet noir de l'empire ; la sécularisation ne protégeait pas toujours contre l'amende ou la prison.

Si aujourd'hui, d'après certains indices, on semble remarquer une certaine lassitude chez ceux-là mêmes qui ordonnent les poursuites, rien ne nous garantit que les procédés d'hier ne reviendront pas de mode demain. Silence donc sur les travaux, les peines, l'isolement même des persécutés. Du jour où la liberté leur serait rendue, ils auraient de belles pages à écrire sur les triomphes que la grâce de Dieu a remportés par eux en de nombreuses mis-

sions. Ce n'est pas le travail qui manque, puisqu'on est obligé de faire venir du renfort de la province belge sur le sol de laquelle un certain nombre du Nord ont leur résidence régulière. Toutefois le silence de la prudence n'est pas le silence de la mort. La preuve que l'on ne veut ni mourir, ni même se laisser démonter par les événements, nos lecteurs la trouveront dans l'annonce de la fondation d'un nouveau juniorat à Jersey, sur les côtes de Bretagne.

Dans la réapparition, après un long sommeil, du *Missionnary Record* de la province britannique, nous voyons un signe consolant d'activité, un moyen de recrutement, et..... un service de renseignements qui fera mieux connaître à la Congrégation les travaux de zèle et de dévouement des Pères de la province.

On lira plus loin, en ce numéro, que la province d'Allemagne fonde un second juniorat, à Strasbourg, pour les classes inférieures que le florissant juniorat de Saint-Charles, malgré ses 200 places, ne suffit plus à abriter. Dans sa débordante activité, la province a franchi les frontières de l'Allemagne et compte une fondation dans l'empire où règne la famille des Habsbourg. Un rapport nous fera connaître ces nouvelles maisons et résidences ; et que ne nous dirait-il pas s'il relatait tous les travaux apostoliques d'une armée de missionnaires d'élite qui rayonnent sur tout le pays ?

De la jeune province de Belgique, nous ne voyons pas, durant cette année, d'événement bien sensationnel à relater.

Combien souhaiterions-nous que l'œuvre matérielle de la construction de la Basilique nationale du Sacré-Cœur, marchât de pair avec le zèle de nos Pères pour l'œuvre spirituelle du règne du Sacré-Cœur !



Des belles provinces qui se trouvent sur le continent américain : la province du Canada, la province du Mani-

toba, les deux provinces des Etats-Unis, nous aurions long à dire, s'il nous fallait passer en revue toutes les œuvres qui s'y épanouissent et marchent de progrès en progrès. Les rapports spéciaux nous initieront à ces conquêtes de la grâce. A peu près partout, pensons-nous, les catholiques jouissent là-bas du soleil de la liberté, de la liberté favorable, bienveillante. Et si, par endroits, on ne rend pas justice à leurs droits, ils luttent, voilà tout.

De ces quatre provinces : la première des Etats-Unis est la seule, pensons-nous, qui n'ait pas à s'occuper des missions sauvages, au moins d'une manière accessoire. La province du Canada elle-même, qui comprend le cœur du pays, a conservé les missions sauvages du Fort Albany. Quant à la province du Manitoba, le ministère auprès des indigènes et des immigrants y occupe une telle place que nous l'avons comprise plus haut à la place d'honneur, avec les vicariats.

Une activité incessante semble bien être la caractéristique de la seconde province des Etats-Unis. A côté du ministère ordinaire il y a le ministère des missions que nous n'osons appeler sauvages — et pourtant, certaine fondation au Mexique ne paraît pas beaucoup s'éloigner de cette catégorie de missions, sous le rapport de la pauvreté, des fatigues et des difficultés du ministère. — Enfin, quand ils le peuvent, nos Pères prêchent des missions proprement dites et se souviennent des obligations spéciales que nous avons à cet égard par le fait même que nous sommes missionnaires.

Nous nous garderons bien de ne pas saluer le vicariat d'Australie. Le souhait le meilleur, semble-t-il, que nous puissions lui faire, c'est de maintenir et de développer, si c'est possible, sous la direction du nouveau Vicaire des Missions, les belles œuvres qu'y a fondées et fait progresser le R. P. Cox, aujourd'hui Administrateur apostolique du Transvaal.

Comme nous parlons ailleurs du voyage de Monseigneur

le Supérieur général à Ceylan, nous ne voulons que le mentionner ici comme un événement heureux pour les missions qui ont eu le bonheur de le posséder, et pour les missionnaires qui ont eu celui de l'approcher.

La mort a creusé des vides parmi nous, mais le secours d'en haut ne nous a pas fait défaut. Nous devons exprimer notre reconnaissance aux sociétés d'apostolat qui ont aidé et soutenu nos missionnaires dans l'accomplissement de leur tâche.

Grâces enfin soient rendues à Dieu et à la Vierge Immaculée! En dépit des obstacles suscités par l'ennemi, notre chère Famille religieuse a passé cette année dans la fidélité à son devoir d'évangéliser les pauvres, dans la fidélité aux dernières recommandations de notre vénéré Père en Dieu : « Pratiquez parmi vous la charité, ... et au dehors le zèle pour le salut des âmes. »

L. J. C. et M. I.

II. — La nomination du R. P. J. Lemius.

Le Bulletin officiel du Saint-Siège (*Acta Apostolicæ Sedis*), dans son numéro du 15 février dernier, apportait à tous les membres de la Famille une douce joie où se mêle bien un peu de légitime fierté. Il s'agit de la nouvelle marque d'estime et de confiance que le Saint-Père vient de donner au R. P. Joseph Lemius, *O. M. I.*, Procureur général près le Saint-Siège, en le nommant, par billet de la Secrétairerie d'Etat du 29 janvier 1913, Consulteur de la Sacrée Congrégation de l'Index.

Nous nous en réjouissons pour le R. P. Lemius, parce que cette nomination est une récompense méritée. Pour s'en convaincre, point n'est besoin de chercher à surprendre l'impénétrable secret des affaires de l'Index ; il suffit de se rappeler que c'est Pie X qui l'a accordée et que, par conséquent, il en a jugé digne celui à qui il l'a donnée.

Sa modestie, pour ne pas dire son extrême réserve, ne l'aurait certes pas recherchée, cette récompense, encore que son cœur, si profondément romain, ne l'ait pas reçue du Saint-Père sans en concevoir une religieuse reconnaissance.

Nous nous en réjouissons aussi pour la Congrégation ; et pour en agir ainsi, nous avons plusieurs raisons. D'abord, grâce à l'esprit de famille qui règne dans la Congrégation, les joies et les épreuves des uns ne sont-elles pas, dans une certaine mesure, les joies et les épreuves de tous, puisque tous en prennent volontiers leur part ? C'est à son avantage également, que s'exercera le surcroît d'influence dont jouira le nouveau Consulteur ; c'est sur elle, enfin, que rejaillit l'honneur qui est fait à l'un de ses membres.

Lorsque le R. P. Lemius, Procureur général, déjà Consulteur de la S. Congrégation des Etudes, était nommé, en 1905, Consulteur de la S. Congrégation de la Propagande, une plume autorisée écrivait dans nos *Missions* (septembre 1905, p. 334), au sujet de cette seconde nomination : « Elle honore à la fois l'éminent religieux qui en est l'objet et la Congrégation à laquelle il appartient. » Cette constatation n'est pas moins vraie aujourd'hui qu'elle l'était hier.

Que le R. P. Joseph Lemius veuille donc bien agréer les félicitations les plus sincères que les *Missions* lui offrent au nom de leurs lecteurs, et dans toute la mesure où elles peuvent s'en faire les interprètes. Puisse-t-il les considérer comme un hommage de la reconnaissance de tous ses Frères pour son dévouement à la Famille !

Cet hommage — et nous en sommes heureux — ne saurait lui être indifférent, puisque de tous ses « titres honorifiques, nul n'est doux à son cœur comme celui d'Oblat de Marie Immaculée ».



Malgré l'heure tardive où nous écrivons ces lignes, nous croyons devoir dire quelques mots sur la S. Congrégation

de l'Index, et rappeler brièvement les phases par lesquelles elle a passé depuis son origine jusqu'aux temps actuels.

Tout être vivant, qu'il soit organique ou social, a le devoir de repousser ce qui menacerait son existence ou tendrait à la perte de ses membres, que le péril vienne du dehors ou qu'il soit caché au dedans de lui-même. Or, l'Eglise étant une société parfaite, elle ne pouvait être privée de ce moyen de défense. La Sacrée Congrégation de l'Index est donc née de ce que l'on appellerait l'instinct de la conservation, si ce mot pouvait convenir à l'Eglise qui est dirigée par le Saint-Esprit, c'est-à-dire la Lumière et la Sagesse infinies, qui a su adapter les moyens de défense à la souplesse et à la diversité des attaques.

Pour mettre un frein à la diffusion de l'hérésie protestante, le Saint Concile de Trente, en l'année 1562, énonça les Règles de l'Index et nomma une Commission chargée de dresser le catalogue officiel des livres défendus.

En face du travail considérable que demandait la revision des livres, la Commission s'en remit au Pape du soin de les examiner et de les juger; c'est ainsi que le premier index qui ait reçu l'approbation du Pape est celui qui fut publié par Pie IV dans la Constitution *Dominici gregis*, le 24 mars 1564.

Une Congrégation spécialement chargée de l'Index fut créée par saint Pie V en 1571 et comprise dans l'ensemble des Congrégations établies par Sixte V en 1588. Suivant les circonstances, les Pontifes Romains s'occupèrent, soit de dresser de nouveaux catalogues de livres prohibés, soit de régler les différentes fonctions de la Congrégation de l'Index et sa procédure.

Benoît XIV, dans la Constitution *Sollicita ac provida* du 9 juillet 1753, détermina les règles à suivre dans l'examen et la prohibition des écrits; règles qui sont demeurées en vigueur jusqu'à ce que Léon XIII, par sa Constitution *Officiorum ac munerum* du 6 février 1897, les ait modifiées pour les accommoder aux nécessités des temps présents.

Sauf les dispositions prises récemment par Pie X, cette dernière Constitution sert encore de règle pour la condamnation des livres, la direction des auteurs qui s'occupent des matières ecclésiastiques, et la direction des clercs qui s'adonnent au journalisme. Dix chapitres traitent de la prohibition, cinq de la censure. On y distingue trois sortes de condamnations :

a) Les ouvrages condamnés par Bulle ou Bref apostolique et dont la lecture entraîne *ipso facto* l'excommunication. (L'absolution en est réservée au Souverain Pontife. *Officiorum*, ch. v, nº 47.) Ce sont les livres des apostats et des hérétiques soutenant l'hérésie.

b) Les ouvrages condamnés par un décret ordinaire (particulier ou général) de la Sacrée Congrégation de l'Index, sans limitation ou réserve.

c) Les ouvrages condamnés avec la clause *donec corrigantur*, c'est-à-dire des ouvrages bons en eux-mêmes, mais qui contiennent des erreurs dont la correction s'impose.

La Constitution *Officiorum*, de Léon XIII, faisait déjà un devoir aux Evêques de dénoncer les livres susceptibles d'être condamnés, mais en tout cas, la Sacrée Congrégation de l'Index n'examinait que les écrits qui lui étaient déférés. Enfin, le Pape Pie X, dans la Constitution *Sapienti consilio*, du 29 juin 1908, qui refond et réorganise les Sacrées Congrégations existant depuis Sixte V, prescrivit au sujet de l'Index ce qui suit :

« 1º A cette Sacrée Congrégation il appartiendra désormais non seulement d'examiner avec soin les livres qui lui seront dénoncés, de les proscrire, s'il y a lieu, et d'accorder des dispenses, mais aussi de rechercher d'office, par les moyens qui seront jugés les plus opportuns, les écrits de toute espèce qui seront publiés et seraient susceptibles d'être condamnés ; de rappeler aux Ordinaires leur devoir rigoureux de sévir contre les écrits dangereux et de les dénoncer au Saint-Siège, conformément à la Constitution *Officiorum* du 25 janvier 1897. »

« 2° Comme l'interdiction des livres a très fréquemment pour but la défense de la foi catholique, ce qui est aussi la raison d'être de la Congrégation du Saint-Office, nous décrétons qu'à l'avenir, pour tout ce qui concerne la prohibition des livres, et pour cela seulement, il y ait communication entre les cardinaux, consulteurs et officiers des deux Congrégations, et que tous, sur ce point, soient astreints au même secret. »

Il est aisé de voir, écrit Mgr Battandier (*Annuaire de 1909*), que cette partie de la Constitution pontificale étend les attributions de la Congrégation de l'Index. Jusqu'ici, pour que ce tribunal examinât un livre, il fallait que celui-ci lui fût déféré. Et un simple fidèle n'aurait pas suffi à mettre en mouvement ce bureau ; il fallait que la dénonciation partît d'un personnage considérable, constitué en dignité ecclésiastique, comme un prélat, un évêque, etc. Maintenant la Congrégation de l'Index poursuivra directement les ouvrages qu'elle connaîtra, ce qui lui permettra d'en atteindre un plus grand nombre. Et de plus, quand elle examinera un ouvrage contre la foi ou les mœurs, s'il n'a point été dénoncé par l'évêque dans le diocèse duquel il a été imprimé, elle trouvera dans cet oubli une occasion de lui rappeler ses devoirs. D'autre part, la communication avec le Saint-Office rendra plus expéditives certaines condamnations qui relevaient à la fois de ces deux Congrégations.



Au commencement de cette année, la Sacrée Congrégation de l'Index comptait 24 cardinaux et quelques officiers. Le nombre des consulteurs s'élevait à 24 dont 3 évêques, 3 monsignori, et 18 prêtres, dont 17 religieux et 1 prêtre séculier.

III. — Le T. R. P. ESTÉVENON

Supérieur Général des Pères du Saint-Sacrement.

Tous nos lecteurs voudront s'unir, par leurs pieuses prières, à cet hommage de l'amitié et de la reconnaissance que publient nos « *Petites Annales* » dans leur numéro de février dernier.

Le bon Dieu vient de rappeler à lui un véritable ami de notre Congrégation, le T. R. P. Estévenon, Supérieur Général des Pères du Saint-Sacrement.

Les obsèques de cet éminent religieux, célébrées à Rome, le 29 décembre dernier, furent honorées de la présence de quatre cardinaux, d'un nombre considérable d'évêques et de prélats, des représentants de tous les Ordres religieux établis dans la Ville éternelle.

Le T. R. P. Estévenon avait surtout connu et apprécié nos Pères, à Montréal. Avec quelle affectueuse vénération ne parlait-il pas des Pères Tatin, Jodoin, Lefebvre, Constantineau, etc. ? Il avait voulu que la maison de sa Congrégation, à New-York, fût le pied-à-terre de tous nos confrères qui passent ou séjournent dans cette grande ville. Et combien cordiale a toujours été l'hospitalité des Pères du Saint-Sacrement ! Notre gratitude ne saurait trop le dire.

L'*Osservatore Romano* constatait, au jour des obsèques du T. R. P. Estévenon, qu'il emportait les regrets de tous ceux qui l'avaient connu, car, ajoutait-il, le nombre de ses amis a égalé celui de ses connaissances.

La simplicité de son allure, la bonhomie de son abord, la franche cordialité de sa conversation, la spontanéité de son dévouement, la constance de son amitié brillaient parmi ces qualités humaines qui lui gagnaient les cœurs.

Ses entretiens avec ceux qu'il admettait à l'intimité de ses confidences n'avaient qu'un seul thème : l'épanouissement de la vie religieuse et le développement de sa Congrégation.

Il ne vivait que pour sa famille religieuse qui, par lui, s'est établie à Montréal, à New-York, à Buenos-Ayres ; qui, par lui aussi, a ouvert des maisons de recrutement en Espagne, en Hollande, et dans le Trentin.

Avec quel zèle ne travailla-t-il pas à introduire la cause du R. P. Eymard ? Quel zèle ne déploya-t-il pas aussi pour créer et activer la dévotion à Notre-Dame du Saint-Sacrement ?

Le bon Dieu l'a rappelé, alors qu'il entrait à peine dans les années de la vieillesse et que sa Congrégation fondait sur lui les plus légitimes espérances. En quelques jours, un mal, devant lequel la médecine est impuissante, a eu raison de la constitution en apparence si robuste de ce Religieux qui avait la taille et la carrure des montagnards de la Lozère, ses compatriotes.

Que les Pères du Saint-Sacrement veuillent bien agréer le pieux hommage de vénération et de reconnaissance que nous déposons sur la tombe de celui qui fut leur Père en Dieu et qui est maintenant leur protecteur au ciel.

O. M. I.

PROVINCE BRITANIQUE

Une mission bretonne au pays de Galles.

On nous dit entêtés (les Bretons). En réalité nous avons seulement, plus que d'autres, cette fermeté « du vouloir », qui est la mesure d'un homme. Le Père Trébaol, de Plabennec, peut nous servir de preuve.

Il a été envoyé au pays de Galles en 1902, en compagnie d'un autre Breton, le père Mérour.

L'Evêque de ce pays voulait convertir les Gallois, tous protestants. Comment y parvenir ? Par des prédications.

Mais, pour leur prêcher, il fallait savoir leur langue ; or, ils ne parlaient que le gallois, comme on parle le breton chez nous, et plus encore. Les prêtres dont disposait l'évêque parlent tous anglais ; il leur était aussi difficile d'apprendre le gallois qu'à un Français de bien apprendre le breton. Comment faire ? L'Evêque tourna la difficulté.

Il demande au Supérieur des Oblats de Marie de lui envoyer des prêtres bretons. Ceux-là du moins, se disait-il, apprendront facilement le gallois et comprendront ce peuple, car les Bretons et les Gallois sont du même sang celtique et leurs langues sont sœurs.

On lui envoya nos deux missionnaires, qui partirent pleins d'allégresse. N'était-il pas naturel, en effet, que la Bretagne qui avait reçu de la Cambrie (vieux nom du pays de Galles, en gallois *Cymru*) sa foi et ses saints les plus illustres : Hiltut, David, Gildas, Samson de Dol, Pol de Léon, Magloire, etc., payât sa dette en essayant la conversion des Gallois tombés dans l'hérésie ?

Les espérances.

Le Père Trébaol eut pour lui seul la direction de la mission de Llanrwst. Sa paroisse était grande comme un de nos cantons, toute en monts et vallées, rude à desservir par conséquent. Cette difficulté n'était pas faite pour l'arrêter. Plein de courage et d'espérance, il s'établit en ce pays.

Il en apprit la langue ; ce ne fut pas trop difficile. En courant ses montagnes il trouvait d'ailleurs des noms familiers à un Breton : Llaniltut, Llangollen, Llancadoc et tant d'autres. Et le peuple ressemblait aux Bretons sous plus d'un trait. Il était courageux, entêté.

Il avait longuement résisté. Deux siècles durant, il avait repoussé le protestantisme de ses montagnes. L'Angleterre était tombée dans l'hérésie au XVI[e] siècle. Le pays de Galles était encore catholique au XVIII[e]. Ce ne fut que dans

la deuxième moitié de ce siècle qu'il fut atteint à son tour. Il devrait donc être plus convertissable. Les vieilles églises catholiques, quoique occupées par les protestants, étaient encore debout. Dans quelques-unes d'entre elles, comme à Llaniltut, on trouvait même encore la statue de la Vierge, si abhorrée des Protestants.

Tout cela était encourageant. Quelle belle moisson d'âmes on pourrait faire en ce pays ! C'était la face de la médaille.

Les difficultés du début.

Mais la médaille avait un triste revers.

Le Père, en arrivant, trouva deux catholiques en tout sur le terrain de sa mission. C'était peu.

Les protestants se montrèrent difficiles à convertir : ils croyaient leur religion supérieure à la religion catholique. Vouloir les convertir, c'était donc, à leur avis, vouloir les faire revenir en arrière.

Et les ministres méthodistes, leurs pasteurs, avaient soufflé dans leur cœur la haine du papisme (c'est le nom qu'ils donnent avec mépris au catholicisme). Ils firent donc au Père un accueil peu cordial. Les insultes ne manquèrent pas. On l'appela : bête sauvage, représentant du papisme, suppôt de Satan, Léviathan ; on épuisa contre lui tout le répertoire des injures bibliques. Pour comble, les enfants prenaient des pierres, quand ils le voyaient passer.

Un autre eût perdu courage ; lui, non. Il se mit courageusement à l'œuvre.

Il groupa ses catholiques : les deux qu'il avait trouvés en arrivant, quelques autres qui vinrent s'établir dans le pays, quelques autres enfin qu'il avait convertis. Aujourd'hui ses paroissiens sont au nombre de 122, fortement constitués, étroitement unis à leur prêtre et entre eux, communauté fervente. Que cette église continue de s'accroître dans ces mêmes proportions, et bientôt elle sera puissante.

De l'autre côté il désarma peu à peu la haine de ses

ennemis par sa patience. Sa persévérance entama leur indifférence. Il usa de tous les moyens pour les ébranler. Le premier mouvement est donné et l'un des gages qu'il aboutira est l'autorité personnelle que le Père a conquise. Il est actuellement dans la cité un des hommes les plus influents.

Les obstacles actuels.

Bien des obstacles cependant se dressent encore devant lui.

Le peuple est ignorant et plein de préjugés. Un homme qui passait pour éclairé lui reprochait amicalement de parler toujours de la Vierge dans ses sermons et jamais du Christ, de faire la sainte Vierge supérieure au Christ.

— Venez donc m'écouter, lui répondit le Père ; vous jugerez ensuite par vous-même.

Mais notre homme n'osa pas : le respect humain est aussi puissant que l'ignorance. On craint le qu'en dira-t-on et l'œil du ministre.

Et ces deux défauts sont complétés par un troisième : l'indifférence religieuse. Ils pensent que toutes les religions se valent et qu'il suffit, pour être sauvé, de croire à Dieu et au Christ, et ajoutent cependant que la leur, qui est une religion de l'âme, une religion intérieure, est supérieure au catholicisme qu'ils accusent d'être tout entier en rites extérieurs. Ceci vous donne la mesure de leur ignorance et des difficultés que le Père rencontre pour faire pénétrer dans leurs âmes la foi véritable et vivifiante.

Il l'essaie cependant de toutes façons : dans les débuts il prenait prétexte d'attaques dirigées contre lui par les journaux locaux, pour réfuter les erreurs protestantes et définir la vérité catholique. Mais ce moyen lui échappa : ses adversaires, sentant qn'ils avaient le dessous, cessèrent de l'attaquer; il dut cesser de répondre.

Il songea dès ce moment à avoir un journal à lui. Il l'a fondé en 1910. C'est le *Cennad Catholig Cymru*, mensuel,

anglais-gallois. J'y ai même trouvé au numéro de juillet dernier un article breton sur le culte de la sainte Vierge au pays de Galles avant la Réforme protestante. Cette publication fait autour d'elle le plus grand bien ; elle est le lien des catholiques gallois.

L'influence du Père est accrue encore par des conférences qu'il donne sur divers sujets dans la salle communale, durant les soirées d'hiver.

Il essaie de toute façon d'arriver aux âmes. Mais la grande œuvre qu'il poursuit c'est de bâtir une église qui remplace dignement la petite chapelle actuelle et fasse un honorable pendant aux 16 chapelles protestantes de la ville. Mais ses catholiques sont pauvres. On le leur reproche assez souvent. Néanmoins il s'est mis au travail, et, Dieu aidant, la souscription ouverte fournira pierres, mortier et maçons.

La patience inlassable, l'extraordinaire ténacité dont le P. Trébaol fait preuve, mérite notre sympathie. Elle mérite plus que cela, elle mérite notre appui.

Donnons donc notre obole pour l'église de Llanrwst ; donnons des abonnements au *Cennad*. On y trouve de nombreux avantages : si on sait l'anglais, on y trouve une occasion d'entretenir ses connaissances ; si on sait le gallois, on y apprend, par comparaison, à mieux connaître notre langue, qui ressemble sur tant de points au gallois.

On y trouve aussi la lumière sur bien des points de notre vieille histoire de Bretagne. Le *Courrier* se charge de transmettre les abonnements qui sont de trois francs et vos dons. Dans tous les cas, vous ferez une bonne œuvre, vous aiderez à payer la dette de la Bretagne religieuse, et vous travaillerez pour l'extension du royaume de Dieu.

(*Courrier du Finistère.*) *Un ami.*

VICARIAT DE CEYLAN

I. — Lettre du R. P. Martin au R. P. Belle, Assistant général.

Nuwara-Eliya, 2 janvier 1913.

Mon Révérend et bien-aimé Père,

Me voici au sanatorium de Nuwara-Eliya, en compagnie de quelques autres Pères du collège St-Joseph. Quel pays charmant et quelle attention délicate de la bonne Providence de nous avoir ménagé cet abri sur le haut des montagnes où, sans grand déplacement, nous pouvons retrouver notre climat d'Europe et rafraîchir nos joues roses qui s'étiolent vite au soleil tropical ! Ma santé pourtant ne réclamait pas encore ce changement, puisqu'elle est excellente et semble même mieux s'accommoder du soleil de Ceylan que des brouillards d'Angleterre. Mais il est un autre bienfait dont on jouit ici, apprécié de ceux-là surtout qui, comme nous, viennent du bruit et de la vie intense d'un grand collège : c'est le grand silence de la belle nature troublé seulement par le chant des oiseaux, le murmure des cascades et les coups de fusil des chasseurs. Tout cela favorise la réflexion, et je me sens invité de revenir un peu en arrière sur ces quatre premiers mois de ma vie de professeur. Ces réflexions charmeront mes loisirs. Elles seront peut-être aussi de nature à vous intéresser, vous que tout intéresse quand Ceylan y entre pour quelque chose.

Pour moi personnellement, ce trimestre que nous venons de clôturer a cela de plus important qu'il a été le début de ma vie de professeur. Un horizon nouveau s'est déployé devant moi. Ce qui pendant des années avait été mon rêve

d'avenir — cauchemar plutôt que rêve à certaines heures — est enfin devenu la réalité du présent, et, pour vous dire de suite toute ma pensée, je suis tout heureux que le rêve soit devenu réalité.

Je me souviens que, lorsqu'il y a cinq ans, l'obéissance me désigna pour le collège St-Joseph, ce ne fut pas précisément avec enthousiasme que j'acceptai ma feuille de route, d'autant moins que j'avais alors en perspective ces années de la laborieuse préparation à Cambridge. Aujourd'hui mon indifférence, pour ne pas dire mon antipathie, s'est changée en amour passionné pour cette œuvre, parce que je comprends maintenant combien elle est à la fois belle et nécessaire.

Elle est nécessaire : la civilisation avancée de cette île exige une éducation proportionnée de quiconque veut se se faire une position. D'autre part, c'est à ceux qui sont chargés des intérêts spirituels de cette île de prendre les mesures nécessaires pour que cette éducation soit catholique pour les enfants des parents catholiques. Cette œuvre est belle aussi. Actuellement plus de mille enfants et jeunes gens viennent à nous avec la plus entière confiance pour être instruits, formés, équipés pour la vie au point de vue moral et intellectuel. Ils ont déjà prouvé par leurs succès que ce n'est point peine perdue de travailler à les instruire. Peut-être est-il plus difficile d'évaluer exactement le bien spirituel qui se fait parmi eux, mais là encore il y a pourtant des preuves incontestables que ce bien se fait. C'en est un très grand déjà que ce respect, non pas servile, mais filial, que ces enfants, même les non catholiques, témoignent aux prêtres, leurs professeurs, et ce respect, cet attachement, ils l'emportent avec eux du collège, comme j'ai pu le constater, même avant de venir ici, chez les anciens élèves dont j'ai rencontré plusieurs en Angleterre. Et plus tard, quand ces jeunes gens seront devenus des hommes influents, de quel prix ne sera pas leur dévouement pour leurs prêtres ! Se pourrait-il d'ailleurs que cette

visite quotidienne au Saint Sacrement, ce chapelet en commun, ces communions fréquentes, quotidiennes, mensuelles pour tout le moins, cette retraite de chaque année ne laissent pas de traces pour la vie dans le cœur de ces enfants ? Oui, notre œuvre est belle autant que nécessaire. Sans doute, tout n'y est pas parfait. Mais c'est la vue du bien à faire avec l'espoir d'aboutir qui stimule le zèle plus encore que la vue du bien déjà réalisé. Tout cela a été compris par ceux à qui le collège doit son existence ; tout cela est compris par ceux qui s'y dévouent encore aujourd'hui. Son rapide développement et son état florissant actuel sont un signe que le bon Dieu l'a regardé d'un œil favorable dans le passé et un gage de sa bénédiction pour l'avenir.

Voilà, mon Révérend et bien-aimé Père, les raisons pour lesquelles je me suis épris pour l'œuvre du collège Saint-Joseph. Certes, je ne regrette ni le temps ni la peine de cette préparation spéciale par laquelle j'ai dû passer. Elle m'a été extrêmement utile sous bien des rapports, et si, comme je l'espère, d'autres vont avoir à suivre la même voie pour arriver au même but, je n'ai qu'à les féliciter de la part qui leur est faite.

En voilà assez, beaucoup trop même, sur mes impressions personnelles de débutant. Je me hâte d'en venir enfin au grand événement qui est d'intérêt plus général.

Vous avez eu l'occasion, j'espère, de suivre les différentes étapes de la marche triomphale de Monseigneur notre Très Rév. Père Général, depuis son arrivée à Ceylan en novembre dernier. Le collège a joué son rôle spécial dans cette ovation et a eu en retour la part qui lui revenait à la sollicitude paternelle de l'auguste visiteur.

La première visite officielle de Monseigneur après son entrée triomphale dans l'île fut pour le collège. C'était le vendredi 8 novembre. L'occasion était unique et on voulait que la réception ne fût pas banale. Depuis plusieurs jours déjà, à l'animation ordinaire s'était ajoutée la fièvre d'une

fête à préparer. Aussi, quand au matin du 8 novembre se leva notre éclatant soleil des tropiques, il trouva un tableau nouveau à enluminer de ses rayons d'or. A l'entrée de notre vaste propriété se dressait un arc de triomphe à l'orientale, charpente en bambous, ornementation en feuilles de cocotier et en étoffes aux couleurs éclatantes, avec les armes du collège d'un côté, celles de la congrégation et un souhait de bienvenue à l'illustre visiteur de l'autre. De cet arc de triomphe partait une double ligne d'arcades en feuilles de palmiers, tendres et blanches encore, se jouant gracieusement dans la brise. Elles devaient faire escorte à Monseigneur jusqu'à l'entrée de notre spacieuse salle des réunions, le « Bonjean Memorial Hall ». Ajoutez à cela les trophées de toute couleur qui, selon les différents endroits où ils étaient placés, égayaient la blancheur ou cachaient les misères des murs du collège, pendant que sur les tours flottaient les drapeaux.

Tout cela cependant n'était encore que le cadre : le tableau véritable n'y fut inséré qu'au dernier moment. Mais qu'il était gracieux, charmant, ce tableau vivant formé par nos enfants eux-mêmes ! De l'arc de triomphe au « Bonjean Hall », sous les arcades des feuilles de cocotier, ils étaient alignés en gradation de taille ascendante, en tenue militaire. Ils allaient faire la haie au passage de Monseigneur. Le bataillon des plus grands, en véritable tenue de soldats, ceux-là, sans oublier le fusil, était massé en face de la porte du « Bonjean Hall ». A eux revenait l'honneur de présenter les armes et d'être passés en revue. Sous l'entrée même du « Hall », dissimulée derrière les lauriers et les fleurs, se tenait le groupe des professeurs, Pères et laïques, auxquels étaient venus se joindre plusieurs Pères de la ville.

A 11 heures, tout est prêt. Le sergent fait ses dernières recommandations ; le capitaine, l'épée au poing, fait sa dernière inspection, quand tout à coup le petit clairon du régiment, placé sous l'arc de triomphe, sonne sa note

joyeuse. De son œil vigilant, il a aperçu la voiture archiépiscopale. Le silence se fait dans les rangs, le mot du commandement retentit : entre les deux haies de nos petits braves saluant militairement, le Révérendissime Père Général s'avance, saluant, lui aussi, mais du sourire le plus aimable et le plus paternel. Il était accompagné de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Colombo, du R. P. Brault, vicaire général, et du R. P. Cox, Administrateur Apostolique du Transvaal, qui se rend à sa mission. Arrivés devant le « Bonjean Hall », les archevêques descendent de voiture. Un nouveau commandement retentit alors : le bataillon des grands présente les armes. Mgr Dontenwill salue le capitaine et, la revue faite, le félicite de la bonne tenue de ses hommes. Quand autrefois Napoléon complimentait ses vétérans en leur disant : « Soldats, je suis content de vous », je doute si le cœur de ces braves et de leurs officiers battit plus fort qu'à ce moment le cœur de nos enfants et de leur capitaine.

Pendant que le Très Révérend Père Général fait sa visite au bon Dieu et qu'il s'entretient ensuite avec les maitres laïques, les élèves se rendent dans l'immense salle des réunions. Ils viennent de voir ce qu'ils n'avaient jamais vu à Ceylan : un Supérieur Général. Maintenant ils trépignent d'impatience d'entendre sa parole. Le voilà enfin qui apparaît ! Une salve d'applaudissements l'accueille et l'accompagne sur l'estrade, où il prend place avec Mgr Coudert, le R. P. Collin, vicaire des Missions, le R. P. Brault, vicaire général, le R. P. Cox, Administrateur Apostolique du Transvaal, Mgr Maver, protonotaire apostolique, et le R. P. Nicolas, notre nouveau recteur. Après une cantate de bienvenue exécutée par nos petits virtuoses, l'élève le plus ancien s'avance et, au nom de ses condisciples du collège, lit une adresse exprimant leur fierté à tous de recevoir la visite d'un si illustre personnage et leur gratitude au Supérieur Général, représentant de la Congrégation à laquelle ils doivent ce beau collège et les bienfaits qu'ils y

reçoivent. Des applaudissements énergiques soulignent l'expression de ces sentiments, puis suivent d'autres chants et une autre adresse, lue celle-là par un représentant des benjamins de l'école préparatoire. On applaudit encore, on chante encore. Enfin le Révérendissime Père Général se lève : c'est là surtout ce qu'on attendait, comme le témoignent les acclamations plus chaleureuses que jamais, suivies du silence le plus profond, malgré les mille et quelques enfants présents dans la salle. Les journaux ont reproduit en entier le discours de Monseigneur. Je dois me contenter d'en donner ici la substance :

« J'avais hâte, dit-il, de voir ce collège ; mais le bonheur que j'éprouve en ce moment surpasse encore mon attente, car c'est un spectacle vraiment impressionnant que cette légion d'élèves et ce vaste corps professoral que j'ai ici sous mes yeux... Vous venez de saluer en moi le Supérieur Général des Oblats de Marie Immaculée. Le témoignage de votre gratitude à leur égard rejaillit tout d'abord sur sa grâce Monseigneur l'Archevêque de Colombo. Parmi les nombreuses œuvres confiées à sa sollitude pastorale aucune ne lui est plus à cœur que l'œuvre du collège Saint-Joseph. Il en a été de même pour ses prédécesseurs dont je vois les portraits ornant cette salle, mais surtout pour l'illustre Mgr Bonjean, qui fit de ce collège l'œuvre de sa vie, et avec combien de raison ! L'éducation de la jeunesse est en effet l'œuvre des œuvres d'un diocèse, surtout l'éducation supérieure telle que vous la recevez ici. L'éducation est une œuvre sacrée, c'est une œuvre sublime. C'est à la fois la formation de l'esprit et celle du cœur ; de l'esprit pour l'accoutumer à penser avec droiture, du cœur pour l'habituer à aimer ce qui mérite de l'être. Et vous, mes enfants, vous avez le bonheur de puiser cette double éducation à une source pure, et point ne sera besoin plus tard de corriger chez vous des erreurs de formation..... Jeunes gens, qui m'écoutez en ce moment, vous serez un jour les « leaders » de votre peuple, des guides qui montreront le

chemin de la vérité et de la vertu. Vous, les petits « pupilles » d'aujourd'hui, vous devez devenir des capitaines et des généraux. Ce sera là, je l'espère, le fruit que produira en vous le dévouement de votre Recteur et de vos professeurs. Continuez à travailler, tous tant que vous êtes ! Continuez, vous, chers enfants; continuez, maîtres dévoués ; bien volontiers prendrais-je place dans vos rangs pour me dévouer avec vous à l'éducation de cette aimable jeunesse... Mes enfants, le cachet militaire que vous avez donné à votre réception m'a fasciné. Aussi vais-je vous confier un secret. A un moment de ma vie j'ai hésité entre deux vocations : celle de prêtre et celle de soldat. Je suis devenu prêtre, mais je n'en suis pas moins soldat pour cela, puisque je combats pour la bonne cause. Vous aussi, quoi que vous deveniez plus tard, combattez toujours pour la bonne cause et travaillez sans vous lasser pour le bien de votre pays. »

Voilà un discours qui fut goûté et applaudi si jamais discours le fut. Je dois ajouter que depuis lors Monseigneur en a fait bien d'autres au cours de sa visite dans l'île et partout il charme par sa parole facile et simple accompagnée d'un sourire habituel de bienveillance. Je dois passer sous silence ce qui se dit et se fit encore avant qu'on se séparât, même les paroles si bien senties et si appréciées du R. P. Cox. Après l'hymme du Pape et celui du roi, le Très Révérend Père Général mit le comble à la joie de tous en accordant deux jours de congé. Un triple hourra fut le merci pour cette faveur et le point final de cette première réception de Monseigneur au collège Saint-Joseph.

Il ne fut pas longtemps avant d'y revenir. Le lendemain c'était le jour des anciens élèves, et il vint dans la soirée présider leur « at home ». Il eut là l'occasion de constater de ses yeux combien était vraie sa parole de la veille : « Vous, jeunes gens de Saint-Joseph, vous êtes destinés à devenir des « leaders » de votre peuple. » Parmi ces anciens élèves les différentes professions libérales étaient

représentées et naturellement c'est dans ces rangs que se recrutent ceux qui ont en main les intérêts de ce pays, sinon par leur autorité officielle, du moins par leur influence morale. Espérons que le jour viendra où une organisation plus parfaite tiendra nos anciens élèves encore plus intimemeut rattachés à leur *Alma Mater*. Nous pourrons alors continuer à leur faire du bien plus avant dans la vie, et nous nous assurerons à nous-même leur coopération plus ative à l'œuvre du collège et à d'autres bonnes œuvres du diocèse.

Quinze jours plus tard, Monseigneur revenait encore nous voir, mais cette fois pour la visite plus intime du père à ses enfants, du Supérieur Général à ses Oblats. Pendant les trois jours qu'il resta parmi nous, nous mîmes à contribution son inlassable dévouement pour nos intérêts individuels et généraux. Je ne puis qu'énumérer les autres visites qu'il nous fit encore, le dîner royal offert en son honneur par le « Catholic Club » qui est installé sur la propriété du collège, et la distribution des prix présidée par notre Révérendissime Père. Je ne dois rien dire du tout, afin de ne pas dire trop peu, des paroles magistrales qu'il prononça à cette occasion, non plus seulement en présence des élèves et des professeurs, mais d'une assemblée d'élite de parents des élèves et d'amis du collège.

C'est encore au collège qu'eut lieu le dépouillement d'un bel arbre de Noël pour les enfants des menbres du « Catholic Club », et c'est le Très Révérend Père qui y remplit le rôle de « Father Christmas ».

Enfin c'est au collège qu'il préside en ce moment même la retraite annuelle d'une moitié des Pères de l'archidiocèse.

Quand, dans quelques jours, nous descendrons de nos montagnes, ce sera pour nous remettre à l'ouvrage, non seulement avec des forces physiques restaurées, mais encore avec un surcroît de courage, résultat de l'intérêt que le chef de la famille a pris à notre œuvre. C'est surtout quand le travail est pénible — et le nôtre l'est sans contredit —

qu'il faut parfois se donner du courage en considérant qu'on ne fait pas œuvre personnelle, mais œuvre de la congrégation, à laquelle les premiers supérieurs s'intéressent autant et plus que les simples ouvriers. Or il est une parole du T. R. Père Général qui ne laisse point de doute sur sa sympathie pour l'œuvre de notre collège : « Bien volontiers, a-t-il dit aux professeurs, prendrais-je place dans vos rangs pour me dévouer avec vous à l'éducation de cette jeunesse. » Après tout, ce qui satisferait son ambition peut bien suffire à la nôtre.

Priez pour nous la très sainte Vierge et saint Joseph, afin qu'eux surtout s'intéressent à ce collège, et il sera sûr de prospérer de plus en plus.

Veuillez agréer, mon Révérend et bien-aimé Père, l'expression de mes sentiments reconnaissants et affectueux en N.-S. et M. I. J.-B. MARTIN, *O. M. I.*

II. — Le Cinquantenaire des Sœurs de la Sainte-Famille, à Ceylan.

Par une heureuse disposition de la Providence, la visite de Monseigneur le Supérieur Général à Ceylan coïncidait avec le cinquantième anniversaire de l'arrivée des Sœurs de la Sainte-Famille dans la « perle des Indes » ; les premières religieuses qui aient quitté Bordeaux, pour cette mission, s'étant installées dans le Vicariat apostolique de Jaffna, au commencement de l'année 1863.

Le 15 janvier, Monseigneur le Supérieur général présidait les fêtes du jubilé à Kurunegala, où se trouve la Rév. Mère Hélène, la seule survivante de la fondation, et le 19, à Jaffna.

Le petit grain de sénevé, d'il y a 50 ans, est devenu un arbre magnifique : une cinquantaine de Sœurs européennes, 225 Sœurs indigènes se dévouent dans toutes les œuvres de zèle : hôpitaux, orphelinats, soin des malades, etc. ; mais l'œuvre principale est certainement l'éducation de l'enfance, dans une soixantaine d'établissements,

tant écoles qu'orphelinats, comptant près de six mille enfants. Inutile de dire que les catholiques y sont élevés dans les principes de notre sainte religion, et que les infidèles y trouvent souvent la grâce du baptême, auquel ils sont doucement acheminés et bien préparés.

Mais ce serait un long et beau rapport qu'il faudrait écrire pour peu qu'on voulût montrer, d'une manière qui ne fût pas par trop insuffisante, le bien que la Sainte-Famille a accompli pendant ce temps. Il semble même que dans de telles circonstances, le traditionnel *Ad multos annos* résume bien le meilleur vœu qui puisse être formé à l'occasion de ce jubilé.

Il en serait ainsi, à la vérité, s'il ne s'agissait pas d'œuvres de Dieu dont la loi est le progrès; si le zèle n'était pas conquérant, de sa nature, et pouvait jamais dire « assez »; si enfin un passé béni de Dieu n'était le sûr garant des succès de l'avenir.

Ne souhaitons donc pas seulement que se maintienne le bien accompli, mais encore qu'il se développe, que les œuvres se multiplient de plus en plus pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, et que des vocations nombreuses viennent répondre à tous les besoins d'un apostolat plein de mérites et de fécondité.

En formulant ce vœu, nous ferons écho à l'auguste voix du Vicaire de Jésus-Christ. Comme gage de sa bienveillance pour la Sainte-Famille, Notre Saint-Père le Pape Pie X daigna accorder très affectueusement la Bénédiction Apostolique aux Sœurs de Ceylan, qui en reçurent l'heureuse nouvelle par un télégramme lancé du Vatican, le 14 janvier 1913. Et le 26 du même mois, Sa Sainteté voulut bien écrire, de sa main, au bas d'une belle photographie-souvenir, les précieuses paroles suivantes :

Dilectis Sororibus fausta quæque et salutaria in religioso Apostolatu a Domino adprecantes Apostolicam Benedictionem amantissime impertimus.

Die 26 januarii 1913. Pius PP. X.

III. — Lettre du Frère E. Groussault, O. M. I. à la Revue « l'Eucharistie ».

Tous nos missionnaires de Ceylan se font naturellement un devoir d'introduire, parmi leurs chrétiens, — là où la chose est possible — la Communion fréquente, et, grâce à leur zèle, pendant ces dernières années en particulier, un mouvement bien consolant s'accentue de plus en plus et donne le meilleur espoir pour l'avenir.

Quelques chiffres d'ailleurs le prouveront. Pendant les quatre dernières années pour ce qui regarde le diocèse de Jaffna, il y a eu progression constante. Pendant l'année 1908, 127.948 communions; en 1909, 165.832; en 1910, 197.787, et en 1911, 258.236. Cela fait donc en moyenne une augmentation de plus de 50.000 communions par an.

Et combien ce nombre serait plus considérable si chaque mission avait un prêtre à poste fixe! Mais, hélas! il est loin d'en être ainsi, car la majorité de nos missionnaires ont de 8 à 12 centres à visiter chaque année. Certains en ont jusqu'à 25; par conséquent il est très difficile, pour ne pas dire impossible, à nombre de catholiques qui ne reçoivent qu'en passant la visite du missionnaire, de s'approcher souvent des sacrements. Certains montrent cependant une piété extraordinaire pour Jésus Eucharistie et ne reculent pas devant un long trajet à faire afin de pouvoir communier. Telles ces braves chrétiennes, habitant à onze milles de Jaffna, qui, pendant l'absence du Père, parcouraient ce long trajet pour venir communier, et s'en retournaient sitôt la Messe achevée.

La jeunesse indienne reçoit également, on le conçoit, les soins dévoués des missionnaires, et les tout petits ont, de même, le bonheur de s'approcher du banquet céleste, surtout depuis l'apparition du « Décret libérateur ».

En ma qualité de Frère catéchiste, j'ai pour mission

d'aider les Pères dans le travail de formation. Mon travail consiste à préparer, par une petite instruction en forme de catéchisme, et le lendemain (ordinairement le vendredi), de les accompagner à la sainte Messe; de veiller enfin à ce qu'ils s'approchent, autant que possible, dignement et avec piété de ces divins sacrements.

En 1911, vers la fin du Carême, lorsque j'ai été chargé de ces enfants, une trentaine d'entre eux, garçons et filles, âgés de sept à dix ans et élèves de notre école tamoule, venaient de faire leur première Communion.

Il fut alors décidé que, pour obéir aux décrets du Saint-Père, on s'occuperait d'eux d'une manière spéciale, et qu'on les encouragerait à communier au moins chaque semaine. Dieu merci, nos efforts ont été, on peut dire, couronnés de succès, et nous en avons maintenant une cinquantaine bien réguliers.

Sans qu'il y ait, bien entendu, la moindre contrainte, ces enfants viennent chaque semaine s'approcher de la sainte Table, et s'il y a quelques abstentions, — il est préférable, on le comprend, qu'il y en ait même de temps en temps — elles ne sont que momentanées, et sont dues surtout à la négligence des parents, qui n'ont pas toujours soin de préparer des habits convenables pour les enfants, ou encore d'éveiller ceux-ci d'assez bonne heure.

Pour obvier à la difficulté des habits, surtout pour les garçons, je me suis procuré un petit stock de pagnes et de *salvés* (autre morceau d'étoffe qu'ils se mettent sur les épaules) que je prête à ceux qui n'en ont pas d'assez décents, qu'ils me rendent la messe achevée. Pour les petites filles, ce qui leur manque parfois, c'est le voile dont elles se recouvrent la tête au moment de la communion. J'en ai fait faire un certain nombre qui leur sont aussi prêtés. Au début, je me suis trouvé au dépourvu; un de mes mouchoirs blancs faisait alors l'office de voile.

Peut-être demandera-t on maintenant quels sont les résultats obtenus par cette communion plus fréquente?

Ils sont excellents, me semble-t-il. C'est d'abord le maître d'école qui se réjouit de l'assistance plus régulière à ses classes, et, par là même, des études plus sérieuses. Ces enfants, autant que le comporte leur âge, sont aussi plus pieux qu'autrefois. Cela ne veut pas dire que la légèreté inhérente à un âge si tendre ait complètement disparu. Ces enfants savent aussi s'imposer des petits sacrifices pour pouvoir communier. Certains habitent à plus d'un kilomètre de l'église, et à l'époque de la rosée ou des pluies, en particulier, il est dur de se lever matin. La nature regimbe, chez ces petits, habitués à se lever assez tard. Un jour l'un d'eux vint me trouver avant la messe.

— Frère, me dit-il en me prenant à part, ce matin, lorsque ma mère m'a éveillée, je lui ai dit *mâttène* (je ne veux pas); puis-je communier? — Mais tu es venu cependant? — Oui, mais...

Je le tranquillisai sur ce qu'il craignait être une grosse faute. Un autre est inquiet parce qu'il n'a pas fait sa prière la veille, avant d'aller se coucher, et que lui aussi a dit *mâttène* à sa grand'mère.

Tout cela prouve que ces jeunes consciences travaillent, se forment et s'éclairent aux rayons du Soleil eucharistique.

Je ne donne pas, en général, de récompense à ces enfants pour leur assiduité, mais je cherche à leur faire comprendre que Jésus lui-même doit être leur meilleure récompense. Je tiens cependant à leur donner un scapulaire le jour de leur première communion et à le leur renouveler, autant que possible, lorsque celui-ci est trop usé. Un petit moyen d'attraction, ce sont les médailles avec larges rubans rouges que je prête aussi aux enfants, et qu'ils mettent pendant la messe de communion.

Puissent ces lignes obtenir de la part de ceux qui les liront une petite prière en faveur des jeunes communiants de Jaffna et des missionnaires qui cultivent ces petites âmes!

(L'Eucharistie.) Fr. E. Groussault, *O. M. I.*

VICARIAT DU SUD DE L'AFRIQUE

Les Oblats à Kimberley.

D'un article paru dans le *Catholic Magazine,* nous relevons les lignes suivantes.

Le R P. Bompard, O. M. I., est le premier prêtre qui visita les ouvriers des mines de diamant nouvellement découvertes. Il avait alors sa résidence à Bloemfontein. En 1870, il célébra la première messe qui ait été dite à Klipsdrift-Pniel, et Mr Joseph Davies, le plus ancien pionnier de ces régions, la lui servit.

La même année, Mgr Allard, vicaire apostolique de Natal, nomma le R. P. Hidien, O. M. I., à la résidence de Bultfontein, au moment où une épidémie de fièvre éclata parmi les mineurs. Ce bon et zélé missionnaire, sans perdre un instant, organisa une « tente-hôpital », et consacra la plus grande partie de son temps à soigner et à réconforter les malades. Il tomba bientôt victime de son zèle, et mourut martyr de la charité. Tout près de sa hutte, gisait un pauvre malheureux tout couvert d'ulcères : jusqu'à sa mort, le P. Hidien le visita deux fois par jour, pour panser ses plaies. C'était une scène à fendre l'âme que d'entendre cet infortuné appeler le P. Hidien qui n'était plus qu'un moribond dans sa tente.

Le R. P. Le Bihan, O. M. I., qui est venu dans le Sud de l'Afrique, depuis 53 ans, et travaille actuellement dans le Basutoland, prit la place du P. Hidien. Il vécut pendant quelque temps dans un chariot ou wagon, exerçant les fonctions sacrées dans une grande tente carrée à Bultfontein.

Quand les mines de diamant furent découvertes à Colesberg Kopje, appelé alors « New Rush », le dévoué mission-

naire eut à dire la messe, chaque dimanche, dans les deux endroits, portant lui-même, d'une station à l'autre, la lourde charge de tous les objets requis pour le service divin, tout autre moyen de transport faisant défaut. Plus tard, en 1872 ou 1873, il construisit une église en fer au « New-Rush » et bâtit les premières écoles sur les mines de diamant, trois au « Rush » et une à Bultfontein. Elles étaient, il est vrai, bien pauvres et bien modestes ; mais, elles rendirent grand service à cette époque.

En 1875, Mgr Jolivet, O. M. I., successeur de Mgr Allard, rappela le P. Le Bihan au Basutoland, et le remplaça par le P. Walsh, O. M. I. Le « New-Rush » reçut alors le nom de Kimberley, et Bultfontein devint Dutoitspan. En 1878, le Père fut envoyé à Prétoria et nommé chapelain militaire des troupes britanniques dans la guerre avec les Zoulous et aussi dans celle avec les Boers, en 1880. Puis deux ans après, 1882, il fut envoyé à Jaggersfontein, pour y commencer une nouvelle mission et bâtir une belle église en briques. En 1884, il revint à Kimberley et déploya beaucoup de courage et de dévouement auprès des malades atteints de la petite vérole, au Lazaret. En 1885, il servit de nouveau, comme chapelain militaire, dans la campagne du Béchuanaland, et à son retour à Kimberley, il tomba malade et mourut le 12 septembre 1885. Le nom du P. Walsh est encore l'objet de la vénération et de la reconnaissance que lui ont portée tous ceux qui ont eu le plaisir de le rencontrer. Sa tombe prouve que ces sentiments n'ont pas été effacés.

En février 1878, le P. Lenoir, O. M. I., est envoyé pour prendre charge des missions de Kimberley et de Dutoitspan. C'est pendant son administration qu'une nouvelle église en briques est construite pour remplacer l'ancienne, et cette construction alla rapidement. Le 1er novembre 1879, Mgr Jolivet bénissait et posait la première pierre et, au mois de décembre de l'année suivante, l'église était ouverte aux cérémonies du culte.

Pendant que l'on commençait la nouvelle église, le couvent destiné aux Sœurs de la Ste-Famille s'achevait. Les Religieuses s'installent, en effet, à Kimberley en 1879. Cinq ans plus tard, en 1884, elles bâtirent une nouvelle école supérieure pour pensionnaires et externes. L'école Ste-Marie, pour les garçons, fut construite en 1887.

La même ville, qui avait changé son premier nom de Bultfontein en celui de Dutoitspan, abandonna ce second nom pour celui de Beaconsfield. L'année 1884 vit la construction de l'église St-Augustin et du presbytère, avec le R. P. Crétinon pour premier Recteur. Plus tard une nouvelle école fut érigée, en face de l'église, dans la rue Rectory.

***

En 1886, les districts de Griqualand Ouest, de l'Etat libre d'Orange, du Basutoland et du Bechuanaland, furent détachés du Vicariat de Natal pour former un nouveau Vicariat dont Mgr Anthony Gaughren, *O. M. I.*, fut le premier Vicaire apostolique. A son arrivée à Kimberley, en décembre 1886, on lui fit une splendide réception. Quelques membres influents de la chrétienté de Kimberley, craignant que le Vicaire apostolique ne fixât sa résidence à Blœmfontein, offrirent de lui bâtir un palais épiscopal s'il voulait bien consentir à résider à Kimberley. Bien que cette ville n'ait pas cessé d'être le siège du Vicaire apostolique, les catholiques attendent encore l'accomplissement de cette promesse.

Durant son administration, 1886 à 1901, Mgr Anthony Gaughren fonda deux institutions très utiles : la maison de Nazareth et le collège des Frères des Ecoles chrétiennes.

La maison de Nazareth fut commencée en 1825. Personne n'ignore le bien que font ces Sœurs. Des centaines de personnes âgées et délaissées et un nombre considérable d'enfants destitués de tout secours et d'orphelins ont passé par leur établissement pendant les 25 ans écoulés depuis sa fondation.

Le collège des Frères des Ecoles chrétiennes fut fondé en 1897 et les grands succès obtenus par les Frères montrent clairement que leur établissement ne le cède à aucun autre dans le Sud de l'Afrique.

Mgr Anthony Gaughren mourut le 15 janvier 1901 et eut pour successeur son frère, Mgr Matthew Gaughren, *O. M. I.* Sa Grandeur arriva juste à temps pour ouvrir la nouvelle école-chapelle bâtie pour les Indiens. M. Crétinon, de Lyon, père du R. P. J. Crétinon, *O. M. I.*, donna 25.000 fr. pour l'érection de cette école-chapelle. Il avait déjà donné 20.000 fr. pour la construction de la maison de Nazareth.

Ce sont donc les Missions catholiques, par le moyen des Oblats de Marie et des Sœurs de la Ste-Famille, qui ont établi sur les « champs de diamants » les premières écoles, maintenant au nombre de 5 : l'école supérieure du Couvent, l'école du Jardin d'enfants, l'école paroissiale, l'école de St-François-Xavier, pour les Indiens, et l'école de filles avec salle d'asile à Beaconsfield. Toutes ces écoles sont confiées aux Sœurs de la Ste-Famille qui, depuis 33 ans, font un excellent travail.



Les catholiques de Kimberley et de Beaconsfield n'oublieront jamais la bienveillance, la bonne volonté et la générosité de leurs concitoyens qui ont toujours été prêts à contribuer aux œuvres catholiques, et ils conserveront un durable et reconnaissant souvenir des dames dévouées qui, par le moyen de bazars, de collections et d'autres travaux persévérants, ont tout fait pour le succès de leurs entreprises.



N. B. — La population catholique de Kimberley et de Beaconsfield est d'environ 2.000, mais il y a plus de 1.000 enfants qui fréquentent les écoles catholiques. On

voit par là que les enfants des protestants y viennent nombreux. Encore que, parmi ces derniers, les conversions soient plutôt rares, il y en a cependant. Et si les résultats du moment ne sont pas à dédaigner, il ne faut pas oublier que l'éducation a en vue l'avenir qu'elle a précisément pour but de préparer. En fréquentant nos écoles, les enfants protestants perdent peu à peu leurs préjugés les plus tenaces contre notre sainte religion et souvent pour les remplacer par la sympathie ou une estime très sincère. Plus tard, la conversion de ces élèves, devenus grands, ou de leurs enfants, ne rencontrera plus les obstacles, humainement insurmontables, qui existent aujourd'hui dans les familles dont les membres ont reçu une éducation exclusivement protestante. Les ministres le savent bien. C'est avec regret qu'ils voient les parents confier leurs enfants aux soins des maîtres catholiques et les placer dans des pensionnats tenus par des religieux ou des religieuses. Toutefois l'instruction, la formation intellectuelle et morale, l'éducation, en un mot, que ces enfants y reçoivent, est tellement supérieure à ce qu'on obtient dans les établissements non catholiques, que l'influence du ministre se brise le plus souvent contre la préférence des parents. L'école est donc, en ces pays surtout, un puissant moyen d'apostolat que nous ne pouvons négliger sans négliger en même temps les intérêts de notre sainte religion.

ECHOS DE LA FAMILLE

Le sanctuaire du Cap de la Madeleine a reçu dans les 6 mois de la belle saison, de mai à octobre, 64 pèlerinages organisés, comptant près de 47.000 pèlerins. C'est le 12 octobre dernier qu'a été célébré le 8e anniversaire du couronnement de Notre-Dame du Cap, et, à cette occasion, Mgr Cloutier, évêque de Trois Rivières, pouvait constater que, sous la direction de nos Pères, les progrès de la dévotion à l'auguste Mère de Dieu marchent de pair avec les développements de l'œuvre elle-même qui est consacrée à sa gloire.



En effet, en 1900, le sanctuaire de la Reine du Très Saint Rosaire devient un lieu de pèlerinage diocésain ; et Monseigneur l'Evêque, après avoir constaté, pendant deux ans, que les succès vont toujours croissants, donne à l'œuvre une organisation définitive. En même temps, d'heureuses transformations matérielles attestent l'intelligence et le dévouement de nos Pères : l'achèvement de l'église paroissiale, la restauration et l'agrandissement du sanctuaire, la construction du monastère, viennent en première ligne.



La faveur pontificale du couronnement, en 1904, vint donner au pèlerinage la consécration suprême. En présence du délégué Apostolique, de 16 archevêques ou évêques, de 400 prêtres ou religieux et de 15.000 fidèles, la statue de Notre-Dame du Rosaire est couronnée au nom du Pape : le sanctuaire est proclamé centre de pèlerinage national. Et

la douce Vierge ne s'est point lassée de bénir son pieux sanctuaire. Les pèlerins y accourent de plus en plus nombreux. Cette année-ci n'en a pas vu moins de 70.000.



Sans parler des importants travaux de nivellement du terrain et d'autres améliorations, on ne peut passer sous silence la belle série des groupes du Rosaire, maintenant complète, qui achève la décoration des abords du sanctuaire. C'est un témoignage éloquent de la reconnaissance des fidèles ainsi que des grâces et des faveurs répandues sur eux par la puissance de la Reine du ciel. Ces bénédictions s'étendent même aux choses du domaine temporel, et la paroisse paraît en train de se transformer en une ville aussi jolie que florissante.



Mgr Charlebois, vicaire apostolique du Keewatin, est arrivé à Rome le 14 novembre 1912. Après avoir été reçu en audience par le Saint-Père, qu'il voyait pour la première fois, Monseigneur quittait la maison générale le 9 décembre 1912, au lendemain de la fête de l'Immaculée Conception. Sa Grandeur avait bien voulu ce jour-là chanter pontificalement la messe et les vêpres.



Tout en s'occupant des intérêts de ses missions, le zélé prélat n'oublie pas ceux de la Congrégation. Il se proposait, en quittant Rome, de visiter des séminaires en France et en Belgique pour y trouver de bonnes vocations. Que Dieu daigne bénir ces démarches et les couronner du succès que méritent la religieuse modestie et la noble simplicité de l'évêque missionnaire !



C'est précisément sous le titre « Les débuts d'un Evêque missionnaire » qu'a paru le récit du premier voyage que Mgr Charlebois a fait durant quatre mois, à travers les missions de son Vicariat. Sans que nous nous permettions de l'apprécier, cette brochure, on le devine sans peine, excite le plus vif intérêt.



Aux péripéties d'une tournée apostolique en ces pays encore inconnus, viennent s'ajouter les renseignements les plus variés sur tout ce qui regarde les missions. L'Evêque nous fait faire connaissance avec les intrépides missionnaires qui évangélisent ces contrées inhospitalières et il nous parle avec les accents d'un père de leurs œuvres, de leur zèle, de leur esprit de sacrifice ; enfin, sans s'en douter, il nous révèle ce que son beau titre d'Evêque missionnaire lui coûte de fatigue, de privations et de sollicitudes.



Le 27 décembre dernier, S. G. Mgr Delalle, Vicaire apostolique de Natal, arrivait à Rome, pour y traiter des affaires de son diocèse. Il a eu, pendant son séjour, la joie d'être reçu par le Saint-Père, puis le 20 janvier, il quittait la la Ville éternelle. Le jour de la fête de l'Epiphanie, Mgr Delalle a officié pontificalement à la messe et aux vêpres.



Nos missionnaires d'Afrique, connaissant bien le dévouement que leur témoigne Mme la Comtesse Ledochowska, fondatrice et Supérieure générale de la Société de Saint-Pierre Claver, ne seront pas étonnés d'apprendre que

Madame la Comtesse invita, par deux fois, Mgr Delalle à donner une conférence avec projections, sur les missions du Sud de l'Afrique. Ces conférences eurent lieu au siège de la Société, 16, Via dell'Olmata, les jeudis 9 et 16 janvier; la première en anglais, la seconde en français, l'une et l'autre avec le plus heureux succès.



Lors de son passage à Rome, S. G. Mgr Bégin, Archevêque de Québec, a bien voulu faire tout à la fois l'honneur et le plaisir au T. R. Père Vicaire et aux autres membres de l'Administration générale, de venir s'asseoir à la table généralice, le 10 janvier dernier.



Dans la tournée apostolique que vient de faire le R. P. Bellot, parmi les Indiens de la Colombie anglaise, il a prodigué les soins de son ministère à environ quinze cents sauvages. C'est au milieu d'eux qu'il a célébré la Noël et la messe de la nuit du 31 décembre au 1er janvier. Le zélé missionnaire se plaint de l'influence néfaste des blancs et de leur whiskey, sur les pauvres indiens; gardons-les des blancs et de la boisson, conclut-il, et ces pauvres gens seront heureux et tranquilles.



A son arrivée à Durban, le R. P. Maingot trouva l'école Saint-Antoine établie dans l'église. Il se mit à l'œuvre immédiatement, et, par des prodiges d'économie et d'énergie sacerdotale, il réussit en quelques années à bâtir une école proprement dite, dont les Sœurs de la Sainte-Famille voulurent bien se charger. Grâce au dévouement du Père et des Sœurs enseignantes, l'œuvre a merveilleusement prospéré : elle compte 350 enfants indiens.



L'inspecteur officiel vient de rédiger sur elle un rapport très élogieux : il la déclare supérieure à toutes les écoles indiennes de la Colonie, au point de vue du local, des élèves, de l'enseignement et du progrès. Bref, il lui a donné la note : Excellente. C'est dire que les Sœurs de la Sainte-Famille, qui, avec l'aide de quelques maîtresses, se dévouent à cette œuvre, ont obtenu des résultats supérieurs à ceux qu'obtiennent les autres écoles indiennes, sous le rapport soit de la discipline, soit de l'enseignement, soit des méthodes, et, à tous ces points de vue, leur école Saint-Antoine peut soutenir la comparaison, même avec les écoles européennes.



Après la paroisse Saint-Sauveur de Québec à qui revient l'honneur d'avoir élevé la première, sur une place publique, un monument à la gloire du Sacré-Cœur, après la paroisse Saint-Roch qui dernièrement, comme nous l'annonçions en décembre, a suivi l'exemple de sa voisine, voici la paroisse de Levis qui continue une série, qui sera longue, espérons-le. A la suite d'une retraite prêchée par le Père Lelièvre, dont le nom aujourd'hui est inséparable de l'apostolat religieux parmi les ouvriers, une souscription de 30.000 francs a été ouverte en quelques jours. Le Sacré-Cœur aura donc bientôt son monument, sa statue, sur la place publique de Levis.



Pendant le séjour qu'il fit à Colombo, le R. P. C. Cox, Administrateur apostolique du Transvaal, a été l'hôte de S. G. Mgr l'Archevêque. Il a quitté Colombo le 14 décembre et est arrivé le 31 à Johannesburg pour prendre possession de ses nouvelles fonctions. Tous les Oblats demanderont au

bon Dieu et à la Vierge Immaculée de répandre leurs plus précieuses bénédictions sur le Vicariat et en particulier sur le prêtre éminent qui l'administre au nom du Saint-Siège.



Une personne parfaitement placée pour être renseignée écrit aux « Missions » : « Les *Petites Annales*, numéro de « décembre, ont déjà donné quelques renseignements sur le « nouveau juniorat de la province du Nord, fondé à Jersey. « Je ne vois pas quel inconvénient il pourrait y avoir à en « parler dans les Grandes Annales qui ne sortent pas de la « Famille. Annoncez donc, en toute sécurité, l'œuvre nou- « velle, à nos frères des missions lointaines en leur deman- « dant de prier pour le succès et la prospérité d'une œuvre « destinée à leur procurer des collaborateurs ou des « successeurs dans leurs travaux d'apostolat. »



Le premier groupe (23 élèves) va bien et nous donne en général satisfaction : jeunes gens bien portants, bien éveillés, qui ont du plaisir à vivre et à travailler. Nous tâcherons, Dieu aidant, d'en faire de bons junioristes. Ils sont logés dans un local provisoire, mais les plans du local définitif sont à l'étude. Le R. P. Léon Legrand est à la tête du nouveau juniorat Saint-Joseph. Adresse : Rév. L. Legrand, Jersey (Angleterre), ou celle donnée par les *Petites Annales*.



Comme le fait remarquer avec raison le correspondant des « *Missions* » pour la province d'Allemagne, le moment n'est pas encore venu d'écrire longuement sur le juniorat de Strasbourg, puisque sa fondation vient seulement d'être décidée, mais l'annonce seule qu'un nouveau juniorat a été

fondé et va s'ouvrir, c'est-à-dire que le nombre des futurs missionnaires — enfants chéris de la Famille — va s'accroître, suffit déjà à réjouir la Congrégation et à fonder les plus belles espérances.



Dans sa séance du 19 janvier 1913, l'Académie Pontificale des sciences a reçu au nombre de ses membres, le R. Père Théophile Ortolan, dont on connaît les nombreux ouvrages, non moins remarquables par la valeur scientifique que par la tenue littéraire. Ce qui rehausse encore le prix de cet hommage, c'est qu'il s'adresse à la science de l'auteur et à la vertu de l'humble religieux.



Dans les derniers jours de décembre, le R. P. Ortolan est rentré à Rome après une absence de sept mois. Non content de recueillir, au cours de ses voyages, des notes nombreuses et variées qu'il utilisera pour l' « *Histoire de la Congrégation* », le R. Père Ortolan a prêché six retraites à nos Pères du Manitoba, de l'Alberta, de la Saskatchewan et de la Colombie anglaise.



Il lui a été donné de parcourir en divers sens l'Amérique du Nord : de Québec et Montréal à l'Athabaska ; l'île Vancouver et le Yukon. Il a traversé les Etats-Unis jusqu'au Texas, et le Mexique jusqu'à la capitale, et il a pu voir la plupart des œuvres florissantes que la Congrégation a créées dans le Nouveau Monde, depuis le Cercle polaire jusqu'au voisinage de l'équateur.



Le courrier du Basutoland n'apporte que de tristes nouvelles. Mgr Cénez, dans une tournée apostolique de trois semaines, à travers la partie montagneuse de son vicariat, a été effrayé de la sécheresse et de ses ravages. La famine qui va en résulter dans tout le pays, et atteignant les gens et le bétail, sera d'autant plus terrible qu'elle succède à une année de récoltes déjà insuffisantes.



Puis le 22 décembre, un nouveau fléau s'abat sur la mission de Roma (Maseru). Un cyclone détruit plusieurs maisons des Frères Maristes qui dirigent le collège. Plusieurs étaient ensevelis sous les décombres. Quand on les en a retirés, un avait succombé, et trois étaient blessés. On jugera de la violence du fléau, quand on saura que ces maisons étaient toutes neuves et construites en pierre. Les ruines prendront du temps à se relever.



Pour clore cette série noire : le lendemain, un orage de grêle épouvantable a détruit tout ce que possédait au soleil la mission. « Il ne reste rien. » Cette fréquence de désastres n'est-elle pas la revanche ou la rançon du démon? Les nombreuses conversions qui viennent consoler le cœur de l'Evêque et de ses missionnaires doivent exaspérer le mortel ennemi de Dieu et des âmes. A la demande de Mgr Cénez, nous prierons la Vierge Immaculée d'écraser la tête du serpent infernal.

***

En 1911, les missions des Oblats ont touché 79.500 fr. sur un total de 3.631.000 fr. que l'Œuvre de la Sainte Enfance

a répartis aux missions du monde entier. Des résultats obtenus par le moyen de cette œuvre d'apostolat, relevons seulement que dans le cours de l'année, on a pris soin de plus de 554.000 enfants et que plus de 482.000 ont reçu la grâce du saint baptême.



Un comité s'est formé à Prince Albert (Sask.), sous la présidence de Mgr Pascal, pour étudier le projet de la construction d'une nouvelle cathédrale à Prince Albert.



Les « *Cloches* » nous apprennent également que, dans le cours de cette année, Mgr Legal compte pouvoir faire construire sa cathédrale de Saint-Albert. Depuis plusieurs années, les fondations de l'édifice sont prêtes, mais toutes les ressources disponibles du diocèse ont été absorbées, et au delà, par les constructions d'églises pour les immigrants.



Les 13, 14 et 15 novembre dernier, l'archevêché de Saint-Boniface réunissait, sous la présidence de Mgr Langevin, les évêques de la Province ecclésiastique assemblés pour traiter des intérêts de leurs diocèses. Il manquait à la réunion Mgr Breynat, que la distance avait retenu, et Mgr Charlebois, qui était en route pour son voyage *ad limina*.



Un détail qui mérite d'être connu et qui montre bien le développement prodigieux du nord-ouest canadien : Edmonton, naguère bourgade inconnue, compte aujourd'hui sept paroisses catholiques et, en présence des projets

de prochains agrandissements de la ville, Mgr Legal, évêque de Saint-Albert, a pris des mesures pour l'établissement de douze nouvelles paroisses.



A Saint-Philippe, Fort Pelley (Sask.), une paroisse qui compte déjà une centaine de familles s'organise sous la direction du R. P. Brouillet, *O. M. I.* Une église de 64 pieds sur 54 est construite, ainsi qu'une petite maison pour le missionnaire.



— Le R. P. Lecoq, *O. M. I.*, missionnaire de Norway-House (Vicariat du Keewatin), a failli se noyer, à la fin de novembre, en traversant un lac gelé non loin de sa mission. Il allait visiter un sauvage malade et, pour la première fois, il avait amené avec lui le F. Cordeau. Ce fut son salut. Comme ce dernier sondait la glace, il s'aperçut qu'elle n'était pas solide et en avertit le Père. Au même instant il entendit du bruit, se retourna et aperçut le Père enfoncé jusqu'au cou. En se roulant sur le dos il parvint à donner la main à son compagnon et tous deux atteignirent à grand'peine le rivage. (*Les Cloches.*)



Tous les membres de la famille — sans parler d'une élite d'âmes pieuses du dehors — seront heureux d'apprendre que la « Vie du bon Père Rey », écrite par le R. P. E. Baffie, assistant général, ne tardera pas à paraître. (Librairie Saint-Paul, à Bar-le-Duc, ou à Paris, rue Cassette, VIe.)



Le scolasticat de Hünfeld possède un beau musée d'objets rares ou curieux de tous nos pays de missions. Ce musée

qui a figuré à une exposition tenue à Aix-la-Chapelle a été très remarquée du public, qui, d'ailleurs, s'intéresse de plus en plus à tout ce qui concerne les missions.



Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, a béni le 3 novembre la maison des Bénédictines de Winnipeg. Il y a 8 ans que ces religieuses dirigent l'école paroissiale, et elles viennent d'y joindre une école maternelle. On sait que cette paroisse, placée sous le vocable du Saint-Esprit, a été fondée par Mgr Langevin, aidé du R. P. Albert Kulawy. Elle servit d'abord à la desserte des Polonais, des Allemands et des Ruthènes ; puis nos Pères durent agrandir l'église ; et ils bâtirent l'école paroissiale fréquentée actuellement par quatre cents enfants polonais.



Depuis sa fondation, la paroisse Sainte-Marie à Régina comprenait des fidèles de trois langues : allemande, anglaise, française; mais l'accroissement de la population demanda la séparation de la paroisse. L'église est réservée désormais aux fidèles de langue allemande dont le R. P. Suffa reste le curé. Les autres fidèles forment une nouvelle paroisse sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire.



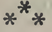
A l'occasion de cette division de la paroisse, le 8 décembre dernier, une belle adresse était lue au R. P. Suffa. Elle avait pour but de rendre hommage à la fidélité et au dévouement avec lesquels le Père s'est acquitté de ses devoirs de curé, pendant dix ans, envers tous ses paroissiens. Mgr Mathieu, évêque de Régina, avait tenu à honorer de sa présence et de sa parole cette belle réunion.



A la mission de Fort-Frances (Ontario), le premier décembre 1912 restera un jour mémorable. Mgr Langevin a eu la joie de bénir une école catholique dont le coût n'est pas inférieur à 60.000 fr. Sa Grandeur était accompagnée du R. P. Allard, qui a commencé autrefois cette œuvre de l'école séparée ; mais c'est sous la direction du R. P. Costiou, et grâce aussi à la collaboration du Frère De Byl, que tout a été mené à bonne fin.



Non loin de là se trouve l'école indienne de Coutchichim, dirigée par le R. P. Valés, *O. M. I.* Mgr Langevin voulut bien aller la visiter, et recommander la construction d'une nouvelle église. Le R. P. Allard interpréta en sauteux le discours de Mgr l'archevêque.



Les *Cloches* nous apprennent, à l'occasion d'une cérémonie de vêture, que la communauté des Oblates du Sacré-Cœur et de Marie Immaculée, fondée en 1904, par Mgr Langevin, compte actuellement 72 membres qui se dévouent à toutes les œuvres de zèle. Ces religieuses ont 5 maisons dans le Manitoba (y compris le Keewatin) et une dans la Saskatchewan.

VARIÉTÉS

Visite de Sa Grandeur Monseigneur le Supérieur Général à Ceylan.

Ire Partie : Visite de Colombo.

Le mardi, 5 novembre, à 5 h. du soir, Mgr le Révérendissime Père Général, accompagné de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Colombo et de soixante missionnaires Oblats, se rendait à la Cathédrale, escorté par une foule qu'il a été impossible d'évaluer, tant elle était compacte sur tout le parcours, depuis le port jusqu'à la Cathédrale, sur la place de la Cathédrale et dans le vaste édifice lui-même. Après le chant du *Te Deum* et la bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement, Mr. M. E. de Sampayo souhaitait la bienvenue à l'illustre visiteur par l'adresse suivante :

Révérendissime Seigneur,

« Animés de sentiments de respect et de profonde vénération, nous, les catholiques de l'archidiocèse de Colombo, désirons vous souhaiter la plus cordiale bienvenue. Votre nom, comme Prélat distingué de la grande Congrégation religieuse qui administre cet archidiocèse et de nombreuses autres Missions dans le monde, vous a précédé et nous considérons comme un grand privilège d'avoir l'opportunité de vous voir en personne. Nous avons appris avec gratitude que, dès les premiers jours de votre élection comme Supérieur Général, vous avez manifesté le plus vif intérêt à l'égard de Ceylan, et nous avons la confiance que votre visite vous sera aussi agréable à vous-même, que riche d'avantages pour nous. Vous verrez dans l'archi-

diocèse une œuvre grandiose, en progrès continu, pour le bien spirituel et moral des catholiques et pour l'avancement de la vraie religion, au milieu d'un peuple nombreux, sous la direction de Mgr l'Archevêque et de ses prêtres, dont nous éprouvons le besoin de constater de nouveau, et avec reconnaissance, le zèle pour nous. Nous sommes assurés d'avance que sous l'inspiration de vos conseils, cette grande œuvre recevra de plus grands développements encore et produira des résultats encore plus consolants.

Vous venez de Rome, porteur d'un message et d'une bénédiction spéciale de la part de notre Très Saint-Père le Pape, auquel nous exprimons, maintenant comme toujours, notre fidélité et offrons par votre intermédiaire l'hommage de notre vénération. Pour cette raison, les souhaits de bienvenue que nous vous adressons n'en sont que plus chaleureux et que plus joyeux. »

Ecrite sur un parchemin élégamment enluminé, cette adresse portait au sommet les armoiries et le portrait de Mgr le Révérendissime Père et, un peu plus bas, les armoiries de Mgr l'Archevêque de Colombo et de la Congrégation, avec des vues de la Cathédrale, du collège et du couvent qui l'avoisinent.

Monseigneur répondit à cette adresse dans les termes suivants :

Chers Catholiques,

« Si j'avais été tout à coup saisi pour être transporté bien loin dans quelque planète inconnue, je ne serais pas plus étonné que je le suis, ce soir. A peine étais-je arrivé au port, que j'ai été comme soulevé, et transporté d'une manière si rapide, que j'ignorais où j'allais. Je ne le sais pas davantage maintenant, si ce n'est que je me trouve au milieu d'une masse de catholiques pleins d'affection et de dévouement pour leur religion. C'est, sans doute, ce qui explique comment je me suis trouvé conduit loin de la

jetée. Tout cela a été si rapide, que les officiers de la douane n'ont pas même su ce que je portais avec moi. Je suis trop heureux maintenant pour pouvoir vous décrire ce que j'éprouve à la vue de cette foule immense. Demain on calculera le nombre des personnes qui la composent. Si on me demandait mon opinion, je dirais que je suppose qu'il y en avait un million, du moins à en juger par les apparences. Maintenant l'heure s'avance et je ne voudrais pas vous garder trop tard. Laissez-moi pourtant vous adresser un mot que je ne puis retenir en mon cœur : Merci. Je vous remercie, Monsieur de Sampayo, vous que je connais personnellement depuis quatre ans.

« Je remercie les catholiques, et, d'une manière tout à fait spéciale, Mgr l'Archevêque de Colombo, qui représente ici l'Eglise catholique. Il est là, au nom du vicaire de Jésus-Christ, de notre Saint-Père le Pape ; et c'est à lui que Notre-Seigneur a confié ses intérêts en cette île. Il est le successeur de ces grands évêques qui ont travaillé dans cette île, appelée le jardin de l'Eden. Eh bien ! quoi qu'il en soit de cette appellation poétique, je souhaite de voir l'île de Ceylan aussi favorisée que si elle était en réalité le jardin de l'Eden ; que dis-je, mais il y a des preuves manifestes qu'il en est ainsi. Elle est, en effet, le jardin de l'Eden, parmi toutes les Missions que nous appelons Missions étrangères. De plus, il n'y a pas de pays au monde, à part l'Europe et quelques régions de l'Amérique, où vous pourriez dans une seule cité rassembler une multitude si considérable de catholiques.

« Si la ville de Colombo fournit une preuve si éclatante de la vivacité de sa foi, cela est dû tout d'abord à Dieu tout-puissant, auteur de tout bien, et, après lui, aux évêques qui sont les organisateurs de l'Eglise, depuis Mgr Bonjean jusqu'au présent archevêque, leur digne successeur ; aux évêques, qui ont fait l'église de Ceylan ce qu'elle est aujourd'hui.

« Un père est justement et naturellement fier de ses fils.

Depuis mon élection, à Rome, il y a quatre ans, — époque à laquelle M. de Sampayo, je m'en souviens, visitait la Ville éternelle — j'ai pu voir, mieux que je l'avais jamais vu auparavant, ce que les Oblats ont fait. Néanmoins, pour surpasser tout ce que j'ai vu déjà, je crois qu'il y a pour moi des révélations en réserve dans cette île.

« Comme preuve de l'efficacité du travail des Oblats, j'ai devant les yeux, ce soir, le beau spectacle de différentes races et de différentes classes unies par un même lien, dans la foi de l'Eglise catholique.

« Je rends grâces à Dieu de tout ce qui a été fait ici par les Oblats, et le fait de reconnaître leurs œuvres m'est un sujet de légitime orgueil parce que, en les reconnaissant, je suis convaincu qu'ils ont accompli tout cela par le secours du Tout-Puissant dont ils sont les instruments.

« Les missionnaires qui viennent à Ceylan n'ont pas le désir de retourner en arrière, et rien que la sainte obéissance ne pourrait les amener à le faire, tant ils sont attachés à leurs travaux.

« Que Dieu soit béni des œuvres accomplies par les évêques et par les prêtres qui ont fidèlement et noblement travaillé ! Cette grande cathédrale, ces couvents, ces écoles, sont des monuments de leur zèle. J'espère, comme vous le dites dans votre adresse, que votre désir pourra se réaliser, c'est-à-dire que l'œuvre si heureusement commencée et si vaillamment continuée jusqu'à ce jour recevra de ma visite un nouveau stimulant. Quoique représentant la congrégation des Oblats de Marie Immaculée, je me sens bien petit en présence de ce qui a été accompli par elle ; toutefois si je puis y contribuer de quelque manière, je ferai tout le possible, pour servir les intérêts et favoriser le progrès de l'œuvre grandiose que la sainte Eglise accomplit dans cette île, et spécialement dans la ville de Colombo. Le diocèse est excellemment administré par Mgr l'Archevêque et desservi par les prêtres placés sous ses ordres et dont le dévouement et la fidélité donnent toute consolation. Il n'y

aura rien à critiquer dans cette belle œuvre : l'esprit des catholiques est tel que l'on ne peut désirer rien de mieux : leur joie s'est manifestée d'une manière trop spontanée pour n'être pas sincère. Je vous remercie tout cordialement, et que Dieu vous bénisse ! »

Parlant au nom des catholiques de l'archidiocèse de Colombo, le Président de l'Union catholique exprime clairement, dans son adresse, les espérances que la visite de Mgr le Révérendissime Père général fait concevoir à tous.

Par la réception faite à sa Grandeur, — réception peut-être sans exemple dans les Annales de l'histoire de l'Eglise à Ceylan — les catholiques de Colombo et des missions, formant ensemble un nombre imposant, prouvaient de la manière la plus saisissante combien ils appréciaient l'honneur et la faveur que leur faisait l'illustre visiteur, en venant lui-même, Supérieur général de la congrégation, et revêtu de la dignité d'archevêque, faire connaissance avec eux, vivre avec eux pendant plusieurs mois, et constater ce que ses fils avaient fait parmi eux, pour la gloire de Dieu et de son Eglise, dans les deux principaux diocèses de l'île.

Dans sa réponse, Monseigneur promet de faire tout ce qui est en son pouvoir, pour que se réalisent les espérances que fait concevoir sa visite.

Les événements ont prouvé éloquemment que Sa Grandeur a religieusement tenu sa promesse.

Imitant l'observateur intelligent qui, se trouvant en face d'un bel édifice encore en construction, aime à en examiner toutes les parties et l'ensemble, pour se rendre compte de l'habileté de l'architecte et de la valeur des ouvriers, l'illustre Visiteur a voulu tout d'abord constater et examiner par lui-même, *de visu*, dans son ensemble et dans ses parties, l'œuvre grandiose que les Oblats accomplissent à Jaffna depuis plus de 60 ans, et à Colombo depuis 30 ans,

pour pouvoir ensuite, en meilleure connaissance de cause, leur donner ses conseils paternels et leur prodiguer ses encouragements.

C'était entreprendre une bien lourde tâche, à en juger par le nombre des ouvriers et celui de leurs collaborateurs et collaboratrices.

En effet, à la fin de 1912, il y avait :

A Colombo : 134 missionnaires dont 118 Oblats, 82 Frères dont 8 Oblats, et 370 religieuses, dont 175 sœurs de la Sainte-Famille.

Et à Jaffna : 62 missionnaires dont 58 Oblats, 35 Frères dont 5 Oblats, et 72 religieuses, appartenant toutes à la Sainte-Famille.

Pour se faire une idée du travail accompli par tous ces ouvriers, depuis la dernière visite, il suffit de comparer l'état actuel avec celui de 1897. A cette époque, en effet, le R. P. Cassien Augier, assistant général, envoyé comme visiteur, faisait la visite des Missions de Jaffna, puis descendant vers le Sud, le long de la côte occidentale, de Mannar à Puttalam, de là à Chilaw, Négombo, Colombo, Moratuwa, Kalutara et Maggona, au prix de mille fatigues et de voyages presque ininterrompus, allant porter à chaque missionnaire, sur le théâtre même de ses travaux, les conseils et les encouragements dont il avait besoin. Le tableau suivant, reproduit du *Catholic Messenger* par le *Catholic Watchman* de Madras, donne une idée du travail accompli en ces quinze années :

		1898	*1912*
Catholiques ..	Colombo.....	183.826	224.285
	Jaffna........	40.000	51.098
Baptêmes	Colombo.....	8.608	9.399
	Jaffna........	1.024	2.025
Communions	Colombo.....	256.250	1.324.343
	Jaffna........	40.301	285.974

Ajoutez à cela, pour Colombo, 320 églises, puis 2 collèges,

comptant plus de 2.000 élèves, et 450 écoles avec 45.000 enfants ; et pour Jaffna, 190 églises, un collège avec plus de 600 élèves et 130 écoles avec 8.000 enfants. En face de ces chiffres, le journal de Madras écrit : « Nous désirons que les missionnaires Oblats de Marie Immaculée qui travaillent à Ceylan sachent combien nous apprécions leur vie remplie de sacrifices, mais féconde et glorieuse. »

« En lisant assidûment les journaux qu'ils publient à Ceylan, nous nous sommes tenus au courant de leurs travaux et nous sommes heureux de leur témoigner notre admiration au moment où arrive parmi eux leur Supérieur général, Sa Grandeur Mgr Dontenwill. »

« L'histoire de ses enfants spirituels à Ceylan, certes, le comblera de joie, car que de merveilles ont été accomplies pour la régénération de milliers de Ceylanais ! »

« Doucement, sans ostentation, l'Eglise catholique a étendu ses conquêtes, grâce aux travaux des missionnaires Oblats de Marie Immaculée, au point que ce qui n'était qu'un désert moral est devenu un jardin de délices spirituelles. Les résultats obtenus par les Oblats de Marie Immaculée pour Dieu et sa sainte Mère sont vraiment magnifiques. Que leurs œuvres servent d'émulation et d'encouragement aux autres missionnaires des Indes. Ce que les Oblats ont fait à Ceylan peut être fait ici avec l'aide de Dieu. »

Après avoir emprunté aux chiffres leur éloquence, le journal conclut ainsi : « Jetons un regard sur l'état religieux, moral et intellectuel des diocèses Oblats de Ceylan, et essayons de déterminer, si nous le pouvons, dans quelle proportion ce résultat est dû aux fils de Mgr de Mazenod. »

C'est donc tout d'abord dans la visite des œuvres que nous suivrons, le plus brièvement possible, Monseigneur le Supérieur Général, qui les a toutes vues et examinées, sans toutefois manquer aucune occasion de voir et d'entretenir ses fils, de les réunir et de leur adresser, tant

en particulier qu'en public, les exhortations qui ont tant de poids et les encouragements qui sont si doux et si précieux, lorsqu'ils viennent du cœur du chef de la famille.



1o) *Oblats.* — Bien que dans son programme, Monseigneur le Révérendissime Père eût fixé la visite des œuvres comme devant se faire en premier lieu, il voulut, dès le début, faire une visite au moins préliminaire aux ouvriers, c'est-à-dire à ses chers Oblats. En sa qualité de premier Supérieur et de Père, il ne pouvait retarder pour eux et pour lui-même une si légitime satisfaction. Il visita donc, et à plusieurs reprises, les 3 maisons du Sacré Cœur, de la Cathédrale et de Saint-Joseph, à Colombo, se promettant bien de profiter de la première occasion pour visiter les résidences dépendantes de ces maisons, et le district tout entier.

Pendant les premiers jours qui suivirent son arrivée, Monseigneur le Supérieur Général résida à la maison du Sacré-Cœur où il fut l'hôte de Monseigneur l'Archevêque, et dès le lundi 11 novembre, il voulut réunir pour la retraite mensuelle les Pères de la maison et du district.

Un peu plus tard, il alla passer quelques jours à la maison de la Cathédrale et eut en outre occasion d'y voir plusieurs fois les Pères.

Quant à la communauté du collège Saint-Joseph, tous ses membres purent à volonté voir et entretenir le Révérendissime visiteur.

Le vendredi 8 novembre, il célébra une première fois la messe, au scolasticat-séminaire Saint-Bernard, fournissant ainsi à tous les Frères l'occasion de lui offrir leurs respects, et de lui parler.

Le lendemain, samedi 9 novembre, il célébra la messe au petit Séminaire Saint-Louis qui est pratiquement le juniorat pour le plus grand nombre de nos Oblats Ceyla-

nais. Tous les élèves, dont la plupart sont de futurs Oblats, surent bien apprécier cette visite, toute rapide qu'elle fut.

Quant à la maison vicariale de Saint-François-Xavier, à Bambalapitiya, elle ne pouvait pas être oubliée et elle ne le fut pas. C'est là, en effet, que résident le Révérend Père Vicaire des Missions et les jeunes Pères, pendant les premiers mois qui suivent leur arrivée d'Europe. C'est là aussi que se trouve le noviciat canoniquement érigé pour tout le vicariat ; il compte actuellement cinq novices. Notre Supérieur Général célébra, avec tous les heureux habitants de cette maison, la fête patronale du grand apôtre des Indes le 3 décembre.

2°) *Cathédrale et archevêché.* — Les imposantes proportions et le fini de la cathédrale Sainte-Lucie de Colombo, l'une des plus vastes et des plus belles églises de tout l'Orient, avaient impressionné l'illustre visiteur, dès le jour de son arrivée. Il y revint plusieurs fois, entre autres le 31 décembre pour clore l'année 1912, par l'exercice très solennel prescrit par nos saintes Règles pour la fin d'année. Il était, ce jour-là, entouré d'un clergé fort nombreux venu des différentes parties de la ville et se trouvait en présence d'une imposante assemblée de fidèles parfaitement recueillis.

Pendant qu'il était l'hôte de Monseigneur l'Archevêque, le Révérendissime Père voulut donner une de ses premières visites à l'œuvre de la Presse catholique, installée dans un vaste bâtiment, construit tout exprès sur le même terrain que l'archevêché dont il n'est distant que d'une centaine de mètres.

Le jeudi, 7 novembre, le Révérendissime Père, accompagné de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque, se dirigea donc vers la Presse. Il y fut reçu par le R. P. Conrard, le « Manager », c'est-à-dire directeur de l'œuvre et de l'établissement, avec tout son personnel. Le Révérendissime Père visita tout en détail, se rendant bien compte de l'importance de l'œuvre. Il donna à tous les employés de pré-

cieux encouragements et au Révérend Père « Manager » ses meilleures félicitations. Le Supérieur Général voulut montrer par cette visite, l'une de ses premières, combien il appréciait, en raison de son importance capitale, cette œuvre que Mgr Bonjean, d'illustre mémoire, et ses dignes successeurs NN. SS. Mélizan et Coudert, n'ont cessé de développer, au prix de beaucoup de sacrifices. C'est là, en effet, que s'impriment : le journal anglais « C. C. Messenger », le journal singhalais « Gnanartha Pradipaya », la revue anglaise ou « Messager du Sacré-Cœur », les livres d'école composés par nos Pères et, sur l'approbation du directeur de l'Instruction, adoptés dans les 440 écoles indigènes que fréquentent 40.000 enfants ; un grand nombre de livres de piété, de prières ou d'édification pour lesquels le doyen des Missionnaires de Ceylan et des Indes, le R. P. Chounavel, a fourni un considérable contingent, et enfin une foule de publications indispensables dans un pays où la foi des fidèles doit être soigneusement protégée, et contre la superstition et la corruption païennes, et contre les envahissements de l'hérésie et du schisme.

3º *Collège St-Joseph.* — Ce qui attirait le plus l'illustre visiteur était bien le collège Saint-Joseph, la plus importante des œuvres de Colombo. Il avait hâte de se trouver au milieu de cette communauté de 15 Oblats, si religieusement dévoués à la profession noble, mais pénible, de l'enseignement à laquelle il avait lui-même consacré 17 années de sa vie. Il avait hâte aussi de voir défiler devant lui les 1.040 élèves fréquentant actuellement le collège, sans parler de la nombreuse phalange de leurs aînés, les anciens élèves. Ce n'étaient plus les 360 élèves de l'année du début (1896).

L'œuvre avait progressé et s'était développée de toutes manières. Les fondateurs et organisateurs, Mgr Bonjean, Mgr Mélizan, le R. P. Charles Collin, n'étaient plus là, il est vrai ; mais quel établissement pouvait, mieux que

St-Joseph, perpétuer leur mémoire et la faire revivre, malgré le silence de la tombe ?

Le vendredi 8 novembre, à 10 h. 30 du matin, Mgr le Révérendissime Père fit sa première visite à Saint-Joseph. Il était accompagné de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, du R. P. Charles Cox, administrateur apostolique du Transvaal, et du R. P. Brault, vicaire général.

La lettre du R. P. Martin rend compte de ce que fut cette première visite. Nos lecteurs voudront bien s'y reporter.

Le soir du même jour, l'illustre visiteur, accompagné de Mgr l'Archevêque et de son Vicaire général, du R. P. Cox et du R. P. Callan, son successeur en Australie, se rendait à l' « At Home » organisé par le R. Père Recteur pour donner aux anciens élèves l'occasion de voir le Révérendissime Père. Cette visite fut pour les anciens élèves ce que celle du matin avait été pour les élèves actuels du collège : tous en furent enthousiasmés. Le corps professoral était au complet ; le R. P. Jules Collin, vicaire des Missions, accompagné de nombreux Oblats, était présent ; les catholiques étaient représentés par les personnages les plus marquants et les plus respectables de la ville.

Le Très Révérend Père fit à St-Joseph, et à très peu d'intervalle l'une de l'autre, deux visites exclusivement consacrées aux RR. Pères Professeurs.

Il y revint le samedi 30 novembre, à l'invitation du « Catholic Club » (cercle et réunion catholiques) de Colombo, ce jour coïncidant avec le 14e anniversaire de consécration de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque. De beaux discours furent prononcés de part et d'autre à l'occasion de cette imposante réunion dans le « Bonjean Memorial Hall ». Ceux de Mgr le Supérieur Général et du R. P. Cox furent particulièrement goûtés.

Le collège revit Sa Grandeur le 2 décembre, à l'occasion de la réunion générale des Dames de charité dans le « Bonjean Memorial Hall ». Le discours prononcé à cette occasion par le Révérendissime Père enthousiasma toutes

ces généreuses chrétiennes et par sa forme et par les paternels avis et précieuses directions qu'il contenait.

Le 13 décembre, Monseigneur Dontenwill venait présider la distribution des prix au collège St-Joseph. Pour avoir une idée de ce que fut cette mémorable journée, il faudrait faire le récit détaillé du magnifique programme qui fut suivi. Il faudrait surtout reproduire le magistral discours prononcé par notre Supérieur Général. L'éloge qu'il fit du corps professoral, du cours classique qui y est suivi, de la bonne tenue et de l'application des élèves, impressionna vivement l'immense auditoire. Après ce discours qui contenait l'approbation expresse et formelle de la méthode d'enseignement suivie au collège St-Joseph, depuis sa fondation, méthode qui donne à l'enseignement des classiques le rang qu'il mérite, sans aucun préjudice pour l'enseignement des sciences, le *Ceylon Independent*, le journal le plus goûté par le public Ceylanais, publiait dans son nº du 19 décembre un article consacré à faire ressortir la supériorité de l'enseignement donné à 60.000 enfants dans les 711 écoles catholiques de Ceylan et surtout dans les collèges catholiques dont les 3 principaux sont St-Joseph et St-Benoît, à Colombo, et St-Patrice, à Jaffna.

Après avoir relevé, d'une manière particulière, le chiffre des 1.040 enfants fréquentant le collège St-Joseph, l'article se termine ainsi :

Les professeurs dévoués qui, en dépit des critiques et des controverses, ont maintenu, sans même regarder une seule fois en arrière, la méthode d'éducation qu'ils jugent la meilleure, peuvent, en toute confiance, croire que le peuple de ce pays les regarde comme ses amis les plus sincères, des amis qui savent comprendre ses aspirations et partager ses nobles ambitions.

Enfin, le dimanche 22 décembre, avait lieu une cérémonie moins importante mais combien goûtée de la jeunesse ! Un bel arbre de Noël, chargé de tout ce qui peut réjouir les benjamins de la vie, n'attendait que le signal convenu

pour se laisser dépouiller de ses richesses enfantines. Les deux archevêques présidèrent à la distribution de tout ce que portait l'arbre monumental, à la grande joie des enfants.

La visite de Monseigneur le Supérieur général au Collège Saint-Joseph fut tellement appréciée du public, que l'un des catholiques les plus influents et les plus riches de Négombo, Mr. N. E. de Croos, fonda une troisième bourse complète (scholarship) comprenant pension et enseignement, qui reçut le nom de « Dontenwill Scolarship », afin de perpétuer le souvenir de cette inoubliable visite.

4° *Autres établissements d'éducation.* — Après le collège Saint-Joseph, l'Institut de Saint-Benoit étant le plus considérable établissement catholique d'éducation de Colombo et de toute l'île, puisqu'il compte 1100 élèves, il ne pouvait être oublié par l'illustrissime visiteur. En effet, il le visita une première fois, le mercredi 26 novembre, pour faire connaissance avec le corps enseignant et les élèves. A la vue de l'immense salle ne pouvant les contenir tous, il ne put que complimenter les Frères qui se dévouent à la noble tâche de l'enseignement et voient leurs efforts couronnés de succès. Une seconde visite avait pour objet la distribution des prix, le samedi, 21 décembre, et comme à celle du Collège Saint-Joseph, le Très Rév. Père Général se trouvait avec Monseigneur l'Archevêque de Colombo, en présence d'un nombreux clergé et des représentants de l'élite des catholiques de Colombo, tandis que le corps professoral, les élèves avec leurs parents et amis, remplissaient plusieurs salles qui n'en faisaient plus qu'une. Le discours prononcé, en cette circonstance, par l'illustre président de l'assemblée, fera époque dans les Annales de l'Institut de Saint-Benoît qui comptera bientôt un demi-siècle d'existence (45 ans). Mr. Harward, directeur de l'Instruction publique, parla après lui et fit ressortir l'importance du discours que l'assemblée venait d'entendre.

Mgr Dontenwill ne pouvait priver de sa visite les deux pensionnats des Sœurs du Bon Pasteur, à Kotahena et Kollupitiya et celui des Sœurs de la Sainte-Famille, à Bambalapitiya. A Kotahena, Sa Grandeur présida la distribution des prix et prononça, là encore, un discours qui fut fort apprécié et goûté par les élèves et leurs maîtresses et par une assistance distinguée et fort nombreuse. Comme à Saint-Joseph et à Saint-Benoît, Sa Grandeur avait à ses côtés Monseigneur l'Archevêque de Colombo. Le Rév. P. Cox était aussi présent.

Pour la visite du couvent et pensionnat de Sainte-Brigitte, à Kollupitiya, Mgr le Révérendissime Père était accompagné du R. P. Jules Collin, vicaire des Missions, et du R. P. Griaux, directeur des Communautés du Bon Pasteur, à Colombo.

Sa Grandeur n'eut pas de peine à constater le bien solide que produit cette œuvre dans ce quartier aristocratique de la ville, et ne put qu'en féliciter les Sœurs et leurs nombreuses élèves.

Quant à la visite du couvent et pensionnat de la Sainte-Famille, à Bambalapitiya, elle eut lieu le vendredi, 15 novembre. Le Supérieur Général s'y rendit de la maison vicariale de Saint-François, où il résidait alors, accompagné par le R. P. Jules Collin, vicaire des Missions, et le R. P. Cox. Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque s'y rendit en même temps de Borella. Les deux archevêques furent reçus par la Révérende Mère Provinciale qui leur fit les honneurs du couvent et les conduisit ensuite à la vaste salle d'école où les attendaient les nombreuses enfants, leurs parents et les amis de l'Œuvre. Quoique de fondation relativement récente, cette Œuvre s'est rapidement développée. Les habitants de ce quartier tranquille et échelonné le long du rivage aiment et estiment les Sœurs auxquelles ils sont heureux de confier leurs enfants, et celles-ci, à leur tour, font honneur à l'établissement. Cette visite et toutes les parties du programme

qu'elle comportait, y compris la séance récréative (drame : *Martyre de sainte Sabine*), impressionnèrent on ne peut plus favorablement les illustres visiteurs. Monseigneur le Révérendissime Père en témoigna son entière satisfaction, dans un discours plein de verve et d'à-propos. Sa Grandeur ne craignit pas d'affirmer que le couvent et pensionnat de Bambalapitiya méritait d'occuper un rang honorable parmi les établissements de ce genre que possède la Sainte-Famille dans les autres parties du monde.

5° *Œuvres de charité.* — Monseigneur le Supérieur Général réservait une visite spéciale aux principales œuvres de charité qui font ressembler la capitale de Ceylan à une ville presque entièrement catholique.

Dans la soirée du vendredi, 10 novembre, dès les premiers jours de son arrivée, le Révérendissime visiteur, accompagné de Mgr Coudert, fit sa visite aux Petites Sœurs des Pauvres et à leurs vieillards, au nombre de plus de 200. Il félicita ces derniers de se trouver ainsi entourés de soins par les anges de la charité qui consacrent leur existence à leur procurer un réel bien-être. En effet, en visitant les différentes salles et appartements qui leur sont affectés, il est facile de constater et la sollicitude des Sœurs pour leurs vieillards et l'intelligence avec laquelle tout est disposé pour les rendre heureux. Ceux d'entre eux qui connaissent l'anglais purent converser librement avec le Révérendissime Père qui, après avoir béni avec effusion les Sœurs et les vieillards, laissa tout le monde enchanté de sa paternelle bienveillance et du vif intérêt témoigné à une œuvre si méritante.

Le dimanche, 1er décembre, à 5 h. du soir, à la maison de la mission de Kotahena (cathédrale), avait lieu le 8e meeting général annuel de la société de Saint-Vincent de Paul. — Après avoir fait un remarquable exposé des différentes œuvres embrassées par la société, le président, M. P. E., de Sampayo, termine ainsi son discours, en

s'adressant au vénéré président : « Votre présence parmi nous, Monseigneur, en cette mémorable journée, sera un grand encouragement pour les membres actifs. Quand nous savons que les plus hautes autorités et ceux qui sont le plus capables de conseiller et de diriger s'intéressent vivement à la société et en surveillent les progrès, nous sentons que notre travail n'est pas vain. Tous les membres actifs, Monseigneur, vous offrent leurs remerciements les plus cordiaux pour la visite dont vous voulez bien les honorer aujourd'hui. Cette visite sera un point de repère pour la société : elle est le couronnement et la sanction du travail accompli jusqu'à ce jour, et le point de départ de nouveaux efforts pour l'avenir. »

Après avoir reconnu, devant leur Supérieur général, le dévouement incessant des Oblats de Marie, auxquels la société est principalement redevable et de sa fondation et de son développement ininterrompu, le secrétaire énumère le travail accompli durant l'année (du 30 septembre 1911 au 30 septembre 1912), et les recettes et dépenses du dernier exercice qui s'élèvent respectivement à 7.775 et 7.650 fr.

Vivement impressionné par le compte rendu et les résultats obtenus dans le cours de l'année, le Très Révérend Père Supérieur général adressa au Révérend Père Directeur et autres Pères Oblats présents, à M. le Président et aux membres actifs, les plus chaleureuses félicitations.

Pour n'être pas satisfait de ces résultats, il faudrait que le directeur, le R. P. Méary, fût bien exigeant. Mais, après avoir été le fondateur et l'organisateur d'une aussi belle œuvre, il doit être particulièrement consolé en constatant les merveilleux développements qu'elle a pris. Par sa visite et le beau discours qui la clôtura, Monseigneur le Supérieur général pouvait se rendre le témoignage d'avoir, selon le mot de M. le Président, établi un vrai point de repère dans l'histoire de la Société de Saint-Vincent de Paul, à Colombo.

Le lundi, 2 décembre, Monseigneur le Révérendissime Père présidait la première assemblée des Dames de Charité, au « Bonjean Memorial Hall » du collège Saint-Joseph. Le R. P. Brault, directeur général de la société, lut un rapport complet sur les origines et les rapides développements de cette œuvre. Elle commença bien petitement, mais les progrès furent si importants, que l'on dut la sectionner en 4 branches, ayant chacune leur directeur local, dépendant du directeur général.

Pendant les 2 années 1911 et 1912, environ 8.000 fr. ont été dépensés pour les différentes œuvres charitables qu'embrasse la société. — Après le rapport du directeur général sur la société entière et le rapport particulier sur chaque branche, Monseigneur le Supérieur Général prononça un grand et beau discours qui marquera dans l'histoire de cette belle société. Sa Grandeur bénit ensuite toute l'assemblée qui se rendit ensuite à la chapelle du collège pour y recevoir la bénédiction du Très Saint Sacrement, donnée par le R. P. Brault, directeur général.

6° *Paroisses et missions de la ville de Colombo.* Monseigneur Dontenwill ne borna pas sa visite à la paroisse et mission de Kotahena : il voulut visiter aussi les autres paroisses de la ville qui sont aussi les centres de missions importantes.

Le dimanche 10 novembre, nous le trouvons à « All Saints » Borella, paroisse de l'archevêché. Le landau dans lequel Sa Grandeur accompagnée du R. P. Vögel curé et du R. P. Pothmann se rendit de l'archevêché à « All Saints » était traîné par un peuple enthousiaste au milieu d'une procession très compacte. A l'entrée de la belle église, une des rares églises gothiques de Colombo, construite il y a 23 ans, une adresse de bienvenue fut lue à l'illustre visiteur. Ne pouvant la reproduire en entier, nous en extrayons le passage suivant : « La mission pour laquelle Votre Grandeur est venue au milieu de nous est un événe-

ment sans précédent dans les annales de l'église catholique à Ceylan ; ce qui rend plus vifs nos souhaits de bienvenue et plus intenses les sentiments de la joie que nous éprouvons, c'est que cette visite d'un Supérieur général d'Ordre qui est en même temps un archevêque, a lieu de nos jours et durant notre génération. » Après avoir reçu cette adresse, Monseigneur remercia avec effusion et manifesta la satisfaction de voir la vie catholique si intense dans la paroisse. Sa Grandeur célébra ensuite la sainte messe devant cette nombreuse assemblée de fidèles. L'église élégamment décorée ne pouvait en contenir qu'une petite partie. Après la messe, Sa Grandeur put constater que les confréries de la paroisse fonctionnent régulièrement et que la société des jeunes gens ainsi que celles de Saint-Vincent de Paul et des dames de charité, sont en pleine prospérité.

Le soir de ce même jour, Monseigneur le Supérieur Général, accompagné par Monseigneur l'archevêque et par les RR. PP. Cox et Pahamunay, se rendit à la paroisse de Saint-Philippe de Néri (Pettah) au centre de la ville. La vaste église ne pouvant contenir l'assemblée, une partie notable avait dû se réfugier dans l'école avoisinante donnant sur l'église. Sa Grandeur, assistée par les RR. PP. Cox et Lytton, donna là bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement, le chant étant exécuté avec beaucoup d'ensemble par l'assistance tout entière, ce dont l'illustre visiteur se montra très satisfait. A la résidence des Pères, le R. P. Bouvier, curé, présenta les principaux catholiques à Sa Grandeur qui les remercia de la cordiale réception qui lui avait été faite et s'intéressa spécialement à la partie du troupeau du P. Bouvier, formée par les Paravers qui sont les descendants des chrétiens formés par saint François Xavier.

Monseigneur eut l'occasion de revenir dans cette importante paroisse et mission le premier jour de l'an. Il célébra la messe à 9 heures devant une assemblée comptant plusieurs milliers de fidèles dont la plupart n'avaient pu

trouver place dans l'enceinte de la vaste église. Avant de commencer la messe, Monseigneur prêcha devant cette vaste assemblée, sur l'Epître du jour.

Le dimanche, 17 novembre, Monseigneur se rendit de la maison vicariale à l'église de l'Immaculée-Conception, à Bambalapitiya. Il était accompagné par le R. P. Collin, vicaire des Missions, le R. P. Coquil, Supérieur et maître des novices. Il fut reçu sous un arc de triomphe en face de l'église, par les RR. PP. Thiry, Martin, Baldet, Cazuguel, Engelhardt et Jaouen, et par les Frères novices. Une foule énorme se trouvait massée entre l'arc de triomphe et l'église : la joie était à son comble et plusieurs minutes s'écoulèrent avant que l'on pût frayer un passage pour Monseigneur et sa suite. Selon le rite oriental des grandes réceptions, on étendit devant Sa Grandeur et sur tout le parcours le « pawada » ou étoffe blanche sur laquelle le visiteur que l'on veut honorer doit marcher, sans avoir à poser ses pieds sur la terre nue. C'est aussi le rite de rigueur pour la Fête-Dieu : le prêtre qui porte le Très Saint Sacrement doit marcher sur le pawada. Arrivé enfin à la porte de l'église, le vénéré prélat fit son entrée au chant de l'*Ecce Sacerdos Magnus*, de la composition du R. P. Pahamunay, et parfaitement rendu. Après les prières d'usage et le chant de l'*Asperges*, Monseigneur, prenant pour texte ces paroles de l'Ecclésiastique (44, 1) : « *Laudemus viros gloriosos, et parentes nostros in generatione suâ* », prêcha un éloquent sermon qui fit revivre l'histoire du passé et de l'Eglise catholique, à Ceylan. L'immense auditoire fut vivement impressionné. Sa Grandeur célébra ensuite la sainte Messe, durant laquelle elle distribua un nombre considérable de communions et la bénédiction du Très Saint Sacrement fut donnée après la messe.

L'honorable J. van Langenberg, K. C., leader de la paroisse, lut une adresse de bienvenue qui impressionna vivement l'auditoire. Il remercia en termes émus l'illustre

visiteur de l'insigne honneur qu'il leur faisait en cette journée, ainsi que de l'allusion faite par Sa Grandeur aux ancêtres des principaux membres de cette paroisse, l'une des plus anciennes de Ceylan. Il rappela que bien avant la définition du dogme de l'Immaculée Conception, ils en avaient célébré la fête dans leur vieille église qu'ils se disposaient à remplacer par une nouvelle église moins indigne de l'Immaculée Patronne dont elle continuera à porter le nom. Il déposa entre les mains de Sa Grandeur un don de 8.000 fr. (soit 5.000 r.) offert par un généreux bienfaiteur pour les travaux de la nouvelle église.

Dans sa réponse, Monseigneur remercia vivement l'illustre avocat, digne descendant de l'une des plus anciennes familles de la paroisse Sainte-Marie et termina en louant l'exemple de libéralité dont il venait d'être l'heureux témoin. Après quelque temps passé à la résidence des Pères, il repartit pour la maison vicariale, satisfait d'une visite qui avait comblé de joie et de bonheur tout un peuple et qui laissera le meilleur souvenir.

Nous voudrions maintenant suivre Monseigneur le Révérendissime Père dans la visite des districts, à commencer par celui de Colombo ; mais le défaut d'espace nous oblige à remettre cet intéressant récit à notre prochain numéro. Il nous suffira de noter aujourd'hui que le Très Révérend Père, après avoir vu le plus grand nombre de nos vaillants missionnaires disséminés dans les districts de Colombo, Kalutara-Maggona, Negombo et Wennappuwa, présida dans les chefs-lieux de ces districts la retraite mensuelle et ne voulut pas s'éloigner de Colombo, sans y avoir présidé la première retraite générale annuelle du 3 au 10 janvier. Le 12, Sa Grandeur, accompagnée du R. P. Collin, vicaire des Missions, partit pour se rendre à Kurunegala, et de là à Jaffna où ils étaient attendus pour le 17.

D'après le Ceylan Catholic Messenger.

NOTICES NÉCROLOGIQUES

Le R. P. Victor LOOS

1869-1898. — Décès N° 485.

Dans la belle plaine de l'Alsace, sur les bords de l'Ill, se trouve gracieusement situé Hüttenheim, bourg de 2000 âmes. De là, le regard embrasse d'un côté la chaîne ensoleillée des Vosges, de l'autre les sombres pentes de la Forêt Noire. Le sol y est riche en produits variés ; l'industrie textile y est florissante. La population est profondément attachée à la foi de ses pères. C'est là que le révérend Père Victor Loos vit le jour le 24 octobre 1869.

Sa santé d'abord fort délicate réclamait des soins particuliers qu'une mère extrêmement dévouée ne lui marchandait pas. C'est sans doute ce dévouement maternel, qui inspirait dans la suite au petit Victor un attachement plus qu'ordinaire pour sa mère bien-aimée. Son bonheur était de se trouver auprès d'elle et de l'accompagner dans ses différentes démarches.

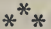
Dès sa plus tendre enfance, sa vocation future semblait se révéler en lui. Il éprouva un désir ardent de revêtir la livrée d'enfant de chœur et de servir au saint autel. Quand son pieux désir s'accomplit, il était au comble de la joie.

Grande était son application à apprendre les vérités de la religion. Il remémorait sa leçon de catéchisme avant de se livrer au repos de la nuit. Le lendemain, de très bonne heure, il voulait la repasser et, pour être plus sûr de lui-même, il priait d'ordinaire sa mère de lui faire passer à ce sujet un petit examen.

Non moins grand était le soin qu'il mettait à travailler ses devoirs d'école. Il y alla fort consciencieusement, ce qui lui valut l'estime de son maître, dont il aimait du reste à évoquer plus tard maintes et maintes fois le souvenir.

La piété avait pour lui de puissants attraits. Ce qui la caractérisa chez lui, ce fut un tendre amour envers la Très Sainte Vierge. A proximité de la maison paternelle se trouvait une vénérable chapelle érigée en l'honneur de Notre-Dame de toute miséricorde. C'est un endroit calme et retiré, ombragé d'arbres séculaires, qui mêlent leur bruissement au chant harmonieux des oiseaux. C'est là que Victor aimait à se rendre bien souvent pour adresser sa pieuse prière à la bonne Mère du ciel. On ne se trompera guère en admettant qu'entre autres grâces, elle lui obtint celle d'entrer un jour dans une congrégation placée sous son vocable.

En effet, après une bonne première communion, il songea sérieusement à sa vocation. Il crut que les desseins de Dieu l'appelaient à suivre son frère Alphonse et à s'enrôler, comme lui, dans la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.



Au mois d'août 1884, il prit le chemin de Notre-Dame de Sion, séjour béni, qui fut pendant de si longues années une pépinière d'apôtres.

Dès son arrivée il se sentit à sa place. Le juniorat lui apparaissait comme une seconde famille, où régnaient une douce gaîté, l'union des cœurs et une direction toute paternelle. Il y rencontra plusieurs élèves, originaires du beau pays d'Alsace, avec lesquels il fraternisait en aimable compatriote. Tous lui ont conservé dans la suite une amitié durable.

Ce qui l'intéressait au plus vif, c'étaient ces belles phalanges de pèlerins qui gravissaient aux fêtes de la Vierge les

flancs escarpés de la colline. Ses lettres ne tarissent pas à dépeindre les manifestations de leur piété et de leur amour envers la *Mère très bonne*. Ces solennités lui allaient droit au cœur et l'attendrissaient profondément. Elles répondaient si bien au sentiment filial qui l'animait lui-même à l'égard de la Vierge immaculée!

Cependant il n'avait garde d'oublier le but principal de sa présence à Sion, à savoir : sa formation intellectuelle. Il fut un élève studieux, avare de son temps, aimant les différentes matières enseignées. Il occupait généralement parmi ses condisciples une place fort honorable et le Rév. Père Brulé, supérieur du juniorat, se déclarait content de lui. Ce succès l'encourageait dans son travail et stimulait son ardeur.

A la fin de ses humanités, Victor connut l'amertume de l'épreuve. Ses forces avaient baissé, une fatigue physique très prononcée l'avait envahi : il se vit obligé de demander à l'air natal le rétablissement d'une santé sérieusement ébranlée. Au bout de quelques mois, il sentit revenir son ancienne vigueur. Toutefois il était à se demander si désormais il ne devait pas plutôt rester au foyer paternel, puisque ce foyer était devenu désert par la mort de son bon père, chrétien de vieille roche, et celle de son frère Eugène, unique bâton de vieillesse de sa mère. Cette bonne mère voulut elle-même calmer ses inquiétudes, en lui disant : Va, mon fils, la douce Providence prendra soin de moi.

Après des adieux touchants, Victor partit pour le noviciat de Saint-Gerlach, en Hollande.



Beaucoup de nos Pères connaissent cette maison de formation religieuse, si bien aménagée, entourée comme d'un rideau de verdure, qui la cache aux regards indiscrets du monde. Il y avait alors, comme maître des novices, le bon Père Abhervé. Celui-ci fit au frère Victor Loos le meilleur

accueil ; le nouveau novice, de son côté, voua à son Père Maître une confiance absolue.

En raison de sa santé qu'il était allé soigner, il commença son noviciat, un mois après ses condisciples de Sion. Ceux-ci avaient déjà pris des allures d'ascètes graves et sérieux, tout entiers livrés aux exercices de la vie spirituelle. Le frère Victor Loos emboîta le pas et suivit avec entrain le mouvement de cette vie de régularité, de silence, de piété, d'obéissance. Cette dernière vertu surtout était l'objet de tous ses soins. Un simple désir du Révérend Père Maître lui apparaissait comme l'expression de la volonté de Dieu. Aussi se mit-il en devoir d'y conformer sa conduite, quoi qu'il dût lui en coûter. Or l'obéissance est bien la meilleure voie pour arriver à la perfection. C'est elle qui nous rapproche de Dieu par l'union de notre volonté avec la sienne. Les progrès du frère Victor Loos dans cette voie royale furent jugés par ses Supérieurs suffisants, pour qu'il fût admis aux premiers vœux.

Ce fut le 8 septembre 1893, jour de la Nativité de la Très Sainte Vierge, jour de joie pour l'Eglise, jour de joie spécialement pour le noviciat, comme du reste tout jour de profession religieuse.

C'est avec raison que le R. Père Alphonse Loos, qui reçut les vœux de son frère Victor, fit remarquer dans son allocution : « Quand un artiste vient d'achever quelque tableau de valeur, il convoque ses amis et leur fait partager la joie qu'il éprouve en contemplant cette œuvre d'art qui lui a coûté tant de réflexions, tant de peines et de fatigues. Eh bien ! il me semble que le cœur d'un Père Maître doit également tressaillir d'allégresse, quand un nouveau tableau sort des ateliers du noviciat, surtout quand il songe aux rudes labeurs qu'il a endurés, aux soins qu'il a prodigués au parachèvement de ce tableau ; et il est juste que les novices s'associent à la joie du Père Maître, puisqu'eux aussi ont coopéré à la réalisation de cette œuvre et par leurs exemples et par leurs prières. »

Le frère Victor Loos était heureux de se donner à Dieu par les engagements religieux pris sous la blanche bannière de la Vierge immaculée. La cérémonie achevée, il en exprima tout son contentement, toute sa joie, par ces paroles concises : « C'était bien beau ! »

***

Dès le lendemain, le Frère Victor Loos se mit en route pour Liège, où il allait faire son scolasticat sous la direction d'un corps professoral de choix, à la tête duquel se trouvait l'aimable P. Gandar.

Tout arides que sont les considérations philosophiques, le Frère Victor Loos y prit grand intérêt, sachant que c'était la meilleure base de bonnes études ecclésiastiques. La théologie, qui lui parlait sans cesse des choses de Dieu, avait pour lui des charmes mystérieux : il aimait à la comparer à un océan sans rivages, sur lequel les bons scolastiques voguaient à pleines voiles. Il affectionna tout particulièrement l'étude de la sainte Ecriture et il était heureux de noter les paroles et passages qui l'avaient le plus impressionné. Il les comparait à des perles précieuses, à des diamants d'un très grand prix. Se sentant certaines dispositions pour l'éloquence de la chaire, il cultivait cette partie des sciences sacrées avec grand soin. Il brûlait surtout du désir ardent d'exercer un jour auprès des âmes le ministère de la parole sainte : aussi s'intéressait-il vivement aux missions qui se donnaient.

Tout cela ne lui fit pas perdre de vue la tâche principale d'un religieux, qui est d'avancer en perfection, surtout quand ce religieux aspire à l'honneur du sacerdoce. Il prenait pour devise ces belles paroles : « *In sanctitate et justitia coram ipso omnibus diebus nostris.* » Nous avons à marcher devant le Seigneur dans la sainteté et la justice, tous les jours de notre vie.

Des actes fort importants lui rappelaient du reste constamment cette obligation.

C'était d'abord son oblation perpétuelle, qu'il fit le 29 septembre 1894.

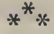
C'était ensuite la réception des différents ordres. Il constatait avec satisfaction qu'il montait de plus en plus les différents degrés qui mènent au saint autel, et sa joie était au comble quand il lui était donné d'exercer les fonctions saintes de l'ordre reçu : il ne manquait pas de mentionner cet insigne honneur dans sa correspondance.

De plus en plus le sacerdoce attirait ses regards. Il aimait à l'envisager sous ses plus sublimes aspects et à en méditer bien souvent les admirables prérogatives.

Mais avant de recevoir la prêtrise, il dut avec plusieurs de ses condisciples entreprendre une pérégrination lointaine au pays de Fulda, où la Congrégation venait de créer un scolasticat, dans la petite ville de Hünfeld. Il y passa l'année préparatoire à l'ordination sacerdotale, dans le travail, la prière et le sacrifice de soi.

Le 17 avril 1898, le Frère Victor Loos avait le bonheur de s'incliner sous l'imposition des mains que lui fit Mgr Komp, évêque de Fulda, pour l'ordonner prêtre. Ce fut pour le nouvel ordonné un jour inoubliable, riche en bénédictions célestes. Ce jour eut un lendemain qui lui ressemblait, le jour où le R. P. Victor Loos gravit pour la première fois le saint autel, pour y célébrer le saint Sacrifice de la messe. C'était pour lui un jour passé au Thabor. S'il n'y contempla pas Jésus dans sa gloire, il le goûta dans sa suavité.

Peu de jours après, il reçut son obédience pour la maison de St-Ulrich, en Lorraine.



Bien que le R. P. Victor Loos fût prêt à se rendre n'importe où l'obéissance l'appellerait, néanmoins cette obédience était tout particulièrement faite pour l'encourager. Les missions, telles qu'elles se donnent dans nos cam-

pagnes, avaient toujours eu pour lui un puissant attrait. Aussi il se promettait bien qu'il ne s'épargnerait ni peines, ni fatigues pour travailler à la conversion des pécheurs.

A peine installé dans cette maison d'apôtres, il se livra au travail de l'étude. Nonobstant une fatigue bien prononcée, il se mit à revoir certaines parties de la morale, à amasser des matériaux de prédication et à composer des sermons.

Cependant la fatigue s'accentua toujours davantage et dégénéra en une fièvre maligne. Plusieurs jours déjà cette fièvre le dévorait, il n'en continua pas moins à suivre fidèlement le règlement de la maison, se levant à cinq heures du matin, assistant à tous les exercices, se contentant de se reposer quelque peu dans les intervalles.

Trois jours avant sa mort, ses forces le trahirent, il dut s'aliter définitivement. Le médecin eut aussitôt les plus sérieuses inquiétudes et craignait une issue fatale.

Ses prévisions, hélas ! ne se réalisèrent que trop. Peu d'heures après avoir pieusement et avec toute sa lucidité d'esprit, reçu les derniers sacrements et renouvelé sa profession religieuse, le R. P. Victor Loos s'éteignit doucement et rendit sa belle âme à Dieu. C'était le 9 octobre 1898, un dimanche, fête de la Maternité de la Très Sainte Vierge.

De nombreux fidèles des paroisses voisines et une quinzaine de prêtres vinrent assister aux funérailles du défunt. Mgr Pascal, de passage à St-Ulrich, présida l'absoute, mitre en tête. L'enterrement se fit au petit cimetière du couvent. Les pèlerins aiment à y prier sur la tombe des vétérans de l'apostolat, les RR. PP. Bach et Mauss. A n'en pas douter, ils ne manqueront pas de donner aussi une petite part dans leurs prières à celui qui aurait été si heureux de se dévouer au salut de leurs âmes, si Dieu ne s'était déjà pas contenté de sa bonne volonté, et s'il ne s'était pas empressé de le récompenser, avant même qu'il pût lui offrir les prémices de son zèle. Qu'il repose en paix !

R. I. P.

R. P. Pierre-Marie DROUET

1844-1909. — Décès nº 748.

Le R. P. Drouet était né à Saint-Denis d'Anjou, diocèse de Laval, France, le 27 septembre 1844. Ordonné prêtre le 22 mai 1869 à Autun, il recevait sa première obédience en septembre de la même année. Il mourait en notre maison de Hull, province du Canada, le 17 février de l'an 1909.

Le R. P. Drouet a donc quitté cette terre avant d'avoir atteint sa 65e année. Sa carrure annonçait une existence bien plus longue et ceux qui ont connu le cher défunt lui souhaitaient des années bien plus nombreuses. Dieu en a jugé autrement et, dans sa juste appréciation, il a vu dans la trop courte vie du P. Drouet une carrière parfaitement remplie et achevée, *explevit tempora multa.*

Fils de l'obéissance, le jeune P. Drouet laissait son doux pays de France dès sa jeunesse sacerdotale. A sa patrie il avait du premier coup dit un adieu éternel. En effet, il n'a jamais demandé d'y retourner et il avait même positivement renoncé à la revoir encore. Et pourtant, il l'aimait son pays, et d'un amour qui allait facilement jusqu'à l'enthousiasme ; et en cela il ne faisait que ressembler à ceux dont parle le poète : A tout cœur bien né que la patrie est chère! Et cependant, le P. Drouet avait au cœur un amour plus fort que celui de sa patrie, c'était celui du devoir. Le devoir le voulait loin des siens et il savait se soumettre, grâce à son esprit de sacrifice et à son dévouement religieux.

C'est la Province du Canada qui devait avoir l'avantage de bénéficier des talents et du zèle du nouvel apôtre et elle en bénéficia largement. De 1869 à 1887 il fut simple soldat; de 1887 il fut tour à tour général à Saint-Pierre de Montréal et à Saint-Sauveur de Québec. Simple sujet, il ne connut pas le repos ; Supérieur, il fut toujours le premier au travail. Il a prêché quelques retraites dans nos cam_

pagnes et ses supérieurs comprirent facilement que ce champ d'action n'était pas celui où il excellerait ; il a été économe pendant très longtemps et c'est comme tel qu'il commença à se faire remarquer pour son esprit d'ordre et de travail ; il a été curé de Saint-Sauveur et de Saint-Pierre et c'est dans ce ministère qu'il donna toute la mesure de ses talents.

S'il s'agissait de dire les défauts du défunt, l'on pourrait peut-être mettre en avant un peu de rudesse dans son langage et dans ses manières et un peu de minutie dans ses rapports avec les étrangers et surtout avec ses frères, mais outre que ces défauts n'étaient que très peu saillants, ils étaient complètement éclipsés par de nombreuses et brillantes qualités.

Le P. Drouet était un homme de cœur. Non pas qu'il prodiguât sans frein tous les éloges mérités et surtout non mérités ; non pas qu'il se montrât très touché des flatteries dont il pouvait être parfois l'objet ; non pas davantage qu'il sût multiplier les paroles éloquentes ou sympathiques à l'endroit de ceux que l'épreuve frappait. Non, le P. Drouet avait le cœur trop grand pour attacher à tout cela plus d'importance qu'il ne faut. Mais il était homme de cœur dans la noble et vraie acception du mot : il était généreux. Son bonheur était évident lorsqu'il réussissait à faire des heureux. Dire une messe tardive pour rendre service ; prêcher à la place d'un confrère indisposé ; se lever la nuit pour soulager un confrère en allant donner les secours de la religion à un malade, voilà qui lui allait, voilà qui le rendait heureux.

Le P. Drouet était un homme puissant au travail. Doué d'une forte constitution et d'un esprit tout à fait méthodique, il savait donner chaque jour une somme de travail plus qu'ordinaire et son activité compensait amplement le temps que lui faisait perdre son amour exagéré des détails et des minuties.

C'est bien dans l'exercice de ses fonctions de curé qu'il

montra toute sa valeur. C'était l'ordre partout et toujours. Tout était prévu. Dès le jour de l'an ses listes de sermons étaient affichées pour toute l'année ; dès le lundi ses annonces étaient prêtes, ou à peu près, pour le dimanche suivant et il avait pour les débiter un ton et des mots qui les rendaient frappantes et remarquables. Il aimait le confessionnal ; il y allait avec une régularité parfaite, et malheur à celui de ses sujets qui manquait de ponctualité : son pas était bruyant et cadencé comme celui du soldat, sa voix était puissante comme celle du général. Aussi quand il laissait sa chambre pour aller à l'ouvrage il était entendu et suivi. Quelle somme de bien n'a-t-il pas faite à Saint-Sauveur et à Saint-Pierre ! En arrivant à Dieu il pouvait bien dire : J'ai combattu le bon combat : *Bonum certamen certavi*, et tous ceux qui l'ont connu auraient volontiers ajouté : Voilà le serviteur fidèle : *Ecce fidelis servus*.

Il est évident que ce n'est pas par nature que le P. Drouet pratiquait la vertu ; ses victoires étaient toutes remportées à la pointe de l'épée. Il n'avait pas cette vertu facile, qui pour n'en être pas moins précieuse ni moins méritoire, rend la vie si douce et si agréable et le succès si assuré. Croyant que tous ses frères étaient pétris de la même pâte que lui, il ne cessait de leur prêcher la prudence et l'éloignement du monde. Le monde il le craignait, il le détestait et il ne l'approchait que pour lui prodiguer les secours de son ministère. Cette caractéristique lui a bien valu l'épithète de sauvage, mais qui pourrait le blâmer d'avoir si bien suivi les conseils du divin Maître ?

Le P. Drouet fuyait le monde, je pourrais dire avec acharnement : il ne faisait aucune visite qui ne fût motivée par une raison surnaturelle ; il était court au parloir et sauvait ainsi un temps précieux qu'il est facile de se laisser dérober par d'importuns visiteurs ou par des hôtes trop assidus à recevoir et trop lents à rendre la liberté.

Le P. Drouet était un homme de communauté. Il n'était pas grand causeur, mais agréable auditeur et franc rieur.

Il était charitable pour tous, tout en disant sans façon sa manière de voir ou de penser. Pour les malades il était charmant : tendre comme une mère, il a sauvé la vie à plus d'un par ses soins délicats et par ses persistantes attentions.

En 1904, le P. Drouet était envoyé à Hull. C'est là qu'il devait finir de s'user. Sa dernière maladie fut longue de plus d'une année. Elle fut pénible surtout pour le cœur du malade : voir travailler les autres et ne pouvoir rien faire lui-même, c'était un vrai purgatoire pour le P. Drouet. Ce purgatoire était bien un peu adouci par l'espérance de se remettre au travail ; mais il lui était tout de même très pénible et il exprima souvent la peine qu'il éprouvait de ne pouvoir plus travailler. C'était toujours en versant des larmes qu'il disait son chagrin, car elles avaient pour source l'ardent amour qu'il portait à notre famille. Cependant, Dieu avait décidé d'appeler à lui son fidèle serviteur. Le malade fut charitablement averti qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison et il se soumit religieusement à l'arrêt porté par le Maître. Il reçut les derniers sacrements avec une parfaite résignation et il avait le bonheur de partir pour un monde meilleur, le beau jour anniversaire de l'approbation de nos saintes Règles, le 17 février de l'année 1909.

R. I. P.

R. P. Mathieu LAFARGE

1850-1909. — Décès N° 755.

Le R. P. Mathieu Lafarge naquit à Robeyre, diocèse de Clermont, le 20 septembre 1850. Il fit ses études à Cellules et entra au grand séminaire de Clermont-Ferrand en 1871. Après avoir terminé avec succès ses études philosophiques et théologiques, il fut ordonné prêtre en 1877 par Monseigneur l'évêque de Cahors. Il remplit pendant deux ans les fonctions de curé à Murat. Le zèle qu'il y déploya lui

gagna la sympathie et l'estime de ses paroissiens. Néanmoins, il n'hésita pas à les quitter pour obéir à la voix de Dieu qui l'appelait à la vie religieuse.

En 1880, il entra au noviciat de Notre-Dame de l'Osier. Il fut, dès le début, un généreux et fervent novice et, bien que son noviciat dût être divisé en deux parties bien distinctes, il n'eut point à en souffrir. En effet, c'était la volonté de Dieu qu'il allât terminer, à des milliers de milles des rivages de France, ce noviciat commencé à Notre-Dame de l'Osier. En novembre 1880, il recevait, de ses Supérieurs, l'ordre de partir pour Ceylan, avec le R. P. Henri Joulain, aujourd'hui évêque de Jaffna et le F. Jules Royer, aujourd'hui chargé de la populeuse mission de Toppu, dans le district de Négombo. Ils arrivèrent à Jaffna le 5 décembre 1880.

Le P. Lafarge continua et acheva son noviciat dans les dispositions où il l'avait commencé et fit son oblation le 16 juillet 1881. Nommé immédiatement après assistant du curé de la cathédrale, il occupa le poste avec beaucoup de zèle pendant deux ans.

En 1883, il prenait charge de l'importante mission de Waligam Ouest qu'il ne quittait que pour aller dans la mission plus importante encore et lointaine de Batticaloa. Là, il eut beaucoup à souffrir de la chaleur, Batticaloa étant réputé l'un des parages les plus chauds de l'île. Il eut aussi à s'y livrer à un travail et à y endurer des fatigues qui dépassaient la mesure de ses forces.

L'année 1889 le retrouve à Talavillu, sur la côte occidentale, à plus de 300 kilomètres de Batticaloa sur la côte orientale. C'est comme administrateur du fameux sanctuaire de Sainte-Anne, qu'il était envoyé à Talavillu. Les nombreuses améliorations qu'il y fit et la plantation de cocotiers qui porte son nom, témoignent de son énergie et de son savoir-faire, tandis que les 100.000 pèlerins qui, de tous les points de l'île et de la partie la plus rapprochée de l'Inde, visitèrent le pèlerinage, furent témoins de son zèle

infatigable. Déjà à cette époque, la malaria, qui ne devait plus le quitter, l'avait saisi et minait sa forte constitution. Son énergie, toutefois, ne connut pas de bornes et, en dépit de nombreuses attaques de fièvre, il continua ses pénibles travaux avec tant de persévérance et de courage que l'on n'aurait point soupçonné l'état précaire de sa santé.

Après 3 années passées à Sainte-Anne, il fut envoyé à Kurunegala qu'il fut toutefois obligé de quitter avant l'expiration de deux années, par suite de l'aggravation de son mal. De là, il fut transféré à Marawila, dont le climat salubre améliora beaucoup sa santé. Il en profita pour travailler avec une ardeur et une activité que rien ne put ralentir, à faire progresser, de toutes manières, cette grande mission. Tandis que la grande et belle église de Marawila et celles plus modestes de Mahawila et de Narawila lui doivent ou la continuation de leur construction ou de nombreuses améliorations, celles de Nathandiya et de Talgasagara lui doivent leur fondation. Le projet de construire une belle église à Notre-Dame de Lourdes à Nathandiya souriait à son cœur d'Oblat : aussi travailla-t-il de toutes ses forces à le réaliser. S'il ne vit pas le couronnement d'une œuvre si chère à sa piété, il en assura du moins l'exécution, après y avoir beaucoup travaillé lui-même.

En 1898, le P. Lafarge passa de la mission de Marawila à celle de Wennappuwa pour y occuper le poste d'assistant du missionnaire en charge et Supérieur du district. Il occupa ce poste secondaire, comme s'il n'en avait jamais occupé d'autre de sa vie, donnant autant de satisfaction par sa soumission que par son zèle.

L'année suivante, l'obéissance l'appelait à prendre la direction de la vaste mission de Palagaturaï, dans le district de Négombo. Malgré certaines circonstances particulièrement difficiles où il prit charge de cette mission qui ne comptait pas moins de 6.000 chrétiens, il l'administra, pendant quatre ans, avec tant d'énergie et de zèle, que tout y devint prospère. Aimé et estimé de tous les fidèles, il ne

lui restait plus qu'à jouir du fruit de ses labeurs et d'un repos relatif bien mérité. L'obéissance ne lui en laissa pas le temps.

En effet, il était appelé en 1903 à remplir les fonctions d'assistant du directeur de « St-Vincent's Home » à Maggona. Au premier signal, il quittait sa grande et belle mission de Palagaturaï, à la consternation de ses bons chrétiens, pour se rendre au poste beaucoup plus humble qui lui était assigné à Maggona. Il y fut pendant toute la durée de son séjour, c'est-à-dire pendant quatre ans, le bras droit du directeur, dans l'administration et le gouvernement de cet établissement qui, avec ses diverses branches, forme l'une des plus belles œuvres de l'archidiocèse de Colombo, pourtant si riche en œuvres. Elle comprend, en effet, l'œuvre des Frères indigènes de Saint-Vincent de Paul, tertiaires de Saint-François, vraie pépinière d'instituteurs religieux pour les écoles primaires ; l'école normale, où un bon nombre de futurs maîtres d'école reçoivent, comme instituteurs séculiers, une formation très soignée et foncièrement religieuse ; l'orphelinat, où plus de 100 enfants reçoivent une éducation qui doivent assurer leur avenir ; le Réformatoire, où plus de 200 jeunes détenus, dont une infime minorité catholique envoyée de toutes les parties de l'île, apprennent, sous la direction de nos bons Frères convers, à mener une vie laborieuse et utile tant à eux-mêmes qu'à la société ; l'école industrielle, qui réunit successivement dans ses différents départements ou ateliers également dirigés par nos Frères convers, les enfants de l'orphelinat et du Réformatoire, pour compléter, par l'enseignement pratique de divers métiers, l'instruction qui leur est donnée dans leurs écoles respectives. Toutes ces œuvres fonctionnent dans divers établissements distincts et séparés les uns des autres, sous l'autorité d'un directeur unique. C'est une petite colonie qui ne compte pas moins de 400 personnes, tant enfants qu'étudiants, instructeurs et Frères indigènes ou Oblats.

La place du P. Lafarge, comme assistant-directeur de ce vaste établissement, était toute marquée. En effet, par son zèle, son activité infatigable, son tact et son savoir-faire, il rendit des services inappréciables et contribua, d'une manière fort efficace et durable, à la prospérité de toute la petite colonie. Consacrant d'abord tout le temps nécessaire à l'administration des sacrements, à la prédication, à la visite des malades, à l'enseignement régulier et continu du catéchisme, à la préparation spéciale des enfants à la première communion, et des catéchumènes à la réception du saint baptême, il employait tous ses moments libres à tous les travaux qui pouvaient contribuer au développement et à la prospérité matérielle des différentes branches.

La visite des ateliers, les travaux de défrichement, d'agriculture et de plantation, le tracé de routes nouvelles et spacieuses pour relier les différents établissements entre eux et avec le quartier central du directeur, l'ouverture de ces routes malgré la distance, les accidents du terrain à niveler et les obstacles des blocs de rochers à déblayer, les constructions et les charpentes, en un mot, tout lui était si familier qu'il pouvait avec une grande facilité diriger ces différents travaux et les achever rapidement, lorsqu'il pouvait disposer d'un nombre suffisant de travailleurs. A Maggona, ils ne lui faisaient jamais défaut : petits et grands se mettaient à son service et travaillaient sous ses ordres, avec un entrain qui tenait de l'enthousiasme. Tous ces travaux heureusement commencés, grâce à son intelligente initiative, furent aussi heureusement terminés, car il ne savait rien commencer, sans le conduire à bonne fin.

L'ensemble de ces travaux et améliorations toujours approuvés par ses Supérieurs, excitaient l'admiration des personnages ou hauts fonctionnaires qui se plaisaient à honorer l'établissement de leurs visites. Le directeur de l'instruction publique s'y rendait plusieurs fois l'année et, après avoir visité les écoles et les ateliers, il aimait à con-

stater, sur place, les progrès que les enfants faisaient dans l'agriculture, sous la direction du P. Lafarge. Mais lui, aussi ennemi des louanges que d'une vie inoccupée, ignorait tout ce qui se disait à son avantage, et continuait avec une inlassable persévérance ces différents travaux. Les enfants et leurs maîtres le chérissaient et il le leur rendait par la sollicitude qu'il avait pour les uns et la salutaire influence qu'il ne cessait d'exercer sur les autres. Il aimait la petite colonie et il en était aimé.

Aussi, lorsque l'obéissance l'appela, en janvier 1907, à prendre la direction de la mission du Madampa, ce ne fut pas sans déchirements de cœur qu'il se sépara de tout ce qu'il aimait à Maggona, pour se rendre à son nouveau poste.

Son obéissance qui ne connaissait pas plus de bornes que son dévouement, lui fit accomplir généreusement ce nouveau sacrifice. Il se mit bien vite au courant des importants travaux et améliorations qui devaient se faire dans sa nouvelle mission, tant au matériel qu'au spirituel. Il mit la dernière main au presbytère de Mattakottuwa, développa considérablement l'école de Madampa et bâtit une nouvelle église, sur le rivage de la mer, entre Mattakottuwa et Toduwai.

Là, comme dans toutes les missions où il avait passé, il eut bien vite gagné l'estime et l'affection de ses nombreux chrétiens. Comme par ailleurs, le climat de cette nouvelle mission paraissait devoir être favorable à sa pauvre santé, comme l'avait été celui de Maggona, il se promettait encore plusieurs années de travaux et de fatigues, lorsque, sans que rien pût les faire prévoir, il eut plusieurs accès violents de la fièvre qui le minait. En peu de jours, il se trouva à bout de forces et, dans les derniers jours d'avril 1909, son Supérieur de district dut l'éloigner de sa mission et le transporter à Colombo. Son état empirant toujours, il fut placé dans un appartement réservé de l'hôpital général, afin qu'il y fût plus facilement visité par les médecins et

entouré des soins les plus intelligents et les plus assidus de la part des religieuses Franciscaines missionnaires de Marie, infirmières et gardes-malades dans ce grand hôpital.

En dépit de toutes ces précautions et de tous ces soins, son état ne laissant plus aucun espoir, le P. Lafarge demanda le 10 juin 1909 à rentrer dans la communauté du Sacré-Cœur de Borella, qu'il n'avait quittée qu'à regret, un mois auparavant, pour se rendre à l'hôpital. Ses Supérieurs s'empressèrent d'autant plus de faire droit à sa demande, qu'ils songeaient eux-mêmes à lui imposer de revenir au milieu de ses frères.

Peu de jours après son retour dans la communauté, il fut mis au courant de toute la gravité de son état. Se soumettant avec une édifiante résignation à la volonté divine, il reçut avec calme l'annonce de sa fin prochaine et commença dès lors à s'y préparer d'une manière plus immédiate avec le courage qu'il avait toujours montré. Les derniers sacrements lui furent conférés par Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, entouré d'un grand nombre d'Oblats. Il les reçut avec une parfaite connaissance et une grande piété.

C'est avec sa pleine connaissance et un calme inaltérable qu'il vit la mort venir à lui. Apparemment il ne souffrait pas et il n'y avait pas sur ses traits des marques visibles d'agonie. Les luttes de la dernière heure avaient été compensées d'avance par les fatigues et les souffrances continuelles de trente années d'un laborieux apostolat. Il s'éteignit sans secousse ou plutôt s'endormit doucement dans le Seigneur, le lundi 21 juin 1909, entouré de ses frères en religion qui eurent une fois de plus la consolation de constater combien est douce la mort que Marie Immaculée prépare à ses dignes et fidèles Oblats.

Dès que la nouvelle de cette mort fut connue, il y eut de nombreux témoignages de condoléances et de sympathie, car, on ne s'y trompait pas : le diocèse de Colombo venait de perdre un de ses meilleurs missionnaires. Le lendemain,

mardi 22 juin, le service funèbre eut lieu dans la chapelle du Sacré-Cœur de Borella, en présence de 40 Missionnaires Oblats, des frères du Grand Séminaire et scolasticat de Saint-Bernard, des Frères des écoles chrétiennes (de l'Institut de Saint-Benoît), des religieuses de la Sainte-Famille de Bambalapitiya, des sœurs Franciscaines missionnaires de Marie de l'hôpital général, des petites sœurs des Pauvres, des sœurs du Bon-Pasteur du couvent de Kotahena et de celui de Sainte-Brigitte, et d'un bon nombre de catholiques accourus de différentes missions.

Après la récitation de Matines des défunts suivie du chant de Laudes, la messe solennelle de Requiem fut chantée par le R. P. Brault, vicaire général, et l'absoute fut donnée par Monseigneur l'Archevêque.

Au cimetière, les dernières prières furent récitées et la tombe bénite par le R. P. Jules Collin, Vicaire des Missions. Malgré la longueur du trajet, un nombreux cortège accompagna la dépouille mortelle du regretté défunt jusqu'à sa dernière demeure, depuis la chapelle du Sacré-Cœur de Borella, jusqu'à la partie du cimetière général réservée aux Oblats. Prêtres et laïques, indigènes et religieux, tous étaient dominés par la même pensée, consolante et triste à la fois : « Le bon P. Lafarge est allé recevoir une bien belle couronne : mais, quelle perte causée par sa mort ! »

En effet, dès le premier jour de son noviciat, le P. Lafarge n'avait cessé de travailler à reproduire en lui-même, et aussi fidèlement que possible, l'image d'un digne Oblat, tel que le vénéré Fondateur l'a tracée dans la sainte Règle. Avide d'oubli et d'abnégation de lui-même, il aimait à travailler et à souffrir en silence, il parlait peu et faisait encore moins parler de lui-même. Excellent compagnon ou socius dans les Missions, très agréable confrère en communauté, il savait tout supporter et n'était à charge à personne. Constamment attentif à rendre à ses frères tous les services en son pouvoir, quoi qu'il dût lui en coûter, il savait admirablement se dérober aux témoignages de reconnais-

sance. Tout était pauvre et simple sur sa personne, et à cette grande simplicité se joignait une grande aménité dans les manières. Il savait admirablement se prêter aux désirs d'autrui et se plier à leur volonté, toutes les fois qu'il le pouvait, sans manquer à son devoir. Il n'en était pas moins doué d'une très grande force de volonté et d'une indomptable énergie de caractère qui ne cédait devant aucun obstacle, lorsque par motif de charité ou de zèle, il avait pris une détermination.

Homme d'obéissance et de dévouement, il était toujours à l'entière disposition de ses Supérieurs qui pouvaient l'envoyer à n'importe quel poste ou l'en retirer à leur gré. Son obéissance était vraiment affective ; mais, il y avait aussi beaucoup en lui de l'obéissance du soldat qui obéit au premier signal, sans qu'il lui vienne même à la pensée d'examiner l'ordre de ses chefs. C'est sans doute ce qui explique le travail sérieux et durable accompli par le P. Lafarge, ordinairement à l'insu du grand nombre et toujours de lui-même, dans les nombreuses missions qu'il a dirigées et les postes humbles ou difficiles qu'il a occupés. Partout où il a passé, il a réalisé la parole : « *Vir obediens loquetur victorias.* »

Il était bien le *vir obediens* lorsqu'au premier signal, il quittait des missions telles que Maravila, Palayaturaï, Madampa ou sa chère colonie de Maggona. Mais, ce qui fit le fond de la nature du P. Lafarge, fut une grande bonté, une inaltérable bonté se traduisant par une grande condescendance et une irrésistible compassion pour tous ceux qui souffraient et pour toutes les misères physiques ou morales des ouailles qui lui étaient confiées. Aussi, ne pouvait-on parler de lui, sans dire : « Le bon P. Lafarge. »

Avec quel zèle et quelle persévérante sollicitude ne recherchait-il pas les âmes les plus abandonnées ! A l'exemple du bon Pasteur, il courait à la recherche de la brebis égarée, et n'avait de repos qu'il ne l'eût ramenée au bercail.

Pour analyser en deux mots, la vie de ce digne Oblat, on pourrait dire de lui : *Transiit benefaciendo*, à l'exemple du divin Maître qu'il s'efforça d'imiter.

R. I. P.

R. P. Roger HENNESSY

1866-1911. — Décès n° 788.

Le P. Roger Hennessy est né le 29 mars 1866, de Roger Hennessy et de Catherine Russell, à Galbally, paroisse du diocèse de Cashel, dans le Comté de Tipperary (Irlande). Il appartenait à une bonne et chrétienne famille irlandaise, dont nous devons dire un mot. Quand le père mourut, l'aîné des fils, William, qui étudiait au collège de Cork, en vue de sa préparation au doctorat en médecine, interrompit aussitôt ses études et revint à la maison paternelle, pour s'occuper de la ferme et autres travaux dont son père était chargé et pour prendre en main les intérêts des plus jeunes membres de la famille. Lui-même se dévoua à l'éducation de trois de ses frères, qui sont maintenant des médecins distingués : un exerce à Clogheen, dans le comté de Tipperary, un autre à Birmingham (Angleterre) et un troisième vient de se retirer de l'armée, avec le grade de chirurgien major. Quand Mr. William Hennessy eût accompli, à la maison paternelle, tout ce qui était nécessaire pour assurer l'avenir de la famille, il reprit ses études à Cork. Après les avoir achevées, il exerça et continue à exercer, comme docteur médecin, dans sa paroisse natale. C'est ainsi que l'on vit quatre frères docteurs assister aux funérailles de leur frère, à Inchicore.



Pratiquement, le P. Hennessy a fait toutes ses études dans la Congrégation. Il n'était encore âgé que de 12 ans, et avait conservé sa chevelure bouclée, lorsque son frère aîné l'amena à Belmont, Stillorgan, où les junioristes,

comme les novices, se trouvaient encore en 1879; le juniorat ayant été transféré de Belmont à Kilburn, en octobre 1881.

Il parait que le petit Roger vint à nous, après une mission prêchée par nos Pères à Galbally en 1879. Cette mission, la première prêchée dans cette localité, fut un succès remarquable. Les missionnaires étaient les PP. Nicoll, Brady, St Laurence et James O'Reilly, le provincial actuel. Comme un des fruits multiples de leurs travaux apostoliques, ils eurent la consolation de voir rentrer chez nous, non seulement le P. Hennessy, mais encore le P. Daniel Wilkinson et son frère Jérôme, décédé au scolasticat de Rome, le 29 novembre 1887.

A sa sortie du juniorat, le P. Hennessy entra au noviciat de Belmont et de là au scolasticat de Belcamp transplanté ensuite en Hollande. Dans ces maisons, grâce à son intelligence plus qu'ordinaire, il réussit fort bien dans ses études, dès le commencement. Très aimé par ses frères, tant novices que scolastiques, et il ne cessa de les édifier par sa conduite. C'était vraiment un enfant de la famille. Lorsque plus tard, on lui rappelait les circonstances de son arrivée à Belmont, sous la conduite de son frère William, il répondait en souriant doucement : « Je m'en souviens à peine. »

Il fit son oblation le 22 septembre 1886 et fut ordonné prêtre en juin 1891.

Après son ordination, il fit partie pendant trois ans (1891-1894) de notre communauté de Kilburn dont le regretté P. Shinnors était alors supérieur. Sous sa direction, le P. Hennessy fut un missionnaire zélé et intelligent qui sut bien vite conquérir l'affection et l'estime des paroissiens.

En 1894, il accompagna avec le R. P. Daniel O'Ryan, le R. P. Gaughren, Provincial (aujourd'hui Mgr Gaughren), en Australie, pour la nouvelle fondation de Fremantle.

En 1898, nous le trouvons à Tower-Hill, puis à Holyhead et à Philipstown, une première fois en 1902, à Glencree en 1903 et en 1904 à Inchicore, où il séjourna jusqu'en 1910, pour aller une seconde fois à Philipstown (1910-1911). Dans

tous ces différents postes où l'appela l'obéissance, le P. Hennessy fut un sujet d'édification en tout ce qui concernait l'accomplissement de ses devoirs de religieux et de prêtre. Cette vie exemplaire avait sa source dans le vif esprit de foi qui l'animait. A l'école, à l'église, dans la visite aux malades, sa foi, le sentiment de son devoir et son zèle se manifestaient visiblement en lui. Tous ceux qui l'approchaient en étaient les heureux témoins. Le R. P. Richard, ancien ministre protestant converti, et qui, dans ses dernières années, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, vint passer quelque temps à Holyhead, avant d'être ordonné prêtre. Il y connut le P. Hennessy qui y résidait alors, et conçut pour lui la plus grande estime.

Sa confiance en Dieu se manifesta plus spécialement durant sa longue et pénible maladie. Depuis des années, on voyait, à n'en pouvoir douter, qu'il était miné par la consomption. Comme tous ceux qui sont atteints de cette maladie, il ne se rendait pas compte de l'approche de la mort et s'attachait instinctivement à la vie; mais il montra une grande patience durant les dernières années où ses forces ne lui permirent plus de se livrer à un ministère actif. Le P. Stanley, qui souvent lui avait rendu d'obligeants services, le visita peu de jours avant sa mort et le prépara à sa fin. Le pauvre malade avait encore l'espoir de guérir : néanmoins, il accepta très bien l'annonce de sa fin prochaine et reçut les derniers sacrements dans un esprit de résignation parfaite et une bien édifiante piété. Ce n'était pas la première fois qu'ils lui étaient conférés, car il les avait déjà reçus quelques années auparavant, et il s'était alors préparé à la mort. Puis, à cette époque, il se remit peu à peu et recouvra suffisamment de forces, pour pouvoir reprendre l'exercice d'un ministère actif.

Au mois de février 1911, on lui permit, on lui conseilla même d'aller passer quelque temps chez son frère, le docteur Thomas Hennessy, à Clogheen, dans son comté natal. Malgré les soins qu'il y reçut, son état ne fit qu'empirer. Il

désira vivement revenir dans sa communauté; mais, son état ne lui permettant plus de voyager, il ne put réaliser son désir. C'est pourquoi le P. Stanley alla lui rendre visite à Clogheen. Obligé de le quitter, il le laissa, le lundi 13 mars 1911, dans un grand état de faiblesse. Trois jours après, c'est-à-dire le jeudi 16 mars, le P. Hennessy rendait doucement son âme à Dieu. Sa dépouille mortelle fut transportée de Clogheen, de la maison de son frère, à Dublin, le 17 mars, jour de la fête de saint Patrice. Le P. Stanley était revenu pour prendre les dernières dispositions, de concert avec la famille. Sur tout le parcours, jusqu'à la station de Clonmel, soit une distance de neuf milles, une grande foule de peuple accompagna les restes mortels du défunt, le curé de la paroisse conduisant lui-même l'imposante procession. Dans la soirée, le corps fut reçu, avec les cérémonies prescrites par la liturgie, dans l'église de Marie-Immaculée, à Inchicore, où, après la récitation de nombreuses prières, il fut laissé sur le catafalque devant le maître-autel, pour la nuit.

Le lendemain, samedi 18 mars, tous les Pères Oblats des maisons irlandaises, à peu d'exceptions près, un bon nombre de prêtres de Dublin, tant séculiers que réguliers, et quelques autres venus de loin, tant était grande l'estime personnelle qu'ils avaient pour le P. Hennessy, assistèrent à l'office des morts et à la messe chantée de Requiem. Bien que ce fût un samedi, le R. P. Provincial et beaucoup d'autres Pères vinrent d'Angleterre, pour la circonstance. Une bonne famille de Tower Hill voulut aussi s'y faire représenter par deux de ses membres qui firent exprès le voyage de Londres à Inchicore. Quant à l'excellente population d'Inchicore, elle n'eut garde de manquer cette occasion de montrer la grande estime qu'elle avait toujours eue pour le regretté défunt et accourut en foule. L'enterrement eut lieu dans le cimetière privé de la communauté d'Inchicore où déjà 41 Oblats, Pères ou Frères, reposent en paix.

R. I. P.

F. Onésime FORTIN (F. C.)

1856-1911. — Décès n° 792.

Le F. Fortin est né à la Sainte-Famille, Isle d'Orléans, province de Québec, le 13 septembre 1856. Il entrait au noviciat de Notre-Dame des Anges, Lachine, le 1er novembre 1875 et il devenait Oblat pour la vie, le 17 février 1883.

Près de trente-six ans de vie religieuse sont donc inscrits au crédit de celui qui vient de quitter ses frères d'ici-bas pour aller rejoindre les Oblats triomphants de là-haut.

Le F. Fortin a été un bon et utile religieux. Il a beaucoup aimé le bon Dieu, la sainte Vierge et la Congrégation. L'esprit surnaturel dont il était animé donnait à toute sa vie un rare cachet de piété et de religion. Il parlait souvent avec ses frères, de Dieu, du ciel, de l'éternité, et il ne manquait jamais l'occasion d'en dire quelques mots, opportunément, aux gens du monde avec lesquels ses fonctions le mettaient en relation. Très sensible aux souffrances d'autrui, il savait profiter de tout pour exciter les pauvres et les affligés à bien porter leurs croix et à endurer chrétiennement leurs souffrances ; il avait facilement la parole consolante et le conseil qui encourage au milieu des misères de la vie.

Cet amour de Dieu faisait continuellement monter de son cœur la prière sur ses lèvres. Il a rempli la charge de portier pendant la plus grande partie de sa vie, et les communautés par lesquelles il est passé l'ont vu courant du parloir aux chambres, à la sacristie ou au jardin et toujours en murmurant des prières. La dévotion à la sainte Vierge était à coup sûr la dévotion par excellence du F. Fortin : son chapelet, il le disait sans cesse, et ses temps libres n'ont pas connu d'autre occupation que celle d'égrener son grand Rosaire. Nul doute que Celle qu'il a

tant priée a dû le recevoir avec sa bonté toute maternelle lorsqu'elle eut à exercer, à l'arrivée de son Oblat, les prérogatives que lui confère son titre de « Porte du ciel ».

Tout ce qui avait trait à la sainte Vierge intéressait le F. Fortin; les images et les médailles de Marie avaient pour lui un charme tout particulier. Aussi, en fit-il une collection très considérable et très précieuse dont bénéficie aujourd'hui, et de par les dernières volontés du défunt, notre sanctuaire de Notre-Dame du St-Rosaire, au Cap de la Madeleine. Ce sont des milliers de médailles et d'images que collectionnait avec piété l'Oblat de Marie pour en faire cadeau à Notre-Dame du Saint-Rosaire, sa mère Immaculée et bien-aimée.

Le F. Fortin ne séparait pas dans son cœur de religieux l'amour de la sainte Vierge de celui de la Congrégation qui porte son nom et qui l'avait reçu dans son sein. L'on peut dire que le défunt appartenait à la Congrégation de tout son cœur et de toute son âme. Il en entretenait les jeunes gens qu'il rencontrait et avec un tel amour que plusieurs, se sentant subjugués par l'éloquence de celui qui aimait, prenaient le chemin du noviciat et devenaient de bons et saints frères convers.

Tout ce qui touchait de près et même de loin la Congrégation ne pouvait le laisser indifférent. Doué d'une mémoire extraordinaire, il connaissait toutes les maisons de la Famille avec la date de leur fondation; il savait le « Personnel » par cœur et il pouvait toujours dire sans aucune hésitation la date de l'oblation, celle de l'ordination de tous les Oblats du monde; le nécrologe imprimé lui était parfaitement inutile, car il ne savait pas oublier le jour anniversaire du décès de nos défunts.

Et s'il les connaissait les œuvres de la Congrégation! Et s'il tenait à les faire connaître! Sur ce terrain, ses Supérieurs étaient obligés de modérer ou plutôt de réglementer son zèle; autrement il eût peut-être importuné toutes les personnes qu'il rencontrait sur son chemin, et à coup sûr,

il les aurait abonnées à toutes les publications des Oblats et à tous les journaux où il était question de près ou de loin de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Doué d'un grand amour de Dieu et d'une tendre dévotion à Marie, le F. Fortin a donc été un bon religieux, un bon frère convers, un saint Oblat. Il s'ensuit qu'il a été un bon enfant, un serviteur utile de notre Congrégation.

Il a fini sa course et il s'est éteint en notre maison de Saint-Sauveur de Québec le 21 avril 1911. Mais il n'a pas fini de travailler pour nous, car l'affection n'est pas un feu qui va s'éteindre sous le couvercle d'un cercueil. Du haut du ciel il priera toujours pour la Congrégation qu'il a si filialement aimée et qu'il a si bien servie.

R. I. P.



Nihil Obstat.

Romæ, 1a Martii 1913.

† A. Dontenwill, O. M. I.,
Arch. Ptol., Sup. Gén.

Publié avec la permission de l'autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 5994,3,13.

/87

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 202. — Juin 1913.



PROVINCE DU CANADA

Rapport sur le Scolasticat St-Joseph d'Ottawa,

par le R. P. J.-M.-R. VILLENEUVE, O. M. I.

(Suite.) — Voir Missions de juin, page 129, septembre, page 261, et décembre 1912, page 393.

Supériorat du R. P. G. Charlebois.

(1906.)

La première partie de ce rapport a raconté depuis ses origines l'histoire du scolasticat Saint-Joseph. Ce récit a été emprunté, comme nous l'avions annoncé, à une chronique générale du scolasticat du Canada, publiée à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa translation dans la maison Saint-Joseph où il est établi depuis l'automne de 1885 (1).

(1) La brochure dont il est question ici a pour titre : « *Les fêtes du Scolasticat Saint-Joseph, des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, Ottawa, Canada, les 29, 30 et 31 août 1910. »

Cet extrait s'est arrêté à l'année 1906, au moment où le R. P. Jean Duvic remettait au R. P. Guillaume Charlebois le gouvernement de la communauté.



Nous pourrons maintenant entrer dans plus de détails, en ce qui concerne la période actuelle, et, à l'occasion, nous nous permettrons de faire quelques retours en arrière afin de rattacher ce récit au dernier rapport de la maison, dû au R. P. Duvic, à la date du 15 avril 1904 (Voir *Missions* de juin 1904).



Nous saluerons d'abord les divers professeurs qui ont successivement fait partie du personnel dirigeant pendant cette période. Puis nous nous occuperons des Frères scolastiques et des Frères convers; de la question des études; des diverses organisations locales de l'esprit religieux de la communauté, du matériel de la maison; des événements principaux et enfin des œuvres adjointes, notamment celle de la paroisse Sainte-Famille, à propos de laquelle nous rappellerons les services du R. P. Curé et de ses diligents collaborateurs depuis huit ans; voilà autant de points qu'il faudra traiter, au moins brièvement, sous peine de négliger quelque élément d'un rapport complet.

I. — Le personnel.

A) Les professeurs.

Ce fut pendant le Chapitre général de 1906 pour lequel il avait été délégué par les suffrages de la province du Canada, que le R. P. Guillaume Charlebois fut nommé supérieur. Une lettre du R. P. N.-S. Dozois, assistant du Supérieur général, avait notifié au personnel du scolasticat

cette nomination avant le retour du chapitre du nouveau supérieur.

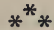
« C'est le 26 septembre dernier, lui avait aussi écrit le R. P. Assistant, que notre T. R. Père Supérieur général, après avoir pris l'avis de son conseil, vous a nommé à ce poste. Le vénéré P. Duvic sera votre premier assesseur. Il sera chargé de la classe de théologie morale. Veuille le bon Dieu lui conserver la santé nécessaire pour continuer longtemps encore à servir la congrégation avec l'intérêt, le dévouement et le bon esprit qui l'ont toujours distingué. »

« Le T. R. Père Général a bonne confiance que, sous votre direction, le scolasticat Saint-Joseph sera animé, comme par le passé, du véritable esprit de notre famille religieuse, et qu'il continuera de fournir à la congrégation des missionnaires bien formés, en vue de la vie d'apôtre à laquelle Dieu les a appelés. La connaissance que vous avez du pays et des œuvres auxquelles sont destinés la plupart des oblats d'Ottawa, l'expérience que vous avez acquise dans la maison, le secours et l'appui du bon P. Duvic, qui a été notre maître et que vous avez si fortement tenu à garder près de vous, voilà les principaux motifs des espérances que nourrit notre T. R. Père Général. »

Pareils éloges et pareils vœux, et que nous avons voulu citer d'après la lettre du R. P. Assistant lui-même, étaient de bon augure pour la nouvelle administration de la communauté. L'expérience a confirmé ces heureux présages.

Par ce choix, le T. R. Père Supérieur Général donnait non seulement un successeur au R. P. Duvic, mais encore un successeur selon ses désirs. La lettre que nous avons reproduite au mois de décembre le disait suffisamment. Aussi bien, le nouveau Supérieur avait-il vingt ans de séjour dans la communauté (sans autre interruption qu'un an de professorat à l'Université), et pendant lesquels il avait été intéressé d'une façon immédiate et tout ensemble au bien matériel et au bien spirituel de la maison comme économe

et comme professeur ou directeur pendant quinze ans. Le Scolasticat était déjà l'œuvre de sa vie religieuse et sacerdotale presque entière. A bon escient donc, son Supérieur l'avait-il dénommé, dans le rapport de 1904, l'homme de l'intérieur et du bon conseil.



Quant au bon P. Duvic, après un repos de deux ans nécessité par la maladie, il reprenait l'enseignement de la bonne vieille morale de nos pères, comme il avait dit lui-même, et pour la vingt-troisième année.



Mais ce n'est pas seulement quant au Supérieur que le Scolasticat voyait se modifier l'état de son personnel.

En avril 1904, le R. P. Duvic en avait donné le détail, mais peu après des changements y étaient apportés. Au moment du Chapitre de 1904, auquel se rendait le R. P. Duvic, Supérieur, le personnel était ainsi constitué : R. P. G. Charlebois, remplaçant du Supérieur et aumônier du Précieux-Sang ; R. P. Louis Péruisset, économe, professeur d'histoire ecclésiastique et de droit canon ; R. P. Alexandre Faure, professeur de dogme et d'Ecriture Sainte ; R. P. François Blanchin, professeur de philosophie, chargé aussi du chant et de la musique ; R. P. Armand Baron, professeur de philosophie et d'éloquence sacrée.



Au mois d'octobre 1907, en revenant d'Europe, le R. P. Duvic amenait du Scolasticat de Rome le R. P. Charles Denizot, docteur en théologie et en philosophie, à qui l'on confiait aussitôt le cours de philosophie du R. P. Baron, ce dernier étant appelé à donner le même cours au Sco-

lasticat nouvellement créé de Tewksbury, dans la première Province des Etats-Unis.

Ce départ, vu le zèle inlassable du R. P. Baron, causa de profonds regrets. Son dévouement lui avait gagné l'affection et l'attachement de tous. Nous ne voulons pas rappeler ici plus qu'il ne convient les dons de sa riche nature, mais nous devons mentionner ce qui pouvait à bon droit passer pour sa qualité maîtresse, à savoir son esprit de travail. Deux volumes de 500 pages sur le difficile traité des passions, plusieurs cours annuels de philosophie, des questions de morale et de littérature sacrée faisant l'objet de traités particuliers, et le tout rédigé, transcrit et polycopié de sa propre main : voilà, certes, des preuves non équivoques de son amour du travail. Aussi ce bon exemple nous fut-il une prédication non moins utile que celle de son savoir et de son bon cœur, durant les cinq années de son professorat. Ce sont les œuvres paroissiales de Lowell, notamment la rédaction du Bulletin paroissial, que le Congrès de la Bonne Presse, en France, proposait naguère comme modèle ; c'est la paroisse de Saint-Jean-Baptiste de Lowell tout entière qui profite maintenant du talent de notre ancien professeur ; et l'on peut être assuré qu'aujourd'hui comme hier ni ses travaux, ni ses mérites ne se comptent pas.



En 1905, un autre sacrifice était imposé aux élèves du Scolasticat. Le R. P. Alexandre Faure, leur distingué professeur de dogme et d'Ecriture Sainte, quittait le Scolasticat pour se rendre au sanctuaire de Notre-Dame du Très Saint Rosaire, au Cap de la Madeleine, dans le diocèse de Trois-Rivières, afin d'y prendre la direction des annales mensuelles du pélerinage. Il occupe encore ce poste actuellement. Sans parler de la chronique régulière qu'elle consigne chaque mois, sa plume, toujours alerte, donne dans cette pieuse revue mariale une doctrine brillante et

nourrie, puisée chez les grands maîtres. C'était à leur commerce, à la vérité, qu'il avait acquis sa maîtrise des questions élevées et sa clarté pour l'exposition des points les plus obstrus de la métaphysique. Ces qualités étaient, de plus, rehaussées par un enthousiasme communicatif et entraînant qui subjuguait ses auditeurs en les charmant et les gagnait irrésistiblement à sa thèse ou à son opinion ou à son avis. La précision de sa parole, l'éclat de sa doctrine, souvent nuancée des sentiments les plus délicats, les couleurs de son pinceau littéraire qui faisaient le charme de ses cours, le disposent admirablement à la prédication des retraites ecclésiastiques et religieuses auxquelles il consacre le temps libre que lui laisse sa revue. La communauté lui a gardé un souvenir fidèle et reconnaissant pour les huit ans qu'il a passés ici comme professeur, chargé, pendant deux ans, de la philosophie et, pendant six ans, de la théologie, avec, par surcroît, le cours d'Ecriture Sainte, les deux dernières années.



Le R. P. Faure eut pour successeur, dans l'enseignement de la théologie dogmatique, le R. P. François Blanchin, que le R. P. Aimé Jasmin, venu de l'Université, remplaça en philosophie. Les cours d'Ecriture Sainte et d'histoire ecclésiastique, jusque-là confiés à l'un des professeurs de quelque matière principale, furent attribués au R. P. Louis Simard, qui revenait de Rome, après y avoir terminé avec succès ses études de philosophie et de théologie.



Nous n'avons pas encore dit que, par suite de l'absence du R. P. Duvic et de la maladie qui le saisit à son retour, le R. P. Péruisset avait été chargé provisoirement du cours de théologie morale, enseignement qu'il cumulait avec ses fonctions d'économe.

Il en fut ainsi pendant le 1er semestre de l'année scolaire 1904-1905 ; mais, au mois de février suivant, on dut aviser pour arriver à une meilleure répartition du travail. Le R. P. Guillaume Charlebois devint professeur de morale, pendant que le R. P. Péruisset reprenait l'aumônerie du monastère des Religieuses du Précieux-Sang, dont il avait eu déjà le soin pendant plusieurs années. Et le R. P. Médéric Magnan, qui achevait sa quatrième année de théologie, reçut l'économat en partage. C'est après un an de ce régime que le changement de supérieur s'opéra et que le cours de morale retourna à son titulaire de tradition, le R. P. Duvic.



L'on n'était pas cependant au bout des changements. Une maison comme la nôtre demanderait l'inamovibilité relative de son personnel : hélas ! elle voit souvent ses désirs, comme ses espérances, frustrés.

A la fin de l'année scolaire 1905-1906, le R. P. Charles Denizot, après deux ans d'un dévoué professorat, recevait une obédience qui l'envoyait au scolasticat de Tewksbury, pour y continuer l'enseignement de la philosophie. Il eut pour successeur le R. P. Georges Simard, que sa faiblesse de santé en même temps que ses aptitudes pour le professorat avaient retenu au juniorat, durant une partie de ses études et la première année de son sacerdoce.

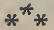


Au commencement de 1907, l'université d'Ottawa nous enlevait un autre de nos professeurs, le R. P. Louis Péruisset, pour lui confier une chaire de philosophie. Depuis plus de treize ans, c'est-à-dire depuis octobre 1893, alors qu'il n'était encore que sous-diacre, ce digne Père avait été professeur de l'une ou l'autre des matières ecclé-

siastiques de notre programme, philosophie, histoire, écriture sainte, théologie morale, droit canon, éloquence ; par deux fois il avait été aumônier du monastère de religieuses cloîtrées dont nous sommes chargés ; pendant deux ans, enfin, il avait été économe, à la suite du R. P. Charlebois. On conçoit aisément que ce départ laissa un grand vide dans la maison. La science et l'érudition inépuisable de ce Père en avaient fait un consulteur *ad universitatem causarum*, pendant que l'agrément de son commerce le rendait précieux à la vie commune. Il est juste que le scolasticat lui donne publiquement le témoignage de sa reconnaissance. Qu'il reçoive donc, ainsi que tous les chers Pères dont nous devons, au cours de ce rapport, mentionner la collaboration intelligente et généreuse à l'œuvre de la formation de nos Frères, l'expression du souvenir ému que nous leur gardons pour le bien qu'ils nous ont fait et pour les exemples qu'ils nous ont laissés. A ce souvenir s'ajoutent nos vœux pour le succès de leurs travaux dans leurs nouveaux champs d'apostolat.



Le R. P. D. Dalpé prit la place du R. P. Péruisset, comme aumônier, et fut chargé aussi de la classe d'éloquence, dont s'étaient occupés les PP. Blanchin et Péruisset, après le départ du P. Baron. Entre temps, le R. P. Duvic s'était à peu près complètement rétabli. Il lui fut dès lors possible d'ajouter à son enseignement de la morale celui du droit canonique, ce qu'il fit.



Au mois d'août 1907, l'université faisait chez nous une nouvelle rapine, c'est-à-dire qu'elle nous prenait un autre professeur de philosophie : le R. P. Jasmin. Elle connaissait sans doute ses talents de professeur, et bien qu'il ait

quitté cet établissement pendant deux ans pour venir enseigner la philosophie au scolasticat, jamais l'Université n'avait perdu l'espoir de le reprendre. Il nous est agréable de reconnaître la dette que la maison lui doit pour ces deux ans de travail ardu. Le R. P. J.-M. Rodrigue Villeneuve, du scolasticat, fut appelé à prendre sa place.



La même année, après un semestre de classe, la santé du R. P. Georges Simard, lui aussi chargé de la philosophie, devint de plus en plus chancelante. Le Père dut prendre un repos qui se convertit à la fin en une retraite indéfinie, pendant que le R. P. Louis Simard le suppléait jusqu'à la fin de l'année.

Le juniorat rouvrit au P. Georges Simard ses portes toujours hospitalières. Cet aimable Père est revenu fréquemment partager nos réunions de famille et nous faire goûter le plaisir de ses sémillantes reparties. Ses fonctions actuelles d'historien de la province du Canada, et les travaux considérables qu'il a déjà de ce chef sur le métier ont fait s'évanouir nos espérances de le voir redevenir l'un des nôtres, complètement. Toutefois l'œuvre importante dont il est chargé nous est trop chère pour que nous laissions échapper un semblant de murmure, d'autant plus que le scolasticat considère toujours le Père L. Simard comme l'un des siens, par l'attachement et l'affection que nous lui portons.



Etre économe pendant près de quatre ans, et se sentir dévoré d'un zèle infatigable pour les missions ; conserver et accroître son désir de la vie de missionnaire au milieu des tracasseries inhérentes à l'économat, tel fut le cas du R. P. Magnan. Il méritait en justice une promotion qui, au printemps de 1908, lui permit de remettre la caisse au

R. P. Uldéric Robert, qui venait de terminer son scolasticat.

Ainsi donc, après avoir administré le temporel de la maison, en « bon père de famille », il allait fixer sa tente sous le regard maternel de la Vierge du Rosaire, au Cap de la Madeleine ; et depuis il ne quitte plus le sanctuaire de notre Mère Immaculée que pour voler aux secours des âmes, aux époques de retraites, quand sont terminés les concours et les pèlerinages d'été au sanctuaire, où ses prédications sont appréciées. Au scolasticat, sa bonne humeur et sa gaieté communicative nous manquent et ajoutent à nos regrets.

***

A l'ouverture des cours de l'année 1908, le P. Robert remplaçait le P. Magnan, on vient de le voir, mais le P. Louis Simard ne pouvait cumuler plus longtemps les fonctions de professeur de philosophie et d'Ecriture Sainte.

De la maison de Saint-Pierre de Montréal, où il dépensait depuis un an les prémices de son sacerdoce, et où il s'était conquis l'estime de son supérieur et de ses confrères non moins que des âmes qui se trouvaient en rapport avec lui, le R. P. Romulus de Grandpré vint prendre place parmi nous, et se charger d'un cours de philosophie. En écrivant ce nom regretté, le deuil envahit maintenant notre pensée. Riche de vertus, de mérites malgré sa jeunesse, le cher Père de Grandpré était doué de qualités et de talents dont l'appoint eût été bien précieux pour la maison. Après avoir professé une première année sans ressentir de fatigue trop alarmante, dès les premiers jours de l'année scolaire qui suivit, et comme il achevait la préparation de son cours, il dut se mettre au lit. Après une maladie supportée avec une résignation parfaite, la mort nous le ravit le 6 juin 1909. Nous en donnerons ailleurs les édifiants détails.



Le souvenir ému, dont nous avons fait hommage à notre cher défunt, nous a mis en avance sur l'ordre de notre narration.

Cette maladie du R. P. de Grandpré avait mis le personnel dans un grand embarras. On dut suspendre le cours d'histoire ecclésiastique pour un semestre. Le R. P. François Blanchin, professeur de dogme, ajouta à son travail celui d'un cours de philosophie.

Le R. P. Joyal, qui venait de terminer ses études au scolasticat, en juin 1909, avait reçu son obédience, et devait enseigner l'Ecriture Sainte. Le R. P. Louis Simard était appelé à remplir d'autres fonctions : à Hull d'abord, puis après quelques mois, dans le diocèse de Saint-Albert, en qualité de professeur au petit séminaire, puis au juniorat de Strathcona. Les échos de son ministère et de sa prédication elle-même viennent encore parfois jusqu'à nous. Nous n'avons d'ailleurs pas perdu le souvenir de sa régularité, de sa piété, de son esprit religieux, de ses tendances nettement conservatrices en matière d'exégèse, et de son opposition irréductible à toutes les nouveautés inventées par les ennemis de l'Église. La communauté lui rend, pour les quatre ans pendant lesquels elle put apprécier ses services, le témoignage dû aux bons ouvriers de la vigne du Seigneur.



Plusieurs fois, soit dans ce rapport, soit dans celui du P. Duvic, en 1904, il a été question du monastère du Précieux-Sang, situé dans notre voisinage, et dont nous avons eu, pendant quatorze ans, la sollicitude, quant au spirituel. Les RR. PP. Péruisset (à deux reprises), Charlebois et Dalpé, y ont successivement rempli la charge d'aumônier, sans compter les services extraordinaires

que le scolasticat rendait assez souvent à ces saintes Religieuses, soit pour les confessions des quatre-temps, les retraites, soit pour les cérémonies du culte. Ce ministère n'était pas sans profit pour nous, principalement en nous assurant les prières de ces âmes ferventes, mais le nombre restreint des Pères de la communauté et même de la province, eu égard à la multiplicité de nos œuvres, contraignit le R. P. Provincial à remettre cette aumônerie à l'Ordinaire, au mois de janvier 1910. Depuis, nous avons eu tout de même à y exercer le ministère, de temps en temps, et les religieuses verraient très volontiers la communauté le reprendre habituellement. Elles nous gardent une reconnaissance fidèle devant Dieu.



Du fait de la suppression de l'aumônerie des sœurs du Précieux-Sang, le R. P. Dalpé se trouvait partiellement disponible. Au cours d'éloquence sacrée, dont il était chargé, vint s'ajouter la préparation d'un cours de philosophie qu'il devait commencer avec la nouvelle année d'études.

A la réouverture des cours, en septembre 1910, le corps professoral du scolasticat est constitué comme suit : R. P. Guillaume Charlebois, supérieur; R. P. Jean Duvic, professeur de morale et de droit canon; R. P. François Blanchin, professeur de théologie dogmatique; R. P. D. Dalpé, de philosophie et d'éloquence; R. P. J.-M.-Rodrigue Villeneuve, de philosophie et de liturgie; R. P. Uldéric Robert, économe; R. P. Arthur Joyal, professeur d'écriture sainte et de sciences. Les nombreux changements survenus depuis l'époque à laquelle nous avons fait remonter la présente relation, et qui ont renouvelé pour une part le personnel des professeurs, nous ont déterminé à en reproduire ici le tableau.



Après cette date, le premier changement à signaler est celui du R. P. Robert, notre économe. Il va porter son dévouement à Maniwaki, où ses talents, son habileté dans les affaires serviront la communauté pendant que les ardeurs de son zèle trouveront leur dérivatif dans la mission des Bois-Francs, qui se rattache à cette maison. Autant sa santé déprimée que son vif désir de se livrer plus entièrement au soin des âmes motivèrent cette translation du R. P. Robert. Comme il est parvenu, à peu près par son seul travail de scolastique, à connaître suffisamment la langue anglaise pour s'en servir, même avec bonheur, dans la prédication, il aura l'avantage précieux pour l'évangélisation de parler à volonté aux populations bilingues. Nous lui offrons, à lui aussi, notre bon souvenir et notre gratitude.

***

Le R. P. Camille Perreault, venu de Maniwaki, en février 1911, pour remplacer le R. P. Robert, était réclamé, d'urgence, dès le mois de juin, pour quelque temps, disait-on, pour les missions sauvages de Bethsiamits, où il avait donné les prémices de son labeur sacerdotal. C'est là qu'il reçut ensuite son obédience pour le Manitoba, de sorte que son séjour parmi nous s'est trouvé réduit à quatre mois. La brièveté de ce temps ne diminue nullement la valeur des services que le Père a rendus à la communauté et pour lesquels nous lui exprimons ici publiquement notre gratitude.



C'est le R. P. Victor Jodoin qui, à partir de ce moment, devient notre économe, et il l'est encore aujourd'hui. Nous aurons ailleurs l'occasion de rendre hommage à ses mérites.



Au mois de septembre de la même année, le R. P. François-Xavier Marcotte, de retour de Rome où il a couronné ses études par l'obtention des grades de l'Université grégorienne, vient renforcer le personnel des professeurs du scolasticat qui était resté incomplet depuis la mort du R. P. de Grandpré. Il se livre d'abord à l'enseignement de l'histoire ecclésiastique et des sciences, puis, cette année, il est chargé d'un cours de philosophie, à la place du R. P. D. Dalpé, qui nous a quittés au mois d'août dernier.



Le 29 du mois d'août, en effet, le R. P. Dalpé prenait le chemin du noviciat de Notre-Dame des Anges, à Lachine, prés Montréal, non pas pour y refaire l'apprentissage de la spiritualité, mais au contraire pour l'enseigner aux âmes qui viennent s'y former à la vie religieuse et à l'apostolat. Depuis longtemps les prophètes lui annonçaient cette obédience. Ses mérites et ses qualités le désignaient pour la charge de maître des novices que le R. P. Benoît, après dix ans de travail persévérant, lui laissait en héritage.

Pendant les cinq années que le R. P. Dalpé a vécu au scolasticat, il y fait le bien sans relâche, avec beaucoup d'esprit d'initiative, de savoir-faire, d'esprit d'entente, et il a eu un grand succès, soit comme professeur d'éloquence durant toute cette période, soit, en outre, comme professeur de philosophie, les deux dernières années, après qu'il eut été déchargé de ses fonctions d'aumônier au Précieux-Sang. Pour tout cela nous lui devons et lui rendons volontiers un témoignage qu'il a bien mérité. Nous ne saurions trop louer particulièrement son organisation des cours d'éloquence. Il a grandement contribué au nouvel essor qu'a pris ce cours, ordinairement trop négligé et qui a

cependant pour objet une branche du savoir ecclésiastique, importante pour des missionnaires. Il a provoqué chez ses frères scolastiques la fondation d'un comité du Bon Parler Français, celle de l'association Saint-Jean-Baptiste dont la nature sera exposée plus loin. Les œuvres feront éloquemment l'éloge de celui à qui on en est principalement redevable.



Enfin, à cause de ce départ, le R. P. Verreault, scolastique sortant, reçut sa première obédience par le scolasticat, aux vacances. Il a succédé au R. P. Marcotte pour l'enseignement de l'histoire ecclésiastique, et au R. P. Dalpé pour le cours d'éloquence.



Nous avons fini de relever les changements. On aura remarqué la mobilité surprenante des cadres du personnel des directeurs du scolasticat, du moins pour la plupart d'entre eux. Ce défaut de stabilité est assurément regrettable. Diverses causes y ont contribué. La principale est l'insuffisance de personnel en comparaison avec les exigences des œuvres, et la seconde, le peu de santé des professeurs, que l'enseignement n'est pas généralement fait pour améliorer.

Nous espérons que Dieu bénira nos désirs de les garder dorénavant assez longuement pour retirer d'eux la pleine mesure de leur zèle et de leur savoir. Si l'on pouvait augmenter leur nombre, de manière à ne donner à chacun d'eux qu'une matière principale, cette mesure serait sans doute plus conforme aux règles d'une bonne pédagogie ecclésiastique en même temps que profitable aux maîtres, aux élèves et à toute la communauté. Du reste, les professeurs trouveraient certainement à employer leurs loisirs s'il leur en pouvait rester, sans sortir du cadre de leurs

attributions professionnelles. Ils seraient à même de compléter leur formation personnelle et d'acquérir à un plus haut degré la compétence spéciale que doit avoir chaque professeur, au moins dans la branche qu'il est chargé d'enseigner.

Toutefois, nous ne voudrions pas nous plaindre trop amèrement. En premier lieu, nous risquerions de paraître amoindrir le dévouement ou le succès de ceux qui ont été ou qui sont encore attachés à l'œuvre du scolasticat, ce qui serait autant contre notre pensée que contre la vérité. Non, elle est trop belle, mais aussi trop délicate, difficile, laborieuse et assujettissante, la tâche de contribuer à la formation des Oblats, pour que nous puissions exprimer autre chose que de l'admiration à l'endroit de ceux qui y ont donné de leur vie, dans notre maison Saint-Joseph. Ils n'attendent pas leur récompense de la terre. Mais ils trouvent leur réconfort à penser qu'à l'imitation du divin Maître qui enseignait ses apôtres, ils se sont penchés sur de futurs missionnaires pour éclairer leurs intelligences d'une doctrine divine et embraser leurs cœurs d'affections célestes. Ils nous édifient aussi grandement par l'austérité de leur vie et l'abnégation constante que ce ministère réclame d'eux à un degré presque héroïque.

Secondement, nous devons nous estimer heureux de la faveur que nous avons eue de garder aussi longtemps plusieurs des membres du personnel. Quelques-uns d'entre eux ont fait parmi nous un séjour dont peu de scolasticats peuvent fournir des exemples.

Du personnel actuel, le R. P. Supérieur en est à sa vingt-septième année de séjour dans la maison, le R. P. Duvic, à sa vingt-cinquième année, le R. P. Blanchin, à sa quatorzième, le R. P. Villeneuve, à sa sixième, et le R. P. Joyal, à sa quatrième. De ceux qui sont partis depuis huit ans, le R. P. Péruisset avait passé près de quatorze ans parmi nous, le R. P. Faure huit, les RR. PP. Louis Simard et Dalpé environ cinq ans chacun.

En définitive, nous avons plutôt lieu de rendre des actions de grâces à la divine Providence qui nous a fait mettre en pratique l'un et l'autre des articles de nos saintes Règles, relatifs aux changements du personnel dans nos séminaires. « Difficilement et rarement, y est-il d'abord énoncé, on changera ceux qui sont attachés aux séminaires, car il faut une longue expérience pour acquérir les qualités réclamées par cette sorte d'emploi, à savoir : profonde connaissance des sciences sacrées, méthode de sage direction, sagacité puisée dans l'oraison et l'expérience pour discerner les esprits et modeler petit à petit les âmes selon le divin exemplaire, le Christ. » (Const. et Reg., art. 55.) « Cependant, poursuit l'article suivant, ce ne serait pas un mince avantage pour notre Congrégation que quelques Pères qui se sont occupés, durant de nombreuses années, de la formation des clercs, fussent disséminés dans d'autres maisons, pour le plus grand bien de la doctrine et de l'observance régulière. » (Art. 56.) C'est en constatant la réalisation de ces deux articles de nos saintes Règles que nous voulons clore cette partie du rapport qui a trait aux changements opérés dans le personnel de notre communauté de 1904 à 1913.

J.-M.-Rodrigue Villeneuve,
O. M. I.

PROVINCE D'ALLEMAGNE

Maison de Saint-Charles.

(Suite du Rapport publié, nos de décembre 1910, p. 374, juin 1911, p. 190, septembre 1911, p. 311, mars 1912, p. 27, juin 1912, p. 145, et décembre 1912, p. 406.)

III. — De ceux qui ont bien mérité de Saint-Charles. — Les Supérieurs.

(Suite.)

D) Professeurs des époques précédentes. — Ici nous ne ferons mention que de ceux qui sont encore de ce monde, et bien qu'à eux seuls ils forment un groupe nombreux, nos « *Missions* » auront certainement une place pour chacun, vu que chacun en mérite une. Les voici donc suivant la date approximative de leur arrivée.

1885. — 1o *Le R. P. Abhervé-Guéguen.* — Le premier dans cet ordre est le R. P. Abhervé-Guéguen. Déjà professeur au juniorat de Heer, il suivit la communauté à Saint-Charles au mois d'octobre 1885, et fit partie du corps professoral jusqu'en 1891. D'après les données du *Codex historicus*, il fut professeur de quatrième en 1886 et 1887, professeur de rhétorique en 1888, professeur de français et préfet de discipline les deux années suivantes, et premier assesseur la presque totalité de son séjour à Saint-Charles, c'est-à-dire de 1886 à 1891. Vers la fin de septembre 1891, les supérieurs majeurs l'appelèrent à un autre poste important, un poste de confiance. Qu'on nous permette de reproduire les belles lignes dictées par cette obédience au chroniqueur de l'époque; tous ceux qui ont connu le bon

Père Abhervé, qui l'ont vu à l'œuvre, les souscriront sans hésitation aucune. « Le désir exprimé par le chef de la famille, lisons-nous à la date du 1er octobre 1891, est un ordre auquel on ne doit pas résister. Le P. Supérieur (celui-même qui écrivait ces lignes) a donc dû laisser partir cet ami, ouvrier de la première heure, qui n'avait jamais reculé devant la besogne, qui n'avait jamais marchandé son dévouement à l'œuvre du juniorat, ce religieux exemplaire qui avait su gagner l'estime et l'affection de tous ceux qui ont pu le connaître. Une séance a été donnée hier en l'honneur du R. P. Abhervé, qui a pu voir que son départ ne nous laissait pas indifférents. » Après cela on conçoit comment un peu auparavant le même chroniqueur ait désigné ce départ comme « une épreuve bien sensible pour la maison de Saint-Charles ». Et que dans cette maison on ne soit jamais devenu indifférent à l'égard du bon Père, nous en avons une preuve dans ces autres lignes tracées *currente calamo* dans notre chronique à la date du 22 décembre 1903 : « Nous sommes heureux de marquer pour ce jour la visite du R. P. Abhervé, maître des novices en Belgique et ancien professeur de St-Charles. Comme ce Père a vraiment bien mérité de notre maison et qu'il a laissé chez tous le meilleur souvenir, il était juste non seulement de nous réjouir de son apparition au milieu de nous, mais encore de le fêter à l'instar des plus dignes personnages » ; car en bonne politique le mérite doit primer tout. Enfin, les lecteurs le savent déjà, ouvrier de la première heure, le R. P. Abhervé vint assister au jubilé de cette maison, qu'il avait aidé à fonder et à consolider.

2° *Le R. P. Laufer.* — Le titre d'ouvrier de la première heure revient également au R. P. Laufer. De fait, ancien junioriste de Notre-Dame de Sion et l'un des premiers junioristes de Heer, il fut envoyé dans cette maison après son noviciat en 1885. Au mois d'octobre de la même année, il vint avec le juniorat à Saint-Charles et y resta

comme professeur jusqu'en 1890, donc pendant cinq ans. Aux rentrées de 1885, 1886 et 1887, il est chargé de la sixième, et les deux années suivantes de la troisième, ainsi que de l'enseignement des sciences en 1889. Le R. P. Laufer est aussi le premier des frères scolastiques professeurs n'ayant pas passé par le scolasticat. Le 30 juin 1889 il fut ordonné prêtre dans la chapelle de Saint-François à Bleyerheide, et le 1er juillet il offrit pour la première fois le saint sacrifice, auquel toute la communauté de St-Charles vint assister. Ce fut l'occasion d'une fête plus qu'ordinaire qui se reproduisit en partie le lendemain à St-Charles même. Les aptitudes du nouveau prêtre justifiaient les espérances que les Supérieurs avaient fondées sur lui, et lui promettaient de beaux succès au juniorat pour une longue carrière. Cependant, vers la fin de juillet 1890, l'obéissance le destina à la maison de Saint-Gerlach, et plus tard elle l'envoya à celle de Saint-Ulrich en Lorraine. C'est de là qu'il vint prêcher la retraite annuelle de nos junioristes en novembre 1899. Missionnaire déjà aguerri, il sut tellement charmer ses jeunes auditeurs par ses instructions, il les gagna tant par sa bonté que, s'il n'eût tenu qu'à eux, ils l'eussent gardé et fait réintégrer le corps professoral. Ils eurent du moins la joie de l'entendre une seconde fois à leur retraite de l'année suivante (oct. 1900). Une dernière fois nous revîmes le R. P. Laufer dans nos parages, ce fut en 1904, avant son départ pour les missions de l'Amérique du Nord. Si nous le lui rappelons, c'est que, en plus du vif plaisir de le posséder, il nous procura une visite qui laissa dans la communauté un agréable souvenir, savoir celle d'un lieutenant retraité, noble ami, brave catholique, cœur aussi généreux qu'intrépide. D'ici nous aimons à remercier le R. P. Laufer de nous l'avoir amené, mais aussi de tout le bien qu'il a fait lui-même au juniorat comme ouvrier de la première heure.

3o *Le R. P. Raffier.* — C'est un autre ouvrier de la même

heure. Il fut en effet professeur à Saint-Charles pendant l'année scolaire 1885-1886. Après cette année, si nous ne faisons erreur, il eut son obédience pour Jersey; mais il en revint en 1887, quelques jours avant Noël, et resta jusqu'en 1890, donc à peu près trois années scolaires, enseignant l'histoire et la géographie dans les classes supérieures. D'après le *Codex historicus* il donna aussi en 1888 le cours de philosophie aux frères scolastiques professeurs, et enseigna le français en 1889. Au commencement d'août 1890 l'obéissance le détacha une seconde fois du juniorat de Saint-Charles, et cette fois pour ne plus le rendre aux vœux de ses confrères. Ceux-ci avaient su apprécier les généreux et loyaux services que l'excellent Père avait rendus ici, et regrettèrent sincèrement son départ.

1887. — 4° *Le R. P. Caux.* — Arrivé au mois d'août 1887 et marqué sur la liste du personnel comme professeur d'histoire et de géographie dans les classes supérieures, le Rév. P. Caux quittait déjà Saint-Charles le jour de Noël de la même année; il se rendait à Jersey, où il était appelé à exercer le saint ministère dans l'église Saint-Thomas. Son remplaçant ici fut précisément le R. P. Raffier revenu de Jersey un peu auparavant.

5° *Le R. P. M. G.* — Arrivé à Saint-Charles en 1887, un mois avant la rentrée, il y resta deux ans comme professeur de seconde. Il était encore frère scolastique. Au mois de juillet 1889 il fut déchargé du professorat et put se rendre au scolasticat de Saint-François à Bleyerheide pour y achever ses études théologiques.

6° *Le R. P. Leyendecker.* — Voici ce que notre chronique raconte à la date du 17 octobre 1887 : « Un junioriste qui, à cause de son jeune âge, — il n'avait que quinze ans — n'avait pu suivre au noviciat ses compagnons de rhétorique,

est jugé apte à prendre la place du professeur de cinquième, qui vient de partir. Le R. P. Provincial et son conseil veulent bien ratifier la mesure adoptée, et le jeune frère entre en fonctions. » Ce junioriste, ce petit frère, c'était le R. P. Leyendecker. Les succès que le tout jeune professeur obtint et dont ses talents extraordinaires autant que sa bonne volonté avaient fait bien augurer, empêchèrent qu'on vînt à mépriser sa jeunesse : *Nemo adolescentiam tuam contemnat* (I Tim., IV, 12), et justifièrent pleinement la mesure prise à son endroit. Du reste son professorat à Saint-Charles ne devait être que transitoire. Vingt années plus tard, au mois de septembre 1907, l'ancien professeur de cinquième, devenu professeur de dogme au scolasticat de Hünfeld, prêchait la retraite annuelle au corps professoral de Saint-Charles ; et au mois de juillet 1910 il était aux fêtes jubilaires de la maison comme recteur de la mission des catholiques allemands à Bruxelles. Il nous réjouit de plusieurs autres visites, et toutes étaient agrémentées de cette bonté de caractère, de cette gaîté d'humeur qui le distingue, et qui ne dépare nullement le véritable Oblat de Marie Immaculée.

7° *Le R. P. L.* — Le nom du Révérend Père figure sur la liste du personnel de Saint-Charles à la rentrée de 1887. Il n'était, lui aussi, que frère scolastique, et fut chargé de la surveillance et de divers travaux qui ont leur vraie importance dans un juniorat, tels que reliure, autographie, etc. Cependant il resta peu ici, à peine un semestre ; car au mois de janvier 1888, il partit pour le juniorat de Sion. Il semble donc n'avoir été que prêté à Saint-Charles ; mais si cette maison n'eut pas le loisir de tirer de ce « prêt » des fruits plus abondants, elle a du moins appris à en connaître assez la valeur pour estimer heureux ceux qui le posséderaient. Entre 1888 et 1910 notre *codex* marque quelques visites du bon Père, trop semblables par leur brièveté à son séjour de 1887. Nous lui sommes néanmoins

reconnaissants de la joie qu'elles nous causaient toujours et de la charité dont elles étaient la preuve.

1888. — 8° *Le R. P. Hauersperger.* — Le jour où la communauté de Heer émigrait à Ravensbosch, elle y fut rejointe par un jeune étudiant du monde ; c'était le Père Joseph Hauersperger. Il n'avait encore fait qu'une partie de ses classes au collège de Bitche en Lorraine, et fut ainsi l'un des premiers junioristes de Saint-Charles. Après son noviciat, au mois d'août 1888, il y devenait professeur de cinquième. L'année suivante il put, en compagnie du F. Leyendecker, s'acheminer vers Rome pour y suivre les cours de l'Université grégorienne. Neuf ans après, au mois de septembre 1898, étant de maison au noviciat de Saint-Gerlach, il reprit le chemin de Saint-Charles, et y eut de nouveau une place parmi les professeurs. Ses principales charges jusqu'après la rentrée de 1900 furent l'enseignement du grec, du français, des sciences et d'autres matières secondaires, et la direction du théâtre. De plus, en 1899 et 1900, il s'ingénia et se dévoua à organiser pour les junioristes des jeux militaires fort intéressants. C'est justice de le reconnaître, il a fait à notre jeunesse, tant pour le travail que pour le délassement, un bien très appréciable. Avec le même dévouement et une égale habileté, sans se laisser rebuter par le mauvais temps, il fit élever de beaux arcs de triomphe et un magnifique baldaquin aux avenues de la maison pour la réception de S. G. Mgr Drehmans, quand celui-ci devait venir consacrer notre chapelle en 1900. Nous devons aussi au R. P. Hauersperger l'inscription faite sur parchemin que renferme la première pierre de la chapelle et qui relate, en un style lapidaire modèle, le fait et la date de la pose solennelle.

Au mois de septembre 1900, il commença avec nous la nouvelle année scolaire. Malheureusement sa santé ne tarda pas à trahir sa bonne volonté. Dès le mois d'octobre une fatigue extrême le met dans l'impossibilité de consa-

crer davantage ses riches talents à l'œuvre du juniorat ; il dut prendre un repos forcé jusqu'au mois de février 1901, époque où il reçut son obédience pour la maison de Hünfeld. Deux fois depuis, il revit Saint-Charles ; les quelques jours qu'il nous donna la seconde fois — janvier 1910 — ravivèrent nos sentiments de reconnaissance et augmentèrent la sympathie que nous n'avons cessé de nourrir envers lui, surtout aux heures d'épreuve.

9o *Le R. P. H.* — Le Révérend Père arriva de Saint-Ulrich à Saint-Charles le 29 avril 1888. « Le Révérend Père, écrit à cette date le chroniqueur, vient se reposer au milieu de nous des fatigues de l'apostolat. Sa connaissance de l'allemand lui permettra sans doute de nous rendre plus d'un service. Il pourra venir en aide à certains professeurs que la continuité et la fréquence des classes ont un peu fatigués ; et ces petites occupations le distrairont lui-même. »

Et voici de quelle manière le vaillant apôtre de la Lorraine se distraira dans la suite. Aux rentrées de 1888 et 1889, il est professeur d'allemand dans les classes supérieures et d'histoire dans les classes inférieures. Au mois de juillet 1889 il donne à Marialinden, lieu de pèlerinage au diocèse de Cologne, une mission de huit jours, la première petite mission prêchée par un Père Oblat dans ce diocèse (Cf. *Missions*, mars 1912, p. 39). A la date du 3 août 1889, le chroniqueur nous apprend que « le Père est souvent sur la brèche : il prêche presque tous les dimanches des sermons de charité dans le diocèse de Cologne. » Au mois de septembre 1889, Monseigneur l'évêque de Trêves, de passage chez les religieuses Ursulines de Fauquemont, accorde gracieusement au Père les pouvoirs de prêcher et de confesser dans son diocèse. Le Père voit ainsi son champ d'action s'étendre, et continue à le parcourir fréquemment pendant l'hiver de 1889 et l'été de 1890, en sorte que le chroniqueur a le plaisir

d'écrire de nouveau que le Père prêche à peu près tous les dimanches dans la province rhénane.

Mais tant de travaux, on le conçoit, finissent par ramener les fatigues de l'apostolat de Saint-Ulrich, et même par compromettre la santé du Père. Aussi à la rentrée de 1890 il n'est plus sur la liste des professeurs. Les supérieurs l'envoient aux eaux d'Ems, et en novembre, sa santé laissant toujours à désirer et le rendant impuissant à se livrer au ministère, on l'envoie prendre un repos prolongé au pays natal. Grâce à Dieu, il revient vers la fin de janvier 1891, « mieux portant, dit la chronique, frais et dispos et tout prêt à recommencer sa vie de dévouement en faveur de l'œuvre. » Ce dévouement, il en fait preuve en remplissant les fonctions d'économe, qu'on lui confie à cette époque, et en reprenant ses courses apostoliques, qui deviennent nombreuses comme précédemment. Le 17 août 1891 la maison de Saint-Charles perdit ce zélé Père; car en ce jour il nous quitta pour aller où l'obéissance l'appelait.

Il avait rendu de grands services à Saint-Charles; il avait été pour ainsi dire le remplaçant ou le continuateur du R. P. Ravaux, tandis que celui-ci était retenu à Bleyerheide (Voir *Missions*, mars 1912, p. 38); en un mot, comme le fait remarquer notre chronique en relatant une visite du cher Père (novembre 1904), ce Père est « un bienfaiteur de Saint-Charles; car pendant les années qu'il a passées ici, il a travaillé beaucoup à procurer les ressources nécessaires au développement du juniorat. » Les Pères de Saint-Charles lui doivent aussi le bienfait d'une retraite annuelle prêchée en 1906, et c'est comme un bienfaiteur inoubliable que nous avons été heureux de le revoir et de le saluer aux fêtes jubilaires de la maison.

10° *Le R. P. Otto.* — Le R. P. Otto est après le R. P. Laufer le second des frères scolastiques professeurs qui n'ont pas été au scolasticat. Son noviciat terminé en

1888, il monta avec le Fr. Hauersperger à Saint-Charles, et y resta jusqu'après la rentrée de 1903, c'est-à-dire au delà de quinze ans, dont six (1888-1893) inclusivement, comme professeur et neuf (1894-1903), comme missionnaire. La première année (1888), il fut professeur de quatrième ; les trois années suivantes (1889-1891), professeur de seconde ; en 1892, professeur de rhétorique, et en 1893, professeur de quelques matières secondaires, notamment d'instruction religieuse. Comme missionnaire il prit part à une vingtaine de missions pour le moins, prêcha plusieurs retraites, fit de nombreuses et longues courses apostoliques, remplaça souvent le clergé paroissial, donna une foule de sermons de charité ou de circonstance, et tout cela avec une constance et un désintéressement qui faisaient songer aux beaux titres décernés par l'Eglise à l'apôtre saint André, son patron : *Christi famulus, dignus Dei apostolus.* Nous aimions à nous grouper autour de ce bon confrère, de ce digne apôtre au jour de sa fête, d'autant plus qu'à cause de ses fréquentes sorties nous avions rarement cette joie au cours de l'année ; et c'était bien sincèrement que nous lui redisions alors notre *Ad multos annos !*

Mais la sainte obéissance allait mettre fin à notre joie. Au mois de novembre 1903 elle appela le R. P. Otto à la maison d'Arnhem. Ce fut pour nous autant que pour lui un grand sacrifice ; nous perdions en celui qui nous quittait un religieux édifiant et, comme on vient de le voir, un ouvrier vraiment dévoué, qui avait travaillé si longtemps et sans relâche pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et la prospérité de notre maison. Sans avoir été précisément un ouvrier de la toute première heure, il compte parmi nos premiers bienfaiteurs, parmi ceux qui jusque-là avaient le plus mérité de Saint-Charles ; et c'était un motif plus que suffisant de le faire participer à nos fêtes jubilaires en 1910.

1889. — 11° *Le R. P. Herrmann Bernard.* — Le R. P. Herrmann n'était encore que sous-diacre au scolas-

ticat de Saint-François à Bleyerheide, quand au mois de juillet 1889 les supérieurs l'envoyèrent au juniorat de Saint-Charles. En 1889 il fut professeur de cinquième, et en 1890 professeur de quatrième. Il eut de nouveau cette classe à la rentrée de 1891 (mois d'août). Le personnel enseignant ayant été modifié au mois d'octobre suivant, le R. P. Herrmann devint professeur de français pour les classes supérieures, et l'enseignemeut de cette langue resta son occupation principale jusqu'en 1896.

Cette année-là, en été, l'obéissance nous le prit pour en faire le premier missionnaire de la Cimbébasie, et il se rendit là-bas, vers la fin de septembre 1896, à la tête d'une bien petite caravane (voir *Missions*, déc. 1912, p. 412). Ce fut un événement pour notre maison que ce départ du R. P. Herrmann pour la mission naissante du Sud-Ouest africain ; c'en fut bien un autre, quand le Père revint en Europe en 1898, et nous réjouit de sa visite. Aussi le chroniqueur semble avoir taillé sa plume pour le raconter. « Ce soir, écrit-il le 7 mai 1898, le bruit se répand soudain dans toute la maison : Le R. P. Herrmann est là ! Le voilà, en effet, lui qui nous a quittés il n'y a pas deux ans : il vient, comme pro-Préfet de la Cimbébasie, assister au Chapitre général. Le voilà avec sa figure rayonnante d'autrefois, avec son teint un peu rembruni par le soleil d'Afrique : quelle joie pour nous tous de le revoir ! De quels applaudissements il est salué par nos enfants enthousiasmés ! avec quel empressement ils viennent tous lui toucher la main ! Plus grande encore sera l'avidité avec laquelle ils l'écouteront, quand il leur parlera de cette terre d'Afrique, où beaucoup d'entre eux iront sans doute le rejoindre un jour pour se dépenser comme lui au salut des pauvres nègres. » Le jour suivant était un dimanche ; on en fit une fête très solennelle, et le le R. P. Herrmann dut y accepter les honneurs de tous les offices comme ceux de notre musique : n'est-il pas le premier pro-Préfet de missions fourni par la jeune province d'Allemagne ?

Avant de repartir pour sa pro-préfecture il nous fit plusieurs visites encore ; et quand au commencement de ce siècle il échangea le noir continent contre le nouveau monde, il se garda de perdre le souvenir de Saint-Charles, auquel il avait donné les six premières années de sa vie sacerdotale. Bien plus, jusqu'au delà de l'océan il voulut contribuer aux joies de nos fêtes jubilaires en 1910, nous priant de procurer à notre chère jeunesse ce qu'on appelle une « belle journée ». Du lieu même où se passa la belle journée, journée de magnifique pèlerinage, nous envoyâmes au dévoué et généreux professeur d'autrefois l'expression de notre reconnaissance. Il le sait ; mais il nous plaît de la renouveler ici : *bis repetita placent.*

12° *Le R. P. Kieffer.* — Le R. P. Kieffer arriva ici au commencement de juillet 1889, peu de jours après son ordination sacerdotale au scolasticat de Bleyerheide, et fit partie du corps professoral pendant six ans, de la rentrée de 1889 à la sortie de 1895. Ses emplois furent les suivants : *a*) la première année, d'après le *Codex historicus*, professeur de sixième ; *b*) la deuxième année (1890), professeur d'histoire naturelle et de dessin ; *c*) les quatre années suivantes (1891-1895), professeur d'histoire et de géographie dans les classes supérieures ; *d*) les trois dernières années (1892-1895), professeur d'instruction religieuse en première ; *e*) de 1890 à 1893, préfet spirituel des frères convers. Il faut y ajouter la surveillance ou direction des travaux de construction durant quelques années, et de fréquentes sorties pour le saint ministère en Allemagne. Il a donc rempli des fonctions d'une grande importance, et il n'a pas manqué de s'y montrer ouvrier fidèle et dévoué dans le champ du père de famille ; par suite lui aussi il a réellement bien mérité de notre cher juniorat. Nos frères convers lui doivent également deux retraites annuelles prêchées en 1904 et 1910, et les Pères, le plaisir d'avoir eu un bon et intéressant voisin, quand il était de maison à

Saint-Gerlach. Le bon Dieu qui aime les humbles lui rendra tout au centuple.

13° *Le R. P. T. E.* — Ce Père, ancien junioriste de Sion et de Heer, était l'heureux compagnon du Fr. Herrmann, quand celui-ci nous arriva de Bleyerheide; il était alors diacre. Il eut la joie d'être ordonné prêtre à Liège, vers Noël 1889, et resta deux ans à Saint-Charles, de juillet 1889 à juin 1891, comme professeur de rhétorique. Dès son arrivée et jusqu'au jour de son obédience pour Pontmain il fut aussi chargé du *Codex historicus* de la maison; et il ne le tenait pas seulement bien au courant, il s'entendait encore à le rédiger d'une main soigneuse, dans ce style facile et agréable qui dénote le bon littérateur. Depuis son départ jusqu'au moment où nous écrivons ceci, vingt-deux années se sont écoulées (1891-1913). Dans ce long espace de temps il n'a pu succomber que quatre fois à la tentation de refaire le chemin de Ravensbosch, et chaque fois ce nous fut une extrême joie de le revoir : n'avions-nous pas alors au milieu de nous une de ces heureuses natures, qui dissipent la mélancolie comme le soleil les brouillards? Une fois même, au mois d'octobre 1903, il vint nous prêcher une retraite annuelle, dont son successeur dans la charge de chroniqueur a consacré le souvenir dans les lignes suivantes : « Nous tenons à remercier le R. P. prédicateur du bien réel qu'il nous a fait par ses instructions édifiantes, intéressantes et pleines de finesse. Du reste nous étions tous pour lui d'anciennes connaissances, avec lesquelles il se trouvait à l'aise, en sorte que pour arriver à nos cœurs il n'avait pas besoin de suivre quatre chemins. » Et puis le Père nous a édifiés et intéressés d'autres manières encore, savoir par plusieurs de ses écrits, dont il nous fit aimablement don : nous ne nommerons que la vie d'*Un apôtre du Sacré-Cœur*. Nous ne pouvions omettre de dire ici à l'auteur un nouveau et cordial merci, en attendant que Dieu le récompense de

tout ce qu'il accomplit si généreusement pour la bonne cause.

1890. — 14° *Le R. P. Classen.* — « Trois nouveaux professeurs viennent nous surprendre agréablement et nous apportent le concours de leur zèle et de leur intelligence. Ce sont des enfants du juniorat, les FF. H. Watterott et Classen, qui pourront nous rendre d'inappréciables services, grâce à leur connaissance de la langue allemande. » Voilà ce que nous lisons dans notre chronique à la date du 17 juillet 1890. Le R. P. Classen, alors le Fr. Classen, avait terminé son noviciat la veille, et il devenait professeur de Saint-Charles en même temps que le Fr. Watterott Ignace, sans que dans la suite il lui fût donné, non plus qu'à celui-ci, de faire des études au scolasticat. Son mérite est d'autant plus grand qu'il a consacré le printemps de sa vie religieuse à l'œuvre du juniorat. Mais voyons comment il a travaillé au milieu de notre jeunesse, qu'il aimait et et dont il était aimé.

Les deux premières années (1890-1891), il fut professeur d'allemand dans différentes classes, et professeur de quatrième en 1892. « Le mois d'octobre 1893, dit la chronique, sera mémorable dans la maison de Saint-Charles », et, ajouterons-nous, dans la vie du R. P. Classen. En ce mois, en effet (voir *Missions*, mars 1912, p. 32), fut fondée notre *Maria Immaculata*, et le R. P. Classen, non encore prêtre, fut l'un des fondateurs. La rédaction de cette revue devait être à Saint-Charles son travail principal sinon exclusif, et rarement quelqu'un fut taillé comme lui pour pareille besogne. Le chroniqueur ne s'était pas trompé : le nouveau, l'intelligent professeur, arrivé le 17 juillet 1890, connaissait parfaitement l'allemand, sa langue maternelle, et il composait avec une facilité étonnante : n'avait-il pas, simple élève de rhétorique, composé une histoire de la littérature allemande à l'usage des junioristes, et un gracieux petit poème, qu'il dédia à son vénéré supérieur, le

R. P. Legrand ? On eût dit qu'il était né écrivain ; et certes les innombrables écrits : articles, brochures, biographies, etc., sortis depuis de sa plume, le prouvent surabondamment.

Pourtant l'année 1894 amena pour lui un jour plus mémorable encore ; car au mois de mai il eut le bonheur d'être ordonné prêtre à Liège. Au mois de décembre de l'année suivante il fut envoyé à Saint-Gerlach, mais pour nous être renvoyé au commencement de janvier 1897 : la sainte obéissance n'eût pu nous faire un plus riche cadeau de nouvel an. Pendant cette année nous eûmes plusieurs fois l'occasion d'admirer aussi en lui l'orateur à la diction aisée et saisissante, à l'extérieur avenant, mais un orateur dévoué, un prédicateur zélé, toujours disposé à rendre service en prenant la parole. Ainsi, selon le *Codex historicus*, il nous donna le sermon de clôture du mois de saint Joseph, bien qu'à cette époque il prêchât une station quadragésimale à l'église Saint-Sauveur à Aix-la-Chapelle. Au mois d'août, dans la même ville, il fut le prédicateur de circonstance à la première messe d'un de nos jeunes Pères, et au mois de septembre, au baptême de notre cloche, il nous parla avec beaucoup de grâce et d'à-propos.

Mais nous ne devions pas jouir davantage de son beau talent d'orateur et de son agréable commerce : au mois de décembre 1897, la rédaction de la *Maria Immaculata* ayant été transférée au scolasticat de Hünfeld (voir *Missions*, ibid.), le R. P. Classen partit avec ses collaborateurs pour cette maison. Au mois de février 1903 il nous revint de là-bas, non pour être des nôtres une troisième fois, mais pour refaire sa santé bien délabrée. Nous étions heureux de l'avoir au milieu de nous pendant plus de deux mois et de lui prodiguer tous les soins possibles ; d'autre part nous avions le chagrin de constater que le cher Père ne se remettait pas ou très peu. Or, malgré son état maladif, malgré ses fatigues persistantes, il ne perdait jamais sa gaieté habituelle ; il cherchait même à se rendre utile, fai-

sant la méditation aux junioristes, remplaçant les professeurs en classe, prêchant à l'occasion. Il connut même, à ce propos, un bien beau succès d'après la chronique, par le discours qu'il prononça devant la communauté réunie, quand nous fîmes ici, au mois d'avril 1903, les noces d'argent de Léon XIII comme Pape. Le Père, il est vrai, mettait tout à contribution pour célébrer dignement l'illustre Pontife : l'éloquence de l'orateur, l'élégance du style, même un peu de cette bonne originalité que l'on trouve souvent chez les habitants des bords du Rhin. Aussi, grand fut l'enthousiasme qu'il excita dans l'auditoire ; grande fut notre reconnaissance envers ce sympathique confrère, qui pouvait s'appliquer les paroles de l'Apôtre : *Cum infirmor, tunc potens sum* (II Corint., xii, 10).

Voilà de quelle manière le R. P. Classen a si bien mérité de Saint-Charles, et voilà pourquoi nous ne saurions l'oublier. Nous n'oublierons pas non plus que depuis cette époque, notamment depuis qu'il est attaché à la mission des catholiques allemands à Bruxelles, il est venu nous voir maintes fois, aussi souvent qu'un voyage nécessité par le saint ministère le rapprochait de nous, et que ses infirmités n'y mettaient pas un obstacle trop grand. Alors non seulement notre jeunesse, pour laquelle il avait de temps en temps petite harangue en réserve, ne se lassait point de l'applaudir ; chacune de ses visites nous montrait encore en lui la vérification de ces autres paroles de l'Ecriture : *Non habeat amaritudinem conversatio illius, nec tœdium convictus illius, sed lœtitiam et gaudium.* (Sap., viii, 16.)

15° *Le R. P. Loos.* — Un témoin oculaire, devenu plus tard chroniqueur de Saint-Charles, nous apprend que le R. P. Loos, ancien junioriste de Sion et alors novice sortant, « a exercé les fonctions de professeur au juniorat de Heer, l'année de la fondation ». Le 25 août 1890 il arrivait ici pour apporter de nouveau au corps professoral « le con-

cours de son intelligence, de sa bonne volonté et de son expérience » ; c'était en remplacement du R. P. Laufer, qui était allé un mois auparavant lui succéder au noviciat de Saint-Gerlach comme socius du R. P. Maître (23 juillet 1890). Il fut professeur à Saint-Charles pendant quatre années, de la rentrée de 1890 à la sortie de 1894 ; il enseigna surtout les sciences dans les classes supérieures, de même une année la philosophie et une autre la morale aux frères scolastiques professeurs. Il fut aussi l'un des Pères qui entre temps faisaient souvent du ministère à l'extérieur ; comme le R. P. Otto, il eut part à plusieurs travaux de missions en qualité de prédicateur ou de confesseur. De cette manière sans doute il s'initia peu à peu à l'apostolat proprement dit, auquel il fut appelé en 1894, et qu'il devait exercer avec tant de distinction et de succès. Les Pères de Saint-Charles eux-mêmes purent trois fois en faire l'expérience : car le R. P. Loos vint leur prêcher la retraite annuelle en 1900, en 1905 et en 1910, donnant chaque fois une tout autre série de conférences également élevées et pratiques. Ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre chaque fois s'en souviennent aujourd'hui encore avec satisfaction et reconnaissance.

(*A suivre.*) (*Le chroniqueur de Saint-Charles.*)

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE

Rapport sur la Mission de Kamloops,

par le R. P. J.-M. Le Jeune, *O. M. I.*

Depuis le 15 octobre 1879, trente-trois ans ont passé sans apporter de changement notable dans le genre de mes travaux, et, de fait, voici trente et un ans que je suis dans ma chère mission de Kamloops. Au commencement, l'état de ma santé, sans m'obliger jamais à garder le lit, était plutôt mauvais; mais depuis que j'ai eu le bonheur de passer par Sainte-Anne d'Auray et Notre-Dame de Lourdes, je me porte à merveille. Et cependant, de jour en jour, les occupations du saint ministère deviennent plus absorbantes, et les voyages incessants, puisque pour visiter les différents postes de la mission, — soit une douzaine de camps avec autant d'églises ou chapelles — il me faut parcourir environ un bon millier de kilomètres tous les deux ou trois mois.

Dans ma tournée de l'hiver dernier, j'ai relevé quelques détails intéressants.

Voici d'abord une preuve que c'est au pied de l'autel, à la Table sainte que s'effacent les préjugés de races et se confondent les couleurs. A Tappen, un vendredi matin, je célébrai la sainte messe chez un blanc, et soixante sauvages vinrent y assister. Le lendemain, j'allai offrir le saint Sacrifice chez le chef François, qui, bien que sauvage, s'est bâti une jolie maison avec chapelle. Quelle ne fut pas ma joie de voir assister et communier à cette messe dite chez un sauvage et au milieu des sauvages toute la famille blanche qui m'avait donné l'hospitalité la veille.

A Shuswap, il y eut une réunion générale, à l'effet

d'aviser à réparer le scandale qui avait été donné dans le camp. Dans une assemblée, tenue quelque temps auparavant, hors ma présence et à mon insu, on s'était livré à des danses sauvages ; le chef — probablement pris de boisson — avait mal parlé ; des murmures plus ou moins confus s'étaient élevés. On s'attendait à une verte semonce. Toutefois, le nombre des coupables ne dépassant pas quatre ou cinq, il parut préférable de tout arranger en confession, après qu'on eut manifesté du regret et réparé de la manière la plus parfaite possible le scandale donné. Tout est rentré dans l'ordre.

La mission comprend environ deux mille catholiques : 250 blancs et 1750 sauvages. Sur ce nombre, il y a 800 fervents communiants qui s'unissent au missionnaire chaque matin, à l'offrande du saint Sacrifice. L'an dernier, le chiffre des communions s'est élevé à 25.000. Si ces fidèles étaient réunis ou groupés, on compterait plus de 200.000 communions par an ; mais comme ils sont dispersés dans douze camps éloignés l'un de l'autre comme les cathédrales de nos pays, ils suppléent à la communion fréquente qui n'est possible que pour le plus petit nombre d'entre eux, par plus de 250.000 communions spirituelles.

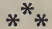
Mes gens de Kamloops sont toujours les plus fervents. De la fête de l'Immaculée Conception à l'octave de Noël, il y a eu près de 1.200 communions. Les petits et petites surtout sont charmants, ils chantent et prient à ravir ; ils sont les plus fidèles à la visite au Saint Sacrement.



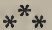
Nos Indiens ne prêtent pas à des descriptions aussi pittoresques que celles des sauvages de l'Athabaska et du Mackensie. Par leur genre de vie, ils se rapprochent beaucoup plus des blancs : maison, mobilier, vêtement, nourriture, ne diffèrent guère de ceux des classes modestes chez les peuples civilisés. Ils ont leurs privations, sans doute, et

leurs épreuves, mais ils savent les supporter. En général, la religion fait la base de leur vie ; elle occupe une grande place dans l'existence de chaque jour. Les femmes, surtout, sont d'une parfaite modestie et pureté de mœurs : quelques-unes d'entre elles s'élèvent à un degré de vertu et de ferveur qui ne serait pas indigne des foyers les plus chrétiens dans les meilleurs pays.

J.-M. Le Jeune, O. M. I.



Voici quelques traits, se rapportant à une autre mission, qui montrent jusqu'à quel point l'appréciation du missionnaire, encore qu'elle soit indulgente comme celle d'un père, n'en est pas moins fondée sur la réalité.



Un jour, un vieux de la tribu Douglas vint à s'égarer dans ses courses ; après avoir erré pendant longtemps à travers les défilés des montagnes, il s'arrête épuisé sur le bord d'un précipice et, agenouillé sur la neige, il commence par se recommander à Notre-Seigneur dans le sacrement de l'autel, le priant de lui venir en aide dans son péril. Sa prière fut exaucée ; sans savoir comment, dit-il, je me sentis glisser en bas et quelques instants après, non seulement j'étais hors de danger, mais je pus dès lors reconnaître mon chemin. En racontant ce fait, il ne cessait de répéter avec reconnaissance : « Maintenant plus que jamais je crois que c'est le Bon Dieu qui est contenu dans l'Eucharistie. » C'est cet esprit de foi qui porte nos Indiens dans leurs visites au Saint Sacrement à s'adresser à Notre-Seigneur, commme un homme parlant à un autre homme.

Un jour qu'en pleine séance de catéchisme je les interrogeais sur la manière dont ils s'acquittaient de leurs visites au Saint Sacrement, je fus on ne peut plus édifié de la

réponse du plus grand nombre. Un entre autres me dit: Quand je vais à l'église pour rendre visite à Notre-Seigneur je m'arrête sur le seuil de la porte et les regards dirigés vers le tabernacle je lui dis: « Maître, je viens te voir. » Puis, m'avançant de quelques pas, je lui paie mon salut en faisant la génuflexion. Une fois agenouillé, je demande à Notre-Seigneur de vouloir bien m'aider à devenir bon, d'oublier mes péchés passés, et après l'avoir prié de me bénir je me retire en lui disant: « Je reviendrai te voir aussitôt que je le pourrai. »

Tant que le Saint Sacrement est dans leur église c'est un spectacle de grande édification que de voir ces bons chrétiens profiter des instants laissés libres entre les divers exercices de la mission pour aller à plusieurs reprises rendre leur hommage à celui qui se plaît avec les simples. Il n'est pas rare de trouver l'église presque remplie de monde le matin avant la messe. J'en ai trouvé qui allaient près de trente fois dans un jour à l'église alors qu'ils se préparaient à leur première communion.

En l'absence du prêtre, alors que la Sainte Réserve n'est plus dans leur église, ils n'omettent pas pour cela cette sainte visite; au contraire, ils y sont fidèles tous les jours et se transportent en esprit là où ils savent que réside Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement.

Au milieu des occupations les plus distrayantes on les voit se recueillir un instant et diriger leurs cœurs vers Celui qu'ils aiment. L'un d'eux, étant un jour à la chasse, venait à peine de s'agenouiller pour faire sa prière accoutumée, qu'un chevreuil gras et beau se présente à une portée de fusil. Lui tirer dessus fut sa première pensée, mais réflexion faite il se dit : Il vaut mieux sacrifier le chevreuil que de laisser mon entretien avec Notre-Seigneur, et il continua sa prière.



La fidélité à cette pratique leur attire les grâces les plus précieuses.

On est édifié de les voir à l'approche du jour de la Communion générale. Leur conduite devient toute différente; ils semblent alors oublier toutes choses pour ne s'occuper que de cette importante action; leurs visites à l'église sont multipliées; un certain recueillement règne alors dans tout le camp; les conversations sont plus édifiantes. Ils préparent les habillements qu'ils ne portent qu'en cette circonstance et qui sont déposés, après la Communion, dans une cassette. J'ai trouvé de ces braves gens qui la veille ne dormaient pas, et comme je leur en demandais la raison, ils me répondirent : « Le cœur bat trop. » En effet, on peut s'apercevoir de l'espèce de faim spirituelle qui les dévore, surtout lorsqu'ils sont restés longtemps sans avoir eu la consolation de communier.

Dès l'aube du jour où ils communient vous les trouvez en grand nombre agenouillés près de la table de communion, attendant l'heureux moment. Et quand le troisième coup de cloche annonce la messe, on peut voir comme un frémissement de joie parcourir tous les rangs. Je voudrais que tous les chrétiens puissent contempler nos bons Indiens s'approchant de la sainte Table; je suis sûr qu'ils en seraient touchés jusqu'aux larmes.



Pour avoir l'occasion de communier ils ne reculent devant aucune privation, aucune fatigue. On était en 1885. Sa Grandeur Monseigneur Durieu promit aux Seashels trois communions à ceux qui viendraient à la Mission de Bourrad-Inlet à plus de soixante et dix milles de leur pays : il n'en fallait pas davantage pour les décider. Cependant la

saison était rigoureuse, le vent du nord soufflait nuit et jour et la terre était couverte de neige. Je passai chez eux deux jours avant le temps du départ. Je leur dis que vu l'inclémence de la saison ils pourraient bien ne pas aller tous à Bourrad-Inlet, qu'à mon retour des Flayamines je viendrais leur donner une mission. « Non ! Non ! répondirent-ils d'une commune voix, nous irons tous ; Monseigneur nous a promis trois communions. » Ce qu'ils firent avec un courage vraiment admirable. J'ai été obligé plusieurs fois d'admonester nos bons Indiens de Lillooet pour avoir abandonné leurs champs et leurs troupeaux afin d'avoir la consolation de recevoir une fois de plus la communion. J'en ai vu faire quinze milles à pied pour aller la nuit finir certains travaux et revenir le lendemain pour se confesser et communier.

L'esprit tout rempli de cette divine nourriture de leur âme, ils vont jusqu'à oublier la nourriture du corps. Plusieurs s'abstiennent de manger le jour de leur communion ou mangent très peu. On les voit alors recueillis, assis près de l'église, parlant tout bas et semblant savourer la joie spirituelle qui remplit leur cœur. J'en ai vu plusieurs pleurer de joie en entendant l'annonce de leur admission à leur première communion, et d'autres, quand, pour des raisons légitimes, ce temps d'attente était prolongé, verser des larmes amères et venir à plusieurs reprises s'agenouiller devant moi me demandant de vouloir bien abréger le délai.

Fidélité de nos chrétiens à la prière matin et soir.

Nos bons Indiens sont ici pour les blancs et pour les autres Indiens non encore catholiques un sujet d'édification par leur constante fidélité à la prière quotidienne.

S'ils travaillent chez les blancs le respect humain ne les arrête pas ; ils n'omettent jamais leurs prières quand bien même ils seraient surchargés de travail. Ils savent alors se lever de bonne heure pour vaquer à ce premier devoir du

chrétien. J'étais en mission chez les Seashels lorsqu'un jour je vis arriver une chaloupe montée par trois blancs. L'un d'eux était le directeur d'une compagnie américaine et en même temps l'un des principaux explorateurs d'or et d'argent de San-Francisco. Il venait pour examiner la mine de cuivre découverte dans le pays des Seashels. Il me demanda trois Indiens pour l'aider dans son excursion. Je les lui cédai volontiers. Pendant leur voyage qui dura trois jours, ce Monsieur fut on ne peut plus édifié de la conduite de nos Indiens. Matin et soir, selon leur coutume, ils s'agenouillaient dans leur tente pour dire leur prière. Lui qui savait lire dans les livres n'en faisait pas autant, mais se glissant tout doucement près de la tente de nos Indiens, il se plaisait à les écouter. A son retour il me dit : « Je vous remets vos trois Indiens ; ils m'ont beaucoup édifié en les entendant réciter leurs prières du matin et du soir. » Je ne pouvais m'empêcher de songer que le monde non civilisé fait honte au monde civilisé.

Il n'y a pas jusqu'à la cloche de l'Angélus qu'ils n'omettent jamais de sonner. Vous pouvez alors entendre, soit dans leur camp de pêche, soit dans leur partie de chasse, le son de la petite cloche célébrant le matin, à midi et soir le souvenir d'un Dieu fait homme.



Leur respect et leur affection pour le prêtre. Ils considèrent le prêtre comme le représentant de Jésus-Christ, aussi ont-ils en sa personne la plus grande confiance. Ce sentiment chez quelques-uns est si vif qu'ils vont jusqu'à vous appeler Jésus-Christ. J'en ai vu faire une grande génuflexion devant le prêtre avant de se mettre à genoux au tribunal de la pénitence.

Quelques blancs mal avisés attaquent-ils les prêtres, aussitôt ils sont là pour les défendre et protester, eux aussi, à leur manière. Ecoutez leur conversation, c'est tou-

jours le prêtre qui revient sur le tapis, au point que plusieurs fois les blancs nous en ont fait la remarque! « C'est étrange, me disait l'un deux, vous ne pouvez entendre converser les Indiens sans remarquer qu'ils parlent du prêtre. »

Oui, grande est son influence parmi nos Indiens : aussi, sur un mot de sa part, on peut voir des tribus entières se lever et passer des journées en chemin pour aller se grouper autour de leurs missionnaires, pour assister aux exercices d'une mission et se mettre pendant plusieurs jours entièrement à sa disposition. Spectacle vraiment édifiant que de voir plus de cinq cents ou six cents Indiens assidus à se rendre au son de la cloche à toutes les places indiquées par le prêtre. Si pour une raison ou pour une autre, ils ne peuvent assister aux exercices communs vous les voyez venir avertir et expliquer les motifs de leur absence.

Pendant le cours de la mission, certains jours sont réservés pour les travaux manuels. Ils s'en acquittent avec un grand esprit de pénitence, ce qui permet au missionnaire de faire exécuter des travaux d'embellissement à leurs églises ou de réparations aux maisons qui en ont besoin.

A un signal donné les travaux sont suspendus et quelques instants après tous sont réunis soit à l'église, soit à la maison du catéchisme.

On ne se contente pas dans ces réunions d'expliquer la doctrine chrétienne, on forme aussi les Indiens à la vie chrétienne.

Ils viennent, quand bon leur semble, se mettre à genoux devant le prêtre et prier toute l'assemblée de vouloir bien dévoiler leurs défauts extérieurs. Ce qu'on exécute alors avec fidélité sans omettre les plus petites choses. Grande est l'édification de voir avec quelle humilité le patient écoute les observations de toute l'assemblée et se soumet ensuite à l'admonition faite par le missionnaire. Il faudrait être témoin de ce spectacle pour en avoir l'idée.

Ils regardent le prêtre comme leur père. Privés de sa présence pendant quelque temps, ils ont hâte de le revoir. L'arrivée du prêtre est toujours pour eux un jour de bonheur. Alors ils l'entourent, lui demandent des nouvelles de tout, viennent lui faire part de leur joie et de leur tristesse, lui demander son avis. De là, on le conçoit, un surcroît d'occupations pour le missionnaire, mais aussi un grand sujet de consolation.

Quand la mission est terminée et que l'heure du départ est arrivée, la scène change. On peut voir la tristesse peinte sur tous les visages. Ils sont là qui vous entourent comme pour vous dire : Ne t'en va pas. Puis ils viennent à plusieurs reprises vous toucher la main ; ils vous accompagnent à quelque distance et quand enfin ils sont obligés de vous quitter, leurs regards ne cessent pas de vous suivre longtemps encore.

Ceux qui conduisent le prêtre sont comme les représentants de toute la tribu, aussi prennent-ils toutes les précautions pour vous adoucir les incommodités du voyage. J'ai toujours admiré leur assiduité à procurer aux prêtres soit des chevaux, soit des canots quand ils en ont besoin.

J'ai trois lacs à traverser pour me rendre à la mission de Chelalh et je suis toujours sûr de trouver soit des chevaux, quand nous sommes rendus au portage, soit des canots, quand nous arrivons aux lacs. Cela les oblige à de grands sacrifices, car il faut compter avec le manque de nourriture et la rigueur de la saison. Un hiver, au mois de décembre, je retournais de Lillooet Meadour à New-Westminster. Le froid était intense, la neige tombait à gros flocons. J'hésitais à partir. Cependant j'étais dans l'alternative ou bien de rester là tout l'hiver et de manquer les Indiens de la mer ou bien d'exposer la vie de ces chers Indiens ainsi que la mienne en voyageant par un temps pareil. J'admirai leur générosité. Quatorze d'entre eux se présentèrent pour me conduire. Nous partîmes ; la rivière Lillooet était gelée, il fallut transporter jusqu'au lac sur

leur dos le canot, c'est-à-dire pendant près de trois milles, avec ce froid. La neige continuait de tomber, le vent du nord venait ajouter sa part à nos souffrances; cependant tout le monde était joyeux. Nous traversâmes le lac de Pomberton en une journée, nos habits couverts de neige, le corps transi de froid; le soir, nous campâmes dans une baraque ouverte à tous les vents. Il restait encore à faire 30 milles de portage pour atteindre le lac Douglas. Mes gens me prêtèrent un cheval tandis qu'eux-mêmes furent obligés d'aller à pied dans la neige recouverte d'une croûte de verglas. Le second jour nous eûmes un mélange de pluie et de neige qui nous mouilla jusqu'aux os; nous n'étions pas au bout cependant. Nous prîmes le canot à Douglas pour parcourir les cinquante milles qui nous séparaient de Harrison River où nous arrivâmes bien fatigués. Je dis adieu à nos chers Indiens et les remerciai de tout mon cœur du dévouement qu'ils avaient montré envers le prêtre. Et ces braves gens avaient à faire encore le même trajet pour aller rejoindre leurs familles. Que la Vierge Immaculée les protège!

O. M. I.

VICARIAT DU KEEWATIN

Rapport sur la Mission de l'Ile à la Crosse

Par le Rév. P. Rossignol, *O. M. I.*

A mon tour, je viens vous faire un petit rapport sur notre mission et vous donner quelques détails qui en feront connaître l'état actuel puisqu'il est désirable que chaque mission soit en quelque sorte photographiée dans nos Annales de famille.

Ce qu'était la mission de l'Ile à la Crosse avant juin 1911, les Annales l'ont fait connaître déjà, car d'autres l'ont dit à plusieurs reprises. D'ailleurs, à vouloir remonter plus haut je risquerais de me tromper : je ne connais bien que ce qui s'est passé depuis.

J'arrivai ici où l'obéissance venait de m'envoyer, tout nouveau dans la place, un peu désorienté ; heureusement je trouvai pour me mettre au courant des choses un compagnon expérimenté, le R. P. Rapet, qui a passé ici le long séjour de 33 ans. Je fis ensuite connaissance avec le bien dévoué Fr. Pouliquen, notre indispensable factotum, qui compte aussi ses quelque 17 ans de résidence et qui complète notre communauté de trois.

Aussitôt j'eus la chance de voir notre population réunie, pour la circonstance, presque au complet autour de l'église, afin de participer au bienfait de la visite épiscopale. Sa Grandeur, Mgr Charlebois, en effet, bien qu'ayant pris possession de son vicariat depuis peu seulement et n'étant encore que provisoirement installé, brûlait du désir de connaître au plus tôt ses ouailles. Il était donc venu nous visiter et nous apporter les grâces attachées au passage du Pasteur parmi ses brebis.

Je fus donc tout d'abord témoin d'une retraite de huit jours donnée à notre population et pus constater l'empressement de chacun à se rendre aux exercices et à venir écouter la parole de Dieu. Sa Grandeur prêcha elle-même en langue crise et le R. P. Rapet interpréta les sermons en montagnais pour la catégorie de fidèles qui n'entendent que cette langue. Ces exercices s'achevèrent en faisant du bien à tous et furent couronnés par une belle communion générale de 7 à 800 personnes et par une théorie de 157 enfants ou grandes personnes qui reçurent le sacrement de Confirmation.

Après la visite de Monseigneur l'Evêque, les officiers du gouvernement vinrent procéder au recensement de notre population et ils trouvèrent le chiffre de 1055 personnes

réparties comme suit : Métis 540, Montagnais 400, Cris 100 et Blancs 15. Voilà la présentation de nos paroissiens faite.

Quant à la paroisse on peut se figurer une circonférence plus ou moins régulière de 100 milles de rayon dont le centre se trouve être l'église de la mission avec, dans les principaux villages éloignés, trois chapelles, au nord-est, au nord-ouest et au sud. A des dates convenues, nous allons rencontrer et instruire dans ces chapelles les habitants respectifs des alentours.

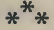
Outre ces visites déterminées à l'avance, il y a toujours chaque année des voyages à faire, plus ou moins nombreux, pour la visite des malades. L'année qui vient de s'écouler n'a pas fait exception et nous avons dû faire des voyages de cette double espèce. Le *Codex historicus* en relate 34 depuis juin 1911, variant de 20 à 350 milles de parcours chacun, en canot ou en traîneau à chiens. Dans un de ces voyages le R. P. Rapet, qui poussa jusqu'au lac des Sables, fut absent cinq semaines.

Et maintenant quel est le niveau de notre population au point de vue spirituel ? Il y a de l'assez bon, du passable et du médiocre ; du bon et du mauvais... il pourrait y avoir pire. Si les missionnaires du bon Dieu sont là pour prêcher le bien, les missionnaires du diable sont dans le champ aussi pour faire les affaires de leur patron. Les désordres dus à l'immoralité et à l'ivrognerie arrivent plus souvent qu'on ne le désire et ils sont l'œuvre surtout des commis protestants de la région qui font la traite des fourrures. Ils font venir la boisson, invitent nos gens à boire, quelquefois même les forcent à s'enivrer. Trois de ces commis, déjà eux-mêmes sous l'influence du whisky, se saisirent un jour d'un jeune homme, le garrottèrent, et, lui ouvrant la bouche, lui firent avaler de force le contenu d'une bouteille. Non content de pousser nos pauvres sauvages à l'ivrognerie, ils ont essayé de les entraîner à d'autres désordres en organisant des bals à grands frais. L'hiver

dernier, ils commencèrent une série de ces bals. Ils allaient dans une maison, à trois milles, le soir, portaient des provisions pour attirer le monde par la perspective d'un bon souper : gâteaux, raisins, sucre, thé, bonbons, etc... Mais après le second essai, ils cessèrent. Ils s'aperçurent que le monde venait bien pour goûter aux friandises et s'éclipsait ensuite après les avoir englouties. Ils se trouvaient seuls de nouveau au moment de danser. De dépit, ils avouèrent qu'à garnir l'estomac des autres gratis, sans autre résultat, « le jeu n'en valait pas la chandelle ». Ce fut un fiasco ; mais l'intention y avait été.

Nous interdisons la danse ici, parce qu'elle est immorale. Certaines personnes se font les champions de la danse, je le sais, et prétendent qu'elle est un pur amusement. Je ne veux pas discuter s'il y a des danses morales parmi les blancs, je sais seulement que parmi les sauvages de notre pays la danse est immorale. Une preuve entre toutes : c'est qu'on se cache pour danser, et que, même pour de l'argent, on ne danserait pas de jour.

Je reconnais que parmi nos paroissiens quelques-uns sont aussi gangrenés et gangreneux que les protestants dont je parle. Mais ceux-ci ont perverti ceux-là, et ne font que coopérer à leur œuvre de corruption. Voilà d'où est venu et d'où vient le mal, et voilà pourquoi notre ministère est entravé et produit des fruits peu apparents. Les ronces et l'ivraie étouffent le bon grain. N'est-ce pas d'ailleurs le même combat sur toute la surface du globe ? Nous ne sommes pas plus privilégiés que les autres sous ce rapport, voilà tout.



A propos des voyages dont j'ai parlé, je veux en mentionner un qui diffère des autres par son but, encore qu'il soit tout à fait propre au ministère du missionnaire.

A 100 milles d'ici et à quelque 40 milles du lac Vert et du lac des Prairies, se trouve, entre ces trois missions, un coin

de terre, comme un îlot, où le diable règne en maître ; une vraie « réserve » du démon. Cet endroit se nomme le lac Poule d'eau et l'on trouve là une poignée d'environ 70 sauvages cris encore absolument païens. Depuis longtemps les missionnaires ont fait des efforts pour entamer ce bloc de l'erreur et amener ce petit noyau d'infidèles dans le bercail du Seigneur. Mais toujours en vain. Sur l'ordre de Monseigneur, je partis pour aller visiter ces réfractaires et essayer de leur dessiller les yeux. J'avais entendu parler d'eux et de leur endurcissement, je croyais les connaître, et sans me faire illusion sur le résultat de ma visite, je pensais du moins pouvoir prendre contact avec eux. Mais non, je me trompais encore, même sur ce point ; ils sont gardés par le diable avec une jalousie sans pareille. Evidemment, sous l'inspiration de leur maître tyrannique, ces pauvres païens refusent d'écouter toute parole qui a rapport à la religion. Parlez-leur de chasse et de pêche, ils sont contents, ils jubilent de voir que vous connaissez leur manière de vivre. Passez de là si habilement et si timidement que vous voudrez à la question de religion, de l'âme, de Dieu, ils vous arrêtent net par une déclaration furibonde de leur croyance, vous disant, sans détour, qu'ils ne veulent pas entendre parler d'une autre religion que la leur, la seule qui a été faite pour eux, celle qu'ils suivent de père en fils, la seule bonne, d'après eux ; pour un peu ils se croiraient capables de vous convertir.

Ce qu'est leur religion ? C'est un amas de superstitions, de niaiseries, c'est l'adoration de tout ce qui n'est pas Dieu.

J'ai demeuré quinze jours avec eux, logé chez l'un des principaux de la place qui ne me gardait qu'à contre-cœur dans sa maison. J'ai vu leurs jongleries, leurs danses religieuses, leurs festins religieux, leurs cérémonies avec le calumet ; je les ai vus s'essayer de guérir un enfant malade en conjurant les esprits ennemis ; j'ai entendu leurs chants, le son de leur tambour et de leurs cornes à poudre remplies de ferrailles ; je les ai entendus invoquer leurs esprits

protecteurs, leur demander aide et soutien, surtout de la nourriture, des fourrures et l'invulnérabilité contre la maladie : tout pour ici-bas, rien pour l'au delà, tout pour le corps, rien pour l'âme. Tout cela je l'ai vu, sous mes yeux, dans l'étroite cabane où j'étais assis et où ils se réunissaient un peu par habitude et un peu pour me narguer et me montrer ce dont ils étaient capables.

Ils ne nomment pas le démon par son nom dans leurs incantations et invocations, mais ils supplient les esprits, leur parlent, les appellent en les nommant : vent du nord, l'homme de la lune, l'enfant de la montagne, l'ours, etc... et ces esprits viennent leur répondre pendant leur sommeil et surtout pendant leurs jongleries. J'ai entendu ces voix caverneuses, mentir, tromper effrontément leurs victimes qu'ils hypnotisent. C'est bien le culte du démon, l'invocation des mauvais anges puisque c'est avec le démon qu'ils conversent. Qui a jamais entendu parler l'homme de la lune, le vent du nord, l'ours ?...

J'ai vu les offrandes qu'ils font à leurs esprits : des pièces d'indienne, de coton, de flanelle attachées au haut des arbres, des fusils neufs posés au pied d'un tronc ou d'une pierre, du tabac et des allumettes sur une souche..... Ils se dépouillent de tout pour le sacrifice des dieux. J'ai vu jeter au feu ou sur le poêle rouge, au lever du soleil, une poignée de menthe sauvage séchée, en l'honneur de celui qui se lève (Soleil). Je les ai vus renouveler cette cérémonie au commencement de chaque action qu'ils considèrent comme religieuse, pour que la fumée âcre qui s'en dégage vous chatouille les narines jusqu'à la fin : leur encens, à eux, quoi ! C'est à cette fumée qu'ils font chauffer comme à un agent antiseptique leurs colliers de perles avant de se les passer au cou le matin après leur toilette. Une imitation encore de la bénédiction du scapulaire ! J'ai entendu leur chant, au réveil, sorte de monologue avec inflexions de voix, inintelligible, à l'adresse de leurs esprits.

C'était une vraie pitié ! Et je me trouvais impuissant

devant cette démonolâtrie, je ne pouvais rien faire pour l'enrayer, car ils ne voulaient rien entendre sur ce sujet. Le diable, on a raison de le dire, est rusé, c'est lui qui leur a inspiré cette tactique de non-recevoir, il les tient et les tiendra longtemps peut-être encore par ce moyen. Durant mes 15 jours, j'ai pu réunir 10 sauvages, une fois, et il m'a fallu presque me fâcher pour cela. J'ai exploité les grands moyens en faisant appel à toutes les traditions de leur race à l'égard d'un étranger et d'un visiteur pour les réunir et pouvoir leur parler au moins une fois. Je les ai tenus trois heures durant, sachant bien qu'il n'y aurait pas de seconde séance. Je ne sais si mes paroles porteront des fruits plus tard. Sur l'instant, elles n'excitèrent que la haine et firent jaillir de vraies sentences de démon en réponse à mon enseignement.

J'eus la consolation cependant, avant la fin de mon séjour parmi eux, d'en voir un venir me trouver pour se faire instruire. Je l'instruisis, le baptisai avec son petit enfant encore au berceau. J'ai appris depuis, avec une grande joie, qu'il persévère dans ses bons sentiments et dans la pratique de la religion.

Voilà, mon Révérend Père, quelques lignes écrites à la hâte, qui vous donneront un aperçu, si imparfait qu'il soit, de l'état présent de notre mission.

Veuillez, etc...

M. Rossignol, *O. M. I.*

NOUVELLES DIVERSES

ROME

La cause du Père Albini.

Le procès de « *non cultu* » (c'est-à-dire l'information juridique qu'il n'a pas été rendu de culte public au serviteur de Dieu) pour le Père Albini a été instruit à Vico (Corse) du 25 novembre au 1er décembre dernier, sous les bienveillants auspices de Sa Grandeur Mgr De Santi, évêque d'Ajaccio, et sous la direction de Mr Pierre Bunoz, supérieur du Grand Séminaire, vice-postulateur. Il est inutile d'ajouter que toutes les formalités prescrites par la Sacrée Congrégation des rites ont été scrupuleusement observées.

Le tribunal était ainsi constitué :

MM. Battesti, vicaire général d'Ajaccio, juge.
Poli, curé-doyen de Soccia, promoteur.
Arrighi, curé-doyen de Renno, notaire.
Colonna, vicaire à Vico, actuaire (greffier).
Mattei, curé de Chigliani, cursor.

Les membres du tribunal ont fait preuve d'une parfaite bonne volonté et d'un entier dévouement. Ils ont tenu des sessions de quatre heures, le matin et le soir. Onze témoins ont été entendus et ont déposé, dont trois ont fort bien connu le serviteur de Dieu.

On dut ensuite procéder à la transcription des actes, travail dont voulut bien se charger un professeur du petit Séminaire, et pour la collation desquels un nouveau tribunal sera constitué. Il est probable qu'à l'heure actuelle, le travail est déjà bien avancé.

Lorsque toutes les pièces du procès seront prêtes, le vice-postulateur s'en chargera et les apportera à Rome, suivant les formes prescrites, pour les présenter à la Sacrée Congrégation des rites.

Nous prions Sa Grandeur Mgr l'Evêque d'Ajaccio, d'agréer l'hommage de nos remerciements pour la haute bienveillance qu'elle n'a cessé de nous témoigner et pour l'appui précieux qu'elle a donné à la cause depuis le commencement et qu'elle voudra bien, nous osons l'espérer, lui continuer jusqu'au jour où la sainte Eglise mettra sur nos autels celui qu'on a appelé le François Xavier de la Corse.

Nous remercions bien vivement aussi : le vice-postulateur qui, avec un zèle éclairé et un dévouement absolu, a tout dirigé, tout organisé et ne tardera pas à mener à bonne fin cette délicate procédure ; puis tous les membres du tribunal et leurs collaborateurs. On ne saurait en effet assez les louer de l'affectueux empressement qu'ils ont mis à répondre à l'appel de leur évêque aimé et vénéré, et du généreux désintéressement avec lequel ils se sont acquittés de leurs fonctions dans une cause qui leur est chère et pour le succès de laquelle ils unissent leurs prières aux nôtres.

La prière : c'est par ce mot qu'il faut terminer cette brève nouvelle. Prions ; ne nous contentons pas de nos seules prières personnelles, si nombreuses et si ferventes qu'elles puissent être ; demandons-en aux autres ; faisons prier et intéressons à cette cause toutes les âmes que nous connaissons ; les enfants des écoles que nous dirigeons. Le but est assez noble, certes, pour mériter quelques efforts : glorifier un serviteur de Dieu, un Oblat de Marie Immaculée, un missionnaire des pauvres ; avoir officiellement pour nous et nos missions des cinq parties du monde, un saint qui soit bien nôtre, le premier d'une série qu'il faut ouvrir de protecteurs puissants dans le ciel ; enfin, faire resplendir toujours plus la note de sainteté de l'Eglise, la

gloire de Dieu et de sa très sainte Mère : voilà le but vers lequel tendent les prières qui obtiendront du Tout-Puissant le succès de la cause de notre Père Albini. Prions donc et faisons prier.

On entend dire parfois que les Causes exigent des sacrifices d'argent : c'est vrai. Ce n'est pourtant que l'accessoire, et l'on ne dit pas assez qu'elles demandent surtout des prières et des prières qui aillent au cœur de Dieu, des prières qui fassent tomber les obstacles de toutes sortes que rencontre la canonisation d'un saint.

PROVINCE D'ALLEMAGNE

I. — Fondation du juniorat de Strasbourg.

Depuis plusieurs années la province d'Allemagne désirait fonder une seconde pépinière d'apôtres. Elle avait bien un florissant juniorat en Hollande, qui compte au delà de deux cents élèves. Mais d'un côté, plusieurs demandes d'admission devaient être refusées, par manque de place ; d'un autre côté, les autorités scolaires allemandes faisaient difficulté de laisser partir à l'étranger les jeunes enfants, qui n'étaient pas encore libérés de l'école élémentaire.

Nos tentatives de nous établir à ce sujet dans tel ou tel Etat de l'Allemagne furent infructueuses. C'est alors que l'Administration générale songea à notre maison de Strasbourg, et engagea le Conseil provincial à s'adresser au gouvernement d'Alsace-Lorraine.

Les premières démarches furent faites, il y a près de deux ans. Des hommes de confiance du Ministère, que nous consultâmes, nous laissèrent peu d'espoir de réussir, vu

qu'il y avait déjà trois écoles similaires dans le pays, et que certaines difficultés d'ordre politique jetaient un froid entre le parti catholique et les gouvernants.

Après avoir reçu à différentes portes un accueil peu rassurant, nous nous adressions finalement au chef même de l'Instruction publique, M. le président Albrecht. Contrairement à nos appréhensions, il se montra plein d'affabilité et de prévenance tandis que nous lui exposions l'état de la question. Il s'y intéressa vivement, souleva quelques difficultés, mais se déclara prêt à user en notre faveur de toute son influence; en même temps il nous donna de précieuses indications sur les négociations à entamer.

L'espoir nous renaissait au cœur, et, bientôt après, le Révérend Père provincial se présenta à Mgr Fritzen, évêque de Strasbourg, pour lui soumettre notre projet. Sa Grandeur, dans son insigne générosité et son profond dévouement pour les Révérends Pères Oblats, conseilla aussitôt au R. P. Kassiepe, provincial, de rédiger sa requête, lui promettant qu'il la recommanderait chaudement et qu'il l'appuierait de son mieux.

Ainsi fut fait, et le 6 novembre 1912, nous recevions la pièce du gouvernement, nous autorisant à fonder notre juniorat, qui, en attendant, ne devra compter que les trois classes inférieures.

Nous nous mettions aussitôt à l'œuvre pour pratiquer l'aménagement nécessaire à la réception de nos chers élèves. Vu la situation de notre maison dans la première zone des fortifications, la tâche était ardue. Il fallut vraiment s'ingénier pour organiser des locaux pouvant abriter une soixantaine de junioristes.

Le R. P. Kieffer sut habilement profiter de ses connaissances architectoniques, et de concert avec un entrepreneur expert, M. Diebold, il tira un excellent parti des constructions existantes.

Les demandes d'admission commencèrent à affluer. Cependant n'ayant pas un personnel enseignant suffisant,

nous voulions, pour cette année, nous borner à un seul cours. Le cours se compose de 24 élèves, sous la direction des R. P. Breitenstein, Sommer et Kistner. Le R. P. Breitenstein est en même temps préfet des études.

L'ouverture solennelle fut fixée au 17 avril. Le Rév. Père Scharsch, Assistant général, était venu de Rome pour présider la cérémonie. A huit heures, il célébra la messe de communauté. Après l'Evangile, il nous fit communication d'une dépêche, envoyée par le R. P. Joseph Lémius. Le Saint-Père, de son lit de souffrance, accordait à tous les membres de l'établissement et à l'œuvre elle-même sa paternelle bénédiction. Ce fut pour tous une émouvante surprise, et nous ne saurions assez remercier le Révérend Père d'avoir sollicité cette bénédiction pour nous.

Après avoir expliqué toute la portée de cette précieuse faveur du Saint-Père, le R. P. Scharsch nous fit une allocution aussi touchante qu'instructive sur les grandeurs du sacerdoce et les prérogatives de la vocation religieuse, tout en indiquant, en traits de feu, la ligne de conduite à tenir et par les maîtres et par les élèves, pour que ces derniers atteignent une destinée si élevée.

Vers onze heures, S. G. Mgr Fritzen, accompagnée du chanoine Wendling, secrétaire général de l'évêché, venait parmi nous, pour présider notre petite séance de fête. Nous nous réunissions dans une grande salle, ornée avec un goût exquis et présentant un aspect fort gracieux. Du milieu d'un massif de verdure et de décorations artistement disposées, émergeaient les portraits de Notre Saint-Père le Pape, de Mgr de Mazenod, notre vénéré Fondateur, de Mgr Dontenwill, notre bien-aimé Supérieur général, du pasteur du diocèse, de Mgr Jacoutot et du Souverain du pays.

La séance débuta par une cantate, exécutée par nos jeunes élèves, qui, de leurs voix limpides, répétaient à différentes reprises ce motif touchant : « Bon Père du ciel, bénissez cette maison. »

Le Révérend Père provincial se leva pour prendre la parole. Il sut trouver des termes charmants pour saluer l'évêque du diocèse et pour célébrer son grand mérite au sujet de notre entreprise, puisque cette œuvre avait pu se fonder grâce, surtout, à sa bienveillante protection. Faisant ensuite allusion au but de la fondation, il observa judicieusement que jusqu'ici les paroles de l'Evangile, « Surdi audiunt, les sourds entendent », s'étaient accomplies dans cette maison, ancien établissement de sourds-muets, et que désormais se réaliseront de même ces autres paroles, qui font la devise de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée : « Pauperes evangelizantur, les pauvres seront évangélisés » ; car, à partir de ce moment, cette maison sera une pépinière d'apôtres, et, à ce résultat, la générosité de Mgr Jacoutot n'aura pas été étrangère. Aussi il l'assura de notre reconnaissance éternelle.

Plusieurs élèves déclamèrent ensuite une petite pièce rappelant les qualités et vertus du bon junioriste, que tous s'efforceraient d'acquérir. Mgr Fritzen en fut vivement touché. Ses traits respiraient une affabilité et une bonté vraiment paternelles. Il se leva à son tour. Dans une petite allocution, qui venait du fond du cœur, il célébrait, en termes émus, les gloires de l'apostolat auprès des infidèles, et exprimait l'espoir que, dans un avenir peu éloigné, de nombreux missionnaires, ayant commencé leur formation dans notre maison, iraient renforcer les rangs de ces vaillants héros, qui se livrent à la conquête des âmes. Sa Grandeur donna avec effusion à toute l'assemblée la bénédiction pastorale, et, accompagnée du Révérend Père Assistant et du Révérend Père Provincial, elle visita les différents locaux de l'établissement.

Quand Sa Grandeur nous quitta, elle s'entendit vivement acclamer par nos junioristes qui, d'une commune voix, répétèrent à trois reprises : « Vive Monseigneur ! » Le vénéré prélat y répondit de son meilleur sourire, et nous adressa son dernier salut.

L'heure du dîner sonne. Le Révérend Père économe va nous servir un menu choisi, tout en restant dans les limites de nos saintes Règles. Autour de la table on remarque, outre quelques prêtres séculiers et l'un ou l'autre laïque, Mgr Jacoutot, les RR. PP. Watterott, supérieur de Saint-Nicolas, Huss, supérieur de Saint-Ulrich, Weber, supérieur de Saint-Charles, Bonicho, le zélateur connu des vocations apostoliques.

Le Révérend Père Supérieur crut qu'il était de son devoir d'exprimer sa reconnaissance aux honorables convives, qui avaient accepté notre invitation et qui nous avaient témoigné tout leur intérêt. Il fit entre autres ressortir la part éminente que le R. P. Scharsch avait à cette fondation, puisqu'il s'en était fait le promoteur auprès de l'administration générale. Rappelant la sollicitude du Révérend Père provincial pour l'organisation du nouveau juniorat, il le comparait à une mère dévouée, qui prépare la layette de son nouveau-né. Il félicita le R. P. Watterott, ancien provincial, de ce que le jeune Benjamin dont il avait doté Strasbourg, il y a cinq ans, était devenu, en si peu de temps, un vigoureux jeune homme. Il rappela à Monseigneur Jacoutot que son œuvre, si belle et si consolante, allait être continuée dans un sens plus relevé, puisque de cet institut, établi sur une autre base, sortiront un jour des instructeurs de sourds-muets au point de vue spirituel, des missionnaires zélés, qui iraient évangéliser ceux dont l'oreille n'a pas encore entendu la bonne nouvelle, et dont la langue n'a jamais loué le vrai Dieu. Enfin il exprima le vœu que le juniorat de Strasbourg fût pour tous nos élèves un séjour fortuné et aimé, vers lequel ils reporteront un jour leurs souvenirs, comme étant le lieu où ils auront passé les plus belles années de leur vie.

Dans la soirée, un artiste fixa sur la plaque photographique les traits de tous les Oblats qui avaient participé à la fête, et qui, avec tous les junioristes, s'étaient groupés autour de notre insigne bienfaiteur, Mgr Jacoutot. Un

salut des plus solennels clôtura cette admirable journée.

Et maintenant, souhaitons au benjamin de nos juniorats de croître et de progresser à l'instar de ses aînés. Que peu à peu nos enfants se pénètrent de l'esprit de piété, de travail, d'obéissance et de profond attachement à la Congrégation, leur mère, pour qu'un jour ils deviennent entre les mains de Dieu des instruments puissants pour le salut d'une multitude d'âmes !

Alphonse Loos, *O. M. I*, Supérieur.

Strasbourg, le 21 avril 1913.

II. — Deux nouvelles fondations en Autriche.

Depuis quelques mois, la congrégation s'est fixée dans l'empire d'Autriche. La province d'Allemagne y a fondé deux résidences, l'une à Warnsdorf, l'autre à Frischau.

Warnsdorf est une ville d'à peu près 25.000 habitants, dont les trois quarts sont catholiques. Malheureusement c'est un des centres du mouvement « Los von Rom », et les catholiques apostats s'y comptent par milliers. L'immigration protestante venant de la Saxe, dont la frontière se trouve toute proche, contribue à augmenter encore les périls pour la foi. L'insuffisance du clergé et le manque d'églises rendent la position du catholicisme encore plus difficile.

Mgr l'évêque de Leitmeritz, y ayant fait bâtir une nouvelle église, y appela les Oblats qui ont vite conquis les sympathies d'une population religieuse au fond, mais un peu trop abandonnée au point de vue religieux. L'église, à laquelle il ne manque plus que la flèche de la tour, est très belle et spacieuse ; elle est dédiée à saint Charles Borromée qui était, comme on sait, un des patrons de notre vénéré Fondateur.

Trois Pères et un Frère convers occupent la petite maisonnette, mise à notre disposition à proximité de l'église.

***

L'autre résidence, destinée à devenir une maison de missionnaires, se trouve à Frischau, dans le diocèse de Brünn, en Moravie. L'évêque y a appelé les Oblats pour prêcher des missions dans son grand diocèse. Il a fallu en même temps se charger de la paroisse de Frischau qui compte 1800 âmes. La situation de la nouvelle maison est très avantageuse.

VICARIAT DE CEYLAN-COLOMBO

Le 8 décembre à Négombo.

Dans le programme de sa visite de Ceylan, le T. R. Père Supérieur Général avait réservé à la mission de Grand Street, à Négombo, la journée du 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, titulaire de la congrégation.

En raison de l'importance spéciale de la visite et de la solennité du jour, nous en donnons le récit à part. Nos lecteurs auront ainsi l'occasion de connaître quelque chose de cette belle mission qui va se développant chaque jour.

Depuis deux ans, elle est placée sous la direction du R. P. Milliner, comme nous le dirons tout à l'heure, et ce Père, grâce à son zèle, à son influence sur les fidèles, a pu améliorer la situation de la mission tant au spirituel qu'au temporel. Non seulement il a réussi à empêcher tous troubles sérieux parmi cette population ardente, mais encore il a recueilli près de quarante mille francs pour les travaux et les embellissements de l'église.

Mission de Grand Street, Négombo.

Après le district de Colombo, le plus important de tout l'archidiocèse et même de toute l'île, pour le nombre des

chrétientés, des églises et des écoles, est celui de Négombo dont la population catholique est d'environ 55.000 âmes.

Négombo est une petite ville presque entièrement catholique, gracieusement assise sur les bords du lac de Négombo qui en forme la limite au sud, et à très peu de distance du rivage de l'Océan qui la limite à l'ouest. Du côté de l'est, elle forme comme un immense verger ou une plantation de cocotiers entrecoupée de nombreuses et belles routes qui y viennent aboutir de toutes les directions. Elle est à environ 35 kilom. nord de Colombo avec laquelle elle est directement reliée, non seulement par une grand'route, mais encore par une voie ferrée et un canal de navigation qui unit le lac de Négombo à la rivière de Kelaniya, dont l'embouchure dans l'Océan est à l'extrémité nord de la ville de Colombo.

Le visiteur qui traverse aujourd'hui Négombo et admire ses belles églises et ses nombreuses chrétientés, se fait difficilement une idée des luttes soutenues dans le passé pour maintenir dans l'ordre et l'intégrité de la foi ces populations ardentes et toujours plus ou moins turbulentes.

Un saint prêtre, Mgr Vistarini, qui a compté 60 ans de ministère à Ceylan, dont 40 environ à Négombo, a été l'ange tutélaire de cette importante chrétienté. Vénéré de tous pendant sa vie et appelé le « Samanâssam Swami » ou le prêtre angélique, il repose après sa mort dans la nouvelle église Sainte-Marie pour laquelle il a si longtemps travaillé.

Le zèle dévorant de son âme de feu et un dévouement sans bornes à ses chers chrétiens lui donnaient un ascendant irrésistible. Néanmoins, pour lutter victorieusement contre le schisme goanais qui menaçait de s'étendre à Négombo, les efforts de ce saint missionnaire n'eussent pas suffi s'ils n'eussent été sanctionnés et couronnés par une autorité plus haute et une action plus irrésistible que les siennes. Il trouva l'une et l'autre dans Mgr Bonjean.

Dieu seul connaît tout ce que le grand évêque mission-

naire a fait et souffert pour arracher au schisme cette portion importante du troupeau de Jésus-Christ. Pour atteindre ce but, l'intrépide champion de l'Eglise catholique à Ceylan dut d'abord localiser le schisme et ensuite l'extirper au prix des luttes nombreuses et angoissantes qui ne finirent, pour ainsi dire, qu'avec sa vie. Il obtint ce double résultat d'abord par son action directe et ensuite par les missionnaires Oblats de son choix qui se dévouèrent à cette tâche ardue, d'abord comme auxiliaires de Mgr Vistarini, et ensuite comme les continuateurs de son œuvre. Qu'il suffise de nommer les RR. PP. Royer, Griaux, Brault et Masson. A ce dernier a succédé le R. P. Milliner, missionnaire actuellement en charge. Les RR. PP. Griaux et Brault sont les deux missionnaires qui ont occupé le plus longtemps ce poste difficile : le premier l'a quitté pour devenir procureur diocésain et le second pour devenir vicaire général.

Dès les premiers jours de son séjour à Ceylan, Monseigneur le Révérendissime Père Général avait compris l'importance de la visite qu'il projetait de faire à Négombo et qui avait été fixée au 8 décembre. Il espérait qu'elle contribuerait efficacement à l'exaltation de notre sainte religion, à la plus grande consolation et à l'encouragement de ces nombreuses populations et de leurs vaillants missionnaires. Tous ceux qui ont été les témoins de cette visite et de ses heureux résultats pourront attester que l'espoir de Sa Grandeur s'est complètement réalisé. La réception devait avoir lieu à l'église Sainte-Marie de Négombo, l'église principale de la mission de Grand Street et de tout le district de Négombo.

Le dimanche 8 décembre, Monseigneur le Révérendissime Père, accompagné du R. P. Coquil, maître des novices, et du R. P. Milliner, partait de bonne heure de la maison vicariale de Bambalâpitiya et arrivait, vers 8 heures, à l'entrée des faubourgs de Négombo. Là, la foule énorme qui l'attendait s'organisa aussitôt en une immense pro-

cession précédant Sa Grandeur qui, accompagnée du R. P. Milliner, avait pris place dans un superbe landau magnifiquement décoré pour la circonstance. Le cortège se mit aussitôt en marche pour franchir la distance de plus d'un mille qui le séparait de l'église Sainte-Marie. Sur tout ce parcours, toutes les maisons pauvres ou riches, habitées non seulement par les catholiques (et c'était le plus grand nombre) mais même celles habitées par les Hindous et les Mahométans, étaient décorées comme aux plus grands jours de fête. Le sol lui-même était un vrai tapis de fleurs et de verdure telles que les cités d'Orient savent les étaler.

Il fallut faire plusieurs haltes pour permettre à la foule de circuler. A partir de la seconde halte marquée par un arc de triomphe monumental, la foule devenait de plus en plus compacte pour pouvoir trouver place dans la rue principale que suivait le cortège. Le landau traîné et poussé par des centaines de mains s'avançait majestueusement au milieu de la procession sans cesse grandissante et comptant des milliers et des milliers d'hommes, les femmes s'étant réunies d'avance dans la vaste enceinte de l'église Sainte-Marie et sur la grande esplanade qui en forme l'avenue. Plusieurs centaines d'enfants portant des oriflammes aux brillantes couleurs, de nombreuses confréries avec leurs bannières déployées, ouvraient la marche à ces interminables files d'hommes, vraie masse mouvante dont le point central était occupé par le Révérendissime Visiteur, qui attirait tous les regards et était l'objet d'incessantes acclamations.

Cependant tout se passait dans un ordre parfait, l'unique préoccupation de tous et de chacun étant de témoigner respect et amour au vénéré Pontife. Tout cet ensemble formait une de ces réceptions telles qu'il est difficile d'en voir ailleurs qu'à Négombo, en raison de la facilité d'y grouper en très peu de temps des milliers et des milliers d'hommes. Les vieux Négombiens eux-mêmes pouvaient

se demander s'ils avaient jamais rien vu de pareil dans leur ville natale. De nombreux arcs de triomphe formaient une série d'arcades chargées de verdure, de fleurs et de fruits encadrant gracieusement la rue Sainte-Marie. Le dernier et le plus grandiose de tous était celui érigé en face de l'entrée principale de l'église : il atteignait une grande hauteur; l'image de l'Immaculée et le portrait du Supérieur général étaient exposés à tous les regards.

Arrivé sous l'arcade formée par la structure monumentale de cet arc de triomphe, Mgr fut reçu par un nombreux clergé formé des missionnaires accourus des missions voisines et même de Colombo. Là, le Prélat se revêtit des ornements pontificaux, puis, précédé par le clergé et entouré d'une nombreuse garde d'honneur composée d'hommes robustes et de haute stature, il s'achemina vers l'église, au milieu d'une foule mouvante comme les vagues de l'océan et qui voulait approcher du Pontife, baiser son anneau et recevoir sa bénédiction. De même que pour la Fête-Dieu, les pêcheurs avaient étendu leurs immenses filets et les avaient ornés de bannières et de verdure pour en former des voiles ou des tentures et protéger la foule contre les ardeurs du soleil.

L'église était littéralement couverte de décorations de bon goût. C'est un édifice en style pur de la Renaissance; par ses dimensions, il ne le cède qu'à la cathédrale de Colombo, parmi toutes les églises de l'Ile. Le maître-autel est le plus beau que l'on puisse voir à Ceylan et, avec le merveilleux groupe de statues qui le domine en arrière comme un rétable, il captive immédiatement les regards de tous ceux qui pénètrent dans la vaste nef centrale. Le cortège s'avança au son des cloches, au bruit des fanfares, et aux détonations du canon. Monseigneur, ayant terminé sa prière, prit place au trône, et se revêtit des ornements pontificaux pour la messe. Le R. P. Coumoul, Supérieur du District, était prêtre assistant, les PP. Guesnon et Martin (du collège Saint-Joseph) étaient diacre

et sous-diacre d'office, les PP. Allès et Comès, diacres d'honneur, et le R. P. Coquil, maître de cérémonies. La messe tout entière fut en plain-chant que le chœur de l'église, assisté par les enfants de l'école Sainte-Marie, exécuta avec beaucoup de distinction. Trois prêtres furent occupés à distribuer la sainte communion, et, bien qu'un grand nombre de personnes eussent communié durant les messes précédentes, non seulement tous les ciboires furent vidés pendant la grand'messe, mais encore des centaines de personnes durent se retirer sans avoir pu recevoir la sainte communion.

Après la messe, le Mudaliyar Kirthisinghe, l'un des membres les plus honorables et les plus influents de Sainte-Marie, souhaita, au nom de tous, la bienvenue à l'illustre visiteur. Il exprima d'abord la joie qu'ils éprouvaient tous de ce qu'ils avaient au milieu d'eux le guide et le pilote des missionnaires vénérés à qui sont confiés leurs plus chers intérêts, ceux mêmes de leurs âmes. Il donna au Révérendissime Supérieur Général l'assurance que les PP. Oblats de Négombo s'acquittent de leurs devoirs avec la plus grande sollicitude et un zèle digne de tout éloge, sous la sage direction du premier pasteur du diocèse, Sa Grandeur Mgr Coudert, membre lui aussi de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Il fit remarquer aussi la courageuse persévérance avec laquelle leurs missionnaires avaient travaillé à finir leur église, et le goût dont ils avaient fait preuve pour son embellissement. Dans ce but, ils avaient mis tout en œuvre pour promouvoir à Sainte-Marie la piété et le zèle pour la religion et la maison de Dieu. Il conclut en exprimant les plus sincères remerciements à Sa Grandeur pour la sollicitude qu'elle voulait bien montrer elle-même à l'égard des âmes et des œuvres confiées au zèle de ses dignes enfants.

Dans sa réponse, le Révérendissime Père rappelle aux chrétiens de Sainte-Marie qu'ils célèbrent en ce jour (8 décembre) la fête de l'Immaculée Conception, c'est-à-dire

la fête patronale de la Congrégation dont il est le Chef. Il ne saurait assez exprimer sa reconnaissance à l'auguste Reine du Ciel et à son divin Fils, de tout ce que les Oblats de Marie Immaculée ont fait à Négombo, comme il les remercie aussi de lui avoir permis de jouir, en cette belle fête de l'Immaculée Conception, du magnifique spectacle de foi et de piété dont il est le témoin.

La grandiose solennité de leur réception l'a grandement impressionné : il l'a acceptée, comme un tribut de louanges envers Dieu et la preuve éloquente d'une sincère reconnaissance envers les missionnaires qui, pendant plus d'un quart de siècle, ont si bien travaillé pour le bien spirituel et même pour la prospérité temporelle des populations de Négombo. Il l'accepte aussi, comme la marque de l'union des cœurs qui existe entre les pasteurs et leurs ouailles.

Cette union est non seulement leur force, mais encore la condition indispensable pour obtenir, tant pour la vie future que pour la vie présente, des résultats comparables à ceux dont il lui est donné d'être le témoin. Sans le peuple, les prêtres ne pourraient pas étendre la vraie religion, et, sans les prêtres, le peuple serait absorbé par les intérêts terrestres et décimé par les divisions. Prêtres et peuple unis ont accompli de grandes choses à Négombo. Leur église ne le cède à aucune autre à Ceylan, la cathédrale de Colombo exceptée. Quoiqu'il fût accoutumé aux basiliques de Rome, avec leurs splendides sanctuaires, il a été frappé de la piété, de la beauté et de la grandeur qui caractérisent l'église Sainte-Marie. Le riche autel de marbre, vrai bijou de l'art italien, est le plus beau qu'il soit possible de voir dans toute l'Ile. Pour ressortir, et pour ravir d'admiration tous les fidèles, il n'a besoin, ni des fleurs ni de la verdure dont il est orné, ni des centaines de lumières qui l'illuminent.

Quant au groupe du couronnement de la très sainte Vierge, il porte un cachet vraiment exquis de fini et de

beauté. En le voyant on comprend aisément pourquoi ce chef-d'œuvre de l'art français a tant attiré l'attention, à l'exposition de Paris. On ne saurait assez féliciter l'église Sainte-Marie d'en avoir fait l'acquisition, car c'est une œuvre unique dans son genre. Par la [majesté si harmonieuse de ses proportions et l'attitude noble et inspirée des statues qui le composent, ce groupe porte à la dévotion et transporte l'âme vers les régions célestes.

Ayant tout cela sous les yeux, sans parler même de l'adresse si bien faite d'éloquence et de sympathie, il voit bien qu'il se trouve au milieu d'un peuple franchement catholique ; d'un peuple qui estime et apprécie sa foi, plus que tout le reste ; d'un peuple qui est convaincu que rien de trop beau ne peut être fait pour honorer comme il convient la majesté du Très-Haut. Cette conviction est si profonde en eux, qu'elle les maintient dans la disposition de donner généreusement, selon leur pauvreté ou leur abondance, ce que leur piété juge indispensable, pour rehausser la dignité et la grandeur du culte divin. Il a entendu parler de Négombo, comme d'une mission catholique modèle, et il reconnait maintenant que la réalité répond parfaitement à sa bonne réputation. En présence de cette réalité, il ne peut que souhaiter et demander à Dieu que, par la soumission à la direction de leurs prêtres, par l'expansion de leur charité et leur union mutuelle, les catholiques de Négombo donnent un tel exemple aux païens, qu'à l'imitation des premiers chrétiens, ils attirent autour d'eux, et fassent entrer dans le sein de l'Eglise de Jésus-Christ un grand nombre de leurs frères aux yeux desquels n'a pas encore lui la lumière de l'Evangile.

Sa Grandeur donne ensuite la bénédiction papale qui clôture les cérémonies de la matinée. Tous les missionnaires présents furent les hôtes du R. P. Milliner pour le dîner.

A 3 heures, Monseigneur visita le couvent du Bon-Pasteur, où il fut reçu par la R[de] Mère Supérieure et sa communauté, les Sœurs de St-François-Xavier, au nombre

de 60, les enfants de Marie, les congréganistes du Sacré-Cœur et les enfants de l'école.

A une adresse qui exprimait vivement et la joie de posséder un si illustre Visiteur et l'admiration de sa sollicitude pour toutes les œuvres confiées à ses Oblats, le Révme Père répondit par un discours ou plutôt par une causerie qui tint toutes les enfants sous le charme de sa parole. Il leur donna de paternels avis qu'il résuma en trois mots : sourire, étudier et prier. Qu'elles ne s'étonnent pas de l'entendre leur recommander d'être souriantes, car il est sûr que leurs maîtresses ne manqueront pas d'être de son avis. Elles aiment de voir leurs enfants se tenir dans cette heureuse disposition qui, sans les rendre bruyantes ni étourdies, les éloigne cependant de la tristesse et de la mélancolie et leur fait accepter travail et souffrance, délassement et jeux, avec satisfaction et reconnaissance, accompagnées d'un franc sourire.

Est-il besoin d'insister sur les nombreux motifs qu'elles ont de bien travailler ? Sans parler des avantages personnels et à ne considérer même que la réputation que le peuple de Négombo s'est faite et qu'il mérite bien, de peuple industrieux, elles doivent avoir à cœur de travailler et d'apprendre, afin que plus tard elles puissent contribuer effectivement à conserver à leur ville natale sa bonne réputation et son mérite.

Les enfants qui reçoivent leur éducation dans un couvent ont continuellement sous les yeux l'exemple des religieuses. Il n'est donc pas besoin d'insister sur le devoir de prier. Elles vivent dans une maison de prière : la prière est pour elles comme l'air qu'elles respirent et tout aussi nécessaire ; mais de même qu'elles ont soin de ne respirer qu'un air pur, de même doivent-elles s'efforcer de purifier leur prière de toute pensée étrangère afin qu'elle ne soit remplie que de la pensée de Dieu.

Après la visite au couvent, eut lieu la bénédiction solennelle du T. S. Sacrement.

A 5 heures, eut lieu la distribution des prix dans la salle d'école de Sainte-Marie, parfaitement décorée, et remplie, longtemps avant l'heure, d'une nombreuse assistance, bien que l'élite seulement ait réussi à y trouver place. Monseigneur occupe le fauteuil de président sur une estrade réservée, ayant à ses côtés le R. P. Coumoul, Supérieur du district, et les RR. PP. Milliner, missionnaire en charge, et Breton, directeur de l'école, Mr Vaulaugenberg, 1er maître de l'école, et deux des plus respectables catholiques de Négombo.

Le R. P. Breton lut le rapport pour l'année 1912. Il fit brièvement l'histoire de l'école depuis 1870, année de sa fondation, exposant les phases de prospérité et d'épreuves par lesquelles elle avait dû passer. Lorsqu'il en prit la direction, en 1906, l'école comptait 133 élèves et 5 maîtres. A l'heure actuelle, il y a 440 élèves et 18 maîtres. Quant aux subsides alloués par le Gouvernement, ils s'étaient élevés de 1.100 fr. à 3.500 fr. Parmi les enfants, un certain nombre ont pu être admis comme pensionnaires ; mais le défaut de place a empêché d'en admettre un plus grand nombre.

A l'école Sainte-Marie se rattache une confrérie de jeunes gens ; à leur dernière retraite annuelle, ils se trouvaient 200. Il y a en outre un cercle littéraire et une association d'anciens élèves qui vient d'être inaugurée.

Le Révme Père est heureux de se trouver en présence de l'élite de la population catholique de Négombo et se plaît à constater devant elle le succès remarquable qui s'est accompli, en si peu de temps, dans l'école Sainte-Marie. Grâce au zèle et à la persévérante énergie du R. P. Directeur, grâce aussi à la manière dont le personnel enseignant, qui compte 18 membres au lieu de 5, a compris sa tâche et s'en est noblement acquitté, le nombre d'élèves s'est accru de plus de 300, en l'espace de six ans, passant de 133 à 440. Un résultat aussi consolant est à la louange non seulement du Directeur et du personnel enseignant, mais aussi des

parents catholiques de Négombo. En effet, appréciant à sa juste valeur l'éducation telle qu'elle est donnée à l'école Sainte-Marie, ils se sont fait un devoir de la procurer à leurs enfants, même au prix de sensibles sacrifices. — Ces sacrifices, joints au secours accordé, chaque année, par le gouvernement du pays, ont permis de développer les écoles de Négombo, comme tant d'autres écoles, dans l'archidiocèse, au point que chaque ville importante se trouve dotée de plusieurs établissements d'éducation florissants qui rivalisent entre eux de noble émulation, tout en travaillant en harmonie et dans l'esprit de l'Eglise, pour promouvoir la grande cause de l'instruction de la jeunesse.

Grâce au zèle déployé sans relâche par l'archevêque et les missionnaires, le bienfait d'une ou de plusieurs écoles catholiques a été accordé à chaque centre plus ou moins important et même à chaque chrétienté. Aussi, ne saurait-on jamais assez louer et remercier Mgr Coudert et ses zélés collaborateurs de l'état si florissant des écoles de l'archidiocèse. — A Sa Grandeur revient, en effet, le principal mérite d'une organisation qui a amené un progrès si remarquable dans l'éducation de l'enfance.

En se consacrant à cette cause, chère entre toutes à la sainte Eglise, le premier pasteur de l'archidiocèse a marché sur les traces des grands évêques de tous les pays et de tous les temps. L'Angleterre ne doit-elle pas ses deux plus grandes Universités à l'initiative et aux soins vigilants de l'Eglise, à une époque de beaucoup antérieure à celle où Henri VIII sépara ce pays de l'unité catholique ? Il en est de même dans toute l'Europe et en Amérique. Les cathédrales et les Universités, l'église et l'école, ont toujours marché de concert et travaillé ensemble, tant que la religion a été libre d'entraves, pour favoriser le progrès spirituel, la civilisation et le bien-être de l'humanité. Même dans les pays qui sont en proie aux troubles et à l'agitation, comme dans l'Amérique du Sud, mais qui sont demeurés en grande partie catholiques, les cathédrales et

les Universités proclament, avec toute l'éloquence de leur architecture inspirée, que l'Eglise a toujours et partout aimé et protégé tout ce qui est saint et bon. Bien plus, sans elle, rien ne peut être saint ni réellement bon, ni même vraiment humain au sens élevé du mot. La religion est pour la nature de l'homme une nécessité telle que si Dieu n'occupe pas la première place dans son cœur, ses principes ne peuvent avoir ni la solidité de base, ni la constance d'application que la persévérance dans la vertu demande. C'est pourquoi l'Eglise donne à la religion la première place partout, et, sur ce fondement, développe et encourage toute forme honnête de l'activité humaine. — Monseigneur conclut en souhaitant que les élèves de Sainte-Marie deviennent, par leurs vertus franchement et solidement chrétiennes, l'ornement de leur école, l'honneur de leur ville natale et, par-dessus tout, la gloire de l'Eglise catholique à Négombo.

Après le discours de Sa Grandeur, une séance récréative soigneusement exécutée intéressa vivement l'auditoire. Elle fut suivie du chant traditionnel pour le Pape et pour le Roi. Ainsi se termina cette journée du 8 décembre 1912, qui comptera toujours parmi les plus mémorables dans l'histoire de Négombo. *O. M. I.*

VICARIAT D'ALBERTA-SASK.

Nouvelle province ecclésiastique dans l'Ouest Canadien.

Dans leur numéro daté du 30 avril 1913, les *Acta Apostolicæ Sedis* publient que par décret de la S. C. de la Consistoriale du 30 novembre 1912, le Saint-Père a créé une nouvelle province ecclésiastique dans le Nord-Ouest Canadien.

Le diocèse de Saint-Albert est encore une fois divisé : la

partie méridionale qui en est détachée forme un nouveau diocèse dont Calgary est le siège ; la partie septentrionale qui reste au diocèse de Saint-Albert est élevée au rang d'archidiocèse, sous le nom d'archidiocèse d'Edmonton. S. G. Mgr E. Legal, O. M. I., jusqu'ici évêque de Saint-Albert, est promu premier archevêque d'Edmonton, avec trois suffragants : Mgr Jean-Thomas Mac Nally, évêque de Calgary, Mgr Grouard, O. M. I., vicaire apostolique d'Athabaska, et Mgr Breynat, O. M. I., vicaire apostolique du Mackensie.

Les journaux qui ont publié ces changements, bien avant le Bulletin officiel du Saint-Siège, annoncent que Saint-Albert restera toutefois résidence archiépiscopale et conservera la cathédrale qu'on est en train de construire, et le séminaire, jusqu'à ce que Rome en décide autrement. Une autre de leurs hypothèses, et il faut avouer que celle-là ne manque pas d'ampleur, résoudrait la difficulté d'une manière élégante : Saint-Albert serait assez prochainement annexé à Edmonton, toujours grandissant.

Les limites du nouveau diocèse de Calgary sont : à l'est, la ligne de séparation des provinces de la Saskatchewan et de l'Alberta ; au sud, la frontière des Etats-Unis ; à l'ouest, la Colombie britannique ou le sommet des montagnes Rocheuses, et au nord la ligne de division des lots 30 et 31 ; par conséquent, le diocèse de Calgary est formé tout entier de l'ancien diocèse de Saint-Albert.

Pour sa cathédrale, le nouvel évêque de Calgary prendra l'église Sainte-Marie ou Notre-Dame qui a été ouverte au culte le 8 décembre 1889, à l'occasion du 25e anniversaire de la première messe du R. P. Leduc, O. M. I., vicaire général de Saint-Albert.

Nous prions le nouvel et si digne archevêque d'Edmonton d'agréer les respectueuses félicitations et les meilleurs vœux que tous les membres de la Congrégation sont heureux de lui adresser à cette occasion.

« *Ad multos et faustissimos annos !* »

VICARIAT DE NATAL

Le catholicisme au Sud de l'Afrique.

Par le R. P. Crétinon, *O. M. I.*

Il est à peine nécessaire de rappeler que cette lointaine extrémité de la terre de Cham fut tournée pour la première fois par Vasco de Gama en 1497 et appelée par lui le cap des Tempêtes, nom qu'un roi catholique changea en celui de cap de Bonne-Espérance. Chacun sait aussi que le pays de Natal fut ainsi nommé parce que le navigateur portugais le découvrit le jour de Noël.

Il est naturel de se demander si, depuis cette époque, des prêtres catholiques n'abordèrent point au Cap dans l'espoir de tenter la conversion des indigènes et ne firent pas quelques essais, prématurés peut-être, d'établissements temporaires et de conversions parmi les habitants du littoral.

On aime à le croire, mais aucun document précis n'appuie cette conjecture ; car la première apparition de prêtres catholiques au Cap ne remonte qu'au XVIIe siècle et même on ne peut guère donner le nom de mission à à leur passage fortuit.

En effet lorsque, au mois de mai 1660, un évêque français et quelques prêtres furent sauvés du naufrage du *Maréchal*, on ne leur permit pas de célébrer la messe, ni d'exercer leur ministère auprès des catholiques, qui, s'il y en eut, devaient être fort peu nombreux.

En 1665, six Pères de la Compagnie de Jésus (de Fontenay, Gerbillon, Le Comte, Visdelou, Bouvert et Tachard) visitèrent le Cap, mais surtout à titre d'expédition astronomique.

En 1686, quelques prêtres portugais firent naufrage au

Cap ; mais il ne reste non plus aucun indice qu'ils y aient fait du ministère.

De fait, au moins autant qu'il a été permis de le constater, les premiers prêtres qui purent célébrer les offices d'une manière apparente furent MM. Joannès Lansink, Jacobus Nelissen et Lambertus Prinsen. Ils abordèrent au Cap ostensiblement en 1805 avec l'autorisation du Commissaire général de Mist, mais ils furent expulsés l'année suivante par sir David Baird. Il y a lieu de croire que ces prêtres étaient hollandais, comme leurs noms semblent l'indiquer. Ce ne fut donc point principalement à cause de leur qualité de prêtres catholiques qu'ils furent chassés, mais plus probablement comme sujets de la Hollande et de race hollandaise.



Après ces tentatives particulières, l'Eglise, elle-même, se mit en devoir, d'une manière officielle, d'étendre sa sollicitude à cette lointaine région.

Par une lettre apostolique datée du 8 juin 1818, le Pape Pie VII nomma le R. Bède Slater, O. S. B., vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance et des îles voisines, y compris Maurice. Mgr Slater, alors qu'il se dirigeait à Maurice, laissa le Père Scully à la ville du Cap.

On y vit successivement les prêtres séculiers : Théodore Wagner (1826) et F. Rishton (1827), puis le dominicain Thomas Moral (vers 1835).

Le 6 juin 1837, commença une ère nouvelle, lorsque Grégoire XVI constitua le Cap de Bonne-Espérance en un vicariat distinct de celui de Maurice. Il est évident que les limites de ce vicariat étaient assez vagues du côté de l'*hinterland.* Elles se précisèrent du moins entre les deux vicariats du Cap oriental et du Cap occidental que Pie IX créa le 30 juillet 1847. Dans le premier, se trouvaient compris Natal et les territoires au delà du fleuve Gariep, plus

connu ensuite sous le nom d'Orange. Le 15 novembre 1850, Pie IX en détacha Natal et, comme l'on disait alors, la souveraineté du fleuve Orange, auxquels, pour être complet, il faut ajouter le Basutoland.

Plus tard encore, en 1886, l'Etat libre d'Orange fut érigé en vicariat avec le Basutoland, un territoire dans la colonie du Cap, une partie du Bechuanaland et le Transvaal qui fut bientôt (1887) séparé pour constituer une préfecture apostolique distincte et devenir un vicariat en 1904.

Longtemps avant cette époque (dès 1879), les immenses territoires avoisinant le Zambèze avaient été érigés en préfecture apostolique et placés entre les mains des RR. PP. Jésuites qui en entreprirent l'évangélisation avec l'entrain, le zèle et le génie organisateur dont ils sont coutumiers. D'autres développements avaient amené la constitution des préfectures apostoliques du fleuve Orange et du Transvaal supérieur.

Le Basutoland lui-même avait été constitué en préfecture en 1894 et en vicariat le 18 février 1909.

Une enclave qui mérite une mention particulière est celle qui a dû son origine aux RR. PP. Trappistes. Ce fut Mgr Ricards, vicaire apostolique du vicariat oriental du Cap, qui les amena. Après quelques années de séjour à Dumbrody, que l'expérience leur fit constater comme peu adapté à leurs plans, ils passèrent au vicariat de Natal alors administré par Mgr Jolivet. Ils s'installèrent avec l'intention de créer des missions et, de fait, en l'espace de quelques années, ils se multiplièrent et s'étendirent rapidement, ayant fait à Natal, avant la guerre anglo-boëre, de nombreuses fondations qui devaient être suivies d'autres dans le Transvaal, la Rhodesia et le Basutoland. La devise *Ora et labora* inscrite en lettres de fer forgé par eux au sommet de la résidence abbatiale est l'énoncé d'un programme réalisé dans de gigantesques proportions.

En 1910, une autre enclave fut aussi créée dans le Nord du Transvaal, confiée aux soins des Bénédictins et érigée en préfecture.

Quant au vicariat apostolique du fleuve Orange, son origine remonte à 1873. Le Gouvernement du Cap offrit alors aux Missions Africaines de Lyon les stations qui avaient été d'abord occupées par la Société Missionnaire protestante rhénane, et abandonnées par elle au moment de l'insurrection bushmane.

Pour diverses raisons, les Pères des Missions Africaines de Lyon s'en dessaisirent au profit des Oblats de Saint-François-de-Sales, de Troyes. Cette mission, simple préfecture à l'origine, devint un vicariat en 1898.

Aujourd'hui même, ainsi que l'annonce le *Catholic Times* de Londres du 16 août, l'aurore de l'ère nouvelle se dessine plus claire ; et trois Rédemptoristes, envoyés par Rome, vont prendre part au travail à Pretoria, la capitale et le centre de la colonie de l'Union du Sud africain.



Ce qu'il est très important de bien comprendre afin d'avoir une intelligence exacte des conditions de l'Union du Sud de l'Afrique, c'est que la guerre du Transvaal prit fin non par une simple déclaration de l'Angleterre proclamant la conquête du Transvaal et de l'Orange, mais à la suite de longues négociations. Vers la fin de la guerre, de vraies conférences avaient eu lieu entre les généraux anglais et les généraux boërs.

Les Boërs, après avoir rendu leurs drapeaux et leurs armes, avaient reçu la promesse que, s'ils observaient les conditions par eux acceptées, l'Angleterre leur appliquerait le régime de gouvernement des colonies autonomes, avec quelques restrictions d'abord, puis, sans restriction, cinq ans après le traité de paix. Le délai fut,

il est vrai, un peu allongé pour l'Orange, mais observé consciencieusement pour le Transvaal.

Peu de temps après, ces deux pays voulurent entrer en union plus étroite avec les autres colonies britanniques du Sud de l'Afrique, et ils eurent ce qu'on pourrait, je crois, appeler « l'audace » de l'entreprendre. On se rappelle la Convention qui siégea à cet effet et décida que les quatre colonies du Cap, de Natal, du Transvaal et de l'Orange s'uniraient pour ne former qu'un seul gouvernement, dont les quatre colonies d'autrefois seraient quatre provinces séparées.

Une partie considérable des habitants de Natal et une minorité seulement dans les trois autres colonies auraient préféré tout d'abord une Fédération au lieu d'une Union proprement dite. La majorité du pays s'étant prononcée pour l'Union, elle fut approuvée par le Parlement britannique et par le roi d'Angleterre.



Nous sommes donc, en 1912, en présence d'une seule colonie composée de quatre pays, qui, certes, ne sont pas homogènes sous bien des rapports, mais ont la volonté arrêtée de le devenir. Et tout concourt à faire de l'Afrique du Sud un pays d'avenir.

Le climat tout d'abord : la température n'est jamais ni assez rigoureuse, ni assez torride pour imposer aux travailleurs des périodes de chômage ou les exposer à des maladies pernicieuses ou fatales.

On sait que l'or et le diamant abondent au Transvaal et dans la Rhodesia. Mais un autre élément de prospérité qu'on oublie trop de faire entrer en ligne de compte c'est le charbon qui se trouve aussi dans le sous-sol. On peut dire sans exagération que le pays est « sandwiché », c'est-à-dire formé de tranches alternatives de mines d'or et de mines de charbon.

Quant à la main-d'œuvre, si parfois elle est rare, si parfois aussi on refuse le travail aux ouvriers qui se présentent, c'est en général pour des raisons qui ne sont pas toujours économiques. Sans doute, les Chinois travailleraient à meilleur marché, ils l'ont fait et le feraient encore, mais cette concurrence diminuerait énormément les salaires des Européens et des indigènes et leur rendrait la vie bien plus difficile à gagner.

Un autre élément qui aide puissamment la population à s'enraciner dans le pays et à s'y établir d'une manière permanente, c'est l'agriculture. Les produits agricoles, récoltes ou bestiaux, sont toujours proportionnés aux besoins. Quand ces besoins augmentent, c'est aussi une augmentation de valeur pour l'agriculture. Sous ce rapport, le Sud de l'Afrique offre, avec son étendue considérable, d'immenses ressources pour la production des céréales et l'élevage du bétail.

Et lorsque les centres de population, où les récoltes s'achètent et se consomment, deviennent accessibles par des chemins de fer qui les relient entre eux, il s'ensuit tout naturellement que la quantité des produits de la ferme s'accroît et que la qualité s'améliore.

Nos chemins de fer sont bien compris et bien organisés. Les trains rapides, qui amènent les poissons du littoral aux villes de l'intérieur, se croisent avec ceux qui, des plateaux élevés ou du Basutoland, apportent les fruits européens, et transportent en échange nos oranges succulentes, nos ananas au parfum exquis et nos bananes intarissables.

D'un autre côté, nos trains conduisent à Durban par centaines les enfants faibles, souffreteux ou rachitiques que vivifieront l'air chaud de la plage et le sourire du soleil sur les vagues blanchissantes.

Nos tramways ne transportent pas seulement les

ouvriers qui vont à leur travail, les commerçants à leurs bureaux, les jeunes filles à leurs manufactures. Vers les 8 heures du matin et vers les 3 heures de l'après-midi, on les prendrait pour des corbeilles de fleurs à deux étages, emplis qu'ils sont de fillettes aux couleurs gaies et fraîches et d'écoliers qui se bousculent avec la désinvolture amusante de leur âge.

Où le progrès se manifeste plus sensiblement, c'est dans les écoles. Les nôtres reçoivent des subventions et des encouragements, mais, croyez-le bien, elles en sont vraiment dignes.

***

Les écoles du Gouvernement, élémentaires, secondaires, supérieures, s'élèvent de toutes parts bien outillées. Les maîtres et maîtresses ont passé leurs examens, ont obtenu leurs certificats; les collèges universitaires ont des professeurs qui ont pris leurs grades aux Facultés d'Europe et sont rétribués en proportion; l'Université, avec ses professeurs et examinateurs, couronne l'édifice de l'éducation.

Dans les écoles de plus en plus nombreuses, de plus en plus grandes, l'histoire naturelle, la physique, la chimie et l'électricité multiplient leurs laboratoires, leurs cornues et leurs alambics. Et si nous, catholiques, nous ne faisons de même, nous serons laissés bien loin à l'arrière-garde. Nous sommes, d'ailleurs, les premiers à reconnaître que le Gouvernement et ses inspecteurs n'ont, en général, contre nous, aucune malveillance; pour dire toute la vérité, nous devons ajouter que souvent nous sommes traités avec égards et même cordialité. Mais cela même rend encore plus obligatoire pour nous de ne perdre en rien les positions et la réputation d'instituteurs que nous avons acquises.

***

Mais, me direz-vous, vous n'avez encore rien dit de l'Eglise et des missions. Sans doute ; je me suis proposé surtout de vous montrer le *cadre d'à présent*, dans lequel l'Eglise a à travailler au Sud de l'Afrique. C'est l'atmosphère et l'ambiance que je voulais vous faire saisir. Vous avez vu que tout est plein de vie et de progrès ; que tout marche et se consolide ; or, l'Eglise se rend compte des besoins et des exigences et s'efforce d'y répondre et de les satisfaire.

Nous avons des paroisses qui existent depuis vingt, trente, quarante ans. Le travail s'y fait avec la méthode et la régularité des vieux pays chrétiens : messes avec prônes, catéchismes, confréries d'enfants de Marie, congrégations, retraites, triduums. Telles sont les missions de Cape-Town, de Grahamstown, de Port-Elisabeth, de Durban, de Maritzburg, etc.

Pour montrer notre outillage religieux, voici un tableau tiré du *Catholic Directory* de l'Afrique du Sud britannique (1912) :

Prêtres et missionnaires, 273 environ ; Frères enseignants et convers, 342 ; Religieuses enseignantes, gardes, etc., 1.576 ; églises et chapelles, 279 au moins ; couvents, 195 ; écoles, 223 au moins ; orphelinats et asiles de vieillards, 12 ; hôpitaux et sanatoriums, 10 ; instituts pour aveugles et muets, 2 ; colonies agricoles et instituts de métiers.

Terminons cette relation par un trait qui en sera comme le bouquet spirituel.

Le P. Amand, en faisant sa tournée à l'hôpital, et passant dans la salle des Mauriciens et des Indiens, s'entendit appeler d'un lit où gisait une petite malade :

« — Père, lui disait-elle en très bon anglais, je veux être catholique !

« — Mais connaissez-vous la religion ? demanda le missionnaire.

« — Oh ! je veux être catholique ! »

Comme j'étais chargé des Indiens à cette époque, le P. Amand me fit part de cet incident et j'allai voir l'enfant. Elle n'avait guère que neuf ans, mais elle me parla avec tout l'aplomb d'une personne âgée ; et avec cela, elle était parfaitement respectueuse et d'une simplicité parfaite.

Evidemment c'était une âme que le bon Dieu s'était choisie. Je la préparai de mon mieux, je la baptisai ; je l'admis peu après à la première communion, qu'elle fit dans des dispositions éminemment surnaturelles ; puis au sacrement de Confirmation, car il était impossible de ne pas donner à cette prédestinée tout ce que l'Eglise accorde à ses enfants.

Les semaines se passaient et elle ne guérissait toujours pas. Le temps lui durait fort de retourner chez ses parents, de pauvres païens du petit peuple qui la traitaient non seulement avec amour, mais avec une vénération touchante.

Si elle avait dû vivre, cette conduite des parents l'aurait peut-être gâtée et rendue orgueilleuse, mais, hélas ! ce danger n'existait pas. Son mal empira ; l'hydropisie monta vers le cœur et elle mourut une nuit sans que le prêtre pût être à ses côtés ; mais elle était en de si bonnes dispositions !

Les parents donnèrent à ses funérailles tout ce qu'ils purent de solennité et allèrent bien au delà de leurs ressources.

Lorsque je les visitai, ces pauvres gens, je fus frappé d'une surprise mêlée d'admiration en trouvant dans la chambre mortuaire la place où avait reposé la tête de la petite Indienne arrangée comme une niche, ornée de fleurs et de cierges allumés : symbole du respect religieux et de l'affection surnaturelle dont ces païens indigents entouraient le souvenir de l'âme que le Sauveur Jésus était venu cueillir à leur foyer.

Et c'est précisément pour bâtir une école à l'usage de ces Indiens de Maritzburg, maintenant bien déchus de l'aisance où ils étaient il y a quelques années, que le P. Chauvin, de Durban, et le P. Rosenthal, de Maritzburg, font les efforts les plus actifs et les vœux les plus ardents. Et, en vous transmettant leur désir, je souhaite du fond du cœur que l'Œuvre de la Propagation de la Foi nous permette de les exaucer. *Amen !*

✠ Crétinon, *O. M. I.*

(*Les Annales de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*)

BIBLIOGRAPHIE

Biographie du bon Père Rey.

La biographie de notre bon Père Rey vient de paraître ; tous les membres de la Congrégation l'apprendront avec plaisir, surtout ceux qui doivent au vénéré défunt un tribut spécial de reconnaissance, et ils sont nombreux. Le prix de ce modeste volume a été abaissé aux plus minimes proportions. L'auteur n'ayant abordé sa composition que sur le désir formellement exprimé du T. R. Père Général, offre aujourd'hui son travail à la famille tout entière, et il estime dès lors superflu de l'envoyer directement à l'un ou à l'autre de ses membres.

Lu dans les séminaires et dans les maisons d'éducation ecclésiastiques, ce livre, dont toutes les pages parlent des hommes et des œuvres de la Congrégation, éveillera des germes de vocation, que nous demandons à nos pieux lecteurs de féconder par leurs prières.

L'Imprimerie Saint-Paul, à Bar-le-Duc (Meuse), la procure de Paris et la maison de Rome répondront sans retard à toutes les demandes qui leur seront adressées.

Nous croyons inutile de rappeler que ce volume a été écrit, non pas seulement pour être lu par les nôtres, mais encore pour être répandu et propagé dans les établissements ecclésiastiques et parmi les personnes qui aiment et pratiquent la dévotion au Sacré-Cœur.

Après l'avoir lu, on comprend mieux comment notre famille religieuse ayant été consacrée, par son vénéré fondateur, au divin Cœur de Jésus, a reçu en retour la glorieuse mission de propager le culte de ce Cœur divin, à travers le monde, soit par la prédication, soit par la diffusion du scapulaire.

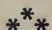
Lue attentivement, à ce point de vue, la biographie du Père Rey fera un bien réel dans tous nos scolasticats et dans toutes nos maisons de noviciat.

ECHOS DE LA FAMILLE

A l'occasion du seizième centenaire de l'édit de Milan, le Saint-Père ayant accordé l'indulgence du jubilé, des cérémonies se sont déroulées pour l'ouverture de ce jubilé à Rome, entre le deuxième et le troisième dimanche après Pâques. Il y avait chaque jour des processions auxquelles prenaient part les diverses Congrégations religieuses établies dans la ville éternelle. Le mercredi fut assigné aux Oblats, et tous les membres de la Congrégation présents à Rome se firent un devoir de répondre à cette invitation. Bon nombre des nôtres ont assisté également à la procession du Très Saint Sacrement aux catacombes, présidée par son Eminence le cardinal Ferrata.



Et le jour de la Pentecôte, sur l'invitation du comité des fêtes Constantiniennes, tous les établissements religieux de Rome et les bons catholiques ont pavoisé et illuminé leurs demeures. L'illumination de notre maison, et le feu d'artifice préparé pour la circonstance, étaient, de l'avis des connaisseurs, particulièrement réussis.



Il ne faudrait pas croire, qu'en dehors de Rome, on s'est désintéressé de la grande commémoration de l'édit Constantinien. Sans doute, à Liège et ailleurs, le cadre manquait pour une procession aux catacombes, mais on s'est ingénié à y suppléer par une trilogie de conférences romaines : 1° Exorde sur les fêtes et la raison de leur solennité; 2° Discours sur les catacombes, refuges des fidèles pendant l'ère des martyrs; 3° Conférence sur le triomphe de l'Eglise avec l'édit de Constantin.



Des projections, faites sur d'excellents clichés, compensaient, dans la mesure du possible, l'éloignement du théâtre des faits et complétaient les conférences. Les séances furent agrémentées de chœurs et de poésies de circonstance. Enfin, un salut solennel du Saint Sacrement eut lieu le 2 avril, jour où l'on célébrait la fête renvoyée de saint Joseph, patron de l'Eglise, du Pape et de notre chère Congrégation.



Après avoir porté la bonne parole dans de nombreux collèges et séminaires de France et de Belgique, Mgr Char-

lebois, vicaire apostolique du Keewatin, a repris le chemin de sa lointaine mission. Il rentrait, le 8 avril 1913, à sa résidence du Pas, après six mois d'absence pendant lesquels le Vicariat fut administré par le R. P. Fafard. Toute la population, heureuse de revoir son Pasteur, vint lui offrir des félicitations.



On nous communique une statistique de la province d'Allemagne. Au 1er mars 1913, la province compte cent deux Pères ; quatre-vingt-deux scolastiques, soit treize Pères et soixante-neuf Frères ; 121 Frères convers. Dans les noviciats, il y a dix-neuf novices scolastiques et seize novices convers. Ajoutons que le nombre des junioristes dépasse le chiffre de deux cent vingt-cinq, y compris les nouveaux élèves de Strasbourg.



Le R. P. Streit a donné une série de conférences à l'Institut colonial de Hambourg, sur les missions catholiques, particulièrement dans les colonies allemandes. On a jugé avec raison que les commerçants, fonctionnaires et officiers qui doivent se rendre aux colonies, avaient besoin de connaître plus que superficiellement les pays de missions, les travaux, et les besoins des missionnaires. On invite donc chaque année un savant de renom pour faire un cours sur ce sujet.



Depuis l'origine de l'Institut, c'est la première fois que cet honneur est échu à un religieux et, entre tous, c'est le R. P. Streit de la maison de Hünfeld qui a été choisi. Les félicitations et les éloges qu'il a reçus, notamment des Directeurs de l'Institut, prouvent qu'il s'est bien acquitté de sa tâche et a fait honneur à notre famille religieuse.

***

Pendant une semaine, le R. P. Nolin a prêché les exercices spirituels, avec beaucoup de consolation, aux fidèles de la chapelle de South Lowell. Cette prédication faisait suite à quatre semaines de retraites prêchées aux paroissiens de Saint-Joseph, Lowell.



A Winnipeg, nos Pères ont fondé une œuvre de presse pour la publication de journaux catholiques en diverses langues. Cette œuvre prospère et le cinquième journal va paraître prochainement. Toutefois, il y a encore fort à faire, si chacune des soixante-cinq langues différentes que l'on parle en cette Babel moderne réclame son journal spécial.



Le 18e anniversaire du sacre de Mgr Langevin, célébré le 25 mars dernier, a fourni au clergé du diocèse l'heureuse occasion d'exprimer l'admiration qu'il conçoit pour la vaillance avec laquelle l'archevêque de Saint-Boniface défend sans relâche tous les droits violés ; que ce soient les droits de la Famille, ceux de l'Eglise ou ceux de Dieu. Le Prélat s'est plu, de son côté, a reconnaître le bien que font dans le diocèse les Congrégations, au premier rang desquelles il a nommé notre Famille religieuse.



Le Vicariat de la Cimbébasie a commencé cette année la publication d'un bulletin religieux mensuel : « Christliches Familienblatt », ou journal des Familles chrétiennes. Il est rédigé à Windhuk et sera l'organe des missions catholiques de la Préfecture.



A la suite de deux incendies, les junioristes de Saint-Boniface avaient dû chercher un abri provisoire à Winnipeg. On écrit à la date du premier avril que le juniorat est maintenant installé dans l'ancien pensionnat des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, à Saint-Boniface.



Parmi les nouvelles fondations de paroisses dans le diocèse de Saint-Boniface, nous notons que le R. P. Péran, O. M. I., a construit une chapelle à Notre-Dame des Biches et un presbytère à Vannes. (Man.)



L'anniversaire de l'apparition de Notre-Dame de Lourdes a été célébré, à la grotte de Kimbulapitiya, par d'imposantes cérémonies que présida Mgr l'archevêque de Colombo : Vêpres pontificales, bénédiction du Saint Sacrement, procession aux flambeaux ; rien n'a manqué. Bon nombre de braves chrétiens ont passé la nuit du 10 au 11 février, en prières devant la grotte. Le matin de bonne heure, commencent les messes de communion, et, à huit heures, S. G. Mgr Coudert chante la messe pontificale.



Et la série des pèlerinages continue. Le 12, c'est le R. P. J. Royer, chargé de l'importante mission de Toppu, qui conduit à la grotte vénérée les enfants des écoles et les chrétiens de la mission. Il chante la messe ; Monseigneur l'Archevêque adresse aux pèlerins une chaleureuse allocution et le lendemain administre le Sacrement de Confirmation.



En septembre, les *Missions* publieront des nouvelles des missionnaires chez les Esquimaux du Keewatin. On sait qu'au moment de leur départ, ils ont reçu l'étendard du Sacré-Cœur bénit par Son Eminence Mgr Stagni, délégué apostolique au Canada. C'était un gage précieux des bénédictions du ciel et par conséquent du succès de leur méritant apostolat.



Un journal de Barletta (Province de Bari) publie en termes élogieux un aperçu de la mission prêchée par le R. P. Centurioni, en l'église San Giacomo de cette ville, pendant le dernier carême. Le succès a été sans précédent dans cette paroisse. Plutôt que d'en donner un récit par trop défiguré, il est préférable de mettre sous les yeux de nos lecteurs un rapport plus détaillé de cette mission, et, mieux encore, des travaux apostoliques de nos Pères en Italie. Disons seulement aujourd'hui que le prédicateur, en quittant Barletta, était accompagné de sept jeunes gens qui sont allés au juniorat de Santa-Maria a Vico.



La paroisse de la Sainte-Famille d'Ottawa a eu pour curé, depuis le 8 juillet 1901, le R. P. Charles Charlebois. A l'occasion de son départ, il a reçu de la part de ses paroissiens des deux langues les hommages les plus sincères de leur reconnaissance. C'est le R. P. Robert, qui, à la date du 9 mars dernier, a pris sa succession.



Divers journaux ont publié une lettre de Mgr Grouard, dans laquelle le vénéré Vicaire apostolique d'Athabaska

annoncait que la Mission de la Nativité a été durement éprouvée. Deux tempêtes ont détruit tous les engins de pêche qui servent à procurer le poisson, c'est-à-dire la nourriture quotidienne de tous à la mission : Pères, Frères, Sœurs, et enfants des écoles.



C'est le 19 février dernier que le R. P. Watelle, supérieur de la maison Saint-Joseph de Lowell, a béni les nouvelles bâtisses qui font de l'orphelinat paroissial de Lowell le plus beau et le plus spacieux du diocèse de Boston. Parfaitement aménagé au point de vue de l'hygiène, de la commodité et de l'économie, il peut désormais contenir facilement 300 orphelins, tandis qu'avant son agrandissement 150 avaient peine à y trouver place. Les nouvelles constructions se composent de deux bâtisses : le bâtiment principal, de 50 mètres sur 20, et qui compte 4 étages élevés sur un sous-sol ; et une maison de 3 étages, formant aile, qui mesure 25 mètres sur 12.



Dans l'église Saint-Augustin de Vancouver, le R. P. Welch, vicaire des missions, a profité de la solennité de la première communion pour imposer aux enfants le scapulaire du Sacré-Cœur et de la Mère de Miséricorde. Cette cérémonie cadrait très bien avec celles de la rénovation des vœux du baptême et de l'acte de consécration des communiants au Sacré-Cœur et à la Très Sainte Vierge.



Le B. C. Western-Catholic signalait le fait d'un prêtre, d'un religieux dont la conduite à première vue pouvait sembler étrange. Tandis que tous ses confrères se réjouis-

sent de voir le nombre de leurs ouailles augmenter, lui, disait le journal, s'en afflige ; il ne souhaite pas la bienvenue aux arrivants : au contraire. Ce qui corse la chose, c'est que son Provincial l'approuve, et qu'en fait il s'agit du dévoué et zélé Père Maillard. Et tout s'explique quand le journal nous apprend que le Père est aumônier des prisons, du pénitencier à New-Westminster.



Sous le vocable de Saint-Jean Berchmans, il existe à Colombo une confrérie d'enfants de chœur. Petits et grands doivent se distinguer par leur assiduité aux offices et leur piété. En 1912, notamment, le nombre des communions fréquentes et quotidiennes a beaucoup augmenté, et le rapport constate que ce n'est pas au détriment de la préparation et de l'action de grâces, qui sont bien faites.



Détail qui vaut d'être conté, c'est que les jeunes confrères ont obtenu les plus beaux succès aux examens : 5 mentions, 12 distinctions : n'est-ce pas une preuve de plus que la parole de saint Paul n'a pas vieilli et qu'aujourd'hui encore « la piété est utile à tout » ? Oui, même à bien mourir, puisque l'un de ces jeunes protégés de saint Jean Berchmans est mort en petit prédestiné.



Le 26 mars, au matin, Monseigneur laissait nos missions de Ceylan, s'embarquait sur le Dumbea, paquebot des Messageries Maritimes et arrivait à Fremantle, Australie occidentale, le 5 avril. Le R. P. C. Lytton accompagnait le T. R. Père Général.



Avant cette date, l'élite de la population catholique de Fremantle s'était réunie pour décider et organiser ce qu'il y aurait à faire à l'occasion de la réception de l'illustre visiteur. Les journaux protestants eux-mêmes se sont empressés de souhaiter la bienvenue à Monseigneur et d'informer leurs lecteurs que le Supérieur Général des Oblats serait reçu officiellement par le T. R. Père Verling, administrateur du diocèse.



Un mot des magnifiques succès remportés par les élèves des Collèges de Ceylan. Le Collège Saint-Joseph vient de se placer à la tête de tous les établissements, catholiques et non catholiques, de l'île. Pour la première fois, croyons-nous, il surpasse les collèges officiels ou gouvernementaux. Bravo ! Quoi qu'il en soit, pour les examens de Cambridge, il a eu 80 admissions, dont 12 avec mentions honorables et 13 avec distinctions honorifiques. Toute proportion gardée, Saint-Patrice n'a pas moins sujet de se réjouir. Ses succès en font le roi incontesté de tout le nord de l'île et, pour sa part, il compte 34 admissions : 15 dans les cours supérieurs, 19 dans les cours inférieurs.



Au moment où les Conférences de Saint-Vincent de Paul sont de l'actualité par le centenaire de leur fondateur, il est bon de noter le développement que nos Pères ont su donner à la conférence établie sur la paroisse de Kotahena Colombo. Les dons distribués aux pauvres, à l'occasion des fêtes de Noël, dépassaient 3.500 francs.



Au nombre des œuvres destinées à étendre le règne de Dieu à Ceylan, il nous faut ajouter celle que viennent

d'entreprendre à Kanatte, près Borella Colombo, les Sœurs Franciscaines de Marie. Il s'agit d'un ouvroir destiné à procurer du travail aux jeunes filles et aux femmes. Avec le pain matériel qu'elles y trouveront, les ouvrières recevront aussi le pain de l'âme. Chaque jour il y aura une instruction religieuse à laquelle les non catholiques auront la facilité d'assister. Avec l'aide de Dieu, cette œuvre se développera, et s'augmentera d'une crèche, etc.



Le 26 janvier, Mgr Singleton, évêque de Shrewsbury, assisté des RR. PP. Leahy, Burke, Watson et Scannell, O. M. I., bénissait solennellement la première pierre de la nouvelle école catholique de Rock Ferry. L'évêque a fait l'éloge de la générosité des fidèles dirigés par nos Pères. En effet, bien que la paroisse de Rock Ferry ne compte que 2.700 âmes, une somme de 25.000 francs a déjà été souscrite pour la construction de l'école et, sur la première pierre elle-même, 1.550 francs ont été déposés, comme offrande, pour clore la cérémonie.



Grâce à la générosité d'un catholique de Chilaw, l'église Saint-Antoine de Kattapitiya a été complétée et remise à neuf. C'était donc une église, sinon nouvelle du moins renouvelée, que Mgr Coudert voulut bien bénir le dimanche 30 mars dernier.



Nous ne faisons aujourd'hui que signaler d'un mot les nouvelles consolantes venues du Texas. C'est d'abord pour les Mexicains une nouvelle chapelle ouverte le 30 mars dernier à Rucias, Comté de Cameron. Le Père Hally a

prêché le triduum préparatoire, le P. Janvier a bénit l'église et donné le sermon de circonstance, le P. Couturier a tout préparé pour la fête.



Et le dimanche 13 avril vit s'accomplir deux autres cérémonies du même genre : la première, pour la consécration de l'église de Mission (Hidalgo), et la seconde, pour la bénédiction du nouveau noviciat de la deuxième Province des Etats-Unis, installé à La Lomita, à proximité de Mission. Enfin le dimanche suivant à Bronwsville, avait lieu la bénédiction d'une nouvelle église, celle-ci destinée à la population américaine. La série sera continuée.



De la mission Saint-Bernard, vicariat de l'Athabaska, on nous donne avis, à la date du 31 mars 1913, de la fondation d'une nouvelle mission dont voici l'adresse : Mission Saint-Bruno, par Grouard, Alberta Canada.



Les 9 et 10 février 1913, le juniorat de Saint-Charles, de la Province d'Allemagne, recevait la visite de Mgr Delalle, vicaire apostolique de Natal. Sa Grandeur a administré le sacrement de confirmation à 38 junioristes.



Après avoir séjourné quelques semaines à la Maison Générale, Mgr Miller, ancien vicaire apostolique du Transvaal, laissait la ville éternelle le 2 mai 1913, en partance pour Londres. Dans le cours du même mois, nous relevons les visites des Révérends Pères Provinciaux du Midi et de Belgique.



Le Bulletin paroissial de Durban publie un exposé remarquable sur les diverses sociétés qui ont pour but l'extension du royaume de Dieu, et, en particulier, sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Nul doute que ce ne soit pour les missionnaires un devoir de faire connaître ces œuvres providentielles et d'engager les fidèles à les soutenir.



On comprend ce devoir à Lowell. La seule paroisse Saint Jean-Baptiste a versé, en 1912, à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, plus de 9.500 francs. Elle vient en tête dans tout le diocèse de Boston. Cette paroisse est cependant une paroisse d'ouvriers et d'artisans qui ont connu, au printemps de l'an dernier, les misères occasionnées par la grève.



Comment, en des circonstances si défavorables, peut-on arriver à des résultats si consolants ? On s'en occupe. Sou par sou, les enfants élevées par les Sœurs ont remis à l'Œuvre 350 francs, somme supérieure au produit des quêtes de certains diocèses. Disons donc avec le Bulletin qui nous fournit ces chiffres : « Que Dieu bénisse ceux qui ont contribué à la grande et belle œuvre ; qu'il leur rende au centuple tout ce qu'ils ont donné pour étendre son règne ! »



A l'heure où nous écrivons ces lignes, les *Annales de la Propagation de la Foi* n'ont pas encore paru. Toutefois les résultats de l'exercice 1912 sont connus, et *l'Univers* annonce que les aumônes recueillies dans le cours de

l'année s'élèvent au total de 8.051.575 francs, chiffre qui n'a pas encore été atteint depuis la fondation de l'Œuvre.



Avant son départ pour Ceylan, Mgr le Supérieur Général avait reçu de Son Excellence Mgr Zaleski, délégué apostolique aux Indes, la plus gracieuse invitation de se rendre à Kandy, résidence de Son Excellence. C'est le 10 mars que Monseigneur accompagné du R. P. Brault, vicaire général de Colombo, eut le plaisir d'aller à Kandy. Il eut l'avantage de voir également Mgr Beekmeyer, évêque du diocèse, et le T. R. Père Abbé des Sylvestrins de Ceylan, et de visiter le séminaire papal et le collège Saint-Antoine.



Notre Révérendissime Père, après avoir joui pendant quelques jours de la noble et aimable hospitalité de Son Excellence Mgr Zaleski, est allé au sanatorium d'Underbank à Nuwera-Eliya, où nos Pères vont se remettre des fatigues de leurs travaux et des ardeurs du climat.



Lorsque la visite du diocèse de Jaffna fut terminée, Monseigneur, accompagné du R. P. J. Collin, Vicaire des Missions, rentra à Colombo le 4 mars, sans laisser paraître qu'il avait souffert de la chaleur et des fatigues de la visite.



Le jour de la fête de saint Thomas d'Aquin, à la maison vicariale de Saint-François-Xavier, 5 Oblats ceylanais ont eu la consolation de prononcer leurs vœux devant le T. R. P. Supérieur Général.



A la paroisse de la cathédrale Kotahena, il y a eu deux grandes retraites d'hommes, l'une prêchée en tamoul par le R. P. Figurado ; l'autre en singhalais par le R. P. Farbos. D'autre part, à Jaffna, à la clôture de la retraite prêchée dans l'église Saint-Thomas de Point Pedro, les RR. PP. Gnanapragasar et Marcellin ont eu la consolation de distribuer 1.500 communions. Tous les jours l'église était remplie et les confessionnaux assiégés.



Monseigneur le Supérieur Général s'est embarqué à Colombo, à bord de l'Ernest-Simons, le 3 mai, et, après une heureuse traversée, est arrivé à Marseille le 20 et rentré à Rome le 26 de ce même mois. Remercions Dieu et la très sainte Vierge de l'avoir tout spécialement protégé durant ce long et fatigant voyage.



Avis. — Mgr le Supérieur Général a jugé qu'il était inutile d'attendre les demandes individuelles pour commencer l'envoi, dans toute la Congrégation, de la « *Vie du bon Père Rey* », par le R. P. Baffie, Assistant Général. En conséquence, il a prescrit d'en adresser un exemplaire à chacune des Maisons et résidences qui reçoivent les *Missions*. Le prix est de 2 fr. 50, *franco*.

VARIÉTÉS

Visite de Sa Grandeur Monseigneur le Supérieur Général à Ceylan.

PREMIÈRE PARTIE : Archidiocèse de Colombo.

(*Suite.*)

Visite des Districts de Colombo, Maggona, Négombo, et Wennappuwa.

(Voir *Missions* mars 1913, p. 91.)

I. — District de Colombo.

a) *Mission de Moratuwa.* — La visite de cette mission qui s'étend sur le littoral, à une quinzaine de kilomètres sud de Colombo, était annoncée, dans la soirée du 13 novembre, pour le lendemain. Malgré le peu de temps qui leur était laissé pour s'y préparer, les catholiques placés sous la direction du R. P. Guiraud travaillèrent avec tant d'activité que, dès les premières heures du jeudi 14 novembre, l'église centrale de Saint-Sébastien, les avenues et les alentours étaient richement décorés comme aux plus beaux jours de fête.

A 8 heures, au son des cloches de toutes les églises de la mission, un grand nombre de fidèles se réunissaient à l'endroit fixé pour la réception. A 8 heures 30, le Révérendissime Visiteur arrive, accompagné du R. P. Brault, vicaire général. Il est reçu par les RR. PP. Guiraud et Mazoyer auxquels s'est adjoint, pour la circonstance, M. l'abbé Dirckze, prêtre séculier.

Arrivé sous le porche de l'église, Monseigneur bénit la foule qui l'avait escorté et, au milieu d'une multitude à genoux, traversa la vaste nef de Saint-Sébastien jusqu'au sanctuaire. Dans sa réponse à l'adresse de bienvenue qui venait de lui être remise, Monseigneur remercia cette grande assemblée de la réception cordiale qui lui avait été faite et du spectacle vraiment consolant dont il lui était donné de jouir, à la vue de la vie catholique vraiment intense de la paroisse Saint-Sébastien, à laquelle les autres paroisses de la mission s'efforcent de ressembler.

Sa Grandeur gravit ensuite les degrés du maître-autel qui portait ses plus belles décorations et donna à tout ce peuple la bénédiction papale.

Vers 10 heures, Monseigneur, accompagné du R. Père Vicaire Général, des Pères qui l'avaient reçu, et, en outre, des RR. PP. Lefrère et Millot, arrivés de Kalutara, visita le couvent des Sœurs franciscaines.

b) *Mission de Tudella.* — Le dimanche 24 novembre, l'église Sainte-Marie de Tudella, à mi-chemin entre Colombo et Négombo, recevait la visite du T. R. Père Supérieur Général. Comme dans les autres missions, les chrétiens, massés devant l'église nouvellement construite, attendaient l'illustre visiteur qui arriva de Colombo vers 4 heures du soir, accompagné des RR. PP. Conrard, A.-M. Julien et Goury. Il fut reçu par les RR. PP. Paris, Aubert, Leo Fernando, Kieger, Breton et William. Après avoir donné la bénédiction du Très Saint Sacrement à cette multitude recueillie, il se rendit au désir de tous en prenant place sous un dais préparé devant la façade de l'église, pour y recevoir les souhaits de bienvenue.

La réponse, pleine d'à-propos et tout à fait adaptée à la circonstance, était interprétée par le R. P. Leo Fernando à la foule qui ne se lassait point de témoigner sa reconnaissance au Supérieur et Père des missionnaires pour tout ce dont elle se sait redevable envers eux.

Avant leur arrivée, en effet, en quel état se trouvait la

mission de Tudella? On ne voyait guère que des églises à demi construites et presque désertes; les rares écoles existantes tombaient en ruines. Tout était à fonder ou à refaire. Après vingt-cinq ans de travaux, cette grande mission se trouve transformée en l'une des plus florissantes de l'archidiocèse. Les nombreuses écoles qui regorgent d'enfants excitent depuis des années l'admiration des inspecteurs qui, dans leurs rapports annuels, les citent comme modèles.

L'œuvre de régénération a été péniblement préparée et, en dépit de tous les obstacles, menée à bonne fin, grâce au zèle infatigable du R. P. Coumoul, nom que chaque famille chrétienne de la mission de Tudella aime à se rappeler, et grâce aussi aux autres Pères qui lui ont succédé et qui ont vaillamment continué l'œuvre commencée.

Un des désirs les plus chers au cœur apostolique de Mgr Bonjean, celui de voir cette grande et populeuse mission occuper un rang honorable dans l'archidiocèse, s'est complètement réalisé. On comprend facilement que la joie et la reconnaissance aillent même jusqu'à l'enthousiasme chez ces populations qui doivent tant à notre congrégation.

Le Révérendissime Père donna à tous la bénédiction papale et se rendit ensuite à la résidence des missionnaires et, après s'être entretenu quelque temps avec le R. P. M.-A. Julien, chargé de la mission et les autres Pères présents, il s'éloigna tout heureux du bonheur que sa courte visite avait procuré à des milliers de chrétiens.

c) *Mission de Pamunugama.* — L'une des plus grandioses et enthousiastes réceptions faites au Père de la Famille est bien celle qui marqua sa visite à Pamunugama. Le samedi 28 décembre, toute la population catholique, dépassant le chiffre de 8.000, était sur pied. Sur une distance de plusieurs milles, la route était littéralement couverte de décorations, et le dernier mille était une série ininterrompue d'arcs de triomphe sous lesquels se pres-

saient les fidèles. Arrivée de Colombo à 3 h. 30, Sa Grandeur dut prendre place dans un landau richement décoré qui, sur tout le parcours, fut traîné par des centaines de mains.

A l'arrivée à la grande église de Saint-Joseph, église centrale de la mission, deux adresses de bienvenue furent lues, l'une en anglais, l'autre en singhalais. Le sentiment qui y domine, c'est la reconnaissance la plus vive à l'illustre visiteur pour sa visite et pour le zèle infatigable de ses enfants qui, par leur ministère de 25 années, ont fait de cette mission ce qu'elle est aujourd'hui.

Des quatre grandes églises qu'elle possède, trois ont été complétées par nos Pères, et la quatrième, celle de Bopitiya, commencée par le R. P. Mourier, de regrettée mémoire, est sur le point d'être achevée par le R. P. Paris, missionnaire actuellement en charge. Quant aux dix écoles fréquentées par 1.400 enfants, elles ont toutes été construites par eux.

La mission compte également un couvent prospère des Sœurs de Saint-Pierre de la Sainte-Famille, construit du temps du R. P. Cozeret, près de l'église centrale de Saint-Joseph.

En réponse à l'adresse anglaise, Mgr remercia les catholiques de Pamunugama pour l'ovation qu'ils lui avaient faite d'une manière si spontanée et donna à tous des paroles d'encouragement et de paternels avis. Le lendemain, dimanche 29 décembre, Sa Grandeur, entourée d'une couronne d'Oblats venus des différentes églises du district, célébra pontificalement dans la vaste église Saint-Joseph, en présence des fidèles accourus de tous les points de la mission et des missions voisines. Les catholiques de Pamunugama demeurèrent charmés de cette visite qui, comme celle de Tudella, était justement considérée comme le couronnement de vingt-cinq ans de travaux.

d) *Missions de Wattala, Nâgoda, Kaudana et de la vallée du Kelany.* — Dans les environs des missions de Tudella et de Pamunugama, le Révérendissime Père visita

encore celles de Wattala, Nâgoda et Kaudana. Partout la réception qui lui fut faite fut cordiale et en parfaite harmonie avec celles qui marquèrent les visites précédentes. Partout, des milliers de fidèles se groupaient sur son passage et lui faisaient ensuite escorte, transformant chaque réception en véritable ovation.

A Wattala, après avoir été solennellement reçu à l'église de Sainte-Anne, église principale de la mission, et après avoir visité les autres églises et écoles, Monseigneur ne voulut pas s'éloigner sans faire une halte à l'hôpital de Hendela. Les pauvres lépreux l'y attendaient, car il leur avait promis et réservé une visite spéciale. Ce que fut cette visite, il est plus facile de se l'imaginer que de le décrire ; toutefois, les témoignages les plus touchants de reconnaissance de la part de ces pauvres infortunés prouvèrent combien ils savaient apprécier la visite du chef de leurs missionnaires et combien ils avaient été subjugués et charmés par la bonté vraiment paternelle et pleine d'affabilité qu'il leur avait témoignée.

Les missions lointaines de la vallée du Kelaniya ne furent point oubliées. Le Supérieur Général put y admirer et le dévouement de ses missionnaires et la profonde reconnaissance de nombreuses populations qui, disséminées sur un vaste territoire trop souvent ravagé par les inondations de la grande rivière Kelany, sont condamnées à vivre en contact avec de nombreux infidèles. Leurs vaillants missionnaires réalisent là, encore plus qu'ailleurs, leur devise : « *Pauperes evangelizantur* », et ils n'ont cessé d'être leur soutien dans leur détresse matérielle en même temps que les défenseurs de l'intégrité de leur foi.

Quinze églises de la vallée s'échelonnent sur les deux rives à une distance variant de 300 mètres à 3.000 mètres du lit de la rivière trop souvent dévastatrice, et sur ce nombre huit sont dédiées à la très sainte Vierge. Ce fait fournit sans cesse aux missionnaires l'occasion de rappeler à ces pauvres chrétiens qu'ils doivent avoir une confiance

toujours vive, plus grande encore que les périls qui les entourent, en celle que la sainte Eglise invoque sous les titres de « Consolatrice des affligés » et de « Secours des chrétiens ».

D'ailleurs le missionnaire Oblat ne doit pas avoir besoin de ces occasions, si favorables soient-elles, pour se rappeler qu'il est l'Apôtre de Marie Immaculée. Quelque part qu'il se trouve, il a à cœur, non seulement d'honorer le nom qu'il porte, mais encore de répondre à la mission spéciale qui lui est confiée, et qui reste, en quelque sorte, la raison d'être de la Congrégation : celle d'inspirer aux âmes une dévotion plus solide et un amour plus confiant envers l'auguste et immaculée Mère de Dieu.

e) *Mission de Kurunegala.* — La visite de cette mission vint clore la série des visites de Mgr le Supérieur Général dans le district de Colombo. Il s'y rendit accompagné par le R. P. Jules Collin, vicaire des missions, et fut reçu, à la gare de Polgahawela, par le R. P. Julien Ernest, missionnaire en charge. Il visita aussitôt la pauvre et chétive église de cette localité, dédiée à Notre-Dame de Lourdes.

Les chrétiens, peu nombreux et disséminés au milieu des Bouddhistes et des Mahométans, avaient cependant fait de leur mieux pour décorer leur église. La visite cordiale et encourageante qu'ils reçurent les dédommagea amplement de leurs efforts. Il en fut de même des chrétiens de Malpitiya dont l'église dédiée à saint Sébastien a été également visitée, durant le trajet de Polgahawela à Kurunegala où le Révérendissime visiteur était attendu pour six heures du soir mais où il ne put arriver qu'à huit heures. La population catholique, au complet, avec les PP. Stouter et Thomas, attendait depuis trois heures. Une procession aux flambeaux, qui ne manqua pas de charmes, s'organisa aussitôt. Elle eut pour point de départ un magnifique arc de triomphe élevé par les Sœurs de la Sainte-Famille, en face de leur couvent, et aboutit à l'arc érigé devant la façade de l'église paroissiale de Sainte-Anne.

Après son entrée solennelle, Monseigneur pria quelques instants devant le Très Saint Sacrement, puis il entendit la lecture d'une adresse à laquelle il se fit un devoir de répondre. Devant lui se trouvaient de nombreux chrétiens qui venaient reconnaître qu'ils étaient grandement redevables à ses Fils, aux Oblats de Marie Immaculée, non plus seulement pour trente années de travaux et de dévouement comme ceux de Colombo, mais bien pour soixante ans, comme à Jaffna et dans la province Nord-Ouest dont Kurunegala est le chef-lieu.

Cette mémorable soirée se termina par la bénédiction du Très Saint Sacrement, donnée solennellement par Mgr le Révérendissime Père Général à la foule des chrétiens qui y assistèrent tous, malgré l'heure avancée. Le lendemain fut occupé par la visite des établissements catholiques de la ville et les églises de Bulupitiya, Weuda et Pallandeniya. Enfin, avant son départ de Kurunegala pour Jaffna, Sa Grandeur voulut honorer de sa présence la fête dont nous avons dit un mot dans notre numéro de mars, et qui eut lieu au couvent des Sœurs de la Sainte-Famille.

La ville elle-même prit une grande part à la célébration des noces d'or de Révérende Mère Hélène et aux fêtes du cinquantième anniversaire de l'arrivée des Sœurs de la Sainte-Famille à Ceylan.

N. B. — Parmi les visites particulières faites par Mgr le Révérendissime Père Général aux personnages les plus distingués ou aux familles les plus marquantes de la ville de Colombo, nous pouvons citer, au moins, celle faite à Son Excellence « Sir Henry Mac Callum », Gouverneur de Ceylan.

II. — District de Maggona.

a) *Mission de Kalutara.* — Dans la soirée du jeudi 14 novembre, Monseigneur le Très Révérend Père général venant de Moratuwa, et accompagné des RR. PP. Brault, Lefrère et Millot, était reçu solennellement par les catholiques de Kalutara à l'église Sainte-Croix. Depuis l'arc de

triomphe érigé sur le bord de la route, jusqu'au sommet de la colline où est bâtie l'église, on avait prodigué les plus riantes décorations. Comme les « Missions » l'ont dit dans le numéro de septembre 1912, il y a tout près de l'église une fort belle grotte de Notre-Dame de Lourdes, où chaque jour de nombreux pèlerins viennent s'agenouiller et prier. Le mouvement de piété provoqué par l'établissement de cette grotte due au zèle du R. P. Hérel, missionnaire de Kalutara, se fait sentir de plus en plus dans tout le district et produit les fruits les plus consolants.

Le Révérendissime visiteur fut escorté en grande pompe d'abord jusqu'à la grotte et de là à l'église où on lui souhaita la bienvenue. Des paroles élogieuses qui furent particulièrement agréables au Très Révérend Père Général, nous devons citer au moins celles-ci : « Nous sommes heureux de « profiter de cette occasion pour exprimer les sentiments « d'une inaltérable reconnaissance, pour la fidélité et le « dévouement tout apostolique avec lequel les Oblats de « Marie Immaculée ont travaillé au milieu de nous. Sous « leur sage direction et l'impulsion de leur zèle, des écoles « et des couvents ont été établis, des églises ont été cons- « truites et le bien-être moral et spirituel procuré avec tant « d'efficacité, que les catholiques de Kalutara occupent « le premier rang, parmi leurs compatriotes, dans ce qui « constitue le progrès matériel et spirituel. » Après avoir remercié et répondu de la manière la plus heureuse à ce qu'il venait d'entendre, Monseigneur bénit la nombreuse assistance, et, s'étant rendu à l'école anglaise, il adressa aux élèves et à leurs maîtres des paroles pleines de bonté et d'encouragement. Il alla ensuite à la résidence du missionnaire, puis, après avoir accordé quelques minutes aux principaux catholiques, il se mit en route pour Maggona.

b) *Mission de Maggona.* — Les catholiques de cette grande mission se sont toujours distingués, lorsqu'il s'est agi des intérêts de leurs églises ou de ceux plus sacrés encore de notre sainte religion.

Dans ces dernières années, l'activité de leur dévouement à cette noble cause est devenue plus grande encore, sous l'impulsion de leur intrépide missionnaire, le R. P. Millot. Ils ont été les inaugurateurs des imposants pèlerinages de mission à la grotte de Notre-Dame de Lourdes, à Kalutara, et, dans les manifestations religieuses, on les a toujours trouvés en première ligne.

Ils ne pouvaient donc manquer une occasion aussi belle que celle de l'arrivée parmi eux du Révérendissime Supérieur général, pour prouver leur dévouement à la religion et leur attachement à leurs missionnaires et à leur chef vénéré.

Le territoire des Missions de Kalutara et de Kalamulla une fois franchi, au milieu d'une escorte très nombreuse de fidèles appartenant à ces 2 missions, les catholiques des différentes églises de Maggona formèrent aussitôt groupe autour de l'illustre visiteur, et une immense procession s'organisa sur-le-champ. 700 enfants des écoles ouvraient la marche à une masse compacte d'hommes couvrant une grande distance. Douze d'entre eux traînaient une voiture richement décorée sur laquelle avaient pris place Monseigneur avec le R. P. Lefrère, supérieur du district, et Mr. Jayawardanie, « Mudaliyar », c'est-à-dire le 1er officier civil indigène de tout le district. Sur un parcours de plusieurs kilomètres, la belle route longeant le rivage de l'Océan était superbement décorée. Tout cet ensemble, éclairé des derniers rayons du soleil couchant, offrait un spectacle vraiment féerique.

Arrivé à la jonction de la route conduisant à l'orphelinat Saint-Vincent, où Monseigneur devait aller passer la nuit, le cortège s'arrêta, et la foule s'étant agenouillée, elle reçut la bénédiction et se dispersa pour la nuit, se promettant de revenir le lendemain. En effet, le vendredi 15 novembre, le Très Révérend Père Supérieur général, ayant commencé la visite successive des 7 églises de la mission, trouva la population catholique tout entière en différents groupes auprès de leurs églises respectives. Les décorations de la

veille avaient été détruites par le vent et les pluies torrentielles de la nuit; mais, sans perdre un instant, les chrétiens les avaient renouvelées et même embellies. Sa Grandeur, accompagnée du R. P. Lefrère, Supérieur, et du R. P. Millot, missionnaire en charge, visita successivement l eség lises de Saint-Sébastien de Dialagoda, de l'Immaculée-Conception de Maggona et de Sainte-Anne de Béruwala. Dans cette dernière localité, elle put admirer la belle église qui s'élève comme une forteresse sur le bord de l'Océan. Elle vient d'être achevée, grâce à l'activité du R. P. Millot, et remplace avantageusement l'ancienne église qui menaçait ruine et était beaucoup trop petite pour la nombreuse chrétienté à laquelle elle devait servir.

La visite se continua jusqu'à Alutgama sur la limite sud du diocèse et de la province civile de l'ouest. Dans chaque église, la bénédiction papale était donnée aux chrétiens assemblés pour la recevoir. Ils étaient sous le charme de la captivante simplicité de manières de l'illustre visiteur. Nous ne dirons plus rien de l'enthousiasme des foules, de leur avidité de voir le prélat, de lui baiser la main. En tout cas, c'était un spectacle touchant de voir ces multitudes de fidèles, agenouillées et s'inclinant respectueusement sous sa bénédiction. Les Bouddhistes eux-mêmes, voire même les Mahométans, si étonnant que cela paraisse, se rassemblaient sur son passage et saluaient à leur manière, tandis que Monseigneur rendait le salut par un gracieux signe de la main, ou un bon sourire.

Le seul regret de la population catholique était de voir la visite toucher si vite à sa fin. Mais, si courte qu'elle ait été, la joie causée à tous a été intense et l'impression profonde. Quant aux missionnaires, cette visite, comme les précédentes faites par Monseigneur le Révérendissime Père, a été pour eux une source féconde d'encouragements dans la tâche toujours ardue et souvent accablante dont ils ont à s'acquitter dans des missions étendues et peuplées, comme celle de Maggona.

c) *Saint-Vincent.* — La mission de Maggona visitée, ce fut le tour de l'établissement de Saint-Vincent. Tous les enfants de l'orphelinat et du réformatoire, ainsi que les étudiants de l'Ecole normale, étaient réunis et rangés militairement sous les ordres de nos Frères convers, sur l'esplanade qui s'étend devant la chapelle. La réception se fit aux flambeaux et eut lieu avec un ordre parfait.

Le lendemain, samedi 16 novembre, à la messe célébrée par Monseigneur, tous les assistants (et ils étaient nombreux) reçurent la communion de sa main. Un peu plus tard dans la journée, les orphelins, les enfants du réformatoire et les Frères indigènes de Saint-François lurent successivement leur adresse de bienvenue.

Très satisfait de tout ce qu'il avait vu et entendu, le Révérendissime visiteur encouragea les enfants et leur donna les plus paternels avis, les exhortant surtout à bien apprécier tout ce qu'ils apprenaient dans cet excellent établissement, pour pouvoir plus tard en tirer profit pour le bien de leurs familles et l'avantage de la société. Il les félicita de leur chant, mentionnant spécialement les chansons et cantiques français qu'ils rendaient parfaitement. Sa Grandeur visita ensuite les ateliers dont chacun est dirigé par un Frère Oblat, et qui, réunis, forment l'Ecole industrielle, la plus considérable de Ceylan.

Le dimanche 17 novembre, Sa Grandeur visita l'orphelinat, l'Ecole normale et le réformatoire, établissements fort importants. Aux étudiants de l'Ecole normale, comme aux enfants du réformatoire, Monseigneur donna les avis les plus utiles et les mieux adaptés à leur genre de vie. Il visita ensuite le Calvaire placé au sommet de la colline, et de là il put admirer le superbe panorama qui se déroule tout à l'entour. Du côté de l'Océan que la croix monumentale semble dominer, le spectacle est aussi imposant qu'on peut le désirer.

La retraite mensuelle eut lieu le lundi, 18 novembre, pour tous les Pères du district : elle fut présidée par le Révérendissime Père Général.

A Saint-Vincent, la visite dura quatre jours entiers, et il ne fallait pas moins pour voir et examiner cet établissement. Saint-Vincent est le chef-lieu du district religieux, c'est-à-dire la résidence du supérieur qui est actuellement le R. P. Lefrère, de son assistant, de neuf Frères convers Oblats qui dirigent les différents ateliers de l'Ecole industrielle. C'est également la résidence d'une trentaine de Frères indigènes de Saint-Vincent de Paul, Tertiaires de Saint-François ; d'un nombre égal d'étudiants à l'Ecole normale, destinés les uns et les autres à la direction des écoles primaires dans l'archidiocèse ; d'une centaine d'orphelins et de plus de 200 enfants du réformatoire, soit au total plus de 400 personnes.

On comprend dès lors que Monseigneur le Révérendissime Père qui, du premier coup d'œil, juge de l'importance d'une œuvre, dut s'intéresser à un tel établissement qui réunit de si belles œuvres. Il s'y intéressa, en effet, beaucoup plus qu'il n'est possible de l'exprimer, désirant vivement que sa visite fût utile à tous et à tout. Son désir s'est pleinement réalisé et cette visite de quatre jours fera époque dans l'histoire de la petite colonie où elle a laissé un profond souvenir.

Pour terminer heureusement sa visite et en assurer les fruits, Monseigneur célébra la messe, le mardi 19 novembre, à la grotte de Lourdes, dont le R. P. Croctaine, prédécesseur du supérieur actuel, a doté l'établissement du Maggona. Sa Grandeur voulait ainsi placer l'intéressante colonie de Saint-Vincent et tout le district sous la protection maternelle de l'Immaculée.

Ce même jour, Monseigneur le Révérendissime Père, accompagné des RR. PP. Brault, Lefrère et Millot, se rendit à Pointe-de-Galle, pour une visite à Mgr Joseph Van Reeth (S. J.), évêque de cette ville.

III. — District de Négombo.

Nous avons publié ailleurs le récit de la visite faite le 8 décembre, de la mission Sainte-Marie (ou Grand Street) de Négombo.

b) *Mission de Sea-Street.* — Monseigneur arriva le lendemain 9 décembre, à la seconde mission de la ville. Cette visite mériterait, elle aussi, d'édifiants rapports que nous ne pouvons reproduire, par crainte de nous répéter. Toutefois, la réception eut ceci de particulier qu'elle se fit à la lumière des flambeaux, ce qui ne diminua pas son côté pittoresque.

L'église principale de la mission, dédiée à saint Sébastien, est un centre dont dépendent plusieurs chrétientés, avec leurs confréries et leurs œuvres paroissiales. Dans l'adresse présentée à Monseigneur, les catholiques, ayant constaté ce qu'ils devaient à leurs missionnaires, rendirent hommage au Père Alles, leur pasteur actuel, et à son prédécesseur, le R. P. Tarmenude.

Le mardi, 10 décembre, Monseigneur célébra la messe et distribua plusieurs centaines de communions; puis, la messe terminée, il revêtit les ornements pontificaux pour procéder à la bénédiction traditionnelle de la mer, à l'immense joie de tous les chrétiens de la mission.

c) *Missions de Bolawalàna et de Duwa.* — Le mardi 10 décembre, le Révérendissime Père fit son entrée à Bolawalàna où il reçut aussi une véritable ovation. 1.000 enfants portant leurs bannières déployées ouvraient la marche. La simplicité et l'entrain de ces chrétiens, accourus de tous les points de la campagne, impressionna vivement le visiteur.

Bolawalàna est actuellement la résidence du Supérieur de district. Cette chrétienté, qui compte 2.000 âmes, possède une chapelle dédiée à N.-D. de la Chandeleur et qui est le rendez-vous de nombreux pèlerins. C'est un pèlerinage

ancien et bien connu dans la région. Pendant toute l'année, mais surtout à partir du 2 février jusqu'à Pâques, les pèlerins y affluent de toutes parts, et parmi eux beaucoup de Bouddhistes. L'ancienne église a été remplacée par une nouvelle aux vastes proportions, et qui est une des plus belles du district. Sa construction a demandé une vingtaine d'années, et c'est grâce au zèle infatigable et à la persévérante énergie du regretté P. Le Texier et du R. P. Cozeret, qu'elle a été terminée, le R. P. Coumoul, Supérieur, y ayant mis la dernière main. Comme l'ancienne, elle est dédiée à la Purification de la très sainte Vierge et, par suite, porte le nom, comme la chapelle du pèlerinage, de N.-D. de la Chandeleur.

La mission possède une maison des Frères indigènes de St-Vincent de Maggona, tertiaires de St-François, et un couvent de Sœurs indigènes. Les Frères dirigent la grande école centrale des garçons, au nombre d'environ 450, tandis que l'école des filles, au nombre de 350, est confiée aux sœurs. Monseigneur le Révérendissime Père visita l'église, les écoles et les deux maisons de communautés religieuses. Les enfants l'intéressèrent particulièrement par leurs chants, et il fut agréablement surpris de la facilité avec laquelle ils rendaient les chants français qui leur étaient même devenus familiers.

Dans la soirée de ce jour, mardi 10 décembre, le Révérendissime visiteur parti de Bolawalàna, traversa le lac de Négombo, pour se rendre à Duwa, où il fut reçu, comme partout ailleurs, avec les plus grandes démonstrations de joie et de respect.

Telles furent aussi les réceptions qui lui furent accordées dans les missions de Pétipane, Palagaturaï, Toppu, etc. et dont, faute de place, nous regrettons de ne pouvoir donner le récit. Nous nous bornerons à mentionner brièvement la visite faite par Monseigneur le Révérendissime Père général à Kimbulapitiya.

d) *Kimbulapitiya.* — Ce lieu est devenu et devient de

plus en plus célèbre par la belle grotte de Lourdes qui y a été érigée et dont l'inauguration a été racontée dans le numéro de septembre 1912, p. 350. La magnifique statue attire à ses pieds toutes les populations d'alentour et particulièrement les pèlerinages des enfants des écoles.

Le vendredi matin 20 décembre, le Supérieur général, accompagné des RR. PP. Guglielmi, Aubert et Gourichon, arriva vers 7 h. près du pont de Kimbulapitiya où s'élevait celui des trois arcs de triomphe qui était le plus éloigné de la grotte. Là, la population catholique de la mission de Kandawala l'attendait avec son missionnaire, M. Théobald de Silva, prêtre séculier. La procession se forma aussitôt et se mit en marche précédée par les enfants des écoles et deux fanfares jouant à tour de rôle. Arrivé au deuxième arc de triomphe, Monseigneur fut reçu par les RR. PP. Coumoul, Davy Pierre, Jayemane et Tabart. Au moment où le cortège se remet en marche, quatre éléphants qui devaient frayer un passage au cortége, s'arrêtent devant l'illustre visiteur, puis s'agenouillent en signe de respect. Le clergé s'avançait au milieu de la foule, en marchant sur le « pavada », jusqu'à ce que le troisième arc de triomphe eut été dépassé. Sa Grandeur gravit alors les degrés extérieurs de la grotte où elle fit son entrée au chant du « Vivat Pastor Bonus »; puis, s'étant revêtue des ornements sacrés, elle commença la messe et distribua la communion à 400 personnes. Aux Pères déjà mentionnés, étaient venus s'adjoindre les RR. PP. Alles et Guesnon. Après la messe, le Révérendissime Père reçut les souhaits de bienvenue qui lui furent adressés. La courte description de ce que les Oblats avaient fait dans cette mission et les missions voisines, lui fut particulièrement agréable, comme le fut aussi le désir bien simplement exprimé à Sa Grandeur pour que, de retour dans la Ville Eternelle, elle voulût bien être auprès du Saint-Père l'interprète de leurs sentiments de fidélité.

Monseigneur leur répondit en leur promettant d'accéder

à leur désir, et en les félicitant d'avoir au milieu d'eux une aussi belle grotte de Lourdes qu'ils ne doivent cesser de considérer comme un vrai trésor et un stimulant à une dévotion filiale et toujours plus vive à Notre-Dame de Lourdes. Cette dévotion, s'ils y sont fidèles, comme il le leur demande, les détachera de plus en plus des biens de ce monde, pour les attacher aux biens célestes et à leur vraie patrie où ils auront le bonheur de voir un jour l'Immaculée en personne, et de jouir d'une éternelle récompense.

La bénédiction papale vint clore la cérémonie qui fut suivie de la visite de l'église et de la résidence des Missionnaires, toutes deux élevées sur le sommet de la colline dont la grotte occupe la base. Puis, après avoir assisté pendant quelques minutes aux manœuvres exécutées par les éléphants, Monseigneur visita le couvent des Sœurs de la Sainte-Famille qui dirigent l'école de Kimbulapitiya et plusieurs autres dans la région. Il s'éloigna ensuite de ces lieux bénis et de ce peuple à la foi si simple et si robuste, pour aller faire d'autres heureux dans la mission de Burulapitiya, la dernière du district de Négombo à recevoir sa visite.

IV. — District de Wennappuwa.

a) *Mission de Wennappuwa.* — Dans l'impossibilité de visiter tout le district de Chilaw, qui, avec celui de Wennappuwa au sud, et celui de Putlam au nord, couvre une vaste étendue de territoire et ne compte pas moins de 12 missions, avec une population catholique de 48.000 âmes, Mgr le Révérendissime Père Général voulut au moins aller passer quelques jours dans les principales missions de cet immense district, notamment celles de Putlam, Chilaw et Wennappuwa.

Cette dernière mission, résidence du R. P. Guglielmi, Supérieur, a son église principale dédiée à saint Joseph et compte 5.000 catholiques. C'est la plus forte chrétienté

de tout le district de Chilaw. Mgr le Révérendissime Père arriva à Wennappuwa le mercredi soir, 11 décembre. L'heure trop avancée ne permit pas de faire une réception solennelle qui aurait été une des plus grandioses, à en juger par le nombre de catholiques qui s'étaient réunis et avaient attendu jusqu'à une heure tardive, avant de se disperser. Néanmoins, l'église Saint-Joseph, la plus vaste du district, était comble. Elle était aussi parfaitement décorée à l'extérieur et à l'intérieur. Quinze Pères missionnaires se trouvaient réunis, pour recevoir Sa Grandeur. Les sœurs du couvent de la Sainte-Famille étaient aussi présentes. Le président Muppu c'est-à-dire le premier officier qui, sous la direction immédiate du missionnaire, s'occupe des intérêts matériels de l'église et de l'assemblée des fidèles, souhaita la bienvenue au Révérendissime Visiteur, dans les termes les plus sympathiques. Il fit remarquer d'abord qu'il n'avait pas besoin de faire l'éloge de la Congrégation religieuse dont le prélat est le chef, vu qu'elle était connue et estimée à Wennappuwa et dans tout le district, depuis plus d'un demi-siècle. Qu'avaient-ils, en effet, qu'ils ne dussent aux Oblats ? Que de nouvelles chrétientés n'avaient-ils pas fondées et combien d'églises et d'écoles ne leur devaient-elles pas leur existence ? Pour ne citer qu'un nom, et tout résumer en lui, il n'avait qu'à mentionner le vénérable missionnaire que Sa Grandeur voyait à ses côtés, le R. P. Chounavel. C'est le premier Oblat dont le nom figure dans les archives de l'église Saint-Joseph. C'est l'ouvrier de la première heure, le vétéran missionnaire dont le zèle est toujours aussi ardent et entreprenant qu'au début de sa carrière. Il est l'heureux témoin du merveilleux développement qu'a pris l'œuvre qu'il commença, il y a plus de 50 ans. La mission comprenait alors 4 autres missions aujourd'hui distinctes. Elles formaient ce qu'on appelait le district de Wennappuwa, nom encore en usage pour désigner la partie méridionale de celui de Chilaw. Ce district méridional comptait,

à cette époque, un total de 5.000 catholiques ; la seule église de Saint-Joseph en compte autant aujourd'hui, tandis que le territoire compris dans l'ancienne mission en compte 22.000. Au lieu d'un missionnaire Oblat, on en trouve 8 aujourd'hui ; au lieu de 7 pauvres petites églises, on en voit 16 toutes bâties par les Oblats, et au lieu de 3 écoles avec 111 élèves, il y en a 35 fréquentées par plus de 4.000 élèves. Le nombre des confessions s'est élevé de 5.563 alors à 58.278 pour 1912, et celui des communions, de 5.369 à 121.486. Alors, il n'y avait pas un seul couvent de religieuses ; aujourd'hui, il y en a 3. Sans s'attarder à énumérer les faits sans nombre qui, comme une leçon de choses, prouvent ce qu'a été le zèle déployé par les missionnaires pendant plus d'un demi-siècle, cette simple statistique suffit pour montrer au Supérieur Général combien ses enfants ont travaillé et quel droit ils ont acquis à la reconnaissance et à la vénération des catholiques. Le président Muppu termine en priant Sa Grandeur de vouloir bien être, auprès de Sa Sainteté le Pape Pie X, l'interprète de leurs sentiments de loyauté et de soumission filiale.

Profondément impressionné par tout ce qu'il venait d'entendre, le T. R. Père Général ne put que rendre grâces à Dieu de tout ce qu'Il avait daigné accomplir, par le ministère des Oblats, dans l'Archidiocèse de Colombo et particulièrement dans le district de Wennappuwa. Il remercia aussi cette population si chrétienne de l'affection et de l'estime qu'elle témoignait à tous ses enfants.

Le lendemain, jeudi 12 décembre, fut consacré exclusivement aux Oblats qui, accourus des différentes parties du district de Chilaw, purent voir leur Père et s'entretenir avec lui. Le vendredi 13, le Révérendissime Père Général visita les églises de Naïnamadam, Kammala, Bolawatta et Boralessa. Cette dernière excita son admiration par la beauté et le fini qui en font un vrai bijou dédié à Ste Anne.

Le samedi fut un jour de fête pour les enfants des écoles, spécialement pour les 275 qui reçurent leur première com-

munion des mains de Monseigneur, et dont le plus grand nombre ne purent s'agenouiller à la table de communion trop élevée pour leur petite taille. Après la messe, une exhortation leur redit l'affection et le bienveillant intérêt que le Prélat portait à leurs âmes privilégiées. Dans la journée eut lieu la visite des écoles, à la grande joie et aux applaudissements des bataillons d'élèves qui s'y trouvaient, et les premiers communiants reçurent chacun un petit souvenir. Enfin, la soirée du même jour fut consacrée à la visite du couvent et des établissements de formation ou d'éducation qui en dépendent.

Le dimanche, 15 décembre, le Révérendissime visiteur célébra la première messe durant laquelle les communiants (y compris les premiers communiants de la veille) furent si nombreux, qu'il dut se faire assister dans la distribution de la sainte communion. Après cette messe, Monseigneur donna la bénédiction papale et assista pontificalement à la grand'messe de 9 heures. Les RR. PP. Boulic et Kohler assistaient Sa Grandeur au trône, tandis que le R. P. Croctaine chantait la messe, assisté des PP. Agaccio et T.-D. Joseph. Au R. P. Chounavel échut l'honneur bien mérité de raconter l'histoire des Oblats de Marie Immaculée, à Ceylan, et le récit de leurs travaux dans le district de Wennappuwa. Il le fit avec une force, une précision et une éloquence que, humainement parlant, on ne pourrait supposer chez un homme de 87 ans, dont plus de 60 consacrés à une vie apostolique intense. Monseigneur le Révérendissime Père Général ne se lassait pas d'admirer tant de dévoûment, de simplicité, de zèle et de ferveur religieuse, réunis dans un seul homme. La bénédiction papale clôtura cette inoubliable cérémonie.

IIe PARTIE. — Diocèse de Jaffna.

Les catholiques de Jaffna, non moins sensibles que ceux de Colombo à l'honneur de recevoir, pour la première

fois, la visite d'un Supérieur Général de congrégation religieuse, se firent un devoir d'accorder à l'illustre visiteur une réception tout à la fois cordiale et grandiose. Ils s'y croyaient d'autant plus obligés, que celui qui venait les visiter était le Supérieur Général des missionnaires qui, depuis plus de 60 ans, se consacrent avec un zèle et un dévoûment au-dessus de tout éloge, au salut de leurs âmes, et même à leur prospérité temporelle.

Le soir du 17 janvier, à partir de 4 h. 30, des jeunes gens formant un bataillon de cavaliers en uniforme faisaient parade dans les rues de Jaffna, annonçant la joyeuse nouvelle de l'arrivée très prochaine du Supérieur Général. A 6 heures, toutes les cloches donnaient le signal. Accompagné du R. P. Collin, vicaire des missions, Mgr Dontenwill arrivait par le train de 6 h. 30 à Chavagachery, où il était reçu par les RR. PP. Boury, vicaire général, et Matthews, recteur du Collège St-Patrice. Il devait aller de là au Resthouse (hôtel municipal) de Jaffna où l'attendait S. G. Mgr Joulain, évêque de Jaffna. Il y arriva à 7 h. 45 et la procession, dont les cavaliers formaient l'avant-garde, se mit aussitôt en marche pour la cathédrale. Mgr le Révérendissime Père Général, Mgr Joulain, le Vicaire des Missions et le Vicaire Général, avaient pris place sur un élégant phaëton traîné à la mode orientale. Du milieu de la foule on distinguait les membres de la Confrérie de St-Joseph, sous la direction du frère Groussault, portant leurs lanternes vénitiennes aux couleurs variées, et maintenant le bon ordre. Sur tout le parcours, une brillante illumination et les plus belles décorations charmaient tous les regards. Les souhaits de bienvenue au visiteur et de prospérité pour la Congrégation tout entière, pouvaient se lire sur les transparents multicolores suspendus à toutes les maisons.

Ce ne fut que vers 9 heures que l'interminable cortège formé par une foule toujours grossissante put arriver à l'arc de triomphe élevé, pour la réception, en face de la

cathédrale Notre-Dame. Mgr le Supérieur Général, Mgr Joulain et leur suite ayant pris place sur une estrade élevée, le Mudaliyar Joseph N. Sandrasagra revêtu des insignes de sa dignité, y compris une ceinture d'or et un sabre d'argent, s'avança tenant en main le beau parchemin sur lequel était gravée l'adresse de bienvenue. Au-dessus du texte apparaissaient les armes du Souverain Pontife, du Révérendissime Supérieur Général, de Mgr l'Evêque de Jaffna et de la congrégation des Oblats de Marie Immaculée ; au-dessous, des vues de la cathédrale, du séminaire ecclésiastique de St-Martin, du collège St-Patrice, du couvent de la Ste-Famille, de l'orphelinat de Colombogam, de l'église St-Jacques et du Cercle catholique. L'adresse était conçue en ces termes :

« Révérendissime Seigneur,

« Nous, catholiques de Jaffna, avons l'honneur de vous souhaiter la plus cordiale et la plus respectueuse bienvenue, à votre arrivée au milieu de nous, comme visiteur des missions confiées aux Oblats de Marie Immaculée. Nous considérons votre présence comme le signe précurseur de spéciales bénédictions dont nous serons favorisés, dans un avenir très rapproché, car seule une sollicitude particulière pour notre bien — inséparable de celui de nos missionnaires — a pu vous décider à franchir une pareille distance, pour venir parmi nous. Nous avons eu le bonheur de recevoir précédemment deux visiteurs : les Tr. Rév. Pères Soullier et Augier. Mais alors, ils étaient des envoyés du Supérieur Général, tandis que ce soir, nous avons le privilège de recevoir le Chef même de la congrégation, revêtu de la dignité archiépiscopale. Aussi, nous ne savons comment exprimer les sentiments de joie et de gratitude qui jaillissent de nos cœurs. — Votre Grandeur a déjà visité le plus considérable et le plus prospère, quoique de beaucoup le moins ancien des deux diocèses de Ceylan, confiés à la congrégation. Mais, c'est

à Jaffna qu'appartient la glorieuse prérogative d'avoir été le berceau des missions des Oblats dans ce pays. C'est à Jaffna, que nous foulons le sol sanctifié par les pas et arrosé des sueurs des missionnaires envoyés par le Fondateur lui-même; et c'est à Jaffna que fut semé, en 1847, le grain de senevé qui a produit le grand arbre dont les rameaux devaient s'étendre, avec le temps, dans d'autres provinces de l'île.

« Un aperçu des travaux des fils de Mgr de Mazenod ne saurait trouver place dans cette adresse. Néanmoins nous ne pouvons laisser passer cette occasion, sans essayer d'exprimer notre reconnaissance sans bornes à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée pour les innombrables bienfaits reçus par son intermédiaire. Avec de faibles ressources, nos prêtres et nos évêques ont su, depuis longtemps, doter Jaffna d'institutions qui constituent une chrétienté puissante et bien établie. Nous pouvons mentionner avec fierté un Séminaire pour la formation d'un clergé indigène, un couvent pour abriter une communauté de religieuses enseignantes, une imprimerie catholique pour défendre et promouvoir les intérêts catholiques, un collège pour donner l'enseignement supérieur, des orphelinats et un nombre considérable d'écoles. Nous associons trois grands apôtres à l'œuvre du salut des âmes dans ce pays : à saint François Xaxier, un des premiers compagnons de saint Ignace, nous sommes redevables du don de la foi, dans le principe; un oratorien, le Vén. P. Joseph Vaz, a sauvé notre foi d'une ruine totale, durant la cruelle persécution des protestants hollandais; à un Oblat, l'illustre Mgr Bonjean, nous devons le rang respectable que nous occupons et le prestige dont nous jouissons comme catholiques dans la société. Quatre saints pontifes Oblats ont travaillé parmi nous, durant ces 60 dernières années. Trois sont allés recevoir leur récompense, après des années de travaux et de luttes victorieuses. Quant au quatrième, Mgr Joulain, notre évêque vénéré, avec quelle fidélité

n'a-t-il pas continué à développer les œuvres de ses prédécesseurs ou commencées par lui-même, et avec quelle sincérité et quelle ardeur ses enfants spirituels apprécient-ils son zèle et son énergie ! Maintes preuves évidentes en seront données à Votre Grandeur dans la visite qu'elle fera dans le diocèse. Un point caractéristique qui ne lui échappera pas est le nombre de missions établies dans les centres hindous durant la présente administration épiscopale.

« Nous remercions de nouveau Votre Grandeur de tout notre cœur de la faveur qu'Elle nous a accordée en venant de si loin pour nous connaître et étudier nos besoins ; nous avons la ferme confiance que votre séjour parmi nous vous sera aussi agréable qu'il nous sera profitable à nous-mêmes. »

Le Révérendissime Père répondit à cette adresse aussi complétement que l'heure tardive le lui permit. Il remercia d'abord de la manifestation dont il venait d'être l'objet. Il lui était impossible d'exprimer les sentiments que faisait naître en lui tout ce qu'il avait vu et entendu. Sa Grandeur Mgr de Jaffna a le droit d'être fier de ses enfants, car ils ont donné, ce soir, un merveilleux spectacle de leur esprit catholique. Ils ont voulu honorer en lui le Supérieur général et le Père de tant de zélés missionnaires qui ont si longtemps et si bien travaillé parmi eux, sans excepter leur bon évêque, qui, bien que plus âgé, aime à reconnaître en lui son pére.

Mr Sandrasagra a fort á propos évoqué le passé, en rappelant les travaux accomplis non seulement par les Oblats, mais encore par deux membres illustres d'autres Ordres plus anciens. C'est un grand honneur pour la Congrégation des Oblats, dont les débuts furent si modestes, d'avoir pu continuer pendant 60 ans et développer si heureusement l'œuvre commencée par des apôtres tels que l'illustre fils de la Compagnie de Jésus, S. François Xavier, et le vénérable oratorien Joseph Vaz. Le Très Révérend Père Visiteur

remercia ensuite Monseigneur l'Evêque de Jaffna d'avoir bien voulu se mettre lui-même à la tête de cette grande démonstration, fidèlement suivi par ses missionnaires réunis au nombre d'environ 40 en cette mémorable circonstance.

Ensuite les deux prélats bénirent ensemble l'immense assemblée, et, après s'être revêtus des ornements pontificaux, ils firent leur entrée solennelle dans la cathédrale. Ce ne fut pas sans peine qu'ils réussirent à se frayer un passage jusqu'au sanctuaire, à travers la multitude des fidèles agenouillés pieusement sur leur passage. Monseigneur le Révérendissime Père général, assisté des RR. Pères Poulain et William, donna ensuite la bénédiction du Très Saint Sacrement, après le chant solennel du *Te Deum.*

a) *Oblats.* — Dès son arrivée à Jaffna, Monseigneur le Révérendissime Père général désirait voir ses Oblats, tant de la ville que des missions. C'est pourquoi, ne se contentant pas des occasions que lui fournirent ses différentes visites, pour satisfaire ce désir, il voulut présider la retraite annuelle prêchée par le R. P. Yenn, et à laquelle 58 Oblats prirent part. Notons encore que le dimanche 2 février, Mgr Dontenwill conféra le sous-diaconat aux deux frères scolastiques Kistner Etienne et Simon Alphonse. Enfin, le lundi 17 février, le Révérendissime Père voulut bien recevoir les vœux perpétuels du frère convers Dohren François.

b) *Sainte-Famille.* — La Sainte-Famille, dont les œuvres sont si importantes et si anciennes à Ceylan et à Jaffna en particulier, ne pouvait pas être oubliée, et elle ne le fut pas. Le numéro précédent des *Missions* (nº 201, mars 1913, p. 69 et 70) a parlé du jubilé d'or de son arrivée, à Ceylan, et de la part que prit Monseigneur le Révérendissime Père général à sa célébration, à Kurunegala, le 15 janvier et le 19 à Jaffna. Cette dernière date, coïncidant avec le dimanche de la septuagésime, fut doublement chère aux Sœurs du couvent de Jaffna. En effet, avec toutes les reli-

gieuses de la Sainte-Famille, elles fêtaient, ce jour-là, le 91e anniversaire de la bénédiction miraculeuse accordée aux vénérées fondatrices, et, de plus, le cinquantenaire de leur arrivée à Ceylan. Le dimanche, 19 janvier 1913, demeurera donc un jour historique pour le couvent de Jaffna. Ce jour-là, Monseigneur le Supérieur général célébra solennellement la messe dans la chapelle des sœurs, et le soir, dans cette même chapelle, avant la bénédiction du Très Saint Sacrement, donnée également avec beaucoup de solennité par Mgr Joulain, le Révérendissime Père leur adressa le sermon de circonstance. Auparavant, les enfants de l'école et les orphelines avaient fait une très belle réception au visiteur, accompagné de Mgr Joulain et des RR. PP. Collin, Boury, Poulain et Daurat. La musique, les chants et une magnifique adresse, tout avait été mis en œuvre pour rehausser l'éclat de la fête.

c) *Colombogam.* — Une des premières visites du Supérieur général fut pour l'orphelinat de Colombogam. Il s'y rendit le 20 janvier, accompagné de Monseigneur de Jaffna. La réception eut lieu dans la grande salle de l'orphelinat, connue sous le nom de « Bonjean Hall » en mémoire du grand évêque qui fut le fondateur et le premier directeur de l'Orphelinat de Colombogam, il y a 51 ans. A l'adresse qui lui fut lue, le Révérendissime Visiteur répondit par des paroles d'encouragement pour une si belle œuvre. Il exhorta les enfants à toujours bien apprécier ce que les Oblats n'ont cessé de faire pour développer l'établissement en vue de donner à ses heureux habitants une éducation de plus en plus complète. Il loua le zèle avec lequel le R. P. Gautier, directeur, travaille depuis plusieurs années déjà à faire progresser de toutes manières une œuvre si importante, zèle que montrent aussi, chacun dans sa sphère, les trente Frères de la Congrégation de Saint-Joseph qui le secondent dans son travail. Après avoir visité les différents ateliers de l'école industrielle, Sa Grandeur exprima sa haute satisfaction de tout ce qu'elle avait vu et spécialement du bel

autel dû à l'habileté et au travail persévérant des étudiants de l'Ecole industrielle.

d) *Confréries.* — Durant son séjour à Jaffna, le Révérendissime Visiteur voulut faire bénéficier de ses paternelles et persuasives exhortations les membres des principales confréries de la ville. Il suffira de nommer celle de Saint-Joseph, de la Bonne Mort, du Mont-Carmel, de l'Immaculée-Conception, et de Saint-Louis de Gonzague.

Le dimanche, 19 janvier, il était reçu avec Monseigneur de Jaffna et plusieurs Pères et Frères, par les membres de la confrérie de Saint-Joseph, réunis dans la salle de l'école Saint-Charles, et en réponse à l'adresse lue par le président, il fit l'éloge des travaux accomplis par la confrérie, pour rendre de plus en plus forte et prospère la société de Saint-Vincent de Paul, et il adressa un chaleureux appel à tous les membres pour seconder de plus en plus les efforts de leur directeur, le frère Groussault.

Le dimanche suivant, 26 janvier, Sa Grandeur, accompagnée des RR. PP. Daurat et Marcellin et du F. Manuel, recevait les confrères de la « Bonne Mort » et leur faisait, en réponse à leur adresse, la plus encourageante exhortation.

Une cérémonie solennelle eut lieu le dimanche 2 février, à l'occasion de la pose de la première pierre d'une salle de réunion pour la confrérie du Mont-Carmel. A 6 h. 30 du soir, les confrères vinrent chercher Monseigneur le Révérendissime Père général à l'évêché et le conduisirent processionnellement à l'école de garçons de Karayoor.

Monseigneur le Supérieur général, Monseigneur de Jaffna et les RR. PP. Collin et Boury, ayant pris place sous un dais parfaitement décoré, le président de la confrérie lut une adresse à laquelle Sa Grandeur répondit en insistant surtout sur le devoir des confrères, d'apprécier la faveur qui leur est faite, de se trouver placés sous la protection spéciale de l'Immaculée, Mère de Dieu. Il les félicita de leur fidélité à conserver l'usage en vigueur parmi eux, de porter même

ostensiblement le scapulaire qui est pour eux le signe de la protection de leur divine Mère. Il ya déjà 228 membres; mais, Sa Grandeur ne craignit pas de dire que ce nombre devait être et serait décuplé. Le fait qu'une nouvelle salle de réunion va être construite est une preuve suffisante de l'accroissement de la confrérie. — Après que les deux prélats eurent béni conjointement l'assemblée, Monseigneur le Révérendissime Père général procéda à la bénédiction et à la pose de la première pierre.

La confrérie de l'Immaculée-Conception eut son tour, le dimanche 16 février. Ce jour-là, les membres, réunis en très grand nombre, conduisirent Monseigneur le Révérendissime Père général à leur salle de réunion où les attendaient les RR. PP. Poulain et Daurat. Il fut heureux de constater la profonde reconnaissance de tous les membres à l'égard des Oblats, et surtout du R. P. Poulain, leur directeur actuel.

Enfin, le dimanche 23 février, la confrérie de Saint-Louis de Gonzague eut aussi sa fête. Ce jour-là, Monseigneur le Révérendissime Père général fut conduit en procession de l'évêché à la chapelle de Notre-Dame de Lourdes où Sa Grandeur donna la bénédiction du Très Saint Sacrement, assistée par le R. P. Thomas. L'adresse fit l'historique de la confrérie établie, il y a 30 ans, par le R. P. Blachot qui n'a cessé d'en être le directeur, malgré une santé toujours défaillante. La confrérie compte 250 membres, dont 70 actifs et 180 honoraires. Les 70 membres actifs fréquentent encore l'école et servent la messe, dans les différentes paroisses de la ville. Les membres honoraires, quels que soient le rang ou la position qu'ils occupent dans la société, à Jaffna ou ailleurs, se font un honneur de servir à l'autel, chaque fois que l'occasion s'en présente. — En réponse, Monseigneur fit un beau petit discours fort goûté par cette intéressante jeunesse. Il félicita les membres présents d'appartenir à une confrérie dont le but est si noble. Il les compara au jeune Samuel, et les exhorta à considérer toujours, comme un grand honneur, le service des autels. Il

les félicita aussi de ce qu'ils communiaient fréquemment, la plupart même tous les jours. Jésus, la sainte Victime de l'autel, dit Monseigneur en terminant, les récompensera, s'ils sont fidèles, et leur donnera au ciel de le contempler, face à face, dans sa gloire.

e) *Cercle catholique.* — Le président et le comité du cercle catholique avaient invité Monseigneur le Révérendissime Père général à un « at home » fixé en son honneur pour le lundi 10 février. La maison du cercle avait été décorée avec beaucoup de goût, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Monseigneur le Révérendissime Visiteur s'y rendit le soir à 7 heures, accompagné de Mgr Joulain et des RR. PP. Collin et Boury, et fut reçu par le président et les membres du comité. Le secrétaire du cercle lut l'adresse de bienvenue. Il montra que le cercle était un des principaux souvenirs du présent épiscopat, car, bien que la société « Jaffna catholic library » d'où est sorti le cercle actuel, ait été établie par Mgr Mélizan, de vénérée mémoire, l'organisation du cercle catholique tel qu'il est aujourd'hui est due à Mgr Joulain. L'idée première en est due au R. P. Collin, vicaire des Missions, dont l'éloignement n'a diminué en rien l'intérêt qu'il n'a cessé de porter à Jaffna. La transformation de la bibliothèque en cercle n'a pas été une œuvre facile ; mais, grâce au généreux concours prêté par plusieurs des membres, Monseigneur de Jaffna l'a conduite à bonne fin. Sa Grandeur a été grandement secondée aussi par le R. P. Lortie, élu premier président et remplacé, à son départ pour le Canada, par le R. P. P.-M. Francis. — En réponse, Monseigneur le Révérendissime Père remercia le président et tous les membres du comité. Il exprima sa haute satisfaction de ce qui venait de lui être dit au sujet de cette œuvre et de ses promoteurs. Il remercia ceux des membres qui avaient également prêté leur généreux concours et s'associa à la joie de tous en saluant, dans la personne du R. P. Francis, le successeur du P. Lortie, dans la charge de président. Il exhorta tous les

membres présents à une grande régularité aux réunions que tous devaient contribuer à rendre agréables et instructives, sans jamais oublier qu'étant des hommes de choix parmi les catholiques de Jaffna, ils devaient faire bénéficier leurs compatriotes et frères dans la foi, des avantages qu'ils trouvaient eux-mêmes dans le cercle catholique. Il termina en souhaitant que leur nombre s'accrût considérablement et rapidement, souhait qui ne lui paraissait nullement déplacé, vu que la population de Jaffna compte plusieurs milliers de catholiques.

f) *Collège Saint-Patrice.* — Le dimanche, 16 février, fut une première journée consacrée presque entièrement au Collège Saint-Patrice. Le matin, avait lieu la clôture de la retraite prêchée par le P. Asseerwatham aux élèves et maîtres laïques du collège. A sept heures moins un quart, élèves et professeurs se réunirent à la résidence épiscopale, pour conduire Mgr le Révérendissime Père Général à la cathédrale. A 7 h., Sa Grandeur prêcha un impressionnant sermon sur la parabole du figuier stérile. Elle célébra ensuite la messe, assistée des RR. PP. Francis et Beaud. Tous les retraitants s'approchèrent de la sainte Table. Après la messe, Sa Grandeur donna la bénédiction papale et elle fut reconduite en procession à l'évêché.

Le soir, maîtres et élèves se trouvaient réunis dans la salle du collège décorée avec un goût exquis pour la circonstance. A 5 h. 30, Monseigneur le Révérendissime Père, accompagné des Pères du Collège, faisait son entrée et était reçu par le R. P. Matthews, au milieu d'une véritable ovation. Pendant que Sa Grandeur s'avançait vers le trône qui lui avait été préparé sur la plate-forme, le chœur du collège chantait l'hymne pour le Pape. L'un des plus anciens élèves s'avança alors et lut une belle adresse que le manque d'espace nous oblige d'abréger ainsi que la réponse qui y fut faite.

Avec leurs souhaits de bienvenue, tous les élèves de Saint-Patrice n'ont qu'un cœur pour offrir au Révérendis-

sime Visiteur leurs remerciements, pour l'honneur de sa visite, honneur sans précédent, dans l'histoire du collège. Puisque les chers Pères qui travaillent à former en eux Jésus-Christ l'appellent leur Père, il leur pardonnera à eux d'imiter les petits enfants qui aiment à se glorifier de leurs exploits, auprès de leurs grands-parents. Sous l'excellente direction des Pères Oblats, leur « Alma mater » n'a cessé de progresser; mais, durant ces dernières années, le progrès est vraiment remarquable. Par le nombre des élèves, la force et la distinction du corps enseignant, le niveau supérieur des études et, par-dessus tout, la formation morale donnée aux enfants, le collège Saint-Patrice est, de l'avis unanime de tous les hommes sensés, le premier collège du Nord. Tous les jours, ils sont témoins des travaux incessants de leurs maîtres et des plus tendres soins de leurs supérieurs, pour orner leur esprit des connaissances religieuses et profanes, et pour former leur caractère. Ils savent que tout cela est fait pour atteindre le but du collège, qui est de former dans l'Ile un corps de catholiques instruits et cultivés capables de défendre, dans la suite, tout ce qui est noble et de démontrer, par l'intégrité de leur vie et l'élévation de leurs aspirations, la vitalité de la sainte Eglise, dont ils partagent les combats, en aidant ses ministres dans la grande œuvre de l'extension du royaume de Jésus-Christ. Ce sera une consolation pour Sa Grandeur et aussi pour le Souverain Pontife, d'apprendre qu'ils aiment tous à approcher de la sainte Table, et que la pratique de la communion fréquente et quotidienne gagne de plus en plus parmi eux. Ils sont formés ainsi à l'idée que la sainte Eucharistie doit être l'Alpha et l'Oméga de leur vie spirituelle, intellectuelle et sociale. Ils remercient tout spécialement Sa Grandeur d'avoir bien voulu présider la clôture de leur retraite.

En réponse, Monseigneur le Révérendissime Père exprima d'abord sa satisfaction de se trouver en présence des 600 élèves de Saint-Patrice. C'est une excellente chose,

pour un collège, d'avoir beaucoup d'élèves, à cause de l'entrain et de l'émulation. Bien que Saint-Patrice compte de nombreuses bâtisses, le P. Beaud en ajoute toujours de nouvelles, ce qui prouve qu'il y a du progrès, même sous ce rapport. Il s'associe à leur joie et à leur légitime fierté, en entendant appeler leur « Alma Mater » le « premier Collège du Nord ». Ils doivent toujours être bien fidèles à leur devise : « Par la foi et le labeur. » C'est par leur application au travail, et à un travail qui s'étend à toutes les branches enseignées, que leur collège prospérera de plus en plus ; mais, qu'ils n'oublient pas que c'est avec Dieu et pour Dieu qu'ils doivent travailler : c'est donc par une foi vraie et agissante qu'ils réaliseront leur devise. Ils ont parlé du dévouement des Pères Oblats et de leurs maîtres : c'est chose aisée à constater qu'ils n'ont point exagéré, si l'on examine tant soit peu la somme de travail que le Révérend Père Recteur et ses dignes collaborateurs ont à fournir chaque jour. Puisqu'ils l'ont appelé lui-même leur grand'père, ils doivent donc se montrer ses petits-enfants. Qu'à ce titre, ils lui donnent toute satisfaction, tant qu'ils seront au collège et après qu'ils l'auront quitté, à l'exemple de plusieurs anciens élèves qu'il a rencontrés à Colombo. Qu'ils soient tels que les non catholiques avec lesquels ils se trouveront mêlés rendent hommage à leurs vertus et copient leurs bonnes qualités.

Sa Grandeur termina en donnant la bénédiction papale à toute l'assemblée, et en accordant aux élèves un jour de congé, en souvenir de sa visite.

Le vendredi 21 février devait être un autre grand jour pour le Collège Saint-Patrice, celui de la distribution des prix. En effet, à 6 h. 30, Monseigneur le Révérendissime Père Général faisait son entrée solennelle dans la salle du Collège élégamment décorée et brillamment illuminée. A côté du Supérieur Général se trouvait Mgr Joulain, le R. P. Collin, vicaire des missions, le R. P. Th. Neut (Jésuite), recteur du Collège Saint-Louis à Galle, les Révé-

rends PP. Boury, Poulain, Daurat et autres Pères de la maison Saint-Charles. Le chœur du collège était dirigé par le P. Francis, avec accompagnement sur l'harmonium par le P. Chovan. L'assistance, exceptionnellement nombreuse, se composait non seulement des donateurs de prix, des parents des élèves, des anciens élèves et de tous les amis et admirateurs de l'établissement, mais encore d'un grand nombre de respectables Hindous.

Le R. P. Matthews, recteur, lut un rapport qui mériterait mieux qu'une sèche analyse. Sans entreprendre de faire l'histoire du collège, il fait remarquer que, dès l'arrivée des premiers Oblats à Jaffna, en 1847, ils s'occupèrent de l'établissement d'une école anglaise catholique, et que l'existence de Saint-Patrice remonte à l'année 1850, ce qui le met, en quelque sorte, au rang d'*Alma mater* des établissements d'éducation qui distinguent les deux diocèses Oblats de Ceylan.

A la fin décembre 1912, Saint-Patrice comptait 576 élèves; les cours se rouvrirent au commencement de 1913, avec 630 élèves. Sur 159 élèves du cours préparatoire présentés à l'examen du Gouvernement, 156 ont été reçus. En outre, 27 élèves ont passé le « *Cambridge-Local* », et en août dernier, un élève de Saint-Patrice a été classé le premier de toute l'île, pour l'examen du certificat des maîtres anglais. Le laboratoire de physique et de chimie a deux années d'existence, et l'on a beaucoup développé les sections d'électricité et de magnétisme. De nouvelles bâtisses sont venues remplacer les anciennes, mais le local n'en reste pas moins insuffisant, car, les salles de classe ne sont pas assez nombreuses, et les 94 pensionnaires catholiques ont de la peine à trouver le logement au Séminaire Saint-Martin. Cependant, la générosité avec laquelle Mgr de Jaffna a pourvu aux besoins de Saint-Patrice, dans le passé, permet d'envisager l'avenir avec confiance. Le peuple de Jaffna, témoin de ces sacrifices, voudra bien, on l'espère, y avoir une part. Il saura surtout apprécier la

haute et solide éducation donnée à ses enfants, et ne pourra marchander son estime au Collège Saint-Patrice, ou son affection à ceux qui s'y dévouent et le font prospérer.

Après la lecture du rapport, eut lieu la distribution des prix.

Sa Grandeur, s'adressant ensuite à la nombreuse assemblée, fit remarquer que le Collège Saint-Patrice a une glorieuse histoire et par l'antiquité de sa fondation, et par le bien qu'il a opéré. En effet, il compte plus de 60 ans d'existence et, pendant cette longue période, des résultats surprenants ont été obtenus, en dépit des difficultés et des épreuves qu'on a rencontrées, surtout pour réunir un corps professoral au complet. Le nombre des professeurs a été trop souvent inférieur aux besoins; mais, à quelque époque qu'on les examine individuellement, depuis 1850, on ne trouve à Saint-Patrice que des hommes capables et réalisant pleinement ce qu'on attendait d'eux. Fils dévoués de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, ils travaillèrent tour à tour sous Mgr Séméria, Mgr Bonjean, Mgr Mélizan, et, encouragés par de tels chefs, conquirent, à force de travaux et de luttes, la magnifique position qu'occupe aujourd'hui le collège dans le Nord de l'Ile. Mgr Joulain, marchant noblement sur les traces de ses illustres devanciers, n'épargne aucun sacrifice pour conserver au collège la position acquise et la fortifier encore. Ainsi, Monseigneur de Jaffna n'a pas hésité à contracter un emprunt pour pourvoir à l'agrandissement du local nécessaire.

De l'œuvre accomplie par le Collège Saint-Patrice, il est facile de se convaincre partout où fleurissent de grands collèges et de grandes universités, que l'Eglise catholique est la grande protectrice des sciences sacrées et profanes. L'éducation, entendue au sens catholique, doit avoir la vraie foi à sa base, et c'est parce qu'elles étaient solidement assises sur ce fondement immuable, que les grandes Universités d'Europe, fondées par l'Eglise, ont prospéré et

fait un si grand bien à travers les âges. Ce bien, tous les collèges catholiques le réalisent, dans les limites de leur propre sphère. Saint-Patrice en est un exemple si frappant, que les non catholiques eux-mêmes sont forcés de rendre témoignage à l'excellence de l'éducation qui y est donnée. Considérant le bien qu'il a réalisé et sa glorieuse histoire depuis 1850, on peut dire que son passé répond de son avenir.

Une séance dramatique admirablement réussie suivit le discours de Monseigneur, et le chant traditionnel vint clore cette mémorable journée, sûrement une des plus belles dans les annales du Collège Saint-Patrice.

g) *Paroisses.* — Non content de sa visite à la cathédrale Sainte-Marie où il avait été si solennellement reçu, le jour de son arrivée à Jaffna, le Révérendissime Père Général voulut encore visiter les principales paroisses de la ville de Jaffna et ensuite toutes les missions que le temps lui permit de voir. Partout il recevait le même accueil, respectueux et enthousiaste ; partout des décorations étaient semées sur son passage, les démonstrations souvent grandioses et toujours spontanées prouvaient les sentiments de joie et de reconnaissance que les adresses exprimaient ; partout enfin la parole de l'illustre visiteur produisait la plus salutaire impression et augmentait encore l'estime et l'affection que les fidèles des paroisses et des missions ont pour ses enfants, les Oblats de Marie Immaculée.

La première paroisse visitée fut celle de Notre-Dame du Refuge. Le Révérendissime visiteur s'y rendit, accompagné de Mgr Joulain et du P. Gnanapragasar et fut reçu par le P. Margerit, missionnaire en charge. Le Révérendissime Père apprit que cette église était autrefois la pro-cathédrale où Mgr Bettachini, dernier vicaire apostolique avant l'arrivée des Oblats, avait établi sa résidence. Il encouragea beaucoup les chrétiens de Notre-Dame du Refuge à mettre promptement et courageusement à exécution leur projet de bâtir une nouvelle église plus belle et plus spacieuse que l'ancienne.

Le dimanche 16 février, Monseigneur, accompagné des RR. PP. Larnaudie et Asseerwatham, se rendit de la résidence épiscopale à Saint-Jean. C'était le soir. Une procession aux flambeaux s'organisa, toute la population y prit part avec un enthousiasme qui ne peut se décrire. Le Rév. P. Yenn, missionnaire en charge, et les FF. Kistner, Simon et Groussault reçurent Monseigneur à l'église. Après avoir donné la bénédiction papale et la bénédiction du Très Saint Sacrement, il se rendit à la salle attenante à l'église où l'attendaient les membres de la confrérie de Saint-Antoine, et qui reçurent de Sa Grandeur, en réponse à leur adresse, les plus encourageantes exhortations.

Le dimanche, 23 février, Monseigneur le Révérendissime Père Général était reçu très solennellement à l'église Saint-Jacques par le R. P. Marcellin, missionnaire en charge. Sa Grandeur y célébra la messe, assisté des RR. PP. Matthews et Sébastien et distribua un nombre considérable de communions. Après la messe, eut lieu la lecture d'une adresse. On y retrouve toujours la note dominante : une profonde reconnaissance envers la Congrégation des Oblats à qui les paroissiens de Saint-Jacques, Karayoor, se reconnaissent redevables de grands bienfaits reçus pour ainsi dire sans interruption, depuis 50 ans. Bien des fois ils ont été éprouvés par le choléra, les inondations, la famine, etc., et chaque fois leurs zélés missionnaires ont été pour eux d'une bonté et d'un dévouement tels qu'il est impossible de trouver rien de semblable ailleurs. Parmi ceux qui se sont dévoués le plus longtemps pour eux, il faut mentionner le R. P. L. Mauroit qui, jusqu'à son dernier soupir, demeura pour eux le plus bienveillant et le plus tendre des pères. Il posa la première pierre de leur église le 25 juillet 1861 et en dirigea la construction, presque jusqu'au moment de sa mort. C'est donc à lui qu'ils sont redevables de leur vaste et belle église que surmonte le dôme élégant élevé, au-dessus du maître-autel, par un illustre architecte local. Le Père John Aloysius, qui fut leur missionnaire pendant 12 ans,

mit la dernière main à la construction et à l'embellissement de leur église. Ils n'oublieront jamais son dévouement et son zèle. Un autre grand bienfaiteur est leur évêque vénéré, Mgr Joulain. Sa bienveillance pour eux remonte à une date antérieure à celle de sa promotion à l'épiscopat. Ils eurent occasion d'apprécier son zèle et son dévouement à toute épreuve, surtout lorsque le choléra éclata, il y a une vingtaine d'années. A la première apparition de l'épidémie, le P. Joulain, alors Supérieur du Séminaire, vint se fixer parmi eux. Comme la résidence des missionnaires n'était pas encore construite, il se fabriqua une cabane en feuilles de cocotiers dans une des vérandas de l'église et se tint nuit et jour à la disposition des malades. Attentif avant tout aux besoins des âmes, il ne négligea rien pour soulager les corps, préparant lui-même des remèdes dont les résultats furent des plus heureux. Un présent reçu de Sa Grandeur et auquel ils attachent beaucoup de prix, est la belle statue du Sacré-Cœur qui domine le maître-autel.

Enfin, Sa Grandeur a mis le comble à ses bontés en assurant le service de deux prêtres résidants à leur église, la plus fréquentée après la cathédrale. Ils n'hésitent pas à voir dans la visite que veut bien leur faire le Révérendissime Supérieur Général le couronnement des bienfaits reçus pendant plus d'un demi-siècle, de la part des missionnaires Oblats. Après la lecture de l'adresse, une croix pectorale en or fut présentée au visiteur qui remercia les fidèles de Saint-Jacques et pour leur belle adresse et pour leur précieux présent que, contrairement à son habitude, il accepta par délicatesse, puisque c'était un hommage de leur piété filiale et de leur pauvreté. Il avait entendu dire que les chrétiens de la paroisse Saint-Jacques étaient les plus pauvres de Jaffna : aussi, grande fut sa stupéfaction quand il se trouva en présence de leur vaste église, la plus belle de tout le Nord. Il les félicita de leur obéissance à leurs pasteurs, de leur fidélité à observer les lois de l'Eglise et du vif intérêt qu'ils prenaient à tout ce qui concernait

l'embellissement de la Maison de Dieu qu'ils ont élevée avec le fruit de leurs travaux et de leurs sueurs. Il les exhorta à conserver toujours aussi vif ce zèle pour la beauté de leur église.

Sa Grandeur donna ensuite la bénédiction papale, et procéda à la bénédiction et pose de la première pierre du nouveau clocher que les habitants de Saint-Jacques ont résolu de construire en souvenir de sa visite.

Profitant de sa présence à Karayoor, Sa Grandeur visita l'hôpital civil du gouvernement, accompagné du P. Margerit, aumônier de l'hôpital. L'officier sanitaire en charge se fit un devoir de montrer toutes les salles à l'illustre visiteur.

De retour à Saint-Jacques, Monseigneur reçut les confréries, visita l'école de filles dirigée par les Sœurs de la Sainte-Famille et l'église de Notre-Dame des Miracles, dépendante de la paroisse.

b) *Missions.* — Ce n'est qu'un résumé très succinct que nous pouvons donner sur la visite des missions. Nous avons dit plus haut comment le Supérieur Général fut reçu partout. En se rendant de Kurunegala à Jaffna avec le Révérend Père Vicaire des missions, il visita l'église d'Anuradhapura et le couvent de la Sainte-Famille. Sans rien dire de la joie de la petite chrétienté et des habitantes du couvent, rappelons que cette ville fut jadis la somptueuse capitale des rois singhalais et le boulevard du boudhisme à Ceylan. Nous relevons ensuite que le 25 janvier, le Révérendissime Père, accompagné de Mgr Joulain, visitait les églises de Nallore et de Tinnevaly. Le 3 février, l'église Saint-Liguori à Chavagachchery où il était accompagné du R. P. Daurat et reçu par le R. P. Gnanaprakasar, missionnaire en charge. Vint ensuite le tour des missions de Mirusuvil et de Point Pedro.

Dans la soirée du 22 février, Monseigneur, accompagné des PP. Deslandes, missionnaire de Passour, Roux et Larnaudie et escorté des principaux membres de cette

chrétienté, prenait place dans un curieux véhicule pour se rendre à l'église Saint-Antoine de Passour. C'était une élégante goëlette mais qu'on avait eu l'idée originale de placer sur quatre roues et que douze vigoureux marins faisaient mouvoir sur la terre ferme, à force de bras. Cette voiture d'un nouveau genre était parfaitement décorée et s'avançait au milieu des vagues vivantes que formaient les rangs pressés de la procession. Inutile d'ajouter que la réception à Saint-Antoine fut digne de cette chrétienté. En réponse à l'adresse qui lui fut lue, le Révérendissime Visiteur ne put s'empêcher de remarquer que, au cours de ses voyages sur terre et sur mer, il avait dû se servir de moyens de transports variés, pourtant c'était la première fois qu'il voyageait en bateau sur la terre ferme. Mais ce qui lui plaisait davantage encore et ce dont il félicitait les chrétiens de Passour, c'était d'avoir élevé à la gloire du Très-Haut une si belle église dédiée à leur grand protecteur, saint Antoine, et qui restera le témoignage éclatant et de leur foi robuste et de leur courageuse persévérance à s'imposer d'innombrables sacrifices pour pouvoir faire face aux dépenses nécessitées par cette imposante construction.

Le jeudi 6 février, le Révérendissime Visiteur se trouvait à Illavalai. Les Pères missionnaires, les Frères de Saint-Joseph et les enfants des écoles étaient allés à sa rencontre à plus d'un mille de distance. A son entrée dans la belle église, ce fut une véritable ovation : Sa Grandeur y donna la bénédiction du Très Saint Sacrement à une foule énorme. Le lendemain matin, à l'issue de la grand'messe, Monseigneur le Révérendissime Père donnait la bénédiction papale. Dans la matinée, il visitait l'église Saint-Jean à Periya Vilan, et, dans la soirée, le couvent de la Sainte-Famille à Illavalaï, ainsi que la florissante école et le pensionnat qui en dépendent. Puis ce fut le tour de l'école anglaise St-Henry, dirigée par les Frères de Saint-Joseph.

D'Illavalaï, Monseigneur, accompagné des Pères Daurat et Chovan, se rendit, le samedi 8 février, à Kayts où l'at-

tendait une réception des plus enthousiastes. De l'école anglaise à la jetée, la route était décorée avec profusion, et un arc de triomphe vraiment monumental se dressait sur la jetée. Sur deux bateaux unis ensemble, on avait préparé un autre arc de triomphe sous lequel le Révérendissime Père Général prit place, escorté par toute une flottille, et franchit ainsi la distance qui le séparait de l'arc de la jetée. Les mêmes ovations et les mêmes cérémonies que celles déjà décrites se renouvelèrent; et le lendemain, dimanche, Sa Grandeur dit la messe à Saint-Antoine, puis visita les établissements catholiques, les églises de Saint-Sébastien et de Saint-Jacques, et enfin la Mission de Naranthanai, en finissant par l'église de Sainte-Marie, à Suruvil. — Le lundi, Sa Grandeur, après avoir dit la messe à Sainte-Marie à Kayts, visita les différentes écoles, et eut, pour le personnel enseignant de ces trois écoles, comme pour les enfants qui les fréquentent, des paroles de précieux encouragements.

Dans la soirée du samedi 8, Monseigneur le Révérendissime Père rendit visite à Mr. Jacobpillai, dans sa résidence de Karampan, où il s'est retiré après avoir longtemps servi la Mission comme maître d'école tamoul. L'un de ses fils, le Père Joseph-M. Cajetan, est actuellement professeur au collège Saint-Joseph, tandis qu'un autre est Frère des Ecoles chrétiennes au collège Saint-Benoît.

Le Révérendissime Père faisait ses adieux à Jaffna, le lundi 24 février, pour se rendre à Vavuniya et, de là, dans le district de Mannar Mantotte, ne voulant pas quitter le diocèse de Jaffna, sans avoir visité le sanctuaire de Notre-Dame du Saint-Rosaire à Madhu. Sa Grandeur Mgr Joulain, plusieurs Pères et de nombreux laïques de Jaffna, l'accompagnèrent à la gare. Le P. Bizien fut son compagnon de voyage jusqu'à Vavuniya où l'attendaient le R. P. Jeandel, supérieur du district, et le R. P. Olive, administrateur de Madhu. Une véritable foule s'était aussi réunie à la gare et, dès son arrivée, le Révérendissime

Visiteur fut conduit à l'église, les Bouddhistes et les Hindous prenant eux-mêmes part à la procession. La voiture, élégamment décorée, sur laquelle Sa Grandeur et les Pères avaient pris place, fut traînée de la gare à l'église, par les fidèles eux-mêmes. A l'adresse qui lui fut présentée à l'église, Sa Grandeur répondit d'une façon qui charma la nombreuse assistance. Elle donna ensuite la bénédiction papale et la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Le lendemain, après avoir célébré la sainte Messe dans l'église de Vavuniya, Sa Grandeur partit pour Madhu, accompagné du R. P. Olive, administrateur du sanctuaire. Le Révérendissime Père consacra plusieurs jours à la visite de Madhu et du district de Mannar. Dans les deux églises Saint-Sébastien et Sainte-Marie, le Révérendissime Visiteur fut reçu très solennellement. On y vit, une fois de plus, une foule énorme prendre part à la procession et faire au Visiteur d'enthousiastes ovations. En répondant aux adresses, Sa Grandeur put dire qu'en cette circonstance, la petite ville de Mannar avait égalé, sinon surpassé, d'autres cités plus importantes. Le R. P. Baron, Supérieur de Mannar, reçut Sa Grandeur. Le dimanche, 2 mars, Sa Grandeur célébra la messe à Sainte-Marie et prêcha un éloquent sermon ; le nombre de communions fut considérable. Sa Grandeur visita aussi l'école anglaise du Bon Pasteur que dirige, avec beaucoup de succès, le R. P. Rodrigo, O. M. I. Le Révérendissime Père partit de Mannar, accompagné des PP. Olive et Favril pour se rendre à Madawachy. Le mercredi, 4 mars, la visite étant terminée, Monseigneur le Supérieur général, accompagné du Révérend Père Vicaire des Missions, arrivait à Colombo.

D'après les journaux de Ceylan.

NOTICES NÉCROLOGIQUES

R. P. Pierre GAGNON

1860-1901. — Décès N° 553.

Le bon Dieu a rappelé à Lui un de nos meilleurs ouvriers en la personne de notre cher P. Gagnon, décédé en notre maison de Saint-Joseph, le 12 du mois d'août. Je m'empresse, en conformité aux prescriptions de nos saintes Règles, de vous adresser quelques notes à son sujet qui pourront servir pour sa notice biographique.

Le P. Gagnon est né à l'Assomption, paroisse du diocèse de Montréal, le 10 mai 1860, de Auguste Gagnon et de Esther Champoux. Nous connaissons peu de choses sur ses premières années, voire même sur sa famille. Je lui ai entendu raconter que ses parents étaient descendants d'Acadiens qui, au moment de leur dispersion, s'étaient réfugiés en Canada. Cela est très possible, car, encore aujourd'hui, il existe plusieurs paroisses autour de Montréal dont les habitants sont tous descendants d'émigrés acadiens.

La paroisse de l'Assomption a l'avantage de posséder un collége classique dirigé par des prêtres du diocèse. C'est là que le P. Gagnon fit ses études auxquelles il consacra huit années entières ; bon et doux par caractère, il fut pendant tout ce temps un élève soumis et obéissant. Néanmoins, déjà alors il eut ses épreuves, car n'ayant que des talents bien ordinaires, il n'eut aucun de ces succès qui encouragent le jeune étudiant et soutiennent son ardeur. Il comprenait et sentait vivement son infériorité, ce qui le portait quelquefois au découragement, au manque de confiance en lui-même, qui paralysait son ardeur pour l'étude.

Ce fut là l'épreuve de toute sa vie, comme nous le reverrons plus tard. Ses études terminées, le P. Gagnon fut pendant quelque temps indécis sur la carrière qu'il allait embrasser. Il passa aux Etats-Unis afin d'étudier plus librement sa vocation. Ce fut pendant ce temps qu'il eut occasion de rencontrer des Pères Oblats avec qui il eut plusieurs conférences au sujet de sa vocation. Le résultat fut qu'il se décida à se faire religieux dans la Congrégation. Le noviciat de Tewksbury venait d'être ouvert, il en devint le premier novice. Il y entra le 21 novembre 1883. Plusieurs autres novices, envoyés de Lachine, vinrent le rejoindre et formèrent avec lui la communauté naissante du noviciat de Tewksbury. A la fin de son année de noviciat il fut admis à faire ses vœux temporaires, et il les prononça le 22 novembre 1884. Aussitôt après, il reçut son obédience pour le scolasticat d'Ottawa, où il arriva le 24 novembre 1884. L'année suivante, c'est-à-dire le 8 décembre 1885, il fit son oblation perpétuelle.

Au noviciat et au scolasticat, le P. Gagnon fut tel que nous l'avons connu dans son enfance, bon, soumis, obéissant, mais éprouvant toujours les mêmes difficultés pour le travail intellectuel, ce qui lui causa bien des doutes et bien des découragements. Néanmoins, à la voix de son Supérieur, il reprenait courage et il s'efforçait de suppléer par un travail assidu à son manque de facilité. A la date du 8 décembre 1884, il écrivait au R. P. Mc Grath, alors Provincial, aussitôt après son arrivée au scolasticat : « Tout va bien ici, j'ai trouvé dans le Père Supérieur ce que vous m'aviez dit, un père : c'est ce dont j'avais besoin, attendu que mes moyens ne sont pas brillants ; aidez-moi, je vous en prie, par vos bonnes prières. » Quelque temps après, dans une lettre qu'il écrivait à son ancien maître des novices, il se plaignait à lui de sa paralysie intellectuelle. Le Père Maître, dans sa réponse, lui dit de ne pas s'en troubler, ni s'inquiéter, mais de se remettre entre les mains de ses supérieurs. Cette lettre l'encouragea, car il y

ajouta ces quelques mots de sa propre main : « Cette lettre est une rosée qui vient fortifier ma résolution; mille fois merci, Jésus et Marie, des secours que vous m'envoyez! » Sur une petite feuille trouvée après sa mort on lit ceci : « Je crois que ma plus grande tentation est le désespoir, à la vue de mon manque de volonté et de toutes mes faiblesses. Je ne trouve rien de bon en moi, je n'ai jamais rien eu à souffrir, ce me semble, de sorte que la pensée me vient que je pourrais bien ne pas être l'ami de Dieu. Je redoute tout chez moi, j'ai peur de tout, et cependant je ne me corrige pas. Oh! que parfois je suis à charge à moi-même! mes meilleures actions, je les redoute. » Ces pensées de découragement, on le voit, lui étaient assez fréquentes; loin de s'y laisser aller, il luttait contre elles, il allait chercher dans les pratiques de piété la force d'y résister. Voici en particulier les pratiques envers le Sacré-Cœur qu'il s'était imposées vers la même époque : « Tous les jours, 1° faire fidèlement l'heure de garde; 2° faire la communion spirituelle le plus souvent possible, pour demander l'accroissement de dévotion au Sacré-Cœur; 3° après l'élévation à la messe, réciter une amende honorable; 4° faire au moins chaque jour une petite mortification volontaire par amour pour le Sacré-Cœur; 5° faire une petite prière au Sacré-Cœur pour demander la grâce de me bien préparer à mon ordination. Cœur de Jésus, bénissez ces résolutions. Cœur de Marie, soyez ma force, mon guide, mon soutien! »

Tels étaient les pensées et les sentiments du P. Gagnon pendant les années de son scolasticat; il comprenait la grandeur de sa vocation et les devoirs qu'elle impose, et sentant sa faiblesse en présence de ces devoirs il avait recours à la prière pour obtenir d'En Haut les grâces dont il sentait tant le besoin.

Vers cette époque une grande douleur vint affliger son bon cœur : il avait une sœur qu'il affectionnait tout particulièrement; cette sœur se mourait de consomption; il en avait reçu la nouvelle, et au lieu de faire des instances

pour aller la voir avant sa mort, il se contenta de lui écrire la lettre que voici et qui montre combien il avait fait de progrès dans l'esprit d'obéissance et de sacrifice :

« Bien chère sœur, je m'empresse de t'écrire encore une fois avant ton départ pour une vie meilleure. Je viens te faire mes adieux, ma chère sœur, il est probable que le bon Dieu t'appellera à Lui avant longtemps, bientôt peut-être. Oh! dis-lui bien : Seigneur que votre volonté soit faite; demande-lui pardon de tous tes péchés, et dis-lui que tu les regrettes de tout ton cœur, demande pardon, et puis, chère sœur, aie confiance dans la protection de la sainte Vierge : elle t'aime, elle te sauvera; prie-la de tout ton cœur. Je voudrais être auprès de toi pour te procurer les consolations dont tu pourrais avoir besoin. Ma bien chère sœur, la pensée que tu es là-bas mourante me déchire le cœur; tu souffres, moi aussi je souffre. Je ne sais ce que j'éprouve. Mon Dieu, nous nous soumettons à votre sainte volonté. Si Dieu te donne une place dans son saint paradis avec notre père et notre mère, souviens-toi de nous, nous penserons à toi, nous prierons pour toi. C'est peut-être la dernière lettre que tu recevras de moi, heureux si elle te trouve encore en vie. » Elle ne la trouva point en vie, car la lettre était à peine terminée qu'il reçut la nouvelle annonçant la mort de sa sœur.

Le Père Gagnon passa 5 ans au scolasticat, il fut ordonné prêtre à Ottawa le 26 mai 1889. Sa première obédience fut pour les Etats-Unis. Comme il avait fait son noviciat à Tewksbury, et comme d'ailleurs il possédait bien la langue anglaise, on a pensé, et avec raison, qu'il pourrait y rendre de plus grands services. Toujours soumis et obéissant, il accepta avec reconnaissance tous les emplois qui lui furent confiés et s'efforça d'en remplir tous les devoirs avec zèle et fidélité. Dans l'intérieur de la communauté il se montra bon et complaisant pour ses frères, respectueux et plein d'égards pour ses supérieurs. Au dehors, dans ses rapports avec le peuple il était affable et sympathique, toujours dis-

posé à rendre service à tout le monde. La conséquence, c'est qu'il était aimé et estimé par tous, non seulement par les catholiques, mais aussi par les Américains protestants. Les autorités civiles avec lesquelles il était souvent en rapport avaient pour lui une estime toute particulière. La preuve c'est que le maire de la ville, un Américain et un protestant, fit demander lui-même le privilège de pouvoir assister à la messe le jour de son enterrement, comme témoignage, disait-il, de son estime pour le Père Gagnon. Il y assista, en effet, et de plus nous remercia très poliment de ce privilège. Le Père Gagnon s'était acquis dans la ville de Lowell une situation qui le mettait à même de faire du bien et beaucoup de bien. Mais Dieu, ce semble, ne lui en laissa pas le temps, car il le rappela à Lui au moment où on s'y attendait le moins. Nous étions arrivés au dimanche 11 août, le Père Gagnon, quoique se sentant un peu fatigué depuis quelques jours, voulut faire tout son service comme de coutume. Il alla dans l'après-midi présider une réunion des Dames de Sainte-Anne dont il était chapelain et leur fit une courte instruction. Le soir, après souper, il fut appelé par un malade qu'il alla visiter et, à son retour, il rentra dans sa chambre pour se coucher. Le lendemain matin, vers 4 heures, le père Fournier, son voisin, entendit frapper à la muraille; il se lève aussitôt, et se rend dans la chambre du Père Gagnon qu'il trouve tout habillé et sous l'influence d'une crise aiguë. Comprenant que son état était sérieux et pouvait devenir critique, il demanda à se confesser, ce qu'il fit avec pleine connaissance. Averti de ce qui se passait, je me rendis auprès de notre cher malade. Je jugeai son cas très grave, malgré l'assurance contraire du docteur, et je lui administrai l'Extrême-Onction et lui donnai l'Indulgence plénière. A peine avais-je fini qu'il rendait le dernier soupir. La nouvelle s'en répandit bientôt dans la ville, et alors les témoignages de regrets et de sympathie commencèrent à nous arriver de tous les côtés. Deux jours après eurent lieu les funérailles, au milieu d'un grand con-

cours de prêtres et de fidèles, qui vinrent témoigner par leur présence de leur estime et de leur reconnaissance pour tout ce que le bon Père Gagnon avait fait pour eux. Plusieurs même voulurent l'accompagner jusqu'au lieu de sa sépulture, qui eut lieu dans le cimetière de notre maison du noviciat à Tewksbury. C'est là que notre cher Père repose, à côté du Père Tortel et du Père Gigault, aux pieds de la Madone qui, du haut de son trône, semble les protéger et les bénir.

R. I. P.

R. P. Georges LEMOINE

1860-1912. — Décès nº 810.

Le R. P. Georges Lemoine était né le 2 octobre 1860, à Longueil, petite ville située sur la rive sud du Saint-Laurent, tout en face de la cité de Montréal, Canada. Il est mort le 18 janvier 1912, en notre maison de Mattawa.

Dès son entrée au noviciat de Lachine, le 14 août 1881, il se fit remarquer par sa ferveur et son esprit sérieux ; c'est qu'au cours de ses études classiques le juniorat d'Ottawa l'avait admirablement bien préparé à la vie religieuse. Au scolasticat d'Ottawa il donna constamment des preuves d'application à l'étude et d'amour de la régularité. Il y était un modèle en tout, et son travail était couronné de grands succès.

L'année 1888, celle de son ordination sacerdotale, était celle du commencement de sa carrière apostolique et elle donnait au Canada un zélé et valeureux missionnaire Oblat de Marie Immaculée.

Le P. Lemoine a été missionnaire des sauvages jusqu'à sa mort et, en arrivant au jugement, il pouvait montrer à Dieu des mains pleines d'œuvres saintes, un cœur dévoué à notre mère la sainte Eglise et un corps brisé par les souffrances et les sacrifices de l'apostolat. Maniwaki, Bet-

siamits, La Pointe Bleue, Témiskamingue et Mattawa ont été tour à tour les témoins édifiés de ses travaux aussi fructueux que pénibles, et les côtes inclémentes du Labrador n'ont pas encore oublié le petit Père, leur missionnaire pendant de si longues années. Le zèle et l'amour du travail, voilà les deux vertus dominantes, notes caractéristiques, qui suffisent pour laisser à peu près entièrement dans l'ombre toutes les autres qualités et faire oublier les défauts — car, qui n'a pas les siens ? — du frère que le bon Dieu vient de nous enlever. De fait, le P. Lemoine a été avant tout et par-dessus tout un missionnaire zélé et un infatigable travailleur.

Son zèle avait bien le ton du zèle de l'apôtre ; bien doué pour la prédication et instruit comme doit l'être le professeur de nos collèges, il avait bien le droit d'aspirer aux honneurs du prédicateur et du professeur. C'est cependant avec une grande joie qu'il se vit choisir pour évangélisateur des sauvages. Vivre avec ses chers Indiens, partager leur pauvre et fort peu appétissante nourriture, en manquer avec eux, coucher à la belle étoile par les froids du nord du Canada, enseigner à ces enfants des bois les vérités de notre sainte religion, les baptiser, leur donner la grâce et les envoyer au ciel, c'était là toute l'ambition et tout le bonheur de notre zélé défunt.

Aussi faisait-il bon l'entendre discourir sur ses travaux quand il rencontrait ses frères des pays civilisés, par exemple au temps des retraites annuelles ! Comme il nous montrait bien que tout son cœur était au salut de ceux que l'obéissance lui avait confiés ! Il nous rendait un peu jaloux en nous mettant sous l'impression qu'il avait pris trop large part de l'héritage laissé à ses enfants par notre vénéré fondateur. Dieu avait mis au cœur du P. Lemoine un grand amour pour les âmes et cet amour lui faisait braver tous les obstacles et l'élevait au-dessus de tous les sacrifices imposés au missionnaire. Le P. Lemoine savait se moquer saintement de la faim, de la soif, de la pauvreté,

de la chaleur et du froid, de l'isolement et de la malpropreté. Il y a des âmes à sauver, des cœurs à guérir, marchons ! C'était le mot d'ordre du P. Lemoine, et il marchait.

Nos forces, nos talents, notre vie sont à Dieu, il faut donc les employer pour Dieu, et c'est ce qu'a fait le Père Lemoine : travailleur pour Dieu, il le fut, l'on pourrait dire, outre mesure : il avait jusqu'à l'excès la passion du travail.

En voyage, il travaillait comme et peut-être plus que ses guides ; à la maison il ne se reposait jamais. Du matin au soir il était à l'étude des langues sauvages et à la composition de ses ouvrages sur ces langues. On eût dit qu'il n'avait pas la sensation de la fatigue, *vel si laboratur labor ipse amatur*. Aussi, que n'a-t-il pas fait pour l'avantage des futurs missionnaires et pour l'honneur de notre chère Congrégation ? Pour eux et pour elle il a fait un dictionnaire français-montagnais, vol. in-8°, 344 pages ; une traduction de l'histoire sainte en langue montagnaise, vol. in-12, 544 pages ; une superbe conférence sur le génie de la langue algonquine, insérée dans le rapport du Congrès international des américanistes, tenu à Québec en 1907 ; enfin un dictionnaire français-algonquin, vol. in-8°, 512 pages, avec 12 tableaux pour expliquer la formation des verbes.

Le P. Lemoine connaissait parfaitement, outre son doux parler français, l'anglais, le montagnais et l'algonquin. Aussi était-il consulté de toutes parts par les savants et les sociétés de savants en linguistique. Sa correspondance était volumineuse et ses réponses à la société géographique de Québec ont grandement contribué à donner l'étymologie et le sens propre d'une foule de noms géographiques relevant des langues sauvages.

La valeur du P. Lemoine était si bien reconnue qu'à sa mort le Bulletin de la société de géographie de Québec insérait dans ses pages ces lignes très élogieuses pour le défunt et très propres à remplir nos cœurs d'Oblats d'une

légitime fierté : « La mort nous a ravi en ces derniers temps un missionnaire qui avait fait une œuvre considérable : le P. G. Lemoine, de la communauté des Oblats. Chargé de la desserte des sauvages montagnais de la côte nord du Saint-Laurent, cet intrépide missionnaire trouva encore le temps de se rendre maître des langues montagnaise et algonquine. Son dictionnaire montagnais a paru il y a quelques années et il venait de terminer un dictionnaire français-algonquin, œuvre colossale qui a demandé un labeur de plusieurs années, lorsque la mort vint le surprendre. »

« Le R. P. Lemoine était tenu pour une autorité en matière de langues sauvages. Non seulement il les parlait et il les écrivait correctement, mais il était parvenu à pénétrer le génie des différents idiomes qu'il avait eu l'occasion d'étudier. Aussi, le consultait-on de tous côtés et jamais son érudition de philologue ne fut en défaut. »

« Le P. Lemoine laisse parmi nous, non seulement la réputation d'un apôtre rempli de zèle, mais encore celle d'un érudit et d'un philologue des plus distingués. » Notre cher défunt a donc fait honneur à notre Congrégation par son zèle d'apôtre et par son travail de Bénédictin. Bénédictin-Oblat, c'est ainsi que le qualifie Sa Grandeur Monseigneur P.-E. Roy, auxiliaire de Québec, dans la préface du dictionnaire français-algonquin.

Le P. Lemoine entrait à l'hôpital de Mattawa le 18 décembre 1911 et il y mourait le 18 janvier 1912. Le 17 décembre 1911 il finissait son dictionnaire français-algonquin. C'est dire que Dieu lui a laissé juste le temps de compléter son œuvre. C'était assez, le serviteur avait gagné sa récompense. Ceux qui l'ont connu pleureront longtemps sa mort prématurée ; ceux qui ne l'ont pas connu trouveront dans ces quelques lignes matière à édification, et tous nous prierons pour lui notre bonne mère du ciel, Marie Immaculée.

R. I. P.

R. P. Calixte MOURIER

1835-1912. — Décès n° 826.

C'est encore un de nos vétérans qui vient de nous quitter pour un monde meilleur. Il y a quelques mois le doyen des Oblats de la province du Canada, le vénérable Père L. Babel, partait pour le ciel; aujourd'hui c'est le R. P. Calixte Mourier que Dieu appelle à Lui.

Né à Romans, France, le 15 août 1835, le R. P. Mourier a fini sa carrière mortelle le 5 du même mois de l'année 1912. Il s'est éteint en notre maison de Lachine où il passa ses dernières années dans la souffrance et dans la prière.

Il a été pour le Canada un des ouvriers de la première heure; il appartenait à cette phalange d'apôtres aux cœurs aussi généreux que français que notre chère Congrégation envoya au Canada dès le commencement de son établissement en Amérique. Sans jamais revoir sa chère France il l'aima toujours avec passion, mais il avait bien apporté à la nouvelle France tout son cœur et toute sa générosité. Il lui a donné plus de cinquante ans de sa vie et c'est à Lachine même qu'en 1909 il célébrait dans l'allégresse ses noces d'or de vie religieuse.

Le cher défunt a été presque exclusivement voué à l'évangélisation des sauvages. Maniwakai, Betsiamits, la Pointe Bleue du Lac Saint-Jean et Témiskamingue ont été tour à tour témoins de son zèle et de sa piété.

Grâces à des études soutenues et sérieuses il s'était rendu maître des langues montagnaise et algonquine et c'est dans ces langues qu'il fit beaucoup de bien aux cœurs et aux âmes. Les missionnaires montagnais lui doivent une traduction des quatre Evangiles qui n'est pas sans valeur. Il a en outre écrit foule de sermons en langue sauvage et il nous a laissé plusieurs pièces de poésie qui n'auront probablement jamais les honneurs de l'impression. Le

R. P. Mourier n'était pas un homme au ministère bruyant et son action sur les âmes n'a jamais eu grand éclat. Par contre, qui pourrait dire et mesurer le bien fait dans l'intimité de la maison ou de la hutte sauvage, du parloir et du confessionnal ? Comme il avait à sa disposition une grande patience, une profonde humilité et un vif amour de Dieu et de l'Eglise, il est fort à croire que la somme de bien opérée par notre missionnaire dépasse les limites de l'ordinaire. Sa bonté et sa tendresse de cœur lui attiraient toutes les âmes éprouvées. C'est au P. Mourier qu'on allait dans la souffrance, et on était toujours sûr de trouver en lui un cœur généreux et compatissant qui savait déborder de consolations. Que de pécheurs honteux il a arrachés au démon ! On l'abordait avec tant de facilité !

Mais la qualité mère du R. P. Mourier a été la piété et surtout la dévotion à la sainte Vierge. Avec cet amour de Dieu, la régularité lui était pour ainsi dire naturelle ; aussi quand sa place était vacante à la chapelle, on pouvait être certain que l'Oblat était aux fonctions de son ministère sacerdotal. A travers une espèce de sans-cérémonie qui l'accompagnait à l'autel on voyait facilement un grand esprit de foi et une enfantine confiance en Dieu ; Dieu était son ami intime, pourquoi mettre des façons dans ses rapports avec lui ?

En 1907 il était frappé de paralysie et, par conséquent, il se voyait privé de célébrer les saints mystères. Ce fut la plus grande épreuve de sa vie et il en était inconsolable. Que de fois ne l'a-t-on pas entendu gémir : Au moins si je pouvais dire la sainte Messe ! Il trouvait bien une petite compensation dans la communion quotidienne, mais son cœur pieux n'y trouvait pas entière satisfaction. Le rosaire le consolait bien aussi quelque peu, mais il lui manquait toujours l'autel avec son Dieu.

Le R. P. Mourier avait une âme candide. Sa naïveté permettait bien de soupçonner la présence de l'innocence baptismale. Chose étrange et qui échappe à notre faible

entendement, les derniers mois de sa vie ont été tout remplis de craintes qui parfois semblaient toucher au désespoir. Qu'il était pénible de voir ce bon religieux tout arrosé de ses larmes ! « Je suis perdu, je suis damné, il n'y a plus de miséricorde pour moi... j'ai trop offensé le bon Dieu. » Un mot de Marie lui donnait un peu d'espérance, mais la frayeur reprenait bientôt le dessus et le martyre se continuait. Les témoins de ces souffrances n'avaient qu'une seule consolation, celle de croire que le vénéré malade avait encore assez de connaissance pour avoir le mérite de ses douleurs.

Et Dieu le laissa dans cet état d'âme jusqu'à son dernier soupir. Quelle ne dut pas être sa surprise en arrivant devant le Dieu de la miséricorde infinie! La Mère qu'il avait tant aimée n'eut aucune peine à arracher au Fils la sentence qui fixe dans une éternité de bonheur : Venez, bon et fidèle serviteur.

L'Oblat du ciel continue d'aimer sa Congrégation et de s'intéresser à elle. Qu'il fasse descendre sur ses frères de la terre les bénédictions d'en haut!

R. I. P.

R. P. Victor DARRACQ

1881-1912. — Décès N° 831.

Le R. P. Victor Darracq est né le 29 mars 1881, d'une excellente famille chrétienne de Mont-de-Marsan, diocèse d'Aire.

Il fut amené au Juniorat de Notre-Dame de Pontmain par le vénéré P. Rey, puis à celui de Notre-Dame de Sion, en 1895. Après de brillantes études, il passa au noviciat d'Angers où il prit l'habit le 27 août 1899, et prononça ses vœux le 28 août 1900.

Voici les notes recueillies avec un soin pieux par son dernier Supérieur, soit auprès de son ancien Maître des

novices, soit auprès de quelques-uns de ses frères qui l'ont mieux connu.

Pour la plupart des novices, la vie du noviciat s'écoule sans qu'il y ait à signaler aucun événement important.

Le cher Frère Darracq avait pris à cœur sa sanctification et très au sérieux les exercices de formation religieuse. — Intelligent, judicieux, il avait compris, dès le début, la nécessité de s'appliquer à l'étude et à la pratique des vertus de son saint état. Je l'ai connu pieux, régulier, obéissant, gai par nature. Il était estimé et aimé de ses frères : il se montrait docile, respectueux et très reconnaissant envers ses supérieurs. Le point faible, chez lui, surtout à la fin de son noviciat, fut la santé. Il lui a fallu une forte dose d'énergie pour surmonter les fatigues des dernières semaines qu'il passa à Angers. C'est en raison de sa santé qu'il ne fut pas envoyé à Rome aussitôt après son noviciat, et il alla faire ses études philosophiques et théologiques à Fréjus. Là, écrit un de ses frères, il avait une piété douce et ardente à la fois. Il aimait Dieu profondément, sans rien laisser percer à l'extérieur de sa ferveur. Son cœur allait de préférence à Notre-Seigneur dans le Sacrement de son amour. Ses communions étaient très ferventes. Oraison, prière, exercices de règle étaient accomplis avec exactitude, attention et dévotion. Ses yeux allaient de son livre au tabernacle ; ils étaient d'une parfaite modestie.

Comme maître des cérémonies, il savait à fond les rubriques des diverses fonctions, avait l'œil à tout ; dirigeait avec vivacité, sang-froid et humilité toutes les évolutions liturgiques.

Il se plaisait à se trouver seul à seul avec Notre-Seigneur, son âme était à *Dieu seul ;* parfois j'ai saisi des larmes dans ses yeux. Après Notre-Seigneur, la sainte Vierge avait toutes ses prédilections.

Comme élève, il se faisait remarquer par une prodigieuse facilité de compréhension, d'assimilation. Il était doué d'une mémoire très heureuse ; esprit délié, il se jouait dans

les subtilités. Ses examens étaient toujours brillants. On le regardait comme l'un des meilleurs élèves du séminaire.

En récréation, quand il prenait part à un jeu, il s'y donnait avec ardeur, impétuosité. Dans les conversations, il s'effaçait et parlait peu, à moins qu'on ne traitât d'un sujet élevé ; alors il s'animait. Ainsi quand il était question de l'Eglise, du Pape, des congrégations, il s'enflammait et argumentait avec une véhémence qui lui était peu coutumière.

Condisciple aimable, il se montrait toujours respectueux de l'autorité. Il avait un cœur reconnaissant bien que peu expansif. Il a toujours gardé un excellent et fidèle souvenir des Pères qu'il a connus. Il les suivait par la pensée et aimait à en parler.

Tout le monde l'estimait. Tous éprouvaient pour lui une vraie sympathie, et cependant le redoutaient un peu parce qu'il ne se livrait guère. Si de ses lèvres une parole tant soit peu blessante s'était échappée, il réparait aussitôt sa faute et se la faisait vite pardonner.

Il étudiait particulièrement la sainte Ecriture dont il citait par cœur de longs passages.

A plusieurs reprises, nous l'avons entendu prêcher ou déclamer des morceaux de sa composition ; sa parole était toujours véhémente et pleine d'onction à la fois. Il avait un beau talent et il aurait fait un excellent prédicateur.

Poète à ses heures, il avait une facilité de conception et de composition étonnante. Un jour, écrit un de ses condisciples, je lui montrai une pièce de vers qui m'avait coûté plusieurs jours de travail ; il la lut, et le lendemain soir, il m'en lut deux qu'il venait de faire et que je trouvai très belles : mais il préféra les détruire que de me les remettre ; il a dû faire disparaître un certain nombre de ses poésies qui lui semblaient inférieures.

Il aimait la solitude, la belle nature, les montagnes, la mer : il fuyait volontiers les conversations banales. En

promenade, nous apportions des livres : il lisait un passage, et aussitôt il le commentait. « Tirer des conclusions » était son mot pour me faire entendre que, décidément, il voulait se sanctifier ; il allait enfin « se convertir ». Que de nobles désirs dans son cœur ! il aspirait aux missions lointaines, sauver les âmes, puis mourir martyr. Il a composé une poésie sur ce sujet. Existe-t-elle encore ? Il l'aura peut-être détruite.

Parfois, quand il avait cessé de parler, son front devenait songeur, et triste son regard... « Ah ! je suis malade, disait-il, je n'irai pas loin ! » et il se plaignait doucement, mais en se résignant à la volonté de Dieu, puis il ajoutait : « Je suis un serviteur inutile. »

Pauvre cher ami, le zèle le dévorait. La bonté était sur ses lèvres et dans son regard. Il s'évertuait à se corriger de ce qu'il appelait un « ferment d'égoïsme », et d'une tendance à la raillerie ; cette âme était grande et généreuse, mais elle ne s'est pas livrée : humilité sans doute.

Au scolasticat, dans certaines circonstances solennelles, il a composé des poésies qu'il faisait lire et interpréter par ses frères. Le nom de l'auteur n'était su que bien plus tard.

Un jour, il fut invité à prêcher dans un sanctuaire de la Vierge, non loin du prieuré de Saint-Pierre. Pris de court, il s'exécuta quand même, et comme le clergé le félicitait de son succès oratoire : « Oh ! dit-il, j'avais déjà donné ce sermon ; il n'est pas improvisé ; c'est seulement une réminiscence. »

Outre la vertu d'humilité, j'ai constaté en lui une grande charité. Il détestait les conversations où, sans motif, on parle mal des absents.

Enfin, son esprit de mortification n'échappait pas aux observateurs, comme aussi son amour de la vie commune et sa dévotion pour la très sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il a écrit toute une mariologie de poésies dont bon nombre ont été très appréciées. Il a poussé jus-

qu'à l'excès la vertu de mortification, en refusant, avec obstination parfois, les adoucissements et les remèdes que réclamaient sa santé délicate et son estomac délabré. Devant cette fermeté de volonté, on n'osait insister auprès de lui.

Au résumé, le P. Darracq était une brillante intelligence au service d'une profonde et vraie humilité, une nature d'élite, un cœur très affectueux sous une écorce de froideur étudiée et voulue.

C'est au prieuré de Saint-Pierre d'Aoste qu'il fit son oblation perpétuelle le 15 août 1905. C'est à la cathédrale d'Aoste qu'il fut ordonné prêtre le 24 décembre de la même année. A minuit, il célébra sa première messe dans notre humble chapelle, avec une ferveur que tous les assistants purent eux-mêmes constater.

Il reçut à Saint-Pierre son obédience comme répétiteur du scolasticat de Rome. Il employa les heures libres que lui laissaient ses classes pour se préparer aux divers grades en philosophie. Il passa brillamment son doctorat. — Lors de la fondation du scolasticat de la Province du Midi, à Turin, l'administration générale l'envoya comme professeur de philosophie. Inutile de dire que ses élèves ont su l'apprécier à sa juste valeur et reconnaître ses brillantes qualités. Nous pouvons ajouter qu'il préparait consciencieusement ses cours, et s'y adonnait avec un zèle excessif. Là encore, il a dépassé la mesure de ses forces jusqu'à les épuiser sans qu'on ait jamais réussi à lui faire prendre de ménagements.

Nous terminerons cette courte notice par les notes que nous fournit un des collègues du cher défunt dans le professorat, son ancien condisciple au juniorat de Notre-Dame de Sion.

« Sa brillante intelligence, sa mémoire prompte et sûre le mirent au premier rang parmi les élèves de sa classe.

La grâce avait bien adouci un caractère vif et sensible ;

j'en fus frappé après dix ans de séparation. Bon religieux, si détaché de tout qu'on l'aurait presque cru insensible à l'amitié. Il n'en était rien cependant.

Deux traits de sa piété ressortent sur l'ensemble de ses vertus : son attitude en face de la mort, son amour de la très sainte Vierge qu'il aimait, en véritable Oblat, à prier, à chanter sous le titre d'Immaculée.

Chez lui, comme chez les saints, la pensée de la mort provoquait moins encore les terreurs salutaires que la résignation confiante. Il avait dévisagé « dès longtemps la messagère terrible et douce qui vient nous tuer pour nous faire pleinement vivre ». Il en parlait volontiers, disant à chaque renouvellement d'année : « C'est la dernière pour moi » ; ou bien : « C'est moi qui vais partir le premier, du moins comme Oblat, pour le cimetière de Turin. » C'était chez lui si sincère qu'il est permis aujourd'hui de lire en ces paroles un pressentiment. Aussi quand vint la mort, il était prêt.

Il a aimé l'Immaculée qu'il a chantée en prose et en vers, l'Immaculée, à qui il disait journellement, en plus du chapelet réglementaire, toujours au moins deux chapelets et sans doute le rosaire en entier.

L'Immaculée l'a aimé en retour. Elle a donné à sa vie, à ses derniers instants surtout, des marques significatives de ce maternel amour, comme elle avait accueilli ses vœux perpétuels en sa fête glorieuse du 15 août 1905. Elle a reçu l'hommage du dernier sermon de son jeune Oblat à la veille du 8 décembre 1912, de sa dernière messe le jour même du 8, l'hommage de son dernier soupir, où le nom de l'Immaculée alternait avec les noms bénis de Jésus et Joseph, *un samedi*, jour cher aux âmes mariales. Nous-mêmes, nous recevions peu de jours avant sa mort une poésie, la dernière de ses compositions. Elle a paru ayant encore pour objet l'Immaculée !

Tant d'aimables traits sont déjà une auréole pour une vie si courte, mais si belle et si pure et doivent adoucir les

regrets de toute une famille en pleurs, de ses frères et de ses amis.

Dans ses notes, le défunt nous a laissé une devise qui l'inspirait efficacement durant sa vie : « Dans les hommes ne voir que les âmes, et dans les âmes que Dieu. » Retenons-la pour nous et soyons-lui-en reconnaissants dans notre prière.

C'est le 21 décembre 1912, que cette chère âme s'en est allée au ciel, espérons-le, sans passer par les flammes purificatrices du Purgatoire. Simple, humble et modeste fut sa mort comme sa vie. *Ut vita sic et mors.*

R. I. P.

DÉCRETS DES S. CONGRÉGATIONS ROMAINES

Indult de la S. C. des Religieux

Qui nous donne la faculté de commencer la récitation de Matines et Laudes, à 1 heure de l'après-midi, à toute époque de l'année.

BEATISSIME PATER,

Augustinus Dontenvill, Archiepus Ptolemaid. Superior generalis Oblatorum B. M. V. Immæ ad pedes S. V. humillime provolutus exponit quod Socii dictæ Congregationis, virtute Indulti ipsis concessi a S. C. Epp. et RR. sub die 14 Dec. 1866, facultate gaudent recitandi Matutinum et Laudes Hora secunda post meridiem. Porro orator suppliciter petit extensionem hujus Indulti, quatenus etiam hora prima post meridiem, dictarum horarum canonicarum recitationem iidem incipere valeant. Et Deus.

In Congressu diei 9 Januarii 1913.

Vigore specialium facultatum a SSmo Dno Nro concessarum, Sacra Congregatio Negotiis Religiosorum Sodalium præposita, audito voto Revmi P. Procuratoris gen. Revmo Superiori Generali benigne commisit, ut fiat extensio prædicti Indulti *ad decennium.*

Romæ, 15 Januarii 1913.

Fr. J. C. Card. Vives, *Præf.*

L. ✝ S.

A. Cherubini, *Subscrius.*

Indult de la S. C. des Rites

Qui nous permet de nous servir d'une formule unique de bénédiction pour les 5 Scapulaires de la Très Sainte Trinité, de la Passion, de l'Immaculée Conception, de Notre-Dame des Sept Douleurs et du Mont Carmel.

Beatissime Pater,

Augustinus Dontenwill, Archiepiscopus Titularis Ptolemaid; Superior generalis Congnis Oblatorum B. M. V. Immæ, ad pedes S. V. provolutus, humillime implorat Indultum vi cujus facultas utendi unica formula in benedictiones quinque Scapularium concedatur Sacerdotibus dicta Congnis qui facultate unicam adhibendi formulam quoad quatuor Scapularia jam gaudent ex Apostolico Indulto prædictæ Congni concesso sub die 20 Novembris 1906. Et Deus...

Congregationi Oblatorum B. M. I. Immaculatæ.

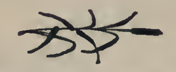
Sacra Rituum Congregatio utendo facultatibus sibi specialiter a SSmo Dno Nostro Pio Papa X tributis, ita precibus benigne annuit pro gratia, ut ad proximum decennium, Sacerdotibus Memoratæ Congregationis Oblatorum Beatæ Mariæ Virginis Immaculatæ fas sit utendi unica formula recentius approbata, etiam quoad quintum Scapularo Beatæ Mariæ Virginis de Monte Carmelo, sub iisdem clau-

sulis et conditionibus expressis in supradicto Indulto diei 20 Novembris 1906. Contrariis non obstantibus quibus cumque. Die 3 Januarii 1913.

Fr. S. Card. MARTINELLI, *Præf.*

L. ✝ S.

✝ Petrus LAFONTAINE, *Ep. Charyst. Secret.*



Nihil Obstat.

Romæ, 1a Martii 1913.

✝ A. DONTENWILL, O. M. I.,
Arch. Ptol., Sup. Gen.

Publié avec la permission de l'autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 6130,6,13.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 203. — Septembre 1913.



PROVINCE DU MIDI

Couronnement solennel de la statue de la Très Sainte Vierge à S. Maria a Vico (Italie),

par les mains de son Eminence le Card. de LAI,
Légat *a latere*

Santa Maria a Vico ! Nom inconnu jadis à la Congrégation et qui maintenant commence à voler joyeux sur les lèvres de ses enfants. Santa Maria a Vico c'est le petit nid caché entre les collines de la « Campania felix », c'est l'espérance d'un plus grand épanouissement de la Congrégation en Italie, c'est le gracieux berceau sur lequel se penche, avec un doux sourire, la Vierge bénie que nous vénérons ici sous le titre de « l'Assunta » (Assomption) et qui depuis des siècles est la reine de cette heureuse contrée. Santa Maria a Vico ! Lorsque naguère on publia sous ce titre un rapport détaillé et captivant sur cette nou-

velle fondation, on donna l'histoire de ce cher sanctuaire élevé à la Vierge Marie par la reconnaissance du roi de Naples, et qui, après avoir abrité les Fréres Prêcheurs, devait accueillir les missionnaires Oblats de Marie Immaculée; dix années de labeur constant, d'efforts généreux, dix années de luttes incessantes contre mille difficultés de tout genre : voilà ce que nous avons vu ; et maintenant déjà bon nombre d'enfants sortis de ce petit berceau de Santa Maria a Vico sont devenus des hommes, et se sont ouvert une entrée dans les carrières publiques, ou travaillent avec ardeur dans les rangs des missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

Mais de quoi vont-elles parler cette fois-ci, nos chères annales ? D'une fête, d'une solennité toute joyeuse, du couronnement de la Vierge qui depuis des siècles est le Palladium de Santa Maria a Vico.

Dans sa simplicité, notre population ignorait ce que pouvait être un couronnement. On prononce le mot magique, l'imagination s'en empare, les cœurs s'enflamment, on voit déjà miroiter sur le beau front de Marie le diadème d'or, on aperçoit la main du Pontife des pontifes tenant la belle couronne et la dirigeant avec amour vers Santa Maria a Vico. Oui, cela se fera. Les pourparlers sont longs... Rome est éternelle. Monseigneur Migliore qui a appelé les Oblats dans cette riante contrée voudrait tout obtenir en un seul jour. Enfin les soins du R. P. Lemius, notre Procureur général auprès du Saint-Siège, obtiennent en cour de Rome un bref décrétant le couronnement de la statue miraculeuse et choisissant le Cardinal de Lai comme Légat « *a latere* ». Privilège suprême qui rencontre des incrédules, qui produit des étonnements, mais qui n'est pas moins vrai.

Comment recevoir dignement le délégué du Saint-Père ? Comment préparer la fête ? Le R. P. Aristide Ferri, supérieur local, tous les pères se multiplient. On orne l'église, on prépare une estrade pour la cérémonie, on fait la toilette

de l'appartement cardinalice. La maison est une fourmilière, un chantier. Pas un père, pas un frère, pas un junioriste ou un maronite qui reste les bras croisés, tous travaillent, chacun décuple son activité, chacun veut faire quelque chose pour la glorieuse Vierge qui va recevoir le brillant diadème. Enfin rien n'est prêt, ce semble, et tout est prêt, dit-on.

Le 14 août, Son Eminence le Cardinal de Lai descend de son wagon réservé à la gare de Cancello : le Prince de l'Eglise est suivi de sa cour et du R. P. Belle, Assistant général, représentant le Supérieur général. Une salve d'applaudissements retentit. Mgr Di Pietro, notre évêque d'Acerra, Mgr Migliore, les Pères, les chanoines, le clergé, les notabilités du pays se pressent autour de l'éminentissime Légat qui, souriant, les bénit.

Il prend place dans un train spécial formé pour la circonstance, toute sa suite s'y installe, on part.

A la petite gare de Santa Maria a Vico il y a foule ; on attend avec impatience l'Eminentissime Cardinal de Lai, qui, sur une belle voiture mise gracieusement à sa disposition par un de nos amis M. Mauro, chevalier « de cape et d'épée », arrive jusqu'à la paroisse. Là il revêt la pourpre cardinalice, tandis que le chœur de nos petits junioristes chante l'*Ecce Sacerdos Magnus*.

Et voici la procession qui se déroule : des confréries, les Pères Capucins, les junioristes, les Barnabites, le clergé, les Chanoines, les Pères, et, sous un dais soutenu par les notabilités des villages environnants, l'Eminent Légat du Pape ayant à sa droite Mgr di Pietro, à sa gauche le Père Supérieur. La pluie qui avait tout inondé s'arrête comme par enchantement, le vent vient rafraîchir un peu la température et la procession majestueuse s'avance sous un tunnel lumineux, sous les arcs de triomphe. Le peuple se presse sur tout le parcours, les fronts se courbent sous la bénédiction du représentant du Souverain Pontife.

On arrive enfin à l'église monumentale de Santa Maria a Vico. La Vierge est sur son trône. Des applaudissements répondent aux détonations des bombes, aux sons des fanfares, aux joyeux carillons des cloches. Le Légat du Saint-Père bénit la foule qui remplit les vastes nefs de l'église.

A demain, à demain !

La journée s'annonce magnifique.

A joyeuse volée
Jouez, beaux carillons!
Et vous, brise embaumée,
Emportez au ciel nos chansons!

Il faut être du midi de l'Italie pour se faire une idée du retentissement des bombes qui imitent les coups des grosses pièces d'artillerie et qui vous réveillent en sursaut sur le point du jour; pour se faire une idée de la fougue presque délirante que l'on met à sonner les cloches pendant des heures entières, — des fanfares parcourant le pays de long en large, — du mouvement de la foule allant, venant, criant, gesticulant. C'est la fête, et quelle fête !

A neuf heures et demie commence la messe pontificale. L'autel est un bouquet de fleurs aux pieds de la Vierge.

Malgré l'absence des évêques de la Campanie retenus dans leurs cathédrales, parce qu'ils avaient prévu le couronnement pour le quatorze et non pour le quinze août, la cour de l'Eminentissime Cardinal est des plus variées.

Assis sur son trône, entouré par les ministres sacrés, par les cérémoniaires, dont l'un Mgr d'Amico nous venait de Rome, l'autre, l'abbé Pizza, notre ami de la première heure à Maddaloni, nous venait de Naples, il a devant lui Mgr Di Pietro, évêque du diocèse d'Acerra, Mgr Migliore, le Rév. P. Belle, et à ses pieds les chanoines d'Acerra, Arienzo, le clergé, les RR. PP. Capucins et Barnabites. Les chers junioristes, les petits Maronites qui reçoivent l'instruction par nos pères, et qui se préparent à former inces-

samment l'école apostolique de Lyon, remplissent gravement les fonctions d'enfants de chœur.

Le peuple se presse pour assister aux saints mystères, mais tous ne peuvent trouver place dans l'église, pourtant si vaste, pour contempler son Eminence le Cardinal Légat sur son trône élevé. Quelle émotion remplit tous les cœurs lorsque nous entendons sa voix chanter les prières liturgiques : c'est l'écho de la voix de Pie X !

A la fin de la grand'messe, pendant que son Eminence change les ornements, on porte la statue de la Vierge sur l'estrade.

Du haut de la tribune nous voyons le peuple qui frissonne : c'est une marée montante qui remplit la place. Plus d'un Zachée grimpe sur les arbres ; les balcons semblent devoir céder sous le poids de centaines de personnes, on s'accroche partout, on monte même sur les toits des maisons environnantes.

Le coup d'œil est vraiment féerique. L'Eminentissime Cardinal de Lai arrive enfin précédé de tout le clergé et monte sur l'estrade de la Sainte Vierge. Là il procède à la bénédiction des couronnes d'or, de cet or que les femmes de Santa Maria ont arraché à leur cou, et dont le frère d'un oblat, M. Rosario Starace, joaillier très habile, a su faire un magnifique joyau.

Le moment est des plus solennels, vingt mille personnes ont les yeux fixés sur la Vierge. La première couronne passe des mains du R. P. Belle à celles de son Eminence qui la pose sur la tête de l'Enfant Jésus.

On retient son souffle. La seconde couronne brille déjà sur la tête de la Sainte Vierge. *Evviva Maria !* crie-t-on de toutes parts ! *Evviva Maria !* Et les échos répètent les cris de triomphe, l'hymne des musiques militaires, le chant triomphal des cloches, le retentissement de la poudre. *Evviva Maria !* Les lèvres murmurent une prière, les poitrines se gonflent, les yeux sont mouillés de larmes. Marie ! Oh ! qu'elle est belle, sous le soleil radieux de

midi, la Vierge couronnée : elle a un plus doux sourire. Qu'il est grand, le Pontife qui lui a décerné la couronne, et le Légat qu'il nous a envoyé! Qu'ils sont bons tous ces prêtres, dont la gloire est d'être les enfants de Marie ! Qu'il est pieux ce peuple qui, dans son émotion, acclame, chante, pleure! *Evviva Maria! Evviva il Papa!*

Et le Pape va parler. Non, c'est son vicaire qui impose le silence et de sa voix forte s'adresse au peuple.

« Le représentant du Souverain Pontife a placé une couronne sur le front de la Vierge : c'est à vous, maintenant, de la couronner, non pas matériellement, mais spirituellement, par votre foi, par votre vie chrétienne. Soyez fidèles surtout à la récitation du saint Rosaire. N'oubliez jamais cette mémorable journée, et recevez par mon ministère la bénédiction apostolique que vous envoie le Chef suprême de l'Eglise. »

Après ces quelques paroles dont nous avons voulu donner un faible résumé, il donna la bénédiction papale.

Oui, oui, Pontife bien-aimé, le peuple de Santa Maria a Vico sera toujours fidèle, et les Oblats de Marie sont à leur poste pour apprendre à ce peuple l'amour à Marie, l'amour à l'Eglise et l'amour à son Chef.

On crie encore, on acclame.

Le vénéré Légat rentre dans l'église et sur son trône reste l'image de Marie, baisée par les rayons du soleil qui l'illumine. Il était midi.

Faut-il raconter la joie, les fêtes de la journée? Redire la belle illumination du soir? Faut-il compter les nombreux pèlerins qui n'ayant pas pu prendre part à la fête sont venus s'agenouiller devant leur chère Madone toute la journée, et le soir, jusqu'à minuit?

Le Cardinal voulut bien prendre part à nos agapes fraternelles. Il n'y eut pas de toasts, parce qu'on ne voulait pas accroître les fatigues vraiment grandes de la journée, mais le Légat du Saint-Père vit dans nos regards la reconnaissance de nos cœurs; et lorsque le maire de la ville le

remercia au nom de tous de sa bonté, Son Eminence montra sa joie d'avoir pu prendre part, et quelle part, disons-le, à pareille fête.

Le lendemain, il y avait communion générale et Confirmation.

Son Eminence voulut bien s'adresser au peuple, aux enfants, à nos junioristes et rappeler que l'amour de Marie ne doit jamais être séparé de l'amour de Jésus. C'est dans la sainte Eucharistie que l'on trouve le couronnement de cet amour.

Nous voudrions pouvoir remercier dignement l'Eminentissime Prince de l'Eglise de toute l'aimable bonté qu'il a déployée au milieu de nous. Humble, simple, il se laissait approcher par tous ceux qui réclamaient une bénédiction, qui voulaient toucher ses mains, baiser sa pourpre.

Dans la journée il se fit tout à tous. Son appartement, c'était comme la chambre d'un Père. Les junioristes, les Maronites allèrent lui rendre une visite et ils en reçurent des paroles d'encouragement. Aux uns, il rappelait son voyage au Liban, où il avait vu tant de merveilles. Mais ici, ajoutait-il, j'ai vu les merveilles de votre Vierge ; aux autres, il donnait les plus sages conseils.

Soyez sages, étudiez bien, car l'Eglise a besoin de ministres zélés et savants. Vous avez le bonheur d'aspirer à être « Oblats de Marie Immaculée » ! Soyez fidèles à cette belle vocation.

Oh ! qu'il nous soit permis, Eminence, de déposer à vos pieds nos remerciements de votre bonté si aimable. On n'oubliera jamais un tel jour, on n'oubliera jamais que par vous et par le Saint-Père, au nom de qui vous êtes venu, la bonne Mère de Santa Maria a Vico a reçu une couronne de gloire ; jamais on n'oubliera votre paternelle bonté.

Et ce beau jour du 15 août sera inscrit en caractères d'or dans l'histoire de la Congrégation, dans l'histoire de notre chère maison de Santa Maria a Vico !

A. Basile, *O. M. I.*

Par respect pour la parole du Saint-Père, nous publions in-extenso le texte du décret de Sa Sainteté par lequel S. E. le cardinal de Lai est nommé Légat pour le couronnement de N.-D. de Santa Maria a Vico.

—

PIUS PP. X

Venerabilis Frater Noster, salutem et Apostolicam Benedictionem.

In oppido vulgo Santa Maria a Vico nuncupato, intra fines diœcesis Acerrarum, templum extat antiqua populi religione non minus quam conspicuis artis operibus perinsigne, Deo in honorem Virginis Deiparæ dicatum. Hujus quidem Virginis vetustissimum simulacrum eximio avitæ pietatis studio colitur ipso in templo, quod in præsens Oblatorum Mariæ Immaculatæ religiosorum virorum custodiæ curisque commissum est. Hanc sacram ad ædem, quam ex voto impetratæ ab augusta Virgine gratiæ anno MCCCCXXXIX Rex Ferdinandus I Aragoniæ condidit ornavitque, turmatim confluunt tum propinquarum, tum dissitarum etiam regionum incolæ, præsentem thaumaturgæ Virginis opem imploraturi, vel ob accepta benefacta gratias acturi. Decimo quinto potissimum mensis augusti die, qua celebritas Deiparæ sideribus receptæ in Ecclesia agitur, hoc in sanctuario innumeri fere ad Eucharisticas dapes excipiendas fideles quotannis conveniunt. Nunc autem, cum piis Oblatorum eorundem votis obsecundans Venerabilis Frater Franciscus De Pietro, Episcopus Acerrarum, enixis precibus flagitet ut eidem Beatissimæ Virginis miraculis inclyto simulacro aureum diadema sollemniter Pontificia auctoritate imponatur. Nos optatis his annuendum quantum in Domino possumus existimamus. Et sane nihil magis Nobis cordi est quam ut populi pietas excitetur erga Virginem Dei Genitricem, cujus e materno gremio, quasi e fonte perenni salutares aquæ, innumeræ

manant in plebem christianam gratiæ, ideoque ea provehere omni studio satagimus quæ ad propositum ipsum assequendum magis opportuna Nobis in Domino videantur. Itaque, auditis V. V. F. F. N. S. R. E. Cardinalibus S. S. Rituum Congregationi præpositis, edicimus ac mandamus ut venerandum enunciatum Virginis simulacrum aureo serto exornetur ; atque ut sollemnia hujusmodi festa potiori pompa celebrentur, volumus ut in ipso Coronationis actu e Purpuratorum Principum Senatu designatus Antistes personam Nostram gerat, teque, Venerabilis Frater Noster, ad honorificum hoc munus implendum eligimus ac deputamus. Quæ cum ita sint, his Literis, tibi, Venerabilis Frater Noster, facultatem impertimus ut arbitrio tuo eligendo die, in Sanctuario Oppidi Sancta Maria a Vico appellati, diœcesis Acerrarum, thaumaturgo simulacro Virginis Deiparæ, post sollemnia Missarum juxta ritum formulamque præscripta aureum diadema Nostro nomine et auctoritate imponas. Nos vero minime dubitamus quin, te, Venerabilis Frater Noster, auspice, hæc sacra sollemnia in religionis bonum atque in universæ illius regionis populi spirituale emolumentum bene vertant ; pariterque confidimus fore ut inclytæ familiæ Oblatorum Mariæ Immaculatæ, quorum studio Sanctuarium memoratum singulari divini cultus splendore renidet, ex iisdem festis tum dignitatis incrementum, tum novus accedat stimulus ad potiores fructus in Dominico agro excolendo fauste feliciterque percipiendos. Non obstantibus contrariis quibuscumque. Datum Romæ apud S. Petrum sub anulo Piscatoris die XX m. Julii anno MCMXIII, Pontificatus Nostri Decimo.

Venerabili Fratri Nostro Cajetano S. R. E. Card. De Lai Episcopo Sabinorum.

(Locus sigilli.)

R. Card. Merry del Val,
a Secretis Status.

PROVINCE DU CANADA

Rapport sur la Maison de St-Pierre de Montréal

(Suite du N° de mars 1913, page 2.)

II. — Les événements principaux.

Dans la seconde partie de ce rapport, il me reste à narrer les principaux événements qui sont survenus chez nous durant ce laps de temps, ainsi que les œuvres de ministère auxquelles nous avons consacré nos forces et notre dévouement. Nous nous garderons de toute exagération dans un sens comme dans l'autre. Il ne saurait être question de suivre, une par une, toutes les obédiences qui ont été données aux Pères et aux Frères, soit pour les rattacher à Saint-Pierre, soit pour les en éloigner. D'autre part, il en est quelques-unes qu'il serait difficile de laisser dans l'oubli, et que je rappellerai parmi les faits importants ou événements principaux dont je n'ai plus qu'à commencer le récit.

Le soir du 25 avril 1891, nous arrive le R. P. Martinet, 1er Assistant, et délégué par le T. R. P. Supérieur général pour faire la visite canonique de la province du Canada. Cette circonstance nous amène le R. P. Mc Grath, provincial des Etats-Unis, qui vient saluer notre auguste Visiteur. Après deux jours passés au milieu de nous, celui-ci part pour Ottawa en compagnie du R. P. Lefebvre, notre provincial, pour la visite des différentes maisons et résidences de la province.

Le 10 juillet commence chez nous la visite canonique. Le 17, le R. P. Visiteur nous donne lecture de son acte de visite. Au nom du T. R. P. Supérieur général, il se déclare

satisfait de tout ce qu'il a vu et entendu dans notre maison. A l'exception d'un petit détail que nous négligeons, il constate que la régularité règne dans la communauté et nous engage à marcher toujours dans cette voie. Longtemps le souvenir de cet auguste personnage restera parmi nous, puisque vingt-deux ans après, nos anciens nous en parlent encore avec admiration.

Une fête de famille, telle que nous n'en aurons peut-être plus jamais de semblable, fut la célébration de notre cinquantenaire au Canada, le 8 décembre 1891. Comme les « *Missions* » y ont consacré déjà, en 1892, bon nombre de pages, auxquelles on peut se reporter au besoin, il est inutile de s'attarder sur ce sujet, et nous passons ainsi immédiatement à l'année 1892.

Parmi les faits de quelque importance qui méritent d'être signalés, nous relevons : la collaboration de nos Pères à l'œuvre de la construction de la cathédrale, à la demande même de Mgr Fabre, et au profit de laquelle nous allons prêcher dans cinq paroisses ; puis la réunion d'un Chapitre pour élire un délégué au Conseil provincial qui doit se réunir le 11 janvier 1893.

A ce Chapitre provincial, préambule obligé du Chapitre général, l'heureux élu fut le R. P. Mangin, supérieur du scolasticat. Le P. Mangin était digne de ce choix ; tous ceux qui l'ont connu de près savent les soins qu'il avait donnés jusque-là à la formation de nos scolastiques.

Le 2 mai 1893, à l'occasion du 20e anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr Fabre, archevêque de Montréal, le clergé et les citoyens se portent en grand nombre à l'archevêché pour protester contre la poursuite aussi odieuse qu'injuste dont il est l'objet de la part d'un journal interdit : *La Canada-Revue*. Ce fut le R. P. Jodoin, notre supérieur local, qui offrit à Sa Grandeur les vœux

du clergé. Ce fut encore le même Père qui prêcha les retraites ecclésiastiques de Montréal au mois d'août suivant, et celle de Valleyfield en septembre.

On lit dans la seconde épître aux Corinthiens (vi, 3), que le ministre de Dieu fera bien de se demander s'il n'est pas un sujet de scandale, afin que son ministère ne soit pas décrié et ne se trouve, en conséquence, rendu presque infructueux. Or, dans la région de Montréal à cette époque, évêques, prêtres séculiers, religieux, Messieurs de Saint-Sulpice, communautés quelconques, tous nous étions en butte à des attaques aussi perfides que continues. A la mauvaise presse, nous devions répondre par la bonne presse ; à l'opuscule mensonger, par d'autres opuscules vengeant les droits de la vérité. Dieu aidant, nous n'avons pas failli à notre devoir. Mais voyons ce qu'un Oblat, en particulier, a fait pour la cause de la religion et de ses ministres.

Autrefois, quand il était de maison à Québec, le R. P. Lacasse avait publié une petite brochure intitulée : *Une mine de pierres détachées à l'usage des cultivateurs,* où se trouvaient traitées et résolues finement plusieurs des questions actuellement agitées. Ses amis et ses supérieurs lui conseillèrent de reprendre la plume et, vu les circonstances, de la rendre un peu plus acérée. Le P. Lacasse s'y prêta volontiers. Aussi, tout en continuant, de-ci de-là, ses campagnes apostoliques, il fit paraître au commencement de l'année 1893 : *Le Prêtre et ses détracteurs ou le prêtre vengé.* Ce titre dit suffisamment quel en était le but; il ne dit pas — ainsi que le notait un des principaux rédacteurs de la *Revue Canadienne,* la plus importante, sans contredit, de nos revues — quels en étaient la verve, l'humour et l'esprit gaulois, quelle était l'intensité du sentiment religieux et national qui élevait l'auteur, à certains endroits, jusqu'à l'éloquence la plus simple dans ses moyens, la plus vivante dans ses effets. Ceux que le R. P. Oblat réfutait, non sans ironie et justesse, eurent beau garder le silence

lors de l'apparition du *Prêtre vengé*, ils ne purent empêcher la brochure de se répandre à peu près partout.

Ce n'était là que le commencement des déboires des calomniateurs, puisque bientôt, au risque de s'attirer une réclamation de dix mille piastres, sans parler des injures les plus vilaines, le même Père, prenant l'offensive, entra l'épée à la main chez l'ennemi et frappa sans pitié sur ceux qui le méritaient. Grand émoi, on le comprend, chez les adversaires; mais leur vacarme fut plus avantageux encore pour la vérité que leur silence, et eut pour résultat le plus clair de répandre partout la brochure : *Dans le camp ennemi*. Par ce nouvel opuscule, le Père réussit à faire connaître de tout le pays ceux qui travaillaient à la déchristianisation du peuple. Ces deux brochures avaient fait un bien immense. Il ne restait plus qu'à compléter cette œuvre par une exposition claire, simple, franchement populaire sur les droits de l'Eglise. Ce fut l'objet d'un autre ouvrage qu'il intitula : *Autour du Drapeau*. Ce dernier, écrit sur un ton fort modéré, fut également bien accueilli du public. D'ailleurs, jamais l'auteur n'avait voulu s'attaquer aux personnes ni aux familles; il s'en prenait au vice et démasquait le mensonge. En résumé, l'œuvre du R. P. Lacasse, O. M. I., a eu un retentissement considérable, et elle est destinée à lui survivre.

C'est qu'en effet il faut parfois songer à un départ prochain. A Saint-Pierre, heureusement pour notre Congrégation, il s'agit rarement d'un départ définitif. Tel est le cas aujourd'hui du R. P. Gendreau, qui faisait partie de notre communauté en qualité d'économe provincial. Le Père vient d'être nommé supérieur de Mattawa. Cette promotion a lieu le 16 octobre 1893, le jour même où paraît : *Dans le camp ennemi*, du R. P. Lacasse.

L'année suivante nous procura une visite quasi inespérée. C'était celle de notre Très Révérend Père général. Aussitôt après son élection, le T. R. P. Soullier voulut voir

de près les œuvres que sa famille religieuse avait fondées depuis 50 ans dans le nouveau monde, et il partit, amenant avec lui le R. P. Antoine, autrefois notre provincial. C'était la première fois que le Supérieur général des Oblats passait l'Océan ; sa visite ne pouvait être une simple visite de nos communautés et de nos œuvres propres : aussi des réceptions eurent-elles lieu qui lui donnèrent un caractère public. Un livre nous en retrace les principaux faits et en conserve le souvenir ; il serait donc superflu d'insister.

Il semble cependant que le bon Dieu avait attendu la visite et les bénédictions de notre T. R. P. Général pour nous accorder une grâce que nous sollicitions depuis longtemps. On se rappelle sans doute que depuis 1869 nous maintenions à nos frais une école de garçons et que, voyant l'affluence de plus en plus considérable de ces enfants, nous avions dû construire en 1885 un autre local bien plus vaste pour les y recevoir. Or, le 25 avril 1894, MM. les commissaires d'écoles, faisant droit enfin à notre requête, acceptent de prendre notre école sous leur contrôle, de la même manière que toutes les autres écoles dont ladite commission n'a pas la propriété. Désormais il nous sera alloué chaque année une subvention et une indemnité de logement par enfant. Notre situation pécuniaire s'en trouvera grandement améliorée à l'avenir, puisque nous n'aurons plus cette lourde charge sur les bras.

Après leur retraite annuelle du mois d'août, nos missionnaires de Montréal reçurent de la part de Mgr Larocque, Evêque de Sherbrooke, une marque de confiance tout à fait particulière. Monseigneur les chargea d'évangéliser tout son diocèse, par la prédication de missions dans toutes les paroisses, aussitôt que possible. Il y avait 50 paroisses pour six missionnaires. Aussi nos pères de Montréal n'eurent guère le temps de prêcher d'autres retraites avant la fin de l'année 1894. Leur zèle et leur courage suppléèrent à leur petit nombre, et l'on ne saurait dire quels furent les fruits

de leur apostolat. Qu'il nous suffise de constater que Mgr de Sherbrooke fut très content.

Nos ouvriers apostoliques avaient déjà commencé leurs missions du carême de 1895, quand la mort vint nous enlever le R. P. Hector Mauroit. Il mourut dans la 67e année de son âge et la 45e de sa vie religieuse. Sa mort fut douce et édifiante comme sa vie. Il a laissé chez nous la réputation d'un saint. Son service funèbre eut lieu dans notre église le 12 mars.

Dans le courant du mois d'avril 1895, nous eûmes des visiteurs très distingués dans la personne de Mgr Langevin, nouvellement consacré archevêque de Saint-Boniface, et du R. P. Antoine, 1er Assistant, chargé de faire la visite du lointain vicariat d'Athabaska-Mackenzie.

Au mois de septembre de cette même année, notre R. P. Provincial est invité à prendre part aux délibérations du concile provincial de Montréal. La chronique s'est contentée de ce seul renseignement et je garderai comme elle le silence sur les travaux de cette assemblée.

Me voici en 1896. Le R. P. Lecomte, missionnaire des campagnes, qui était attaché depuis 23 ans à notre maison, est nommé supérieur de Hull à la place du R. P. Lauzon, arrivé au terme de son supériorat. Ce dernier est déjà bien connu à Montréal ; il a fondé ici la société de tempérance, et il serait heureux sans doute d'y consacrer encore son temps et son énergie, mais il s'est bien gardé d'exprimer ses préférences et ne veut supplanter personne. Aussi, pendant son nouveau séjour à Montréal, le R. P. Lauzon aura la direction de la société des demoiselles, en même temps qu'il assumera la charge d'économe provincial.

Un autre de nos missionnaires, le R. P. Prétot, publie un livre très édifiant et très intéressant. C'est la vie de la révérende Mère Marie-Rose, fondatrice des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. Nous lui savons gré d'avoir nettement indiqué la part prépondérante qu'eurent, dans

la fondation et la formation religieuse de cette communauté, aujourd'hui si nombreuse, les RR. PP. Telmon, Guigues et Allard. Et nous-mêmes, nous avons continué jusqu'à présent d'insuffler à ces Sœurs le même esprit religieux, les mêmes leçons de détachement et d'humilité, dans les retraites que nous sommes invités à leur prêcher tous les deux ans. De plus, à deux reprises différentes, et, chaque fois pour une période de six mois, nous avons, à la demande de Monseigneur de Montréal, remplacé le chapelain que Sa Grandeur avait choisi pour l'accompagner dans son voyage ad limina. Il va sans dire que c'était un surcroît de besogne pour nous.

Cette même année, le R. P. Prétot dut repasser en France pour raison de santé. Il était, dit le chroniqueur, depuis sept ans au milieu de nous. Ce Père s'était distingué chez nous par ses retraites religieuses et ecclésiastiques, par ses sermons de circonstance et enfin par la vie de la Mère Marie-Rose.

Au commencement de 1897, le 5 janvier, ont lieu à la cathédrale de Montréal les funérailles de S. G. Mgr Fabre, décédé le 31 décembre. Bon nombre de Pères étrangers à notre maison y assistent. Ce fait, mieux que tous les discours, exprime quels étaient notre sympathie et notre attachement pour le vénérable prélat. Nous avions trouvé en lui la même bienveillance qu'auprès de Mgr Bourget ; il avait grandement secondé notre œuvre de tempérance dans la ville de Montréal, l'établissement de nos missions à la Baie d'Hudson ; en un mot, il s'était montré le protecteur de toutes nos œuvres. L'année même de sa mort, n'avait-il pas fait instances sur instances pour ériger en notre église une Fraternité du Tiers-Ordre ? Et si ce projet ne fut pas réalisé, à qui faut-il en attribuer la responsabilité si ce n'est à l'opposition déplorable de la part de ceux qui, se prévalant de leurs privilèges, tinrent absolument, et contrairement à l'avis de Monseigneur, à ce que la direction de la confrérie leur fût confiée ?

En cette même année eut lieu à Montréal la consécration de Mgr Paul Bruchési, précédemment chanoine de la cathédrale. Nos Pères y vinrent encore en grand nombre, car le nouvel évêque nous était connu : il nous honorait de sa sympathie et nous tenions à honneur de la lui rendre avec notre vénération. C'est de tout cœur qu'au beau jour de son sacre nous lui dîmes : « Ad multos annos », et le bon Dieu semble avoir exaucé nos vœux.

Quelques jours plus tard, une séance très intéressante fut donnée dans notre salle d'école par nos junioristes d'Ottawa. Cette séance avait pour but de faire mieux connaître l'œuvre de notre juniorat. Le drame qui y fut joué : « Le triomphe de deux vocations », avait été composé par le Rév. P. Brault, qui fut autrefois de maison à Montréal en qualité d'économe local et de directeur de notre société de tempérance. L'auteur, remarque l'annaliste, peut se flatter d'avoir parfaitement atteint son but. Il y avait salle comble. A certains moments, les spectateurs furent enthousiasmés et, à la fin de la séance, ils en demandèrent la répétition qui leur fut accordée avec plaisir.

A partir de cette époque et jusqu'au 14 septembre de l'année suivante notre Codex garde le silence sur les événements qui se déroulent au sein de notre communauté. Voici pourtant ceux qui méritent d'être cités parce qu'ils sortent du cadre ordinaire de notre vie quotidienne. Le R. P. Jodoin, notre supérieur, devient provincial du Canada, tandis que le R. P. Lefebvre, le provincial sortant, prend la place de supérieur local. Puis il y eut chapitres local et provincial en vue du prochain Chapitre général, et départ pour l'Europe du R. Père Provincial et de notre délégué, le R. P. Lauzon. Leur éloignement temporaire faisait deux vides dans le personnel des Pères attachés à la desserte de notre chapelle publique. Je ne saurais dire comment leurs places furent remplies.

Mais j'ai hâte de retourner au Codex ! Voici le 14 septembre 1898. La communauté de Saint-Pierre se rend à la chambre du R. P. Joseph Lefebvre, supérieur, pour lui faire ses adieux et le féliciter en même temps de la nouvelle charge que le Très Révérend Père Supérieur général vient de lui confier : car le R. P. Lefebvre est nommé provincial de la première province des Etats-Unis. Le Rév. P. Lauzon, premier assistant, lui exprime en quelques mots les sentiments et les vœux de ses frères en religion. La réponse du Révérend Père est des plus touchantes et des plus heureuses, note le chroniqueur. Dans l'après-midi de ce jour, les enfants de nos écoles voulurent saluer une dernière fois leur vénéré père ; le soir, ce fut le tour des citoyens du faubourg Québec. L'adresse des citoyens fut faite par un de nos médecins distingués ; la réponse fut celle que l'on pouvait attendre d'un prêtre attaché par l'obéissance depuis 25 ans au même poste. Jamais le Rév. P. Lefebvre n'avait si bien parlé. Le lendemain matin avait lieu le départ du Révérend Père pour les Etats-Unis, et plusieurs voitures de nos citoyens lui firent escorte jusqu'à la gare.

Pendant que le R. P. Lefebvre faisait ses adieux à Saint-Pierre, le R. P. Legault, un de nos missionnaires apostoliques, était invité, par le Révérend Père Provincial, à exercer, dorénavant, les fonctions de supérieur et de curé en notre chapelle publique. Un des premiers soins du R. P. Legault fut de veiller à ce que la fête du 8 décembre fût célébrée avec toute la splendeur possible. Non seulement nous devions la solenniser avec la Congrégation entière dont elle est la fête principale, mais encore c'était une fête spéciale pour nous : celle du 60e anniversaire de notre installation dans le faubourg Québec. Toutefois comme nous avions eu un autre cinquantenaire encore plus auguste, sept ans auparavant, le Révérend Père Supérieur voulut que cette fête eût seulement un cachet tout intime, un caractère exclusivement pieux ; qu'elle fût une fête d'église. Le décor fut

superbe ; le pain bénit, monumental ; le sermon, des plus beaux. La messe pontificale, chantée par Mgr Legal, alors coadjuteur de Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, fut accompagnée par une musique ravissante, et le chœur de l'église Sainte-Cunégonde vint se joindre au nôtre pour exécuter la messe de Leprovost. L'après-midi, à 2 h. ½, Mgr Legal présidait la réunion des demoiselles de l'Immaculée-Conception, tandis que le R. P. Lefebvre revenait, des Etats-Unis, prêcher à son ancienne Congrégation des dames. Un autre sermon était donné le soir sur la solennité du jour par M. l'abbé Sauriol, professeur au séminaire de Sainte-Thérèse, qui a cru opportun de terminer son sermon par un tableau saisissant des œuvres des Oblats en Amérique et en particulier à Saint-Pierre. Un magnifique salut en musique termina la fête. Tout s'était bien passé. Rendons grâces à Dieu.

(*A suivre.*) T. BLANCHARD., *O. M. I.*

PROVINCE DE BELGIQUE

Rapport sur la Maison de Namur

Par le R. P. PESCHEUR, Supérieur.

Une chronique parue au mois d'avril 1913 dans nos Missions ne trouvait rien de spécial à signaler pour la province belge en 1912. Ne serait-ce pas un peu la conséquence de notre profond silence? Nous ne voudrions pourtant pas passer aux yeux de nos frères d'outre-mer pour des enfants de garderie toujours dans les langes et au régime

lacté, ou pour des frelons paresseux dévorant sans pudeur le miel récolté péniblement par les butineurs de la Congrégation ! La vérité est que notre jeune essaim est en pleine activité.

Les novices du Bestin n'ignorent pas que dans ces pays-ci les apiculteurs célèbres (tel le P. Julien, trappiste de Rochefort) transportent régulièrement leurs ruches dans les champs de bruyères, afin d'épargner aux abeilles les fatigues et les dangers de trop longs voyages d'approvisionnement. Cela vous explique comment le R. P. Provincial put concevoir le dessein de transférer un jeune essaim, des bords nuageux de l'Escaut ou des sommets trop ensoleillés du Brabant, sur les rives plus fraîches et plus fleuries de l'Entre-Sambre-et-Meuse. D'ici on peut s'envoler en quelques instants jusqu'aux régions où fleurissent la bruyère ardennaise, le chardon lorrain, la rose liégeoise, l'églantier borain, voire même le pommier breton. Aussi depuis deux ans, sans tuer les abeilles, le rucher a-t-il produit une miellée très abondante. Vous en jugerez.

Le 1er mai 1911, Mgr Heylen, notre Révérendissime Evêque, bénissait notre humble maison de Namur et présidait nos agapes fraternelles que daignaient partager les autorités de la Province et le clergé de la ville. La « nouveau-née » fut baptisée maison Saint-Joseph. On souhaita à la pauvre loqueteuse bonheur et prospérité. Son avenir n'apparaissait pas précisément brillant. Point d'or dans sa corbeille de baptême ni dans son berceau et point d'héritages à l'horizon ! Les missionnaires, avait-on dit, ne manquent pas dans les régions de langue française, surtout depuis les expulsions de France ; comment se frayer une place dans ces cadres trop encombrés ? De plus, là où la question du minimum de salaire reste insoluble pour les serfs de la glèbe, elle est résolue depuis longtemps pour les serviteurs de Dieu et les ouvriers de l'apostolat. On sait qu'ils ont fait vœu de pauvreté et on se reprocherait de les mettre dans l'occasion prochaine d'y manquer...

Comment dès lors assurer l'existence d'une forte famille à une époque où tout le monde se plaint de la cherté des vivres ?

Celui qui donne à la fleur sa parure, et aux petits oiseaux leur grain de mil, n'a point laissé la huche de ses enfants sans pain, ni même leur cave sans vin. Sans être obligés de sonner la cloche d'alarme, nous avons rencontré des âmes généreuses qui ont compris que les ouvriers évangéliques ne vivent pas seulement de philosophie, ni d'ascétisme. Sans lancer les appels de détresse de l'appareil Marconi, nous avons trouvé par delà les frontières des frères aînés qui, en nous associant à leurs travaux plus rémunérateurs, nous ont permis d'échapper aux étreintes de la misère et de mériter dès cette seconde année les embrassements les plus chaleureux du R. P. Procureur provincial. Aussi payons-nous volontiers à ces cœurs généreux un tribut de profonde gratitude, tout en osant leur offrir l'assurance de notre tout fraternel, quoiqu'un peu intéressé, dévouement.

Outre le nécessaire, nous avons trouvé, sur les bords de la Sambre, l'agréable. Certes, notre maison n'a rien des gigantesques proportions du juniorat de Waereghem, ni des splendeurs architecturales du couvent de Kœkelberg, ni même des gracieuses lignes de la villa Notre-Dame de la Mer de La Panne. Son architecture n'a pas la prétention de s'élever au-dessus du genre fabrique de tissus ou garage d'automobiles. Elle récuse cependant tout « apparentement » avec les prisons cellulaires. Par de larges baies entrent à l'aise des flots d'air et de lumière, chargés souvent des agréables parfums de la colline en fleurs. Le chant joyeux du rossignol et du merle, hôtes habituels de notre jardin, est en parfaite harmonie avec les accents de joie, de paix et de bonheur qui égaient notre cage. Heureux les pauvres! Le savetier de la fable chantait depuis le matin jusqu'au soir. Chez nous, comme chez lui, ni l'ennui, ni la goutte, ni la discorde ne trouvent un fauteuil pour se reposer, ni un

foyer pour se réchauffer. Estimant notre demeure trop pauvre et nos meubles trop vieillots, ces hôtes importuns passent leur chemin sans frapper à notre porte et vont chercher ailleurs un abri plus hospitalier. Par contre, nous recevons d'autres visites, mais celles-là très agréables et très encourageantes.

En juillet 1911, Mgr Dontenwill, notre bien-aimé Père Général, daigna nous apporter ses précieux encouragements. Notre modeste installation lui rappela sans doute le touchant souvenir des abris des premiers Pères de la Congrégation ou des anciens de Colombie britannique. Mais ce qui lui fut plus sensible ce fut de retrouver sur tous les fronts et dans tous les cœurs les fidèles empreintes du sceau du vénéré Fondateur : la charité et le zèle qui caractérisent les vrais Oblats. Aussi le Général se déclara-t-il satisfait de la revue de son nouvel escadron et l'engagea-t-il à garder fidèlement son bon esprit et sa superbe vaillance. Puissions-nous le revoir bientôt sous notre tente afin de lui offrir les magnifiques trophées des victoires nombreuses remportées sur l'ennemi du genre humain durant ces deux dernières campagnes !

En août 1912, le R. P. Baffie, assistant général, eut l'heureuse inspiration de venir nous offrir les desserts du banquet spirituel qu'il avait offert aux retraitants de Dinant. On les croqua avec une telle joie que le bon Père ne put partir sans nous promettre une plus riche bonbonnière à vider lors de son premier retour en Belgique.

Nous avons eu plusieurs fois la bonne fortune de revoir le R. P. Favier et le R. P. Provincial dont les trop courtes apparitions sont toujours accueillies avec bonheur. Les grands fils lancés dans les affaires comprennent aisément que leur Père les laisse quelque peu pour veiller avec plus de tendresse sur les petiots qui ont encore besoin de son bras.

Nous cousinons assez bien avec les Pères de Dinant, qui nous ménagent de temps en temps d'agréables surprises. Il

est bon pour des ouvriers de même métier de se voir, de causer, de s'unir. C'est pour eux le meilleur moyen de sortir de la vieille ornière, de s'instruire et de s'élever jusqu'aux sommets des progrès modernes. Ne faut-il pas également que les Oblats soient à la hauteur de leur noble tâche et de leur époque ?

Enfin, il n'est pas rare de voir des curés s'asseoir en toute simplicité et cordialité à notre modeste table. C'est un témoignage de sympathie que nous apprécions hautement. Ils trouvent là l'occasion de nous demander quelque service, un travail peu important souvent, mais qui est pour nous comme le cheval de Troie qui doit nous ouvrir les portes des forteresses jusque-là inaccessibles à notre action ; une fois dans la place, nous délogeons les vieux grenadiers qui paraissaient invincibles : notre personnel nous permet, certes, de répondre à toutes les demandes sans crainte d'insuccès ni de représailles.

Faut-il travailler dans le fin ? lancer des âmes d'élite dans les sentiers de la perfection ou aiguiller des âmes innocentes dans les voies du devoir et de l'honneur ? Le P. Laurent s'en charge ; n'a-t-il pas été préparé merveilleusement à ce délicat ministère par ses années de professorat ès-lettres au juniorat et par l'expérience acquise dans les divers champs ouverts à son zèle dans la capitale ? Aussi son humilité serait-elle menacée, si elle ne reposait sur un fondement solide; car il nous rapporte de superbes couronnes de lauriers, quoique sa santé l'oblige à modérer son ardeur. Tout en gérant magistralement les intérêts matériels de la maison, notre sage économe a pu donner plus magistralement encore, en 15 mois, une retraite de collège, une octave en ville, six retraites d'adoration, plusieurs sermons de circonstance et deux carêmes en Bretagne. (Le P. L'Helgouac lui avait fait aimer les Bretons et leur « esprit » hospitalier.)

Au P. Brahy le record des missions de campagne. Quoique ses aptitudes lui permettent de monter sans crainte dans

les chaires les plus brillantes de la ville, il revendique plus volontiers l'honneur d'évangéliser les pauvres, suivant la devise des Oblats. D'autant plus béni de Dieu que moins admiré des hommes, cet humble apostolat lui permet de récolter chaque année une riche moisson de consolations en même temps que de belles gerbes de mérites pour le ciel.

Du 1er mai 1911 au 1er mai 1913, ce Père a prêché deux retraites religieuses, une retraite de collège, trois retraites de dames, sept pèlerinages, six retraites de première communion, dix missions, sept octaves, dix-huit triduums d'adoration, un carême et plusieurs sermons de circonstance. Il n'est, pour ainsi dire, aucune paroisse où il ait paru une fois, sans y être rappelé ; ce qui est le plus éloquent témoignage de ses succès apostoliques.

Au P. Lion reviennent de droit les gros morceaux. Les retraites d'hommes dans les centres industriels, les missions les plus difficiles dans les régions indifférentes, sont de son ressort. Dans ces quartiers giboyeux, sa chasse est toujours fructueuse ; son rugissement fait trembler le démon et ses suppôts, tandis que les plus timides agneaux ne craignent pas de s'approcher du grillage de sa cage. Un curé l'a comparé au lion dont il est parlé dans l'histoire de Samson, et sous les dents duquel le Juge d'Israël trouva des rayons de miel. Et c'est un miel, je vous assure, qui attire bien des mouches dans le rucher du bon Dieu. Du 1er juillet 1911 au 1er mai 1913, ce vaillant missionnaire compte à son actif deux retraites d'hommes, trois octaves, seize missions ou retours de missions, dix-huit triduums d'adoration, une retraite de dames, une retraite de première communion et plusieurs sermons de circonstance.

S'agit-il de faire retentir les voûtes de nos cathédrales des notes harmonieuses de la plus haute éloquence ? le P. Priour est l'homme de toutes les situations. Les foules ne l'intimident point, les auditoires les plus lettrés ne le font point trembler, car l'aigle a conscience de la puissance de ses ailes et n'a pas à craindre le sort de l'infortuné

Icare. Toutes les villes de Belgique ont admiré ses superbes envolées ; cette année même il doit prêcher pour la quatrième fois l'Avent de l'église royale de Saint-Jacques-sur-Caudenberg. Dix conférences, neuf sermons de charité, vingt-cinq sermons de circonstance, cinq octaves, neuf triduums, deux neuvaines, deux Avents, deux Carêmes et neuf retraites, tel est le programme exécuté par le jeune et brillant conférencier depuis juin 1911 jusqu'au 1er mai de cette année.

Pour seconder de tels ouvriers, il faut parfois des manœuvres et des « corvéables à merci ». Notre maison possède et les uns et les autres.

Excellents manœuvres, ces deux jeunes Pères qui nous ont été envoyés successivement du scolasticat. Le P. Lejeune d'abord qui, après un an d'apprentissage, a conquis son diplôme de docteur avec la plus grande distinction et a été jugé digne de prendre place à côté des maîtres les plus autorisés devant l'auditoire d'élite qui se presse durant la saison autour de la chaire de Notre-Dame de la Mer à La Panne.

Le P. Nikes, son remplaçant, prêche comme un vieux après six mois d'exercice. Aussi a-t-il déjà donné avec succès plusieurs retraites de première communion et triduums d'adoration, après nous avoir prêté un concours très apprécié dans huit missions. De tels débuts ne peuvent être, pour le jeune Père, que le présage d'une splendide carrière apostolique.

Enfin le Père Supérieur s'acquitte de son mieux du rôle de « taillable et corvéable à merci ». Ce n'est certes point le chef d'état-major dirigeant de son bureau bien chauffé et bien ouaté les opérations militaires de ses armées en campagne ; c'est le capitaine marchant côte à côte avec ses soldats et relayant ses hommes blessés ou fatigués sur la brèche. Blessé lui-même plus d'une fois, il n'a point abandonné le champ d'honneur, il a repris avec plus d'ardeur les marches forcées et les combats ; rien ne l'arrête, car il

a du sang ardennais dans les veines et, suivant l'adage ancien : l'Ardennais meurt mais ne se rend pas et ne se laisse pas emprisonner dans une boîte de coton.

Voici le relevé des ordres du jour de ses deux dernières campagnes (juin 1911 au 1er mai 1913) : sept retraites religieuses, sept retraites de jeunes filles, deux retraites de collège, une retraite d'instituteurs, une octave, cinq missions, deux carêmes, trente-quatre triduums d'adoration, deux retraites de première communion et plusieurs sermons de circonstance.

La revue des membres de la communauté serait incomplète si je ne vous présentais le P. Berlage et le F. Némoz. Le P. Berlage, ancien maître des novices et docteur de Rome, met à profit ses éminentes connaissances de psychologie et d'ascétisme, en exerçant à Peltre les délicates fonctions de sous-aumônier. Puisqu'il reste attaché à la maison de Namur, nous avons le droit de revendiquer une part de ses succès et de ses mérites. Qui ne connaît dans la Congrégation le bon frère Némoz, ancien combattant de 1870, jardinier émérite d'Autun et de Royaumont ? Il porte allègrement ses 74 ans et remplit toujours avec le même zèle, la même exactitude, la même piété, les nombreuses charges de réglementaire, enfant de chœur, caviste, jardinier basse-courier. Le parfum des fleurs de son jardin et la bonne odeur des vertus de son entourage lui font oublier les ennuis de l'exil. Puisse-t-il garder longtemps sa santé robuste et nous continuer de nombreuses années encore ses précieux services !

Avais-je raison de dire, en commençant, que les missionnaires belges ne vivent point comme de gros bourgeois bien rentés, mais qu'ils gagnent péniblement leur pain de chaque jour ? Normalement, la moitié de leurs jours devrait être consacrée aux exercices salutaires de la prière, de l'étude, du renouvellement spirituel. Nous sommes obligés d'avouer que le bon P. Abhervé avait raison de répéter autrefois à ses novices : « Le dévouement ne manque pas

dans la Congrégation, mais l'esprit intérieur en souffre quelquefois. » On préférerait garder pieusement sa cellule et y cultiver soigneusement les vertus intérieures, mais il faut marcher, marcher toujours pour répondre aux nécessités du moment. Espérons que le bon Maître tiendra compte du bien réalisé par ses ouvriers et que, dans son paradis, il leur réservera quelques sièges, pas trop loin des grands contemplatifs dont nous envions parfois le sort, sûrement moins crucifiant que le nôtre.

Malgré cette intensité d'action, nous avons eu régulièrement les exercices spirituels de la retraite. Les RR. PP. Huss et Ravaux nous ont fait le plus grand bien par leurs instructions solides et leurs entretiens édifiants. Avec une habileté remarquable, ils ont dérouillé toutes les pièces, huilé tous les rouages, remis à neuf tous les moteurs... ce qui nous a permis de rouler de longs mois sans accident et sans panne. Honneur et reconnaissance à ces adroits ingénieurs électriciens !

Je ne veux pas encombrer davantage les pages de nos « Annales ». Des rapports plus importants et plus intéressants y trouveront mieux leur place. Qu'il soit donné seulement aux Benjamins de la Congrégation, de paraître dans un petit coin de scène. Nos aînés seront heureux de voir que leurs petits frères ont grandi, qu'ils marchent seuls, qu'ils parlent comme des avocats, qu'ils ne sont plus à charge à leur famille, qu'ils méritent de prendre place à côté des anciens de la Congrégation. Sans avoir la prétention de s'élever à la hauteur des géants de la famille, ils se flattent du moins de ne point entacher l'honneur de son passé, de ne pas être des parasites à sa table, de jeter leur part de lustre sur sa glorieuse histoire !

Si vous doutez de la véracité du rapporteur, venez voir Namur (c'est un magnifique but de promenade et on y est très hospitalier), vous constaterez *de visu* que je n'ai fait qu'ébaucher un splendide tableau et une intéressante histoire.

L. Pescheur, *sup.*

VICARIAT DU MACKENSIE

Extrait d'une lettre du R. P. Duport au R. P. J. Lemius,

Procureur Général.

Mission St-Joseph, Fort Résolution. Mackensie, 1er février 1913.

Sur l'invitation de Sa Grandeur Mgr Breynat, j'ai fondé pour les enfants de notre école Saint-Joseph une petite Congrégation des enfants de Marie. Je voudrais la faire agréger à Rome et je viens vous prier de vouloir bien régler cette petite affaire. Vous aurez ainsi occasion de coopérer directement au bien de ces chers enfants des bois. Notre école, placée sous la haute direction de Mgr Breynat, comprend : 10 religieuses de la Charité de Montréal et 70 enfants, dont 32 garçons et 38 filles. Elle est prospère, donne des consolations présentes et beaucoup d'espoir pour l'avenir. C'est un des plus puissants moyens que nous ayons pour relever le moral de notre population nomade, car il est bien difficile de se mettre en contact avec nos bons sauvages. La plupart ne viennent à la mission qu'une fois par an et encore, ce n'est que pendant quelques jours qu'ils peuvent rester avec nous. Les visites dans les camps produisent toujours un grand bien. Nos gens sont heureux d'avoir le Père au milieu d'eux, et montrent tous une grande bonne volonté pour profiter de sa présence. Ces visites, toutefois, ne se font qu'au prix de bien des sacrifices. Quand on part pour la visite d'un camp, on part avec la certitude d'accomplir un jeûne ecclésiastique des plus rigoureux. Témoin ce brave Père Bousso qui a passé le temps de l'Avent dernier au milieu des «Plats côtés de Chien.»

Il a été obligé plus d'une fois d'aller demander d'une loge à l'autre une part de poisson pour son dîner. Le R. P. Mansoz de la mission St-Joseph pourrait également vous dire ce que c'est que de passer quinze jours au milieu de Montagnais qui sont eux-mêmes dans la disette et qui jeûnent. Il en a fait l'expérience dernièrement. Mais, m'objecterez-vous peut-être : pourquoi donc n'emportez-vous pas des provisions suffisantes pour vous-mêmes? On y a renoncé depuis longtemps, la raison en est qu'avant d'arriver à destination toutes vos provisions sont inévitablement épuisées par les sauvages de bonne volonté qui vous accompagnent. Quand ils sont dans l'abondance, les sauvages de nos contrées sont très généreux : celui qui a donne sans difficulté à celui qui n'a pas. Quand l'un d'entre eux se trouve dans l'abondance, ce qui est assez rare, il met sa gloire à inviter tout le monde, et dans un festin, il fait disparaître tout ce qu'il a. Dans ces conditions, ils trouveraient bien étrange le Père qui ne ferait pas de même. Aussi, bon gré mal gré, il est obligé de desserrer le sac et de partager ses provisons avec tout le monde. Qu'il y en ait peu ou qu'il y en ait beaucoup, c'est égal; dès lors qu'il a tout épuisé il a satisfait tout son monde. Alors que lui reste-t-il? Il fouille une dernière fois au fond de son sac et tâche d'en tirer la bonne humeur; parfois, c'est tout le menu de son souper. Avec cela il dort tranquille, bien certain que l'indigestion ne troublera pas son sommeil à la belle étoile.

Ces petits inconvénients, mêlés à quelques autres, ne sont qu'un attrait de plus à de nouvelles tentatives. Ce n'est qu'à de rares intervalles que nous pouvons trouver nos gens dans les camps. Le plus souvent, se trouvant dans la disette, nos sauvages se séparent les uns des autres pour couvrir une immense étendue où, vu leur petit nombre, ils trouvent plus facilement leur subsistance. On comprend aisément que dans ce cas la visite des camps est moralement impossible.

Nous sommes actuellement en plein hiver. Durant le mois de janvier le froid a été très intense; le thermomètre est resté constamment au-dessous de 20 degrés centigrades de froid et il est même descendu jusqu'à 50. Vous avouerez que par un temps pareil il ne doit pas faire beau rôder dans les bois ou sur les lacs en quête de lièvres ou de poissons. C'est pourtant ce que font nos sauvages cet hiver et ce que nous sommes obligés de faire nous-mêmes tous les jours. Le renne, qui généralement venait prendre ses quartiers d'hiver dans nos parages et nous apporter l'abondance, fait complètement défaut. Nos pêches d'automne et d'hiver ont été infructueuses. La divine Providence a pourvu à cette année de disette en nous envoyant une surabondance de lièvres. Que voulez-vous de mieux? me direz-vous. Hélas! le lièvre si estimé dans vos pays est considéré ici, et avec raison, comme la dernière des nourritures. On le mange pour s'empêcher de mourir de faim; et je pense que beaucoup d'amateurs des vieux pays seraient de notre avis s'ils se trouvaient à la cuisine de nos sauvages durant une semaine seulement. Les apprêts qu'on leur fait subir sont tout primitifs, on écorche la bête qui est dure à force d'être maigre, car elle meurt de faim, et faute d'assaisonnement on la fait bouillir dans l'eau. On ne peut même pas dire qu'elle cuit dans sa graisse, puisque à cette époque les lièvres meurent de faim et de froid. Un détail que vous aurez de la peine à croire. Quand un lièvre vivant, pressé par la faim, rencontre un lièvre gelé, il lui mange les oreilles. On prend les lièvres au lacet. Chaque jour, un de nos bons frères part de bon matin visiter ses lacets et revient le soir avec une provision de 25 à 30 de ces pauvres bêtes.

Dernièrement le R. P. Mansoz, de retour de sa mission auprès des sauvages, voyant que la capture n'était pas suffisante, partit lui aussi tendre des collets. Quelques heures après il revenait ensanglantant la neige à chaque pas. En faisant son chemin à travers bois, il s'était donné

un formidable coup de hache au pied gauche. Il en a été quitte pour un mois de repos complet. Nous avons encore du poisson pour jusque vers Pâques, et quand vous recevrez cette missive, nous ne serons pas loin de la fin. Alors ce sera au jour le jour qu'il nous faudra chercher notre subsistance. Nous avons une entière confiance en notre puissant patron et protecteur. Bien des fois déjà St Joseph nous a secourus, et jusqu'à ce jour le nécessaire pour nous et les nombreux enfants de nos écoles ne nous a jamais fait défaut.

Sa Grandeur Mgr Breynat se trouve parmi nous depuis l'automne; sa santé, sans être florissante, va lui permettre d'entreprendre un voyage jusqu'à Winnipeg. Les santés sont en général satisfaisantes, nos enfants surtout se portent à merveille. Je voudrais bien vous parler encore de ces bons enfants, mais ma lettre est déjà bien longue. Qu'il me suffise de vous dire que le bien qui se fait parmi eux est visible, surtout depuis que nous suivons les directions du Saint-Père. Si vous avez occasion de voir ce Très Saint-Père dites-lui tout le bien qu'il fait parmi nous et toute l'affectueuse vénération que lui portent ceux de ses enfants — les plus pauvres et les plus éloignés — qui se trouvent au Mackensie à la mission Saint-Joseph.

Veuillez, etc.

A. Duport, *O. M. I.*

VICARIAT DU KEEWATIN

Fondation de la première mission chez les Esquimaux du Keewatin.

Par les RR. PP. Turquetil et Le Blanc.

La fondation de cette mission forme une des plus belles pages de l'histoire de la Congrégation. Nos « Missions » seront heureuses de publier tout ce qui se rattache à cette œuvre conçue et réalisée dans des vues uniquement surnaturelles. Nous suivrons donc les vaillants missionnaires dans leurs préparatifs, puis dans leur long et intéressant voyage jusqu'à leur lointaine mission. Nous assisterons aussi aux travaux de construction de la Maison Chapelle et à la première messe qui y a été célébrée.

Nous commençons toutefois ces récits par la lettre des Pères au Révérendissime Supérieur Général, bien qu'elle soit écrite en dernier lieu. Elle résume, assez bien, ce que le R. P. Turquetil a écrit dans ses rapports précédents et servira d'introduction à ce qui suit.

Puissions-nous bientôt faire connaître à nos lecteurs que la mission placée sous le vocable et la protection de Notre-Dame de la Délivrande est devenue le centre et le foyer d'une nouvelle chrétienté ; que le dévouement des missionnaires et les sacrifices de leurs bienfaiteurs ont eu, même en ce monde, la récompense du succès !

I. — Lettre des RR. PP. Turquetil et Le Blanc à Mgr Dontenwill, Supérieur Général.

Notre-Dame de la Délivrande,
Chesterfield Inlet, le 8 décembre 1912.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Vos deux petits missionnaires, nouvellement arrivés à Chesterfield Inlet, vous doivent tant de reconnaissance, que vous me pardonnerez si je viens vous dire bien simplement toute notre joie et notre bonheur d'être les apôtres d'un peuple tout nouveau et encore tout païen.

Ailleurs, sur d'autres plages, les différentes tribus esquimaudes se sont montrées plutôt rebelles au christianisme. Sans oser nous prononcer encore sur les dispositions de nos Esquimaux, avant même d'être en mesure de prévoir les résultats de notre apostolat chez ces pauvres païens, abandonnés jusqu'ici par la force des circonstances (leur genre de vie, en ces déserts de glace, suffit à lui seul à expliquer pourquoi et comment ils devaient être les derniers à recevoir la bonne nouvelle de l'Evangile), nous osons cependant, avec la grâce de Dieu, espérer beaucoup dans l'avenir.



Ici, en effet, nous nous implantons dès la première apparition des blancs. Quelques-uns de nos gens, il est vrai, habitués au commerce avec les baleiniers, pourront trouver étrange que les hommes de la prière n'apparaissent que si longtemps après les gens de trafic et d'industrie. Ils pourront dès lors se demander si cette religion n'est pas affaire de goût, ou encore une invention nouvelle de ces blancs capables de tout. Car chez tous ces blancs, qui leur paraissaient supérieurs en intelligence et en ressources, rien ou à peu près, qui ait pu leur faire soupçonner l'existence d'un Dieu ou d'un culte à lui rendre. Cet étonnement,

bien naturel pourra chez quelques-uns constituer un obstacle, du moins au début. Mais ceux-ci ne sont pas la majorité.

Les Esquimaux de l'intérieur savent nos voyages et essais précédents, nos démarches de l'an dernier, quand je me rendis à Churchill, pour étudier la question. Ce n'est que quelques mois plus tard que la compagnie de la Baie d'Hudson établissait ici un poste de commerce provisoire. On chercha, mais en vain, à remonter l'Inlet et les rivières qui s'y déversent. La question de savoir où serait définitivement le poste restait douteuse. L'arrivée du steamer l'a tranchée. Le commissaire de la Compagnie a pu juger par lui-même. Voilà qui rassure les Esquimaux. L'arrivée des missionnaires est de bon augure également pour ces pauvres gens si avides des secours de la civilisation.



Une opportunité de premier ordre et qui est de la plus haute importance dans la fondation d'une mission nouvelle, c'est de ne pas attendre que les sauvages s'habituent à ne voir du monde civilisé que le côté du trafic et du commerce. En ce dernier cas, les secours matériels qu'ils reçoivent des commerçants leur semblent le *nec plus ultra* du bonheur en ce monde, et volontiers, ils considèrent ces gens comme leurs bienfaiteurs et leurs pères. Le missionnaire qui arrive ensuite a mauvaise grâce à prêcher une doctrine qui tend à changer bien des manières de voir et de juger les choses et les hommes, et pratiquement, demande la suppression de bien des usages ou habitudes invétérées.

Ici, grâce à Dieu, il n'en sera pas ainsi. Nous avons autour de nous un peuple nouveau, qui, dès son premier contact avec les blancs, aura l'impression que le monde civilisé ne vit pas sans religion.

Les Aiviliks, ou Esquimaux de Fullerton a Repulse Bay, font exception, il est vrai. Bien plus, ils ont le défaut de

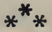
se croire pour cela supérieurs aux autres tribus. Mais ils ne sont pas la majorité, et comme ils ne fréquentent guère nos gens, ceux-ci resteront libres de préjugés. En outre, l'établissement d'un poste de traite, et l'ouverture d'une mission, ici, vont vite renverser les rôles.

La gloire des Esquimaux du Nord, en effet, aux yeux de leurs compatriotes moins fortunés, n'était pas de savoir manœuvrer une barque de pêche, d'avoir vu des steamers, ou de parler quelques mots d'anglais ; ce qui faisait leur supériorité bien évidente, c'est qu'en été, ils s'habillaient d'étoffes légères et de couleur, et en hiver, portaient des fusils, alors que ceux du Sud, couverts de peaux toute l'année, n'avaient que leurs flèches grossières en os avec pointe de silex, deux côtes liées ensemble et une corde de nerfs tressés faisant tous les frais de l'arc. Les plus pauvres de naguère vont devenir les plus riches aujourd'hui. La Compagnie fait réellement la traite, c'est-à-dire l'échange des fourrures contre étoffes, fusils, munitions, tabac, etc. Les prix sont avantageux pour les Esquimaux qui reçoivent un plus haut prix pour les fourrures, et paient les articles moins cher que dans aucun autre poste de l'intérieur où les difficultés de transport occasionnent de grandes dépenses, font monter le prix des marchandises qu'ils achètent et diminuent la valeur des fourrures qu'ils vendent.

La traite, ici, est donc plus avantageuse que le travail à bord des goëlettes de pêche, où l'Esquimau ne reçoit guère autre chose que sa nourriture pour lui et sa famille. Il fallait plusieurs années d'un travail incessant de la plupart de ces gens pour obtenir une barque ou quelques menus articles. Déjà nos Esquimaux relèvent la tête. Ce ne sont pas de vieux fusils, de seconde main, tous de marque et de calibre différents, c'est la carabine Winchester, qui brille toute neuve entre leurs mains. Eux aussi vont pouvoir s'habiller à la mode, fumer, goûter aux biscuits, au thé, voire même aux sucreries ; il leur suffit de prendre

quelque renard blanc, d'abattre un loup ou un ours blanc, les voilà riches, ils vont au magasin où ils peuvent choisir à volonté. On devine s'ils travaillent. La paresse n'est certainement pas leur défaut dominant. L'année promet d'être bonne pour le commerçant et par suite avantageuse pour les Esquimaux.

De la sorte le jour n'est pas éloigné ou les Kenipitus de Chesterfield Inlet feront envie aux Aiviliks de Repulse Bay. Ces derniers comprendront que nos gens sont plus favorisés qu'eux, au point de vue de la religion. Eux n'avaient jamais vu qu'un tout petit livre rouge contenant des extraits du Nouveau Testament, dont ils ne pouvaient comprendre grand chose. Les nôtres ont parmi eux le prêtre lui-même qui fait l'école, le catéchisme, instruit tout le monde, et chaque dimanche prie au nom de tous. Du même coup, ils comprendront, à voir notre genre de vie, pourquoi, à bord des goëlettes, les gens de pêche ne se souciaient pas de remplir auprès d'eux le rôle du prêtre et du missionnaire.



Voici nos gens, leur caractère est doux, agréable et facile, leur intelligence remarquable. Mon rapport (1), aujourd'hui, ne comporte guère autre chose que le compte rendu de nos travaux de construction, quelques aperçus sur le genre de vie, les voyages d'hiver, la température. De détails, point. Nous attendons que nous puissions contrôler par nous-mêmes les données que nous avons.

De nous-mêmes, nous avons peu à dire, peu signifie beaucoup : nous sommes heureux, pleins de courage et de gaieté. Notre joie est toute du cœur, sans doute, et ne consiste pas dans la jouissance du plaisir ou du bien-être, mais elle n'en est que plus réelle et plus réconfortante. Nous sommes heureux de notre vocation, à raison même

(1) Ce rapport sera publié plus tard.

des craintes et des incertitudes que nous avions jusqu'au dernier moment, au sujet de notre chère mission de Notre-Dame de la Délivrande.



Nous sommes heureux à la vue de l'œuvre immense que nous avons devant nous, parce que nous espérons réussir à faire quelque chose pour Dieu. Nous sommes heureux et contents ensemble, parce que nous nous comprenons bien, que nous nous aimons en frères, ayant les mêmes goûts, les mêmes aspirations, et presque les mêmes défauts, sans doute parce que nous étions destinés à vivre, à travailler et à souffrir ensemble.

Peut-être le voisinage de la Normandie et de la Bretagne explique un peu la chose. Nous parlerons bien souvent d'elles ; car dans les circonstances où nous nous trouvons, notre règlement du silence n'est pas encore affiché. Le fait est que nous aimons notre vie, et plus nous parlons du passé, de la patrie, de la Congrégation, des missions, plus nous nous sentons heureux de la part qui nous est échue, et plus aussi nous avons à cœur de faire en sorte que notre vie soit toute à la gloire de Dieu, au salut des âmes et à l'honneur de notre chère Congrégation.

Voici pourquoi nous vous devons tant de reconnaissance, Monseigneur et bien-aimé Père ; merci de nous avoir procuré ce bonheur, merci de l'attention toute paternelle que vous avez eue de nous envoyer à tous deux quelques mots d'encouragement et une bénédiction spéciale. Nous avons reçu l'un et l'autre avant notre départ de Montréal. Alors nous avons senti que même à Chesterfield si nous sommes isolés, éloignés, nous ne sommes pas pour cela en dehors de notre famille religieuse, nous ne faisons qu'un avec elle malgré les énormes distances et surtout les différences de climat et de conditions d'existence qui nous séparent de tous nos autres frères.

Avec notre reconnaissance, nous vous prions, Monseigneur et bien-aimé Père, d'agréer l'expression de l'affection respectueuse et filiale des deux missionnaires esquimaux, de Notre-Dame de la Délivrande, au pays des tentes de phoques et des maisons de glace.

A. Turquetil, O. M. I.
A. Le Blanc, O. M. I.

II. — Les préparatifs du voyage.

Montréal, le 22 juillet 1913.

Nous sommes sur notre départ, et voici le résumé de ce que nous avons fait pour préparer la fondation de Notre-Dame de la Délivrande, à Chesterfield Inlet, pour les Esquimaux de la côte Ouest de la Baie d'Hudson.

Laissant Le Pas le 24 avril dernier 1912, le 25 j'étais à Prince-Albert, le 27 à Duck Lake et Saskatoon, où je prêchais le lendemain. Ce fut le point de départ de toutes les délicates attentions dont j'ai été partout l'objet de la part de nos Pères. Sa Grandeur Mgr Langevin a été on ne peut plus aimable et généreux. Quant à nos Pères de l'église du Sacré-Cœur, ils méritent bien une mention spéciale. Arrivé le 1er mai, je m'occupai des achats pour les missions du Nord, et repartis le 7 du même mois, en compagnie du R. P. Cahill. D'Ottawa, où j'arrivai le 9 ; je n'oublierai jamais nos Pères du Juniorat du Sacré-Cœur qui ont lutté d'amabilité pour les missionnaires des Esquimaux. Au scolasticat, même enthousiasme chez tous les Pères et Frères ; puis vient le tour de la maison de Hull. Partout on m'invite à prêcher, on m'offre la quête, et je puis faire aussi d'heureuses connaissances. Merci à tous, et surtout à ceux qui donnent de leur pauvreté.

Le 15, veille de l'Ascension, me trouve à Montréal ; il est juste de constater que nos Pères de Saint-Pierre ont, eux aussi, un droit tout spécial à notre reconnaissance, pour la

généreuse hospitalité et les secours de tout genre qu'ils m'ont offerts. Le dimanche 19, je prêchais à Saint-Pierre, et les paroissiens comprirent si bien les intentions de leurs prêtres que, de suite, ils organisèrent une séance dramatique au profit de notre mission. Merci à tous, aux organisateurs, aux généreux donateurs, à tous ceux qui nous ont montré tant d'intérêt.

Le dimanche suivant, j'étais de nouveau à Ottawa, pour répondre aux gracieuses invitations de nos Pères de Hull et du Sacré-Cœur.

Après quelques courses faites à Montréal pendant la semaine du 26 mai au 2 juin, je me retrouvais encore au scolasticat d'Ottawa, ou les nouveaux ordinands m'offraient, avec leur première bénédiction, un magnifique drapeau Carillon Sacré-Cœur. Son Excellence Mgr le Délégué Apostolique nous fit l'honneur de venir bénir lui-même ce beau drapeau, et nous le remettre au nom du Saint-Père. Ce seul fait suffit à montrer combien notre nouvelle mission attire de sympathies.

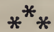


Le vendredi suivant à Québec je répondais aux invitations répétées du R. P. Lelièvre, ancien compagnon de noviciat. Ce Père comprend et aime d'autant plus les missions sauvages qu'il est l'apôtre de la dévotion du Sacré-Cœur au Canada. J'eus le bonheur de voir ses « chers amis », les ouvriers de Saint-Sauveur, réunis en adoration, chantant, priant comme un seul homme. Il y en avait trois mille, formant un tout compact, animés d'une piété mâle et énergique, prêts à tout, pour le Sacré-Cœur et son apôtre.

Ce fut une grande joie pour moi de leur adresser la parole, et de recommander notre mission naissante à leurs ferventes prières et à leurs généreux sacrifices. Sans nul doute, nous avons là un trésor acquis de mérites et de bénédictions.

Le surlendemain, j'arrivais à l'improviste à Lowell, Etats-Unis, où nos Pères surent tirer le meilleur parti possible des circonstances, afin de nous aider. L'après-midi, on me fait porter le T. S. Sacrement à la procession, bonheur qui ravivait tant et de si beaux souvenirs d'autrefois, et qui me causa de bien douces émotions. C'était la première fois que je revoyais pareille fête depuis que j'avais quitté la France, et cette après-midi, je vis plus de monde en prière, et suivant le T. S. Sacrement, que je n'en avais vu pendant tout le cours de mes 12 ans de missions.

Le lendemain, nos Pères de Lowell m'accompagnent à Boston, où nous intéressons à notre cause le directeur de la Propagation de la Foi ; puis le train de Montréal m'emporte.



A mon arrivée, j'ai l'immense joie de rencontrer, pour la première fois, le R. P. Le Blanc qui sera mon compagnon de mission, de travaux, de peines, et, nous l'espérons, de consolations. Rien ne lui manque pour être un heureux missionnaire, et surtout pour apporter le bonheur, la gaieté et le charme de l'amitié fraternelle dans notre vie d'isolement.

Le Père m'apporte aussi une bénédiction et de précieux encouragements de la part de Mgr le T. R. P. Général. Plus que jamais je me sens heureux et fier d'appartenir à notre chère famille religieuse qui sait si bien encourager et soutenir ses enfants.

Après quelques instants consacrés aux nouvelles du pays et des amis, nous partons le même jour pour Ottawa. Le Père Le Blanc y fera la connaissance de nos Pères, et du même coup, je m'occuperai de nos pourparlers avec les ministres au sujet de notre entreprise. Car, à Winnipeg, j'avais entrevu d'énormes difficultés qui faisaient presque désespérer de la possibilité du voyage. Il s'agissait de risquer tout, dépenses et voyage. Le steamer n'étant pas

certain de pouvoir aborder à Chesterfield Inlet, on me proposait, faute de mieux, de me débarquer, vivres et bagages, à 500 milles de là, en dehors même du pays des Esquimaux. Plutôt que d'abandonner le projet de mission, je préfère courir le risque. Triste perspective, il est vrai; aussi essayai-je d'obtenir un passage sur les steamers du gouvernement. Mais il aurait fallu un voyage exprès pour nous; et il y avait à cela de bien grosses difficultés. Après bien des démarches et des pourparlers, nous n'aboutissons à rien.

Enfin arrivent des nouvelles plus rassurantes du côté de la Compagnie. On partira, et pour cela nous devons commencer sans retard nos préparatifs. Encore une visite au collège de l'Assomption, le dimanche 16 juin, et tout le reste de notre temps se passe en courses aux différents magasins de Montréal. Nous trouvons sans peine le bois de construction, le charbon, et divers objets de travail ou d'ameublement; mais les habits d'hiver sont bien difficiles à trouver à cette saison de l'année. Quelques articles propres à la vie du Nord, des instruments de pêche, par exemple, manquent complètement, et ce sont des courses sans fin et sans résultat.



Nous voici aux premiers jours de juillet. Le bateau arrive au port avec deux semaines et plus de retard. On commence à le charger. Tout va bien et vite, quand tout à coup, il faut tout décharger à nouveau : le bateau touchait fond et et ne pouvait plus remuer. Alors ce sont des contre-ordres et des démarches fort ennuyeuses. Il faut retirer les marchandises, s'enquérir à tout instant du temps et de l'endroit où il faudra les livrer. Le téléphone qui d'habitude est si utile nous sert surtout et uniquement à nous faire dire que la ligne est occupée.

Pour tout résumer, je pourrais dire sans exagération que

tous les conducteurs de tramways me connaissent et savent même s'il me faut une correspondance et à quel point je dois descendre. C'est dire toutes les courses qu'il a fallu faire. Heureusement, à Saint-Pierre et aussi au Noviciat de Lachine, l'amabilité de nos Pères fait oublier toutes les fatigues et les tracas.

Je ne peux passer sous silence le don généreux que nous a fait le Noviciat de Notre-Dame des Anges, de Lachine. Malgré le surcroît d'ouvrage, le R. P. Supérieur a bien voulu permettre aux frères de nous préparer toutes les pièces de l'autel. Ce sera certainement un souvenir précieux, et les deux missionnaires des Esquimaux en offrant le Saint Sacrifice penseront toujours à leurs frères de la maison du noviciat, qui prient pour eux.

Enfin le bateau, après avoir changé de quai, est rechargé. Les vendredi et samedi 19 et 20 juillet, le chargement est terminé et tous nos bagages, à fond de cale. Nous n'attendons plus que le signal du départ. Ce devait être le 14 juin, ensuite le 10 juillet, puis le 15, puis encore mercredi dernier 17, et le samedi, le dimanche, le lundi suivant, aujourd'hui, 22 juillet. Les dernières nouvelles du matin nous renvoient à après-demain.

Avec tous ces retards aurons-nous le temps de construire avant l'hiver ? Ou bien n'était-ce pas mieux pour nous de ne pas partir trop tôt, puisqu'il y a tant de glaces cette année ? C'est ce que nous verrons plus tard.



Je n'ai rien dit de toutes les âmes généreuses qui nous sont venues en aide et veulent rester inconnues. Dieu les connaît et les récompensera. Il en est à qui nous devons une grande reconnaissance, d'autres qui ont donné l'obole de la veuve, et peut-être, devant Dieu, ce ne sont pas les moins méritantes. Toutes nous ont inspiré une grande confiance en l'avenir, en nous faisant comprendre que le

bon Dieu était avec nous, puisqu'il inspirait aux âmes de si généreuses pensées.

Nous allons donc partir, préparés à tout, c'est-à-dire prêts à construire si le bateau nous conduit à bon port, et alors ce sera fort bien, mais prêts à l'imprévu, s'il en est autrement. A la grâce de Dieu qui fera le reste ! Dans les difficultés, nous sommes habitués à dire : Ce pourrait être pire ; cette maxime nous servira bien souvent sans doute, et nous en apprécierons mieux la sagesse. Donnez-moi des âmes, prenez tout le reste. *Da animas cœtera tolle.*

A. TURQUETIL. *O. M. I.*

III. — Journal de voyage de Montréal à Notre-Dame de la Délivrande.

A bord du Nascopie, 30 juillet 1912.
Côte du Labrador, port Rigolet.

Lors de mon passage à Winnipeg, aux premiers jours de mai, le commissaire de la compagnie de la Baie d'Hudson me recommandait de nous tenir prêts à partir vers le 14 de juin. J'envoyai donc un câblogramme à la Maison générale afin de hâter l'arrivée du jeune Père qui devait m'être donné pour compagnon, et que je ne connaissais pas encore.

Il y avait bien des difficultés et des doutes quant au meilleur plan à suivre pour ce voyage. C'était la première fois que la compagnie employait un seul vaisseau pour approvisionner tous les postes ou sous-postes de traite disséminés sur les côtes du Labrador, du détroit de la Baie d'Hudson et dans la Baie même, de Chesterfield Inlet à Churchill, York Factory, et même jusqu'à Moose Factory, au fond de la Baie James. Les années précédentes, la compagnie employait deux ou trois vaisseaux qui se chargeaient chacun d'un district. Voiliers et vapeurs à la fois, ils prenaient peu de charbon et suffisaient amplement au chargement, malgré leur peu de tonnage.

Le nouveau steamer, du nom de Nascopie, n'a pas de voile, ce qui, pour un voyage de trois ou quatre mois, exige une grande quantité de charbon. Suffira-t-il au chargement de tant de marchandises ?

De tous les postes qu'il doit approvisionner, bien peu offrent un abri aux steamers, et il n'y a pas de port. Jeter l'ancre au large, décharger à l'aide de chaloupes qui, elles-mêmes, ne peuvent tenir la mer, en cas de vent, voilà qui prend bien du temps, et donne à réfléchir pour un vaisseau qui ne trouvera pas une once de charbon sur tout son parcours, et dont les jours d'absence, par suite, sont comptés.

Partir trop tôt, c'est s'exposer à être arrêté par les glaces, et perdre ainsi un temps précieux. Attendre, c'est choisir le temps des tempêtes qui rendent le déchargement bien difficile.

Ceci donnera la clé des ordres, contre-ordres, retards et imprévus de toute sorte qu'il a fallu subir pendant deux mois.



A Winnipeg, le commissaire de la compagnie de la Baie d'Hudson me représentait le voyage à Chesterfield Inlet comme incertain et risqué à l'extrême. Les côtes sont mauvaises, les cartes de navigation sont incomplètes et peu sûres, car il n'y a pas de sondages encore en ces contrées. Le brouillard perpétuel ajoute encore à ces difficultés. Tout ceci est fort vrai, mais fallait-il renoncer à la fondation de notre chère mission ? Je préfère accepter les conditions qui me sont faites, à savoir : je consens à être débarqué, armes et bagages, soit à Fullerton, 120 milles Nord de Chesterfield Inlet, ou bien à Churchill, 500 milles au Sud. Ce dernier parti était vraiment désespéré et presque une folie. Qu'irions-nous faire à Churchill ? Il n'y a pas d'Esquimaux, mais seulement une poignée de Montagnais, dont j'ai parlé dans mon rapport de l'an dernier.

On me fait comprendre également que peut-être le

bateau fera tout le tour de la Baie d'Hudson, avant de se rendre à Chesterfield Inlet. Dans ce cas, nous arriverons trop tard, évidemment, pour bâtir avant l'hiver. Cette perspective n'est guère faite pour sourire à l'imagination. Quant au fait de n'être pas certain d'avoir une cabine à bord, je ne m'en inquiète guère.

Je comprenais fort bien toutes ces difficultés et savais aussi que ces messieurs de la compagnie de la Baie d'Hudson ne créaient pas ces difficultés à plaisir, et que, en tout cas, je pouvais compter sur leur bonne volonté coutumière. A tout prendre au pire, notre vie n'était pas certainement en danger, il y avait une belle chance de réussir à fonder la mission projetée, et nous nous reprocherions toute notre vie de l'avoir manquée. J'acceptai donc les conditions qui m'étaient faites, et me rendis à Ottawa, puis à Montréal. Il n'y a que le premier pas qui coûte, dit-on, et c'est vrai. Je me mis de suite à l'œuvre, et préparai tout pour le départ et la fondation de la nouvelle mission, comme s'il n'y avait jamais eu d'obstacle à prévoir. Et alors les choses commencèrent à s'éclaircir.

D'abord au point de vue des ressources, en moins de deux mois, et comme par enchantement, nous étions à même de faire face à la moitié des dépenses que cette fondation allait imposer.



Ainsi que je l'écrivais il y a huit jours, nos Pères firent au missionnaire des Esquimaux le plus chaleureux accueil. Le bon Dieu sut aussi susciter des âmes généreuses qui ont droit à toute notre reconnaissance pour les aumônes et les dons de toute sorte qu'elles nous ont fait parvenir. Mais il n'y eut ni sermon, ni conférence, ni représentation, ni quête ailleurs que dans les églises dirigées par les nôtres.

Mgr Charlebois que j'avais mis au courant des difficultés et incertitudes signalées plus haut, prenait de son côté des informations. Sa Grandeur me disait dans une lettre du

16 mai que la fondation de la mission était fort incertaine, dans les circonstances actuelles.

A la réception de cette lettre, et sur avis de Sa Grandeur, je me rendais à Ottawa, dans le but d'intéresser à notre entreprise les membres du gouvernement. Le département de la marine envoyait deux navires dans la Baie d'Hudson. Il s'agissait d'obtenir un passage à bord. Après bien des démarches et des pourparlers, nous n'aboutîmes à rien.

Quelques jours plus tard, une autre lettre de Mgr Charlebois me donnait des détails plus rassurants. La compagnie semblait fixée sur l'itinéraire à suivre, et décidée à aller à Chesterfield Inlet.

Le bateau toutefois n'arrivait pas encore, et nous étions au 20 juin. Le R. P. Le Blanc, lui, était arrivé le 14. Plein de santé, de joie, de bonheur, heureux comme on peut l'être à la pensée d'avoir, tout jeune encore, à dépenser sa vie à une œuvre grande, belle, et surtout attrayante, parce que extrêmement difficile. Le retard du bateau lui permit de visiter nos maisons de Lachine, Québec, Le Cap de la Madeleine, Ottawa, Hull. Ce fut une grande joie pour lui et qui adoucit les peines de la séparation.



Enfin le Nascopie arrive à Montréal, les derniers jours de juin. Il doit prendre quelques jours pour charger et nous partirons. Mais ces quelques jours se changèrent en semaines. Il dut décharger pour changer de quai, l'eau n'étant pas assez profonde. Et 3.200 tonnes de marchandises ne se chargent pas en un jour. Enfin le 23 juillet, au soir, nous nous rendîmes à bord.

Le Nascopie est un jeune bateau de 6 mois, mais de respectables dimensions : il mesure 293 pieds de long. A fond de cale, jusqu'au pont, sont entassés les provisions et vivres de toute sorte qui doivent subvenir à l'approvisionnement des postes de traite dont nous avons parlé plus

haut. A l'extérieur, sur le pont, 18 embarcations qui servent à décharger, 25 canots de bois, quelques canards, poules, messieurs habillés de soie, etc., etc., couvrent l'avant et l'arrière. Au centre, quelques cabines abritent les passagers les plus respectables. Le commissaire de la compagnie pour le Canada est à bord avec sa sœur et sa fille. Puis un Révérend ministre missionnaire à Baffin Land qui a le titre de chapelain, votre serviteur qui a signé comme assistant-chapelain, le P. Le Blanc qui, lui, a signé comme aide-garçon de pont, et plusieurs jeunes employés de la compagnie qui vont ou retournent à leurs postes. Il ne faut pas oublier de signaler le télégraphe sans fil Marconi, que nous avons à bord. Il semble qu'il ne nous manque plus rien.

Il manquait quelque chose cependant. Nous attendions quelques caisses de tabac retenues à la douane, et le 24 au matin, nous nous esquivons à Saint-Pierre, disons nos messes et revenons au bateau. Il est une heure de l'après-midi quand enfin nous démarrons.

Deux de nos Pères de Saint-Pierre, avertis par téléphone, sont accourus. Nous avons juste le temps de les apercevoir et de recevoir leurs signes d'adieu que nous rendons à profusion, et adieu Montréal, amis, bienfaiteurs, à tous merci et reconnaissance.

Nous descendons le beau et majestueux Saint-Laurent. La beauté de ses rives enchanteresses nous fait oublier tout le reste. A 6 heures, nous passons le Cap de la Madeleine où nous remarquons le drapeau qui flotte à la maison des Sœurs qui, toutes, mouchoirs en main, nous envoient le salut d'adieu. Le P. Le Blanc dit adieu à sa chère Bretagne, car ces petites Sœurs si dévouées sont originaires de Bretagne, et plusieurs sont bien connues du Père qui leur avait fait visite.



Il est fort tard quand nous arrivons à Québec. Nous laissons notre pilote pour en prendre un autre, et continuons

jusqu'à la pointe du Père. Là, notre capitaine prend le commandement, mais nous ne pouvons partir, à cause du brouillard qui couvre la mer.

Nous passons la journée du 26 à l'ancre. Les cloches sonnent la fête de la bonne sainte Anne, le drapeau flotte au vent en signe de réjouissance, mais la sirène du phare nous étourdit nuit et jour, sans discontinuer.

Le 27, nous partons vers midi. Un transatlantique, l'Empress, passe à côté de nous, en route pour l'Europe. Nous ne pouvons le suivre ; le Nascopie ne fait que 9 milles à l'heure par raison d'économie. A pleine vitesse, soit 15 milles à l'heure, il dépenserait 32 tonnes de charbon par jour, et serait vite à court.

Dans la soirée, nous parlions encore des heureux voyageurs qui allaient revoir la France, lorsque le Marconi nous apprend que l'Empress a abordé et coulé une charbonnière de 5.000 tonnes. Elle-même, fortement endommagée, se replie lentement sur Québec. Quelques instants après, nous l'apercevons qui longe la côte, avance péniblement, s'arrête et reprend sa marche, comme un monstre blessé. Tout l'équipage du navire sombré est sauvé, heureusement. Soit dédain, soit surcroît de travail, le transatlantique ne daigne pas répondre à notre télégraphiste.



Dimanche 28. Nous avons dit nos messes, ce matin, dans le salon, entre 5 et 6 heures. Il y a bien quelques catholiques à bord, parmi les marins, mais, comme il devait y avoir service à bord pour les protestants, nous n'avons pas l'autorisation de dire la messe en public. Avec stupéfaction, nous apprenons au déjeuner que ce service n'aura pas lieu, parce que déjà les prêtres catholiques ont officié en particulier, et qu'il ne fallait pas de préférences !!! Mais voici le plus beau : nous allons remercier le capitaine de la faveur qu'il nous a faite en nous permettant de dire nos

messes dans le salon, et obtenons du même coup la permission de la dire tous les jours. Il suffit que le salon soit libre à 6 heures. Quel bonheur pour nous !

Pendant les journées des 29 et 30 juillet, nous approchons du détroit de Belle-Ile, et rencontrons les premiers icebergs. Le R. P. Le Blanc contemple avidement ces monstres de glace, et peut se convaincre que dans le Nord, la glace, en été, est meilleur marché qu'à Montréal. Nous avançons lentement au milieu des icebergs. On en voit jusqu'à 20 tout autour du vaisseau. Le froid est intense, le brouillard très épais. Nous ne faisons que 3 milles à l'heure.

Le dernier jour du mois, même brouillard : le soir, il faut arrêter, et ne pouvant jeter l'ancre à cause de l'eau profonde, nous allons à la dérive jusqu'au lendemain midi.

1er août. A 1 heure après-midi, nous filons à toute vitesse. Le télégraphe sans fil nous apprend que le bateau-poste a quitté Rigolet aujourd'hui, et nous devons le rencontrer à Carterets. Nous entrons au port à 8 heures du soir.

Carterets est un poste de pêche à la morue qui comprend 2.000 âmes environ. Mais au port même, il n'y a que les magasins de la compagnie, une mission protestante et quelques maisons d'engagés. Les côtes ne sont que rochers abrupts, déserts. On se croirait en plein Nord, dans l'un de ces petits postes de traite qui ressemblent si bien à des solitudes de moines.

Je faisais remarquer au cher P. Le Blanc que si nous touchions un rocher, pendant que nous allons à toute vitesse, c'en serait fait de notre mission, au moins pour cette année. Et le Père de me répondre qu'il passerait volontiers l'hiver en ce pays plutôt que de retourner à Montréal. Vous voyez que l'aspect de ces rochers sauvages ne l'effraie guère.



Le 2 août, premier vendredi du mois, nous disons nos messes de bonne heure. Il est midi quand nous partons. On aperçoit toute une flotille de barques de pêche, voile au vent, qui sillonnent la mer en tous sens. A 3 h. 1/2, on jette l'ancre derrière un rocher. La mer s'est couverte soudain d'une brume épaisse, signe certain de nombreux icebergs. Bientôt nous repartons, mais c'est pour arrêter encore vers le soir.

Notons pour le 3, que l'on n'a pas bougé depuis hier. A quelques pieds en avant de nous, un iceberg est venu s'échouer. Il touche fond et ne peut plus remuer. Le temps est froid, humide et sombre. La brume se change en eau, et personne sur le pont aujourd'hui.

Sans doute, pour se distraire, le capitaine propose de jeter par-dessus bord les trois clergymen, cause de ce mauvais temps. Il ajoute qu'il reprendra ceux qui surnageront, mais sacrifiera les autres. Or, il paraît que seul le Révérend Ministre ne sait pas nager. C'est dire si tout le monde rit de la plaisanterie.



Après nos messes, le matin du 4 août nous montons sur le pont faire nos actions de grâces. Sur l'ordre du capitaine, on lève l'ancre et nous filons sur Rigolet. Au déjeuner, je reçois les félicitations de tout le monde, et voici pourquoi : il y a 5 jours que nous comptons arriver à Rigolet. Dès lors les paris commencent. Tous les billets de 1 à 9 heures s'enlèvent comme par enchantement, tout le monde s'attend à arriver le soir, et dès lors, il n'y a pas de billets de 11 heures à 1 heure. Pour la même raison, personne ne veut prendre celui de 10 heures. Je l'ai pris pour faire plaisir à ces gens si aimables pour nous. Mais

rira bien qui rira le dernier. C'est ce qui arrive aujourd'hui. Nous jetons l'ancre à 12 h. 25 et comme il n'y a personne entre mon billet et celui de 1 heure, je reçois les 10 dollars des paris.

Nous voici à Rigolet. C'est un petit poste de traite et de pêche à la morue, 45 milles en amont de Hamilton Inlet, sur les côtes du Labrador. Le poste paraît beaucoup plus beau sur photographie qu'en réalité. Ce qui nous intéresse le plus, ce sont les Esquimaux que nous rencontrons pour la première fois. Ceux-ci (ils sont une douzaine de familles) descendent jusqu'au 54° de latitude. Le P. Le Blanc admire la corpulence et l'embonpoint de ces sauvages. Les femmes ne méritent guère le titre de beau sexe. Leur genre de vie, les travaux grossiers auxquels elles se livrent, leur ont enlevé la délicatesse de leurs sœurs civilisées. Les chiens sont d'une maigreur effrayante, mais malgré tout, fiers, batailleurs et solides gaillards comme de vrais chiens du Nord. Ici nous commençons à charger des barils pour l'huile de phoque, des planches, des madriers et du bois de débit pour construction. Nous prenons même 8 bateaux de pêche en plus. Le capitaine assure qu'en cas de tempête, il n'en restera pas un intact. Il y en a, en effet, jusqu'à 12 empilés les uns sur les autres.

Nous voici au mardi midi 6 août, et nous chargeons encore.

Quand arriverons-nous à Chesterfield Inlet ? Dieu seul le sait. Pour nous, nous attendons, pleins d'espoir et de gaieté.



7 août. — Nous avons quitté Rigolet, hier après-midi. Le soir, on entend soudain un coup de sifflet, puis des ordres brefs du capitaine. Les portes s'ouvrent et se ferment avec fracas, chacun se précipite. Nous étions dans un nid d'icebergs — c'est une manière de parler — qui forment une double haie autour de nous. On comprend dès lors pour-

quoi nous allons si lentement en temps de brouillard. C'est le cas aujourd'hui.

La nuit dernière, alternative de haute vitesse, demi-vitesse, et d'arrêts. Ce matin, 8, au lever, nous comptons plus de 200 icebergs. Il y en a de toutes formes et de toutes dimensions. Les plus gros montrent un bloc de 200 pieds au-dessus de l'eau, ce qui ne représente guère que le sixième de la partie immergée.

Le 9, à midi, nous doublons le Cap Chidley, avec ses côtes pittoresques, dénudées et sauvages, et arrivons bientôt à Port Burrwell, 15 milles plus bas. Il y a là 110 Esquimaux qui vivent de la mission des Frères Moraviens autrement dits « missionnaires traiteurs ». Nous avons l'honneur d'avoir à notre table le Rev. Ministre chargé de cette mission. Ce Mr. a passé 23 ans dans le nord, et n'est retourné qu'une seule fois dans le monde civilisé. Ceux des passagers qui sont allés à terre nous disent que la mission est montée sur un bon pied : les demeures offrent un aspect de confort et donnent une impression presque de plaisir.

Les Esquimaux qui viennent à bord sont, comme partout ailleurs, assez gais, sans souci du lendemain et n'ont pas l'air de soupçonner la misère de leur pauvre vie.

Dans le cours de la journée du 10, il fait bien beau. Nous conversons longuement avec le Rev. Ministre, notre compagnon. Nous comptons arriver demain chez lui, Lake Harbour. Il nous dit bien franchement et sans détours qu'il va commencer à compter les jours qu'il doit encore passer à sa mission (deux ans) jusqu'à son retour en Europe. « Vous ne me retrouverez pas ici dans dix ans, bien certainement », dit-il, « chez nous on ne consulte pas assez les goûts d'un chacun, et on ne se soucie pas assez d'adoucir autant qu'il serait possible la misérable existence des missionnaires du Nord. »

***

Le dimanche 11 août, vers 4 heures et demie du soir, nous approchons des nombreuses îles qui forment l'entrée de Lake Harbour. Deux barques chargées d'Esquimaux viennent à nous et le pilote monte à bord. A 7 h. 20, nous jetons l'ancre en vue du poste et de la mission protestante.

Le pilote et ses compagnons nous apprennent qu'une goélette écossaise a péri corps et biens, en ces parages, l'automne dernier. Seuls, les Esquimaux engagés pour la chasse au phoque se sont sauvés.

Une autre nouvelle bien triste aussi, c'est que le compagnon de notre Rev. Ministre s'est gelé gravement les pieds et le corps, l'hiver dernier. Il a dû souffrir horriblement durant 5 mois, aujourd'hui il est infirme et doit partir au plus tôt pour subir une double opération.

Il y a ici 500 Esquimaux. Le poste a été ouvert l'année dernière, et la mission protestante date de trois ans. Il y a six Esquimaux baptisés. Le terrible accident arrivé à l'assistant ministre pourrait bien avoir de graves conséquences pour l'œuvre elle-même, car le ministre me disait qu'il est bien décidé à tout abandonner l'été prochain, si on ne lui envoie pas du secours. Il ne croit pas pouvoir seul suffire à l'ouvrage, et, surtout, craint le danger de la folie qui s'attaque selon lui aux blancs, dès qu'ils sont seuls en ces pays du nord. Quant aux Esquimaux eux-mêmes, ils présentent le même aspect, les mêmes habitudes que partout ailleurs. Ce qui frappe surtout chez eux, c'est la gaieté franche et expansive qui se dégage de toute leur personne. Sans doute la vue du steamer y est bien pour quelque chose. Je croirais même que c'est là le motif de leur joie de maintenant. En effet, ces pauvres gens, couverts de haillons huileux, malpropres, de mœurs si singulières, ne sont pourtant pas des fous. Ils comprennent que toute cette cargaison : vivres, munitions, linges, articles de chasse

et de pêche, maisons qui se construisent, etc., tout cela est à leur propre avantage. Avant l'arrivée des blancs, ils vivaient de chasse et de pêche. Le surplus des peaux de fourrures n'avait pas de valeur pour eux. Aujourd'hui, c'est la vie plus facile, plus agréable, c'est même le plaisir que leur procurent ces peaux jadis inutiles. A ce titre, l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson leur fait certainement beaucoup de bien.

Il y a bien quelques vaisseaux de pêcheurs, goélettes ou steamers, qui engagent les Esquimaux et les aident un peu. Mais ce commerce est plutôt suspect. Liqueurs enivrantes, immoralité, voilà le danger prochain de ce genre de trafic. Ici même, nous entendons parler de faits qui disent assez qu'il faut soustraire les Esquimaux à cette influence néfaste qui menace d'éteindre la race, qui la démoralise certainement, et rendrait inutile tout effort des missionnaires.

Je remarque ici plusieurs détails, bien minimes, mais significatifs. Les femmes donnent la main à tout le monde, à la façon des Montagnaises, et ne se soucient guère d'être plus ou moins décolletées. A l'intérieur des terres, à l'ouest de la Baie d'Hudson, je n'ai rien remarqué de tel, quoique celles-ci ne valent guère mieux que celles-là probablement.

Quand nous visitons le camp, le R. P. Le Blanc aperçoit et remarque bien des choses qui lui arrachent des exclamations de surprise.

Samedi 17. Nous avons passé la semaine à Lake Harbour. Le port est certainement des meilleurs. On dirait une rivière étroite, profonde, bordée de hautes montagnes à pic, et cependant le vent de sud qui fait rage empêche de décharger deux jours durant. La baie se remplit d'énormes glaçons qui se collent au rivage, se dégagent, flottent de nouveau pour aborder encore au gré du flux et du reflux de la marée qui atteint jusqu'à 36 pieds de hauteur.

Enfin à 2 h. ½ du soir nous levons l'ancre et partons.

***

Lundi 19. Cap Wolstenholme. Extrémité S.-O. du détroit.

La traversée a été assez bonne. Samedi après-midi, le Nascopie a été réellement ventre à terre, frappant un rocher, sur lequel il a bondi et rebondi sur toute sa longueur, sans aucun dommage toutefois. Ce matin, à 7 h. ½, nous avons cherché l'entrée du cap Wolstenholme, dans les baies étroites qui longent la côte, le brouillard empêchant de bien distinguer les rochers abrupts qui élèvent leur masse imposante jusqu'à 3.000 pieds au-dessus de la mer. Wolstenholme est un nouveau poste de la compagnie de la Baie d'Hudson. 30 familles d'Esquimaux seulement dépendent de ce poste. La Cie essaie de créer tout un district en ces contrées jusqu'ici inutilisées. Sans parler de Stupart Bay et de Wolstenholme qui sont sur la côte Sud du détroit, et en dehors du Vicariat de Keewatin, nous avons Lake Harbour (500 Esquimaux), ouvert l'an dernier ; Cap Dorset (450 Esquimaux) extrémité N.-O. du détroit, où nous devions aller. Mais le temps fait défaut, et nous déchargeons ici ce qui était destiné à la fondation du poste à Cape Dorset.

J'entends parler déjà de deux autres postes à fonder l'an prochain dans les limites de notre paroisse : au Lac Aberdeen, 400 milles ouest à l'intérieur, et à Repulse Bay, 600 milles au nord. Ce sera à nous de profiter le mieux possible de toutes ces circonstances dans l'intérêt des missions pour les Esquimaux.

Nous avons à bord l'assistant ministre de Lake Harbour, qui s'est gelé gravement l'hiver dernier et dont j'ai parlé plus haut. J'ai copié pour lui à la machine à écrire le récit qu'il a fait de ses travaux et aventures. Ce rapport nous révèle l'homme tout entier : plein de confiance en lui-même, beaucoup d'ardeur et d'imagination, ne doutant de rien, et par suite facilement imprudent, tel est l'homme

que l'excès de ses qualités a mis aujourd'hui dans un état de souffrances impossible à décrire. C'était en voyage; il allait de l'avant, distançant ses guides, sûr de pouvoir suivre les traces des voyageurs de la veille. Le temps étant doux, notre imprudent voyageur laisse en arrière, sur la traîne, ses habits de poil de caribou. Bientôt, il s'engage sur une fausse trace, ses guides qu'il a distancés suivent le vrai chemin, et s'éloignent de lui. Il passe ainsi deux jours et deux nuits, seul, sans abri, sans nourriture, sans vêtements suffisants. Le troisième jour, il arrive sur la mer à un endroit où la glace fendue s'est ouverte en guise de rivière. Il croit pouvoir franchir d'un bond cet obstacle. Les bords de la glace cèdent sous ses pieds, ses souliers gèlent à l'instant, son pantalon s'est fendu en deux et le froid a vite fait son œuvre : le sang s'arrête, la peau, puis la chair se congèlent et ne sont plus qu'une masse noire et dure d'où la vie s'est retirée. Quand le malheureux reçoit enfin du secours, c'est pour lui le commencement d'une vie de souffrances et d'agonie horribles. Les pieds et le corps mutilés, exténués par de longs mois d'un véritable supplice, les nerfs tendus par la douleur, ou relâchés par l'usage forcé de narcotiques puissants qu'il doit prendre chaque jour, ce malheureux fait pitié à voir. Dieu veuille lui tenir compte de cette terrible épreuve, et de ses bonnes intentions !



Nous arrivons à Churchill le dimanche 25 août à 5 heures du soir. Le steamer Stanley est parti hier soir et il n'y a pas de docteur, quel désappointement pour le pauvre malade. Je n'ai pas le bonheur de revoir M. et Mme Starue qui ont été si bons pour moi l'an passé. Le nouveau surintendant, M. Deniers, et sa famille se montrent fort aimables pour nous. Nous allons dire nos messes à bord, visitons les casernes, le fort du Prince de Galles construit il y a quel-

que 200 ans pour servir de poste à la compagnie de la Baie d'Hudson.

Le samedi 31, à 4 h. ½ de l'après-midi, nous levons l'ancre et partons cette fois pour Chesterfield Inlet. Le temps est beau et calme, mais à minuit le brouillard prend ; les boussoles étant affolées, il nous faut arrêter et aller à la dérive. Ce n'est qu'à 6 heures du matin que nous repartons. Le soleil se laisse deviner, au travers des nuages brumeux. C'est suffisant pour naviguer, mais à 9 heures du soir nous arrêtons encore et allons à la dérive.

Samedi, même temps assombri. Tout un chacun se prend à médire de Chesterfield, quand voici qu'au soir, les étoiles se montrent et annoncent un beau lendemain.

Enfin le mardi 3 septembre, fête de la Mère du Bon Pasteur, par un temps clair, calme et même chaud, nous arrivons à Chesterfield Inlet. Tout porte à la joie. Quel jour plus beau aurions-nous pu choisir que celui de la fête de notre Mère Immaculée sous le titre si touchant de Mère du Bon Pasteur ? Il y a 20 tentes d'Esquimaux, tout un village. Les gens sont propres et paraissent avancés en civilisation. L'endroit est plaisant. Un beau lit de sable de gravois, près d'un petit lac d'eau fraîche courante de 1 mille et demi de long. La chasse est fort abondante, la pêche aussi : les Esquimaux viennent nombreux au petit poste ouvert l'an dernier.

IV. — La construction de la Maison Chapelle.

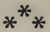
Lettre du R. P. Le Blanc aux scolastiques de Liège.

N.-D. de la Délivrande, Chesterfield Inlet, 3 décembre 1912.
Fête de saint François Xavier.

Mes chers amis,

Dans quelques jours deux Esquimaux vont se rendre à Churchill, porter le courrier de la police de Fullerton et du poste de la Compagnie. Nous en profitons pour écrire à nos

parents et amis : le souvenir du scolasticat du Sacré-Cœur de Liège est trop vif dans ma mémoire et trop cher à mon cœur pour que je ne réponde pas à un désir exprimé par plusieurs d'entre vous d'avoir quelques notes sur la première fondation de mission chez les Esquimaux du Nord-Est d'Amérique. Pour ne pas charger notre courrier, nous écrivons le plus serré possible et sur papier fin, demandant à Monseigneur l'Evêque de vouloir bien expédier nos notes aux différentes adresses que nous lui envoyons.



Le mardi 3 septembre, le « Nascopie », steamer de la Compagnie de la Baie d'Hudson, jetait l'ancre dans la petite baie de Chesterfield, après une traversée de quarante-deux jours : nous touchions enfin la terre promise, ou plutôt le rocher promis, car ici il n'y a pas un pouce de terre. A peine arrêtés, nous apercevons deux barques se dirigeant vers nous : ce sont des Esquimaux. Ils montent à bord et nous leurs serrons la main. Je ne puis me lasser de regarder ces gens. Je m'attendais à trouver des figures grossières, farouches, en un mot à trouver des sauvages tels que mon imagination me les avait représentés, et je ne voyais rien de tout cela. Leurs longs cheveux, la régularité de leurs traits, leur teint plutôt blanc, surtout leur air intelligent et leur jovialité en font de beaux types d'hommes qui, loin de repousser, attirent la sympathie. Deux photographies que j'ai prises de ce premier groupe montrent bien qu'il n'y a rien de dur ou de farouche sur la figure de ces gens.

Après cette première entrevue nous allons au rivage. Tout d'abord nous sommes attirés par les tentes d'Esquimaux disséminées sur le flanc de la colline rocheuse : nous en comptons vingt-deux. Nous montons visiter le camp. Tout le monde nous regarde et semble se demander quels sont ces deux hommes habillés si étrangement et

portant une croix à la ceinture. — N'ayez pas peur, chers Esquimaux, nous ne venons pas en ennemis, mais en amis : nous venons par amour pour l'Homme-Dieu que vous voyez attaché à cette croix, nous venons aussi par amour pour vous. — De fait ils n'ont pas peur et nous saluent partout de sourires bienveillants. Les petits enfants même viennent à nous. L'un d'eux, âgé de deux ou trois ans, me suit partout en me tenant par la main, il ne veut plus me quitter et je suis obligé de le reconduire à sa mère.



La visite du camp faite, nous descendons la colline pour aller de l'autre côté en quête d'un emplacement convenable pour la mission. En passant nous saluons Monsieur Ford, le représentant de la compagnie de la baie d'Hudson, et seul blanc de tout ce pays. Il se réjouit de savoir que nous venons fonder une mission : désormais il sera moins seul. — Sa maison est située au pied de la colline où sont campés les Esquimaux. Le site ne serait pas trop mal, si les gros cailloux dont il est recouvert n'en faisaient pas un casse-cou continuel. Nous cherchons plus loin. A trois cents mètres environ de là nous trouvons une dépression de rocher recouverte d'un beau sable blanc et plane comme un tapis de billard. Du côté Nord, se trouve un beau lac de 2 à 3 kilom. de tour, à 30 mètres de là, et du côté Sud, nous avons la mer à 100 mètres. Notre décision est vite prise : c'est ici que nous allons nous établir. J'aurais voulu planter une croix à cet endroit : hélas ! dans tout le pays je ne pourrais trouver deux morceaux de bois pour en faire une minuscule : attendons que notre bois soit arrivé.



Pendant ce temps l'équipage du « Nascopie » nous taille de la besogne. Plusieurs bateaux de déchargement ont été mis à l'eau et le travail marche vite. Déjà deux ou trois

fois les bateaux se sont dirigés de l'autre côté de la baie où des sacs de charbon, du bois et des caisses de tout genre sont déposés pêle-mêle sur les rochers. Sans doute tout cela appartient à Mr. Ford. — Quelle n'est pas notre surprise de voir que toutes nos marchandises ont été mélangées avec les siennes, et transportées chez lui. Nos paquets de bois ont leurs attaches brisées et nos 14.000 pieds de planches se trouvent avec les 12.000 pieds de Mr. Ford dans un pêle-mêle déconcertant. Comment sortirons-nous de là, me dis-je, et comment transporterons-nous tout ce train de l'autre côté de la baie à 400 mètres de là ? c'est à y perdre la tête.

Le P. Turquetil, plus habitué que moi aux difficultés du Nord, ne se tracasse pas outre mesure : « Commençons d'abord; peu à peu nous arriverons au bout. » Et nous commençons. Nous passons toute la journée du mercredi à faire le triage des planches : nous n'avons même pas le temps d'aller prendre nos repas à bord. Quelques biscuits calment notre appétit. Les passagers du Nascopie s'en inquiètent et viennent nous apporter une petite réfection. Sur le soir, le capitaine vient nous avertir que le steamer lèvera l'ancre le lendemain matin.

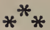
Nous retournons à bord prendre notre souper, pendant lequel toute la conversation roule sur nous, sur le nouveau genre de vie et les difficultés de toute nature que nous allons trouver. On nous assaille de questions : « Savez-vous la menuiserie, la charpenterie? Savez-vous faire la cuisine, laver, etc., etc. ? » Tous s'efforcent de nous témoigner la plus grande sympathie. Nous passons une partie de la nuit à écrire des lettres et le lendemain de bon matin, nous faisons nos adieux aux passagers, officiers et matelots du Nascopie. Tous veulent serrer la main des deux missionnaires qui, disent-ils, ont fait le bonheur de la traversée et la joie des conversations. Nous descendons dans notre petit canot et nous nous dirigeons vers le rivage. De nombreux hourra ! nous accompagnent et nous étions déjà loin que

les « Good-bye » nous suivaient encore, pendant que les officiers dirigeaient vers nous leurs appareils photographiques. — Oui, au revoir, chers amis de 42 jours. Au revoir jusqu'à l'année prochaine. Nous allons rester seuls pendant de longs mois, mais bientôt vous reviendrez nous apporter des nouvelles de nos parents, de nos amis, de notre Congrégation que nous voulons apprendre aux Esquimaux à aimer.



De retour au rivage nous nous mettons à l'ouvrage qui, certes, ne manque pas. Les Esquimaux, apprenant que nous sommes venus ici pour nous fixer, viennent nous voir et leur attitude montre qu'ils sont prêts à nous aider. Sur un mot du P. Turquetil, tout le camp se met au travail. Les hommes, à l'aide de deux petits bateaux, transportent bois, charbon et caisses de l'autre côté de la baie où les femmes les reçoivent pour les transporter à l'endroit choisi pour la maison. On voit des femmes, un enfant caché dans le capuchon en peau de caribou, porter des sacs de charbon pesant plus de 100 livres. Les petits enfants eux-mêmes voulaient s'exercer à porter des fardeaux qui, souvent, étaient au-dessus de leurs forces. Nous travaillons ainsi pendant deux jours et le vendredi, avant la nuit, nos quatre-vingt-quatre mille livres d'armes et bagages se trouvaient de l'autre côté de la baie : nous commencions à y voir plus clair.

Ce jour-là lorsque, agenouillés sur le sable dans un coin de notre tente, nous faisions ensemble notre prière du soir, je ne pus m'empêcher d'avoir un souvenir pieux pour ces Esquimaux qui nous avaient si bien aidés. Le bon Dieu daigne les récompenser en faisant bientôt briller sur eux la lumière de son Evangile !.... Nous pouvions désormais songer à notre maison.



Dès le lendemain nous nous mettons à l'œuvre. Les mesures sont prises, pas de fondations à creuser... : dix montants sont cloués à deux longues poutres : c'est la charpente d'un côté. Les deux côtés étant prêts avec les deux bouts des pignons nous les mettons debout à l'aide de cordes. Quelques Esquimaux nous aident dans ce travail : nous clouons ces 4 pans ensemble et nous avons comme une gigantesque cage de 10 mètres de long sur 5 de large et 4 de haut.

Le soir Mr. Ford vint nous inviter à souper, ce que nous accepterons pendant une quinzaine de jours. Pendant la nuit le vent fait rage et menace d'emporter notre tente qu'il soulève et fouette sur les caisses qui y sont entassées. La mer mugit près de nous et nous pensons aux gens du Nascopie qui se trouve à ce moment ballotté par la tempête. Sans doute eux aussi pensent à nous, car pendant la traversée, ils nous regardaient comme leur paratonnerre : pas un seul jour de gros temps pendant les 42 jours.

Le lendemain nous courons à notre charpente et constatons, à l'aide du niveau d'eau, que la tempête a respecté notre travail. C'est dimanche, fête de la Nativité de la sainte Vierge. Bien humblement, nous célébrons cette fête dans notre tente. Nous disons nos Messes sur nos petits autels portatifs. C'était bien la première fois que le saint Sacrifice était offert sur cette plage. Puisse-t-il désormais ne jamais cesser de l'être ! C'est l'anniversaire des premiers vœux du P. Turquetil, qui se trouve à ce moment, comme jadis au sortir du Noviciat, à l'aurore d'une vie nouvelle. Et moi je pense au sanctuaire de Notre-Dame du Roncier et tant d'autres, où des milliers de pèlerins chantent en ce jour les grandeurs de Marie.

Le lundi de grand matin, nous reprenons notre travail. Quatre Esquimaux se mettent à notre service. Ils ont

presque tous fréquenté les baleiniers écossais et connaissent quelques mots d'anglais. Leur nom ferait presque croire qu'ils sont d'origine anglaise. (Chester, Sam, Joë et Albert.) Ce dernier devra rester à notre service tout l'hiver. — Immédiatement nous commençons à recouvrir de planches les barreaux de la cage. Ensuite nous posons la charpente du toit que le P. Turquetil a préparée. Les travaux marchent bon train car nous « frappons » dur et ferme. Les journées de huit heures de travail nous sont inconnues. A 4 heures 1/2 le marteau du P. Turquetil écrasant le biscuit est pour moi le *Benedicamus Domino* quotidien. Nous disons nos prières tout en préparant nos repas : il n'y a pas de temps à perdre, car un jour de plus ou de moins peut avoir de graves conséquences pour nous, un abri pour l'hiver étant pour ce pays une question de vie ou de mort.

Dans la journée, une femme esquimaude vient près de nous cuire la viande de caribou qu'un sauvage nous a apportée. La cuisine n'est pas très dispendieuse : trois pierres, une casserole, quelques bouts de planches, un peu d'eau et c'est tout. Nous mangeons cette viande sans sel ni poivre, souvent même sans biscuit et sans pain, car les deux miches qu'on nous avait remises sur le Nascopie ont eu bien vite fait de disparaître. Je m'étonne de trouver cette viande si bonne : c'est que l'appétit est la meilleure des sauces.

(*A suivre.*) A. Le Blanc, *O. M. I.*

NOUVELLES DIVERSES

ROME

I. — Compte rendu de l'Œuvre de la Propagation de la Foi : 1912.

Les recettes de 1911 avaient été de 7.274.226 fr. 59 dépassant de plus de 200.000 fr. celles de 1910. Nous atteignons en 1912 un chiffre inconnu encore depuis la fondation de l'Œuvre : 8.051.575 fr. 55. C'est une augmentation de 777.348 fr. 96 sur 1911. C'est le huitième million franchi. C'est une étape glorieuse pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Aussi remercions-nous de tout cœur ceux dont le zèle a contribué à l'œuvre de Dieu : directeurs diocésains et paroissiaux, chefs de dizaines, bienfaiteurs qui veulent demeurer cachés, tous ont droit à notre reconnaissance.

Mais si, en parcourant les détails de ce compte rendu, nous voyons avec joie les nations de la vieille Europe, quelques-unes cependant si éprouvées par des lois spoliatrices et par un sectarisme étroit, conserver fidèlement leur rang d'honneur; si nous constatons que le Comité de Dublin, en Irlande, a presque doublé le chiffre des recettes obtenues l'an dernier; qu'en Angleterre, grâce à l'intelligente activité de M. l'abbé Ross, délégué de l'Œuvre, et l'appui bienveillant de Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Westminster, nous sommes en voie d'obtenir des progrès réguliers et constants; qu'en Alsace-Lorraine et en Allemagne, le dévouement pour notre Œuvre s'en va grandissant, nous nous plaisons à saluer le magnifique accroissement des recettes aux Etats-Unis où, sous le haut

patronage des Eminentissimes Cardinaux, de NN. SS. les Archevêques et Evêques de la Grande République, Mgr Fréri, ses collaborateurs et les dévoués directeurs diocésains déploient un zèle inlassable. Au Brésil, au Mexique, dans la République Argentine, dans l'Uruguay, dans le Chili, partout dans le Nouveau Monde, les délégués des Conseils constituent leur travail délicat pour l'établissement régulier de l'Œuvre, avec des succès quelquefois retardés par les troubles de la Révolution. Gardons-nous d'oublier ces offrandes, modestes à première vue, qui nous viennent des pays de mission, mais si touchantes, si glorieuses aux yeux de Dieu.

Mais en présence des 8 millions recueillis pour la première fois pendant l'existence presque séculaire de l'Œuvre, ne nous laissons pas bercer par ce chiffre à première vue considérable ; sachons exciter encore notre zèle pour l'avenir, car cette somme est bien minime, si on la place en regard des besoins de toutes les missions du monde, si on la compare même aux secours recueillis dans le même but par l'hérésie.

Et, empruntant la pensée développée magistralement en 1891 dans la cathédrale de Lyon, au jour anniversaire de la fondation de l'Œuvre, par le R. P. Monsabré, disons-nous que « l'amour de Dieu et des âmes n'a pas ici-bas de frontières. Dans nos heures silencieuses consacrées à la prière, dans la part que nous prélevons sur nos ressources pour le budget de l'apostolat, allons par la prière et par l'aumône au secours des soldats du Christ qui ont choisi les postes périlleux du royaume de Dieu et soyons les anges invisibles, les compagnons de leurs combats. L'Eglise nous demande bien peu de choses : une courte prière, une modique aumône ; mais aumône et prière, tout cela se fait homme et nous rend participants du plus grand des bienfaits et de la plus grande des gloires : la conversion des âmes et l'extension du règne de Jésus-Christ. »

II. — Lettre de S. G. Mgr A. Dontenwill, Supérieur général, à Messieurs les Présidents des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi à Lyon et Paris.

Rome, 5, Via Vittorino da Feltre, le 19 juin 1913.

Vénérés Messieurs.

J'ai l'honneur de vous accuser réception de la lettre que vous avez bien voulu m'adresser le 13 de ce mois, pour me faire connaître que le montant total des subsides alloués à l'ensemble des missions de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, sur les recettes de 1912, s'élève à la somme de trois cent deux mille francs (302.000).

Cette allocation est une nouvelle preuve de votre bienveillance ajoutée à toutes celles dont nos missionnaires vous sont redevables, et, en même temps, un anneau de plus à la chaîne déjà longue de gratitude qui nous lie à l'œuvre bénie de la Propagation de la Foi. C'est en effet à compter des premières années d'apostolat de notre humble famille religieuse, que vous vous êtes acquis la reconnaissance de nos missionnaires dispersés aujourd'hui dans les cinq parties du monde. Et sous peine de ne plus répondre à la grandeur de nos obligations, — je veux dire, des secours que nous recevons par votre entremise — cette reconnaissance doit nécessairement s'accroître avec le temps.

Ce qui rehausse encore à nos yeux le prix de ce généreux secours, vous me permettrez de le dire, vénérés messieurs, c'est la bienveillance dont vous l'accompagnez et la satisfaction avec laquelle vous me l'avez annoncé. Si, pour mon cœur de père, ç'a été une joie de recueillir l'hommage que vous rendez à mes enfants, ce sera pour eux un motif de se rendre de plus en plus dignes de votre confiance et de votre bienveillant appui.

Nous remercierons, tous ensemble, la divine Providence

de ses dons. Nous demanderons à Dieu de tout notre cœur de verser abondantes et précieuses les bénédictions de sa droite sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi et sur ses membres. Nous prierons le Tout-Puissant de se substituer à notre faiblesse pour ne laisser sans une récompense digne de Lui, ni les concours modestes dont le nombre fait l'importance, ni les dévouements éclairés qui dirigent l'Œuvre dans une voie de prospérité bien consolante eu égard aux circonstances et aux malheurs des temps.

Les œuvres de Dieu rencontrent partout des difficultés ; je viens de le constater sur le champ d'apostolat — nouveau pour moi — de Ceylan. Tandis que prêtres et missionnaires succombent à la tâche pour garder les âmes que la grâce de Dieu a converties, subjuguées, et pour en augmenter le nombre par de nouvelles conquêtes sur les infidèles, voici que d'Europe, et d'Amérique surtout, viennent des hommes soi-disant épris de ce qu'ils appellent la beauté morale du bouddhisme, etc., et qui se donnent la mission d'éloigner les âmes de notre sainte religion en les retenant dans le paganisme réhabilité et couvert de louanges.

Nous espérons pourtant que la grâce de Dieu qui, par l'intercession toute-puissante de notre Mère Immaculée, ne nous a jamais fait défaut, triomphera de ces nouveaux obstacles de l'enfer comme elle a triomphé de ceux qui les ont précédés. Nous n'oublierons jamais en tout cas que c'est grâce à votre providentiel secours que nos missionnaires pourront continuer à livrer les bons combats depuis les glaces du Mackensie et chez les Esquimaux jusqu'aux sables brûlants de Ceylan et de l'Afrique du sud.

Au nom de nos chefs de missions, au nom de nos missionnaires et au mien, je vous prie d'agréer,

Vénérés Messieurs,

l'hommage respectueux de ma profonde gratitude en N.-S. et M. I.

† A. DONTENWILL, *O. M. I.*

Archev. de Ptolémaïs, Sup. Gen.

PROVINCE DU MIDI

Noces d'or du R. P. C. Besson.

Cinquante et un ans d'oblation perpétuelle et cinquante ans de sacerdoce! C'est la fête que célébrait avec joie la communauté d'Urnieta. Les premiers jours des vacances avaient été consacrés aux préparatifs; et, le 4 juillet au soir, le Révérend Père Supérieur, entouré du R. P. Henry, des Pères, Frères convers et Junioristes, offrait les félicitations de tous au R. P. Charles Besson, le vénéré jubilaire, et lui transmettait la bénédiction que Notre Saint-Père le Pape avait eu la bonté de lui envoyer.

Le lendemain, aux appels de la petite sœur de la « Savoyarde », nous nous rendions à la chapelle pour assister à la grand'messe; le bon Père avait exprimé le désir de la chanter... « Car ce sera ma dernière, dit-il! » Pour nous, nous sommes convaincus que le R. P. Besson n'aura le droit de penser au chant du cygne qu'après les noces de diamant.

A midi, le repas fut une nouvelle occasion de nous serrer autour du jubilaire et de lui renouveler et nos félicitations et nos vœux.

Dans la soirée, les Junioristes s'efforcèrent, dans une petite séance, de montrer au Révérend Père leur vénération, leur amour, et leur envie d'être, à son exemple, de vrais Oblats de Marie et des apôtres du Sacré-Cœur.

Et cette journée d'actions de grâces se termina au pied de l'autel, par le chant du *Te Deum* et la bénédiction de Notre-Seigneur.

O. M. I.

PROVINCE D'ALLEMAGNE

Une mission dans le pays du mouvement « Los von Rom ».

Il y a un certain nombre d'années que le protestantisme a entrepris une propagande méthodique et acharnée dans différentes contrées catholiques, lesquelles, soit par le manque de bons prêtres, soit par l'ignorance du peuple, soit par la pauvreté des catholiques, semblent mieux préparées à cette sorte d'évangélisation à rebours qui ne refuse pas, tant s'en faut, le secours des moyens pécuniaires pour séparer les catholiques du centre de l'unité et les entraîner dans l'hérésie. « Los von Rom », c'est-à-dire séparer les catholiques de Rome, c'est la devise qu'ils proclament hautement. C'est surtout dans différentes parties de l'empire autrichien qu'ils poursuivent ce mouvement séparatiste avec une activité et un zèle qui, sous bien des rapports, pourraient servir de modèle à bien des catholiques. Warnsdorf est précisément située dans une de ces contrées exposées, et nos Pères se voient par conséquent dans la nécessité de faire tous leurs efforts, sans négliger cependant les travaux apostoliques ordinaires, pour enrayer ce mouvement séparatiste qui, avec les années, est devenu pour les catholiques un péril sérieux.

Une série de neuf missions dans les endroits les plus exposés nous fut demandée par Mgr Gross, le zélé évêque de Leitmeritz. Impossible de raconter tous les détails de cette campagne. Il suffira de citer les lignes suivantes extraites des rapports que les missionnaires ont envoyés au R. P. Provincial.

« Vers le commencement d'avril de l'année courante, nos

Pères ont été appelés à prêcher une mission dans une paroisse d'environ 1.500 âmes, depuis longtemps exposée, faute de bons prêtres, aux attaques des hérétiques et à toute sorte d'erreurs modernes. On ne s'étonnera pas, dès lors, qu'ils aient trouvé cette paroisse dans un état on ne peut plus déplorable. L'instruction religieuse se faisait, depuis de longues années, très irrégulièrement, les sermons étaient excessivement rares (deux fois par an), les visites aux malades, même pendant le temps pascal, étaient chose inconnue, le dimanche on travaillait ostensiblement, l'assistance au service divin était bien peu fréquente; en général on n'appelait plus le prêtre au chevet des moribonds. Des 800 adultes qui devaient fréquenter les sacrements, il n'y avait que 8 femmes qui faisaient leurs Pâques; encore se trouvait-il parmi elles trois jeunes filles qui y étaient astreintes par le règlement du collège où elles faisaient leurs études. Quant aux hommes, il n'y en avait pas un seul à remplir son devoir pascal. En un mot, il s'agissait d'une population bien éloignée de Dieu, protestante sous trop de rapports.

L'ouverture de la mission eut lieu le 7 avril; tout s'y fit d'après les usages de notre Congrégation. Des 800 adultes, il n'y en eut que 120 qui assistèrent au sermon d'ouverture; cependant le bruit s'en répandit bientôt par tout le village, de sorte que pour le sermon du soir on comptait déjà près de 250 personnes. Le soir même, un incident assez curieux vient en aide aux missionnaires. Quand, le sermon terminé, on sonne la cloche de pénitence, le village est en émoi, tout le monde sort de chez soi et se précipite dans les rues, les pompiers arrivent en toute hâte, on crie au feu... C'est que cette cloche jusqu'ici n'avait servi qu'à sonner le tocsin. Après que l'on se fut rassuré, les socialistes de l'endroit crurent l'incident assez important pour convoquer immédiatement une assemblée dans laquelle ils protestaient tumultueusement contre « cette manière » de faire une mission. Cependant, par ces procédés, ils ne réussirent qu'à

rendre la mission plus populaire, de sorte que le lendemain l'assistance se composait de plus de 350 adultes. Ce nombre allait croissant de jour en jour, si bien que vers la fin de la mission on comptait de 800 à 900 auditeurs; l'église était comble. Ce qui est particulièrement consolant c'est que les notabilités du village : maire, médecin, etc., montraient le plus de zèle, ce que du reste nos Pères ont constaté dans plusieurs autres missions qu'ils ont prêchées dans des circonstances semblables. Ce qui attire ce peuple, c'est le genre simple et apostolique des sermons qui visent toujours le côté pratique de la vie chrétienne et montrent tant d'intelligence pour les besoins de la population. Souvent des gens qui, pour l'ordinaire, n'avaient pas la patience d'écouter le prédicateur pendant 20 minutes, suivent avec attention un sermon d'une heure et quelquefois plus. Les visites faites aux malades du village, chose inconnue ici, nous ont attiré beaucoup de sympathies. De plus, ce peuple a beaucoup de cœur, et par conséquent les différentes cérémonies qui se font chez nous dans le cours de chaque mission ne pouvaient que produire une impression profonde sur tous les assistants. C'est d'abord la mission des enfants qui avait lieu dès le commencement de ces saints exercices, ensuite la procession du Très Saint Sacrement avec sermon suivi de l'amende honorable qui toucha tous les cœurs; on avait de la peine le soir à faire sortir ces braves gens de l'église. Il en fut de même lors de la consécration à la sainte Vierge. La clôture se fit également d'après nos usages par le renouvellement des vœux de baptême, par la bénédiction papale et les adieux.

Voici maintenant les fruits de la mission. 204 retours d'adultes qui, tous, depuis qu'ils avaient quitté l'école, n'avaient plus fait leurs Pâques. Les enfants des écoles ont tous bien compris les bienfaits de la communion fréquente, et se sont mis dès le commencement à s'approcher journellement de la sainte Table.

Pour le moment, nous devons nous contenter de ces

retours; à l'occasion du renouvellement de la mission qui aura lieu l'année prochaine, il y en aura certainement d'autres. Ces conversions à part, nos Pères ont eu la consolation de voir que le dimanche est de nouveau observé, que le travail public a cessé. L'assistance au service divin est devenue bien plus fréquente, le prêtre est de nouveau appelé chez les malades; en un mot, la vie chrétienne, qui réellement semblait morte dans cette paroisse, a repris la vie et assez de vigueur pour fonder pour l'avenir les plus belles espérances. En dernier lieu, et ce n'est certainement pas le moindre fruit de la mission, le curé, bon prêtre et plein de zèle, nouvellement installé dans cette paroisse, a repris le courage qu'il avait presque totalement perdu, ce qui du reste arrive à la plupart des bons prêtres de ces contrées infortunées. La mission lui a montré la possibilité et les moyens d'arriver au succès. Il travaille dès maintenant à former des congrégations de jeunes filles, de mères chrétiennes; il s'efforce de divulguer des bons livres, des journaux chrétiens, il visite ses ouailles régulièrement dans leurs maisons, etc. Pour le seconder dans ces œuvres de zèle, nos Pères prêcheront dans la paroisse chaque année un triduum et donneront quelques conférences en hiver. D'après ce qui s'est fait déjà on peut espérer que tous ces efforts, Dieu aidant, seront couronnés de succès et que, dans un temps assez rapproché, toute la paroisse sera de nouveau gagnée à notre sainte religion. »



Ainsi se termine le rapport du jeune missionnaire. Ajoutons que depuis ce temps déjà 10 nouvelles missions ont été offertes à nos Pères. Aussi à *Frischau* (Moravie), qui est notre fondation la plus récente en Autriche, on réclame à tout prix nos missions. *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

P. M. Kassiepe, *O. M. I.*,
Provincial.

PREMIÈRE PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

PAROISSE SAINT-JOSEPH DE LOWELL

Lettre du directeur diocésain de la Propagation de la foi au P. Baron, O. M. I.

Nous avons cité déjà la paroisse ouvrière de Saint-Joseph de Lowell comme modèle à imiter dans son zèle pour la Propagation de la Foi. La lettre suivante est la preuve que le dévouement de nos Pères de Lowell a été remarqué.

Révérend Père,

Quelques mots pour vous dire combien j'apprécie votre dévouement pour l'œuvre de la Propagation de la Foi et aussi le zèle infatigable de vos bons et dévoués chefs de dizaine.

Neuf mille trois cent soixante-douze francs soixante (1874 dollars 52 cents) ! Quelle gloire pour votre paroisse ! Comme nous l'avons dit dans notre rapport annuel imprimé dans le « Pilot » du 8 février, l'augmentation des recettes me donne les plus grands encouragements. Le zèle des Directeurs paroissiaux et les efforts de leurs nombreux chefs de dizaine n'ont pas manqué d'attirer l'attention de Son Eminence. Daignez remercier, en mon nom et au nom des missionnaires, les bonnes âmes qui vous ont aidé à recueillir la somme ci-dessus mentionnée et dites-leur que si chaque membre de l'Œuvre a un souvenir dans les messes de chaque missionnaire et dans les prières de chaque religieux ou religieuse assistés par la Propagation de la Foi, cependant ils ont toujours une intention particulière pour les chefs de dizaine, qui, non seulement

payent leur contribution annuelle de simple membre, mais encore tâchent d'intéresser les autres à cette œuvre.

Dieu seul connaît la reconnaissance de ces pauvres missionnaires qui, en bien des endroits, sont privés de choses que nous regardons nous-mêmes comme des nécessités de la vie.

J'ai reçu des lettres me racontant des misères, des privations que je n'oserais pas imprimer.

Il n'y a pas longtemps, je parlais avec un archevêque missionnaire en Chine; il me disait que la plus grande consolation pour ses missionnaires, au milieu de leurs travaux, de leurs peines de toutes sortes et dans leurisolement, c'était de penser à ces membres dévoués de la Propagation de la Foi qui font tout en leur pouvoir pour les seconder et leur rendre le travail des missions plus fructueux et plus facile.

Que Dieu vous bénisse mille et mille fois et qu'Il daigne multiplier les fruits de votre ministère dans la paroisse Saint-Joseph en récompense des efforts que vous faites pour propager la foi dans les missions étrangères. Soyez assez bon de demander à vos chefs de dizaine et à leurs membres de dire un « Je vous salue, Marie » afin que Dieu puisse donner au pauvre Directeur diocésain la force, la santé et le zèle nécessaires pour se dévouer de plus en plus à l'œuvre des œuvres : la Propagation de la Foi.

Et ailleurs ces lignes :

CHER PÈRE,

..... Si tous les Directeurs paroissiaux s'efforçaient comme vous d'enrôler des Membres Perpétuels dans la Société, nos recettes augmenteraient énormément.

Quelques mots de remerciements et un diplôme seront envoyés à chacun des quatre nouveaux Membres Perpétuels dont vous venez de nous adresser et les offrandes et les noms.....

VICARIAT DU MACKENSIE

Les Esquimaux blonds.

Il y eut grand émoi, grand bruit surtout, dans la presse au sujet de la prétendue découverte par Stéfansson des Esquimaux blonds. Il fallait s'y attendre.

Qu'un missionnaire catholique, parfois sans autre attirail qu'un traîneau à chiens, s'avance jusqu'aux confins de la terre habitée et habitable, relève dans cette excursion des notes curieuses ou des données intéressantes au point de vue de la science, de la géographie, etc., la presse mondiale honore ce missionnaire d'un religieux silence.

Mais qu'un protestant, ou moins encore, aille en amateur ou autrement découvrir... le pôle : l'histoire est connue : aussitôt le ban et l'arrière-ban des journaux, des revues, des périodiques de toutes tailles et de tous pays entonnent un concert de louanges en l'honneur du héros ; on se dispute à prix d'or des récits qui eussent gagné en intérêt et en exactitude à être modestement copiés dans les Missions Catholiques ou les Annales de la Propagation de la Foi.

Ceci dit, reproduisons d'après *les Cloches* ce que pense des Esquimaux blonds Mgr Breynat, Vicaire Apostolique du Mackensie, aussi bien placé, semble-t-il, que nombre de journalistes pour se faire une opinion sur ce point.

« On a bâti sur l'origine des *Esquimaux blonds* d'étonnantes hypothèses. Toute l'ancienne littérature scandinave a même été mise à contribution pour expliquer leur origine.

« Ayant eu l'occasion de causer avec Mgr Breynat, le vicaire apostolique du Mackensie, dont le champ d'activité s'étend jusqu'à la mer Glaciale, nous avons pris, dit le

Rédacteur du Devoir, la liberté de demander à l'énergique missionnaire ce qu'il pense de cette découverte.

« Qu'il y ait dans l'extrême Nord des Esquimaux qui ne ressemblent point aux Indiens ordinaires, cela est indiscutable, nous dit Mgr Breynat ; mais il y a longtemps que l'existence de ces Esquimaux a été constatée. Voici soixante ans déjà, l'explorateur Collinson signalait l'existence d'une tribu « ayant des traits différents, la figure ovale et le nez aquilin ». On pourrait citer maints témoignages du même genre.

« Et cela se comprend parfaitement. Tous ces parages ont été fouillés par les explorateurs de l'Arctique que les glaces ont retenus là pendant des mois et des années. Est-il vraisemblable qu'un pareil phénomène leur eût échappé ?

« D'où viennent ces Esquimaux de type caucasique ? Du Groënland peut-être ; mais il n'est pas besoin d'aller chercher si loin leur origine. Qu'on fasse le compte des navires qui se sont perdus dans l'extrême Nord, des équipages qui sont restés là-bas et du petit nombre des Esquimaux, et l'on en conclura peut-être qu'il y a eu là assez d'involontaires *colons* blancs pour laisser des descendants. Il faut compter aussi avec les chasseurs de baleines qui ont laissé des traces là-bas et dont la présence est trop souvent une cause de démoralisation profonde et un obstacle à l'apostolat chrétien parmi les sauvages.

« Vous avez des missionnaires dans ce pays ? demandons-nous à Mgr Breynat. — Certainement. Depuis deux ans, nous avons des postes à la rivière Copper Mine et à la rivière Dease, nous en aurons l'an prochain à l'île Victoria. »

VICARIAT DU YUKON

MISSION DU LAC STUART

Lettre du R. P. Wolfe au R. P. E. Bunoz, Vicaire des Missions.

Mon Révérend Père Préfet.

Je viens enfin rompre un long silence et vous parler un peu de toutes mes courses. Au début du mois de juillet j'avais laissé le P. Coccola à Babine et étais monté à Bear lake. L'eau étant basse, c'est avec bien de la peine que nous avons remonté la rivière et surtout fait les trois portages qui la séparent du lac d'Ours. Notre voyage ne dura pas moins de six jours.

Arrivé au camp sauvage, je n'y rencontrai que les gens de la place ; les Sicanais ne devaient venir que dans quatre jours. Malgré ce retard, la mission commence. A l'église, je parle à l'aide de deux interprètes : l'un pour les sauvages Hazelton, et l'autre pour les Sicanais.

La mission dura douze jours, mais les sauvages étaient tous atteints de la grippe, et donc peu en train. Néanmoins j'ai baptisé là plusieurs enfants, puis une vieille de cinquante ans environ et deux jeunes gens de dix-huit ans qui n'avaient jamais vu le prêtre.

Le retour se fit non sans quelques aventures fâcheuses dont j'ai déjà parlé au P. Coccola.

A peine remis de mes fatigues, les gens de Fort-George arrivent.

En deux jours nous descendons la rivière Stuart, franchissant comme en nous jouant les « canyons », sans en excepter le dernier qui, au dire des sauvages, est le plus

à craindre. Il est vrai qu'une distraction du pilote faillit nous faire chavirer.

Les sauvages, qui ne m'attendaient que pour le lendemain, furent tous étonnés de me voir arriver si tôt. C'était l'heure de la prière du soir et j'en surpris quelques-uns qui avaient négligé de se rendre à l'église.

Vous n'ignorez pas, mon Révérend Père, que l'ivrognerie est le vice dominant des sauvages de ce camp, vu leur contact quotidien avec les blancs. Il a donc fallu parler bien fort contre l'abus de la boisson et tenir bon contre les récalcitrants. Néanmoins, bien des consolations me furent données : les exercices commençant le premier vendredi du mois, nous eûmes l'exposition du Saint Sacrement toute la journée. Une fois encore le Sacré-Cœur régna sur tous les cœurs.

J'eus aussi à m'occuper des blancs catholiques de Fort-George et le dimanche je leur ai dit la messe dans une salle publique de la ville. C'est là aussi que je fis la connaissance du ministre anglican. Il vient m'inviter à dîner. Je ne puis pas refuser. Quand j'arrive chez lui, le Révérend n'avait pas encore dit son soi-disant office, il m'invite tout simplement à prier avec lui. Ce que, pour le coup, je ne puis accepter, ne m'étant engagé à prendre avec lui que le dîner. On se sépara néanmoins en assez bons termes, ce jour-là.

Tandis que je visitais mes catholiques, on vint me présenter pour le baptiser un enfant polonais, ce que je fis avec plaisir; mais après le baptême, au cours de la conversation avec le papa et la maman du bébé, voici que j'apprends que deux de leurs enfants, baptisés par le P. Lechesne à Vancouver, vont très régulièrement à l'église anglicane, tous les dimanches. Et ce jour-là se trouvant précisément être un dimanche, que vois-je venir troubler notre entretien? Tout simplement : mon cher Révérend ministre qui vient chercher les enfants. Jugez de sa surprise en me voyant. Je ne puis laisser passer une occasion

si favorable. Lui faisant observer que ces gens sont catholiques, et catholiques romains, je lui fais remarquer qu'il n'a rien à faire ici et n'a pas à prendre les enfants dans son Eglise, qu'il a tout simplement trompé les parents nouveau-venus en ce pays, en se faisant passer pour prêtre, leur disant que lui et le prêtre, c'est tout à fait la même chose : « *That's pretty near the same* ».

— Mais, êtes-vous sûr, m'objecte-t-il, qu'ils sont catholiques ?

— Je lui réponds : Vous connaissez bien peu votre histoire. Tout le monde sait l'amour des Polonais pour leur religion et leur attachement au Pape.

— Excusez-moi, répondit-il, mais j'espère que bientôt nous aurons plus que l'Eglise canadienne, « *the Canadian Church !* »

— Non, Monsieur, lui dis-je, nous aurons toujours l'Eglise catholique, et à côté toutes vos sectes protestantes.

Et notre renard s'en alla l'oreille basse, jurant qu'on ne l'y prendrait plus. En effet, je ne le revis plus sur mon chemin.

***

Après un séjour de plus d'une semaine bien remplie, je quittais Fort-George avec les sauvages de Stony Creek. Deux jours à cheval nous séparaient du camp, par une route poussiéreuse, sans eau et par un soleil de plomb. Inutile de vous dire que j'étais rendu de fatigue après un tel voyage. Cependant le soir même, a lieu l'ouverture des exercices. Ici comme à Fort-George, je me trouvais en face du même défaut à combattre. De plus, ces sauvages, surtout les plus adonnés à la boisson, semblaient défiants et peu disposés à écouter la parole du prêtre. Tous cependant se sont rendus et la gloire en revient encore au Sacré-Cœur qui a dit : « Les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'océan infini de la miséricorde. »

Cinq jours passés ici, et me voilà de nouveau à cheval

pour Fraser lake où, aux sauvages de l'endroit, se sont joints ceux de Stella. Ici, on est mieux disposé. Tout le monde veut faire la paix avec Dieu. Le jour de la clôture je bénis trois mariages et je pars pour Burns lake. En route, je m'arrête à Stella pour voir les malades, puis à Poison Creek où réside une famille sauvage, et le troisième jour, on arrive à Burns lake, petit camp bien pauvre, où je passe le samedi, le dimanche et le lundi, pour retourner ensuite à Stuart lake, après une absence d'un mois et un jour.



Les Sicanais du fort Mc Leod, désireux de voir le prêtre, étaient venus deux semaines avant le temps convenu. Ne voyant pas le prêtre, ils s'en étaient retournés bien tristes. Que faire? Si je ne vais chez eux, ces pauvres gens resteront sans prêtre, pendant plusieurs mois. En avant! Un sauvage de Stuart lake veut bien venir avec moi et me servir d'interprète. Nous partons à cheval par un temps de pluie et de neige, et trois jours nous suffisent pour atteindre le lac Mac Leod. Là, tout le monde est heureux de voir le missionnaire. La santé générale s'est améliorée et nos sauvages n'ont pas oublié la parole de Dieu entendue la dernière fois. Aussi n'y a-t-il que quelques buveurs, par accident. Ils se rendent bien vite. Tous ici reçoivent la sainte Communion, et vraiment Jésus-Hostie agit bien dans ces cœurs.

Mais le bon Dieu éprouva son pauvre prêtre : la dysenterie, puisqu'il faut l'appeler par son nom, me cloua sur mon lit le dernier jour.

Malgré une perte considérable de sang que j'éprouvai, j'enfourchai mon cheval et partis. Jugez de mon état : impossible de manger, de rester à cheval, de marcher! Force me fut de faire mon lit dans la neige et d'y reposer sous ma tente, vers le milieu du premier jour. Enfin, après bien des fatigues, nous revoyons heureusement la mission. Je

remerciai le Sacré-Cœur et la bonne Vierge qui protège toujours son Oblat.

Durant la saison j'ai pu faire : 34 baptêmes, — 5 mariages, — 2 extrêmes-onctions et 1 enterrement.

On ne dira pas, du moins, que je tue mes sauvages. Encore cet enterrement est celui d'une jeune sauvagesse morte à 30 milles de Bear lake. Elle avait tant désiré voir le prêtre et recevoir la Sainte Eucharistie ! Espérons que le bon Maître se sera donné Lui-même à elle dans son beau Ciel.

Veuillez agréer, etc.

C. Wolfe, *O. M. I.*

VICARIAT DE CEYLAN (COLOMBO)

Extrait d'une lettre du R. R. Kieger au R. P. Belle, Assistant général.

Sanatorium de Newera-Eliya, 21 avril 1913.

..... Le Très Révérend Père général va sous peu retourner en Europe. Sa visite a fait une très bonne impression partout où il a passé ; et de leur côté les missionnaires ont fait ce qu'ils ont pu pour rendre cette visite le plus intéressante et le plus utile possible. Dans le cours de la journée le Très Révérend Père général a passé dans ma mission de Nâgoda ; il a visité toutes les églises. Sa bonté et son affabilité ont été appréciées partout : ç'a été une vraie fête pour nos bons catholiques. Sur le conseil de l'illustre Visiteur, les chrétiens de la mission ont fait un nouvel effort pour l'achèvement de l'église de Mattumâgala. En ce moment-ci on est en train de finir la façade ; si les fonds arrivent encore, on pourra également finir les vérandas. Comme nous sommes actuellement trois prêtres dans cette mission : les RR. PP. Davy (Junior), Montagnon et votre serviteur,

je puis séjourner plus longtemps et plus fréquemment à Mattumâgala. Aussi, un bon mouvement s'y fait sentir : beaucoup de catholiques auparavant plus ou moins délaissés, en raison des circonstances, sont devenus plus fervents ; des apostats sont revenus et quelques bouddhistes ont été convertis. Surtout, nous devons à la divine Providence d'avoir vu diminuer les antipathies des bouddhistes. C'est là une grande bénédiction du Sacré-Cœur de Jésus. Une fois l'église achevée, j'espère que la population deviendra entièrement catholique. En général, je passe une semaine par mois à Mattumâgala, et c'est toujours avec un nouveau plaisir que j'y retourne. Presque chaque mois une ou deux conversions s'opèrent : que le Cœur Sacré de Jésus en soit béni !

Nous avons aussi commencé une petite église à l'extrémité d'une plantation de thé à Ragama, à environ 2 milles de l'église. Elle sera dédiée à Notre-Dame de Lourdes. J'espère que nous pourrons finir toute la bâtisse avant la fête de Notre-Dame de Lourdes, l'année prochaine. Nous avons à peine achevé les fondations de cette chapelle, et déjà il y a un retour. Un certain nombre de catholiques des missions voisines, privés de l'assistance du prêtre et perdus au milieu des bouddhistes, sont devenus victimes de la « Sammâgama » ou association bouddhiste directement dirigée contre la religion catholique. J'espère que tous ces pauvres égarés reviendront à la pratique de leur religion et j'ai la ferme confiance que cette nouvelle église, placée sous le beau vocable de Notre-Dame de Lourdes, verra se grouper bien vite autour d'elle un bon noyau pour une future chrétienté. En bâtissant cette chapelle, je ne fais, du reste, qu'exécuter un projet cher au R. P. Guiraud, le vaillant missionnaire de Nâgoda, dans les temps jadis.

C'est un bonheur pour moi de pouvoir annoncer que la vieille église de Râgama a été remplacée par la nouvelle et que la jungle qui l'entourait a été transformée en un jardin de cocotiers. Ce double résultat si avantageux pour l'avenir

de cette chrétienté est dû au zèle et à l'activité du R. P. Farbos. De la vente de 2 acres et demi du terrain de l'église, il a réussi à retirer une somme suffisante pour l'achèvement de la bâtisse et l'achat d'une belle plantation de cocotiers qui a une superficie de 8 acres et demi. L'église se trouve ainsi dotée et, peu à peu, tout le travail qui reste encore pourra se faire. Les catholiques sont aussi devenus plus fervents et fréquentent plus assidûment leur église. Bien que tout ne soit pas encore parfait, au dire des catholiques eux-mêmes, un changement favorable s'est opéré, grâce à la construction de la nouvelle église.

Veuillez, etc.

VICARIAT DU BASUTOLAND

Lettre du R. P. Hentrich au R. P. Scharsch, Assistant général.

Sainte-Monique, le 11 avril 1913.

Mon Révérend Père,

J'ai reçu votre lettre toute paternelle, je vous en remercie de tout mon cœur. Qui aurait cru, lors de votre dernière lettre, que le bon Dieu me réservait une si grande épreuve ? Peut-être avez-vous déjà appris ce qui m'est arrivé à la fête des Rois. Qui aurait jamais pensé que les Basutos, eux aussi, fussent capables d'attenter à la vie du Missionnaire ? Peut-être l'attentat n'était-il pas directement dirigé contre moi ; en tout cas il l'était à coup sûr contre la mission. Ce fut le dernier essai d'une longue série de tentatives faites depuis un an contre la petite mission de Sainte-Anne où le christianisme commence à abattre le paganisme. Et c'est bien là, à mon avis, le motif de la rage du démon.

Le 6 janvier, je fus bien près de quitter cette vie ; mais, sans doute que le bon Dieu ne me trouva pas encore mûr pour le ciel, et me fit échapper au péril qui devait m'emporter. Voici comment les choses se sont passées.

Le 4 janvier je suis appelé le matin vers 9 heures, à Sainte-Anne, chez mademoiselle Bétouille, qui fut, selon son désir, envoyée par l'évêque à Sainte-Anne, pour y fonder une école qui semblait promettre beaucoup.

Naturellement cette pauvre demoiselle a eu beaucoup à souffrir parmi ces païens endurcis. Quelques mauvais garnements du village lui rendaient, de toute manière, la vie impossible, pénétraient pendant la nuit dans sa maison, mettaient tout en désordre. Toute recherche fut inutile, un complot avait été fait.

Le 4 janvier, je me rends donc à Sainte-Anne où je trouve l'institutrice dangereusement malade. Deux jours avant elle avait eu des vomissements très violents et craignait d'avoir une maladie d'estomac. A midi, on m'apporte quelque chose à manger, mais je ne puis presque rien prendre tant je me sens énervé. A peine ai-je goûté au pain et à la viande que je me trouve mal à l'aise. Ce n'est qu'à grand'peine que je puis rester hors du lit. Je me tiens cependant debout afin de pouvoir porter secours à la malade en cas de besoin, car la femme cafre à son service était incapable de le faire.

Le soir, je voulus essayer de manger un peu ; car le lendemain étant un dimanche, j'avais à remplir mon ministère. Chose extraordinaire, j'avais à peine dit mon *Benedicite* et me disposais à commencer le repas lorsqu'il me sembla que quelqu'un voulait me retenir. Tout me dégoûtait. Je ne pris rien de ce qu'on m'avait servi, mais allai tout de suite me reposer. Le dimanche matin je me sentis encore très faible et, craignant de ne pouvoir attendre, je crus mieux de dire la Sainte Messe de bonne heure. Fatigué comme je l'étais, mon déjeuner consista en deux œufs crus. Le même plat fit les frais de mon dîner et de

mon souper. Il m'était impossible de toucher seulement à autre chose. Dans la journée, des chrétiens, venus des environs pour me voir, me demandaient : « Père, ne penses-tu pas qu'on vous ait empoisonnés ? » Je souris, mais eux ne souriaient pas. « Père , ajoutaient ils, tu ne connais pas les Basutos ; ils savent très bien donner du poison, sans que personne s'en aperçoive. » Je ne dis rien, me montrant très sceptique vis-à-vis de cette affirmation. Le lundi je ne pus dire la messe qu'au prix du plus grand effort. Après la messe, je trouvai, comme d'habitude, mon déjeuner tout prêt, préparé par une femme cafre. « Un peu de bouillie ne me nuira pas », me dis-je, et je commence. Mais, hélas! ce qui me manque, c'est l'appétit. Au lieu de manger, je ne fais qu'y goûter et voilà qu'au même instant, je sens comme un brûlement dans la gorge, dans la poitrine et jusque dans l'estomac. « Que veut dire cela ? » me demandé-je en cessant de manger immédiatement. — Une minute après la tête commence à me tourner. « Il est donc vrai, me dis-je », je suis vraiment empoisonné, mes chrétiens avaient raison. Je sortis de la maison. N'ayant presque rien mangé, la bile suppléa au manque d'aliments ; mais de 8 heures du matin jusqu'au soir j'éprouvai un vrai martyre. L'irritation causée par le poison enflammait les entrailles, mais personne ne pouvait me secourir. Il y avait bien là quelques chrétiens et païens, qui, instruits de ce qui s'était passé, m'entouraient et me regardaient sans mot dire, tant l'horreur de l'attentat les avait frappés. Je voulus d'abord me traîner jusque vers mon lit ; puis ne pouvant rester dans ma chambre, j'essayai de sortir. Mes jambes refusant de me porter, je me laissai tomber sur l'herbe ; mais je ne pouvais rester là. Vers midi, me sentant défaillir, je voulus regagner ma chambre pour mourir sur mon lit. Mais ce fut au prix de grande difficulté que je me traînai pour tomber ensuite sur mon lit comme mort.

Je restai jusqu'au soir dans cet état et je m'attendais

à un plus grand malheur. Il m'était extrêmement douloureux de ne pas avoir un prêtre à mes côtés. Le Père Thommerel de Sainte-Monique était parti quelques jours auparavant pour Saint Leo's, de l'Etat libre d'Orange, afin de donner aux chrétiens l'occasion d'entendre la messe et de recevoir les Sacrements. On ne l'attendait que pour le mardi soir. Un Cafre avait porté la nouvelle de mon état à Sainte-Monique. Toutefois la divine Providence veillait sur moi, et lundi soir le Père Thommerel était déjà de retour à Sainte-Monique. Immédiatement il envoya ce soir même un chrétien à Sainte-Anne pour chercher des nouvelles plus précises. Le lendemain matin, il vint lui-même sous une pluie battante, et me trouva complètement épuisé. Cependant je me sentais un peu mieux. Il eut soin alors de nous faire transporter, Mlle Bétouille et moi, à la mission Sainte-Monique.

Le Père avait envoyé quelqu'un chercher une voiture à Ficksbourg ; on la trouva enfin, au prix de 75 francs. Le soir nous partîmes donc pour Sainte-Monique. Le Père Thommerel enleva le Saint Sacrement du tabernacle, de sorte que notre départ ressemblait plutôt à une fuite. J'en avais le cœur brisé. Le lendemain le médecin vint à Sainte-Anne et constata un vrai et très fort empoisonnement.

Toute l'affaire est encore enveloppée d'épaisses ténèbres. Nous crûmes d'abord que l'empoisonnement provenait de l'eau ; mais nous vîmes bientôt qu'il avait été causé par les aliments, car seule la nourriture préparée pour Mlle Bétouille et moi était empoisonnée. — Sans doute un vaurien qui connaissait bien la mission doit avoir fait ce coup. Et de fait notre soupçon tomba sur un homme dont le fils travaillait à la mission. Il disparut, en effet, le jour même où Mlle Bétouille tomba malade ; il ne revint que quelques semaines après, et quand il apprit que le gouvernement faisait des perquisitions, il disparut de nouveau. Aujourd'hui (3 mois après) il n'est pas même revenu, lui qui, jusqu'ici, n'avait jamais quitté sa famille et ses champs.

Mais il reste encore très douteux que la lumière se fasse jamais dans cette affaire, étant donné qu'il existe une loi, chez les Basutos, d'après laquelle celui-là seul peut être puni qui est pris sur le fait, ou qui confesse lui-même son crime. Cette dernière supposition, pour ne parler que de celle-là, est exclue évidemment. Nous sommes presque sûrs que le village entier est mêlé dans cette affaire : c'était chose décidée de nous chasser de force de la mission. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'on a frotté avec des herbes très vénéneuses l'intérieur de la marmite dans laquelle devait être préparée notre nourriture, ce qui est, parmi les Basutos, un moyen très en usage pour se débarrasser de quelqu'un. Grâce à Dieu, l'essai n'a pas réussi complètement. Cette aventure d'ailleurs est loin de me décourager ; au contraire elle a centuplé mon courage. Quand, après deux mois, je retournai pour la première fois à Sainte-Anne pour y dire la sainte Messe, j'ai pu constater la marque la plus touchante de l'affection de nos chrétiens. Des païens étaient aussi venus, curieux d'entendre ce que je dirais. J'ai profité de la circonstance pour dire à ceux-ci la vérité tout entière. « J'obéis, en venant ici, à un devoir supérieur, celui de ne pas abondonner les brebis qui me sont confiées. Je ne crains pas le poison ; et suis même prêt à verser mon sang pour mes brebis... Malheur pourtant à ceux qui s'attaquent à l'envoyé de Dieu ! » Mes pauvres chrétiens pleuraient et les païens partirent tout honteux.

P. Martin Hentrich, *O. M. I.*

VICARIAT D'AUSTRALIE

Visite du T. R. Père Supérieur Général.

A l'occasion de la visite du Vicariat de l'Australie Occidentale, le journal catholique de la Colonie *(West Australian Record)* a payé un ramarquable tribut de louanges à la Congrégation, et il déclare qu'elle a lieu d'être fière de ceux de ses enfants qui travaillent dans cette lointaine Mission.

Le numéro du 26 avril a consacré une grande partie de ses pages à la Congrégation, aux travaux des Oblats dans le monde entier et au récit des principaux événements qui ont marqué la visite du Supérieur général, en Australie.

Nous sommes heureux de pouvoir en donner le résumé qui suit :

Sa Grandeur Mgr Dontenwill, Supérieur général, accompagné du R. P. Lytton Charles, s'embarquait à Colombo, sur le « Dumbéa », des Messageries Maritimes, le 26 mars, pour se rendre en Australie. Le samedi 5 avril, après une heureuse traversée, les voyageurs débarquaient à Fremantle. Le mercredi suivant, toute l'élite de la société catholique de Fremantle se trouvait réunie dans la « Victoria Hall » artistiquement décorée pour la circonstance, pour souhaiter la bienvenue à l'illustre visiteur. Lorsqu'il pénétra dans la salle, il était escorté d'une garde d'honneur formée par les catholiques les plus respectables, la plupart hauts fonctionnaires dans la ville. Aux premiers rangs de l'assistance, se trouvaient réunis les Pères Oblats de Fremantle, Fremantle Nord et Glendalough, ainsi que les Frères Oblats de l'école industrielle, le Vicaire général, R. P. Verling, plusieurs membres marquants du clergé et les Frères des écoles chrétiennes de Fremantle.

En introduisant le Révérendissime Visiteur à l'assemblée, M. T. E. White exprima l'espoir que cette réunion lui serait une preuve évidente et de la cordialité de l'accueil qui lui était fait et de l'estime dont jouissaient à Fremantle ses enfants, les Oblats de Marie Immaculée. Il rappela brièvement les travaux accomplis par Mgr Gaughren, par le R. P. Thomas Ryan et surtout par le R. P. Cox, qui, toujours animé de nobles et saintes inspirations, avait laissé tant de précieux monuments de son zèle et de sa sage prévoyance, à Fremantle et dans les faubourgs de banlieue.

Le docteur Birmingham s'avança alors et lut l'adresse suivante :

Révérendissime Seigneur,

« Au nom des catholiques de Fremantle, nous désirons « souhaiter à Votre Grandeur la plus cordiale bienvenue. En « tout temps, ce serait pour nous un devoir bien agréable « à remplir, que celui de faire un digne accueil à un « membre de la hiérarchie de la sainte Eglise, sur ces « rivages lointains ; mais, aujourd'hui, la douceur de ce « devoir est considérablement augmentée par le fait que « celui qui nous honore de sa visite est un membre de la « Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, qui a tant « fait pour les catholiques de Fremantle et de ses fau- « bourgs. Elle a été pour eux l'instrument choisi par la « divine Providence, pour diriger leur vie catholique, pen- « dant les 17 années qui viennent de s'écouler. Ce n'est pas « seulement un Archevêque, mais un Oblat et le Supérieur « général des Oblats qui vient à nous et que nous voulons « honorer en fêtant son arrivée au milieu de nous. En effet, « Votre Grandeur est ici comme chef suprême de tous les « Oblats répandus dans le monde entier, et c'est à ce titre « que vous êtes venu visiter ce poste avancé de l'armée « spirituelle que vous commandez. C'est parce que vous « venez à nous comme Supérieur général des Oblats, que

« nous sommes heureux de vous offrir aujourd'hui nos « souhaits de bienvenue, avec l'expression de notre reconnaissance pour les bienfaits dont les catholiques de « Fremantle et des environs sont redevables à ceux de vos « enfants qui, depuis le jour de leur arrivée, n'ont cessé de « se dévouer pour eux. C'est donc avec la plus entière cordialité que nous vous souhaitons la bienvenue et nous « n'hésitons pas à affirmer que votre séjour au milieu de « nous vous procurera un sensible plaisir. La magnifique « église Saint-Patrice et les beaux établissements d'éducation qui font l'orgueil de ce district vous révéleront chez « les catholiques l'existence d'une foi vive et d'un zèle agissant dans lesquels vous serez heureux de contempler les « résultats palpables dus au dévoûment des missionnaires « de votre illustre Congrégation. Nous sommes heureux de « profiter de cette occasion pour faire profession de fidélité « dans notre attachement aux RR. PP. Oblats de Fremantle « et nous concluons en priant pour que Votre Grandeur « puisse, pendant bien des années encore, gouverner et « guider la grande famille religieuse que Dieu a confiée à « sa sollicitude. »

Après avoir achevé la lecture de l'adresse, le docteur Birmingham, en sa qualité de résident de Fremantle depuis 20 ans, ajouta des remarques très élogieuses à l'adresse des Pères Oblats qui ont exercé une influence si salutaire sur le peuple et ont accompli leur œuvre en silence et sans ostentation. Les Oblats de Fremantle ont maintenu avec honneur les traditions de leur Congrégation, spécialement dévouée aux âmes les plus abandonnées. Si les membres de cette congrégation sont dignes d'éloges, que dire de celui qui les dirige ?

Le R. P. Verling, vicaire général, prit ensuite la parole pour exprimer à l'illustre visiteur la joie que sa venue en Australie occidentale causait à tous. Ils ont, en diverses occasions, reçu la visite de hauts personnages ; mais c'est la première fois, pense-t-il, que le Supérieur général d'une

grande Congrégation les honore de sa présence. Ils n'ignorent pas combien est vaste le champ d'action de cette Congrégation dans le monde. Ils savent que les Oblats de Marie Immaculée, en véritables pionniers de l'Evangile et de la civilisation, ont accompli une œuvre magnifique dans le Nord-Ouest Canadien, dans la Colombie Britannique et jusque dans les régions de l'extrême Nord. La réputation que les Oblats se sont acquise, dans le domaine de l'éducation supérieure, tant au Canada qu'à Ceylan, ne leur est pas inconnue. Enfin, parmi les membres du clergé diocésain, la plupart ont vu les Oblats à l'œuvre dans d'anciennes fondations, telles que celles de Tower-Hill, en Angleterre, de Stillorgan et d'Inchicore en Islande. Il n'est donc pas difficile de se faire une idée du bien immense que la Congrégation opère sur un champ d'action aussi vaste, en voyant celui très appréciable qu'une poignée de ses membres n'a cessé d'accomplir, depuis leur arrivée, dans le diocèse de Perth. C'est donc un véritable bonheur pour lui de pouvoir, au nom de Monseigneur l'Evêque absent, de tout le clergé et du peuple catholique du diocèse, offrir à Monseigneur le Supérieur général la plus cordiale bienvenue.

Lorsque Monseigneur le Révérendissime Père se leva pour répondre, il fut salué par un véritable tonnerre d'applaudissements prolongés. Il fit part d'abord à l'auditoire de l'extrême embarras où il se trouvait, pour rendre par des paroles les sentiments que lui faisaient éprouver l'accueil enthousiaste qui lui avait été fait et les bonnes paroles qui lui avaient été adressées. Il les apprécie, néanmoins, parce qu'il sait que ce tribut de louanges est justement rendu à la Congrégation dont il est le chef. Une mère est fière de ses enfants ; lui, comme père spirituel de la Congrégation des Oblats, accepte les louanges qui leur sont adressées, parce qu'il croit qu'ils les ont méritées. Ainsi que l'a rappelé le docteur Birmingham, ils ont accompli leur œuvre à Fremantle, d'une manière modeste,

mais irréprochable. Quant au succès qui a couronné leurs travaux, il est dû non seulement à leurs efforts persévérants, mais aussi, et dans une grande mesure, à la coopération généreuse et pratique des catholiques de Fremantle. Il en sera de même à l'avenir, cette coopération demeurant toujours une condition nécessaire pour le succès. L'Australie est un vaste champ d'action pour l'Eglise, en raison de la liberté religieuse dont on y jouit sans restriction. A la vue de la superbe église Saint-Patrice et des travaux importants dus au zèle d'une petite phalange d'Oblats, il se rend si bien compte de la fertilité du champ spirituel où ils ont travaillé, qu'il est tout disposé à renforcer leur nombre, pour entreprendre de nouvelles œuvres, si leur bien-aimé premier pasteur le demande et si les ressources du personnel de la Congrégation le permettent. Encore une fois, il les remercie de leur enthousiaste réception, et du vif intérêt qu'ils n'ont cessé de témoigner jusqu'ici aux Oblats.

Le dimanche soir, 13 août, une foule recueillie et compacte remplissait l'église Saint-Patrice. Après la récitation du chapelet dirigée par le P. Wheeler, le R. P. Lytton donna un sermon fort éloquent sur l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en prenant pour texte ces paroles de l'Evangile de saint Jean (c. xvii, v. 3) : « C'est la vie éternelle de vous connaître, vous le seul Dieu véritable et Jésus-Christ que vous avez envoyé. » Il démontra, d'une manière saisissante, la nécessité de connaître notre divin Sauveur et de répondre, par un amour fidèle et sans cesse grandissant, à l'amour de son divin Cœur. Le sermon fini, Monseigneur le Révérendissime Père donna à toute l'assistance la bénédiction papale et ensuite la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Le dimanche 20 août, octave du patronage de Saint-Joseph, l'église Saint-Patrice était de nouveau en fête. En présence d'une assistance fort nombreuse, Monseigneur le Révéren-

dissime Visiteur célébra pontificalement la messe. Après la lecture faite par le P. Flynn de l'Epître et de l'Evangile du jour, Monseigneur prêcha un éloquent sermon sur la vie et les vertus de saint Joseph, selon ces paroles de la Genèse (XLI, 38) : « Où pourrons-nous trouver un tel homme qui soit plein de l'esprit de Dieu ? » Ce sermon fut écouté avec la plus religieuse attention par l'auditoire charmé des conclusions pratiques que l'orateur sut tirer de son sujet, pour la vie chrétienne de chacun et de l'appel entraînant à une dévotion plus solide et plus confiante à saint Joseph, chef de la sainte Famille.

Le temps qui s'écoula entre les imposantes cérémonies religieuses fut employé par le Rév^me^ Père à visiter successivement la maison Saint-Patrice de Fremantle et les résidences de Fremantle Nord et de Glendalough. Partout sa présence apporta de précieux encouragements. Il eut la consolation de constater que, quoique encore bien petit, le Vicariat d'Australie Occidentale renferme de bien belles œuvres, toutes en pleine efflorescence : résultat dû surtout à la fidélité à la sainte Règle de la part des Oblats qui forment ce Vicariat. Chacun d'eux, Père ou Frère, eut la consolation de voir et d'entretenir à loisir le Rév^me^ Père. Aucun d'eux n'oubliera jamais les jours heureux passés en compagnie du Chef de la Famille.

Le lundi 21 avril, étant la veille du jour de départ de Mgr le Rév^me^ Visiteur, les catholiques de Fremantle se réunirent de nouveau à Saint-Patrice, pour les adieux. Le Dr Birmingham se fit l'interprète de la nombreuse assemblée pour exprimer les sentiments de reconnaissance et de regret qui remplissaient tous les cœurs. Il est vrai de dire que, à la première annonce de sa visite, tous se réjouissaient à la pensée qu'ils auraient bientôt au milieu d'eux le Supérieur et Père des dévoués missionnaires qui avaient si bien su gagner leur estime et leur affection. Cette joie était pourtant mêlée d'une certaine crainte révérentielle à cause de sa dignité archiépiscopale. Mais ils ne furent pas plutôt

en présence de Sa Grandeur que son exquise simplicité les subjugua et que toute crainte disparut. En effet, à partir du moment où Monseigneur descendit au port de Fremantle, il sut par sa bonté, son affabilité et les charmes distingués de sa personne, gagner tous les cœurs. Loin de s'affaiblir, cette première impression s'est fortifiée de plus en plus au cours de la visite : aussi, c'est avec un profond regret que l'on voit arriver le jour de son départ. Les catholiques voulurent témoigner à l'illustre Visiteur leur reconnaissance en lui remettant l'offrande qu'ils avaient souscrite par acclamation.

Monseigneur fut très touché de tous ces témoignages d'estime. Il remercia en termes émus la nombreuse assemblée et tous les catholiques de Fremantle. Ne pouvant vivre et travailler au milieu d'eux, il garderait leur souvenir en sa pensée et devant Dieu. Sur l'invitation que lui en fit le Révme Père, le R. P. Lytton remercia également les catholiques de Fremantle et les loua des grandes choses accomplies au point de vue religieux et pour le développement de cet immense pays. Il les exhorta à se rendre de plus en plus dignes des bénédictions du Ciel sur eux, sur leurs familles et sur leur chère Australie, par leur fidélité envers Dieu, leur dévouement envers la sainte Eglise et l'exemple des vertus qui constituent la grandeur simple et noble d'une vie chrétienne.

La bénédiction donnée par Mgr le Révme Père à la vaste assemblée vint clore cette mémorable journée.

Le lendemain, mardi 22 avril, le port de Fremantle présentait la plus grande animation. Rarement il avait été témoin d'une aussi grandiose cérémonie d'adieux. Le Vicaire général, Supérieur des Rédemptoristes, de nombreux représentants du clergé diocésain et les membres les plus marquants de l'élite de la société de Fremantle et des faubourgs s'étaient donné rendez-vous pour souhaiter un heureux voyage à S. G. Mgr Dontenwill et à ses deux compagnons, les RR. PP. Lytton et Smyth. Un nombre

considérable d'enfants des écoles de la ville étaient également sur pied et ils n'étaient pas les moins actifs. Les Pères et Frères Oblats ayant à leur tête le R. P. Callan, Vicaire des Missions, entourèrent leur vénéré Supérieur jusqu'à la dernière heure. Saisissant fut le moment où le steamer « Orama » leva l'ancre, car il emportait les regrets de tout un peuple qui demeura religieusement rassemblé jusqu'au moment où le navire eut disparu à l'horizon.

Le journal pouvait écrire en toute vérité que « l'Australie Occidentale avait eu à cœur d'honorer le personnage charmant et distingué qui était venu de si loin l'honorer de sa visite. »

O. M. I.

ECHOS DE LA FAMILLE

La saint Augustin.

Faire de la fête du Père de la Famille une fête pour tous les enfants est désormais chez nous une tradition à laquelle personne ne voudrait déroger.

C'est la fête du cœur.

Vœux, souhaits et prières montent suppliants vers les cieux, pour le premier représentant de l'autorité, pour le Père commun de tous les Oblats, pour le successeur de notre vénéré Fondateur.

Ce jour-là, surtout au saint sacrifice de la messe, célébré par tous les Pères, à la sainte Communion, reçue par tous les Frères, sans oublier même nos pieux junioristes, un souvenir spécial est donné à notre bien-aimé Supérieur général ; de ferventes prières sont offertes pour lui à Dieu.

A l'exception de ceux qui se dévouent dans les missions de l'Afrique, presque tous ses enfants ont eu la joie de le voir, de s'entretenir, ne fût-ce que quelques instants, avec

lui. Ils ajoutent ainsi, dans leurs demandes, cette note intime qui se mêle à la prière quand la prière est faite pour une personne connue, pour une personne aimée.

Avec les souhaits inspirés par le désir ardent de le voir heureux nous demandons au bon Dieu, au nom de qui il exerce l'autorité; à la Vierge Immaculée, dont il s'honore d'être l'Oblat; à saint Augustin, son illustre protecteur, de daigner exaucer nos prières d'enfants et combler notre Père de toutes les grâces qu'il sollicite lui-même pour diriger avec sagesse, conduire avec prudence et gouverner, avec autant de force que de suavité, cette Congrégation voulue par Dieu lui-même, pour le rayonnement de sa gloire et l'extension de son règne; choisie par lui pour propager jusqu'aux confins du monde le culte et l'amour de Marie Immaculée, et pour procurer la sanctification de tous ceux qui s'y dévouent dans le zèle de l'apostolat et les pratiques de la perfection religieuse.

D'un même cœur, redisons tous à Dieu cette prière que l'Eglise chante pour son chef : *Dominus conservet eum et vivificet eum et beatum faciat eum in terra et non tradat eum in animam inimicorum ejus.*



Monseigneur le Supérieur général a fait les ordinations de fin d'année dans nos scolasticats de Turin, Liège et Hünfeld, les trois dimanches consécutifs 29 juin, 6 et 13 juillet. Avant de rentrer à Rome, il avait ordonné prêtre le F. Müller, dans la chapelle des Sœurs Franciscaines de San Remo le 25 mai dernier. L'état de santé du nouveau prêtre ne lui permettait pas de se transporter ailleurs.



Les notices de décès publiées dans nos *Missions*, au cours de cette année, ont paru sans nom d'auteurs. C'est la

règle qui sera suivie d'ordinaire, à moins d'indication contraire. Nous sommes prêts toutefois à faire connaître le nom des Pères qui ont bien voulu rendre cet hommage à nos chers défunts. Il suffira de nous avertir de ce désir avant la publication des tables de fin d'année.



Les Révérends Pères Economes Provinciaux ou Vicariaux qui n'ont pas reçu de « Manuels de prières » et qui en désirent sont priés de s'adresser où ils ont l'habitude de le faire. Il y en a une provision à leur disposition.



Le Conseil central de l'Œuvre apostolique de Paris s'est réuni le 7 juin dernier et a nommé comme présidente générale de l'Œuvre Mme H. Simon d'Arnouville, 92, rue de Courcelles (Paris), en remplacement de la baronne de Claye qui avait démissionné au mois de février.

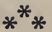
Dans sa lettre du 15 juin, M. le chanoine Dien, directeur général de l'Œuvre, porte cette nomination à la connaissance des missionnaires et sollicite le secours de leurs prières en faveur de la nouvelle présidente, afin que l'Œuvre devienne de plus en plus prospère.



Le R. P. Fitzpatrick a traduit en anglais l'ouvrage du P. Yenveux, de sainte mémoire : « Le règne du Sacré-Cœur de Jésus », et en a résumé une partie dans un livre intitulé : Religieux et Sacré-Cœur ; Message de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Ce livre est appelé à faire le plus grand bien à ses lecteurs que nous souhaitons nombreux.



Le 13 juillet 1913, avait lieu la clôture solennelle de la mission prêchée par les RR. RP. Matthews et Moran, dans la paroisse de Clogheen, comté de Tipperary. Durant tout le temps de la mission couronnée d'un succès complet, les confessionnaux étaient assiégés et les exercices très suivis.



A Sainte-Anne de Rock Ferry, le vénérable et vénéré octogénaire qu'est le R. P. Ring a prêché chaque dimanche de juin et de juillet. Pendant la deuxième semaine d'août, il a ouvert les exercices de la retraite prêchée aux sœurs de Nazareth, à Crosby, près Liverpool.

* * *

Amérique.

En 1907, le Vicariat d'Alberta Saskatchewan ouvrait, à Strathcona (Alta), un juniorat, placé sous le patronage du Disciple bien-aimé. Deux étudiants sous la direction d'un unique professeur ou précepteur formaient tout son personnel. Aujourd'hui 7 professeurs et une quarantaine de junioristes sont commodément installés dans un immeuble qu'une carte-vue appelle — très flatteusement pour nous — du nom de Collège catholique romain d'Edmonton. Il convient d'ajouter que la petite ville de Strathcona vient d'être annexée à la capitale de l'Alberta dont elle n'était séparée que par la rivière Saskatchewan.



Par décret du Saint-Père, du 24 mai 1913, M. l'abbé Arthur Béliveau, originaire du diocèse et curé de la cathédrale de Saint-Boniface, a été nommé évêque titulaire de

Domitiopolis et auxiliaire de S. G. Mgr Langevin, O. M. I., archevêque de Saint-Boniface. Que le nouvel élu veuille bien agréer nos félicitations et nos vœux. Il a mérité d'être désiré et choisi par celui dont il devient le collaborateur : c'est le plus beau de tous les éloges.



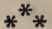
Nous offrons également nos vœux et nos félicitations à Mgr Langevin et nous voulons espérer que la présence d'un autre lui-même dans l'administration de son beau diocèse lui permettra de penser désormais à ménager des forces dont il s'est montré jusqu'ici vraiment prodigue. Les sacrifices et les luttes que réclame la sainte cause de Dieu et des âmes n'ont point, dans son existence, laissé de place aux ménagements d'une santé offerte à Dieu et à Marie Immaculée aux jours de l'Oblation, du sacerdoce et de la consécration épiscopale.



Dans le courant du mois de juin dernier, Mgr Bégin, archevêque de Québec, a célébré les noces d'argent de sa consécration épiscopale. Nous nous permettons d'offrir au vénéré Prélat nos respectueuses félicitations. Nous y joindrons nos prières afin que le bon Dieu entende le vœu que nos cœurs ont formé : *Ad multos annos.*

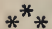


Le 1er mai, jour de l'Ascension, Mgr Pascal, évêque de Prince-Albert, a béni solennellement les nouveaux ateliers d'imprimerie du « Patriote de l'Ouest », journal catholique du diocèse, qu'il a fait construire dans sa ville épiscopale. On sait qu'à peine installés, ces ateliers avaient été entièrement détruits par un incendie.



Les Cloches rapportent que Mgr Breynat, Vicaire apostolique du Mackensie, est revenu de Montréal, Ottawa, et qu'il est parti le même soir pour Edmonton, en route pour son lointain Vicariat. Sa Grandeur n'a eu qu'à se féliciter de son voyage et des succès qui ont couronné ses démarches.

L'une de ses plus grandes consolations, c'est d'avoir obtenu des Sœurs Grises de Montréal pour les deux postes de Fort Smith, Mission Saint-Isidore, et de Fort Simpson, Mission du Sacré-Cœur. Il faut dire à la louange de ces religieuses qu'elles quittent un établissement prospère comme l'hôpital de Morristown (N. Jersey) pour aller se dépenser dans les pénibles missions de l'extrême-Nord.



Au cours de la visite qu'il a faite le 22 avril dernier, à l'école industrielle de Qu'Appelle (Mission Lebret-Sask), Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface a constaté l'état satisfaisant de ce bel établissement. Les garçons, parmi lesquels plusieurs enfants de chefs de tribus, ont été présentés par le R. P. Kalmès. Quant aux petites sauvagesses, elles ont, en s'exprimant en trois langues, donné à Mgr une haute idée de la culture qu'elles reçoivent des Sœurs Grises. Ni l'école paroissiale ni le pensionnat ne furent privés des joies de la visite.

***

Une seconde mission, au profit des sauvages Sioux de l'archidiocèse de Saint-Boniface, a été prêchée en mars dernier à Pipestone et à Griswold, par le R. P. Hugonard. Il y a près de deux ans que le R. P. P. Etienne se dévoue à l'évangélisation de ces pauvres sauvages.



Les Frères attachés à l'école industrielle de la résidence de Norway-House (Keewatin) ont terminé la construction d'un petit bateau à gazoline et se préparent à en construire un à vapeur pour le transport des denrées nécessaires à la mission.



D'une lettre, adressée de cette mission de Norway-House à Mgr Langevin par une Sœur Oblate du Sacré-Cœur et de Marie Immaculée, on peut aisément deviner les privations et les sacrifices — même au point de vue spirituel — qui sont imposés parfois aux Religieuses dans ces missions lointaines, par suite des absences imprévues ou forcées des prêtres missionnaires. Nous n'en voulons relever que ce qui a trait aux conquêtes de l'apostolat. « Nous étions donc sans messe. Nos petits protestants faisaient pitié à arracher des larmes, pendant la Semaine sainte, à cause de leur désappointement de ne pouvoir être baptisés ni faire la première Communion. Si Notre-Seigneur n'est point descendu dans leurs cœurs à Pâques, ce n'est pas le désir qui leur faisait défaut. »

Le 16 avril, 5 de ces enfants étaient au comble de leurs vœux ; il y avait 5 âmes enlevées à l'hérésie.



A Ottawa, l'ordination de six prêtres et quatre diacres Oblats de Marie Immaculée a été faite le 17 mai par S. G. Mgr Gauthier, Archevêque d'Ottawa. Le lendemain, soit le jour des premières messes, est toujours un beau jour dans nos scolasticats. A Ottawa, il s'est terminé par la consécration solennelle des jeunes prêtres au Sacré-Cœur de Jésus.



Le même jour, étaient ordonnés trois prêtres et quatre diacres du scolasticat de Tewksbury, première province des Etats-Unis.



Plusieurs missions ont été prêchées à New-York et dans divers Etats de la grande Confédération américaine par les Pères Mac Rory et Phelan. Celle qui obtint le succès le plus complet fut donnée en l'église Saint-Joseph de New-York par les Pères Reynolds, Mac Rory, Phelan et Wood, tous les quatre de ladite province.



L'ouverture de l'école paroissiale de Sainte-Marie à San Antonio (Texas) a eu lieu en août dernier. Cette école, confiée aux Sœurs de la Divine Providence, a coûté plus de 50.000 dollars. C'est le R. P. Quinn qui a la charge de cette florissante paroisse.



Dans la même province, le R. P. Charles Sérodes a la direction de la paroisse mexicaine de Notre-Dame de la Guadeloupe à Del Rio Est (Texas). Une mission prêchée par le R. P. Chatillon a été couronnée d'un grand succès et on est en droit d'en attendre les plus heureux fruits.



Dans l'ouest du Texas, les Pères Wilson et Guenneugués ont visité, au cours du Carême 1913, Asherton, Carrizo Springs, Big Wells et Crystal City, parcourant à cheval de grandes distances et prêchant successivement les exercices de la mission dans ces quatre localités.



La paroisse Saint-Paul de Saskatoon (Sask.) fondée par nos Pères a vu le nombre de ses paroissiens augmenter de 1500, dans l'espace d'une année. Du commencement de 1912 au commencement de 1913 ils sont passés de 2000 à 3500.



Dans un des parloirs du Collège Saint-Louis de New-Westminster (Colombie britannique) on voit un cadre portant le texte de la Bénédiction apostolique accordée le 26 décembre 1904 par Notre Saint-Père le Pape Pie X à Mgr Dontenwill, alors évêque de New-Westminster.

Ce document écrit tout entier de l'auguste main du Souverain Pontife rappelle de précieux souvenirs. Il fut, en quelque sorte, la récompense d'un compte rendu fait par l'évêque sur l'état de l'Eglise en Colombie anglaise ; et la bénédiction s'étend à tout le clergé, aux religieux et aux fidèles de la province canadienne.

Le Pape donna en même temps à l'évêque la plume dont il s'était servi pour écrire cette bénédiction, et qu'il avait eue entre les mains depuis le 8 décembre, jour du cinquantième anniversaire de la Proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge. Cette plume est d'autant plus précieuse qu'elle a servi au Souverain Pontife pour écrire et signer bien des actes se rapportant à ce glorieux anniversaire.



Les « *Missions* » sont particulièrement heureuses de féliciter Mgr Charlebois de ne s'être pas trouvé parmi les victimes du terrible accident de chemin de fer du 17 juin

1913. Nous offrons, en même temps, nos sincères actions de grâces à Dieu et la Très Sainte Vierge, toute-puissante protectrice de ses Oblats, d'avoir arraché, une fois de plus, Sa Grandeur à un péril certain.



Malgré la modicité de ses ressources et le manque de missionnaires, Mgr Charlebois a fondé un poste permanent à la rivière Nelson, et se dispose, en dépit de la résistance acharnée — mais bien compréhensible — que lui font les Méthodistes, à établir une école indienne à Norway-House.

***

Asie.

Notre cher Frère Manuel était bien désireux de bâtir une chapelle qui lui est nécessaire pour abriter en une Confrérie les enfants de la caste des pêcheurs. Il avait même songé à organiser une loterie. Et qui n'y songerait pas lorsque, comme le bon Frère, on ne voit pas d'autre moyen de se procurer des ressources? La loterie aurait un vrai succès; le Frère n'en doutait pas; et il était précisément à se demander qui pourrait bien lui donner le gros lot quand le bon Dieu voulut que se fît la visite de Ceylan.

— J'ai une belle montre... la Règle m'interdit de la porter : c'est une montre d'or... le brave Américain qui me la glissa un jour dans la poche me pardonnera..., se dit Monseigneur. « Frère! le gros lot est trouvé, je vous l'enverrai dès que je rentrerai à Rome. » Bon succès donc à la loterie pour la chapelle et la Confrérie du Frère Manuel!



Et que dire de l'appel si touchant du bon F. Groussault, de Jaffna, en faveur de ses petis cigariers du patronage

Saint-Joseph ? Ce dévoué Frère voit l'œuvre qui lui est confiée prospérer de plus en plus. Elle compte actuellement deux cents membres qui, tous, édifient par leur bonne conduite et savent, au besoin, se transformer en apôtres, pour la conversion de leurs compagnons païens, les petits Hindous. Les « *Missions* », hélas ! ne peuvent que signaler à quelque bonne âme — et il doit bien s'en trouver parmi nos connaissances — le bien que ferait à cette œuvre une charitable aumône.



Malgré la règle qui s'impose (ne serait-ce qu'en raison de leur nombre) de ne rien publier des noces d'argent sacerdotales ou religieuses de nos Pères, nous voulons signaler d'un mot celle de trois vaillants missionnaires de Ceylan, les RR. PP. N.-Henri Lefrère, Théodore Labouré, et Pierre-François Davy, qui furent ordonnés le 9 juin 1888, par Mgr Bonjean, en la cathédrale de Colombo.



Sa Grandeur Mgr Coudert, archevêque de Colombo, a célébré sa fête patronale, la saint Antoine, le 13 juin — en bénissant solennellement l'église de Nanjundankarai, sur les rives du Maha Oya, à six milles environ de Négombo.



Et dans la tournée pastorale de six semaines qu'il fit en mai et juin, dans onze missions des districts de Négombo et Chilaw, et où il porta partout la bonne parole, Monseigneur l'Archevêque a donné 5.379 confirmations.



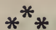
Le samedi matin, 3 mai, jour où Monseigneur le Supérieur général quittait Ceylan pour rentrer à Rome, il eut la

consolation de bénir solennellement une statue de l'Immaculée Conception et un carillon à Bambalapitiya-Colombo. A l'occasion de cette belle cérémonie, le Révérendissime Père adressa la parole à un nombreux auditoire et, le même soir, il partait sous la protection de la très sainte et immaculée Vierge Marie.

***

Afrique.

Le R. P. Jules L'Hôte, missionnaire à Natal, a la joie de compter actuellement 150 catéchumènes, dont bon nombre d'adeptes du protestantisme. Il y a trois ans on ne comptait dans tout le district que quelques rares conversions, tandis qu'aujourd'hui, il y a une moyenne de 50 baptêmes d'adultes par an.



Dans une tournée apostolique de deux mois que le R. P. Lebreton a faite à travers la partie montagneuse du Basutoland, il n'a manqué ni de peines ni de consolations. Mais le missionnaire ne dit rien de celles-là, et fait partager celles-ci à ses amis. Il a administré le saint baptême à une trentaine d'enfants et à une trentaine d'adultes parmi lesquels se trouve la femme du chef Ntaote. Un peuple en fête assistait à la cérémonie du baptême royal.



De Verulam (Natal), on nous écrit que la fête du patronage de Saint-Joseph a été célébrée avec un éclat tout particulier. Une procession à laquelle trois Pères prirent part fut organisée entre Ottawa et Mount Edgecombe. Toute l'assistance communia à la messe du P. Quinquis ; il y eut également communion générale à la messe dite par le R. P. Maingot, missionnaire des Indiens. Au R. P. Rousseau fut réservé l'honneur de chanter la messe solennelle et de donner le sermon.



Dans une séance du 26 mai dernier, la S. Congrégation de la Propagande a déterminé d'une manière plus précise les limites des deux préfectures apostoliques de la Cimbébasie Inférieure et du Grand Namaqualand. La préfecture confiée aux Oblats de Marie Immaculée comprendra désormais, en leur entier, les districts civils de Gobabis, Windhuk, Karibib et Swakopmund dont la limite méridionale se confond avec celle de ladite préfecture.



Le roi païen basuto, Letsie II, est mort le 28 janvier. Sans être catholique, il aimait sincèrement les missionnaires, surtout le bon P. Le Bihan, *O. M. I.*, qui lui avait donné sa première paire de souliers, à une époque où ce présent était très apprécié. Il était venu saluer Mgr Cénez à son retour d'Europe... Malheureusement la mort l'a surpris.

Le R. P. Valat, *O. M. I.*, accouru à la première nouvelle de la maladie, arrivait cependant trop tard. Le roi était sans connaissance. Seize heures durant, le missionnaire attendit au chevet du moribond, épiant une lueur de lucidité. Ce fut en vain. Le bon Dieu n'a pas accordé la grâce du baptême au pauvre prince.

L'arrivée au trône du grand chef Griffith, frère du défunt et catholique, baptisé en octobre dernier, permet d'envisager avec confiance l'avenir de l'Eglise en ce pays. Les sacrifices faits pour s'arracher aux coutumes du paganisme, sa conduite édifiante pendant deux années de catéchuménat sont une preuve de sa sincérité. Le P. Thommerel, *O. M. I.*, qui a contribué à son instruction religieuse, est heureux à juste titre de l'avoir eu pour enfant spirituel.

Avec le premier grand chef chrétien au Basutoland, c'est une ère de prospérité qui s'ouvre pour notre sainte religion, l'heure de la grâce qui sonne, une moisson abondante qui va mûrir, de quoi rendre jaloux là-bas le protestantisme qui fait rage. Le P. Montel, qui a écrit ces notes, termine sa lettre en appelant au secours, en demandant de l'aide, des bras et des ressources.



Dès son arrivée, le R. P. C. Cox, Administrateur apostolique du Transvaal, a commencé la visite des principaux centres de son vicariat. Et à ce propos, voici en quels termes le « *Star* », journal de Johannesburg, présente à ses lecteurs l'éminent religieux : « Homme de science, d'expérience et de grande piété. La distinction de sa personne, ajoute-t-il, s'impose au premier regard et sa physionomie décèle à la fois la noblesse de son cœur et la force de sa volonté. »



Dans plusieurs des centres visités, le R. P. Cox a administré le sacrement de Confirmation, à Prétoria notamment, en l'église desservie par le R. P. Thomas Ryan, et où les Pères Rédemptoristes ont prêché une mission. L'église syrienne de Johannesburg, que dirigent les Maronites, a reçu également la visite du Révérend Père Administrateur apostolique.



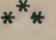
Le 11 mai 1913, le R. P. Cox avait la consolation d'inaugurer solennellement la nouvelle église de Yeoville, dont la première pierre avait été posée par Sa Grandeur Mgr Miller. Yeoville qui existait à peine, il y a quelques années, est devenue un populeux faubourg de la grande métropole du Sud de l'Afrique. L'école, qui s'ouvrira incessamment, sera dirigée par les sœurs de la Sainte-Famille.



Au nombre de ces visites d'églises, nous voulons mentionner celle que le Révérend Père Administrateur apostolique fit le 29 juin dernier à l'église Cafre de Johannesburg. Cette visite fut marquée, entre autres choses, par le baptême de deux païens et de quatre convertis du protestantisme.



Durant les troubles qui ont marqué les grèves des mineurs au Sud de l'Afrique, les personnes et les biens d'église ont été respectés. Trois de nos Pères durent néanmoins interrompre leurs voyages : le P. Morin, qui allait à Johannesburg, ne put dépasser Germiston; de même que les PP. Soye et Conroy, qui revenaient de Prétoria.



Australie.

L'île Rottnest, située à environ 15 kilomètres de la côte, fait partie du domaine spirituel confié à la sollicitude pastorale des Pères de Fremantle. Mais cette île est non seulement le séjour forcé des prisonniers dont s'occupent nos Pères; elle attire aussi nombre de visiteurs qui viennent y chercher l'agrément et le repos en été. Parmi eux, il faut citer le gouverneur actuel de la Province d'Australie Occidentale qui y passe 3 mois d'été avec sa famille. Son Excellence, qui est catholique, se fait un plaisir d'offrir l'hospitalité à nos Pères et d'accueillir, dans sa résidence, les catholiques désireux d'assister à la sainte messe qui est dite une fois chaque 15 jours.

NOTICES NÉCROLOGIQUES

F. S.-Georges OPFERMANN

(1882-1907. — Décès N° 703.)

Le F. Opfermann est mort la veille de son ordination sacerdotale, au moment où il allait entendre le sublime : « *Tu es sacerdos in eternum.* » Il accepta avec la plus édifiante résignation ce grand sacrifice, rendu plus dur par le fait que sa pauvre mère, avertie de son ordination prochaine, attendait ce beau jour où ses vœux de chrétienne allaient enfin se réaliser.

Le F. Opfermann naquit à Dingelstaedt, sur l'Eichsfeld, Allemagne, le 18 décembre 1882, fit sa première communion le 1er avril 1895 et entra au collège de sa ville natale le 1er juillet de la même année. Il y resta deux ans, pendant lesquels sa bonne conduite et son application lui attirèrent la bienveillance de ses maîtres et l'estime de ses condisciples. A cette époque, pour satisfaire les désirs de leur enfant, ses parents demandèrent et obtinrent son admission au Juniorat de Saint-Charles où il y avait déjà près de 200 élèves. Entré au Juniorat en troisième année au commencement de septembre 1897, il finit la rhétorique en 1901 et commença son noviciat le 14 août suivant. Au témoignage du P. Struber, maître des novices, le F. Opfermann fut un novice exemplaire et donnait de grandes espérances pour l'avenir. Un de ses compagnons de noviciat dit de lui qu'il était un religieux sérieux et vraiment désireux de se corriger de ses défauts.

Le 8 septembre 1903, jour de l'émission de ses vœux perpétuels, le Frère écrit dans son journal : « Aujourd'hui, j'ai le grand honneur et la grâce imméritée de faire au pied

de l'autel mes vœux perpétuels entre les mains du Révérend P. Huss. A jamais, je suis Oblat de Marie et, comme tel, je veux faire tout mon possible pour honorer et aimer Marie. » Dès sa tendre enfance, le P. Opfermann avait une grande dévotion à la sainte Vierge, dévotion qui s'accrut durant le scolasticat : les jours de fête surtout, il faisait des visites répétées à la chapelle. Sa piété était simple, sans ostentation. Il aimait à parler de choses spirituelles. L'impression qu'il faisait sur tous était bonne ; on remarquait plus ses vertus que ses faiblesses, nous dit un de ses condisciples.

En 1904, le 11 mai, le F. Opfermann reçut la tonsure et, quatre jours après, les Ordres Mineurs. Au cours de cette année, un mal de gorge dont il avait souffert depuis son noviciat s'accentua assez pour inspirer des craintes et pour faire penser à l'envoyer dans un climat plus sec et plus salubre : c'est pourquoi, après le sous-diaconat, il reçut son obédience pour le Texas. Il s'embarqua à Brême le 24 août 1905 avec les PP. Chateau et Mosler, et les Frères scolastiques Jean-Joseph et Hally et arriva à San-Antonio le 12 septembre.

A San-Antonio, la santé du Frère s'améliora rapidement et il put donner à ses études une attention suivie. Il reçut l'ordre du diaconat le 24 juin. Après les vacances passées à La Lomita, sur les bords du Rio Grande, nous retrouvons le F. Opfermann à son poste au scolasticat, le modèle de la communauté par sa piété, sa fidélité à la Règle, son esprit de travail, son obéissance, se préparant à l'ordination sacerdotale. Vers la fin d'avril, une épidémie de fièvre typhoïde se déclara dans la maison ; sept Pères et Frères en furent atteints ; le F. Opfermann devait en être victime. Transporté à l'hôpital le 26 avril, la pulmonie se déclara le 2 mai. Le lendemain, il expirait après avoir reçu avec la piété la plus édifiante les sacrements de la sainte Eglise. Son corps repose dans le cimetière Sainte-Marie.

R. I. P.

R. P. Marian JOSEPH

1860-1909. — Décès n° 759.

Le P. Marian Joseph naquit à Puloly, le 24 sept. 1860. Il reçut l'instruction élémentaire dans l'école catholique de Trincomalee dirigée, à cette époque, par un maître qui devint plus tard un excellent professeur au collège Saint-Patrice de Jaffna. Quand, en 1875, il entra au Séminaire, l'ancien bâtiment servait encore de salle d'étude, et un pauvre hangar, de dortoir aux séminaristes. Mais rien ne pouvait rebuter le jeune aspirant au sacerdoce, et ceux de ses condisciples qui vivent encore aiment à se rappeler la douce et modeste figure du jeune lévite qui voulait devenir prêtre et zélé missionnaire.

Quoique d'autres prêtres indigènes (originaires, comme lui, du diocèse de Jaffna) eussent été promus au sacerdoce avant lui, le P. Joseph était cependant un des vingt-deux élus que Mgr Bonjean s'était plu à honorer d'une place dans son Directoire, comme étant les premiers étudiants du Séminaire ecclésiastique de Saint-Martin, après qu'il eut été définitivement établi et, de cette phalange, il fut un des premiers à être élevé au sacerdoce.

Devenu prêtre, le P. Joseph exerça le saint ministère, d'abord comme assistant du missionnaire en charge de la paroisse de la cathédrale Sainte-Marie, à Jaffna. Là il se fit remarquer par sa piété et un zèle actif toujours guidé par l'obéissance. Les autres théâtres de ses travaux furent successivement Batticaloa, Pesalai, Adamben et Mirusuvil. Partout il se montra missionnaire infatigable, prenant toujours le plus vif intérêt au bien spirituel et temporel de ses chrétiens.

Travailleur, modeste et dévoué, il ne savait pas reculer devant l'exercice du zèle, quelque difficile ou même dangereux qu'il pût paraître. A Batticaloa et plus tard à Pesalai, il rendit de précieux services à l'époque où le cho-

léra y sévissait. A Batticaloa, ayant remarqué que les autorités locales ne se pressaient pas pour venir en aide aux personnes atteintes par le fléau, il fit un appel au gouverneur, et les secours nécessaires furent aussitôt accordés. Durant cette terrible épidémie, tous les cholériques, sans distinction de classe ou de religion, furent l'objet de ses attentions, bien qu'il se consacrât avant tout au soin des âmes de ses chrétiens. Aussi, longtemps après qu'il eut quitté Batticaloa, ses anciens paroissiens et les autres habitants de cette ville étaient fidèles à lui donner des preuves de leur reconnaissant souvenir. — A Pesalai, il rendit également les plus précieux services, bravant vaillamment le danger de la contagion. On le voyait comme un ange de charité et de consolation, passer d'une hutte à l'autre pour prodiguer aux pauvres malades, que l'effroi avait dispersés dans les plantations de palmiers, ses meilleurs soins et les secours que Monseigneur l'Evêque de Jaffna et le gouvernement avaient mis à sa disposition.

Un petit incident relatif au ministère du P. Joseph, auprès des cholériques, à Pesalai, mérite d'être mentionné. Il y avait dans cette chrétienté une brebis égarée et méchante que tous les efforts du P. Joseph n'avaient pas réussi à ramener au bercail. Ce chrétien de nom était devenu si endurci et si pervers qu'il défiait ouvertement l'autorité du prêtre et entravait son ministère. Il arracha un jour une lettre du P. Joseph des mains du messager auquel elle avait été confiée; puis, la déchirant en morceaux, il les jeta à la face du messager en le chargeant d'imprécations. Quelques jours après, le Père ne fut pas peu surpris de trouver cet homme assis sous la véranda de son église. Il avait l'air triste et était devenu le type de la douceur et de la soumission. S'étant avancé vers lui, le missionnaire constata qu'il avait été atteint du choléra et le vit demander humblement pardon et miséricorde. Le ministre de Dieu, profondément touché de commisération, le traita avec la plus grande bonté et mit tout en œuvre

pour le rendre à la santé. Ne pouvant réussir à lui rendre la santé du corps, il fit tout ce qui était nécessaire pour lui rendre celle de l'âme et eut la consolation de lui voir faire une fin paisible et édifiante.

Le P. Joseph s'employa avec beaucoup de succès à répandre la dévotion au Sacré-Cœur, à Batticaloa et à Pesalai. Dans ce dernier endroit, il dota l'église de deux nouveaux autels, l'un en l'honneur de la sainte Vierge, l'autre dédié au Sacré-Cœur.

A Adamben, où la chrétienté est peu nombreuse et extrêmement pauvre, il réussit, grâce à la générosité de Monseigneur l'Evêque et de plusieurs catholiques charitables, à poser les fondations d'une solide église.

A Mirusuvil, il fut ce qu'il avait été ailleurs, c'est-à-dire un pasteur dévoué pour ses ouailles et attentif à tous leurs besoins. Chargé avant tout du bien des âmes, il ne négligeait rien cependant de ce qui pouvait être un soulagement pour les corps, surtout en temps de maladie ou d'épidémie. Ayant remarqué que la malaria sévissait fréquemment à Mirusuvil et y faisait de nombreuses victimes, il eut beaucoup à cœur de voir cette importante localité dotée d'un dispensaire. Il fit les plus vives représentations au gouvernement à ce sujet, et bien que sa mort prématurée l'ait empêché de voir ses efforts couronnés de succès, ces efforts ne devaient pas demeurer stériles.

Le P. Joseph était assidu à nourrir les chrétiens qui lui furent confiés du pain substantiel d'une saine parole, soit par les instructions catéchistiques, soit par la prédication proprement dite. Il était prédicateur éloquent et pratique et, comme il pouvait manier la langue tamoule avec beaucoup de clarté et d'élégance, sa parole attirait toujours bon nombre d'auditeurs parmi lesquels il n'était pas rare de remarquer même des non catholiques. Son excellente traduction de l'ouvrage de Mgr Freppel : « la Divinité de Jésus-Christ », est une preuve de sa connaissance approfondie du tamoul.

Tel était le P. Joseph dans sa vie de missionnaire, vie simple et modeste, mais très zélée et très fructueuse. Apparemment, tout faisait espérer que les chrétiens de Mirusuvil bénéficieraient longtemps encore du ministère d'un si digne prêtre. En dehors de cette mission, il y en avait bien peu à savoir que son état de santé laissait à désirer. Rien ne paraissait au dehors, car la joie qui rayonnait sur son visage et l'ardeur avec laquelle il remplissait les devoirs de sa charge, ne pouvaient faire soupçonner qu'il fût souffrant. Et cependant, depuis plusieurs années, une maladie de langueur minait fortement sa santé. Peu de temps auparavant, sentant que son cas devenait sérieux, il alla, avec la permission de ses supérieurs, dans son pays natal où il suivit un traitement médical, tandis qu'il était l'objet de la plus fraternelle attention de la part du R. P. Rouvellac, missionnaire de Puloly. Le médecin de l'endroit fit tout ce qu'il put pour rétablir le malade ; mais, constatant que les forces déclinaient rapidement et que le cœur devenait de jour en jour plus faible, il informa par dépêche le Révérend Père Vicaire général qui partit immédiatement de Jaffna, avec le F. Groussault : ils ramenèrent le P. Joseph à la résidence épiscopale. Un médecin de renom, ancien chirurgien en chef de la province, fut aussitôt mandé. Aprés avoir examiné le malade, il déclara qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre. L'opinion du docteur ayant été doucement communiquée au P. Joseph, celui-ci n'en parut nullement troublé et répondit avec calme que si la volonté de Dieu était qu'il mourût, il y était parfaitement résigné. Il ne s'attendait pas toutefois à ce que sa fin arrivât si tôt, car le 23 septembre, s'étant rappelé que le jour suivant était l'anniversaire de son baptême, il avait exprimé le désir de célébrer la sainte messe ce jour-là. Mais il dut faire le sacrifice de cette consolation, car, le 24 sept. 1909, il terminait sa carrière en ce monde et partait pour le grand voyage de l'éternité. En effet, vers midi, le malade se plaignit de douleurs aiguës et, tandis que le R. P. Pou-

lain lui faisait des fomentations, on s'aperçut bien vite que la vie s'en allait. Le R. P. Daurat achevait à peine d'accomplir sur lui les dernières cérémonies de l'Eglise, qu'il rendit tranquillement son âme à Dieu.

Peu après le décès, la dépouille mortelle du R. P. Joseph, revêtue des ornements sacerdotaux, fut portée à la chapelle épiscopale, où elle demeura toute la nuit. L'office des morts fut récité par le clergé et des prières furent offertes par de pieux groupes de fidèles. Le 25, au matin, les restes mortels furent portés à la cathédrale où une messe solennelle de Requiem fut célébrée par le R. P. Boury, vicaire général, — Mgr Joulain étant absent — assisté des Rév. PP. Owen et Gnanapragasar. Le service funèbre terminé, le cortège se mit en marche pour le cimetière Sainte-Marie. Ce cortège était formé par le clergé de la ville tout entier, les séminaristes, les Sœurs et les pensionnaires du couvent, les élèves et les professeurs du collège Saint-Patrice, les enfants et les Frères de l'orphelinat de Colombogam et les membres de la confrérie du Sacré-Cœur. Dans l'assistance se trouvait la famille du défunt, et une grande foule de fidèles avaient tenu à conduire à sa dernière demeure le bon prêtre, le bon religieux et le bon missionnaire qu'était le P. Joseph.

R. I. P.

R. P. Léon FOUQUET

1831-1912. — Décès n° 815.

Le R. Père Léon-Marie-Joseph Fouquet naquit le 30 avril 1831 à Argentré-les-Laval, petite localité qui appartenait alors au diocèse du Mans, et maintenant comprise dans celui de Laval. Sa mère, pieuse et vaillante chrétienne, établit de bonne heure, dans le cœur de l'enfant, les fondements d'une piété solide qui ne fit que se développer au foyer paternel, sous l'influence du bon exemple.

Une famille noble, qui avait remarqué la piété sérieuse de l'enfant, voulut se charger de son éducation. Il est mis en pension à l'Institution Marceul, pour y suivre le cours des études secondaires. Sa piété, son application donnaient toute satisfaction, mais les ressources de son intelligence et ses talents étaient malheureusement bien au-dessous de la moyenne. Un précepteur lui prodigue alors ses soins, hélas ! sans beaucoup plus de succès, en dépit du labeur persévérant de l'élève. Eu égard à sa bonne conduite, à sa constante application et à sa piété solide, on consent à l'admettre au petit séminaire de Précigné : là encore, il ne réussit qu'à passer des examens moins que médiocres. Quel parti restait-il à prendre ?

L'épreuve, si forte qu'elle fût, ne découragea pas l'enfant qui avait mis en Dieu toute sa confiance. De leur côté, la bonne châtelaine et la mère du séminariste lançaient vers le ciel cette prière qui touche le cœur de Dieu, et Dieu se laissa fléchir. Le fait est qu'à partir de ce temps, Léon passa des examens aussi brillants qu'ils avaient été insuffisants jusque-là. Plus tard, lui-même en faisait l'aveu à ses élèves. « J'ai vu, disait-il, j'ai compris tout à coup. » Marie Immaculée avait ses desseins, tout de miséricorde, sur cet enfant.

Ses humanités terminées, il entre au noviciat de N.-D. de l'Osier, et reçoit le saint habit en novembre 1851. Il se montre au noviciat ce qu'il avait été au séminaire, et mieux encore : pieux, studieux, obéissant. A l'expiration de ce temps d'épreuve, il a le bonheur de faire son Oblation, de consacrer sa vie à la gloire de Dieu et de la Vierge Immaculée, et il part pour le scolasticat de Montolivet. C'est dans cette maison bénie qu'il va épanouir sa piété, son amour du travail. Au lieu de profiter de la facilité qu'il trouve maintenant à l'étude, pour diminuer ou ralentir ses efforts des années précédentes, il s'y livre, au contraire, avec un entrain qu'il faut, malgré tout, qualifier d'excessif et qui tenait de l'acharnement. Après avoir accompli fidè-

lement, exemplairement tous ses exercices religieux, il trouvait encore moyen de consacrer quatorze heures au travail.

L'étude, qui semblait être sa vie, faillit aussi causer sa mort. Ces quatorze heures de travail assidu lui valurent de brillants examens suivis... d'une maladie d'estomac à la guérison de laquelle le savant docteur d'Astros consacra tous ses soins.

A part la tonsure que le Père Fouquet avait reçue de Mgr l'Evêque du Mans avant d'entrer dans la Congrégation, tous les ordres lui furent conférés par Mgr de Mazenod, et en dernier lieu, la prêtrise, le 25 juin 1854. « Ah! s'écriait souvent ce bon Père, combien notre vénéré Fondateur aimait à ordonner ses scolastiques Oblats, et nous, comme nous aimions d'être deux fois ses enfants! »

Il reçut alors de Mgr de Mazenod sa première obédience qui le nommait professeur de théologie au séminaire d'Ajaccio. Il s'y montra bon professeur et bon directeur d'âmes, relevant les jeunes étudiants dans leurs moments de difficulté et de découragement. Ses brillantes et précieuses qualités déterminèrent Mgr de Mazenod à l'appeler au scolasticat de Montolivet que notre vénéré Fondateur chérissait particulièrement.

En 1857, le Père Fouquet appartenait donc au scolasticat, ce qui ne l'empêchait pas de demander instamment d'aller exercer le saint ministère parmi les sauvages de l'Amérique. D'autre part, le vénéré Fondateur était assailli par les demandes réitérées du vicaire des missions de l'Orégon, le R. P. d'Herbomez; enfin, on peut l'affirmer aujourd'hui après qu'une vie tout entière le proclame, il y avait pour plaider la cause du Père Fouquet la Vierge Immaculée, Reine de ses Oblats et Mère des missionnaires.

Le 27 juillet 1859, l'obédience tant désirée est accordée; et le Père se dirige sans retard vers le nouveau théâtre de son zèle. Il arrive à Esquimalt St-Joseph, en Colombie anglaise. Voici ce qu'écrivait à cette occasion le R. P.

d'Herbomez à Mgr de Mazenod : « Deo gratias !... Enfin, voilà nos nouveaux Pères arrivés ! Après en avoir rendu grâces à Dieu, c'est à vos pieds que je me jette pour vous remercier mille et mille fois de l'envoi que Votre Grandeur a daigné nous faire. Je trouve dans le Père Fouquet tout ce que je désirais et ce que je vous avais demandé dans mes lettres ; aussi je ne puis me lasser d'en témoigner ma gratitude. »

Le Père devait être envoyé à l'île Charlotte comme explorateur, afin d'examiner le pays, de sonder les dispositions des sauvages, mais à cause de difficultés de plus d'un genre et de la pénurie de prêtres, l'exécution de ce projet fut remise à plus tard. Il fallait aller au plus pressé, et c'est sur les bords du golfe de Géorgie que le missionnaire alla visiter les sauvages Slayamins et Séchelts qui, par la suite, se convertirent tous. De retour de cette course apostolique le Père Fouquet reçut l'ordre de partir en compagnie du P. Chirouze aîné pour l'île Charlotte.

En ce temps, le R. P. d'Herbomez voyait ses œuvres, ses projets en butte à l'hostilité ouverte des protestants. Néanmoins, les deux missionnaires quittèrent Saint-Joseph d'Esquimalt, le mercredi de Pâques de 1860 pour y revenir trois mois après. Tandis que de leur côté quelques catholiques louaient le courage des ouvriers apostoliques et ouvraient une souscription pour les aider dans leur sainte entreprise, les protestants débitaient des sottises par trop ridicules. N'était-ce pas une colonne de 50 — d'autres disaient de 60 — missionnaires français, de papistes, que l'imagination des Révérends ministres voyait déjà s'avancer vers cette contrée ? La petite phalange d'Oblats aurait pu s'enorgueillir, si d'autres occupations plus louables n'eussent réclamé ses loisirs.

Ce n'est pas chose facile de dépeindre le caractère de notre cher Père Fouquet, et sans que la comparaison que je me permets d'établir entre lui et celui qui devint plus tard Mgr Durieu soit nécessaire, je pense néanmoins qu'un

simple rapprochement entre eux fera mieux ressortir la différence des caractères.

Ils furent l'un et l'autre estimés hautement par leur Supérieur, qui toujours voulait les avoir près de lui, les faire travailler sous sa direction, quoique chacun gardât sa méthode et sa manière. L'un et l'autre ont vu leurs efforts couronnés de succès. Mgr Durieu, inlassable travailleur, était prudent, parfait organisateur, ne faisant jamais le premier pas sans savoir où il poserait le pied, puis regardant, sondant le terrain avant d'en faire un second. Il a livré aux sauvages des batailles terribles qui ont été presque toujours victorieuses. Le P. Fouquet, lui, était bouillant, infatigable, mais ne possédait pas à un si haut degré le talent d'organisateur. Il attaquait le vice partout où il se montrait, et, il faut l'avouer, avec une obstination invincible et au moment le plus heureux. Presque jamais il n'est sorti d'une séance ou d'une scène battu ou croyant l'avoir été.



Il n'est pas étonnant qu'avec des hommes, des missionnaires tels que le Père Fouquet, en dépit d'obstacles nombreux et de grandes difficultés, l'administration du R. P. d'Herbomez ait été heureuse et que chaque année elle ait enregistré de nouveaux succès dans les conversions des sauvages.

Les vertus religieuses brillaient d'un éclat non moins vif que le zèle apostolique et entretenaient sa flamme. Nos missionnaires pratiquaient la pauvreté à un bien haut degré et savaient faire de nécessité vertu. Leur nourriture était la même que celle des sauvages ; leurs vêtements, parfois, ne se distinguaient pas beaucoup des indiennes voyantes dont les indigènes aimaient à se parer. Les notes que le P. Fouquet lui-même a laissées sur Mgr d'Herbomez nous fournissent plus d'un exemple des vertus religieuses qui étaient en hon-

neur en ces temps héroïques. « Le soir, pendant l'hiver, écrit-il, les Oblats ne se servaient que de la lumière du foyer. J'ai remarqué que cet usage de passer les récréations sans autre clarté que celle du foyer a été observée par le R. P. d'Herbomez, devenu évêque, et cela par amour de la pauvreté, quand il n'y avait pas nécessité d'en agir autrement. » Quant au P. Fouquet, il en avait fait une règle à la mission Saint-Michel, sauf le temps où l'on faisait la lecture spirituelle.

***

Au mois de septembre 1860, le P. Fouquet, ayant terminé sa visite apostolique à l'île Charlotte, était mis à la tête de la mission à fonder à New-Westminster, alors capitale de la Colombie anglaise, et d'où l'on devait desservir les postes de Douglas, Hope, etc., tout le bas de la rivière Fraser, depuis les Montagnes Rocheuses jusqu'au Pacifique.

Il eut l'honneur de fonder, en cette année 1860, les deux premières maisons de la Colombie britannique : la maison Saint-Charles et l'école Sainte-Marie. Les protestants, que tant d'activité inquiétait, durent pourtant rendre hommage à ses travaux et à ceux de ses Frères. Un de leurs journaux s'exprime ainsi : « Grâce aux efforts des PP. Fouquet et Grandidier, les sauvages du bas Fraser ont changé de vie : ils ont renoncé aux boissons enivrantes, ils refusent de travailler le dimanche et prennent à cœur la civilisation. » Disons, pour être plus précis, que ce n'était pas seulement la civilisation que le P. Fouquet enseignait aux sauvages, mais surtout la vraie religion, supérieure à toute civilisation.

En l'année 1861, le cœur du P. Fouquet reçut une blessure bien vive de la mort de notre vénéré Fondateur. Le R. P. d'Herbomez, convoqué au Chapitre général qui élut le T. R. P. Fabre, Supérieur général, laissa l'administration des missions au P. Fouquet. Cette même charge tomba de nouveau sur ses épaules, quand, deux ans plus tard, le

R. P. d'Herbomez, créé Vicaire apostolique de l'Orégon, partit pour se faire sacrer. En l'absence de son supérieur, le zélé missionnaire était plus que jamais sur la brèche. Il ne laissait à personne le travail dont il pouvait se charger lui-même, encore que du fait de ses rhumatismes il eût beaucoup à souffrir. On se demandait avec admiration comment, en de telles conditions, il suffisait à tant de travaux et résistait à tant de fatigues.

Un nouveau problème qui se posait allait solliciter son énergique intervention : le problème de l'enseignement. Chaque année, l'immigration en Colombie britannique devenait plus importante, et l'on commençait à s'agiter autour de la question des écoles. Les blancs, en grande majorité protestants, s'accommodaient assez volontiers de ces écoles d'où était banni l'enseignement chrétien et à plus forte raison l'enseignement catholique. Le P. Fouquet prit sa plume et publia en anglais un exposé clair, succinct et raisonné de la doctrine catholique en matière d'éducation. Son tract eut un beau succès.

Le Père était à peine rentré d'une longue et périlleuse excursion dans l'île Charlotte, qu'il devait se préparer pour une autre au lac Caribou. Sur son passage, il rencontre des sauvages décimés par la petite vérole ; il en vaccine un grand nombre, visite les camps échelonnés le long de sa route : Chilcoutin, Fort Alexandre, Quesnelle, Barkerville. Il semble être partout à la fois : à New-Westminster, où la population irlandaise lui est toute dévouée; au conseil provincial, où son influence se fait sentir de la manière la plus heureuse, enfin dans les missions où son activité fait des prodiges. Entre temps, en l'année 1866, il obtient le rétablissement de la mission de William's Lake, abandonnée depuis douze ans. Mais nous arrivons maintenant à ce que nous pourrions appeler le premier et le plus douloureux échec de sa vie de missionnaire.

Mgr d'Herbomez voulut tenter un dernier effort pour la conversion des sauvages de Saint-Michel avant de les

abandonner à leurs vices et à leurs superstitions. C'est le P. Fouquet qu'une obédience spéciale y envoya. En quittant New-Westminster, il renonçait à son titre de vicaire général, de premier consulteur du vicaire des missions et à bien d'autres avantages. De plus, qu'allait-il tenter à Saint-Michel où des missionnaires comme les Durieu, les Lejacq et les Chirouze avaient échoué ?

L'homme d'obéissance, le religieux qu'était le P. Fouquet, ne se le demande même pas. Il se met à l'œuvre, parfois au péril de sa vie, et occupe les loisirs que lui laissaient les sauvages obstinés et endurcis à l'instruction théologique de deux frères scolastiques : les frères Carion et Edouard Peytavin que l'armée de Garibaldi avait chassés d'Autun. Le P. Fouquet redevenait professeur ! modérateur des Oblats en pays de mission. Il assigne à chacun sa place au dortoir, c'est-à-dire au galetas, et, à défaut de lit, donne à chacun une peau de bête. « Sur le plancher, disait-il, sur le plancher. Bah ! vous en verrez bien d'autres (privations). Ici, vous êtes des princes-missionnaires. » On travaillait ferme sous sa direction : chaque jour, matin et soir, les classes se prolongeaient tout le temps qu'il fallait pour épuiser les explications et remplir le programme fixé. Il veillait à ce que les leçons fussent apprises et n'avait pas perdu le souvenir de ses quatorze heures d'étude. Mais cet homme de discipline un peu rude avait un très bon cœur. Il prenait soin de nous, écrit l'un de ses élèves, veillait sur notre santé, s'efforçait de varier notre nourriture, partageait nos récréations et nos promenades. Plus tard, ne le vit-on pas se faire mendiant pour les pauvres et quêter lui-même des vivres pour les distribuer aux indigents ?

En juin 1874, il prêche la retraite générale des Pères ; puis il s'avoue impuissant à convertir les sauvages de Saint-Michel dont la mission est abandonnée après tant d'années d'inutiles efforts. Le 25 de ce mois de juin, il reçut une obédience pour prendre la direction de la rési-

dence du nouveau district de Saint-Eugène des Kootenays. Il en parle lui-même en ces termes : « Au bout d'un mois de séjour dans notre nouvelle résidence, nous nous trouvâmes installés convenablement, après avoir acheté d'un Yankee protestant un bel emplacement, à un prix fort modique, et cela contre toute espérance. La protection de notre saint Fondateur nous a été bien utile : nous ne cessons de nous adresser à lui. »

Le nouveau Directeur établit la mission sur un bon pied. Elle comprend une église, un petit couvent et une ferme autour de laquelle viennent se grouper les sauvages kootenays. Il introduit parmi les sauvages cette coutume que l'enfant soit surveillé par sa mère jusqu'à l'âge de 7 ans.

Au milieu des multiples soucis et des écrasantes occupations que lui donnaient les œuvres de la mission, le P. Fouquet ne sut pas se modérer : il se surmena, prit sur son repos et ruina sa santé. Il dut se résigner à aller à l'hôpital à la suite d'insomnie presque complète. Le médecin parvint à améliorer un peu son état, mais non à lui rendre les forces d'autrefois dont il avait été si prodigue. Dans sa détresse, ce fut pour son cœur une consolation bien précieuse de pouvoir vivre auprès de Mgr d'Herbomez qui lui était si affectueusement attaché ; puis il occupa ses loisirs à la formation de 5 scolastiques, futurs missionnaires, auxquels il enseignait la théologie. Pour la troisième fois de sa vie, il était professeur.

Dans le courant de l'année 1889, une obédience envoya le Père en Alberta. A Saint-Albert, il fut heureux de retrouver son ancien compagnon de noviciat, le saint Mgr Grandin ; mais à Edmonton, comme à Calgary et partout, la vie du P. Fouquet n'était plus qu'un martyre de souffrances physiques et morales. Il réussit encore, il est vrai, à rédiger un pamphlet, en anglais, contre la Franc-Maçonnerie, mais l'impression n'en fut pas considérable. Il se contenta désormais de consacrer ses forces déclinantes à la visite des petites stations échelonnées le

long de la voie du chemin de fer Pacifique Canadien. Quand, en 1905, il reprit avec bonheur le chemin de sa chère Colombie, sous l'épiscopat de Mgr Dontenwill, il continua ce genre de ministère le long de la rivière Fraser.

Jusqu'à la fin, il fut dur pour lui-même; jusqu'à la fin, il voulut observer la sainte Règle. Parfois, c'était même un spectacle aussi douloureux qu'édifiant pour ses frères de le voir, à la méditation du matin, souffrant, gémissant des douleurs que lui causaient ses rhumatismes et la rigidité de ses membres. Un jour vint où il lui fut impossible de sortir de la mission : il employa ses derniers efforts à faire de fréquentes visites à la chapelle de N.-D. de Lourdes et à la tombe de Mgr d'Herbomez dont il prenait un soin pieux et qu'il ornait de son mieux.

Malgré ses souffrances et sa faiblesse, il ne pensait pas qu'on dût s'alarmer de son état. Il espérait encore guérir de la suffocation qui l'oppressait et qu'il supportait comme tous ses maux avec beaucoup de patience. Il accepta cependant en toute résignation l'annonce de sa fin et, réconforté par les derniers sacrements, assisté d'un de ses frères en religion, il remit doucement son âme à Dieu le 9 mars 1912. Il avait 81 ans d'âge et, depuis 60 ans, il était Oblat de Marie Immaculée. *R. I. P.*

R. P. François WEINRICH

1871-1912. — Décès nº 819.

« Le vrai missionnaire est le meilleur soldat du monde », disait un jour Sir William Butler, général anglais.

Il avait parcouru le monde entier, il avait entendu sonner l'Angélus aux tours, grandes ou petites, des missions des Oblats, en Afrique, en Asie, en Amérique, et partout il avait trouvé des missionnaires dévoués, ardents à la conquête des âmes. Tel était celui qui fait le sujet de ces lignes, le R. P. Weinrich, *O. M. I.*, un vrai soldat assoiffé de conquêtes, un vrai prêtre brûlant de zèle.

Le R. P. François Weinrich naquit à Worbis, dans la Prusse Rhénane, en 1871. Dès ses jeunes années, il se sentit attiré vers la vie religieuse, et il était encore un enfant quand il vint frapper à la porte de notre Juniorat de Saint-Charles. Il parcourut l'ardue carrière de la préparation avec un succès toujours grandissant, et après avoir bu plus abondamment aux sources de la foi et du dévouement religieux pendant son Noviciat, il se dirigea vers Rome, où ses Supérieurs désiraient le former aux grands aperçus de la théologie. Pendant un an, il suivit les cours de philosophie à l'Université grégorienne, mais Dieu disposa de sa vie autrement que les hommes, et ce premier effort épuisa ses forces.

Sur ces entrefaites, Mgr Jolivet, Vicaire apostolique de Natal, vint en visite à Rome. Il vit le jeune Oblat, pâle et presque mourant, et, convaincu que le délicieux climat du Natal lui rendrait la santé, il lui offrit de l'emmener. Cette offre répondait aux plus chers désirs du malade, il l'accepta avec enthousiasme, et bientôt il voguait vers sa nouvelle patrie. Pendant plusieurs années, il travailla à la fois comme étudiant et élève, et aussi comme professeur au collège de Maritzburg. En 1895, Mgr Jolivet l'éleva à la prêtrise, et l'envoya presque aussitôt à Umtata, où il vécut le reste de sa courte vie, laissant après lui de précieux souvenirs, et un nom qui pour toujours vivra au cœur de ceux qui l'ont aimé... Mes souvenirs se lèvent du passé scellé par la mort, comme les échos mystérieux d'une voix chérie, comme les songes ravissants d'un paisible sommeil. Toute âme est hantée par ses souvenirs, le passé nous suit partout, et les jours de communion intime avec les vrais missionnaires qui ne sont plus laissent leur trace bienfaisante dans la vie. Les plus petits villages du Tembuland me parlent du cher défunt... Je le vois en esprit, chevauchant à travers la prairie, sous le soleil brûlant ou dans la tempête, le feu du zèle dans les yeux, le désir des âmes dans le cœur, je le vois dans la hutte du pauvre et du misé-

rable, plaidant la cause des petits qui grandissent dans le péché et l'ignorance.

Son indomptable volonté lui faisait vaincre des obstacles qui eussent découragé des hommes plus forts ; il se donnait tout entier au travail du moment, et un simple catéchisme donné par lui faisait impression ; j'ai souvent parcouru de longues distances pour écouter ses instructions, toujours bien préparées, bien pensées, courtes, mais pleines de moelle, et d'une belle élévation. Et quand la toux horrible venait l'interrompre, tous les cœurs se serraient, car il était facile de prévoir que l'inexorable mal enlèverait bientôt celui qui était à la fois un père, un frère et un ami.

Le travail accompli par le P. Weinrich dans sa courte carrière est vraiment étonnant, si l'on considère sa mauvaise santé et les ravages que la maladie faisait chaque jour dans son corps si frêle. Chaque souffrance, il l'offrait à Dieu ; chaque accès de tristesse devenait une prière pour les âmes, et quand la vue du sang lui rappelait que sa fin était proche, il ne proférait aucune plainte, il n'exprimait qu'un désir, celui de vivre quelques mois encore, pour mettre la dernière main à l'église qu'il bâtissait alors à la mission Saint-Antoine. Son désir fut exaucé : la chère petite église s'élève aujourd'hui comme un témoin vivant du zèle et de l'énergie de l'Oblat décédé. Mais les heures d'angoisses qu'elle lui a coûtées, Dieu seul les connaît : souvent la tête en feu et le cœur en agonie, il priait avec les sœurs et les enfants pour le succès de l'œuvre. Enfin, son courage, sa patience et surtout sa confiance en Dieu triomphèrent des derniers obstacles... et le cher Père sentit que bientôt des mains amies déposeraient sa dépouille mortelle, comme un holocauste d'amour, au pied du Tabernacle qu'il avait élevé à l'honneur de son Maître.

Pendant longtemps, le P. Weinrich avait dû s'occuper, en outre du travail considérable de la mission Saint-Antoine, de la visite du district d'Umtata, pays immense qui couvre plus de 100 milles carrés. Au début de sa carrière, il faisait

toutes ses courses à cheval, plus tard il eut une petite voiture à deux roues : il parcourait ainsi un pays difficile, pour porter aux catholiques disséminés les secours spirituels. Plus d'une fois il faillit trouver la mort dans les rivières grossies par des orages, subits autant que violents, plusieurs fois il fut jeté de cheval, mais peu lui importait, il était toujours prêt à répondre à l'appel des âmes, fallût-il pour cela parcourir des centaines de milles sous la pluie et l'orage. Il travaillait avec succès à la diffusion de la Bonne Presse, et l'indifférence de certains catholiques, sur ce point, l'affligeait profondément.

Il avait des connaissances médicales assez étendues, et il en faisait bénéficier les pauvres Métis : plus d'un lui doit la guérison. Beaucoup de larmes ont été versées sur sa mort dans les pauvres huttes du Transkei, et plusieurs peut-être dont la vie était irrégulière sont revenus à de meilleurs sentiments, aux souvenirs évoqués par son départ pour le ciel. Sa puissance pour le bien, ses manières sacerdotales, son abnégation, son zèle pour les âmes et son attirante personnalité, l'avaient rendu cher à tous, blancs ou noirs, et longtemps encore son souvenir vivra dans les cœurs.

Avant de se coucher dans le repos de la tombe, il voulut faire un dernier effort, et doter d'une église un district éloigné; pour réussir, il ne craignit pas de se faire mendiant près des pauvres, et chaque course le voyait revenir chargé d humbles dons pour cette nouvelle demeure du Dieu trois fois saint... Quand put se faire l'ouverture de cette chapelle de Qumbu, le Pasteur était cloué sur son lit de souffrance, et il ne put contempler son œuvre que du haut du ciel.

Quand il sentit la vie lui échapper, le P. Weinrich désira vivement revoir son pays natal : ses bons parents se faisaient vieux, le docteur parlait haut de la nécessité d'un voyage pour le cher Oblat, Monseigeur accorda donc la permission, et le malade put s'embarquer. Même en Europe, il n'oublia pas ses pauvres enfants Métis, mais il voulut

quêter pour eux, et intéresser à leur misère des âmes généreuses. Bientôt même, cela ne lui suffit plus, il voulut les revoir, leur donner les derniers efforts d'une vie mourante, et il revint au lieu de son apostolat.

J'ai parlé des Métis : leur évangélisation fut en effet l'œuvre principale de sa vie, l'objet de ses prédilections. Il y a au Transkei un nombre considérable de ces malheureux, issus de tristes unions entre blancs et noirs : le jeune prêtre s'aperçut vite que, de toutes les races, cette race était la plus misérable, la plus abandonnée, la plus méprisée, méprisée des noirs aussi bien que des blancs, et par conséquent la plus digne de compassion aux yeux du vrai missionnaire. Il donna de suite son cœur à ces pauvres enfants, disséminés sur un immense territoire, en butte aux entreprises coupables de gens sans principes : n'avait-il pas souvent, dans ses voyages, cueilli pour la faire s'épanouir devant le tabernacle une fleur dont le suave parfum se fût perdu dans la solitude et l'oubli ? comment pouvait-il laisser les agneaux du bon Pasteur périr sur la terre d'exil, loin, si loin du vrai bercail ? Plus ces enfants étaient délaissés, plus son cœur saignait pour eux. Dans la joie, ils pouvaient aller à d'autres qu'à lui, mais dans l'épreuve, quand ils se sentaient près de s'affaisser sous le cruel fardeau de la vie, c'est à lui qu'ils allaient, car ils le savaient toujours prêt à pardonner et à secourir.

Ils ne sauront jamais, ces pauvres, combien le Père de leurs âmes les a aimés, combien il a révélé d'héroïque patience pour supporter leurs défauts, combien il a voulu leur bonheur ; ils ne sauront jamais combien il a souffert, quand parfois l'un d'eux oubliait sa dignité de chrétien... Beaucoup savaient quelque chose de ce dévouement, et chaque année on les voyait venir de très loin à la mission de Saint-Antoine, aux principales fêtes, pour recevoir de sa main la sainte communion et de sa bouche les conseils dont ils avaient besoin.

J'étais au Pondoland quand je reçus la nouvelle de sa

mort : je montrai le triste message à l'un de ses anciens enfants, qui venait de faire plus de 30 milles à cheval pour recevoir la communion pascale : aussitôt les larmes lui montent aux yeux et il me supplie de lui envoyer une photographie de son Père vénéré... Je l'eusse fait avec bonheur, mais, hélas ! l'humble prêtre avait livré au feu toutes ses photographies, quelques jours avant sa mort. Le pauvre Métis a mieux qu'un portrait, il a le souvenir des leçons du Père, qui, comme un phare de lumière, le guideront dans le chemin de la vertu.

Nous n'avons plus qu'à rappeler les derniers instants, pour l'édification de tous... C'est le 14 juin, le jour de la fête du Sacré-Cœur, que sonna pour lui l'heure de l'appel suprême. Longtemps il avait prié pour obtenir la grâce d'une mort paisible et Dieu l'exauça, lui laissant presque jusqu'au dernier moment la pleine et entière connaissance. Il souffrit beaucoup, mais c'était la suprême purification sanctifiée par la prière constante et fervente. A 8 heures du soir il se confessa pour la dernière fois et demanda à l'Oblat qui l'assistait — un prêtre selon son cœur, un ami fidèle à l'heure de l'épreuve — de lui renouveler l'absolution à toutes les heures. Quand 10 heures et demie sonnèrent, le prêtre se pencha vers le mourant, il y eut un silence,... c'était fini, la belle âme du P. Weinrich était dans l'éternité. Le vaillant soldat se couchait dans le sillon, sur le champ de bataille, et désormais à l'appel de son nom, on répondrait par cette parole qui est tout un éloge : « Mort au champ d'honneur ! »

Son âme et ses prières continueront à veiller sur sa chère mission, pour en bannir la douleur et le mal. Il veillera surtout sur l'église qu'il y a bâtie au prix de tant de labeur, et son cœur tressaillira encore chaque fois que l'eau sainte du Baptême purifiera une de ces âmes qu'il a tant aimées, chaque fois qu'une âme blessée se courbera sous le pardon divin pour se régénérer dans le sang de l'Agneau ! *R. I. P.*

DÉCRETS DES S. CONGRÉGATIONS ROMAINES

S. CONGREGATIO CONCILII

DECRETUM

De Communione in ecclesiis non parochialibus etiam regularibus die Paschatis fidelibus administranda.

(*Acta Ap. Sedis*, vol. IV, pag. 726.)

Quum quæsitum a Sacra Congregatione Concilii fuisset, an, post decretum de quotidiana SSmæ Eucharistiæ sumptione, cujus initium « Sacra Tridentina Synodus », servanda adhuc sit lex, qua prohibetur quominus die Paschatis in ecclesiis non parochialibus, præsertim regularibus, devotionis etiam causa, SSmæ Eucharistiæ Sacramentum fidelibus administretur; SSmus Dominus noster Pius divina providentia PP. X, audita relatione infrascripti Cardinalis Præfecti, in audientia diei 26 hujus mensis, responderi jussit : *Negative*, contrariis quibuscumque non obstantibus; idque in *Actis Apostolicæ Sedis* publicari mandavit.

Datum Romæ e Secretaria S. Congregationis Concilii, die 28 novembris 1912.

C. Card. GENNARI, *Præfectus*.
O GIORGI, *secretarius*.

L. ✠ S.

S. CONGREGATIO S. OFFICII

SECTIO DE INDULGENTIIS

I. — DECRETUM

Conceditur Indulgentia recitantibus piam precationem ad uberiorem fructum SS. Missionum implorandum.

(*Acta Ap. Sedis*, Vol. V, pag. 154.)

Die 27 februarii 1913.

SSmus Dnus noster, Dnus Pius div. prov. Pp. X, in audientia R. P. D. Adsessori S. Officii impertita, precibus

Superioris provinciæ Belgicæ Congregationis SSmi Redemptoris benigne annuens, Indulgentiam trecentorum dierum, etiam animabus in Purgatorio degentibus adplicabilem, semel in die ab omnibus christifidelibus lucrandam, qui in locis ubi proxime habendæ jam per parochos prænuntiatæ sunt Missiones, antequam eædem incipiantur, infrascriptam precationem corde saltem contrito recitaverint, clementer elargitus est. Præsenti in perpetuum valituro, absque ulla Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

« Très Saint Rédempteur, ô Jésus, notre Maître et notre Roi, c'est à votre divin Cœur, océan d'amour et de bonté, que nous devons le bienfait inappréciable d'une Mission.

« Touché de compassion à la vue de nos misères et du malheur éternel qui nous menace, vous avez résolu de nous sauver.

« Les missionnaires qui vont venir à nous sont vos envoyés : c'est de votre part qu'ils nous dispenseront le pain de la divine parole, et nous apporteront la joie du pardon.

« Faites, ô Seigneur, que, fidèles à votre grâce, nous répondions avec empressement aux prévenances de votre miséricorde.

« Que la prédication de votre éternelle vérité éclaire vivement nos esprits et touche profondément nos cœurs, afin que nous comprenions nos égarements et en fassions une sincère pénitence.

« Aux pauvres âmes plongées dans les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, accordez les lumières de la foi. A ceux qui vous ont contristé par une vie d'iniquités, accordez la grâce d'une vraie conversion. Aux tièdes accordez la ferveur ; aux justes le progrès dans la vertu.

« Envoyez à tous votre Saint-Esprit et la face de cette paroisse sera renouvelée.

« Et vous, ô Marie, Vierge immaculée et Mère du Perpétuel Secours, vous êtes le refuge et l'avocate des pauvres pécheurs. Plus on est coupable, plus on a des titres à votre dévoûment. C'est pourquoi nous osons en toute confiance implorer votre puissante et maternelle protection. Notre

salut est entre vos mains, plaidez notre cause et intercédez pour nous auprès de votre divin Fils.

« Saint *N.*, Patron de la paroisse de *N.*, priez pour nous durant les jours bénis de la Mission. Ainsi soit-il. »

M. Card. RAMPOLLA.

L. ✠ S.

✝ D. Archiep. Seleucien., *Ads. S. O.*

II. — DECRETUM

Conceduntur Indulgentiæ pro Piis Exercitiis mense augusto in honorem Immaculati Cordis B. M. V. peragendis.

(*Acta Ap. Sedis*, Vol. V, page 155.)

Die 13 martii 1913.

Quum pluribus in locis invaluerit jam usus dicandi mensem augustum honori et venerationi Immaculati Cordis B. M. V., eodem modo ac alii menses ipsimet colendæ Deiparæ consecrantur; ut in dies magis ac magis propagetur pius mos prædictus, ac fideles magis ad eandem devotionem alliciantur, enixe supplicatum est, ut omnibus fidelibus christianis, qui sive publice sive privatim singulis mensis augusti diebus in honorem Immaculati Cordis B. M. V. aliquas preces fuderint, seu alia pietatis exercitia peregerint, sanctissimus D. N. Pius Pp X aliquot Indulgentias concedere dignaretur. Sanctitas vero Sua, per facultates infrascripto Cardinali supremæ S. Congregationis S. Officii Secretario impertitas, benigne has preces suscepit, ac sequentes Indulgentias, defunctis quoque applicabiles, elargitus est : Indulgentiam trecentorum dierum, singulis prædicti mensis diebus, si corde saltem contriti christifideles, quæ supra dicta sunt, pia opera exercuerint ; Indulgentiam plenariam semel eo mense lucrandam, si præterea ad sacramenta Confessionis et SSmæ Eucharistiæ devote accesserint, aliquam ecclesiam vel publicum sacellum visitaverint, et ad mentem Summi Pontificis oraverint. Præsenti in perpetuum valituro, absque ulla Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

M. Card. RAMPOLLA.

L. ✠ S.

✝ D. Archiep. Seleucien., *Ads. S. O.*

S. CONGREGATIO DE RELIGIOSIS

DÉCRET

sur les confessions des Moniales et des Sœurs.

(*Acta Ap. Sedis*, Vol. V, page 159.)

Comme jusqu'à ce jour, de nombreuses lois ont été promulguées pour régler, d'après leur objet et les circonstances, les confessions sacramentelles des Moniales et des Sœurs, il a paru bon, après les avoir en partie modifiées et logiquement coordonnées, de les réunir en un Décret, dont voici la teneur :

I. Chaque communauté de Moniales et de Sœurs aura, en règle générale, un seul confesseur ordinaire, à moins que le grand nombre des Sœurs ou quelque autre juste motif n'oblige à en donner un second ou même plusieurs autres.

II. Le confesseur ordinaire, en règle générale, n'exercera pas cette charge au delà de trois ans. Néanmoins l'Evêque ou l'Ordinaire pourra le confirmer

DECRETUM

De Monialium et Sororum confessionibus.

(*Acta Ap. Sedis*, Vol. V, pag. 62.)

Cum de sacramentalibus Monialium et Sororum confessionibus moderandis plures ad hunc diem, ex re et ex tempore, jussæ sint leges, eas, aliqua ex parte immutatas et apte dispositas, visum est in unum colligere Decretum, prout sequitur :

1. Unicuique religiosæ communitati tum Monialium tum Sororum, regulariter, unus dumtaxat detur Confessarius ordinarius : nisi ob magnum ipsarum numerum, vel aliam justam causam, alterum vel plures dari oporteat.

2. Confessarius ordinarius, regulariter, non ultra triennium in hoc munere permaneat. Episcopus tamen seu Ordinarius eum ad secundum, immo etiam ad ter-

tium triennium confirmare poterit :

a) si ob sacerdotum ad hoc officium idoneorum penuriam aliter providere nequeat ; vel

b) si major Religiosarum pars, earum quoque quæ in aliis negotiis jus non habent ferendi suffragium, in ejusdem Confessarii confirmationem, per secreta suffragia, convenerit ; dissentientibus tamen, si velint, aliter providendum erit.

3. Pluries in anno, unicuique religiosæ communitati detur Confessarius extraordinarius, ad quem omnes Religiosæ accedant oportet, saltem ut benedictionem accipiant.

4. Unicuique domui religiosæ aliquot ab Ordinario sacerdotes deputentur, quos Religiosæ in casibus particularibus, confessionis peragendæ causa, facile vocare queant.

5. Si qua Religiosa, ad animi sui quietem et majorem in via Dei progressum, aliquem specialem Confessarium vel moderatorem spiritualem postulet, erit

pour un second et même pour un troisième triennat :

a) si par suite de la pénurie de prêtres aptes à ce ministère, il ne peut y pourvoir autrement, ou

b) si la majorité des religieuses, en y comprenant celles qui dans les autres affaires n'ont pas droit de vote, s'entendent en scrutin secret, pour demander la confirmation de ce confesseur. Mais pour celles qui sont d'un avis opposé, on devra, si elles le désirent, y pourvoir d'une autre manière.

III. Plusieurs fois par an, on donnera à chaque communauté religieuse un confesseur extraordinaire, à qui toutes les religieuses devront se présenter, au moins pour recevoir sa bénédiction.

IV. L'Ordinaire désignera pour chaque maison religieuse quelques prêtres que les religieuses dans des cas particuliers puissent facilement appeler pour entendre leurs confessions.

V. Si, pour la paix de son âme ou pour un plus grand progrès dans les voies de Dieu, quelque religieuse demande un confesseur spécial, ou directeur spirituel,

l'Ordinaire le lui accordera sans difficulté ; mais il veillera à ce que cette concession n'entraîne pas d'abus et il écartera avec sagesse et prudence ceux qui se présenteraient, tout en sauvegardant la liberté de conscience.

facile ab Ordinario concedendus ; qui tamen invigilabit ne ex hac concessione abusus irrepant : quod si irrepserint, eos caute et prudenter eliminet, salva tamen conscientiæ libertate.

VI. Si la maison des religieuses est soumise à l'Ordinaire du lieu, c'est celui-ci qui choisit les confesseurs ordinaires et extraordinaires ; que si elle est soumise à un Supérieur Régulier, celui-ci devra proposer les prêtres pour l'office de confesseur à l'Ordinaire du lieu, à qui appartient de donner le pouvoir d'entendre les confessions.

6. Si Religiosarum domus Ordinario loci subjecta sit, hic eligit sacerdotes a confessionibus tum ordinarios tum extraordinarios ; si vero Superiori regulari, hic Confessarios Ordinario loci præsentet, cujus est iisdem audiendi confessiones potestatem concedere.

VII. La charge de confesseur ordinaire, ou extraordinaire, ou spécial, peut être confiée soit à des prêtres du clergé séculier, soit à des prêtres du clergé régulier, avec la permission de leur supérieur ; pourvu toutefois, dans les deux cas, qu'ils n'aient au for externe aucun pouvoir sur ces religieuses.

7. Ad munus Confessarii sive ordinarii, sive extraordinarii, sive specialis, deputari possunt sacerdotes, tum e Clero sæculari tum, de Superiorum licentia, e Clero regulari, dummodo tamen nullam habeant in easdem Religiosas in foro externo potestatem.

VIII. Que ces confesseurs, qui devront avoir quarante ans révolus, se distinguent par l'intégrité de leur vie et par leur prudence ; néan-

8. Hi Confessarii, qui annos quadraginta expleverint oportet, morum integritate et prudentia emineant ; at Ordinarius, justa de causa

et onerata ejus conscientia, ad hoc munus eligere poterit sacerdotes, qui nondum ea ætate sint, modo memoratis animi laudibus excellant.

moins, l'Ordinaire pourra, pour un motif légitime et sous sa responsabilité, choisir des prêtres plus jeunes, pourvu qu'ils aient à un haut degré les vertus indiquées.

9. Confessarius ordinarius non potest renuntiari extraordinarius, et, præter casus in articulo 2 recensitos, rursus eligi ut ordinarius, in eadem communitate, nisi post annum ab expleto munere. Extraordinarius immediate ut ordinarius eligi potest.

IX. Un confesseur ordinaire ne peut être désigné comme confesseur extraordinaire, ni, en dehors des cas énumérés à l'article 2, être de nouveau choisi comme ordinaire dans la même communauté, avant une année révolue après l'expiration de sa charge. Le confesseur extraordinaire peut être choisi immédiatement comme ordinaire.

10. Confessarii omnes sive Monialum sive Sororum, caveant ne interno vel externo communitatis regimini sese immisceant.

X. Tous les confesseurs, soit de Moniales, soit de Sœurs, se garderont bien de s'immiscer dans le gouvernement soit extérieur soit intérieur de la communauté.

11. Si qua Religiosa extraordinarium Confessarium expetat, nulli Antistitæ liceat, vel per se vel per alios, neque directe neque indirecte, petitionis rationem inquirere, petitioni verbis vel factis refragari, aut quavis ratione ostendere se id ægre ferre; quod si ita se gesserit, a proprio Ordinario moneatur; si iterum id ipsum peccaverit, ab eodem

XI. Si une religieuse demande un confesseur extraordinaire, aucune Supérieure n'a le droit d'en rechercher le motif, ni par elle-même, ni par d'autres, ni directement ni indirectement; elle ne peut s'opposer, ni par les paroles, ni par les actes, à cette demande, et ne doit en aucune manière témoigner qu'elle en éprouve de la peine. Au cas

où elle agirait ainsi, que son Ordinaire propre lui adresse une monition, et si elle venait à retomber dans cette faute, il la déposera, après avoir auparavant pris conseil de la Sacrée Congrégation des religieux.

deponatur, audita tamen prius sacra Congregatione de Religiosis.

XII. Que les religieuses ne parlent jamais entre elles des confessions de leurs compagnes ; qu'elles ne se permettent pas de critiquer celles qui se confessent à un autre que le confesseur désigné ; autrement, qu'elles soient punies par leur Supérieure ou par l'Ordinaire.

12. Omnes Religiosæ de sociarum confessionibus nullo modo inter se colloquantur, neve eas sorores carpere audeant, quæ apud alium, quam deputatum, confessionem peragant; secus ab Antistita vel ab Ordinario puniantur.

XIII. Si les confesseurs spéciaux appelés dans le monastère ou dans la maison religieuse constataient qu'aucun juste motif de nécessité ou d'utilité spirituelle ne légitime la démarche des religieuses, ils les congédieront avec prudence. On avertit aussi les religieuses de n'user de cette permission de demander un confesseur spécial, que pour le bien spirituel et le plus grand progrès dans les vertus religieuses, faisant abstraction de toute considération humaine.

13. Confessarii speciales, ad monasterium, seu domum religiosam vocati, si intelligant Religiosas nulla justa causa vel necessitatis vel utilitatis spiritualis ad ipsos accedere, eas prudenter dimittant. Monentur præterea omnes Religiosæ, ut facultate sibi concessa specialem petendi Confessarium sic utantur, ut, rationibus humanis sepositis, tantummodo spirituale bonum et majorem in religiosis virtutibus progressum intendant.

XIV. Les Moniales ou les Sœurs qui pour une raison quelconque se trouvent hors

14. Si quando Moniales aut Sorores extra propriam domum, quavis de causa,

versari contigerit, liceat iis in qualibet ecclesia vel oratorio, etiam semipublico, confessionem peragere apud quemvis Confessarium pro utroque sexu adprobatum. Antistita neque id prohibere, neque de ea re inquirere potest, ne indirecte quidem; Religiosæque nihil Antistitæ suæ referre tenentur.

15. Moniales omnes aut Religiosæ, cum graviter ægrotant, licet mortis periculum absit, quemlibet Sacerdotem ad confessiones excipiendas adprobatum arcessere possunt, eique, perdurante gravi infirmitate, quoties voluerint, confiteri.

16. Hoc Decretum servandum erit ab omnibus religiosis mulierum familiis, votorum cum sollemnium, tum simplicium, ab Oblatis aliisque piis communitatibus, quæ nullis votis obstringuntur, etiamsi Instituta sint tantum diœcesana. Obligat etiam communitates, quæ in Prælati regularis jurisdictione sunt; qui nisi fidelem observantiam hujus Decreti curet, Episcopus seu Ordinarius illius loci id agat ipse tamquam Apostolicæ Sedis Delegatus.

de leur couvent, peuvent dans n'importe quelle église ou oratoire, même semi-public, se confesser à tout prêtre approuvé pour l'un et l'autre sexe. La Supérieure ne peut ni l'empêcher, ni faire sur ce point aucune enquête, même indirecte, et les religieuses ne sont pas tenues de lui en parler.

XV. En cas de maladie grave, bien qu'il n'y ait pas danger de mort, les Moniales et toutes religieuses peuvent appeler n'importe quel prêtre approuvé, et, tant que dure la gravité de leur état, se confesser à lui aussi souvent qu'elles le voudront.

XVI. Ce Décret devra être observé par toutes les Congrégations religieuses de femmes, tant à vœux solennels qu'à vœux simples, par les Oblates et les autres pieuses communautés qui ne sont liées par aucun vœu, ne fussent-elles que des Instituts diocésains. Il oblige aussi les communautés soumises à un Prélat régulier, et si celui-ci ne veille pas à l'exacte observance de ce Décret, l'Evêque ou l'Ordinaire du lieu y pourvoira comme délégué du Siège Apostolique.

XVII. Ce Décret sera ajouté aux Règles et Constitutions de chaque famille religieuse, et lu publiquement en langue vulgaire au Chapitre de toutes les religieuses une fois par an.

C'est pourquoi les éminentissimes Pères Cardinaux de la Sacrée Congrégation des religieux, ayant donné leur suffrage dans l'assemblée plénière tenue au Vatican le 31 janvier 1913, notre Très Saint-Père le Pape Pie X, sur le rapport du Secrétaire soussigné, a daigné approuver et confirmer entièrement ce Décret, prescrivant de le publier, et ordonnant à tous les intéressés de l'observer fidèlement à l'avenir.

Nonobstant toutes choses contraires, même dignes de mention spéciale et particulière.

Donné à Rome, de la Secrétairerie de la Sacrée Congrégation des religieux, le 3 février 1913.

Fr. J. C. Card. VIVES,
Préfet.

L. † S.

† DONATUS, Arch. d'Éphèse,
Secrétaire.

17. Hoc Decretum Regulis et Constitutionibus uniuscujusque religiosæ familiæ addendum erit, et publice legendum lingua vulgari in Capitulo omnium Religiosarum, semel in anno.

Itaque prærogatis Emis Patribus Cardinalibus sacræ Congregationis de Religiosis in plenario cœtu ad Vaticanum habito die 31 mensis januarii anno 1913, sanctissimus Dominus noster Pius PP. X, referente infra scripto Secretario, hoc Decretum in omnibus adprobare et confirmare dignatus est, et mandare ut in lucem edatur, et ab omnibus ad quos spectat, in posterum apprime servetur.

Contrariis non obstantibus quibuscumque, etiam speciali et individua mentione dignis.

Datum Romæ, ex Secretaria sacræ Congregationis de Religiosis, die 3 mensis februarii anno 1913.

Fr. I. C. Card. VIVES,
Præfectus.

L. † S.

† Donatus, Archiep.
Ephesinus, *Secretarius.*

BIBLIOGRAPHIE

« LE BON PÈRE REY »

Le Chanoine E. Thiriet (1), dont les talents et le dévouement sont admirables, écrit dans sa *Bonne Nouvelle*, au sujet de la vie du bon Père Rey, un article que les « Missions » sont heureuses de reproduire.

Il serait superflu de recommander à nos lecteurs les Œuvres d'Apostolat et les ouvrages du Chanoine Thiriet, encore que la justice et la reconnaissance — pour ne parler que de ces vertus — nous en fassent un devoir.

Le premier chapelain de Montmartre.

Avez-vous admiré, au Musée du Louvre, les magnifiques chefs-d'œuvre du génie de l'homme ?

Parmi les merveilles étalées sous ses yeux, il en est qui retiennent le visiteur dans l'attitude d'une muette contemplation. Volontiers il s'attarderait de longues heures à jouir du spectacle de cette vivante harmonie qui fascine son regard et dilate son cœur.

Une impression analogue envahit le lecteur de l'hagiographie contemporaine. Dieu soit béni d'avoir donné à notre époque de sotte incrédulité une pléiade de saints personnages dont la vie et les œuvres constituent la plus éloquente apologie du catholicisme !

Au premier rang des nobles existences vouées à l'apostolat apparaît celle du « Premier Chapelain de Montmartre ». Son souvenir, comme un précieux parfum, embaume encore aujourd'hui les divers théâtres témoins des ardeurs de son zèle.

Il faut lire le récit de cette féconde carrière sacerdotale,

(1) M. le Chanoine Thiriet, Directeur de la *Bonne Nouvelle*, 15, rue du Louvre, Paris (Ier).

dont la trame se dessine nettement sous la plume d'un brillant écrivain (1).

S'il vous plaît de parcourir ce livre qui raconte la vie, les travaux et les vertus du « bon Père Rey », vous subirez à votre insu le charme qui s'en dégage.

Est-ce sympathie pour l'auteur ? Est-ce admiration pour son héros ?.. J'avoue que j'ai trouvé dans ce volume autre chose qu' « une collection de souvenirs et de récits parfaitement authentiques » ; il m'a procuré la satisfaction qu'on éprouve à lier conversation avec une élite. Au contact de belles intelligence et de grands cœurs, l'âme s'élève sans effort vers l'idéal. On se meut à l'aise dans le rayonnement de la splendeur du vrai.

Le lecteur saura gré au R. P. Baffie d'avoir esquissé, en un puissant relief, la sympathique physionomie du bon Père Rey.

Aurait-il pu faire autrement, celui dont l'esprit juste et clair saisit les moindres nuances d'un portrait et dont la plume exercée décrit avec précision les linéaments d'un caractère ?

Oui, ce sont bien les traits de « l'apôtre du Sacré-Cœur » : c'est le gracieux adolescent de Notre-Dame des Lumières, l'enfant privilégié de Marie, le pieux lévite de Marseille ; c'est le prêcheur inlassable, le missionnaire au verbe de feu, l'élu de Dieu pour les grandes œuvres de Saint-Martin de Tours, de Montmartre, de Pontmain... Par-dessus tout, c'est le bon Père Rey, tel que nous l'avons connu, doux, affable, généreux jusqu'à l'excès, dévoué jusqu'au sacrifice, incapable de soupçonner chez les autres des desseins obliques, tant la droiture de ses sentiments et la franchise de son caractère élevaient son âme au-dessus des vulgarités d'ici-bas.

Un aimable sourire reflétait constamment sur ses lèvres, même aux heures d'épreuve, l'attirante bonté d'une inépuisable tendresse. Ce dernier mot ne saurait paraître excessif pour qui se rappelle que la charité du Père Rey avait sa source dans les profondeurs d'une solide piété.

(1) *Le Bon Père Laurent-Achille Rey*, par le R. P. Baffie. 1 vol. in-12. — Librairie S.-Paul, 6, rue Cassette, Paris.

***

Mais, voici que ce beau livre est pour nous une révélation. Quelle histoire attachante que celle de cette Famille religieuse, née sous le ciel de Provence il y a un siècle à peine, et qui a donné à l'Eglise une telle lignée d'hommes éminents!..

L'auteur les fait évoluer sous nos yeux en un vivant cinématographe. Depuis l'imposante figure de Mgr de Mazenod, le vénérable fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, jusqu'à l'humble silhouette d'un frère convers employé aux soins du ménage, nous voyons se succéder, le long du chemin parcouru par le « Premier Chapelain de Montmartre », toute une phalange de saints Religieux, ses auxiliaires et ses émules, ses supérieurs ou ses subordonnés, animés les uns et les autres du même esprit, favorisés des mêmes élans, entraînés dans une même atmosphère de vie intense et d'admirable dévouement pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

C'est là, croyons-nous, ce qui donne à l'ouvrage un heureux cachet d'actualité. Nous avons tant besoin d'édification et de réconfort !

Les exemples de nos aînés dans les sillons de l'apostolat, leur action persévérante en dépit des difficultés, leurs triomphes sur le mal et les malfaiteurs, serviront, sans nul doute, à relever les courages abattus. Ils nous aideront à poursuivre vaillamment notre tâche, le regard en haut, ne comptant que sur Dieu seul.

On suit avec un réel intérêt le développement rapide de cette Congrégation qui n'avait que vingt-huit ans d'existence, lorsque le jeune Achille Rey fut admis au *Juniorat* de Notre-Dame des Lumières. Fondée en 1840 par Mgr de Mazenod, cette Ecole Apostolique devança de vingt-cinq années celle que le P. de Foresta, S. J., établit à Avignon en 1865.

Comme le P. Rey, d'intrépides missionnaires Oblats, disséminés aujourd'hui dans les cinq parties du monde, sont sortis de ce *Juniorat* de Notre-Dame des Lumières.

Aussi bien, l'ancien *Junioriste,* il nous plaît de le constater, se montra-t-il, toute sa vie, le protecteur et le soutien de ces « Pépinières » de vocations religieuses et apostoliques.

Ajouterai-je qu'il en fut le martyr ?

Ses chères « Ecoles », objet constant de sa « maternelle » sollicitude, des « misérables » les ont saccagées.

Ils ont dispersé à tous les horizons, comme une frêle couvée, « ses pauvres petits » devenus peut-être la proie de « la bête infernale ».

Il pleure et ne veut pas être consolé parce qu'ils ne sont plus.

Proscrit lui-même, de cette terre d'exil où il va mourir, quelques jours avant de rendre son âme à Dieu, il écrit une dernière lettre à sa sœur Cécilia :

« ... Le poids de l'épreuve, ajouté à celui de mes 83 années, m'avertit que la fin approche... Tu me parles d'un pèlerinage à Notre-Dame des Lumières... Oui, ce me serait une grande consolation, avant de mourir, de faire une dernière visite à ce sanctuaire bien-aimé, berceau de ma vie religieuse... Mais !... Du moins je me transporte souvent en esprit aux pieds de ma sainte Protectrice que j'aime toujours de tout mon cœur d'Oblat de Marie Immaculée... »

Puisse l'exemple de ce courageux athlète susciter parmi la jeunesse une légion d'apôtres de l'Evangile et nous redonner à tous une flambée d'enthousiasme !

Edm. Thiriet.

Nihil Obstat.

Romæ, 1ª Septembris 1913.

† A. Dontenwill, O. M. I.,
Arch. Ptol., Sup. Gen.

Publié avec la permission de l'autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 6336,9,13.

4 35

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 204. — Décembre 1913.



PROVINCE DU CANADA

Rapport sur la Maison de St-Pierre de Montréal

(Suite du N° de septembre 1913, page 300.)

II. — Les événements principaux.

(Suite.)

L'année 1899 nous apporte divers faits à noter. Le jour de l'Ascension a lieu dans notre église la première communion. C'est la première fois que cette cérémonie a lieu dans l'église Saint-Pierre. Nous avions été dans l'impossibilité de la faire jusque-là, puisque M. le curé de la paroisse Sainte-Brigide, sur le territoire de laquelle notre chapelle publique avait fini par se trouver classée, s'y était toujours fortement opposé. Le Révérend Père Supérieur, toutefois, en présence de l'accueil glacial que ce prêtre faisait aux enfants de notre faubourg lors de leur première communion, finit par se résoudre à ne plus les envoyer chez lui. Cette mesure

fut ratifiée par Mgr de Montréal qui, s'il ne vint pas immédiatement confirmer à l'église Saint-Pierre, y vint du moins l'année suivante et avant même que notre chapelle publique fût érigée en paroisse.

Dans le même mois, c'est-à-dire au mois de mai 1899, le Révérend Père Supérieur sollicitait une entrevue de Monseigneur l'Archevêque pour lui faire connaître un projet de Mlle de la Rousselière. Cette sainte fille, qui voulait devenir Carmélite, avait fait construire depuis peu à la Pointe-aux-Trembles, sur une propriété qu'elle avait acquise à cette fin, une petite église appelée Chapelle de la Réparation, avec un chemin de croix, et en avait fait un pèlerinage assez fréquenté. Avant de quitter pour toujours Montréal, elle voulait laisser son œuvre entre bonnes mains. Elle proposa aux Oblats de Montréal de s'installer sur cette propriété, qui aurait pu leur tenir lieu en même temps de maison de campagne durant la belle saison, sans autres charges, je crois, que de pourvoir à la desserte du sanctuaire, à son entretien et à celui des autres constructions. Le vénéré prélat nous fit remarquer que ces conditions étaient encore assez onéreuses et qu'il y avait lieu de craindre que le concours des fidèles en ce lieu de pèlerinage ne diminuât d'année en année. Bref, on se rangea à l'avis de Monseigneur, et la transaction ne fut pas acceptée.

C'est au cours de cette même entrevue que Monseigneur de Montréal eut l'amabilité de nous prévenir qu'il avait l'intention de donner une paroisse aux Pères Oblats ; et qu'il n'attendait, pour le faire, que le moment favorable. Les circonstances faisaient d'ailleurs prévoir que ce moment pourrait arriver dans quelques semaines ou dans quelques mois. « Dès que le curé actuel de Sainte-Brigide disparaîtra, nous dit Sa Grandeur, je diviserai cette paroisse avant de nommer le nouveau curé. » Il va sans dire que cette déclaration si explicite fut bien accueillie de tous et, en particulier, du Révérend Père Supérieur.

Nous trouverons, dans le cours de cette année, de l'inédit. Le R. P. Jodoin, provincial, nous avait quittés déjà pour faire la première visite régulière de la résidence d'Albany, sur la baie James, mission fondée en 1891 et qui aurait reçu un peu plus souvent d'augustes visiteurs, n'eût été la distance et la difficulté des communications ! Mais continuons. Le 4 octobre, on chante dans notre chapelle publique le premier service de sépulture. On se demandera peut-être : « Comment se fait-il que nous n'en ayons pas encore fait célébrer dans notre chapelle puisqu'elle est publique ? » C'était par prudence. Nous préférions ne pas faire connaître à nos fidèles certains privilèges que le droit reconnaît, de peur de nous créer des antipathies et de retarder ainsi l'érection de notre future paroisse. Il est incontestable que nous avions sacrifié, chaque année, pour le bien de la paix, une source de revenus légitimes. Et cependant, on ne semblait guère nous en savoir gré. Nos ménagements n'ayant eu pour résultat que de faire ressortir l'attitude défiante et hostile qu'on montrait à notre endroit, il y eut changement de direction, mais pas pour longtemps puisque la chapelle publique était à la veille de devenir église paroissiale.

L'année 1899 se termine par une grande mission que Monseigneur fait prêcher dans toutes les paroisses de Montréal à l'occasion du jubilé. Sa Grandeur avait convoqué les missionnaires à la cathédrale, le 26 novembre, pour leur donner leurs pouvoirs et les bénir. Plusieurs de nos pères prirent part aux travaux de cette mission. Ce furent les RR. PP. Dozois Joseph, Deguère, Guertin, Frigon, Valiquette, Laganière, missionnaires attitrés de la province du Canada, les seuls qu'elle ait eus à cette époque. Il est certain que plusieurs autres Pères de Montréal leur furent adjoints par intervalles comme compagnons, encore que je ne puisse préciser les détails ni indiquer non plus quelles furent les diverses paroisses que nos Pères eurent à évangéliser durant ces quatre semaines de prédication.

Je passe à 1900. Une nouveauté encore. Je lis dans la Chronique que les femmes de la paroisse ont largement profité de leur privilège de fin de siècle, d'entendre la messe de minuit. Jamais, en effet, elles n'avaient été admises à la messe de minuit de Noël, cette messe étant destinée à la communion générale de nos hommes qui faisaient leur retraite. La présence des femmes fit que l'affluence fut énorme, et que, pour s'approcher de la sainte Table, on eut les plus grandes difficultés. Toutefois il n'était plus possible d'exclure les femmes de la messe de minuit et, pour ne pas leur déplaire, on dut reporter la retraite des hommes à une autre date.

Avant cette messe de minuit, avait eu lieu à la salle de l'école une réunion pour tous les citoyens du faubourg. De temps immémorial, pourrait-on dire, les gens du faubourg Québec avaient la coutume de présenter, ce soir-là, aux Pères, un cadeau dit « offrande de l'Enfant Jésus » pour les services spirituels que les Pères procurent à la population. Ce n'était pas ordinairement une offrande de grande valeur ; c'était tout de même un appoint appréciable pour des prêtres qui n'avaient, pour subsister, que les recettes de leur chapelle publique. Aussi cette offrande était-elle acceptée avec reconnaissance et donnait-elle lieu à une fête de famille bien cordiale. Ce fut la dernière réunion de ce genre, car, l'année suivante, ces contributions volontaires devaient faire place à la dîme paroissiale.

Pour ne pas trop m'attarder, je ne signalerai qu'en passant la visite de Mgr Diomède Falconio, délégué apostolique au Canada. Ce fut le 20 mars. Un mois plus tard, sur la demande de Monseigneur de Montréal, le Révérend Père Provincial crut devoir assumer la direction des Sœurs de la Miséricorde. Ce fut une mission de confiance que Monseigneur l'Archevêque donnait à notre provincial et à notre communauté, car les affaires de cette communauté n'étaient point prospères. Tant au point de vue matériel qu'au point de vue spirituel, nous sûmes faire les sacrifices qu'on

attendait de nous, et depuis ce temps, on a vu se succéder à la Miséricorde les Révérends Pères Jodoin, Perdereau et Bernier. Nous desservons encore cette chapellenie.

Enfin, voici venir le jour de l'érection de notre chapelle publique en église paroissiale avec la délimitation de son territoire propre. Celui-ci s'étendait du fleuve Saint-Laurent au milieu de la rue de Montigny, d'un côté ; du milieu de la rue Panet au milieu de la rue Aucherat, de l'autre. Nous avions demandé davantage, mais Monseigneur se contenta de nous faire espérer la cession, dans un avenir prochain, de deux rues voisines qui appartenaient alors à la paroisse Saint-Jacques desservie par les Messieurs de Saint-Sulpice. C'est ce qui arriva, en effet, à Pâques 1904. Le décret érigeant la paroisse Saint-Pierre fut lu au prône le 14 octobre 1900. Ensuite, le Révérend Père provincial fit une courte instruction sur les devoirs d'un bon paroissien. Les jours suivants, se fit la première visite paroissiale dans les limites qui nous étaient tracées. Nous y trouvâmes à peu près 1.600 familles et 7.000 âmes. Plus tard, après l'agrandissement, le recensement paroissial de 1904 nous donne 8.600 âmes. En somme, c'était mieux qu'auparavant, mais ce n'était pas ce qu'on pourrait appeler une paroisse populeuse, au moins dans une ville. Depuis ce temps, les limites de notre paroisse ont été sensiblement modifiées par les acquisitions du Pacifique Canadien et les démolitions qui en sont résultées, mais, le chiffre de notre population se maintient à peu près tel qu'il était en 1904. Comment cela se fait-il ? C'est que quantité de taudis ont fait place à des habitations plus vastes et plus hautes. Il est à souhaiter que ces bicoques disparaissent toutes au plus vite : nous nous en trouverons mieux à tous points de vue. Pour le moment, nous ne percevons pas la moitié des dîmes qui nous seraient dues d'après les ordonnances épiscopales. Et nous ne pouvons guère faire autre chose que de rappeler à nos gens leur obligation de contribuer aux

frais du culte et au soutien de leur clergé. Nous ne sommes pas sûrs d'être entendus toujours.

Le 18 décembre 1900, la chronique enregistre le décès du Fr. convers Joseph Antoine Talbot. Longtemps il s'était occupé de notre sacristie, et on sait avec quel goût et quelle activité. Pour tout dire, c'était un sacristain accompli. Dieu exigea de lui d'autres sacrifices, et une paralysie l'avait frappé depuis plus de 5 ans avant son départ pour un monde meilleur. Ce bon Frère continua à nous édifier par sa piété et sa résignation pendant sa maladie, comme il l'avait fait en bonne santé dans ses fonctions de sacristain. Ses funérailles eurent lieu le 20 décembre 1900.

L'année 1901 est marquée par la première visite de l'Archevêque de Montréal à sa nouvelle paroisse Saint-Pierre; par l'arrivée du R. P. Tatin pour la visite des provinces du Canada et des Etats-Unis, et par l'installation du R. P. Drouet, le 29 août, comme supérieur de la maison de Saint-Pierre. Le R. P. Legault, son prédécesseur, devenait missionnaire attaché à la maison de Montréal.

Nous arrivons ici à une période pendant laquelle le Codex a été négligé ou, en tout cas, il n'est plus tout à fait ce qu'il devrait être. Aussi, est-il difficile d'y trouver quelques renseignements. En 1902, a lieu la célébration du 25e anniversaire de notre société de tempérance. Ce fut une très belle fête. En 1903, au jour de la saint Jean-Baptiste, fut solennisé le 50e anniversaire de la bénédiction de cette église. A cette occasion, le Révérend Père Supérieur avait demandé aux fidèles de lui faire don d'un beau tapis pour le sanctuaire. Ce tapis, disait-il, devait servir seulement les jours de fête et, après le centenaire, il serait utilisé les jours de semaine. Il l'obtint tel qu'il l'avait souhaité de la générosité de nos paroissiens.

Quelques jours plus tard nous arrivèrent de France cinq

Pères et un Frère convers, chassés de leurs maisons par l'odieuse loi de 1901. Sur ce nombre, quatre Pères avaient leur obédience pour la province du Canada. Le P. Lelièvre fut envoyé à Québec ; le P. Prod'homme au Cap de la Madeleine dont un groupe de nos missionnaires avait été prendre possession l'année précédente. Un autre Père, chargé d'écrire la vie de Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, nous quitta pour nous revenir bientôt et veiller à la publication de cet ouvrage qui nous fit tant d'honneur. La maison de Montréal garda comme missionnaires les deux autres Pères qui nous donnèrent un concours précieux jusqu'à ce que leur santé ne leur permît plus de séjourner ici.

Au mois d'octobre suivant, l'administration de la province du Canada passe en d'autres mains ; c'est le R. Père Servule Dozois, aujourd'hui premier Assistant général, qui en devient le titulaire. Mais déjà le Chapitre général s'annonce. Le Révérend Père provincial part pour le chapitre et ne nous revint pas, puisqu'il fut élu assistant général par le chapitre de 1904. Universellement regretté, il l'a été surtout à Saint-Pierre de Montréal, sa résidence.

Au R. P. Servule Dozois succéda, dans la charge de provincial, le R. P. Tourangeau, alors supérieur à Saint-Sauveur de Québec. Cette nomination, nous dit la chronique, prit effet à partir du 14 octobre 1904, époque où le R. Père Jodoin, vice-provincial, la promulgua dans la forme prescrite par nos Constitutions. Le même jour, eut lieu l'installation du R. P. Jodoin, comme supérieur de la maison et curé de la paroisse Saint-Pierre de Montréal.

Nous ne voyons plus rien de saillant jusqu'au 8 décembre, cinquantième anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Ce cinquantenaire fut célébré avec une pompe et une piété extraordinaires. Nous y avions préparé nos fidèles par un Triduum solennel. Presque tout le monde voulait communier le 8 décembre. Aussi

les confessions furent-elles tellement nombreuses que chacun des Pères dut confesser 300 personnes la veille de ce jour. Pourtant, on y avait déjà pensé les jours précédents, et un bon nombre de personnes avaient répondu à notre appel. Nombre de conversions furent enregistrées, de faveurs obtenues. La sainte Vierge nous prouva, une fois de plus, sa puissance et son maternel amour.

L'année 1905 se passe d'une manière assez terne. A noter seulement la mort et les funérailles du R. P. Joiada Forget-Despatis. Le Père mourut dans notre communauté avant de pouvoir se rendre à sa nouvelle obédience de Saint-Sauveur. C'était un des rares Oblats sortis du faubourg Québec. Revenu du Texas avec une santé bien délabrée, il ne put supporter les rigueurs de notre hiver.

En été, les Pères de Montréal continuèrent à prendre à tour de rôle quelque repos ou, si l'on veut, de petites vacances, comme ils avaient commencé à le faire l'année précédente. Ils n'étaient pas sans en avoir grand besoin et déjà le R. Père Legault avait songé en 1899 à leur en ménager l'opportunité, mais il fallut attendre jusqu'en 1904 que les circonstances permissent de réaliser ce projet. Depuis, l'usage est devenu traditionnel et nous avons acheté à l'île Perrot une petite propriété qui répond parfaitement à ce but. La transaction se fit en 1906, mais la maison ne fut construite qu'au printemps suivant.

A l'automne de 1907, le R. P. J. Dozois, autrefois missionnaire à Montréal avant de prendre la cure du Cap de la Madeleine, vient habiter parmi nous en qualité de provincial. Le R. P. Tourangeau, provincial sortant, va prendre la place laissée vide par le départ du R. P. J. Dozois et devient ainsi supérieur et curé du Cap de la Madeleine.

Quelques mois auparavant, deux de nos missionnaires, les RR. PP. O. Allard et Arthur Guertin, avaient été détachés de Montréal pour aller fonder à Québec un nouveau

centre de missions. Cette œuvre avait déjà existé à Saint-Sauveur, elle avait dû être abandonnée faute d'un personnel suffisant.

Deux ans s'écoulent et n'apportent guère de changements notables chez nous. Le 17 août 1909, toutefois, le R. Père Georget, missionnaire à Saint-Pierre depuis sept ans, est nommé supérieur de Mattawa.

Puis, c'est le concile plénier de Québec qui convoque à ses séances le Révérend Père Provincial et le Révérend Père Supérieur, celui-ci en qualité de délégué de Mgr Breynat, O. M. I., vicaire apostolique du Mackenzie. Ils nous reviennent au commencement de novembre, tout pénétrés de ce qu'ils ont vu et entendu. Pendant l'absence des Révérends Pères Supérieurs, les Pères qui restaient redoublaient de zèle. Sous la direction éclairée du R. P. Perdereau, ils attiraient à l'église, tous les soirs d'octobre, un concours de peuple tel qu'il n'y avait pas de places disponibles. Jamais ne s'était vu à Saint-Pierre tant de persévérance dans les saints exercices de piété.

Nous voici en l'année 1910. Cette année est pour nous une de celles qu'il est difficile d'oublier. Dans 30 ou 50 ans d'ici, peu importe, les anciens de Saint-Pierre rediront que 1910 a été l'année de la visite de leur illustrissime Supérieur général, Mgr Dontenwill, et celle du XXI[e] congrès eucharistique de Montréal.

La visite du Très Révérend Père Supérieur général, nous l'eûmes à deux reprises, mais plus particulièrement le 7 et le 8 mai. Le 7, Monseigneur donna la confirmation à nos chers enfants de la première communion. Le 8, il chanta la grand'messe pontificale, et notre population, sur l'avis qui lui en avait été donné, y accourut en foule. Le soir de ce jour, les notables de la paroisse vinrent offrir à Monseigneur le Supérieur général l'hommage de leurs respects. Ils lui protestèrent en même temps de la vive sympathie qu'ils

avaient pour leurs pasteurs, ses fils spirituels en Jésus-Christ et en Marie Immaculée. Monseigneur en fut charmé, et il leur exprima toute sa gratitude pour les bonnes paroles qu'il avait entendues en cette soirée intime.

On sait que le XXIe Congrès eucharistique international se tint à Montréal au mois de septembre 1910. Préparé de longue main par toute une élite de prêtres et de laïques dévoués, il dépassa cependant toutes les espérances. Ce Congrès a contribué grandement à faire connaître au dehors le Canada catholique et à ranimer au dedans, au cœur des villes surtout, les sentiments de foi et de piété qu'avaient nos ancêtres. Il est fini, mais l'impression en demeure profonde, ineffaçable, chez nous et chez nos frères séparés.

(*A suivre.*) T. Blanchard, *O. M. I.*

PROVINCE D'ALLEMAGNE

Rapport sur la Maison de Strasbourg.

Par le R. P. A. Loos, Supérieur.

Le premier rapport sur la maison de Strasbourg figure dans le numéro 191 de nos « Missions ». Il embrasse les deux premières années de notre fondation.

Depuis lors se sont écoulées trois nouvelles années, dont je voudrais donner un court aperçu, au moment de quitter un asile aimé entre tous, pour transporter mes pénates à Neunkirch, pèlerinage de la Sainte Vierge, confié par l'évêché de Strasbourg aux soins de notre chère Congrégation.

Ces trois années étaient surtout des années de transformation et de développement.

***

Je dis de transformation, en ce sens que le but primitif de notre maison d'études fut en bonne partie modifié.

Il s'agissait bien encore pour nos jeunes Pères d'assister aux cours de l'Université, soit pour prendre leurs grades, soit pour étendre le cercle de leurs connaissances, mais uniquement dans les branches profanes. Le vent du modernisme soufflant un peu de tous côtés et atteignant trop facilement certaines sphères, nos Supérieurs majeurs jugèrent prudent de ne laisser fréquenter à nos Oblats que les cours de théologie des Universités pontificales. A partir de ce moment nos Pères ne furent plus auditeurs des leçons théologiques. Par suite, on renonça de même à envoyer à Strasbourg de jeunes Pères, qui avaient déjà été dans le ministère et qui devaient dans notre maison se retremper dans l'esprit religieux et dans la science de la théologie.

Les Pères destinés à compléter leurs connaissances dans les matières profanes continuèrent, comme par le passé, à fréquenter l'*Alma Mater*. Je me permets de citer leurs noms. Ce sont :

Les révérends Pères Steinhœuser et Winkelmann, qui passèrent brillamment leur baccalauréat et qui tous deux furent depuis adjugés comme professeurs au juniorat de Saint-Charles.

Le Révérend Père Fuchs, qui, après cinq années de préparation, vient de subir, avec succès, son examen d'état.

Le Révérend Père Schuchart, qui, après des services fort appréciés, rendus pendant quinze ans au juniorat de Saint-Charles, resta parmi nous un semestre, pour voler ensuite à la conquête des âmes dans notre maison de missionnaires d'Engelport.

Le Révérend Père Schœffer, également un vétéran de l'enseignement à Saint-Charles, qu'il regagna après un an

de séjour à Strasbourg, où il se distingua par une assiduité aux cours universitaires, de tout point exemplaire.

Le Révérend Père Metzinger, qui, après son stage comme Supérieur de Saint-Charles, venait se livrer pendant une année à des études favorites, tout en refaisant une santé quelque peu ébranlée.

Le Révérend Père Kaltenbach, qui sut allier la vie contemplative de l'étudiant à la vie active du missionnaire, qu'il finit par embrasser complètement.

Le Révérend Père Haim, qui, après trois ans de séjour à Strasbourg, fut envoyé par le Révérend Père Provincial en Moravie, pour qu'il se préparât à sa mission future dans ce pays.

Le Révérend Père Breitenstein, pour qui l'Université n'était qu'une pierre d'attente, vu que la direction des études de notre futur juniorat devait lui être confiée.

Il y a tout lieu d'espérer que le niveau intellectuel et scientifique de la Province n'aura qu'à gagner à ces études supérieures, auxquelles se livrent nos Pères. J'ajoute cependant, que ce but premier de notre maison finira par céder complètement le pas aux buts nouveaux qui se sont présentés, par suite du développement de notre fondation. Ce développement consiste en ce que notre maison comprend depuis quelques années des missionnaires, et a été dotée récemment d'un juniorat.



Dès le début, nous avions l'intention bien arrêtée d'avoir, à côté de nos Pères étudiants, un certain groupe de bons missionnaires, et, dans nos négociations premières, nous ne nous en cachions pas. Tout au contraire, nous faisions bien ressortir ce point. Malgré nos instances réitérées, nous ne pouvions y aboutir. On nous conseilla de ne pas trop nous avancer, et de nous borner à avoir simplement une maison d'études, de peur de voir échouer toute l'affaire.

Cependant cette existence précaire était loin de nous contenter. Le désir de coopérer au salut des âmes par des missions données soit en Alsace, soit dans les diocèses avoisinants, nous poursuivait sans cesse. De temps en temps nous faisions part de ce désir aux autorités compétentes. La réponse invariable était que le moment n'était pas encore venu. Enfin, nos démarches de plus en plus multipliées, finirent par être couronnées de succès, et, du consentement de Monseigneur l'Evêque, notre maison fut placée, par décret ministériel du 15 mars 1911, sur le même pied que celle des autres religieux du pays.

Bientôt le travail s'offrit à nous abondant. Des demandes affluèrent de tous côtés. Le clergé se mit à apprécier nos Pères et à aimer notre genre. Nos missionnaires tinrent à faire honneur à notre Congrégation, et leur zèle uni à une bonne formation procura à notre maison un renom justement mérité. A n'en pas douter, ce renom ira grandissant d'année en année, et nous assurera une belle place au nombre des ouvriers apostoliques de la région.

Les Pères qui jusqu'ici ont vaqué à l'œuvre des missions sont les suivants :

Le Révérend Père Supérieur, qui, comme de juste, doit donner l'exemple en tout.

Le Révérend Père Knapp, dont les travaux nous ont acquis bien des connaissances et bien des sympathies au Grand Duché de Bade.

Le Révérend Père Hagen, dont l'apostolat opère un grand bien.

Le Révérend Père Schmidt, qu'on aime à entendre toujours à nouveau.

Le Révérend Père Eyerund, recrue récente pour notre maison, et des plus précieuses.

Le Révérend Père Kaltenbach, dont la parole claire et incisive est fort appréciée.

Outre ces missionnaires attitrés, le Révérend Père Kieffer, économe, et le Révérend Père Allmang, bibliothécaire, ainsi

que les Révérends Pères professeurs s'empressent d'accepter des prédications détachées. C'est du reste une bonne diversion à leurs occupations quelque peu monotones.

Une énumération succincte des travaux sera la meilleure démonstration du zèle de nos Pères. Tous ensemble ont à leur actif :

Missions	27
Renouvellements de mission	6
Octaves	6
Retraites pascales	7
Retraites d'hommes ou de jeunes gens	9
Retraites de conscrits	2
Retraites de dames ou de demoiselles	12
Retraites religieuses	5
Retraites de pensionnat	3
Retraites de première Communion	12
Triduums	21
Quarante heures	9
Sermons détachés	117
Secours passagers prêtés à messieurs les curés	83
Secours prolongés, variant de 15 jours à 4 semaines	33
Total des différents travaux	352

Cette liste assez respectable prouve que nos Pères missionnaires sont les dignes émules des apôtres de nos autres maisons.

Je puis ajouter que cette vie du dehors trouve son salutaire contrepoids dans une vie de communauté bien régulière, menée à la rentrée de chaque mission. Le travail de la cellule, l'observation du silence, la fidélité aux exercices de piété et aux différentes observances religieuses sont en honneur. Une vie de famille intense, y mêlant ses charmes réconfortants, nos bons Pères ont tout l'air d'être heureux et contents.

***

Si notre maison s'est développée, en donnant abri à des missionnaires, son développement s'est aussi fait par l'inauguration d'un Juniorat, dont le numéro 202 des « Missions » a présenté une relation détaillée.

C'est bien une œuvre providentielle, à laquelle nous ne songions guère, quand en 1908 nous vînmes nous fixer à Strasbourg. Nous savions bien que l'Alsace était une terre classique de vocations apostoliques et que les deux Congrégations du Saint-Esprit et des Missions africaines de Lyon y recrutaient l'élite de leurs sujets. Aussi, en posant le pied sur ce sol fécond, nous espérions d'attirer à nous également un certain nombre de bonnes recrues. La douce Providence a dépassé notre attente, en nous ménageant la bonne fortune de créer dans ce pays une maison de formation pour nos futurs apôtres.

Sans doute, des difficultés énormes s'opposaient à l'exécution de ce projet, des difficultés faites pour décourager jusqu'à un diplomate. Mais le Maître de la moisson, qui voulait se procurer de nouveaux ouvriers, a dirigé lui-même les cœurs, et le 5 novembre 1912, la permission ministérielle, tant désirée, était gracieusement accordée. Cependant l'ouverture solennelle et la première rentrée n'eurent lieu que le 17 avril 1913.

Une grande partie de notre domaine se trouve encore à l'usage de son ancien propriétaire, qui est en même temps pour nous un généreux bienfaiteur. Il s'ensuit que les locaux sont pour le moment assez restreints. Plus tard l'espace gagnera presque de moitié. Bien plus, dès l'automne prochain, nous disposerons d'un local assez vaste pour abriter soixante élèves. C'est que Monseigneur Jacoutot, obéissant à une haute idée, inspirée par sa foi vive, s'est proposé de nous ériger un grande chapelle. A cet effet, il a mis à notre disposition la belle somme de

25.000 francs. Ce sera un magnifique monument élevé à l'honneur de sa générosité, en même temps qu'un gage éloquent du profond intérêt qu'il porte à notre œuvre. Placée dans la première zone des fortifications, ce sera une construction en bois, mais fort gracieusement arrangée. Les travaux viennent de commencer. Par suite, la vaste salle, qui jusqu'ici nous a servi de chapelle, pourra recevoir une autre destination, et les locaux pour nos élèves en seront agrandis d'autant.

Je souhaite de tout cœur que ce juniorat ne s'arrête plus dans son essor et qu'il fournisse à la Congrégation un grand nombre de sujets bien choisis et bien formés. Je ne saurais douter de la réalisation de ce vœu. La nomination du nouveau Supérieur m'est une garantie de véritable succès. Il s'agit en effet du R. P. Metzinger, qui a fait ses preuves à Saint-Charles. Tout me porte à croire que cette œuvre importante sera entre bonnes mains, et qu'elle prospérera d'année en année.

Je tiens à constater que le personnel adjugé au juniorat a fait bonne figure dans le court laps de temps de son existence. Le R. P. Breitenstein, préfet des études, et les deux Pères professeurs Sommer et Kistner se distinguent par leur zèle, leur savoir-faire et leur bon esprit. On n'aurait guère pu mieux choisir. Sous la direction de pareils maîtres, nos 24 élèves ont déjà acquis un excellent pli, et nous satisfont par leur conduite, leur application, leur bonne tenue, aussi bien que par leur pitié. Cette dernière a sa pleine floraison dans la communion quotidienne, si chère à nos bons enfants. Chers Benjamins, croissez, comme le petit Jésus, croissez, de plus en plus, en science et en sagesse devant Dieu et devant les hommes, pour que plus tard, par vous Dieu soit glorifié et les hommes soient sauvés !

***

Ce développement de notre maison entraîne tout naturellement un surcroît de travail pour nos bons frères convers. Bien que la santé de la plupart d'entre eux ne soit pas brillante, leur bonne volonté, unie à leur dévouement, ne les fera pas rester trop au-dessous de leur tâche. Je crois pouvoir leur rendre le témoignage que, grâce à leurs soins, l'ordre et la propreté règnent dans la maison, et que les différents services ne laissent pas à désirer. Voici leurs différentes fonctions :

Le bon frère Glahn, qui, dès le berceau de sa vie religieuse, mania poêles et casseroles, a dû s'armer d'un manche de balai, qu'il conduit avec une rare dextérité. Il a de plus à sa charge la sacristie et l'ornementation de la chapelle.

A la cuisine, lui a succédé le frère Reitemeier, qui, avec le frère Seiwert, son aide, fait de son mieux pour contenter tous les goûts.

Viennent ensuite nos deux jardiniers, les frères Braun et Klingebiehl. Dans les premières années, le jardin produisait, par leurs soins, une telle abondance de légumes, que nous pûmes en alimenter le marché de la ville ; ce qui constituait un certain revenu. Tous ces légumes trouveront maintenant leur débouché dans la famille même qui a augmenté.

Le cher frère Dassen reste à ses anciens emplois de portier, de tailleur, de linger et même d'organiste. Ses services nous sont fort précieux.

Tous ces frères sont profondément pénétrés de l'esprit de leur vocation, et mènent, sous la houlette de leur préfet spirituel, le R. P. Kieffer, une vie des plus régulières. En restant toujours bien unis par les doux liens de la charité, ils couleront, à Strasbourg, d'heureux jours. Du reste, ils semblent tous s'y plaire à merveille.

C'est là une observation qui n'a pas échappé à plus d'un de nos visiteurs, dont le nombre va en augmentant.



Notre maison est, en effet, avantageusement située pour servir de pied-à-terre, surtout aux membres de la Congrégation. Strasbourg est un point central, qui est en communication directe avec Paris, Bruxelles, Berlin, Vienne et Rome.

Autant que j'ai pu apprendre, nos hôtes n'ont eu jusqu'ici qu'à se louer de notre hospitalité; c'est un encouragement à continuer nos bonnes traditions. Du reste nos prévenances, quelles qu'elles soient, partiront toujours d'un cœur heureux de recevoir des frères.

Parmi ces visiteurs, je remarque d'abord nos missionnaires des pays lointains, comme les RR. PP. Rohr et Wagner Jacques, dont les récits pittoresques sur la Colombie britannique nous ont tant intéressés.

Vinrent ensuite le R. P. Rose du Mexique et le R. P. Leduc, ce digne vétéran des missions de Saint-Albert; les RR. PP. Hoffmann et Jenn, tous deux apôtres des noirs dans le Sud de l'Afrique. L'Afrique nous envoyait aussi Mgr Delalle, le sympathique évêque de Natal.

Plusieurs membres de l'Administration Générale nous honorèrent également de leur bonne visite. C'est ainsi que nous vîmes arriver au milieu de nous, à trois reprises, le R. P. Dozois, le R. P. Scharsch et le R. P. Favier.

Une visite, aimée entre toutes, fut celle du T. R. Père Général Mgr Dontenwill, qui, par trois fois, nous gratifia d'un séjour prolongé. Sa présence parmi nous fut un charme et un réconfort.

Mgr Fritzen, évêque de Strasbourg, vint lui-même au milieu de nous, une première fois, peu après son Jubilé sacerdotal; une seconde fois, pour l'inauguration de notre juniorat. Nous ne saurions assez dire toute la bienveillance

et toute la douce bonté, qu'il nous a témoignées dans ces deux occasions.

Ce sont là les points saillants, que j'ai cru devoir relever dans la chronique de notre maison, pensant intéresser par là mes frères en religion. Ils voudront bien en retour faire à notre maison la charité d'une petite prière, pour que le Seigneur lui continue ses bénédictions et réalise entièrement sur elle ses paternels desseins.

ALPHONSE LOOS,
Supérieur, O. M. I.

Strasbourg, le 2 août 1913.

DEUXIÈME PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

RAPPORT

sur les œuvres des Pères Oblats de Marie Immaculée de la deuxième Province des Etats-Unis d'Amérique,

à la fin de 1912.

I

Les Pères Oblats qui forment la deuxième Province des Etats-Unis exercent le saint ministère dans l'Etat du Texas et au Mexique. Les Oblats ont deux résidences dans la République du Mexique : l'une à Mexico et l'autre à Metepec, dans le diocèse de Tulancingo ; le ministère s'y fait uniquement dans la langue des Mexicains. Sur les dix-huit maisons ou résidences qui sont au Texas, le ministère exclusivement en anglais ne s'exerce qu'à San Antonio, dans l'église Saint-Mary et dans la chapelle du Séminaire ;

à Del Rio, dans l'église du Sacré-Cœur, à Brownwood et à Ballinger. Dans les autres missions le ministère s'exerce surtout auprès des fidèles étrangers à la langue anglaise qui est la langue du pays.

II

Dans le Vicariat de Brownsville, aujourd'hui le diocèse de Corpus Christi, les Oblats de Marie Immaculée ont six maisons ou résidences.

1. Brownsville, fondée en 1849, compte cinq pères, qui desservent la paroisse mexicaine, les chapelles de Pointe Isabel, San Raphael, Santa Rosalia, et visitent les familles dispersées dans l'est du comté de Cameron. Population mexicaine : environ 10.000.

2. Roma, fondée en 1867, compte trois pères, qui desservent l'église de Roma, les chapelles de San Ignacio, Rendado, San Antonio Viejo, Carrizo, et Salineño, et visitent les familles dispersées dans le comté de Zapata. Population mexicaine : environ 5.000.

3. Rio Grande, fondée en 1885, compte deux Pères, qui desservent l'église de Rio Grande, les chapelles de Los Garcias, La Grulla, Habana, San Ysidro, Los Ebanos, et visitent les familles dispersées dans le comté de Starr. Population mexicaine : environ 5.000.

4. La Lomita, aujourd'hui Mission, fondée en 1899, compte trois Pères qui desservent l'église de Mission, les chapelles de Mc Allen, Hidalgo, Donna, Capote, Laguna Seca, Peñitas, et visitent les familles dispersées dans l'ouest du comté d'Hidalgo. Population mexicaine : 6.000.

5. Mercedes, fondée en 1908, compte trois Pères, qui desservent l'église de Mercedes, les chapelles de Toluca, Santa Maria, Las Rusias, Tampacuas, Arroyo Colorado, La Feria, Lyford, Harlingen, Raymondville, et visitent les familles dispersées dans l'est du comté d'Hidalgo. Population mexicaine : environ 7.000.

9. San Benito, fondée en 1911, compte deux Pères qui desservent l'église de San Benito, les chapelles de Rio Hondo, Carmen, Santa Rita, San Pedro, Ranchito, La Palma, Carrecitos, et visitent les familles dispersées dans le sud-ouest du comté de Cameron et le sud-est du comté d'Hidalgo. Population mexicaine : environ 4.000.

***

Dans le diocèse de San Antonio, les Oblats de Marie Immaculée ont huit maisons ou résidences.

1. Eagle Pass, fondée en 1884, compte trois Pères, qui desservent l'église d'Eagle Pass, les chapelles de Carrizo Springs, Olmos, Asherton, Cristal City, et visitent les familles dispersées dans les comtés de Maverick et Dimmitt. Population mexicaine : environ 6.000.

2. Saint-Mary, à San Antonio, fondée en 1884, est une paroisse exclusivement pour les Américains, c'est-à-dire pour les fidèles qui parlent la langue anglaise.

3. Sacred Heart, à Del Rio, fondée en 1899, est une paroisse exclusivement américaine.

4. Notre Dame de Guadalupe, à Del Rio, fondée en 1906, compte deux Pères, qui desservent l'église mexicaine de Del Rio, les chapelles de Chihuahua, Comstock, Sanderson, et visitent les familles dispersées dans les comtés de Val Verde, Terrell, Crockett, et Sutton. Population mexicaine : 9.000.

5. Uvalde, fondée en 1906, compte trois Pères, qui desservent l'église américaine et l'église mexicaine d'Uvalde, les chapelles de Sabinal, Batesville, et visitent les familles dispersées dans les comtés de Uvalde, Edwards, et Zavala. Population mexicaine : environ 4. 000.

6. Mason, fondée en 1906, compte deux Pères, qui desservent les chapelles de Mason, Brady, Llano, Menardville, San Saba, Fife, et visitent les familles dispersées dans les comtés de Mc Cullogh, Llano, Kimble, Menard, San Saba

et Mason. Pendant six mois de l'année il donnent leurs soins aux nombreux Mexicains qui viennent travailler dans ces régions.

7. Stanton, fondée en 1903, compte deux Pères qui desservent les chapelles de Stanton, Big Springs, Midland, Pecos, et visitent les familles dispersées dans les comtés de Martin, Ward, Howard, Midland, et Reeves. Population mexicaine : environ 7.000.

8. Le Séminaire de San Antonio, fondé en 1903, reçoit dans sa chapelle un certain nombre d'Américains qui appartiennent de fait à la paroisse de Saint-Mary.



Dans le diocèse de Dallas, les Oblats de Marie Immaculée ont trois maisons ou résidences.

1. Saint-Joseph, à Dallas, fondée en 1905, est exclusivement destinée aux Allemands, environ 100 familles. Deux Pères allemands ont la charge de cette église. Un autre Père est chargé par l'Evêque de visiter les missions où se trouvent des Mexicains. Population mexicaine confiée à ses soins : environ 15.000.

2. Brownwood, fondée en 1907, compte un Père qui évangélise les Américains des comtés de Bosque, Erath, Comanche, Stephens, Mills.

3. Ballinger, fondée en 1909, compte deux Pères, dont l'un s'occupe des Américains dans les comtés de Runnels et Coleman, et l'autre a la charge des Bohémiens de Bomarton et Seymour, dans le comté de Baylor. Population bohémienne : environ 1.500.



Dans le diocèse de Galveston, les Oblats de Marie Immaculée ont ouvert, en 1911, une maison dans le faubourg de Houston. Elle compte cinq Pères, dont un s'occupe de former une paroisse américaine dans un faubourg; un autre

s'efforce de réunir tous les Mexicains de Houston dans une église bâtie exprès pour eux ; un troisième, qui est italien, est chargé de la mission de Dickinson, qui compte 150 familles italiennes, et celle de Little York, qui en compte 90 ; un quatrième, qui est espagnol, a la charge des Mexicains qui vivent en dehors de Houston ; la population mexicaine est d'environ 10.000. Le cinquième Père est chargé des catholiques, la plupart mexicains, qui sont renfermés dans les deux pénitenciers de l'Etat : environ 500 Mexicains.



Autant que possible les Oblats tâchent de procurer aux fidèles des églises « nationales », c'est-à-dire des églises où les offices se font pour une seule nationalité. Alors tout s'organise comme dans les pays d'où viennent ces fidèles.

Pour les Américains, il y a l'église Saint-Mary et la chapelle du Séminaire à San Antonio, une église à Brownsville, une à Mission, une à Del Rio, celle de Brownwood et celle de Ballinger.

Pour les Allemands, il y a l'église Saint-Joseph à Dallas.

Pour les Bohémiens, il y a l'église de Bomarton.

Pour les Mexicains, il y a une église à Brownsville, une à Mission, une à Del Rio, celle de Mexico et celle de Metepec.

Les autres églises ou chapelles sont « mixtes », c'est-à-dire qu'elles servent pour plusieurs nationalités. Dans ces églises les instructions et les catéchismes se font dans les langues propres à chaque nationalité, et autant que possible il y a des services séparés. Les confessions sont entendues dans les langues respectives, et les Pères Oblats s'efforcent d'acquérir ces différentes langues et de s'y perfectionner.

III

Les Oblats de Marie Immaculée au Texas se sont toujours efforcés de favoriser de tout leur pouvoir l'éducation catholique de la jeunesse en ouvrant des écoles. Dès 1860 ils ont ouvert et dirigé le collège Saint-Joseph de Brownsville pour les garçons américains et mexicains des environs, pendant qu'ils aidaient les Sœurs du Verbe Incarné à maintenir leur pensionnat pour les filles américaines et mexicaines.

Dans ces dernières années, grâce à des secours providentiels qui leur sont venus, les Oblats ont ouvert à Brownsville trois écoles paroissiales, dont deux sont dirigées par les Sœurs du Verbe Incarné et la troisième par des maîtresses catholiques. Ces trois écoles donnent l'instruction à 700 enfants mexicains.

A Eagle Pass, il y a un pensionnat et une école paroissiale dirigés par les Sœurs de la Charité du Verbe Incarné, qui y donnent l'instruction à 300 enfants mexicains.

A Del Rio, les mêmes Sœurs se dévouent dans l'école paroissiale à l'enseignement de 400 enfants mexicains

A Uvalde, les Sœurs Thérésiennes, venues récemment de l'Espagne, ont déjà réuni 120 enfants mexicains dans la nouvelle école paroissiale.

A Houston, les Sœurs de la Divine Providence ont ouvert un pensionnat et ont pris charge de l'école paroissiale mexicaine; leurs élèves atteignent déjà le nombre de 200.

A Mercedes et à Mission, les Oblats ont obtenu des Commissaires des écoles que les Sœurs de la Miséricorde fassent la classe dans une école publique, fréquentée par les enfants mexicains. Elles peuvent ainsi donner une éducation catholique à près de 400 enfants.

A Roma, école enseignée par les Religieuses : 150 enfants.

Des écoles catholiques, tenues par des maîtresses catho-

liques, ont été ouvertes pour les enfants mexicains dans les Missions suivantes : San Benito, Lyford, Harlingen, Pecos, Big Springs, Los Olmos, Carrizo Springs, et Cristal City. Ces écoles donnent une éducation catholique à environ 700 enfants mexicains.

Pour attirer les Mexicains à l'église et les exciter à remplir leurs devoirs de religion, une Société a été formée à Del Rio et de là étendue aux autres Missions mexicaines ; c'est la « *Liga de Proteccion Mexicana* », Société catholique et en même temps de secours mutuel.

A Eagle Pass, à Del Rio, à Mission, on a bâti des Salles de réunion pour cette Société.

Les Confréries de l'Adoration ou « *Vela Perpetua* », du Rosaire, des Enfants de Marie, enrôlent un bon nombre de jeunes filles et de mères de famille.

IV

Afin d'assurer l'avenir de ces Missions, les Oblats se sont préoccupés du recrutement des Missionnaires pour tous ces différents ministères.

En 1903, ils ont ouvert, à San Antonio, un scolasticat ou séminaire où les jeunes religieux, tout en s'appliquant aux études philosophiques ou théologiques, peuvent apprendre les langues parlées par leurs ouailles futures et s'initier à la connaissance de leurs mœurs et coutumes.

En 1905, un juniorat ou école apostolique a ouvert ses portes à des jeunes gens de toute nationalité ; de fait, on y rencontre actuellement des Irlandais, des Italiens, des Allemands, des Bohémiens, des Espagnols ou Mexicains, recrutés en Europe et en Amérique. Tous doivent apprendre la langue espagnole parlée par la grande majorité des fidèles confiés aux soins des Oblats.

En 1909, s'ouvrait à Brownsville la Maison du noviciat pour recevoir les premiers fruits du juniorat. Maintenant

six novices se forment à la vie religieuse dans le nouveau noviciat de La Lomita, près de Mission, Texas.

Dans l'accomplissement de toutes ces œuvres, surtout dans la construction de tant de chapelles, les Oblats ont été grandement aidés depuis quatre ans par une Société qui, fondée en 1905, a déjà rendu des services très importants à la cause de l'évangélisation des pauvres Mexicains; je veux parler de la « *Catholic Church Extension Society* », dont le siège principal est à Chicago.

Je n'ai pas qualité pour parler ici des secours qui sont attribués aux Evêques des diocèses où nous nous trouvons. J'aurais à signaler l'Œuvre de la Propagation de la Foi, qui, en plus de dons plus ou moins importants, accorde au Vicaire Apostolique de Brownsville une allocation annuelle de plus de 10.000 fr., pour l'an dernier.

Récapitulation.

Diocèses	Population mexicaine desservie par O.M.I.	Eglises ou Missions	Ecoles	Elèves
Corpus Christi .	37.000	41	11	2.000
San Antonio....	26 000	20	9	1.000
Galveston......	10.000	6	2	200
Dallas..........	15.000	8		
Total...	88.000	75	22	3.200
Dallas (Allemands)	500	1	1	225
Dallas (Bohémiens)	1.500	3		
Grand total..	90.000	79	23	3.425

Fait à San Antonio, Texas, le 11 février 1913.

H.-A. Constantineau, *O. M. I.*
Provincial.

VICARIAT DU KEEWATIN

Fondation de la première mission chez les Esquimaux du Keewatin.

Par les RR. PP. Turquetil et Le Blanc.

Construction de la Maison-Chapelle.

(Suite et fin.)

N'allez pas croire cependant que ce dur travail nous accable et nous rend tristes. Au contraire ; si le tapage que nous faisions avait pu parvenir jusqu'à vous, vous auriez pu distinguer des éclats de rire et des airs normands et bretons parmi le bruit des scies et des marteaux. D'ailleurs nos ouvriers sont là pour apporter une note de gaîté dans notre travail. Toujours joyeux, toujours contents, même lorsque par mégarde le marteau s'abat sur leurs doigts, nos ouvriers travaillent avec une adresse incroyable. Que de fois, en les voyant travailler, j'ai fait la réflexion au P. Turquetil que de pareils ouvriers seraient recherchés dans la civilisation. Donnez-leur n'importe quel outil, expliquez-leur ce que vous voulez et soyez tranquille : vous pouvez être sûr que votre travail sera fait et bien fait. Ils travaillent toujours en ouvriers intelligents, voulant se rendre compte de tout et trouver le pourquoi de tout ; c'est vraiment un plaisir de travailler avec de tels hommes, qui par ailleurs sont toujours joyeux.

A la fin de cette première semaine, notre toit (avec double rangée de planches séparées par une couche de papier feutre et le tout couvert de papier goudron) était fini. Quand le

samedi soir nous pûmes voir notre maison debout, l'hymne de la reconnaissance jaillit de nos cœurs : nous avions désormais un abri en cas de mauvais temps.

Le travail était loin d'être achevé pourtant : il était à peine ébauché en comparaison de ce qui restait à faire.

Après une bonne journée de repos (le dimanche 15 septembre), nous reprenons notre travail : une deuxième rangée de planches est placée à l'extérieur avec du papier feutre entre les deux. Le vendredi tout le boisage extérieur était fini et nous pouvions songer à poser les corniches. Ce jour-là je fis un saut plus périlleux que ceux que je faisais jadis dans le parc du scolasticat. Perché sur deux caisses, hissées au sommet de notre échafaudage trop bas, j'essayais de fixer au haut d'un pignon un morceau de corniche, lorsque Chester, monté à côté de moi, me crie : « Look-out ». Mais nous étions déjà tous les deux par terre (lui dans une boîte qu'il défonce, et votre serviteur assis sur le sable), avant que j'eusse pu me rendre compte que notre échafaudage venait de nous trahir. — Aucun mal. Ce sera le seul accident qui nous arrivera pendant tous nos travaux. Il y a bien eu des coupures, des égratignures, des coups de marteau, mais cela est inhérent au métier, et à la Messe nous nous consolions d'avoir des mains un peu trop rudes en songeant que le charpentier de Nazareth ne devait pas avoir des mains plus douces à offrir à l'Enfant-Dieu.



Le samedi 21 septembre, nous mettons tout notre bois à l'abri du mauvais temps qui menace, installons notre petit poêle de cuisine, délogeons de notre tente et venons habiter notre nouveau château. Le confortable n'y est pas encore puisqu'il n'y a ni porte ni fenêtre et que le vent siffle par tous les bords ; mais enfin les oiseaux ont désormais un nid. Oh ! la bonne petite causette que nous avons faite ce soir-là auprès de notre fourneau ; et comme

le feu réjouit quand on en a été privé pendant quelque temps !

Tout en parlant, une inspiration imprévue nous vient à l'esprit : si nous disions la Messe devant les Esquimaux demain ? Les Esquimaux arrivés pour la traite des fourrures sont nombreux, mais ils vont retourner dans leur camp respectif la semaine prochaine. Si nous leur faisions comprendre, non pas ce qu'est la Messe, mais l'importance que nous donnons à la prière, par le soin que nous y apportons ?.. C'est une bonne idée, et l'impression qu'ils emporteront pourra nous aider dans notre travail d'évangélisation future.

Et malgré la fatigue, nous nous mettons au travail pour les préparatifs nécessaires. Les caisses d'ornements sont ouvertes, l'harmonium est sorti de sa boite et la belle statue du Sacré-Cœur déballée. Il s'agit de frapper les yeux et les oreilles pour leur faire comprendre un peu la grandeur des actions que nous allons faire.

Tout le fond de la maison est tapissé de couvertures rouges recouvertes de dentelles : quatre planches sur deux grands tonneaux de biscuits font la table d'autel : deux petits tonneaux à clous surmontés de planchettes forment les gradins et une petite boite rectangulaire donne l'imitation d'un tabernacle : tout cela est recouvert de draperies de toutes couleurs, de fines dentelles. Par-ci par-là on voit de beaux morceaux de soie rouge et blanche à franges d'or. Au-dessus du simili-tabernacle, la statue du Sacré-Cœur se détache sur le drapeau de soie, don des jeunes prêtres du scolasticat d'Ottawa, et est le point central de toute la décoration,

L'effet est superbe et, une fois de plus, je me convaincs qu'avec les mille riens que des personnes charitables envoient aux missionnaires on peut faire de bien belles choses. Le scolasticat de Liège, lui aussi, était représenté et bien représenté à cette première Messe publique, car c'est dans le calice remis par le R. Père Supérieur du scolasticat

que va couler le précieux Sang. Il était deux heures du matin que nous travaillions encore.



A dix heures les Esquimaux, avertis, se dirigent vers la Mission. Petits et grands, jeunes et vieux, tout le monde veut voir. Le P. Turquetil leur demande de « ramasser » leur pipe et de se découvrir, ce qu'ils font avec une docilité parfaite. Les femmes et les enfants se mettent par-devant pendant que les hommes essayent de trouver une place sur les caisses ou les piles de planches entassées au fond de la maison. Le P. Turquetil, avec ses talents d'artiste, improvise une entrée sur l'harmoniun pendant que je revêts les ornements sacerdotaux, et la Messe commence. Les Esquimaux sont sérieux : pas un cri d'étonnement ou d'admiration ne se fait entendre. Ils regardent et écoutent dans le plus grand silence. Je suis frappé de voir leur attention lorsque je me retourne. A l'élévation, ils obéissent tous comme un seul homme au signal que leur donne le P. Turquetil, et ils assistent sans le comprendre encore au plus grand de nos mystères. (J'oubliais de vous dire que nous chantons *Kyrie*, *Gloria*, *Credo*, sans livres, et j'ouvre ici une parenthèse pour demander au P. M..... de nous envoyer un vieux *Liber Usualis* Grégorien. Nous en accepterions même un neuf, avec le petit livre pour les bénédictions. En retour, je lui promets quelques bonnes photographies.

La Messe terminée, le P. Turquetil adresse quelques mots à l'assistance. A l'aide de quelques mots d'esquimau qu'il connaît, mélangés avec un peu d'anglais, il leur dit pourquoi nous sommes venus dans ce pays. Nous ne sommes pas venus chercher des fourrures comme Mr. Ford ; nous sommes venus pour leur enseigner la religion des blancs, pour leur apprendre à bien vivre afin de bien mourir, nous venons leur apprendre le chemin qui mène

en haut, au ciel. Ils font signe qu'ils ont compris et remercient plusieurs fois. Ils s'approchent de l'autel pour voir tant de belles choses de plus près : la statue du Sacré-Cœur les attire tout particulièrement. Plusieurs me demandent si c'est mon portrait. J'essaye de leur faire comprendre que cet Homme est le même que nous portons attaché sur nos croix et que cet Homme est maintenant au ciel. Mais comme à ce moment j'aurais voulu connaître assez leur langue pour leur parler du Sacré-Cœur et leur dire combien il nous a aimés !... Une distribution de bonbons aux enfants met fin à la fête, et tout le monde se retire en répétant sans cesse : « Kouillounamik, kouillounamik, c'est-à-dire : je suis content. »

Le lendemain nous nous remettons au travail, encouragés par cette première fête. Les travaux extérieurs étant achevés, nous renvoyons trois de nos engagés pour ne garder qu'Albert. Avec son aide je mets de la peinture sur les planches pendant que le P. Turquetil fixe les portes et les châssis. Le samedi suivant nous pouvions abattre les échafaudages : l'extérieur était définitivement terminé. Le dimanche, fête de saint Michel, nous faisons la bénédiction de la maison qui devient officiellement la « *première mission* » chez les Esquimaux de la baie d'Hudson.

Le lundi, 30, on nous annonce que les caribous sont proches. Pour refaire un peu nos provisions de viande, et aussi pour donner une variante à notre travail, nous décidons d'aller à la chasse. Nous chaussons nos souliers en peau de phoque, prenons nos manteaux, nos fusils, quelques biscuits, et nous voilà partis.

Ma joie était grande : j'allais donc voir enfin vivants ces fameux caribous dont on avait tant parlé. Nons allons loin, bien loin, rien ! Cependant nous suivons quelques pistes. Soudain le P. Turquetil aperçoit la silhouette d'un caribou sur le haut d'une colline. Vite nous nous précipitons de ce côté. Arrivés sur un rocher, nous voyons à quelques centaines de mètres de nous une quarantaine de

caribous s'avançant tranquillement vers nous. Nous contournons un rocher pour aller barrer le chemin. Mon excitation est bien grande.

Nous les attendons, cachés derrière un rocher : « Vous laisserez passer les premiers, me disait le P. Turquetil, et vous verrez le carnage. » Nous attendons cinq ou six minutes : rien ! Où sont-ils ? Nous hasardons un œil par le coin du rocher ; hélas ! c'était pour les voir disparaître derrière la crête d'une autre colline. Le chien d'un Esquimau qui nous avait suivis à notre insu venait de les mettre en fuite. L'animal ! Je lui aurais bien envoyé la balle que je destinais au premier caribou visé. Sur le chemin du retour, nous rencontrons Albert qui venait d'abattre cinq caribous, et je me console de notre infortune en chargeant mon sac de viande fraîche.



Après cette escapade, nous commençons les travaux intérieurs, beaucoup plus longs que ceux de l'extérieur. D'abord il faut répéter le même travail : deux rangées de planches séparées par du papier feutre. — Nous avons en outre quatre planchers à faire, c'est-à-dire double plancher en bas, un plafond et plancher du grenier.

Ces travaux achevés, nous pouvons enfin songer à l'aménagement de notre chapelle. Mais où la faire ? Dans la cuisine ? il ne faut pas y songer. L'autre appartement que nous appelons la salle n'a pas non plus grand'place à céder. A l'aide de trois panneaux montés sur charnières, nous faisons au fond de cette salle un petit appartement séparé, de trois mètres de long sur deux mètres de large. A l'intérieur le P. Turquetil monte un autel-sacristie sur lequel j'exerce mes pauvres talents de sculpteur à décorer le tabernacle d'ogives et de fleurs de lis. L'autel porte neuf grands tiroirs par devant, une petite armoire à chaque bout et un petit tiroir dans chaque gradin. Notre chapelle

sera vraiment belle quand les décorations seront terminées ; elle fait déjà l'admiration des sauvages qui viennent nous voir.

Depuis quelques jours nous avons suspendu les travaux : le P. Turquetil se trouvait un peu fatigué et s'endormait parfois les outils à la main. Nous avons jugé qu'il était plus avantageux pour nous de prendre quelques jours de repos que nous consacrons à faire notre courrier.

Voilà, mes bien chers amis, une petite idée des travaux que nous avons faits depuis notre arrivée à Chesterfield. Vous aimeriez peut-être à connaître notre nouvelle vie dans ses détails plus intimes. Cela va sans dire, notre maison n'est pas encore une maison régulière où les différents exercices se font au son de la cloche. Souvent nous sommes obligés de dire nos prières et faire nos méditations en préparant les repas ou en travaillant. L'ameublement de la maison est encore réduit à sa plus simple expression. Un couvercle de caisse monté sur quatre morceaux de planche est notre table, support de chapelle portative, établi, et constitue le seul meuble que nous ayons. Maintenant que l'autel est terminé, nous y disons nos messes que nous nous servons mutuellement.

Le froid ici est intense : le grenier et la cuisine sont de véritables glacières, mais dans la salle nous n'avons pas trop à souffrir du froid, grâce à un gros poêle qui lui fait une guerre acharnée nuit et jour. L'intensité du froid dans ce pays vient surtout de ce qu'il n'y a pas d'arbres ; d'après les rapports, le thermomètre doit descendre, au fond de l'hiver, au-dessous de soixante-dix degrés centigrades. La neige atteint une consistance telle que les chariots pourraient passer dessus sans laisser la moindre trace. Aussi les raquettes sont-elles inconnues dans ce pays. — Jusqu'ici nous n'avons pas encore pu voyager. Absorbés par les travaux matériels, nous n'avons même pas pu nous livrer sérieusement à l'étude de la langue. Les mots saisis au vol entre deux coups de marteau sont écrits sur des

carnets, et le soir, avant de nous endormir, nous nous aidons mutuellement à retrouver la prononciation de ces mots : c'est tout notre dictionnaire.

Il nous arrive parfois des histoires un peu drôles qui amusent beaucoup les sauvages. Un jour je demande à une Esquimaude comment s'appelle le charbon dans sa langue. Elle me répond : amiashouk (je ne sais pas), ce qui était tout naturel pour elle qui n'en avait jamais vu. Sans me douter de la méprise, j'inscris : charbon = amiashouk ; et connaissant par ailleurs le verbe « apporter », et tout fier de pouvoir forger une phrase, je dis à l'Esquimaude : « Kadiouk amiashouk » ; ce qui équivalait à : apporte-moi du je ne sais pas. — L'autre jour rentrant un petit tonneau de clous, un Esquimau me dit « : Ocomaïcouni ! » (Que c'est lourd !) « Tiens, me dis-je, un nouveau mot à inscrire ; mais est-ce un clou seul ou le tonneau tout entier qui s'appelle : Ocomaïcouni » ? L'Esquimau me fait signe que c'est le tonneau tout entier qui est lourd. — Tout fier de ma trouvaille, je cours au P. Turquetil et lui demande s'il connaît le mot tonneau en esquimau. — Non, me répondit-il. — Malin ! c'est Ocomaïcouni. De pareilles histoires ne sont pas faites pour rendre tristes nos professeurs improvisés.



Je voudrais pouvoir vous donner des notes sur les Esquimaux, sur leur pays, sur les moyens de vivre et les façons de voyager du pays : mais faute d'expérience, je ne puis rien vous dire là-dessus. Tout ce que je sais, c'est que les Esquimaux ont une vie bien dure, et on peut difficilement imaginer des conditions d'existence plus pénibles que celles qu'ils sont obligés de subir. Sans bois pour se construire une maison et pour se chauffer, les Esquimaux sont obligés, en hiver, de vivre dans des maisons de neige, et sont réduits à se chauffer et à cuire leurs aliments, quand ils les cuisent, avec de l'huile de phoque qu'ils font brûler sur une pierre

creusée en forme de plat. Depuis le 27 octobre, les Esquimaux ont délogé de leur tente devenue trop froide, pour habiter dans l'« *igloe* » ou maison de neige.

De temps en temps, par curiosité et aussi pour me distraire, je vais visiter les Esquimaux dans leurs « igloes ». Extérieurement, l'igloe a la forme des fours de campagne, tels qu'on en voit beaucoup en Bretagne. En moins de deux heures, des Esquimaux ont bâti l'igloe. L'un, à l'aide d'un long couteau, coupe des blocs de neige en forme de gros moellons. Ces moellons sont disposés en cercle, les uns à côté des autres, et sont coupés de façon que la rangée supérieure qui sera ajoutée ensuite prendra une position inclinée. Les Esquimaux que j'ai vus, avec leur habileté et leur adresse extraordinaires, ont fait des voûtes d'une régularité parfaite. — L'igloe terminé, une petite ouverture de 30 à 40 centimètres de haut est pratiquée dans un côté et, par ce trou, toute la famille entre, en rampant, dans la maison.

A l'intérieur de tous les igloes que j'ai visités, se trouve un gros banc de neige de deux fois la largeur d'un billard et sur ce banc sont étendues une dizaine de peaux de caribous : c'est la table de travail et le lit. En avant se trouve la pierre sur laquelle, nuit et jour, brûle un peu d'huile de phoque : c'est la lampe et le fourneau des Esquimaux. Les différentes photographies que j'ai prises à l'intérieur ne peuvent donner une idée complète de ce qu'est l'igloe. On peut du moins se rendre compte que la lumière ne manque pas dans ces maisons, grâce à un gros bloc de glace, placé au sommet de la voûte et servant de châssis. La température non plus n'y est pas très basse. Hier dans l'igloe d'Albert, le thermomètre accusait deux degrés centigrades, tandis que dans notre cuisine et dans notre grenier où nous n'avons pas de feu, le thermomètre descendait au-dessous de dix.

Voilà, mes chers amis, ce que je puis vous dire pour le moment sur les Esquimaux et leur manière de vivre.

Avons-nous des chances de les convertir? c'est le secret du Bon Dieu. Quoi qu'il en soit, les Esquimaux que j'ai vus ont produit sur moi une bonne impression. Je ne connais pas les sauvages du Nord-Ouest, mais je ne puis me résoudre à regarder les Esquimaux comme des sauvages, car je ne vois pas en quoi ils puissent être inférieurs aux blancs, à moins que l'aisance et le confortable de la vie constituent une réelle supériorité, et la pauvreté une infériorité. De plus, on sent que les Esquimaux sont avides de s'instruire et de connaître. Plusieurs ont appris eux-mêmes à lire et à écrire dans leur langue. Cela nous fait espérer qu'ils écouteront volontiers nos instructions.

Comment se fait-il que jusqu'ici les Esquimaux aient été laissés de côté? C'est ce que je ne puis m'expliquer autrement que par le manque d'ouvriers et la distance vraiment considérable qu'il faut franchir pour les atteindre. Toujours est-il que ce sont des gens vraiment sympathiques et ils le seront de plus en plus à mesure que je connaîtrai leur langue. Il me tarde de pouvoir leur parler moi aussi et leur dire pourquoi j'ai quitté mon pays pour venir chez eux : il me tarde de venir leur parler de notre sainte religion, de ce Jésus que nous portons sur nos croix et qui les frappe tant. Alors la vraie vie de missionnaire commencera pour moi.



Dans quelques années, peut-être quelques-uns d'entre vous viendront nous rejoindre. Si nous réussissons avec la grâce de Dieu, avant longtemps nous aurons d'autres postes plus au Nord. N'ayez pas peur, nous ne serons pas à l'étroit, puisque notre paroisse a 350 lieues du nord au sud et 160 de l'est à l'ouest, et que nous ne sommes que deux pour défricher cet immense espace. Priez donc le Maître d'envoyer des ouvriers ici : le travail ne manquera pas.

Demandez-lui aussi de donner aux deux sentinelles avancées de Chesterfield le courage et la force de remplir jusqu'au bout l'honorable mais pénible mission qu'on a bien voulu leur confier.

De mon côté, lorsque l'hôte divin viendra bientôt habiter d'une manière permanente le modeste tabernacle que nous lui avons fait et que près de Lui nous irons nous reposer des labeurs du jour, je Lui demanderai de conserver toujours bien intense, dans le scolasticat du Sacré-Cœur de Liège, un de ses plus beaux titres de gloire : l'amour de la Congrégation et des Missions étrangères.

A. Le Blanc, *O. M. I.*

NOUVELLES DIVERSES

ROME

Communiqué du T. R. Père Supérieur Général.

1° Ouverture du prochain Chapitre Général.

En attendant la publication de la circulaire administrative qui l'annoncera officiellement, nous croyons devoir, dès aujourd'hui, faire connaître à la Congrégation que, selon les prescriptions de nos Saintes Règles, un Chapitre Général ordinaire sera convoqué en 1914. Il se réunira à Rome et ouvrira ses séances, le dimanche 20 septembre, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

2° Ordo de l'an prochain.

L'Ordo de la Congrégation pour 1914 était terminé quand les nouveaux décrets sur le Bréviaire ont paru. Toutefois,

comme la nouvelle réforme n'est obligatoire qu'en 1915 et facultative jusque-là, nous pourrons encore l'an prochain suivre notre Ordo. Ce sera même le seul parti à prendre, pour la récitation en commun, chaque fois que le Supérieur le jugera bon.

3° Avis relatifs aux feuilles d'Oblation.

a) Il arrive parfois que les feuilles portant les formules d'Oblation ne sont pas signées par ceux qui les ont écrites. Cette omission, heureusement sans effet sur la validité de l'oblation, est cependant contraire à l'usage universellement suivi jusqu'ici et aux prescriptions de nos Saintes Règles. (Art. 779.) Nous prions les RR. PP. qui nous adressent ces feuilles de vouloir bien auparavant s'assurer qu'elles ont été régulièrement remplies.

b) Au-dessous de la formule d'Oblation, c'est-à-dire, au bas de la feuille, se trouve imprimée l'attestation à signer par celui qui a reçu les vœux. C'est à tort que, dans quelques cas, les mots :
... *e facultate a Reverendissimo Patre Superiore Generali mihi concessa, etc*... ont été biffés et remplacés par d'autres. Il n'y a pas lieu de changer quoi que ce soit à la teneur de cette déclaration traditionnelle qui reste vraie quand bien même l'autorisation de recevoir les vœux aurait été donnée *immédiatement* par le Révérend Père Provincial, ou à son défaut, par le Révérend Père Supérieur local.

c) Ce serait presque inutile d'ajouter que, à plus forte raison, il n'est jamais permis de modifier la formule d'oblas tion elle-même, telle qu'elle est fixée par nos Sainte-Règles : ... *et coram te... a Superiore Generali delegato*...

† A. Dontenvill, *O. M. I.*
Sup. Gén.

II. Laudetur Jesus Christus et Maria Immaculata.

300 jours d'indulgence, *toties quoties*.

A la demande que nous avions adressée à l'effet d'obtenir une indulgence *toties quoties* pour la récitation de « *Laudetur Jesus Christus et Maria Immaculata* », Mgr Giambene, de la Suprême Congrégation du Saint-Office, Substitut pour les indulgences, nous répondit le 17 juillet 1913 « qu'il n'y a pas de doute que ladite invocation en usage dans notre Congrégation ne soit comprise dans la concession de 300 jours d'indulgence, *chaque fois* (et applicable aux âmes du Purgatoire), que le Saint-Père Pie X, glorieusement régnant, a accordée le 18 septembre 1904 à tous ceux qui invoquent (au moins de cœur) les noms très saints de Jésus et de Marie. »

Voici le texte de la Supplique et la réponse qui y a été faite :

BEATISSIME PATER,

Antonius Maria Grasselli, Archiepiscopus Viterbiensis, ad thronum S. V. provolutus, humiliter petit pro omnibus Christifidelibus toties quoties labiis, aut saltem corde, SSma nomina Jesu et Mariæ devote invocaverint, indulgentiam 300 dierum, applicabilem quoque animabus in Purgatorio degentibus. Quod, etc...

Ex audientia SSmi diei 18 Septembris 1904.

SSmus D. N. Pius PP. X benigne annuit pro gratia juxta preces. Præsenti in perpetuum valituro, absque ulla Brevis expeditione — Contrariis quibuscumque non obstantibus —

Datum Romæ ex Secretaria S. Congregationis Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præpositæ, die 10 Octobris 1904.

A. Card. TRIPEPI, *Præfectus*.
† D. PANICI, *Archiep. Laodicen. Secretarius*.

III. — Les informations de la Presse.

Le *Watchman* de Madras écrit : « Le Père Joseph Ber-
« nard, de la Compagnie de Jésus, est le Curé du Pôle nord,
« et comme c'est là une distinction unique évidemment,
« bien peu tenteront de la lui ravir ; autrement dit, il n'y
« aura pas de concurrents..... Il n'y a pas d'église dans le
« monde qui soit plus avancée au nord que sa petite cha-
« pelle de Notre-Dame de Lourdes en Alaska. Il n'y a pas
« de prêtre catholique plus près du Pôle nord que cet
« héroïque missionnaire..... »

A cette assertion, le *Catholic Guardian* de Jaffna réplique : « Nous ne voudrions certainement rien enlever de sa
« gloire légitime à ce vaillant et noble missionnaire. Nous
« préférons personnellement admirer son héroïsme à dis-
« tance, du coin de notre chaud Jaffna. »

« Cependant, la vérité nous oblige à faire savoir au journal indien que, à notre connaissance, quatre Oblats de Marie Immaculée ont eu assez d'avidité que pour enlever au bon Père Bernard ce qui le distinguait entre tous. Autant que nous pouvons le savoir, le territoire de l'Alaska ne s'étend pas au delà du 71e degré de latitude boréale ; mais le Père Turquetil, O. M. I., avec son compagnon le Père Le Blanc, O. M. I., du Vicariat de Keewatin, ont établi leur quartier général au centre, à Chesterfield Inlet, au 64e degré et il nous apprend que sa mission — ou sa paroisse, pour parler comme le Watchman — s'étend jusqu'au 85e degré environ, à 5 degrés du Pôle. »

« A quelque distance vers l'Ouest, dans le Vicariat du Mackensie, les Pères Rouvière et Le Roux, tous deux Oblats de Marie Immaculée, ont planté leurs tentes sur les rives du Golfe Coronation, près de la Rivière Dease, à environ 68 degrés, reliant ainsi la « paroisse » du Père Turquetil à celle du Père Bernard. »

« Honneur à ces héros de la Croix — qu'ils soient Jésuites ou Oblats — dans le cœur desquels la flamme de la Charité brûle si ardente que les neiges et les glaces du pôle ne peuvent ni l'éteindre ni la refroidir. »

Le *Catholic Guardian* n'a nul besoin de nos félicitations; nous le prions du moins d'agréer nos remerciements pour sa réponse si digne et si mesurée. Cette réponse, nous la faisons nôtre. Nos vaillants Missionnaires, demain comme aujourd'hui, et en dépit des morsures du froid et des brûlures du chaud, enseigneront aux tribus les plus déshéritées Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié; ils apprendront à la dernière âme, aux confins de la terre, le nom béni et l'amour de leur Mère, Marie Immaculée, laissant à Dieu le soin de les juger, de les récompenser... au Ciel.

PROVINCE BRITANNIQUE

Maison de Holy Cross (Sainte-Croix) de Liverpool.

Depuis plus de 60 ans, la paroisse « Sainte-Croix » de Liverpool, desservie par les Oblats, est le centre d'une vie catholique intense et par suite l'un des centres catholiques les plus importants que l'on puisse y voir. Aux époques tristement mémorables où la famine et la peste visitèrent la grande Cité, les Oblats de « Sainte-Croix », qu'ils fussent Français ou Irlandais, ne reculèrent jamais devant le danger, faisant même sans hésiter le sacrifice de leur vie pour le troupeau qui leur était confié. Et disons tout de suite que leurs successeurs n'ont pas cessé de déployer le même zèle et le même esprit de sacrifice.

A cet inlassable dévouement des missionnaires devait

répondre — et a répondu, en effet, — de la part des paroissiens, le plus inébranlable attachement et voilà comment s'est formée, dans cette paroisse, entre les pasteurs et les ouailles, une tradition de bonne entente et de mutuelle affection dont on voit peu d'exemples. Aussi, toutes les cérémonies qui s'y font se transforment en de véritables manifestations de foi et d'enthousiasme, au point que depuis longtemps il est publiquement avéré, à Liverpool, que pour voir une belle cérémonie religieuse, il faut aller à « Holy Cross. » En effet, toutes celles dont on y est témoin, se déroulent avec un entrain et une magnificence qu'aucune autre paroisse, fût-elle même beaucoup plus riche, ne peut essayer de surpasser, si tant est qu'elle puisse les égaler.

On s'attendait bien à ce qu'il en serait ainsi de la grande cérémonie fixée pour le dimanche, 12 octobre : cette attente n'a point été trompée; on peut même dire que, cette fois encore, la réalité a dépassé les espérances. Il s'agissait de la réouverture solennelle de l'église « Sainte-Croix », que Mgr Whiteside, archevêque de Liverpool avait promis de présider. Cette église qui est un beau spécimen de l'architecture de Pugin, avait dû subir un nettoyage complet, différentes réparations et renouvellement de décors. Ces travaux avaient été poussés avec activité par le Supérieur de Holy Cross; missionnaires et paroissiens y avaient contribué de tout leur pouvoir. En effet, bien que la paroisse occupe l'un des plus pauvres quartiers de Liverpool, les fidèles ont déjà versé la somme de 300 livres sterling (7.500 francs), sur celle de 1.000 livres ou 25.000 francs requise pour le paiement desdits travaux.

Selon sa promesse, S. G. Mgr l'Archevêque se rendit à Sainte-Croix pour y présider la cérémonie de réouverture de l'église. Inutile de dire avec quels sentiments de religieux respect et d'amour, il fut accueilli par ces catholiques, pauvres des biens de la terre, mais riches de foi. D'une extrémité à l'autre, la paroisse était décorée.

S. G. Mgr Miller, qui fut autrefois missionnaire de Holy Cross, rehaussait de sa présence l'éclat de la fête.

Mgr l'Archevêque célébra pontificalement la messe, pendant laquelle un éminent orateur, le R. P. Lucas, de la Compagnie de Jésus, prêcha un sermon éloquent en prenant pour texte : « Domine dilexi decorem domus tuæ et locum habitationis tuæ », qu'il sut admirablement appliquer à la circonstance. Il termina par une chaleureuse exhortation à tous les fidèles et surtout aux enfants, à une communion encore plus fréquente que par le passé.

Dans l'après-midi, après avoir présidé une fête spéciale pour les enfants, Mgr l'Archevêque fut conduit, en calèche ouverte, à travers les rues de la paroisse. Sa Grandeur était accompagnée de Mgr Miller, de Mgr George du Collège anglais de Rome et du R. P. Scannell, Supérieur de « Holy Cross ». La marche était ouverte par la belle fanfare de la paroisse. Bannières déployées, sept confréries ou sociétés d'enfants et de jeunes gens faisaient un cortège magnifique. Les rues regorgeaient d'une foule, à la fois respectueuse et enthousiaste, avide de voir le premier Pasteur et de recevoir sa bénédiction. Sur tout le parcours, ce fut une véritable ovation de la part de milliers et de milliers de témoins, mais quand le cortège atteignit le quartier italien, l'enthousiasme fut à son comble.

Au retour, les fidèles remplirent de nouveau l'église, et Mgr Miller, après avoir prêché sur le « Message de la Croix » à travers les siècles et fait ressortir les enseignements qui découlent de l'arbre de vie, donna solennellement la bénédiction du Très Saint Sacrement à toute l'assistance. Ainsi se termina cette grande et belle journée dont les paroissiens de « Holy Cross » garderont religieusement le souvenir.

2e PROVINCE DES ETATS-UNIS

Lettre du R. P. Pierre Centurioni à son frère, missionnaire à Maddaloni.

San Antonio, Texas, 4 août 1913. En la fête de S. Dominique.

Il est inutile de vous dire que ce matin, au saint autel, j'ai eu une intention très particulière pour vous et pour le Père Tammaro, ainsi qu'il y a quelques jours, le 2 août, je l'ai eue pour le Père Majello.

Depuis une semaine je suis à San Antonio, après une absence d'environ un mois. C'est à Del Rio, ville de la frontière mexico-américaine, qu'il m'a été donné d'exercer, pour la première fois, le saint ministère du missionnaire à cheval. Je ne vous dirai point ce que je ressentais après les premières courses ; j'avais les membres fatigués comme si j'étais tombé du dernier étage d'un de ces « gratte-ciel » américains. Dans mes excursions à travers les vastes plaines, j'eus l'occasion de me rappeler les contes « d'Ugo Mioni ». A vrai dire, le temps que j'ai passé à Del Rio a fui bien rapidement. Actuellement pendant les vacances nous ne sommes que deux Pères au scolasticat : le R. P. supérieur et moi. Un frère scolastique, chargé de l'économat, et deux frères convers complètent le personnel de la Maison ; je me trouve ici, à cause du besoin qu'a notre paroisse « St Mary's Church » d'avoir 7 messes le dimanche. La paroisse « St Mary's Church », qui est sous la direction de nos Pères, est la plus importante de tout le diocèse de San Antonio. Les œuvres, les associations, tout marche merveilleusement sous l'impulsion des Pères. Tous les jours, la sainte Communion est distribuée à une centaine de personnes, des femmes pour le plus grand nombre.

Depuis le mois de juillet, je suis chargé de la maison des pauvres, et, certes, le nom dit bien la réalité des choses Il y a là à peu près une centaine de malades, hommes et femmes, de toute tribu, de toute langue, de tout pays, toute nation et... toute religion. L'abandon et la misère où sont plongés ces malheureux sont une preuve évidente de tout ce qu'on dit de l'égoïsme américain, de gens absorbés par les jeux et les affaires. Près de la moitié de ces malades, atteints pour la plupart de phtisie, sont catholiques ; les autres appartiennent à différentes sectes protestantes.

Grâce à Dieu, les conversions sont nombreuses, et ils sont rares les protestants qui meurent dans l'erreur. La vue du prêtre catholique, qui régulièrement chaque jour fait une visite à tous les malades, qu'ils soient catholiques ou qu'ils ne le soient pas ; le contraste frappant qui existe entre la conduite du prêtre catholique qui a pour tous une parole de consolation, et l'abandon où ils se voient laissés de la part de leurs pasteurs respectifs, touche un grand nombre de ces pauvres malades et ne les laisse pas indifférents à l'égard de la vraie religion.

Ces jours-ci je prépare à la première communion une jeune dame convertie et baptisée il y a quelques jours : « Père, me dit-elle en me voyant pour la première fois, Père, je suis née de parents protestants, j'ai été élevée dans le protestantisme (dans la secte des méthodistes) ; cependant, j'ai toujours douté de ma religion, et, quoique je ne sois jamais entrée dans une église catholique, j'ai quand même toujours eu la pensée que la religion catholique était l'unique religion, instituée par Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Voici donc, une fois de plus, confirmée dans la pratique, l'assertion de saint Thomas quand il dit que Dieu ne manquera pas d'envoyer un ange ou un missionnaire pour sauver un infidèle qui agit avec une conscience droite.

Ainsi, comme vous le voyez, j'ai commencé mon minis-

tère par les pauvres. *Evangelizare pauperibus misit me.*

Ma première pénitente fut une ...jeune Mexicaine de 107 ans ! Deux jours après s'être confessée et avoir communié, elle mourait. Dans ce même hôpital, parmi mes pénitentes, il y a une autre Mexicaine de 113 ans, et je vous assure qu'elle a une mémoire bien lucide et parle comme si elle n'avait que 40 ans. Au Mexique, il n'est pas rare de voir des Indiens qui vivent 100 ans et plus.

A propos du Mexique, je ne sais pas si, en Europe, on sait bien exactement ce qui se passe dans ce pauvre pays, continuellement en proie à la guerre civile. L'état de choses dans ces régions du nord du Mexique est mauvais, très mauvais. Ceux qui s'appellent « constitutionnalistes » ne se font point scrupule de tuer tous ceux qui ne veulent pas prendre les armes en leur faveur et d'emprisonner ou de faire mourir les prêtres. Plusieurs déjà ont été fusillés. Pour quelle raison ? Parce qu'ils étaient prêtres. Nos pères, qui sont dans la capitale et aux alentours, n'ont rien eu jusqu'ici à souffrir. A Del Rio j'ai connu la grand'mère du côté maternel et les cousins et cousines de l'ex-président Madero, qui fut barbarement et traîtreusement mis à mort par ses officiers mêmes. Au moins pour ceux que je connais de la famille de Madero, ce sont des gens profondément catholiques et complètement soumis à la volonté de Dieu. Si la paix ne règne pas dans le Mexique, ils viendront tous en Europe, où ils sont demeurés, il y a quelque temps, pendant cinq ans. Par politesse, je dus accepter une invitation à dîner dans cette famille. On m'avait même offert de me faire visiter en automobile les propriétés de famille au Mexique.

Mais revenons aux Missions. De tout cœur, je remercie le bon Dieu de m'avoir envoyé aux Missions étrangères ; je lui avais promis de me dépenser entièrement à son service. Je l'aurais fait volontiers dans le collège-juniorat de Santa Maria a Vico en retour des bienfaits que j'avais reçus dans

cette maison bénie de la part des membres de la communauté et surtout de la part du R. Père Supérieur, le cher P. Blanc. Mais il a plu au Seigneur d'en disposer autrement. Qu'il en soit béni et remercié ! Je ne sais pas encore où je serai envoyé. Attendons.

Avant de finir, je vous charge de remercier de ma part la communauté entière de Santa Maria a Vico de l'affection qu'elle me garde et me témoigne par la lettre ou plutôt par les lettres que j'ai reçues en réponse à ma carte qui leur annonçait mon ordination sacerdotale. De mon côté, quel doux souvenir je garde de la petite chapelle où je priais devant le Saint Sacrement, sous le regard maternel de la très sainte Vierge ! Souvenir ému aussi que celui de l'affection agissante des Pères et des Frères, de l'affection encore enfantine de nos chers junioristes, des collégiens, des Maronites. Tout cela m'est resté profondément gravé dans le cœur, et chaque jour au saint autel je pense à cette chère communauté et implore le bon Dieu de faire descendre sur elle de nombreuses bénédictions. Mon cher Dominique, je finis en me recommandant à vos prières et à celles de nos amis ; priez afin que je devienne un bon missionnaire des pauvres. Oui, ainsi que vous me le disiez dans votre dernière lettre : « Faisons tout le bien que nous pouvons, pour le bien lui-même, pour Dieu... Sanctifions-nous, car la vie est courte. » De tout cœur, je remercie Dieu de l'occasion qu'il m'a donnée de souffrir un peu. Le poète français avait raison de chanter : « L'homme est un apprenti, la douleur est son maître. »

Jusqu'ici, je n'ai pas pu voir le P. Massaro, car pendant la retraite j'étais, ainsi que je l'ai dit plus haut, à Del Rio. Le P. Gagliardoni est à la maison provinciale, à quelques pas de chez nous ; il prend un repos qui lui a été strictement imposé par le médecin.

Pierre Centurioni,
missionnaire O. M. I.

VICARIAT D'ALTA-SASK.

Lettre du R. P. Portier, O. M. I.,
au petit Messager Nantais.

Lac Sainte-Anne (Alta), 18 août 1913.

Je vous envoie ci-joint un petit compte rendu de notre pèlerinage du 23 juillet, compte rendu qui a paru dans deux journaux du pays.

Vous y verrez que j'ai des ambitions : faire de ma petite mission, perdue au fond des bois du Nord-Ouest, la Ste-Anne d'Auray de ces pays nouveaux. Si vous pouvez, voudriez-vous reproduire ce petit compte rendu dans le *Petit Messager*, en attirant l'attention des lecteurs bretons nantais... peut-être pourrais-je obtenir de mes compatriotes quelque aide pour la « basilique », aussi bien que pour la statue monumentale dont j'ai rêvé.

« Et puis merci, merci encore... »

Le Pèlerinage de Ste-Anne a eu lieu le 23 juillet dernier avec un succès vraiment extraordinaire, surpassant tout ce qui s'était vu les années précédentes. Le temps fut splendide, l'affluence des pèlerins fut plus considérable que jamais, leur nombre dépassant 1.500, venus de tous côtés pour honorer Ste Anne, la remercier de ses faveurs, lui demander de nouvelles grâces.

Le clergé était bien représenté : R. M. Ch. O'Kuysen, curé de Rivière-Qui-Barre, les RR. PP. Beaudry, Lizée, Cozanet, Le Bré, Le Bris, Portier, O. M. I.

La veille au soir, nombreuses furent les confessions. Le matin de la fête, de 5 heures à 8 heures, les pèlerins se succédèrent à la Table Sainte au nombre de 700. Une première grand'Messe fut chantée, à 8 heures, par le R. P. Lizée et le R. P. Beaudry donna le sermon en langue crise.

A 10 heures, le R. P. Le Bris chantait la seconde grand' Messe pendant laquelle le R. P. Cozanet et M. O'Kuysen donnèrent, l'un en français, l'autre en anglais, des sermons très appréciés. Malheureusement, pour ces offices publics, la vieille chapelle est bien trop petite, et le plus grand nombre des pèlerins ne put y trouver place. Dans l'après-midi, pendant près de deux heures, les pèlerins se succédaient dans l'église pour vénérer la relique de Ste Anne; et le soir Notre-Seigneur venait au milieu de la foule agenouillée, recevoir les adorations de tous dans une procession improvisée ; et pour couronner cette belle journée, la bénédiction était donnée au dehors du haut du parvis de l'église.

Parmi les pèlerins de cette année une mention spéciale doit être faite de la miraculée qui, il y a quelques années, laissait à la sainte Table, ici, dans notre chapelle, ses béquilles qu'une guérison instantanée rendait inutiles; perdue dans la foule, cette personne venait rendre grâces à sainte Anne. Beaucoup d'autres qu'on pourrait citer sont venus cette année pour dire merci à notre bonne grand'Mère, car de plus en plus les faveurs obtenues ici se multiplient ; nombreux sont les privilégiés de Ste Anne. En voici un exemple : Un homme, privé pendant quelque temps de l'usage de ses jambes par suite d'une maladie, promet à Ste Anne d'aller la prier dans son sanctuaire s'il recouvre la santé et les forces perdues. Cet homme était ici, le 23 juillet dernier, et remettait ses béquilles au Directeur de la Mission, comme ex-voto de sa guérison.

Ces faveurs et bien d'autres attestent hautement que notre Pèlerinage est agréable à sainte Anne et béni du Ciel. Il est maintenant assuré que ce pèlerinage ira se développant de plus en plus, que les pèlerins viendront de plus en plus nombreux chaque année implorer la protection de notre grande Sainte. Puis, les communications devenant plus faciles, ce sera par milliers que l'on comptera les fidèles accourant chaque été se presser autour de

la première chapelle catholique du Nord-Ouest, autour de la chapelle de Ste-Anne. Aussi, on se demande si le temps n'est pas venu de penser à élever un temple digne de la grande Thaumaturge sur les bords du lac qui porte son nom. Les prédicateurs de cette année ont lancé un appel chaleureux, auquel les pèlerins présents ont déjà répondu généreusement. Ce même appel, on l'envoie aujourd'hui à tous les coins de l'Alberta, de la Saskatchewan, de l'Athabaska ; la confiance que l'on met dans la piété et la reconnaissance des catholiques du Nord-Ouest ne sera pas trompée. Dans chaque paroisse ou mission, les Dames de Ste-Anne en particulier, tous les dévots à Ste Anne en général, voudront se faire les apôtres de cette grande œuvre.

VICARIAT D'ATHABASKA

I. — Lettre du R. P. Pétour au Très Révérend Père Supérieur Général.

Mission Saint-Bruno, par Grouard, Alta, Canada.
27 août 1913.

MONSEIGNEUR et RÉVÉRENDISSIME PÈRE.

Nous sommes à la veille de votre fête : je prie Dieu de répandre sur votre Paternité des bénédictions d'autant plus abondantes qu'elles doivent se communiquer à notre chère famille religieuse tout entière.

En ce jour, j'ai la douce joie de vous parler de ma nouvelle résidence pour la première fois : on l'appelle Saint-Bruno.

Elle est située sur la rive sud du Petit Lac des Esclaves, à environ quinze milles de Grouard, jeune ville où se trouve établie depuis plus de quarante ans la belle mission

Saint-Bernard, résidence de notre très vénéré Vicaire Apostolique, Mgr Grouard, dont on a emprunté le nom et pour la ville et pour la circonscription.

La résidence Saint-Bruno est considérée comme une annexe de la mission Saint-Bernard ; et c'est dans cette dernière que se trouve l'école, où les Sœurs de la Providence ont accepté de prendre soin des enfants Indiens Cris des alentours à cent milles à la ronde, il y a de cela dix-sept ans.

A cette époque, les Indiens n'étaient guère mêlés aux blancs : aussi ne s'empressaient-ils pas, en général, de reconnaître pratiquement l'utilité de l'éducation ou de l'instruction. Bon nombre cependant, à la grande consolation du missionnaire, consentirent à se séparer quelques mois de leurs enfants pour leur procurer le précieux avantage d'apprendre la religion et de faire ainsi leur première communion.

Mais avec l'approche des blancs, les circonstances ont changé dans ce pays de grandes promesses matérielles, en dépit de la rigueur du climat. Les sauvages eux-mêmes ont subi de grandes transformations, et nous avons à surveiller la manœuvre.

En 1899, le Gouvernement conclut un traité avec les Indiens qui se sont choisi des terrains de loin en loin à grande distance les uns des autres autour du Petit Lac des Esclaves. Eparpillés, comme ils le sont, nos sauvages ont toujours fait des difficultés pour envoyer leurs enfants à l'école, bien que ceux-ci y soient élevés sans qu'il en coûte un sou aux parents. Quand l'école de Saint-Bernard fut mise sur un bon pied, le gouvernement la reconnut et l'agréa. Mais les Indiens voulaient une école dans leurs réserves. Il ne faut pas oublier, en effet, que les réserves sont jalouses les unes des autres. De plus, à force de tracasseries, le ministre protestant gagna quelques-uns de nos enfants catholiques à son école voisine de la nôtre. Enfin, depuis quelque temps, les blancs arrivant en assez

grand nombre, sous la conduite du R. P. Giroux, agent de colonisation, la difficulté augmentait toujours.

Il fallut donc se décider à bâtir une seule école indienne entre les deux principales réserves, et les Sœurs de la Providence de Montréal acceptèrent de faire la classe, comme à Saint-Bernard. C'est ainsi que le R. P. C. Falher, qui depuis longtemps se dévouait à cette œuvre, vit ses longs efforts couronnés de succès.

Le 7 mai 1912, Sa Grandeur Mgr Joussard venait m'accompagner pour dresser la tente qui servirait d'abri pendant la construction.

C'était la forêt dans toute sa force : il fallait user de la hache pour parvenir à l'emplacement même de la maison. A cause de l'humidité il fallait creuser des canaux de près de deux mètres de profondeur pour l'écoulement de l'eau des fondations, et la conduire jusqu'au lac qui se trouve à 50 mètres de distance.

Le cher frère A. Dumas, aidé de quelques engagés, dirigea les travaux, et le 8 décembre il avait mené les travaux à la bonne fin : nous avions les bâtisses suffisantes pour commencer la construction de l'école proprement dite.

Les sœurs arrivaient à Grouard le 1er janvier 1913.

Le 7 du même mois, le R. P. C. Bâtie réunissait les enfants des réserves ; Mgr Joussard bénissait l'établissement qui comprenait tout à la fois l'école, le couvent et le presbytère.

J'employai tout le mois de janvier à faire la visite des Lacs Poisson Blanc, des Prairies, des Huards, Buffalo et Poissons, situés jusqu'à deux cents milles au nord du Petit Lac des esclaves. Il fit bien froid : heureusement que mon compagnon avait de bons chiens, car je fus éclopé au milieu de mon voyage : les chiens durent me traîner par surcroît de leur charge. Mais c'est à ce prix qu'il me fut donné de faire quelques nouveaux chrétiens et d'en instruire d'autres.

A mon retour, l'œuvre de l'école marchait : un bon jeune homme, M. Constant Fronteau, me servit de compagnon. Je fis ma première échappée la veille de la clôture de la retraite générale pour y renouveler mes vœux à la Mission Saint-Bernard.

Nous devons instruire nos Indiens : ils y tiennent ainsi que le gouvernement. Quand nous les avons ainsi sous la main, nous trouvons là une belle occasion de leur apprendre la religion et de leur donner une bonne éducation.

Le dimanche de la Passion, Mgr Grouard est venu donner la Confirmation à une trentaine de personnes, fières de se mêler à leurs enfants. Je dois dire que la communion presque quotidienne de plusieurs élèves vraiment pieux soutient et encourage nos efforts.

Nous avons eu pourtant une grande épreuve dans le courant de l'année. Aux vacances de Pâques, les parents ne renvoyaient plus leurs enfants à l'école, tant est grand et irrésistible l'esprit de liberté chez nos sauvages !

Nous nous sommes adressés à Dieu en multipliant nos prières, et Dieu nous a exaucés. Le Docteur Donald, agent des sauvages, nous a été d'un grand secours ; il a menacé de la police les parents oublieux de leurs promesses, s'ils ne ramenaient pas leurs enfants. Aussitôt toute cette gent peureuse est revenue en bloc, sans songer à s'évader, comme au temps jadis, avant le signal.

Lundi prochain vont finir les grandes vacances ; j'ai fait en particulier ma retraite annuelle en même temps que l'on prêchait la leur aux cinq religieuses de la mission. Nous voilà prêts à nous dévouer à nouveau. Nous comptons sur le retour de nos 32 élèves de l'an passé, et nous sommes obligés de nous en tenir à ce nombre, car pour le moment nous n'avons pas de place pour en loger davantage.

Nous espérons, avec la grâce du Sacré-Cœur à qui nous l'avons confiée, non seulement instruire cette jeunesse, mais lui donner l'éducation religieuse qui en fera des hommes, des chrétiens, des élus.

Je vous demande, mon Révérendissime et bien-aimé Père, de me bénir, ainsi que l'œuvre naissante de la Mission Saint-Bruno, etc.

Ed. Pétour, *O. M. I.*

II. — Extrait d'une lettre adressée à Monseigneur le Supérieur Général pour annoncer le 50e anniversaire de l'Oblation de Mgr E. Grouard, O. M. I., vicaire apostolique de l'Athabaska et vicaire des Missions.

Cette lettre est arrivée trop tard pour que le vœu qu'elle exprime ait pu se réaliser entièrement.

Toutefois, pour la date du 21 novembre, fête de la Présentation de la Très Sainte Vierge au temple, le Saint-Père a envoyé au Vénéré Jubilaire la bénédiction apostolique, et Monseigneur le Supérieur Général y a joint une lettre et un télégramme de félicitation en son nom et au nom de toute la Congrégation.

Les *Missions* — qui, de leur côté, ne peuvent oublier qu'elles doivent à la plume et au cœur de Mgr Grouard des relations si vivantes d'intérêt et de charme — sont heureuses d'offrir avec leurs hommages respectueux les vœux les plus sincères et les prières les plus ardentes que leurs lecteurs ne manqueront pas de faire monter vers Dieu et son Immaculée Mère pour l'Oblat vénéré, l'Evêque missionnaire et l'heureux Jubilaire de 50 ans de vie religieuse.

Nous voulons espérer que l'un de nos Pères de la Mission de Grouard, témoin de ce pieux anniversaire, voudra bien penser aux lecteurs des *Missions* et envoyer pour eux un compte rendu du Jubilé.

Mission St-Bernard, Grouard (Alta), le 25 septembre 1913.

Monseigneur et Très Révérend Père,

A l'occasion d'un anniversaire mémorable et bien cher à nos cœurs, permettez-moi de venir faire appel à votre paternelle bonté, pour bénir à la fois le Père et les enfants qui travaillent dans un pays si éloigné de vous.

Il arrive, en effet, que le 21 novembre de cette année 1913, un de ceux qui figurent parmi les plus grands évêques de notre Congrégation, Mgr Grouard, doit fêter le 50e anniversaire de sa profession religieuse d'Oblat de Marie Immaculée. Et ce sera pour lui une grande joie de se souvenir du jour, où, pour la première fois, il faisait le sacrifice de tout ce qu'il avait et de tout ce qu'il était par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Certes, sans rien relâcher des liens indissolubles qui le rattachent à la Congrégation, il aurait pu profiter du droit que la Sainte Eglise reconnaît à ceux qu'elle honore de la dignité épiscopale, pour s'exempter de celles de ses obligations religieuses qu'il est malaisé de concilier avec les sollicitudes et les responsabilités d'un diocèse ; mais il est resté attaché à la simple vie de religieux, qui doit être la nôtre, et arrivé à l'âge de 73 ans, il nous donne encore l'exemple de la plus grande fidélité à nos saintes Règles et à l'amour de la Congrégation et de ses œuvres.

Aussi, à ce titre, si l'on voulait garder une proportion entre la solennité et le mérite, le cinquantième anniversaire de cette oblation devrait être célébré avec retentissement et éclat dans la Congrégation. Mais il faut bien l'avouer d'avance, la fête sera la plus humble qu'on puisse se l'imaginer, et conforme d'ailleurs au désir du vénéré jubilaire, « qui ne demande qu'une prière et une petite chanson ».

Seuls quelques Pères et Frères pourront prendre part à cette fête. Quant au dehors, il est maintenant difficile de demander une manifestation, vu qu'une fête grandiose a

été célébrée à l'occasion des noces d'or sacerdotales de Monseigneur. Mais si le jubilé religieux est marqué d'un cachet particulier d'humilité et de modestie, j'espère que la fête des cœurs sera grande, et que vous voudrez bien, Monseigneur et bien-aimé Père, avec toute la congrégation, unir vos prières aux nôtres à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'oblation de Mgr Grouard, et lui obtenir, si vous le jugez à propos, la bénédiction de Notre Saint-Père le Pape Pie X.

Cet anniversaire va concorder avec l'élévation du village de Grouard au titre de ville. Voici en deux mots l'histoire de cette fondation. La petite ville de Grouard était jadis la place où les sauvages du Petit Lac des Esclaves venaient traiter, et où se trouvait, dès lors, un poste assez important de la Compagnie de la baie d'Hudson. Ce poste fut appelé plus tard Petit Lac des Esclaves (Lesser Slave Lake), nom bien connu que certains ont de la peine à abandonner aujourd'hui.

C'est là que les premiers missionnaires, qui vinrent évangéliser ce pays, les RR. PP. Rémas, Dupin, Le Serrec, Desmarais, Falher et Mgr Clut, établirent le centre de leur apostolat. Mais cette place, qui n'avait autrefois d'importance que pour les Indiens et les Métis, est devenue aussi le centre d'approvisionnement pour les blancs qui commençaient à s'avancer jusque chez nous.

Enfin on put prévoir que le pays pourrait se développer dans un avenir plus ou moins prochain, et on songea à imposer un nom officiel à cette place et à l'ériger en village. En mars ou avril 1909, grâce à l'activité du R. P. Falher et de quelques Canadiens, Lesser Slave Lake, ou Petit Lac des Esclaves, prit le nom de Grouard. Depuis cette époque, le village n'a pas cessé de se développer ; et l'on peut croire que c'est grâce sans doute à l'influence que le nom donne à la place. L'année dernière, les gens ont pensé à doter ce village de l'administration régulière d'une ville, ce qui a été obtenu, il y a quelques semaines. Grouard

est maintenant une petite ville, avec un maire canadien-français, et des conseillers. Espérons que ce district de la Rivière La Paix continuera à progresser sous tous rapports, mais surtout au point de vue de l'évangélisation des âmes.

O. M. I., de la mission Saint-Bernard.

VICARIAT DE CEYLAN

I. — Le pèlerinage de Notre-Dame de Madhu.

La fête de Notre-Dame de Madhu, fixée le 2 juillet, a été célébrée avec une splendeur inaccoutumée. Le nombre des pèlerins accourus de toutes les parties de l'île, pour y prendre part, doit être fixé au moins à 40.000. Les confessionnaux ont été assiégés tous les jours de la neuvaine et innombrables ont été les communions. Dix-sept missionnaires, ayant à leur tête S. G. Mgr Joulain, étaient présents pour faire face au travail écrasant des instructions catéchistiques, de la prédication et de l'administration des sacrements : leur zèle n'a pu suffire à tout. Le pèlerinage de Madhu n'a jamais été et ne deviendra jamais, espérons-le, un voyage d'agrément, au point de vue naturel. Les pèlerins ont beaucoup à souffrir pour s'y rendre ; et, une fois qu'ils sont arrivés en ces lieux bénis, ils ont à souffrir plus encore, dépourvus qu'ils sont d'un abri suffisant contre les chaleurs ordinairement assez fortes ou les fréquentes averses d'une pluie torrentielle. Mais tout cela n'est rien pour leur foi et leur piété. Du reste, Notre-Dame du Rosaire qu'ils prient avec tant de ferveur leur rend au centuple ce qu'ils font pour l'honorer. Les Hindous vont nombreux à Madhu et ils n'y sont pas négligés : tous les soirs à 4 h., pendant le pèlerinage, des conférences dialoguées ont lieu

spécialement pour eux. Les catholiques y assistent aussi en très grand nombre. Le vaste hangar érigé à cet effet, à peu de distance de l'église, peut justement être appelé « le pavillon de la Propagation de la foi ». Pendant la semaine du pèlerinage, il n'y a pas eu moins de 68 baptêmes d'adultes païens.

La veille de la fête, Monseigneur a solennellement bénit une belle grotte de Notre-Dame de Lourdes, don d'une généreuse bienfaitrice de Colombo qui est allée recevoir sa récompense au ciel. Cette grotte érigée à l'extrémité (au déversoir) du lac et à l'ombre d'arbres gigantesques, produit le plus heureux effet et attire en grand nombre les pèlerins, avant ou après leur visite au sanctuaire vénéré de Notre-Dame de Madhu.

Enfin, le jour de la fête, 2 juillet, la solennité de la Visitation a été le digne couronnement du pèlerinage. La procession qui l'a clôturée s'est faite au milieu d'un enthousiasme indescriptible : on l'a appelée la marche triomphale de Notre-Dame. Ce qui est certain, c'est qu'un pèlerin qui venait de Lourdes n'a pu s'empêcher de reconnaître à Madhu la continuation ou la reproduction, avec un cachet oriental évidemment, des splendides manifestations de piété qui sont la caractéristique du célèbre pèlerinage des Pyrénées.

II — Deux retraites à Négombo.

Par les soins du R. P. Milliner, missionnaire à Négombo, deux retraites générales de jubilé ont été données dans la mission de Grand Street.

La première, prêchée en tamoul par les RR. PP. Massiet et Figurado, a commencé le dimanche soir, 31 août, et dès l'exercice d'ouverture, la vaste église était remplie. Pendant toute la semaine, l'auditoire a été tellement compact qu'il devenait impossible de se frayer un passage à travers la foule. L'élan a été admirable et ne s'est pas

démenti un seul instant ; dans les rues, dans les maisons, on s'exhortait mutuellement à gagner sa mission.

En dehors des exercices de la retraite, c'était un va-et-vient continuel vers l'église qui, depuis les premières heures du matin jusqu'à une heure tardive de la nuit, ne cessait d'être fréquentée par une multitude de chrétiens tous préoccupés de la même pensée : bien faire la retraite pour gagner sa mission.

La clôture coïncidait avec la fête du 8 septembre, fête patronale de l'église Sainte-Marie. Mgr l'Archevêque de Colombo voulut bien la présider tout entière, c'est-à-dire à partir des premières vêpres le dimanche soir 7 septembre. L'assistance aux messes du matin et à la messe pontificale était telle que l'église ne suffisait pas à contenir la foule des fidèles et des pieux communiants. Dans la soirée eut lieu la bénédiction solennelle par Mgr l'Archevêque de la nouvelle école du couvent. Sa Grandeur se rendit ensuite au village de Talahena pour y bénir la nouvelle église.

La présence de Mgr Coudert à Négombo, en cette clôture de retraite tamoule, a fait cette année-ci, de la solennité de la Nativité de la sainte Vierge, la reproduction de l'inoubliable fête du 8 décembre 1912 présidée par S. Gr. Mgr le Révérendissime Père Général.

Quant à la retraite, elle a été telle que même les plus anciens parmi les chrétiens ne se rappellent pas en avoir jamais vu de semblable. En tout cas, aucune n'a produit des fruits si abondants.

Non moins belle a été la retraite singhalaise prêchée par les RR. PP. Carrier et Don Joseph dans l'église de Saint-Pierre de Négombo. Elle a été suivie avec la même ferveur et le même entrain que la retraite tamoule à Sainte-Marie et s'est terminée le dimanche 28 septembre. La proclamation du Décalogue s'est faite en présence d'une foule immense. Les deux tables de la loi se dressaient, entourées de lumières, tout près du sanctuaire, et portant les 10 com-

mandements inscrits en gros caractères de manière à pouvoir être lus à une grande distance. Du sanctuaire, le R. P. Comès proclamait chaque commandement : aussitôt, du haut de la chaire, le P. Don Joseph en donnait une courte et saisissante explication qui se terminait chaque fois par la question : « Promettez-vous d'observer fidèlement ce commandement ? » Chaque fois le tonnerre de milliers de voix répondait : « Oui, nous le promettons. » Ce fut une heure solennelle et particulièrement émouvante ; la plupart des fidèles éclataient en sanglots.

La proclamation du Décalogue une fois terminée, le prédicateur annonça la rénovation des promesses du baptême : l'émotion fut à son comble. A ce moment, chacun des assistants, élevant son cierge allumé au-dessus de sa tête, répéta mot par mot, avec le prédicateur, la formule de rénovation des promesses du baptême. Ce fut une scène qui ne sera jamais oubliée, et vraiment une heure de triomphe pour Dieu et notre sainte religion. La consécration solennelle à la très sainte Vierge vint clore dignement cette imposante et émouvante cérémonie.

Les fruits de ces deux retraites générales ne peuvent se mesurer. Il y a un renouvellement spirituel complet à Négombo, ville presque entièrement catholique. Près de 5.000 confessions, de 10.000 communions, et des retours par centaines, voilà ce qui peut donner une idée des résultats obtenus. On peut dire que tous ceux qui n'en ont pas été empêchés ont pris part à l'une ou l'autre de ces retraites avec piété et un sincère désir de conversion.

Le mois de septembre 1913 a donc été un mois particulièrement béni pour les 7.000 catholiques de la mission de Négombo Grand Street. Nul doute que le tour des 7.000 de la mission de Négombo Sea-Street ne vienne bientôt. Après ces deux retraites, les 4 Pères prédicateurs — tous Oblats — ont quitté Négombo chargés des bénédictions de tout un peuple. L. J.-C. et M. I.

VICARIAT DE NATAL

I. — Retour de Mgr Delalle à Durban.

Après un séjour de plusieurs mois en Europe, pendant lequel Mgr Delalle, vicaire apostolique de Natal, a réussi à assurer l'avenir du collège de Pietermaritzburg, en le confiant aux Frères Maristes, Sa Grandeur rentrait à Durban en octobre dernier. Les catholiques de cette ville se sont fait un devoir de lui accorder une réception vraiment digne du premier pasteur du diocèse. Peu de jours après cette réception, un meeting composé de l'élite catholique de Durban, y compris le maire et la mairesse, s'est tenu à l'Hôtel de Ville pour souhaiter officiellement la bienvenue à Sa Grandeur. Une adresse lui exprima d'abord, au nom de toute l'assistance, les souhaits de la plus cordiale bienvenue ; puis des félicitations pour le succès de ses démarches en vue d'assurer l'existence du collège de Pietermaritzburg, confié désormais à une congrégation religieuse enseignante ; le respectueux mais ardent désir que la jeunesse catholique de Durban soit, dans un avenir aussi prochain que possible, favorisée comme celle de Pietermaritzburg, de tous les avantages d'une éducation complète.

La lecture faite, l'adresse est présentée à Monseigneur par Mr Cauvin, magistrat. Le maire prend ensuite la parole pour exprimer brièvement et ses souhaits de bienvenue à Monseigneur et sa satisfaction d'avoir été le témoin de cette grande démonstration en l'honneur de Sa Grandeur.

Quand Monseigneur se leva pour répondre, il fut salué par un tonnerre d'applaudissements. Il exprima la joie qu'il éprouvait de se trouver au milieu de ses chers catholiques de Durban, ou plutôt il leur dit que cette joie était

telle qu'il ne pouvait l'exprimer. Durant son séjour en Europe, il éprouvait le mal du pays et il lui tardait de revoir le sud de l'Afrique et sa chère ville de Durban. Le principal but de son voyage en Europe se trouve atteint puisqu'il a obtenu des Fréres pour son vicariat. Il ne peut assez en remercier le bon Dieu. Maritzburg, il est vrai, sera le premier centre à bénéficier de leur présence ; mais il n'a pas oublié Durban. Il ressent encore plus qu'eux-mêmes le besoin d'un établissement stable d'éducation à Durban et ils peuvent être assurés qu'il fera tout en son pouvoir pour combler cette lacune et réaliser leur désir. Il a dû commencer par Maritzburg parce que des circonstances impérieuses l'y ont contraint. Mais Durban aura son tour, car il aime son peuple pour lequel il est prêt à se sacrifier, même jusqu'à la dernière goutte de son sang. En attendant qu'ils sachent bien que le jour où les Frères auront accepté d'ouvrir une école à Durban, lui, leur évêque et leur père, devra faire appel à leur bonne volonté et à leur générosité, et il espère que personne d'entre eux ne lui marchandera ni l'une ni l'autre. — Durban, avec sa population de près de 75.000 âmes, et où le nombre des catholiques s'accroît sans cesse, a droit à un établissement de ce genre.

L'assurance de cette coopération efficace ayant été formellement donnée au nom de toute l'assistance et de tous les catholiques de Durban, Sa Grandeur s'en réjouit tout particulièrement, et cette assurance fait déjà entrevoir à son cœur de premier pasteur le jour (qu'il espère prochain) où l'arrivée des Frères à Durban comblera un de ses plus chers désirs.

Un délicieux petit concert donné par 700 voix claires et douces de jeunes gens vint clore cette mémorable réunion.

II. — Mission d'Umzinto.

Parmi les sites gracieux du gracieux Natal il en est un qui mérite une mention particulière. Prenez le train à Durban et lancez-vous sur la côte sud. La ligne du chemin de fer, après avoir traversé les faubourgs de Durban, puis les marécages de Congella qui se comblent et se dessèchent méthodiquement et rapidement, après avoir laissé à droite l'artère principale qui se dirige sur le Rand, et abandonné à gauche l'embranchement qui va courir le long du Bluff, — noire falaise qui encadre comme d'un mur de verdure la majestueuse baie de Durban — la ligne du chemin de fer, dis-je, se promène le long de l'Océan Indien à travers un paysage enchanteur. D'un côté, c'est la mer infinie et ses vagues qui se précipitent sur les rochers en hurlant leur éternel refrain, de l'autre, c'est la jungle et la nature sauvage avec de loin en loin, des éclaircies de civilisation : Umbogintwini et sa fabrique de dynamite, Umkomaas, Amanzimtoti, villes de bain en embryon, ou encore des plantations de thé.

A Kelso Junction, la ligne principale se continue le long de la mer vers Port Shepstone, tandis qu'un embranchement se dirige sur Umzinto, délicieux petit village, situé sur les premières collines, à quelque dix milles à l'intérieur. C'est là que je désire vous conduire, ami lecteur.

De la gare, une demi-heure de marche sur une belle et large route ombragée et vous êtes à Umzinto. Rien de bien attrayant dans les baraques arabes qui bordent la route, mais levez les yeux sur ces mamelons qui surgissent à votre droite et à votre gauche. Voyez là-bas cette colline couronnée comme une place forte de tourelles et de créneaux. C'est Sainte-Anne. Gravissez cette route qui serpente à travers les arbres, et arrivé sur la terrasse, admirez ce paysage immense, varié, simple et grandiose à la fois

qui se déroule sous vos yeux : de vastes manteaux verts jetés sur une multitude de coteaux ; pâturages entrecoupés de bois ; dans le lointain, à l'est, un point bleuâtre entre deux collines, c'est l'océan dont vous pouvez, à certains moments, entendre les mugissements.

Il y a là un pensionnat pour les jeunes filles et une école pour les petits garçons. Ces deux œuvres dont j'ai parlé, le pensionnat et l'école, sont placées sur deux collines entre lesquelles coule une rivière qui, paisible en temps ordinaire, devient torrent au temps des pluies. Sur les rives, de grands arbres, comme des piliers géants, semblent former un sanctuaire qu'ils recouvrent de leurs branches. Le site rappelait Lourdes. Aussi, en la solennité de la glorieuse Assomption de la Mère de Dieu, les religieuses eurent-elles l'idée de transporter, dans ce lieu privilégié, la statue de Notre-Dame de Lourdes. La cérémonie, renvoyée au dimanche 17 août afin de permettre aux fidèles des environs d'y assister, eut lieu avec toute la dévotion que des catholiques et des missionnaires de Marie Immaculée pouvaient y mettre. C'était en la fête du bienheureux patriarche Joachim, dont on glorifiait l'illustre Fille. La population avec des croix, des bannières et des flambeaux quitta le soir la colline Sainte-Anne et on descendit au chant de l'*Ave Maria* vers la vallée, ainsi qu'à Lourdes, on descend des hauteurs de la Basilique à l'humble grotte.

Nul doute que la si clémente, si pieuse et si douce Vierge n'ait regardé d'un œil bienveillant cette simple manifestation et, comme elle le fait à Lourdes, n'ait répandu en abondance ses bénédictions sur ses dévots serviteurs. Ce n'est pas que nous nous attendions aux merveilles qui rendent célèbre dans l'univers la grotte de Massabielle. Que l'Immaculée daigne au moins bénir le rustique sanctuaire et ramener aux pratiques de la vie chrétienne nos catholiques ! Qu'elle daigne inspirer un peu d'espoir à ces Indiennes rêveuses qui parfois portent sur leurs traits l'expression de la détresse et de la misère ; qu'elle daigne faire

parvenir à ces pauvres créatures africaines chargées d'huile et de graisse et courbées vers la terre quelque lueur fugitive mais non vaine de l'au delà de la vie présente. Voilà les merveilles, les guérisons spirituelles, plus précieuses encore que les guérisons corporelles, que nous lui demandons avec confiance.

La procession arrivée au terme du pèlerinage, la statue de la Vierge de Lourdes fut religieusement déposée sur le trône qu'elle-même s'est choisi : le rocher. Puis, un vétéran des luttes de l'apostolat au Sud Africain s'adressa à la foule de tout âge, de toute condition et de toute couleur accourue pour assister à une solennité bien nouvelle pour elle.

Pour glorifier la Vierge Immaculée et rappeler à tous leurs devoirs, le prédicateur n'eut qu'à laisser parler son cœur d'oblat et de missionnaire.

Oui, que le pèlerinage, inauguré dans ce coin du pittoresque Natal, devienne une réalité devant Dieu par les prières ferventes qu'on y offrira pour la conversion des infidèles et des pécheurs. Devant la Vierge bénie que les âmes pures ou pénitentes viennent implorer dans leur sérénité ou leur détresse, en faveur des religieuses et des ouvriers évangéliques, le zèle, la confiance et la patience qui leur sont indispensables. Que ce pèlerinage devienne un centre d'attraction, de consolation et d'encouragement pour tous ceux qui viendront ici s'asseoir ou s'agenouiller, murmurer une prière et y saluer celle qui se plaît à répandre les faveurs et les bénédictions. Que ces dernières tombent abondantes surtout sur les élèves : bons petits espiègles inconscients, ou jeunes filles actives et enjouées, mais appliquées à l'étude et aux beaux-arts, afin que tous soient pénétrés toute leur vie d'une sève vraiment chrétienne !

D. C. M.

VICARIAT DU BASUTOLAND

50 ans d'apostolat dans l'Afrique du Sud.

Nous empruntons à un journal de l'Afrique du Sud quelques détails intéressants publiés à l'occasion du jubilé du R. P. Le Bihan, missionnaire au Basutoland, et que le R. P. Lebreton, du même vicariat, a bien voulu compléter.

L'article a paru sous ce titre : « Un prêtre vénérable. »

Cinquante années vaillamment consacrées à l'apostolat, dans l'Afrique du Sud, loin des chemins battus de la civilisation, constituent un haut fait qui n'est pas ordinaire. Un tel passé imprime au nom d'un homme une véritable distinction, et commande l'admiration, car il représente un demi-siècle de noble labeur, avec les souffrances et privations qui en sont inséparables, avec ses déceptions, ses heures de lassitude, et souvent d'étroit voisinage de la mort.

Le sort des missionnaires qui sont venus dans l'Afrique du Sud, alors qu'elle était encore dans un état presque sauvage, est bien différent de celui réservé aux pionniers et aux esprits audacieux qui ont reculé les limites des empires, par la découverte de régions inexplorées. Ces derniers se sont fait un nom illustre et ont acquis un droit à l'admiration publique. Quant aux missionnaires, ils ont accompli par des voies multiples un bien inestimable et, en dépit d'obstacles sans nombre et d'insuccès apparents, ils ont, par conformité à la volonté divine, travaillé avec intrépidité au bien des indigènes. Et cependant, non seulement ils n'ont point recueilli le témoignage de l'admiration des hommes, ni aucun autre avantage temporel ; mais encore ils ont eu, dans bien des cas, à sacrifier leur vie demeurée sans éclat, ignorée et parfois méconnue.

Les difficultés, les obstacles, les souffrances de tout

genre, remplissent d'ordinaire la vie du missionnaire; il est même rare qu'il ait la consolation de récolter ce qu'il a semé au prix d'un pénible et long labeur. Cependant, il ne se décourage jamais et sa vie exerce en définitive une salutaire influence dans le pays qu'il évangélise, alors même que le champ de ses travaux a été limité.

Les remarques qui précèdent s'appliquent d'une manière frappante au P. Le Bihan qui a célébré les noces d'or de sa carrière de missionnaire. — L'entrain, l'énergique activité et la force du caractère font de ce vénérable prêtre une personnalité remarquablement intéressante.

Né en Bretagne en 1833, il porte fièrement aujourd'hui ses 80 ans, ainsi qu'il le dit lui-même; le temps semble le rendre plus robuste. A part une légère surdité, il conserve le parfait usage de ses sens, tandis que la lucidité de son intelligence et la fidélité de sa mémoire ne connaissent pas de déclin. Des 50 années de sa vie de missionnaire, 42 ont été passées dans le Basutoland où il a continuellement résidé depuis 1876; les autres 8 années se sont écoulées à Natal, Bloemfontein, les mines de diamant et le Transvaal. Il a établi ou aidé à établir 7 stations de missions : 2 à Natal et une dans chacun des centres importants de Roma, Bloemfontein, Kimberley, Montolivet et Sopula, Faites appel à sa mémoire et aussitôt il devient un intéressant narrateur, se rappelant jusque dans les plus petits détails beaucoup d'émouvants épisodes. L'expression de son visage, et surtout de ses yeux, transforme en conviction l'illusion qu'il est de nouveau acteur ou témoin de ce qu'il raconte.

Le jubilé du P. Le Bihan ayant coïncidé avec sa visite aux catholiques de Wepener qui l'avaient invité, il fut facile de l'interviewer dans la maison honorable où il reçut l'hospitalité. Avec la courtoisie qui caractérise sa race, il fit appel à ses souvenirs et se laissa aller à ses réminiscences.

Le P. Le Bihan arriva à Natal en 1859. Les Zoulous

s'étant convertis en petit nombre, malgré 5 années d'efforts et de travaux, Mgr Allard tourna son attention vers le Basutoland où Moshesh lui fit une cordiale réception, ce qui le détermina à donner au P. Le Bihan l'ordre de s'avancer en Basutoland.

Un wagon fut loué, moyennant paiement de quelques planches par le P. Barret, et le voyage commença. Après 3 jours écoulés, le P. Le Bihan demanda au conducteur s'ils s'approchaient du Basutoland. Le Boer lui fit la réponse mensongère qu'on en était tout près. La vérité est qu'ils étaient près de la rivière Vaal. Le P. Le Bihan ayant dans la suite réitéré plusieurs fois la même question reçut invariablement la même réponse de la part du Boer qui n'était nullement pressé d'atteindre le Basutoland, tant qu'il avait en abondance du gibier à abattre.

Après que 2 mois et demi se furent ainsi écoulés, le P. Le Bihan dut se procurer un cheval et continuer seul son voyage. Dans la crainte de perdre de nouveau du temps, il attacha solidement en avant de la selle une grosse horloge que Mgr Allard lui avait bien recommandé d'emporter au Basutoland et en arrière de la selle les autres effets. Un bambou complétait l'équipement. Le P. Le Bihan s'étant fait hisser sur la selle poursuivit ainsi sa route et arriva à une ferme où plusieurs Anglais étaient en villégiature. Ces Messieurs se demandaient avec étonnement quel pouvait bien être le « nouveau quadrupède » qu'ils apercevaient de loin se dirigeant vers eux. Ils aidèrent le missionnaire à descendre de cheval et, après l'avoir libéralement hébergé, lui fournirent un chariot et des chevaux pour continuer son voyage. Etant arrivé à Bethléem qui ne se composait alors que de quelques maisons, le maître de poste lui fournit un guide indigène. Le jour suivant, il atteignit la résidence de Molapo, fils aîné de Moshesh, où il rencontra le commerçant auquel son évêque l'avait adressé. Il visita Molapo qui le reçut cordialement, et continua son voyage avec un Boer, mais la marche étant trop

lente, le P. Le Bihan se procura un guide indigène et alla de l'avant. Un jour, son guide ayant voulu savoir où il allait, le Père lui répondit « qu'il se rendait auprès du roi Moshesh. — C'est un mensonge, réplique le Basuto, vous êtes un voleur, et vous vous enfuyez : vous n'avez pas de cheval et vos habits sont misérables. — Si j'étais un voleur, répondit le missionnaire, je ne vous demanderais point de me conduire auprès de Moshesh. » Le Basuto étant devenu aggressif, le P. Le Bihan dut le saisir et le jeter par terre pour le mettre hors d'état de nuire.

En arrivant à la résidence de Masupha en compagnie d'un jeune Basuto, le P. Le Bihan tomba malade. Masupha le mit dans une hutte et le fit manger. Le lendemain, se sentant mieux, le missionnaire se remit en marche, mais, après avoir traversé plusieurs « *Spruits* », il tomba harassé de fatigue et dit à son jeune compagnon : « Je vais mourir ; vous direz à l'évêque où l'on pourra trouver mon corps. » Mais le fidèle enfant ne voulut point l'abandonner et, l'aidant à se relever, il lui dit : « Vous ne pouvez pas mourir ici ; reprenez courage, nous allons arriver à une halte. » La sympathie de ce bon serviteur, instrument de la divine Providence, renouvela le courage du pauvre prêtre et lui fit retrouver sa force de volonté. Il soutint contre la fatigue une lutte héroïque et, après avoir traversé avec ses habits le petit Calédon, il arriva, à la très grande joie de l'enfant, en vue d'un poste de mission. Malheureusement, c'était une mission protestante ; il fallut donc encore lutter, jusqu'à ce qu'enfin on atteignît le poste de Mr. Barker, commerçant. Ce dernier donna au Père des habits de rechange et une bonne nourriture. Cette hospitalité produisit sur le voyageur un effet pour ainsi dire magique : il revint vraiment des portes du tombeau. Ce qui ne contribua pas peu à le faire revivre, ce fut la joie que lui causa la rencontre d'un vieil ami de Natal. « Comment se fait-il, lui demanda-t-il, que vous paraissiez m'avoir attendu ? — Je suis Irlandais, répondit l'ami, et

mon flair me permet de deviner un prêtre à des milles de distance. »

Le lendemain le P. Le Bihan rencontra son évêque et il passa la journée en fête. — Dans la matinée du jour suivant, il gravit la montagne, et conformément au désir de son évêque, il en rapporta une grande quantité d'herbes pour couvrir la maison.

En 1865, la guerre éclata entre les Boers et les Basutos, et il devint nécessaire pour le P. Le Bihan de traverser le Drakensberg pour aller chercher des provisions à Pietermaritzburg. Moshesh lui fournit un indigène et ensemble ils firent le voyage. A un certain endroit, un Basuto brandit sa sagaie pour la lancer dans la poitrine du P. Le Bihan, mais l'indigène qui l'accompagnait s'élança sur l'agresseur, réussit à le désarmer, juste au moment voulu. En apprenant que le Père était un grand ami de Moshesh, l'assassin se déroba par la fuite.

Le Père d'ailleurs a fait à cette époque plusieurs voyages à Natal, à pied ou avec le wagon comme « driver ». Dans celui qu'il fit à travers la montagne et qui est resté célèbre, il entra par le col des Bushmen à environ deux heures de cheval de Roma, et se dirigea directement sur Natal en coupant au plus court.

Mgr Allard, à cause de l'état de guerre persistant entre les Basutos et les Boers, désirait pouvoir trouver une autre voie de communication plus directe et qui ne traversât point le théâtre de la guerre. C'est dans ce but qu'il avait envoyé le P. Le Bihan et le P. Hidien, avec deux jeunes gens pour les accompagner. Les voyageurs faillirent périr de faim et de misère en route : je sais par une expérience maintes fois répétée, combien ces voyages dans la montagne sont pénibles, parfois dangereux, même quand on s'est équipé de son mieux et quoique maintenant le pays soit complètement habité ; aussi, on ne saurait trop admirer le courage et la confiance en la divine Providence de ces deux héroïques pionniers de l'Evangile.

La montagne n'était, à cette époque, peuplée que par les bêtes sauvages et la peuplade non moins sauvage des Bushmen, la plus dégradée des races sud-africaines, nomades vivant dans les cavernes et ne se nourrissant que du produit de leur chasse et de leurs vols. Ni les Pères ni leurs compagnons ne connaissaient le pays et ils partirent sans autre guide que la boussole, sans autre arme qu'un vieux pistolet appartenant au P. Hidien, avec seulement deux chevaux pour les Pères, les indigènes marchant à pied, et pour toute provision de route, du café et des « pabis » (maïs grillé, puis moulu). Par contre ils avaient une forte provision de bonne humeur, et le Père Le Bihan aime à rappeler comment bien souvent ils étaient obligés de se séparer pour leur repas et d'aller manger chacun de son côté, car la gaieté du P. Hidien et ses saillies les faisaient tellement rire qu'ils ne pouvaient avaler leur maïs.

Etant partis au printemps, l'époque la plus mauvaise pour voyager dans la montagne, ils eurent beaucoup à souffrir du froid, et aussi de la faim pendant les derniers jours. Leurs provisions étaient épuisées, et ils ne savaient à quelle distance ils étaient encore de Natal. Ils tuèrent un animal que leur chien avait arrêté, mais la bête sentait si mauvais que, malgré la faim, ils ne purent y toucher et passèrent toute la journée sans rien manger. Ils marchèrent jusqu'à la nuit dans l'espoir d'arriver au versant de Natal, mais inutilement ; la nuit ils étaient obligés de se couvrir les pieds de leur selle pour se préserver du froid. Le lendemain matin, du haut d'un pic, ils interrogeaient anxieusement l'horizon, sans découvrir autre chose que des sommets bleus et gris, à perte de vue.

Ils allaient se résigner à tuer un de leurs chevaux pour le manger, quand un des indigènes leur fit remarquer que les sommets qu'ils voyaient commençaient à bouger. En effet, ce qu'ils avaient pris pour des montagnes n'était que des brouillards qui commençaient à se dissiper, et quand le soleil eut fini de les disperser, ils purent

contempler, on juge avec quel plaisir, la colonie de Natal s'étendant sous leurs pieds. Ils renoncèrent à immoler le pauvre cheval, et après avoir contemplé pendant quelques instants le magnifique panorama qui se déroulait devant eux, et adressé à Dieu une fervente prière d'action de grâces, ils s'empressèrent de descendre. L'après-midi ils arrivèrent à la ferme d'un Zulu, qui se trouvait être une vieille connaissance du P. Le Bihan. Le brave homme, émigré de St-Michel au pied du Drakensberg, fut tout heureux de les rencontrer et de leur donner des vivres. Le lendemain, les voyageurs se remirent en route. Quand ils arrivèrent à Natal, le bon P. Barret se demandait s'il pourrait trouver assez de pain pour les rassasier. Le bruit de leur arrivée à travers la montagne se répandit vite en ville, et le gouverneur, Sir T. Shepstone, qui pensait alors sérieusement à annexer le Basutoland à Natal, les appela plusieurs fois pour leur demander des renseignements sur leur pays et leur chemin à travers la montagne. Ils étaient les premiers blancs à avoir exploré ce pays.

Durant le voyage de retour de Maritzburg, les voyageurs furent cernés par les Basutos, et 3 sagaies furent pointées sur la poitrine du missionnaire ; mais cette fois encore le nom de Moshesh le sauva. Dès qu'il eut crié : « Je suis le prêtre de Moshesh », les indigènes tombèrent à genoux, et implorèrent leur pardon. Ils l'escortèrent ensuite jusqu'à Roma. Ils n'avaient encore franchi qu'une faible distance, lorsque l'un d'entre eux montra au missionnaire le cadavre d'un blanc dépouillé de ses vêtements, et lui dit d'un air farouche : « Le même sort vous attendait, si vous n'aviez pas été le prêtre de Moshesh. »

En arrivant à Roma, le Père se déchargea d'une ceinture contenant 200 souverains. Il l'avait portée sur la peau, depuis le jour où il avait quitté Maritzburg, et le frottement de ces pièces causa une telle irritation que lorsque le voyageur voulut déposer la ceinture, le sang et la peau vinrent avec elle.



L'année suivante (1866), une expédition militaire fut organisée contre Moshesh, pour le punir de ses incursions dans Natal. Dans cette circonstance, le P. Le Bihan rendit aux deux partis un service signalé, bien qu'inconnu jusqu'à ce jour. Le gouverneur, Sir Shepstone, lança une troupe contre Moshesh, dans la persuasion qu'il avait été l'instigateur du pillage. Mais le P. Le Bihan avait des preuves positives que, seul, le chef Letsanyane était à blâmer. Il les exposa si clairement au juge-commissaire Bucchanam que celui-ci lui remit aussitôt une lettre pour Sir Shepstone qui accompagnait la troupe d'expédition. Ce dernier qui connaissait particulièrement le P. Le Bihan crut à sa parole et en conséquence congédia la troupe expéditionnaire. L'effusion du sang et une perte considérable de temps furent ainsi évitées.

Très probablement cette intervention du P. Le Bihan ne fut pas sans influer sur la détermination de Mr. Bucchanam, ancien attorney général pour Natal, de prendre ouvertement fait et cause pour les Basutos contre les Boers. Cette intervention de Bucchanam manqua peut-être un peu de discrétion dans la suite, mais elle eut l'excellent effet d'éclairer l'opinion publique anglaise et contribua beaucoup à l'établissement du protectorat en 1868.

A propos de l'établissement de ce protectorat, il me semble juste de ne pas passer sous silence un fait fort peu connu et qui vient dernièrement d'être rapporté dans une réunion publique. Je n'ai malheureusement pas sous la main le numéro du journal basuto ayant rendu compte de la réunion, sans quoi je vous l'aurais envoyé. Mgr Cénez s'étant rendu il y a quelques semaines à la résidence du nouveau grand chef Griffith, qui est un fervent catholique, pour lui présenter, ainsi qu'aux autres chefs, ses condoléances à l'occasion de la mort du suprême chef Paramount

Letsie, de nombreux discours furent prononcés et dans l'un d'eux, G. Tlali Moshesh, confident de son père aux heures les plus noires de l'histoire des Basutos, raconta que lorsque Moshesh aux abois réclama avec plus d'instance que jamais l'établissement du protectorat anglais, seul capable de sauver le pays de l'extermination par les Boers, il était à ce moment conseillé par les Pères Gérard, Le Bihan et Hidien. Les lettres de Mohesh étaient faites par eux et transcrites par lui à Tlali. Les négociations furent difficiles mais aboutirent néanmoins à la proclamation du protectorat qui sauva la nation. Les dépêches du gouverneur de Natal, Sir T. Shepstone, éclairé par le P. Le Bihan, contribuèrent beaucoup aussi à ce résultat. Que de faits de ce genre ont été ainsi laissés dans l'ombre par la modestie exagérée de nos premiers Pères!

Peu de temps après, le P. Le Bihan établit la mission de Bloemfontein qui, à cette époque, ne comprenait que quelques maisons du voisinage desquelles il avait souvent vu s'enfuir le gros gibier.

Il partit ensuite pour le Transvaal où il fut le premier prêtre catholique que l'on y eût vu. A Potchefstroom, il voulait célébrer un mariage, mais la loi défendait à tout autre qu'au prédicant de l'église hollandaise d'accomplir cette cérémonie. « Comment se fait-il, demanda alors le P. Le Bihan, que les ministres anglicans aient pu impunément transgresser la loi ? » La réponse à cette question fut la permission de procéder à la cérémonie. Ceci amena la présentation au « Conseil » d'une pétition en vue de l'abolition dans tout le Transvaal de ladite incapacité légale. Beaucoup de Hollandais la signèrent, entre autres le Président Prétorius et sa femme. Le Consul portugais apporta le concours de son influence. Après une longue discussion, cette loi prohibitive fut abrogée, en 1869. Le président Prétorius alla même jusqu'à donner deux lots de terre pour y bâtir une église et une somme de 200 £ fut collectée dans ce but.

***

A quelque temps de là, pendant que les PP. le Bihan et Bompart, partis de Kroonstadt, effectuaient un voyage, il leur arriva un curieux incident. Après avoir été hébergés par un fermier boer, ils reprenaient leur marche. Ayant cheminé toute la journée, quel ne fut pas leur étonnement d'arriver, au coucher du soleil, à une maison qu'ils reconnurent être celle qu'ils avaient quittée le matin. Ils s'étaient trompés de route et avaient voyagé toute la journée en faisant un cercle. Le Boer, après avoir cordialement ri de leur aventure, renouvela sa généreuse hospitalité.

Bien différent fut l'accueil qui leur fut fait dans une autre ferme peu distante de là. « Loop, loop, va-t'en, va-t'en ! » fut pratiquement tout ce que le Boer eut à leur dire et, ce disant, il accentua l'ordre de s'éloigner, en lançant ses chiens contre eux. Ils eurent à passer la nuit sur le bord de la rivière Rhenoster. Les Boers faisaient la chasse aux bêtes sauvages, et le sol résonnait du bruit du sabot de leurs montures. Le cheval du P. Le Bihan, s'étant échappé, quand il le ramena à leur campement, il trouva le P. Bompard en train de crier et d'agiter frénétiquement sa couverture pour empêcher les animaux poursuivis par les chasseurs de se précipiter sur lui.

Il est bien rare de voir un prêtre devenir un « voorloper » (piqueur qui marche devant les bœufs) ; cependant, le Père Le Bihan dut encore faire cette expérience, en voyageant de Kroonstadt à Maritzburg, sur un chariot de transport. Le piqueur ayant déserté son poste, le Père dut prendre la rêne.

Pendant ce voyage, il s'en fallut de bien peu que le missionnaire ne succombât dans un danger d'un nouveau genre. Pendant qu'il dormait sous le wagon, vers le milieu du jour, le conducteur s'approcha, quoique à une certaine distance, avec un autre Boer qui avait aussi dételé tout

près de là. A leur manière de parler et de regarder, on aurait cru, dit le P. Le Bihan, qu'ils voyaient un homme pour la première fois. Mais il comprit bien vite leur attitude lorsqu'il s'aperçut qu'un énorme serpent couvrait son bras tandis que la gueule était tout près de son visage. Graduellement il dégagea son bras et s'éloigna d'un bond. Le reptile fut tué et le missionnaire sauvé.

Après ce fait et tant d'autres semblables, est-il surprenant que le P. Le Bihan ait une confiance si extraordinaire en la Providence ?

Durant la guerre de 1880-1881, le P. Le Bihan joua un rôle important, quoique inconnu du plus grand nombre, pour amener la conclusion de la paix. Il faisait périodiquement le voyage à Ladybrand, pour aller y chercher le courrier. Dans une de ces excursions, ayant eu l'occasion de discuter la situation avec Mr. Domaz, ce dernier exprima l'opinion que le gouvernement colonial était fatigué de la campagne, et qu'il conclurait volontiers la paix. Aussitôt, le P. Le Bihan, mettant à profit cette information, eut une entrevue avec le chef Letsie sur lequel il exerçait une grande influence ; il vit ensuite Lerotholi et les autres chefs qu'il réussit à persuader de demander la paix. Il écrivit lui-même la lettre, à cet effet, au nom du Chef suprême, et il l'expédia par l'intermédiaire d'un indigène. Celui-ci la remit... aux missionnaires protestants qui se trouvaient là en ce moment. L'un de ces Messieurs porta la lettre à Letsie et l'informa qu'il pouvait en écrire une bien meilleure.

Peu après Letsie convoqua un « Pitso », c'est-à-dire une assemblée de la nation, à laquelle le P. Le Bihan était également présent. La lettre du missionnaire protestant qui ne faisait qu'amplifier celle du Père y fut lue et approuvée. La paix fut conclue : est-il nécessaire de demander à qui en revient le mérite ?

Quelques années après, le P. Le Bihan ayant été rendre visite à Lerotholi, devenu chef suprême à la place de son père Letsie, il trouva le chef assis et causant avec ses

hommes au « khotha » (tribunal, place publique où se réunissent les guerriers). Le chef se leva à son approche, lui serra la main et, se tournant vers ses hommes, leur dit : « Regardez cet homme : si les Basutos peuvent encore semer du sorgho dans leurs champs, c'est grâce à lui. »

Quand la guerre eut pris fin, Mgr Allard enjoignit au P. Le Bihan de choisir un site convenable pour un nouveau poste de mission. Letsie se rappelant qu'il avait été le promoteur de la paix mit à sa disposition n'importe quel site qu'il lui plairait de choisir. Le missionnaire voyagea à travers les districts de Mohaleshoek et Quthing, où il rencontra Sir Marshall Clarke qui l'amena à entreprendre le tracé d'un carte complète du Basutoland. C'est au cours de ses voyages que, recueillant les éléments pour sa carte, il découvrit les fameuses chutes Le Bihan (Malusenyane). Cette carte qui est pratiquement la première carte complète du Basutoland, tracée sur échelle, fut achetée, par le colonel Shermbrucker, 20 £. Cette somme, ainsi que celle de 200 £ collectée ensuite par le P. Le Bihan, fut dépensée pour l'établissement du poste de mission à Thabana-Morena, Montolivet.

ÉCHOS DE LA FAMILLE

Europe.

L'administration des *Petites Annales* a publié cet appel auquel nous prions nos lecteurs de faire bon accueil.

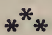
A l'occasion du prochain centenaire de la Congrégation des Missionnaires Oblats, nous avons préparé un album de son vénéré Fondateur.

Il comprendra environ 200 vues ou portraits avec légendes. Ces légendes sont empruntées, pour la plupart, aux écrits de Mgr de Mazenod ou de ses historiens.

L'album ne sera publié que si les souscriptions suffisent à couvrir les frais. Il en faut au moins 250 à 10 fr. Nous espérons que ce nombre sera dépassé. Tous les missionnaires Oblats et leurs amis tiendront à favoriser une œuvre destinée à faire connaître Mgr de Mazenod et la Société qu'il a fondée.

On recevra l'album, dès son apparition, franco de port, contre envoi, par mandat international, de 10 fr. adressés au R. P. Directeur des Petites Annales *(Thy-le-Château, Belgique).*

Les Petites Annales.



Un indult, daté du 20 novembre, et émanant de la Sacrée Congrégation du Saint-Office, section des Indulgences, accorde la faveur de l'autel privilégié au maître-autel de nos églises, *comme privilège réel*, de sorte que tout prêtre, même non oblat, qui y célèbre, jouit de cette faveur. Le texte de l'indult sera publié dans le prochain numéro des *Missions.*



En la belle fête de l'Assomption de la très sainte Vierge, deux nouvelles cloches ont été solennellement bénites, pour la tour de l'église Saint-Thomas à Saint-Hélier, Jersey.



Le scolasticat de la province du Midi, établi depuis trois ans dans la banlieue de Turin, au lieudit Tesoriera, 650, s'est transporté dans une charmante propriété à l'écart de la petite ville de San Giorgio Canavese, à une quarantaine de kilomètres de Turin. L'adresse est la suivante :

Maison des Oblats de Marie Immaculée,
San Giorgio Canavese.
(Prov. di Torino) Italie.

Le mot Canavese, à la suite de San Giorgio, est nécessaire, la province de Turin comptant plusieurs localités du nom de San Giorgio.



Le dimanche 14 septembre, qui suivait la Nativité, a eu lieu à Tower-Hill, Londres, la 22e procession annuelle en l'honneur de la Très Sainte Vierge. Grâce au zèle du R. P. Timothy O'Ryan, Supérieur, et des Pères de la Communauté, la procession s'est déroulée imposante et solennelle sur tout le parcours. Une halte fut faite hors des jardins de « Trinity Square », et des prières furent dévotement récitées en vue de l'emplacement du martyre de Thomas Morus et de l'évêque Fisher.



Dans les rangs du Clergé prenant part à cette procession, il était facile de remarquer le vénérable P. Ring, qui, il y a un demi-siècle, eut un rôle prépondérant dans l'établissement de la Mission des Martyrs anglais à Tower-Hill. Malgré son âge, — près de 80 ans — il a conservé un rare talent d'organisation. Il en avait fait preuve lors des pèlerinages de 1893 à Lourdes et à Rome, et pour le jubilé de 1900, mais que dire du pèlerinage irlandais qu'il a conduit en septembre dernier aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, pour lequel il avait dû tout disposer et combiner pour 28 Comités diocésains !



Son Eminence le Cardinal Merry del Val a écrit une lettre que publie le *Cennad* ou Messager du R. P. Trébaol, dans son numéro de novembre dernier. Cette lettre le félicite pour l'œuvre de l'évangélisation du pays de Galles et en particulier de la fondation de son *Messager*, « pour travailler plus efficacement à la conversion de ces populations ». Le Saint-Père lui accorde, à lui, à son collaborateur, aux lecteurs du journal, la Bénédiction Apostolique.

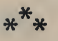


Le dimanche 27 juillet dernier, la Maison d'Engelport a célébré une fête bien touchante, dont, nous l'espérons, un rapport nous racontera les triomphales beautés. On a reconduit processionnellement, dans son domaine, après l'avoir redorée et bénite, une statue antique et vénérée de la Très Sainte Vierge. Cette statue était restée cachée pour échapper aux fureurs des révolutionnaires de 1794. A la cérémonie, qui s'est déroulée en présence d'une grande foule, assistaient Mgr le Supérieur Général, le R. P. Scharsch, Assistant Général, et le R. P. Kassiepe, Provincial d'Allemagne.

⁂

Par une circulaire du 18 octobre 1913, adressée aux Pères et Frères de la Province d'Allemagne, le T. R. Père Supérieur Général constitue ainsi qu'il suit la nouvelle administration provinciale :

R. P. Joseph Huss, Provincial;
R. P. Maximilien Kassiepe, 1er Cons. ord. et Admoniteur;
R. P. Jean Wallenborn, 2e Cons. ord.;
R. P. Léonard Leyendecker, 1er Cons. extraordinaire;
R. P. Godefroi Van der Beek, 2e Cons. extraordinaire;
R. P. Henri Lauffs, Econome provincial.



Amérique.

De mai à octobre 1913, Notre-Dame du Cap de la Madeleine a vu s'agenouiller à ses pieds 47.000 pèlerins venus de toutes les parties du Canada, et souvent aussi, conduits par nos Pères. Ainsi ceux d'Ottawa et de Hull y amenaient dernièrement un pèlerinage de 1.300 personnes. Le 1er juin, Notre-Dame du Rosaire voyait à ses pieds Son Excellence Mgr Stagni, délégué apostolique au Canada, accompagné de deux évêques et d'une foule de 5.000 pèlerins.



Au sujet de la visite du représentant du Pape, dans les provinces d'Alberta et de Saskatchewan, relevons quelques détails :

Un ancien élève de l'école indienne de Duck Lake (Sask) s'adressant à Son Excellence s'exprime ainsi en cris : « Vous pourrez dire au « Grand Chef de la Prière » que nous le remercions de nous avoir envoyé ces hommes blancs qui portent le crucifix, pour nous enseigner la vraie religion et la civilisation. »

Et un journaliste métis, descendant de chefs indiens, lut dans son adresse en français : « Vous pourrez dire à Sa Sainteté que là où la barbarie et le paganisme ont régné, la Croix a été plantée par les Oblats dont j'ai admiré, depuis mon enfance, l'esprit de zèle et de sacrifice. »



Le délégué apostolique a su apprécier l'œuvre accomplie par nos missionnaires dans les vastes territoires qui forment aujourd'hui les diocèses de Saint-Boniface, de Regina, de Prince-Albert, d'Edmonton, de Calgary et du Keewatin. Faisant ressortir l'importance de cette œuvre, Son Excellence déclarait, dans un discours prononcé à Saint-Albert, qu'on ne pouvait assez admirer nos Pères d'avoir su transformer ces missions éparses en diocèses organisés, après les avoir fait sortir prudemment de leur pauvreté primitive.

A la visite de l'école indienne de Qu'Appelle, Son Excellence, s'adressant aux missionnaires *O. M. I.*, leur dit : « Ici, dans le Nord-Ouest, vous avez élevé un monument qui sera éternel. Soyez-en fiers devant Dieu en toute humilité. »

***

Le 3 novembre dernier, une circulaire adressée aux Oblats de la Province du Canada établissait ainsi qu'il suit l'Administration provinciale :

R. P. Guillaume Charlebois, Provincial.
R. P. Joseph-N. Dozois, 1er Cons. ord. et admoniteur.
R. P. Ernest Tourangeau, 2e Cons. ord.
R. P. Pierre Deguire, 1er Cons. extraordinaire.
R. P. Bruno Roy, 2e Cons. extraordinaire.
R. P. Germain Gauvreau, Econome provincial.



Le 24 août dernier, Monseigneur l'évêque de Calgary bénissait la première pierre d'une église à élever à Lethbridge. Cette mission, consacrée à saint Patrice, et qui comprend, en outre, plusieurs stations environnantes, a été fondée en 1884, et elle est encore desservie par les nôtres, sous la direction du R. P. Louis Rosenthal.



C'est encore sous le vocable du saint Patron de l'Irlande que va être construite, dans la petite ville de Médecine Hat, une nouvelle église dont la première pierre a été bénite le 22 juin, par Mgr Legal, archevêque d'Edmonton. De cinq ou six familles qui formaient la station de Medecine Hat, la population en compte aujourd'hui près de 300.



A Saint-Boniface, 60 Oblats et parmi eux les vénérables Pères Dandurand, Gascon, Gendreau et Decorby, se sont trouvés réunis pour la retraite annuelle que leur a prêchée, en août dernier, le R. P. Blanchin, de l'Université d'Ottawa.



Les Catholiques allemands du Canada ont tenu leur 5e congrès annuel dans la salle paroissiale Saint-Joseph, à Winnipeg, en juillet dernier. Nosseigneurs Langevin, archevêque de Saint-Boniface, et Pascal, évêque de Prince-Albert, ont honoré le Congrès de leur présence. Son Eminence le Délégué apostolique a envoyé un télégramme de félicitations.



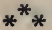
Si Dieu bénit les efforts du R. P. Bour, et sur la recommandation de Monseigneur de Regina, trois nouvelles églises vont surgir dans le diocèse de Regina, à Habsburg, à Truax, et en vue de Craik, à égale distance de Regina et Saskatoon, sur la ligne du Nord-Canadien.



Arrivé à Rome le 19 septembre, Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, qu'accompagnait son frère M. l'abbé Hermas Langevin, fut reçu très paternellement par le Saint-Père, dès le surlendemain ; puis, après un séjour d'une quinzaine dans la Ville éternelle, il se rendit à Contrexéville. Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que la santé du vaillant prélat s'est trouvée bien de cette saison. Le 25 octobre, Mgr s'embarquait pour le Canada.



Il y a 14 ans, le R. P. Gladu éditait une traduction française des hymnes du bréviaire. Le directeur de l'*Ami du Foyer* vient d'en faire paraître une nouvelle édition, en harmonie avec la Bulle *Divino Afflatu*. Les *Cloches* de Saint-Boniface constatent que cette traduction est accueillie par les témoignages les plus flatteurs des membres de l'Episcopat canadien.



Winnipeg possède maintenant une église pour les Italiens. C'est le 5 octobre dernier, à 10 h. ½ du matin, avant la messe, que le R. P. Cahill, provincial du Manitoba, a procédé à la bénédiction de la nouvelle église. Elle est dédiée à Notre-Dame du Saint Rosaire, et servira aux 200 familles italiennes de Winnipeg dont s'occupe avec beaucoup de zèle le R. P. Ferdinand Anzalone.



Le Frère Kearney, âgé aujourd'hui de 78 ans, est un de nos frères qui, par leurs travaux, ont le mieux mérité des missions de l'Extrême Nord, et en particulier de la mission de Good-Hope, près du Cercle arctique. Il y cultivait avec succès la pomme de terre, longtemps avant que la compagnie de la Baie d'Hudson songeât à en faire l'essai.



Les records de nos missionnaires ne sont pas enregistrés par la réclame, mais seulement par le ciel. Citons néanmoins, pour l'édification commune, que, dans ses tournées apostoliques de l'hiver dernier, le R. P. Jaslier, de la résidence de Wabaska (Athabaska), a parcouru, avec son traîneau à chiens, la distance de 1.000 milles, soit 1.600 kilomètres.



Mgr Charlebois, vicaire apostolique du Keevatin, n'a point relevé la longueur du chemin qu'il a parcouru sur terre, dans sa longue tournée; mais pour visiter 5 de ses missions, voir 1.200 sauvages et en confirmer 150, il a dû franchir en canot 2.000 kilomètres ! « Partout, écrit le pieux prélat, j'ai

été édifié des bonnes dispositions de ces pauvres Indiens. Tous les matins, un grand nombre s'approchent de la sainte Table. Sous ces peaux bronzées et sales, on découvre des âmes bien belles et rayonnantes de grâces aux yeux de Dieu. Je suis d'avis que, dans le ciel, on verra des pauvres sauvages placés bien haut dans la gloire. » En attendant..., il repartira sous peu de jours porter le réconfort de sa visite dans d'autres missions.



En octobre, le R. P. B. Donnelly terminait la série des conférences qu'il a données dans l'église Sainte-Marie à San Antonio (Texas), et dont les heureux effets ont été visiblement bénis de Dieu, non seulement parmi les catholiques, mais encore parmi ceux qui ne le sont pas. Nombreuses, en effet, sont les demandes qui sont venues de la part de personnes désireuses d'embrasser la vraie foi. Monseigneur l'évêque de San Antonio, présent au sermon de clôture, pouvait donc se réjouir des résultats obtenus et adresser des paroles d'encouragement aux futurs convertis.



Le juniorat de San Antonio a vu, en août dernier, pour la première fois, pensons-nous, cinq de ses élèves, entrer ensemble au noviciat que la Province du Texas a nouvellement établi à Mission.



Jour mémorable aussi, pour le scolastical de Tewksbury, que le 8 septembre 1913. D'abord, sous la présidence du R. P. T. W. Smith, Provincial, les Pères et Frères du scolasticat-noviciat clôturaient ce jour-là les exercices de la retraite annuelle ; de plus, six Frères scolastiques faisaient leur oblation perpétuelle et six Frères novices prononçaient leurs premiers vœux annuels. Ainsi, la belle fête de la

Nativité de Marie Immaculée coïncidait avec la naissance à la vie religieuse d'une couronne d'Oblats de la première Province des Etats-Unis.



Originaires du même village de Saint-Jean de Boiseau, diocèse de Nantes, Mgr Legal, *O. M. I.*, archevêque d'Edmonton, et Mgr Bertreux, évêque des Iles Salomon, se sont rencontrés, après 35 ans de séparation, au moment où les villes d'Edmonton et Saint-Albert étaient en fête à l'occasion de la visite du Délégué apostolique. Les deux prélats ont profité de leur réunion pour adresser au Directeur de la Propagation de la Foi, de Nantes, l'expression de leur reconnaissance de tout ce que Mgr Robert fait pour les missions des pays froids et des pays chauds.

***

Asie.

Par décision de Sa Grandeur Monseigneur l'archevêque de Colombo, le R. P. Charles Lytton a été nommé directeur général de la société de Saint-Vincent de Paul, de l'association des Dames de charité et de la société des Jeunes gens.



Trois nouveaux centres de mission, avec résidence habituelle d'un missionnaire, viennent d'être créés dans l'archidiocèse de Colombo, à Slave Island, Tarala et Veliveriya.



Le R. P. Gnana Pragasan, O. M. I., du diocèse de Jaffna, a magistralement réfuté les étrangetés publiées à Ceylan même, sur la religion hindoue, par un nommé Myrm Phelps, avocat de New-York, et qui s'appelle lui-même Hindou-Américain !



Une bonne nouvelle. Cent familles païennes formant trois hameaux paraissent disposées à embrasser la vraie religion, dans un avenir prochain. Nous recommandons aux prières de nos lecteurs ce mouvement de conversion pour qu'il aboutisse pleinement, et que les efforts de l'association tamoule païenne ne réussissent pas à l'entraver.



A Kayts (Jaffna), une retraite prêchée du 12 au 19 octobre. Elle a été couronnée de succès bien consolants pour le P. Owen, missionnaire local, pour les PP. Bénédict et Nicolas, prédicateurs, et pour le P. Vorlander qui a prêté son concours au confessional. 2.500 communions ont été distribuées pendant la semaine et, le jour de la clôture, 300 hommes ont communié. Il y a 20 ans, on comptait, à Kayts et dans les îles voisines, à peine 3.000 communions par an. Aujourd'hui à Kayts seul, il y en a 18.000.



A 10 milles de Jaffna, la mission de Nalloor compte une station et une chapelle de plus, à Madduvil Nord. L'église, bâtie en bois, mesure 21 mètres sur 6, et le missionnaire y aura une petite chambre. Cette station, ouverte il y a quelques mois, compte déjà 35 âmes. La partie méridionale de ce village possède une autre mission avec chapelle, ouverte il y a 3 ans. Elle compte maintenant plus de 50 convertis.



Le 21 octobre dernier, le R. P. Daurat, curé de la cathédrale Notre-Dame de Jaffna, a célébré les noces d'argent

de son ordination sacerdotale. Les paroissiens ont profité de cette occasion pour manifester à leur curé leur sympathie et leur reconnaissance.



C'est une pieuse habitude, à la cathédrale de Jaffna, de célébrer dans les premiers jours de novembre, une messe solennelle pour nos Pères et Frères défunts, et de faire chanter un autre service solennel pour les membres défunts de l'Œuvre de la Propagation de la foi. Les catholiques sont invités à assister à ces offices, en témoignage de leur reconnaissance envers ceux qui sont morts au service de Dieu et de leurs âmes, ainsi qu'envers ces nombreux bienfaiteurs inconnus dont les offrandes ont aidé et soutenu les missionnaires dans leur œuvre d'évangélisation.



Il y a 27 Pères et Frères qui reposent dans le cimetière de Jaffna ; d'autres ont été inhumés dans la cathédrale ; d'autres enfin, après avoir travaillé dans le diocèse, sont allés mourir ailleurs, comme Nosseigneurs Bonjean et Melizan, et, pour ne nommer que ceux-là, les Pères Pulicani et Boisseau. La liste de nos chers morts est déjà longue.



Quant à l'Œuvre de la Propagation de la foi, elle contribue, depuis plus de 60 ans, nous dit le *Catholic Guardian*, et dans une large mesure, au soutien de la mission. Sans son aide efficace, il eût été impossible à Monseigneur l'évêque de Jaffna d'entretenir un nombre si élevé de missionnaires, et d'effectuer des travaux — pourtant indispensables — au séminaire, au collège, aux bâtiments de la presse, etc. Il ne faut pas oublier que les membres de

l'Œuvre sont, pour la plupart, des pauvres qui mettent de côté un sou par semaine qu'ils destinent à cette fin. Les catholiques de Jaffna (et d'ailleurs) ont donc une dette énorme de reconnaissance envers eux, et ils doivent la témoigner au moins par leurs prières. Qu'il serait désirable que cette belle Œuvre catholique fût sérieusement établie à Jaffna (et partout)! Elle y serait une source de précieuses bénédictions.



Le dimanche 7 septembre, les lépreux de l'hôpital de Hendela, dans le voisinage de Colombo, étaient en fête; et les lépreux catholiques, plus encore que les autres, avaient raison de se réjouir, parce que leur dévoué missionnaire, après avoir établi parmi eux la Confrérie du Sacré-Cœur, venait de la doter d'une belle bannière dont ils sont tout fiers. C'est un attrait de plus pour leur chapelle de Saint-François Xavier.



Le 17 septembre, Monseigneur l'archevêque de Colombo a béni solennellement et inauguré une chapelle dédiée à sainte Catherine, vierge et martyre, dans le village de Haduwewa, de la mission de Madampe. La statue de la sainte, don de Sa Grandeur, a été portée en procession, ou plutôt en triomphe, à partir de l'église la plus voisine. Monseigneur profita de sa présence dans la mission de Madampe pour administrer un millier de confirmations.



Le dimanche, 12 octobre, se clôturait solennellement dans la chapelle du collège Saint-Joseph, la retraite annuelle des enfants prêchée par le R. P. Robert Fernando, ancien élève. Il y eut 400 communions dont 40 premières communions, à la messe de clôture, suivie de la

rénovation des promesses du baptême et de la consécration à la très sainte Vierge, avec une allocution du R. P. Recteur, à chacune de ces cérémonies.



Durant la première quinzaine du mois d'octobre, le choléra a fait son apparition à Colombo. Bien que le nombre des cas ait été relativement restreint, ils ont eu, pour la plupart, une issue fatale.

Il y avait, à ce moment-là, des craintes sérieuses d'une véritable épidémie. Des prières publiques furent faites et la statue de saint Sébastien fut solennellement portée en procession à travers les quartiers les plus catholiques de la ville. Depuis lors, les journaux n'ont parlé d'aucune recrudescence de la maladie ; tout porte même à croire que Colombo en a été complètement délivré.



Un autre fléau, bien autrement terrible que le choléra, celui des inondations, a sévi, vers la même époque, avec une rigueur dont l'histoire offre bien peu d'exemples. Après des pluies presque insignifiantes sur le littoral, des crues subites de plusieurs mètres, dues aux pluies torrentielles des montagnes, ont fait déborder les rivières, surtout le Kelany qui a son embouchure à Colombo, et le Maha Oya, à environ 6 kilomètres au nord de Négombo. Un nombre considérable de villages ont été à peu près totalement ruinés, par suite de la destruction des maisons et de la perte des récoltes, surtout de celle du tabac. Dans la seule ville de Colombo, plus de 600 maisons ont été ou complètement renversées ou fortement endommagées.



Les villages situés sur les deux rives du Maha Oya ont encore plus souffert. Le R. P. Royer, missionnaire à Toppu, écrivant à Monseigneur l'archevêque pour le remercier de ses prompts envois de secours, grâce auxquels il a pu arracher aux horreurs de la faim beaucoup de malheureux, fait remarquer que le nombre des familles sans abri est considérable. Les flots envahisseurs ont tout renversé devant eux avec une rapidité foudroyante qui n'a pas permis au plus grand nombre d'inondés, de sauver autre chose que leur propre vie.

Sur la rive opposée, les villages de Waikkal, Sindatirei et plusieurs autres ne présentent plus que des monceaux de ruines. A Sindatirei, à peu près tous les habitants en panique ont dû, pour échapper à une mort certaine et imminente, se précipiter vers l'église de Notre-Dame du Refuge. Le flot les y a suivis, mais n'a point dépassé les degrés extérieurs de l'église qui demeurait seule debout au milieu de l'immense lac formé par l'inondation. La sainte Vierge s'est montrée de nouveau le refuge d'une multitude de malheureux en leur fournissant un abri vraiment providentiel dans l'église qui lui est dédiée. Comment, après cela, s'étonner que la dévotion à la Mère de Dieu soit tant en honneur parmi ces populations ?



De son côté le R. P. Julien Ernest, missionnaire à Piliyagoda, dans le voisinage de Colombo, a fait connaître par une lettre des détails terrifiants sur les dégâts causés par la rivière Kelany. Là encore, la sainte Vierge a fourni un refuge aux malheureux. En effet, l'église de Notre-Dame de Lourdes à Piliyagoda a abrité plus de 300 personnes, dont

100 pendant plusieurs jours, puisque ces pauvres gens ne trouvaient plus d'abri, après l'inondation.

Sur la rive opposée, les ravages n'ont pas été moindres. De sinistres rumeurs étant parvenues jusqu'à Sa Grandeur, au sujet du presbytère et de l'église de Seduwata, Monseigneur s'empressa de s'y rendre. Au lieu du presbytère, il n'a trouvé qu'un monceau de décombres. Rien en fait d'ornements ou de mobilier personnel du missionnaire, n'a pu être sauvé. Ce dernier, fort heureusement, n'était pas à la maison, au moment critique; son serviteur a à grand' peine échappé à la mort. Quant à l'église, elle a été tellement endommagée, qu'il sera nécessaire de la reconstruire complètement à neuf.



On ne sait pas encore combien l'inondation a fait de victimes; on espère néanmoins qu'elles ne seront pas nombreuses. Quant au nombre de malheureux sans abri et sans nourriture convenable, il est considérable. Dans leur infortune, ils tournent leur regard vers le gouvernement qui a commencé à les secourir. Ils espèrent que, fidèle aux traditions du passé et à l'imitation du noble exemple donné par Monseigneur l'Archevêque, il allégera leur misère.



Le R. P. Martin, professeur au collège Saint-Joseph de Colombo, a publié une brochure; il a écrit plusieurs lettres aux journaux, et il a fait une conférence fort goûtée au sujet du péril que crée pour les droits des catholiques le projet de réforme de l'éducation à Ceylan. Le tout forme un ensemble trop important et un travail trop magistral pour que nous n'y revenions pas plus tard.

***

Afrique.

Une heureuse conséquence de la construction de l'église de Yeoville, à deux milles de Johannesburg, sera la formation d'un nouveau centre religieux et l'ouverture d'une école confiée aux sœurs de la Sainte-Famille. Tout fait espérer que cette nouvelle école ne le cédera en rien aux cinq écoles dirigées par la Sainte-Famille à Kimberley et Beaconsfield. Bien que ces deux villes ne comptent dans leur population que deux mille catholiques, les écoles catholiques sont fréquentées par un millier d'élèves.



Sur l'invitation que leur avait faite le R. P. Porte, Vicaire des missions, 19 Pères et 2 Frères convers du vicariat du Sud de l'Afrique ont pris part, en juillet dernier, aux exercices de la retraite annuelle prêchée par le R. P. Cox, Administrateur apostolique du Transvaal. La cérémonie de la clôture, avec rénovation des vœux, a eu lieu dans l'église publique et a été très imposante.



Le P. Lebreton nous apprend que les Basutos donnent à leurs enfants le nom de personnages européens qu'ils respectent. Pour ne parler que des missionnaires, il n'est pas rare de rencontrer des enfants portant le nom des PP. Gérard, Le Bihan, Rolland, Biard, etc. A Ceylan, Tamouls et Singhalais, suivent le même usage, paraît-il, et les convertis du bouddhisme et du paganisme surtout aiment à donner à leurs enfants le nom des missionnaires vénérés, tels que les PP. Duffo, Pulicani, Mgr Vistarini.



Le R. P. Joseph Schulte, qui dirige la mission de Grootfontein, en Cimbébasie, a la consolation de constater que son travail, son enseignement catéchistique surtout, porte des fruits parmi les Cafres et les Bushmen dont il s'occupe. Fondée seulement en 1908, et ne comprenant encore qu'une chapelle-école, cette mission donne de belles espérances pour l'avenir.



La Congrégation apprendra avec plaisir que, dans la répartition des souscriptions provenant du jubilé de l'Empereur d'Allemagne, — souscriptions qui, sur sa volonté, furent entièrement consacrées aux missions allemandes — la préfecture apostolique de Cimbébasie confiée aux Oblats de Marie Immaculée, a reçu une allocation de 78.600 marks, soit près de 100.000 francs.

***

Australie.

Par ses démarches auprès du Gouvernement, le Rév. P. E. Callan, Vicaire des missions d'Australie, vient de faire reconnaître officiellement Glendalough comme orphelinat. Depuis longtemps déjà, cet établissement était agréé comme réformatoire et école industrielle, mais la nouvelle destination qu'il reçoit en outre ne pourra que contribuer à le rendre plus prospère. Il y a lieu d'espérer que le local actuel, aménagé pour 80 enfants, sera bientôt occupé.



Pour donner une idée de la vitalité des œuvres catholiques auxquelles se dévouent nos Pères, en Australie, qu'il suffise de citer ce détail. Dans leur 3e assemblée de

1913, les différentes branches de la société de Saint-Vincent de Paul, à Fremantle, ont pu réunir 300 membres, en l'église Sainte-Anne à Fremantle Nord. En l'absence du R. P. Neville, le R. P. Flynn a adressé la parole à cette élite de la paroisse.

***

C'est avec plaisir que nos lecteurs apprendront le succès mérité des ouvrages du R. P. Cox, particulièrement de celui qui a pour titre : *Short readings for religious*, dont la vogue est grande à Sydney.

VARIÉTÉS

PROVINCE DU MIDI

Maison de Diano-Marina.

Noces d'or sacerdotales du R. P. Vassereau. Noces d'or religieuses du F. Joseph Nicolas.

Le 5 juillet 1913, un samedi, nous fêtions à Diano-Marina deux vénérables Oblats, un missionnaire, le P. Vassereau, qui faisait ses noces d'or sacerdotales, l'autre, un frère convers, le frère Joseph Nicolas, qui célébrait son 51e anniversaire d'oblation perpétuelle. Je suis d'autant plus heureux de signaler à la Congrégation cette solennité que Diano n'a pas la réputation de mener si loin ses hôtes. N'a-t-on pas écrit que l'on devait laisser à la porte de cette maison l'espérance ?

Dès la veille, la communauté se réunit sous la présidence du R. P. Baffie, Assistant général, qui prit la parole

à peu près en ces termes (nous regrettons de ne pas donner textuellement le beau petit discours du Révérend Père Assistant. Qu'il nous excuse; nous essaierons de ne pas trahir sa pensée).

« Il y a des jours heureux pour les Assistants, ce jour en est un : il est l'aube d'un midi resplendissant qui brillera demain. Je suis heureux de représenter le Souverain Pontife dont je vous apporte la bénédiction, obtenue pour vous, mon Révérend Père, le 27 juin, et pour vous, mon cher frère, le 2 juillet. Je suis heureux de représenter le chef de la Congrégation, qui m'a demandé de devancer mon voyage en France pour présider vos fêtes à sa place. Je vous salue, mon Révérend Père, au nom des novices de l'Osier, des saints Pères Berne, Cumin, du frère Delange, un saint et un grand saint.

R. P. Vassereau, cher frère Nicolas, vous fûtes, vous, mon Père, en 1863, vous, mon frère, en 1862, tous les deux, à Autun, après la fuite de Marseille et ses grandes tristesses, une joie pour la Congrégation : fleurs qui après 50 ans ont gardé leur fraîcheur et leur parfum. Ce jour, nous vous le souhaitons, est le commencement d'une étape encore longue. »

Après ces cordiales paroles du Représentant de notre Chef bien-aimé, on offre deux gracieux bouquets aux jubilaires qui remercient et embrassent avec émotion l'aimable orateur et tous les Pères et Frères présents.

5 juillet. — La messe du jubilaire fut célébrée à 8 heures dans notre chapelle publique richement décorée par son zélé directeur. Une assistance pieuse et amie s'était unie à nous. Pendant trois quarts d'heure le R. P. Augier Célestin, qui va allègrement à ses noces de diamant sacerdotales, chanta les gloires de la vie religieuse, sacerdotale et apostolique avec une éloquence dont on pourra juger par ce discours si oblat, si élevé, si vraiment beau que nos lecteurs nous reprocheraient d'en supprimer un mot.

Discours.

Et in capitibus eorum coronæ aureæ.
Et sur leurs fronts vénérables des couronnes d'or (Apoc., IV, 4).

Mes Révérends Pères,
Messieurs du Clergé séculier,
Mes Frères.

Au livre de l'Apocalypse, il est parlé d'une grande et belle vision de saint Jean. Il a vu le ciel ouvert ; il a entendu des voix au son de trompettes qui lui disaient : « Monte jusqu'ici, *ascende huc*, et tu sauras ce qui doit se passer. » Et devant lui s'est tout à coup dressé un trône posé dans le ciel et sur ce trône était assis l'Immuable, en qui il n'y a pas l'ombre d'un changement. Et son visage avait la beauté et l'éclat des jaspes et autres pierres précieuses. Et autour de ce trône vingt-quatre sièges occupés par des vieillards vêtus de blanc et sur leurs fronts vénérables des couronnes d'or. *Et in capitibus eorum coronæ aureæ.*

Ne vous semble-t-il pas que la vision de saint Jean se réalise en partie aujourd'hui devant nous ? Autour de l'autel et du tabernacle magnifiquement parés, trône de l'hostie immuable, toujours la même depuis son institution et qui ne cesse pas de nous dire : « Me voici, je suis et je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles : « *Ecce vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* » Et devant ce trône se sont assis deux vieillards, l'un vêtu de la robe nuptiale du sacerdoce, et l'autre de l'humble habit de Frère oblat ; tous deux portant, sur leurs fronts vénérables et rayonnants de lumière et de joie, une couronne d'or. *Et in capitibus eorum coronæ aureæ.*

C'est pour les féliciter de cette couronne et nous unir à leurs prières, que nous tous : délégué de Monseigneur

notre Supérieur général venu de Rome, les mains chargées des bénédictions du Saint-Père, bon nombre de leurs frères en religion et dans le sacerdoce, membres du clergé séculier et régulier, délégations des communautés religieuses de cette paroisse et des environs, et fidèles pieux et amis, nous nous sommes groupés autour d'eux, leur offrant une autre couronne, celle de nos cœurs.

Mais de quoi est faite cette couronne qui brille sur le front de nos deux jubilaires ? La réponse à cette question sera l'objet de votre indulgente attention.

Cette couronne est faite de trois éléments et elle vient dire : cinquante ans, et plus, de vie religieuse, cinquante ans de vie sacerdotale et cinquante ans de vie apostolique. Le religieux, le prêtre et le missionnaire, triple lien qui dans l'oblat complet forme un nœud infrangible et qui nous donne les tresses riches et précieuses des couronnes que nous avons à célébrer.

La vie religieuse.

En 1859, il y a un peu plus d'un demi-siècle, dans un coin du vaste et beau domaine assigné par l'Eglise à la famille religieuse de Mgr de Mazenod, à N.-D de Montolivet, sur une hauteur qui à l'orient domine la grande ville de Marseille et qui fait pendant à Notre-Dame de la Garde ; dans ce premier scolasticat des Oblats, maison bâtie sous le regard du fondateur et de l'aîné de ses fils, le R. P. Tempier, destinée, dans leur pensée, à être le grand et principal foyer de la Congrégation, un grand cri de joie retentissait. Faisant écho aux âmes et aux cœurs, les lèvres disaient : *Noël*, *noël*, naissance, naissance ; un nouveau venu dans la famille, un enfant nous est né, *puer natus est nobis*. Un fils nous a été donné, *filius datus est nobis*. Et nous le tenons des mains de celui là-même qui a donné l'existence à notre société.

Cet Oblat nouveau-né venait de la Lorraine, terre féconde

en vocations religieuses, sacerdotales, apostoliques et militaires, le berceau de Jeanne, la pucelle d'Orléans qui se leva comme un arc-en-ciel céleste et sauveur, sur la France démantelée, à bout de forces et de vie, et inondée par un déluge de maux de toutes sortes. Il appartenait à une famille très honorable et surtout totalement et profondément chrétienne. Elle a formé à elle seule une petite tribu lévitique : neuf enfants à ce foyer béni de Dieu. Sur ces neuf enfants, six garçons et trois filles. Sur les six garçons trois prêtres, plus un oncle également prêtre. Aux jours de son adolescence, une voix intime et venue d'en haut avait parlé au plus jeune des fils et lui avait dit : « Mon fils, écoute, *audi fili*, oublie et délaisse la maison de ton père et de ta mère, sépare-toi de ce que tu as de plus cher au monde et viens dans une demeure que je t'ai préparée et où tu es attendu. Je te veux près de mon cœur. Cette demeure était le noviciat des Oblats à Nancy. C'est là qu'il fit sa première année de probation, et la seconde se terminait à Nancy par l'oblation entre les mains du Fondateur.

Vous appartenez, mon cher frère le jubilaire, à cette partie de la Provence qui fut dès le commencement de la congrégation évangélisée par le Père de Mazenod et ses premiers disciples. Après avoir été un bon et fervent novice, vous vous êtes définitivement donné à Dieu et à Marie Immaculée en 1862 au scolasticat transféré de Marseille à Autun.

Il est dit dans l'Evangile que sur le Thabor, saint Pierre, sous les effluves de la lumière et des joies qui coulaient à flots du cœur et de la personne adorable et resplendissante de Jésus transfiguré, s'écria bien haut, dans un vif transport de bonheur : « Il fait bon d'être ici, dressons-y trois tentes : *Bonum est nos hic esse, faciamus tria tabernacula.* »

Sur ce Thabor des Oblats que fut Montolivet, en contact presque permanent avec le grand cœur et l'âme apostolique du Fondateur, et à Autun, où se continuait l'esprit de

Montolivet, sur les lèvres de nos deux jubilaires éclata le cri de saint Pierre. Après avoir étudié à fond leur vocation, considéré et pesé les engagements qu'elle demande et les obligations qu'elle impose, se tournant vers Notre-Seigneur, ils lui dirent : « Maître, il fait bon d'être ici, dressons-y trois tentes.»

Mais quelles sont ces trois tentes sous lesquelles s'établit et s'abrite l'âme religieuse au jour de sa profession? Ce sont les trois vœux de religion. Et ces tentes, je les salue et les proclame : tente royale, tente angélique, tente sacerdotale et divine.

La tente royale est l'ouvrage de la sainte pauvreté, c'est elle qui la dresse, la déploie et l'orne avec éclat et magnificence. C'est que les âmes qu'elle doit abriter ne sont pas des âmes vulgaires et communes. Elles sont des âmes d'élite vraiment royales, des âmes grandes, nobles et fortunées.

La vraie grandeur est en Dieu. Massillon prononçant l'oraison funèbre de celui que dans l'histoire on a appelé : le grand roi, commença son discours par ces mots : « Dieu seul est grand. » Oui Dieu seul est grand parce qu'au-dessus de lui pas de supérieur et à ses côtés pas d'égal. « A lui seul, comme le dit Bossuet, appartiennent la majesté, la gloire et l'indépendance. » Il se suffit pleinement et absolument; il est tout l'être possible et réalisable.

Est-ce qu'en embrassant la sainte pauvreté, l'âme ne se sépare pas librement et volontairement de tout le créé ? Est-ce qu'elle ne dit pas à Dieu : Vous êtes mon seul héritage, mon seul bien, mon tout, *Deus meus mihi omnia ?*

Le monde est esclave et idolâtre, esclave et adorateur de la fortune. Tout y obéit à l'argent, *omnia obediunt pecuniæ.* Il n'y a chez lui qu'un Dieu et une seule majesté, le veau d'or, la majesté des richesses : *inter nos una majestas divitiarum.* Eh bien, par son vœu de pauvreté, l'âme religieuse a rompu avec le veau d'or. Elle a dit arrière, arrière aux richesses, au luxe, au faste et aux grandeurs humaines.

Les idoles du monde elle les a culbutées et renversées du pied. Elle les domine et les dédaigne. N'est-ce pas de la grandeur? Sainte Thérèse disait : « C'est être roi de ce monde que d'en mépriser les biens. » Et saint Bernard ajoute : « L'amitié des pauvres nous rend amis du roi, mais l'amour de la pauvreté nous fait rois. »

Après la grandeur, la noblesse. Toute noblesse a son principe dans des actes héroïques accomplis pour le bien, l'honneur et la gloire de son pays ou du genre humain. Est-ce que l'acte par lequel vous vous êtes dépouillés de tout, consacrés à Dieu et mis au service des âmes abandonnées n'est pas un acte des plus héroïques?

Saint Louis de Gonzague, fils et héritier de princes, devant les trésors et les grandeurs qui l'attendent, s'écrie : « Je suis né pour de plus grandes choses », *ad majora natus*. Et l'âme d'élite qui a la vocation religieuse se sait et se sent faite par Dieu et pour lui, sortie de son cœur et portant en elle son empreinte et sa marque. Une attraction puissante et irrésistible l'entraîne vers lui. Elle se sait et se sent de très haute lignée et noblesse, fille de Dieu par adoption et cohéritière de son fils. A cette âme, il faut autre chose que les biens fragiles et périssables du monde. Et si sur son chemin elle rencontre la fortune, les honneurs, le pouvoir des trônes et des empires, elle dit : « Ce n'est pas assez pour moi, plus haut, plus haut. *Ad majora nata!* » Grandeur et noblesse, la pauvreté est aussi la fortune de l'âme. Est-ce que Notre-Seigneur n'a pas dit : « Heureux les pauvres volontaires, ils sont mis en possession du royaume des cieux. » *Beati pauperes spiritu, ipsorum est enim regnum cœlorum*. Et ailleurs : « Allez, vendez tout ce que vous possédez, donnez-en le prix aux pauvres et vous aurez un trésor dans le ciel, un trésor garanti contre la rouille et les voleurs »; et encore : « A vous qui avez tout quitté, je donnerai le centuple en ce monde et la vie éternelle dans l'autre. » Le vœu de pauvreté n'est-il pas pour une âme le premier et le plus beau des placements?

La tente angélique, elle est le jardin fermé de l'époux céleste et divin, elle est le nid de la colombe et le trou du rocher où la tourterelle roucoule ses plaintes et ses amours. Elle donne abri aux âmes pures et virginales, qui se parent aux couleurs des lis et se baignent dans leur parfum. Elles ont en partage la beauté, la force et la joie. La beauté parce qu'elles sont un miroir sans tache et fidèle de celui que saint Augustin appelait « la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ». Cette beauté est célébrée par l'Esprit-Saint : « Qu'elle est donc belle la génération chaste, *quam pulchra est casta generatio!* » Oui l'âme virginale est belle de la beauté de Dieu, elle est couverte de l'éclat de sa face. *Adjuvabit eam Deus vultu suo;* cette beauté descend même dans le corps. Tertullien nous dit que la virginité angélise la chair. *Caro angelisata.*

La virginité c'est la beauté, et elle est encore la force. Dans l'homme l'esprit et la chair sont en lutte, il y a guerre entre l'âme et les sens.

Et en se vouant à la virginité l'âme dit à la chair : C'est fait de ton règne. Tu seras sous mes pieds. A mon époux céleste, toutes mes tendresses et tout mon amour. Mon corps est un temple et il doit être saint. Mon cœur est un tabernacle et il ne peut être occupé que par celui à qui je me suis donnée.

Elle est, en plus, la joie. La robe nuptiale dont la virginité couvre l'âme lui donne libre entrée dans la salle et lui assure une place à la table du festin des anges. Ces joies sont en effet de même nature que les joies angéliques. Est-ce que les anges n'ont pas leur pain? Vous le connaissez et l'appelez : pain des anges, *panis angelorum.* Est-ce qu'ils n'ont pas leur vin? un vin qui leur donne une douce et sainte ivresse. Et la coupe d'or qui le contient n'a-t-elle pas été chantée par le Roi prophète, lorsqu'il a dit : « Qu'il est beau le calice dans lequel je puise mes joies et mes ivresses. » *Calix meus inebrians quam præclarus est!*

Une troisième tente est celle que j'ai appelée la tente sacerdotale et divine. Elle abrite un autel sur lequel vient se placer d'elle-même et volontairement une âme qui pour suivre Jésus-Christ a tout quitté, renoncé à tout et qui s'immole elle-même dans ce qui est le principe et le ressort de sa vie morale, sa volonté propre. Et le glaive qui frappe la victime a nom l'obéissance. N'est-elle pas elle-même le plus parfait des sacrifices ? *Melior est obedientia quam sacrificium.*

Le fils de Dieu est venu parmi nous et il s'est fait victime ; la victime de propitiation, la vraie et grande victime. Et pour en venir là, pour atteindre l'immolation parfaite et absolue, celle qui ne peut pas être dépassée, il a marché par trois autels : l'autel qui a nom le cœur de Marie, l'autel de la croix et l'autel eucharistique. Et sur ces trois autels le sacrificateur, celui qui tient le glaive, c'est l'obéissance.

Dans le sein de Marie, pendant qu'il se dépouille des rayons de sa gloire éternelle, pendant qu'il enchaîne son bras tout-puissant et s'enfonce dans la chair et les organes du corps de l'homme pour se mettre en état de victime, il dit à son Père : « Vous n'avez pas voulu des victimes et des holocaustes qui vous furent offerts, me voici. Je viens pour faire votre volonté ; mon immolation sera mon obéissance. » *Oblationes et holocausta noluisti ecce venio ut faciam voluntatem tuam.* A la croix, il va d'un cœur joyeux, *proposito sibi gaudio*, aux fouets, aux épines, aux outrages, à la douleur sans limite, à la mort cruelle, ignominieuse et barbare, mais il y va par obéissance. Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort. *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

A la croix, c'est l'obéissance qui a tout fait. Est-ce qu'il n'en est pas ainsi à l'autel eucharistique ? N'est-ce pas l'obéissance qui le plonge dans l'anéantissement le plus profond et le plus complet et qui le fait morceau de pain et goutte de vin ? Sur cet autel, il ne reste plus rien de sa

divinité et de son humanité, rien de sa gloire et de sa puissance. Il s'efface et s'effondre tout entier.

Eh bien, ces trois tentes si belles et si glorieuses, vous les avez dressées tous deux d'une main ferme et décidée, elles sont restées debout. Debout malgré les faiblesses et l'inconstance de notre nature, debout malgré l'enfer et ses assauts, debout malgré le monde et les pièges qu'il tend à la vertu, debout malgré les orages et le souffle violent des persécutions. Gloire à vous et gloire à votre fidélité constante et généreuse !

La vie sacerdotale.

Dans le prêtre, saluons l'éclat de sa dignité et la majesté de ses fonctions.

Le plus grand honneur que Dieu puisse faire à un homme, c'est de l'appeler au sacerdoce. Aussi, il est écrit : « Que personne n'ait la témérité et l'audace de s'approprier cet honneur et ces fonctions, si, comme Aaron, il n'a pas été appelé par Dieu. *Nemo sibi sumit honorem nisi qui vocatur a Deo tanquam Aaron.* »

Il n'y a pas deux ou plusieurs sacerdoces. Il n'y en a qu'un seul : celui dont le Verbe divin fut investi par son Père dans les profondeurs de l'éternité. J'entends Dieu le Père dire à son fils : « Avec toi, je suis le principe de tout. *Tecum principium.* Je t'ai engendré dans la splendeur des saints : *In splendoribus sanctorum genui te.* Un serment solennel a été fait et il sera fidèlement tenu. Tu es prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech. *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.* » Le Verbe divin a été proclamé prêtre au sortir du cœur de son Père. Il est Fils et Prêtre en même temps, c'est-à-dire éternellement.

Mais saint Paul dit : « Tout prêtre est établi pour offrir des dons et des sacrifices. *Omnis sacerdos constitus est ut offerat dona et sacrificia.* » Or, ce prêtre éternel, dans les splendeurs des saints, n'a pas de victime à immoler.

L'agneau égorgé n'est pas encore sur l'autel qui lui a été préparé. Comment s'accomplira son sacerdoce? Il demandera à son Père d'unir à sa Personne divine une nature capable de souffrir et de mourir, et partant capable d'être immolée. Il ne fera qu'un avec la Victime et elle sera d'un prix infini. Et dès que sa prière est exaucée, entendez le langage qu'il lui tient : « Vous n'avez pas voulu des victimes et des holocaustes qui vous ont été présentés, et vous m'avez adapté un corps, *corpus aptasti mihi. Ecce*, Me voici : Je suis Fils, Prêtre et Victime. »

Le sacrifice est accompli sur le Calvaire. La Victime sanglante et inanimée est descendue de la croix, son autel, et par lui transfigurée dans le tombeau. Elle est Victime resplendissante d'éclat et de beauté, une Victime spiritualisée, lumineuse et céleste ; et l'emportant avec lui au ciel, il la place sur l'autel destiné à l'Agneau sans tache. Maintenant qu'il est en possession d'un autel, d'une Victime et d'un sacerdoce éternel : *sempiternum habet sacerdotium*, il offre à son Père une messe continuelle et sans *ite missa est*. Aux anges et aux saints, il donne une communion incessante. Voilà le Paradis.

Tout prêtre ici-bas et dans l'Eglise catholique est prêtre comme Jésus-Christ. Il a reçu son sacerdoce et il en remplit les fonctions. « Le sacerdoce, dit saint Bernard, vous élève au-dessus des rois, *prætulit regibus*. Il vous fait monter au-dessus des anges, *prætulit angelis Dei*, et même au-dessus des cieux, *excelsior cœlis factus.* »

« Il vous associe aux deux générations du Verbe, à sa génération éternelle, dans le sein de son Père céleste et à sa génération temporelle dans les entrailles virginales de Marie. Lorsqu'un prêtre a consacré une hostie, est-ce qu'il n'a pas mis la personne du Fils de Dieu dans la substance transfigurée de cette hostie? C'est l'engendré du Père qui est là et, avec lui, l'âme et le corps qu'il s'est uni dans le sein de sa Mère et qu'il offre au ciel sur l'autel de l'Agneau immolé.

Après vous avoir élevé sur des hauteurs divines, le sacerdoce met en vos mains une puissance formidable. Est-ce que Notre-Seigneur ne vous a pas dit comme à ses apôtres : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre : *Omnis potestas data est mihi in cœlo et in terra.* Cette puissance sans limite, je vous la passe tout entière »? Elle vous donne action et autorité sur toutes les contrées et sur toutes les nations du monde. Elle monte au ciel pour en ouvrir les portes, elle descend en enfer pour les fermer! Le pouvoir atteint nos facultés les plus intimes, celles qui sont le tout de notre être moral : la raison, la volonté, et la conscience. La raison pour la guider, la volonté pour la soutenir et la conscience pour la régler.

Le sacerdoce vous a donné des richesses incomparables, il a fait de vous un opulent. A vous les trésors de vérité contenus dans l'Evangile, à vous le sang de Jésus-Christ et tous ses mérites, à vous toutes les grâces : grâces de préservation, grâces de pardon, grâces de sanctification. Vous en tenez les sources. Il dépend de vous qu'elles se répandent sur les âmes et sur le monde.

Contemplez maintenant le prêtre dans la majesté de ses fonctions. Elles ont trois principaux théâtres d'action : l'autel, la chaire et le confessionnal.

A l'autel, le prêtre debout et célébrant la sainte messe reproduit toute l'œuvre de Dieu. Trois mots disent cette œuvre divine. La création, l'incarnation et la rédemption. Oui, tout ce que Dieu a fait et fera appartient à la création, à l'incarnation et à la rédemption.

A l'autel, le prêtre est créateur. Sa création est plus belle, plus grande et plus merveilleuse que celle de l'univers. Comme Dieu, au jour de la création, s'inclina vers les profonds abîmes du néant, à l'autel le prêtre se penche sur ce pain fragile et léger, sur ce rien qu'on appelle une hostie. Comme Dieu par une parole enfanta les cieux et la terre et toutes les merveilles de l'univers, le prêtre par une parole tranforme cette hostie et en fait le plus étonnant des

prodiges. Dans cette hostie consacrée, il y a plus que la terre et les cieux, plus que les hommes et les anges. Si cette hostie était mise sur un des plateaux d'une balance et la terre avec ses richesses et ses beautés sur l'autre, le poids de l'hostie l'emporterait de haut sur le poids de la terre. Il y a là plus que les soleils et les étoiles qui gravitent au firmament, car si cette hostie consacrée s'élevait d'elle-même vers le trône de Dieu, à son passage, tous les soleils et tous les mondes s'ébranleraient pour la suivre et lui faire cortège jusqu'au pied de ce trône. Il y a plus que les anges du ciel, car ils sont en adoration devant elle. Ce Dieu à la sagesse et à la puissance infinie pourrait passer des siècles à produire des mondes nouveaux, ajoutant merveilles aux merveilles, beautés aux beautés, jamais, dans son travail, il ne pourrait atteindre et surtout dépasser l'hostie consacrée.

L'œuvre de Dieu c'est la création, et elle est aussi l'incarnation. L'incarnation c'est le Fils unique de Dieu, le Verbe divin, la seconde personne de l'auguste Trinité, qui entraînée par son cœur et son amour s'enfonce au cœur virginal et aux entrailles très pures d'une femme pour s'unir à jamais à notre nature et prendre la forme d'un esclave, *formam servi accipiens*. Eh bien, à l'autel, à la voix du prêtre et sur un mot tombé de ses lèvres, ce même fils de Dieu, avec la nature humaine qu'il nous a prise, se fait pain et vin, nourriture et breuvage. Est-ce que l'incarnation n'est pas dépassée dans ces abaissements, dans ces témoignages d'amour ?

L'œuvre de Dieu, avons-nous dit encore, c'est la rédemption. Elle est le Dieu incarné se faisant victime de propitiation, prenant sur lui les iniquités du monde, les baignant et les lavant dans son sang et dans un océan de douleurs, d'angoisses, de mépris et d'injures. C'est la justice de Dieu désarmée et apaisée ; c'est l'enfer vaincu et fermé ; c'est le ciel reconquis et rouvert à nos espérances. A l'autel dans l'hostie consacrée n'avez-vous pas la même victime,

la même expiation, le même sang répandu, les mêmes mérites acquis et le même pardon obtenu ? Si le Calvaire et la croix n'existaient pas, l'autel eucharistique et sa victime dans sa réalité actuelle les remplaceraient. Cette hostie serait en droit de nous dire : Je suis la rédemption.

Après l'autel, la chaire. En chaire le prêtre est le héraut de l'Evangile. Il lui a été dit : « *Clama ne cesses* », crie et parle sans te lasser, prêche la parole de Dieu, *prædica verbum*, prêche à temps et à contre-temps, enseigne, réfute, avertis, corrige et au besoin supplie en toute patience et doctrine. Les lèvres du prêtre ont la garde et le dépôt de la vérité divine et catholique, elles sont l'organe et la voix du Christ.

En chaire, le prêtre a la mission et le devoir de faire rayonner l'Evangile dans les esprits; au confessionnal, il détient en main le pardon divin. Après l'avoir conquis au prix de tout son sang, il le confia aux soins et à la garde du prêtre.Il en est le distributeur indispensable. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. Au confessionnal s'accomplit le grand travail du salut. Le miracle y succède au miracle. Là les aveugles voient, les sourds entendent, les paralytiques marchent et les morts sont ressuscités.

Pendant son ministère sacerdotal et apostolique, Notre-Seigneur a fait trois choses. Il a prié et prié sur la montagne, il a prêché et fait des miracles. Voilà le prêtre dans la sublimité de ses fonctions. Il prie à l'autel, sur la hauteur, il prêche en chaire et au confessionnal, il guérit, ressuscite et sanctifie les âmes.

Ce sacerdoce si grand, si puissant et si beau, vous le receviez à Autun, il y a aujourd'hui même cinquante ans, en la fête du Précieux Sang, des mains de Mgr Jeancard, évêque auxiliaire et un des premiers disciples de notre vénéré fondateur. J'ai été moi-même le témoin de vos émotions et de vos joies, et après vous avoir imposé mes

mains à la suite du Pontife consécrateur, à cinquante ans de distance, je viens prendre part à ce renouvellement de votre jeunesse sacerdotale.

Je me trompe en vous tenant ce langage. Pour le prêtre, il n'y a pas de renouvellement de jeunesse, il est et il doit être toujours jeune. Son front comme celui de l'Eglise doit être sans tache et sans ride : *Non habentem maculam aut rugam.* Est-ce qu'au pied de l'autel il ne dit pas chaque jour : « J'irai au Dieu qui réjouit ma jeunesse : *Ad Deum qui lætificat juventutem meam* » ? Cette jeunesse est la vôtre. En tant que prêtre vous n'avez pas vieilli, et comme au premier jour de votre sacerdoce vous chantez avec le prophète : Qu'ils sont beaux et aimés vos tabernacles ! Vos autels, j'aime vos autels, ô Dieu des vertus. *Quam pulchra et dilecta tabernacula tua. Altaria, altaria tua domine Deus virtutum. L'introibo ad altare Dei* que vous venez de redire pour la dix-huit millième fois n'a rien perdu de sa fraîcheur et de sa ferveur premières.

La vie apostolique.

Que manque-t-il à votre couronne ? Il lui manque ce qui la complète et lui donne un éclat sans pareil, le rayon apostolique. Oui l'apôtre, le missionnaire occupe un rang à part dans les honneurs divins. N'est-ce pas de lui que parle Notre-Seigneur dans saint Mathieu lorsqu'il dit : « Celui qui unira la pratique à l'enseignement prendra le nom de grand dans le royaume des cieux : *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cælorum.* Eh bien, le missionnaire est un enseignant par vocation et par état. Et, avec l'apôtre saint Paul, il doit pouvoir s'écrier : « Malheur à moi si je ne prêche pas l'Evangile. *Væ mihi si non evangelizavero !* »

Si je n'avais pas à soumettre votre attention à une trop longue épreuve, je vous dirais que le missionnaire est l'homme de Dieu et l'homme des âmes : *homo Dei et ani-*

marum. Il a pour tâche difficile, mais magnifiquement belle, la glorification de Dieu en le faisant connaître, adorer et aimer et servir. Il vit en camp mobile comme le soldat en campagne, parce qu'il doit lui conquérir le genre humain tout entier. *Euntes docete omnes gentes*. Sa voix qui est la voix de Dieu, *vox Dei*, doit retentir et sur les grandes eaux et, sur les fleuves, et dans les vastes plaines, aux flancs des montagnes et dans les déserts, sur les continents, sur les îles et dans tout l'univers. *In toto orbe terrarum exivit sonus eorum*. Pour lui pas de frontière, pas de muraille, pas de porte fermée, pas de mer orageuse, pas d'armée puissante qui lui barre le passage et arrête sa marche. Il est attendu par les âmes à qui il apporte lumière, vie et paix. Il ira aux âmes.

Ainsi a fait le grand, le puissant Missionnaire, celui que les siècles et les générations ont salué de ce nom en l'appelant Messie, c'est-à-dire l'envoyé de Dieu aux âmes. Pour elles, il est sorti des profondeurs de Dieu et des plus hauts sommets de la gloire dans l'anéantissement le plus profond et le plus obscur. Il est né en cette terre, il y a travaillé, peiné, et après avoir ensemencé la Judée de sa parole divine et apostolique et l'avoir confirmée par des œuvres réservées au seul bras de Dieu, pour elles, il a sacrifié et dépensé son âme, son corps, son sang, sa vie, tout son être.

C'est cet ineffable idéal de l'apostolat, que notre vénéré Fondateur portait dans sa pensée et présentait à ses missionnaires lorsqu'il leur disait : « Soyez prêts à dépenser pour Dieu et les âmes votre avoir et votre fortune, vos facultés et vos talents, les aises et le repos et votre vie elle-même : *Parati sint impendere opes, dotes, vitæ otio, vitam ipsam*. »

Lorsque tout jeune adolescent, vous vîntes frapper à la porte du noviciat, vous rêviez du missionnaire et vos débuts dans la vie apostolique furent matinaux. Vous veniez de recevoir le diaconat à Notre-Dame de Lumières des mains

de Mgr Séméria, le fondateur Oblat de la très grande, très belle et très prospère mission de Ceylan, Italien d'origine, enfant de la Ligurie, né non loin de San Remo : et vous vous êtes hâté d'agir en missionnaire, en prêchant là votre premier sermon.

Vous auriez pu demander à exercer votre zèle au delà des mers, sur un de ces nombreux et vastes théâtres d'action assignés par l'Eglise à l'apostolat des Oblats. Vous avez mieux aimé vous dévouer aux populations de nos campagnes de France. Ce fut le premier travail de notre Fondateur et de ses missionnaires de Provence.

L'évangélisation des pauvres et des paroisses rurales fut sa pensée mère et déterminante. A l'exemple de Notre-Seigneur, il commença par faire *cœpit facere*. Il se mit à l'œuvre en Provence. Il m'a été donné de visiter plusieurs de ces paroisses évangélisées par lui. Son souvenir y est encore vivant. Ici, c'est une croix plantée par lui en 1819, au terme d'une mission. Le centenaire de la plantation de cette croix suivra de près le centenaire de la fondation de sa congrégation. Ailleurs, dans une paroisse importante, une simple femme du peuple m'a dit tenir de sa grand'-mère que, pendant une mission prêchée par le P. de Mazenod, il y eut une procession, dite de pénitence, qui fit la plus grande impression. Le chef des missionnaires, grand et bel homme, marchait pieds nus, portant sur ses épaules une lourde croix de bois. Dans les rues, sur son passage, les maîtresses de maison accouraient pour balayer la poussière devant ses pas. Elle m'a redit un chant en provençal, composé à cette occasion, où on l'appelle le bon P. de Mazenod, qui longtemps a fait écho dans les foyers et les cœurs des fidèles.

Votre champ d'apostolat fut principalement à Notre-Dame de l'Osier ; le Dauphiné et les environs de Lyon ; à Notre-Dame de Bon-Secours, le Vivarais et le département du Gard : enfin, à Notre-Dame des Lumières, le Comtat Venaissin et la Provence : missionnaire, vous l'avez été,

on peut dire, dans toute votre personne. Vous l'avez été dans votre tête. Vos pensées et vos travaux intellectuels gravitaient sans cesse autour des missions. Vous l'avez été dans votre cœur brûlant de zèle et d'ardeur apostoliques. Vous l'avez été dans vos lèvres, par vos paroles vives et entraînantes, et vos chants. Vous l'avez été dans vos doigts en les faisant courir sur les touches des harmoniums et des orgues, et vous l'avez été dans vos pieds par les visites faites dans les maisons et aux hameaux des paroisses évangélisées. Les pieds du missionnaire n'ont-ils pas été chantés par le prophète ?

Elle est donc belle et radieuse cette couronne que cinquante ans de vie religieuse sacerdotale et apostolique ont tressée et placée sur votre front.

Mais en la regardant de près, j'aperçois en elle un joyau, une pierre précieuse. C'est un beau diamant taillé en forme de prison. C'est, qu'en effet, vous avez eu les honneurs de la prison. A vos titres d'Oblat, de prêtre et de missionnaire, vous pouvez ajouter celui d'enchaîné et de prisonnier pour Jésus-Christ, comme le faisait saint Paul, disant : « Moi, Paul, apôtre, enchaîné pour le Christ : *Ego Paulus apostolus vinctus in Christo.* » Vous avez été condamné à la prison parce que vous étiez missionnaire Oblat, et parce qu'étant missionnaire Oblat, vous avez déclaré hautement que vous le seriez toujours, malgré les lois iniques qui vous défendaient de porter ce nom, et les pénalités dont elles vous menaçaient ! Et cette prison à laquelle vous aviez été condamné en France, vous pouviez l'éviter étant en terre étrangère, et sur cette plage hospitalière, il vous a plu d'en goûter l'ombre austère et les âpres parfums. Afin de prouver qu'elle ne vous faisait point peur, vous êtes allé de vous-même au geôlier et vous lui avez dit : Ouvrez, c'est moi, un condamné, pour avoir été fidèle à mes serments donnés à Dieu.

Veuillez m'en croire, si Notre-Seigneur disait aux siens : « Celui qui m'aura confessé devant les hommes, je le con-

fesserai devant mon Père : *Si quis confitebitur coram hominibus, confitebor et ego eum coram patre meo,* au sortir de votre prison, notre vénéré fondateur est allé devant Dieu et lui a dit : « Celui-ci est un fils digne de moi, un confesseur de sa vocation de missionnaire Oblat. »

Vous êtes tous deux enfants d'un même père et vous avez travaillé diversement dans le champ de ce père de famille. Vous, mon frère, dans la vie humble, cachée et grandement méritoire du Frère convers, et vous, mon Révérend Père, dans les fonctions les plus élevées et le plus noble des services, le service de Dieu et des âmes. Vous attendez la couronne de justice du juste Juge. C'est celle que je vous souhaite. AUGIER, Célestin.

La messe terminée, le Saint Sacrement est exposé solennellement et le cher Vétéran, le frère Joseph Nicolas, s'approche tout tremblant d'émotion et prononce la formule d'oblation, la même qu'il dit pour la première fois à Autun, le 17 janvier 1862. Vous devinez avec quel cœur on se donna l'accolade au sortir de la chapelle.

A midi, réunion où vous savez. Les membres du clergé paroissial ; Monsieur l'Archiprêtre, son vicaire etc., ; le Révérend Père Prieur d'Andora avec un Père ; Dom Louis, aumônier des Sœurs exilées des Cinq-Plaies, M. Joseph Ardissone, un ami de la première heure, et le Docteur Viale, nous honorèrent de leur aimable présence. Toast très fin du Révérend Père Assistant, qui se termine par la résolution de suivre les Directions pontificales y compris celle de l'exemple de longévité que nous ont donné Pie IX, Léon XIII et que semble vouloir donner Pie X. Le P. Vassereau se lève, et vivement et gentiment, prenant à partie le Révérend Père Assistant, le P. Augier, le Père Supérieur et les invités, a un mot heureux pour chacun : le jubilaire jubile, il le fait bien voir. Le cher frère Nicolas, tout confus d'être assis à côté du Révérend Père Assistant général, ne dit rien, mais il verse de douces larmes qui en disent beau-

coup. D'ailleurs, il saura un moment après exprimer au Révérend Père Supérieur, à qui il doit cet honneur, toute sa reconnaissance.

Voilà ce que fut notre modeste fête de juillet. Nous en savourons le souvenir en disant avec les sauvages quand ils sont contents : Encore ! encore ! à d'autres.... noces d'or !

E. P.

DÉCRETS DES S. CONGRÉGATIONS ROMAINES

SUPREMA S. CONGREGATIO S. OFFICII

SECTIO DE INDULGENTIIS

I. — DECRETUM

Christiana salutatio sub invocatione divini Jesu nominis ampliori Indulgentia ditatur.

(*Acta Ap. Sedis,* Vol. V, pag. 210.)

Ex audientia Sanctissimi die 27 martii 1913.

Etsi pervetusta piissima consuetudo, inter christianos plurimis in locis invecta, sese invicem salutandi sub Ss.mi Jesu Nominis invocatione, qua nimirum alter dicit : *Laudetur Jesus Christus*, alter vero respondet : *Amen* vel *In sæcula*, aut similiter, jamdiu apostolicæ Sedis favorem adepta sit, et Indulgentia quinquaginta dierum per Summos Pontifices ditata ; ut tam frugifera praxis impensiori studio, ubi viget teneatur, ubi autem obsolevit restituatur, alibi demum large propagetur ; Ss.mus D. N. D. Pius div. prov. Pp. X, precibus Sibi, occasione sextodecimo recurrentium sæcularium solemnium a pace Ecclesiæ donata, porrectis benigne annuens, Indulgentiam centum dierum, defunctis quoque adplicabilem, a singulis christifidelibus quoties uti

supra se invicem salutaverint lucrandam, largiri dignatus est. Præsenti in perpetuum valituro, absque ulla Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

M. Card. RAMPOLLA.

L. ✠ S.

† D. Archiep. Seleucien., *Ads. S. O.*

II. — DECRETUM

Augentur et extenduntur Indulgentiæ pro quadam laue Ss. mi Sacramenti.

(*Acta Ap. Sedis*, Vol. V, pag. 211.)

Die 10 aprilis 1913.

Ss.mus D. N. D. Pius div. prov. Pp. X, per facultates infrascripto Cardinali S. Officii Secretario specialiter tributas, benigne concedere dignatus est, ut christifideles, qui laudes et gratiarum actiones erga D. N. I. C. in Ss.mo Eucharistiæ Sacramento impendunt, jaculatoria prece quæ sic sonat : *Laudetur et adoretur in æternum sanctissimum Sacramentum*, vel quæ in authentica silloge Indulgentiarum invenitur his verbis expressa : *Sia lodato e ringraziato ogni momento il santissimo e divinissimo Sacramento* (1), ampliori spiritualium favorum emolumento gaudere valeant, quam antea frui poterant alteram recitantes; videlicet : Indulgentia trecentorum dierum, defunctorum animabus etiam adplicabili, quoties dictam alterutram precem corde saltem contrito recitaverint; plenaria vero, defunctis similiter adplicabili, quatenus per integrum mensem eandem quotidie elicere consueverint, si insuper confessi ad sacram Synaxim accesserint et ad mentem Summi Pontificis oraverint. Præsenti in perpetuum valituro, absque ulla Brevis expeditione. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

M. Card. RAMPOLLA.

L. ✠ S.

† D. Archiep. Seleucien., *Ads. S. O.*

(1) Loué et remercié soit à chaque instant le très saint et très divin Sacrement.

III. — DECRETUM

Indulgentia jam concessa fidelibus se invicem salutantibus per invocationem nominis Jesu, etiam Mariæ adjecto nomine manet.

(*Acta Ap. Sedis*, Vol. V, pag. 364.)

Sunt quos amor pius erga Beatissimam inter virgines sic delectat, ut Jesum nunquam commemorare queant, nisi glorioso comitante nomine Matris suæ, corredemptricis nostræ, beatæ Mariæ. Laudabilis hæc consuetudo ad illam extenditur invocationem, seu christianam salutationem, circa quam Decretum supremæ H. S. Congregationis, die 27 martii 1913, datum est. Equidem, pluribus in locis salutantur christicolæ his verbis : *Laudetur Jesus et Maria — Hodie et semper*. Ne pereant forte, qua pro sola datæ sunt Jesu nominis invocatione indulgentiæ, istiusmodi in adjunctis, apud S.mum D. N. D. Pium div. prov. Pp. X, die 26 mensis junii 1913, in audientia R. P. D. Adsessori S. Officii impertita, supplicatum est, ut benigne concedere dignaretur, invicem salutantes sub invocatione et laude ss. nomen Jesu et Mariæ easdem lucrifacere indulgentias, quas ss. nomen Jesu tantum laudantes. Sanctitas vero sua, has preces perlibenter suscipiens, et gratiam extensionis concessit, et præsens Decretum expediri jussit. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

M. Card. RAMPOLLA.

L. ✠ S.

† D. Archiep. Seleucien., *Ads. S. O.*

IV. — DECRETUM

Sodalitates promovendis juvandisque ecclesiasticis vocationibus constitutæ spiritualibus gratiis ditantur.

(*Acta Ap. Sedis*, Vol. V, page 236.)

Adest profecto providentissimus Deus Ecclesiæ suæ sanctæ, ut mittat opportuno tempore operarios in messem ; non dedignatur autem, fideles suos perseape missionis istiusmodi suscipere cooperatores. Auctor est nimirum

piissimi consilii, quo multæ exortæ sunt per orbem Sodalitates, fovendis tuendis, juvandis ecclesiasticis vocationibus. Ex his nonnullæ spirituales impetrarunt favores, de Summi Pontificis benignitate, aliæ vero quibus gauderent implorarunt. Quia tamen communis est institutorum ratio, E.mis Patribus Inquisitoribus generalibus, quibus Ss. Indulgentiarum moderatio pertinet, in solitis comitiis habitis feria IV, die 28 maii, anno 1913, aptior visa est communis omnibus elargitio. Et Ss. mus D. N. D. Pius div. Prov. Pp. X, cui in audientia diei 29 maii, eodem anno 1913, R. P. D. Adsessori S. Officii impertita, de his facta est relatio, E.morum Patrum voto adhaerens, concedere dignatus est, ut omnes et singulæ Sodalitates quibus præcipuus et immediatus est finis promovere ecclesiasticas vocationes iisque opportunis mediis opitulari, dummodo canonice a R.mis Ordinariis sint erectæ vel in posterum erigantur, sequentibus gaudeant Indulgentiis ac privilegio :

I. Indulgentia plenaria :

1) a quolibet christifideli lucranda, die ingressus in Sodalitatem, si confessus ac sacra synaxi refectus, ad mentem Summi Pontificis pias preces fundat ;

2) in articulo mortis, a consociatis lucranda, si confessi ac sacra communione refecti, vel saltem contriti, Ss.mum Jesu nomen, ore, si potuerint, sin minus corde, devote, invocaverint, et mortem tamquam peccati stipendium de manu Domini patienter susceperint ;

3) diebus festis : Titularis respectivæ Sodalitatis ; Ss. Apostolorum natalitiis juxta decretum S. Congregationis Indulgentiarum, diei 18 septembris 1862 ; in uno ex tribus singulorum Quatuor Temporum diebus, si consociati, confessi ac sacra synaxi refecti, aliquam ecclesiam vel publicum oratorium visitaverint, et ad mentem ibi Summi Pontificis oraverint.

II. Indulgentia centum dierum, pro quolibet pietatis vel caritatis opere, quod juxta fines Sodalitatis peragatur a quocumque ex sodalibus.

Hæ omnes et singulæ Indulgentiæ, excepta tamen plenaria in articulo mortis lucranda, animabus quoque in purgatorio degentibus applicari queunt.

III. Tandem idem Sanctissimus declaravit, Missas omnes quæ in suffragium animarum sodalium defunctorum celebrantur, ita illis animabus suffragari, ac si in altari privilegiato celebratæ fuissent.

Præsenti in perpetuum valituro, absque ulla Brevis expeditione, Contrariis quibuscumque non ostantibus.

M. Card. RAMPOLLA.

L. ✠ S.

† D. Archiep. Seleucien., *Ads. S. O.*

V. — DECRETUM

e) *Solvuntur dubia circa SS. Numismata Scapularibus sufficienda.*

(*Acta Ap. Sedis*, Vol. V, page 303.)

Ad supremam hanc Congregationem sancti Officii sequentia exhibita sunt dubia pro opportuna solutione ; nimirum : I. Utrum sacerdos pollens facultate Scapularia imponendi, possit unico signo crucis pro unoquoque Scapulari benedicere publice omnia Ss. Numismata quæ habent fideles in ecclesia vel in quodam conventu, quin hæc Numismata videantur, nec in individuo cognoscantur ? II. Utrum benedictio impertiri possit Ss. Numismatibus pro personis jam non adscriptis Scapularibus per impositionem, sed postea vel serius adcribendis ; quæ Numismata gauderent favoribus Scapularium, tempore quo personæ erunt adscriptæ per regularem impositionem ? Vel estne necessarium, personas jam Scapularibus adscriptas esse, antequam Ss. Numismata pro ipsis efficaciter benedici possint ? III. Utrum benedici possint Numismata multa, quæ distribuenda sunt quibuscumque personis, quarum aliæ jam Scapularibus adscriptæ sunt, et aliæ non adscriptæ ; et in hoc casu, Numismata, saltem personis jam Scapularibus adscriptis data, eruntne benedicta ?

E.mi ac R.mi Patres una mecum Generales Inquisitores, in solito conventu habito feria IV, die 1 junii 1913, dixerunt : ad I Affirmative ; ad II Affirmative ad primam partem, Negative ad secundam ; ad III provisum in II.

Et Ss.mus D. N. D. Pius div. prov. Pp. X, in audientia R. P. D. Adsessori supremæ hujus Congregationis, feria V, die 5, eodem mense eodemque anno, impertita E.morum Patrum resolutiones benigne approbavit, et hoc Decretum desuper expediri jussit. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

M. Card. RAMPOLLA.

L. ✠ S.

† D. Archiep. Seleucien., *Ads. S. O.*

VI

I) Decretum, quo uniformes decernuntur Indulgentiæ Crucibus quæ « A missionibus » nuncupantur.

(Ex *Acta Ap. Sedis*, Vol. V, page 429.)

Ut piarum missionum, quas ad populum verbi Dei præcones habuerint, memoria perseveret ac fructus, passim usu receptum est, ut Crux aliqua, sive in templis, sive apud illa, sive etiam penitus in aprico, rite benedicta erigatur. Vivificum Redemptionis signum aptum est nimirum ad Religionis reclamanda præcepta, ad pœnitentiæ insinuanda proposita, ad spem futurorum erigendam. Ordinaria Episcoporum auctoritas et Apostolicæ Sedis liberalitas censuerunt jampridem, munere Indulgentiarum esse ditandos qui pie se ad hæc Signa converterint. Placuit porro Ss.mo D. N. D. Pio Pp. X, de E.morum Patrum Cardinalium Inquisitorum generalium consulto, variam in re tollere mensuram, et conformes ubique concedere Indulgentias. In audientia igitur R. P. D. Adsessori S. Officii, feria IV, loco V, die 13 augusti 1913, impertita, apostolica Sua utens auctoritate, abrogavit beatissimus Pater omnes hucusque etiam a Se Suisve prædecessoribus Crucibus missionum adnexas Indulgentias, quacumque id factum fuerit vel solemniori forma, quolibet etiam peculiari et specifica mentione digno Personarum vel Religiosorum Institutorum privilegio, et sequentes novas, sub enunciandis conditionibus, tribuere dignatur :

I. Plenariam, defunctis quoque applicabilem :

1) die erectionis seu benedictionis ipsius Crucis memorialis ;
2) die anniversario ejusdem erectionis seu benedictionis ;
3) die festo Inventionis S. Crucis (3 maii) ;
4) die festo Exaltationis S. Crucis (14 septembris), vel uno ex septem respective sequentibus diebus.

Ad has Indulgentias assequendas oportet ut fideles Ss.mam Eucharistiam, rite expiati, suscipiant, Crucem prædictam et aliquam ecclesiam vel publicum oratorium visitent, atque ad mentem Summi Pontificis preces fundant.

II. Partialem, quinque annorum totidemque quadragenarum, similiter adplicabilem, semel in die ab iis fidelibus lucrandam, qui corde saltem contrito supradictam Crucem aliquo devotionis signo exteriori salutaverint, ac *Pater, Ave* et *Gloria* in memoriam Dominicæ Passionis recitaverint.

Esto autem Crux erigenda ex solida decoraque materia confecta ; determinato loco adhæreat, vel basi firmiter sustentetur, benedicatur per sacerdotem qui in S. Missione conciones habuerit ; accedat insuper, pro his peragendis, consensus Ordinarii loci.

Præsenti in perpetuum valituro absque ulla brevis expeditione. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

M. Card. Rampolla.

L. ✠ S.

† D. Archiep. Seleucien., *Ads. S. O.*

S. Congregatio de Propaganda Fide.

DECRETUM

Inter Præfecturas apostolicas Cimbebasiæ Inferioris et Magni Namaqualand confinia immutantur.

(*Acta Ap. Sedis*, Vol. V, pag. 250.)

Territorium ecclesiasticum inter præfecturas apostolicas Cimbebasiæ Inferioris ac Magni Namaqualand opportunius distribuendi causa, E.mi Patres Sacræ hujus Congregationis Fidei Propagandæ plenariis in comitiis, die 26 superioris maii convocatis, terminum meridionalem districtuum civilium de Gobabis, Windhuk, Karibib et Swakopmund, qui posthac ad præfatam Cimbebasiæ missionem ex integro pertinebunt, tanquam ecclesiasticum limitem inter utramque prædictam præfecturam constituendum esse censuerunt. Quam sententiam ab infrascripto ejusdem S. Congregationis Secretario Ss.mo D. N. Pio div. prov. PP. X in audientia prædicti diei relatam, Sanctitas Sua in omnibus adprobare ratamque habere dignata est, præsensque ea de re Decretum fieri jussit.

Datum Romæ ex ædibus S. Congregationis de Propaganda Fide, die 2 junii, anno Domini 1913.

Fr. H. M. Card. Gotti, *Præfectus.*
C. Laurenti, *Secretarius.*

S. Congregatio de Religiosis.

Manuscripta religiosorum pertinent ad Congregationem in qua ipsi vota professi sunt.

(*Acta Ap. Sedis*, Vol. V, pag. 366.)

Sacra Congregatio de Religiosis, in plenario cœtu ad Vaticanum habito die 2 junii 1911, nonnulla dubia de Religiosorum manuscriptis perpendit et resolvit prout refertur in hac ephemeride, vol. IX, pag. 273.

Nunc autem rursus ab Ea quæsitum est :

« An Religiosi tum votorum solemnium, tum votorum

« simplicium, qui aliquod manuscriptum durantibus votis « exaraverunt, ejusdem dominium habeant, ita ut illud « donare aut quocumque titulo alienare valeant. »

Et E.mi PP. Cardinales hujus sacræ Congregationis, in plenario cœtu ad Vaticanum habito die 11 julii 1913, responderunt : « Negative ».

Quam E.morum Patrum responsionem Ss.mus D.nus noster Pius Papa X, referente infrascripto S. Congregationis Secretario, ratam habuit et confirmavit die 13 julii 1913.

O. Card. Cagiano de Azevedo, *Pro-Præfectus.*

L. ✠ S.

† Donatus Archiep. Ephesinus, *Secretarius.*

II° Decretum de absolutione sacramentali Religiosis sodalibus impertienda.

(*Acta Ap. Sedis,* Vol. V, pag. 431.)

In audientia habita ab infrascripto Cardinali Pro-Præfecto S. Congregationis de Religiosis, die 5 augusti 1913, sanctissimus Dominus noster Pius Papa decimus, ob peculiares conscientiæ rationes, facultatem, quam mense februarii hujus anni omnibus Confessariis ab Ordinario Urbis approbatis concesserat quoad absolutionem Religiosis impertiendam, extendere dignatus est ad omnes totius Orbis Confessarios a locorum Ordinariis approbatos. Hi proinde Confessarii, auctoritate Ss.mi Domini nostri Pii Papæ decimi, omnium Sodalium cujuscumque Ordinis Congregationis aut Instituti sacramentales confessiones excipere, quin de licentia a Superiore obtenta inquirere vel petere teneantur, atque valide et licite absolutionem a peccatis in Ordine vel Instituto etiam sub censura reservatis, impertire queant.

Omnibus igitur cujusque Ordinis, Congregationis aut Instituti superioribus et præsidibus, hujus decreti præscripta fideliter Sanctitas Sua in virtute sanctæ obedientiæ observare mandavit, constitutionibus, ordinationibus, apostolicis, privilegiis qualibet efficaciori forma concessis, aliis-

que contrariis quibuscumque, etiam speciali atque individua mentione dignis, minime obstantibus.

Datum Romæ, ex Secretaria S. Congregationis de Religiosis, die, mense et anno quibus supra.

O. Card. Cagiano de Azevedo, *Pro-Præfecto.*

L. ✠ S.

† Donatus, Archiep. Ephesinus, *Secretarius.*

NOTICES NÉCROLOGIQUES

R. P. Bernard STRÜBER

1877-1903. — Décès n° 606.

Le R. P. Pierre-Bernard Strüber naquit le 13 février 1877, à Bilshausen, diocèse de Hildesheim, d'une bonne famille catholique qui avait déjà donné un de ses fils à la Congrégation des Oblats. Ce qui distingua le jeune Bernard dès sa première enfance, ce qui le distinguera dans la suite, ce fut une ardente piété et un dévouement à toute épreuve. Servir la messe dans l'église de son village fut une des grandes joies de son enfance. L'appel de Dieu ne tarda pas à se faire entendre à cette jeune âme, si bien douée pour comprendre le dévouement de la vie religieuse et sacerdotale. Ayant vu son frère aîné, le P. Charles Strüber, entrer au juniorat de Saint-Charles, en Hollande, il ne tarda pas à le suivre. Il y resta six ans. N'ayant pas reçu des talents exceptionnels pour les études, il travailla d'autant plus et il réussit à recevoir toujours à la fin de l'année un bon certificat pour les études, mais surtout pour sa conduite exemplaire et sa piété.

De Saint-Charles, le jeune Strüber s'achemina vers le noviciat de Saint-Gerlach, pour apprendre la vie religieuse

et la pratique des vertus plus parfaites. Il prit l'habit religieux le 14 août 1896. Il appartiendrait à son maître des novices de nous dire ce qu'il fut durant cette année de probation. Certaines difficultés n'ont pas dû lui manquer, vu son caractère quelque peu absolu et dominateur. A-t-il réussi à être un bon novice? Ses confrères sont unanimes à lui rendre ce témoignage. L'année du noviciat fut couronnée par les vœux d'un an qu'il prononça le 15 août 1897. Aussitôt après, il partit avec de nombreux compagnons pour le scolasticat de Hünfeld où il devait commencer à monter le calvaire douloureux de la maladie. Le jeune scolastique fut ce qu'avait été le novice : bon religieux avant toute autre chose. Dès le premier jour, il trouva l'occasion de montrer son dévouement et de se préparer, selon sa pensée au moins, à la vie future des missions étrangères.

Une partie seulement de la maison du scolasticat venait d'être terminée. Bien des travaux restaient à faire et pendant les vacances et les jours de congé, le père Econome faisait appel au dévouement des volontaires. On pouvait être sûr de trouver notre jeune frère parmi ceux-ci. Quelque durs que fussent certains travaux, il ne s'y refusa pas. En certaines occasions, il alla même trop loin et il surpassa ses forces sans le savoir.

Il fit son oblation perpétuelle le 15 août 1898. Ce fut une oblation qui devait se continuer non pas sur le champ de l'apostolat, mais sur le lit des souffrances et s'achever quelques années après sur le lit de mort. Un affaiblissement des forces se fit sentir d'abord et le jeune frère avait besoin de bien des ménagements. Mais malgré tout, on ne put bientôt plus douter du caractère très grave de la maladie : il était déclaré poitrinaire. Sa vie se passa dès lors en partie dans la salle d'études et en partie dans l'infirmerie. Les premiers crachements de sang survinrent; le jeune scolastique ne s'effraya pas. Il avait cherché la volonté du bon Dieu, il la vit se manifester dans cette maladie, il l'accepta, et le sacrifice de sa jeune vie fut fait

généreusement. Par son exemple, il a montré quelles vertus le religieux peut pratiquer dans l'infirmerie et à quelle perfection on peut arriver. Il ne restait à notre frère qu'un désir bien légitime : celui de devenir prêtre, désir que le bon Dieu exauça. Comme le frère Strüber avait pu, malgré la maladie, continuer assez bien ses études théologiques, ses supérieurs l'appelèrent à la prêtrise avant la date ordinaire. Ayant été ordonné diacre le 28 avril 1901, il n'aurait dû recevoir la prêtrise que l'année suivante; mais on craignait pour ses jours et ce fut déjà le 25 août 1901 qu'il fut ordonné prêtre à Fulda. On dut placer un fauteuil dans le chœur pour le pauvre malade qui ne pouvait pas faire toutes les cérémonies. Le lendemain, il célébra dans l'église du scolasticat sa première messe, assisté à l'autel par son frère aîné, Oblat comme lui. Ce fut vraiment le *Nunc dimittis* que chanta le jeune prêtre au soir de ce beau jour.

Mais Dieu voulait encore embellir sa couronne par la souffrance. La lutte de sa forte constitution contre la terrible maladie dura encore quelque temps. L'unique consolation du jeune prêtre pendant cette épreuve si prolongée fut de célébrer tous les jours la sainte messe. Bien souvent, il dut acheter ce bonheur au prix d'efforts héroïques.

Cependant les supérieurs croyant qu'un changement de climat lui ferait du bien, l'envoyèrent à Saint-Gerlach. C'est là qu'il allait se préparer à son oblation suprême pendant toute une année encore, comme il s'était préparé dans la même maison pendant une année à sa première oblation. Dieu seul connaît les sacrifices cachés de cette année de préparation à la mort. Il sentait la mort venir. Après chaque crachement de sang, il disait en souriant : « Me voici un peu plus près de ma fin. » Il n'avait qu'un regret : celui de ne pouvoir se dévouer un peu aux œuvres de la Congrégation. Bien souvent, il en faisait la remarque. Mais il faut espérer que le sacrifice de ses souffrances et de sa vie, offert pour le bien de la Congrégation, fut agréé par

le bon Dieu qui seul choisit ses instruments selon son bon plaisir, les uns, instruments extérieurs sur le champ de l'apostolat, les autres, instruments obscurs sur le lit de leurs souffrances.

Ce fut le 5 décembre 1903, à quatre heures du matin, que sonna l'heure suprême. Quelle mort douce et tranquille, acceptée encore une fois bien généreusement et en pleine connaissance! Ce fut un salutaire exemple pour les novices de cette année qui avaient vu ce jeune prêtre durant sa maladie, qui voyaient maintenant de quelle mort bienheureuse meurt le vrai Oblat de Marie Immaculée.

La communauté de Saint-Gerlach ne possédant pas de cimetière, on transporta le cher défunt pour l'enterrer dans le cimetière du juniorat de Saint-Charles, et les deux communautés réunies lui rendirent les derniers honneurs. C'était la veille de l'Immaculée Conception. Certes, cette bonne Mère aura reçu avec sa bonté maternelle son serviteur, ce jeune Oblat qui avait su si bien comprendre l'immolation obscure que Dieu lui avait demandée.

R. I. P.

Les FF. CC. Emile PORTELANCE et Alexandre CADIEUX.

1862-1909. Décès n° 764. — 1872-1909. Décès n° 763.

Le 6 janvier 1910, le courrier de Fort-Albany, Baie James, Canada, apportait au provincial du Canada une bien triste nouvelle : le R. P. Carrière, directeur de la mission, lui disait dans une lettre pleine de larmes : « Les frères Portelance et Cadieux se sont noyés le 21 octobre dernier ; le R. P. Duret, à demi suffoqué et à demi gelé, a pu être sauvé. Notre douleur est indicible et notre deuil est d'autant plus profond que nous sommes sans espoir de retrouver les corps de nos chers disparus. Quel vide à la mission ! nous pleurons tous les jours. »

Le Provincial du Canada comprenait bien que ces paroles ne peignaient que très imparfaitement une situation indescriptible : les deux chers noyés sont partis pour le ciel, mais ceux qui restent sont dans la désolation puisque Dieu leur a enlevé les deux frères dont les services sont si nécessaires à la mission.

Sur les deux victimes d'un même accident un petit mot du cœur :

Le frère Emile Portelance était né à Ste-Marthe, diocèse de Valleyfield, Canada, en 1862. Il avait fait son noviciat à Lachine, prononcé ses premiers vœux au même noviciat le 17 février 1898, ses vœux de cinq ans à Fort-Albany le 17 février 1899 et ses vœux perpétuels à la même mission en 1904.

Le frère Alexandre Cadieux avait vu le jour en 1872 à Chambly, diocèse de Montréal. Entré au noviciat de Lachine le 27 janvier 1890, il y faisait ses premiers vœux le 27 janvier de l'année suivante, ses vœux de cinq ans à Maniwaki le 17 février 1892 et son oblation perpétuelle au scolasticat d'Ottawa le 17 février 1897.

Le frère Portelance était donc entré en religion à un âge déjà avancé. Il semble pourtant n'avoir pas connu les misères qu'éprouvent d'ordinaire les vocations tardives ; c'est qu'évidemment il avait pris dès son enfance des habitudes de régularité et de vie chrétienne qui préparent admirablement aux sacrifices et à l'abnégation de la vie religieuse. Il faut bien avouer qu'il était du nombre de ces heureux mortels à qui Dieu fait la grâce d'une vertu facile et presque sans effort. En effet la note dominante de la vie du cher défunt est bien le calme en tout et partout, la placidité et la tranquillité. Il marchait toujours « *in vias planas et rectas* » ; la mer sur laquelle il voguait était toujours sans tempêtes et sans écueils et l'atmosphère qui l'entourait était toujours calme et sereine. Il allait sans bruit et sans commotion, ne déplaisant à personne, mais ne payant pas de sa personne pour rendre la vie joyeuse et

agréable. C'était le type de l'homme qui n'a qu'à se laisser aller pour s'effacer et pour passer inaperçu.

Il ne faudrait pas conclure de là que le frère Portelance a mené une vie inutile à son âme et à notre chère Congrégation : une vie pleine de paix, de piété et de dévouement ne saurait être une vie nulle devant Dieu : une vie tout à fait exemplaire de régularité et de charité doit être pleine de valeur devant la Congrégation.

La régularité du frère Portelance ne s'est jamais démentie. Il a été l'homme de la Règle et du règlement depuis son entrée au Noviciat jusqu'à l'accident de Fort-Albany. Du matin jusqu'au soir il était à son devoir et chacun de ses jours a été partagé entre la prière, le travail et le repos, selon la Règle. Sa vie a été aussi bien sans défaillance que sans éclat ; sa conduite a été irréprochable, fortifiée qu'elle était par la prière et la communion fréquente.

Il avait si bien compris le sens de ses vœux de religion qu'il n'a jamais hésité à les observer le plus parfaitement possible. Il s'était donné à Dieu corps et âme et il n'a jamais repris ce qu'il avait offert dans toute la générosité de son cœur et dans toute la vivacité de sa foi. Ayant mis la main à la charrue il ne regarda jamais en arrière. La richesse du monde et les pauvres joies qu'elles procurent le laissaient parfaitement indifférent ; les plaisirs du monde lui causaient du dégoût ; les libertés du monde l'effrayaient : le frère Portelance a été l'homme pauvre, chaste et obéissant ; de là sa manifeste tendance à la perfection, sa vie absolument religieuse.

La Providence lui a fourni l'occasion de montrer son abnégation et son détachement. Après avoir passé quelques années dans des maisons de la Province du Canada où la vie est relativement facile, il fut appelé au poste de dévouement de cette même Province par une obédience qui l'envoyait au Fort-Albany. Fort-Albany c'est l'isolement, le froid et la pauvreté, et le frère Portelance y passa les dix

dernières années de sa vie religieuse. Qui pourrait dire ce qu'il y endura d'ennui et de privation ? Dieu seul sait apprécier les labeurs et les souffrances de nos chers frères convers dans les missions sauvages du Nord. Toujours est-il que notre bon frère sut s'y adonner avec résignation sans jamais laisser entendre la moindre plainte et sans jamais demander la consolation de revoir le pays civilisé : ses adieux à sa paroisse et à sa seconde famille avaient été éternels. Bel exemple du vrai et saint religieux, priez pour notre Congrégation et pour chacun de ses membres.

Le frère Alexandre Cadieux ! Quiconque a connu ce bon Oblat ne peut se défendre d'une émotion profonde à la pensée de cette vie si bien remplie. Il a été si bon, si loyal, si religieux et surtout si empressé à rendre service ! Par contre, une certaine appréhension envahit celui qui doit en faire le tableau. C'est que pour l'exécution de ce travail, se dressent une foule de difficultés ; le frère Cadieux avait une nature si complexe qu'il faudrait être psychologue de haute volée pour rendre justice à ses multiples enchevêtrements et pour mettre en lumière toutes les grandeurs de son noble caractère.

Sous certain rapport, et même sous plusieurs rapports, le frère Cadieux n'a jamais varié et il a toujours plané sur les mêmes hauteurs : sa fougue ne s'est éteinte que dans les eaux de la Baie James, sa piété n'a jamais subi aucune dépression, son excessive austérité n'a jamais connu la moindre défaillance, son activité dévorante n'a jamais faibli, sa charité généreuse n'a jamais diminué et sa régularité n'a pas connu d'échec. Confondant les élans de sa très vive imagination avec les mouvements de sa volonté très ferme et très déterminée, il se faisait une vertu difficile et l'on peut dire que chacune de ses victoires était remportée au fil de l'épée. Que de fois ne m'a-t-il pas dit : Je ne suis qu'un hypocrite, je reste dans la vie religieuse et je ne fais aucun acte de vertu, je n'ai pas la foi et quoique je fasse ce

qui m'est commandé, je n'obéis pas, puisque ma volonté ne sait pas se soumettre. Cette tentation alla si loin qu'elle faillit lui faire prendre le chemin d'un monde qu'il détestait jusqu'à l'excès. Si le frère Cadieux n'eût pas été très pieux, il était perdu.

Un mot de ses vertus en commençant par sa grande piété. Sa tenue à la chapelle révélait qu'il y était bien en présence de Dieu de tout son esprit et de tout son cœur. Je puis affirmer que cet Oblat n'a jamais manqué un exercice de piété. Aux jours de pèlerinages il en suivait en pèlerin, et non en curieux, tous les exercices qu'il relevait par sa manière de répondre aux prières aussi bien que par celle de conduire le chant de sa voix sympathique et sonore. En récréation il avait facilement le mot pieux sans nuire à sa conversation très intéressante et souvent fort instructive. Il causait aussi facilement de scènes bibliques que de vie de saints et d'affaires temporelles, surtout de celles de son métier de menuisier. Ses récréations n'étaient pas toujours exemples de taquinerie, son esprit caustique voyait si bien tous les petits travers des autres ! mais la charité était toujours respectée, et il était aimable même dans ses malices.

Au travail manuel, le frère Cadieux pouvait tout faire : menuisier de son métier, il se livrait avec succès à la forge, à la maçonnerie, à la plomberie, et que sais-je encore ? Et Dieu sait s'il y allait avec rapidité et même brusquerie. Assez petit de taille, il avait la force du géant. Ajoutant à cela une grande habileté, il dévorait la besogne. Aussi était-il un compagnon de travail tout simplement insupportable. Croyant qu'il y avait paresse chez ceux qui ne pouvaient pas le suivre, il leur donnait des coups de langue qui étaient de vrais coups de ciseaux. Malheur surtout à ceux qui ne lui semblaient pas gagner les gages qu'ils recevaient de la communauté et à ceux qui ne se montraient pas intéressés aux biens de la Congrégation !

Dans ses rapports avec ses confrères, le frère Cadieux

était tout de franchise et de loyauté. L'on peut dire qu'il n'a jamais menti ni même trompé. Je suis convaincu que ce n'est que par un excès de cette loyauté qu'il crut un jour qu'il n'était pas digne de la vie religieuse. Il estimait que c'était tromper ses supérieurs que de rester dans la Congrégation. Dieu a sauvé son saint religieux.

Ce qui le rendait aimable par-dessus tout, c'était son incomparable générosité. Elle se manifestait par l'empressement qu'il mettait à laisser tout travail sérieux et absorbant pour rendre le moindre service et à qui que ce fût. C'était vraiment chose agréable que de se faire rendre service par le frère Cadieux, tant il était visible que c'était un immense plaisir pour son cœur absolument dévoué et charitable.

Son esprit de mortification était tout simplement sublime. Il s'adonnait, même avec excès, aux jeûnes de l'Eglise et de la Règle ainsi qu'à l'exercice du vendredi soir. Les travaux n'étaient pas du tout une raison de diminuer la rigueur de ses pénitences. Je me souviens qu'un jour le voyant occupé à une besogne très dure et très longue, je voulus le relever de l'obligation de jeûner. Il me répondit qu'il devait mener au moins la vie chrétienne et qu'il n'y avait rien sur terre qui pût l'en dispenser. C'était inutile d'insister. Il y avait bien excès, mais n'est-il pas vrai que condamner ces excès serait condamner la vie de tous les saints !

Le cher frère me pardonnera bien de dire un mot de ses petits travers ; au reste, il en rit lui-même aujourd'hui qu'il est au ciel. Le frère Cadieux avait une foi de patriarche, et je suis convaincu qu'il se conservait toujours en présence de Dieu ; cependant il prenait quelquefois des allures d'esprit fort et même de sceptique quand il lui arrivait, par exemple, de rencontrer une histoire un peu extraordinaire soit du P. Saint-Jure, soit du bon Rodriguez. S'il est bien vrai que ces histoires ne sont pas de foi, il ne l'est pas moins qu'à en rire on se peut faire quelque tort, sans compter qu'on

peut facilement scandaliser ses auditeurs. Que Dieu pardonne ce petit travers à notre cher frère !

Un autre point sur lequel le frère Cadieux n'est pas à imiter est celui du mépris du danger. Il était hardi jusqu'à la témérité, si bien qu'on a pu dire et qu'il disait lui-même qu'il ne connaissait pas le sentiment de la peur. Cette témérité a été cause pour lui de plus d'un accident : au scolasticat d'Ottawa il se brisait un bras en tombant d'un échafaud, et à Fort-Albany il était victime du même malheur dans une circonstance semblable. On peut dire, si l'on veut, à sa décharge, que la rupture d'un bras ou d'un autre membre quelconque ne le tenait pas bien longtemps au repos.

Pour tout résumer en quelques mots cette vie trop courte et pourtant bien longue par ses mérites, *explevit tempora multa,* le frère dont nous pleurons encore la perte a été un modèle de régularité, de dévouement et d'abnégation, de charité sympathique et de générosité, un héros dans l'austérité et dans la souffrance, un bourreau au travail et un ange dans la piété. Les corps de nos chers frères Portelance et Cadieux, retrouvés quelques mois après le pénible accident, reposent en paix à l'ombre de la pauvre croix du cimetière des sauvages d'Albany ; leurs âmes sont au ciel. Elles y jouissent de la présence ineffable de Dieu, en compagnie de notre bonne Mère, et elles prient pour nous.

R. I. P.

R. P. Louis BABEL

1826-1912. — Décès nº 813.

Les *Missions* ont annoncé l'an dernier le décès du Rév. P. Babel, *O. M. I.*, survenu après une très courte maladie. Etant donné l'âge et les difficultés d'un genre spécial qu'a rencontrées ce bon Père dans ses missions au Saguenay, nul n'en sera surpris. Il est permis de croire que la sainte Vierge ne voulait pas que son cher fils mourût quelque part

de froid, de faim ou d'un accident quelconque, tant les chances en étaient grandes au début de nos missions du Saguenay et du Labrador.

Le R. P. Louis-François Babel est né à Veyrier, dans le canton de Genève, en Suisse, le 23 juin 1826, de Joseph Babel et de Françoise Jovet. Il fit de brillantes études à Fribourg et à Mélan, en Suisse ; entra chez les Oblats de Marie Immaculée à Notre-Dame de l'Osier, en Dauphiné, l'an 1847, et y prononça ses vœux en 1848. Bientôt après, il traversa l'Atlantique, et il fut ordonné prêtre à Ottawa, le 27 juillet 1851. De là, il fut envoyé à la mission appelée en ce temps-là : mission des Postes du Roi et du Saguenay. Cette mission avait été confiée aux Oblats du Canada, en 1844, par Mgr l'archevêque de Québec et elle comprenait, outre le ministère des blancs peu nombreux encore le long et au nord du Saguenay, l'évangélisation des tribus nomades disséminées un peu partout, dans les régions situées au nord, au sud et à l'est du lac Saint-Jean.

Le P. Babel nous a fait connaître en partie, dans les rapports de la Propagation de la foi de Québec, les œuvres qu'il fit aux jours de sa jeunesse sacerdotale. Il débuta par des missions de chantiers le long du Saguenay. Ces missions de chantiers se faisaient et se font ordinairement à partir de Noël par des températures parfois sibériennes et des chemins presque impraticables. Les chantiers sont donc une fameuse école d'endurance et de patience tout à la fois. Préalablement à cette campagne, notre débutant avait dû soupirer plusieurs mois après le moment où il lui serait donné de marcher sur les traces de ses aînés. Enfin, on lui avait dit : « Dieu le veut ! allez à ces pauvres gens » ; et malgré que les perspectives n'eussent rien de très encourageant, il partit la joie dans le cœur pour rencontrer ces bûcherons exilés dans la forêt. Son plan de campagne était concerté d'avance : c'était celui de ses devanciers. Chaque soir, il devait se trouver dans un groupement nouveau et rencontrer des figures nouvelles ;

mais, en voyant venir à lui ces braves bûcherons, la joie peinte sur le visage, en leur serrant cordialement la main que tous lui tendaient, avec quel bonheur il les appelait : « Mes bons enfants. » Oui, ils étaient bien les enfants de son cœur de missionnaire Oblat ! Après le souper et quelques instants donnés à une agréable conversation, avait lieu l'encan de l'Enfant Jésus. C'était un encan en forme qui durait assez longtemps. Les RR. PP. Oblats avaient établi cet usage, afin de permettre à ces braves gens de faire œuvre méritoire et d'attirer, par cet acte de charité, les bénédictions de Dieu sur la mission si courte qu'ils donnaient aux chantiers. Longtemps, après eux, c'était de tradition dans les chantiers du Saguenay. Enfin, avait lieu la mission proprement dite, mission d'un soir que je renonce à vous décrire.

Ce fut seulement en 1853, au printemps, que le Rév. Père Babel se rendit, en compagnie du R. P. Durocher, *O. M. I.*, sur la côte du Labrador pour y commencer son apostolat auprès des Indiens. Les sauvages qu'il devait évangéliser appartenaient à la tribu montagnaise, tribu essentiellement nomade avant 1840, c'est-à-dire avant l'ouverture de la colonisation dans la région du Saguenay, et qui, à partir de cette date, se convertirent à demi à la vie civilisée, au moins pour une bonne partie d'entre eux. Aussi vit-on, en 1845, un groupe de ces Montagnais fixer leur résidence aux Escoumains. Ce sont ces familles mêmes, auxquelles vinrent s'ajouter plusieurs éléments nouveaux, qui fondèrent en 1862 la réserve de Bersimis. Cet endroit était devenu, depuis 1854, le véritable chef-lieu des missions montagnaises. Il s'y rendait chaque année au moins deux cents familles montagnaises. Pour éloigner ces sauvages des blancs qui devenaient de plus en plus nombreux sur la côte jusqu'à Tadoussac, les RR. PP. Arnaud et Babel, leurs missionnaires d'alors, conçurent le projet de les fixer dans une réserve spécialement créée pour eux, au nord du Saguenay. Ces sauvages étaient bons et très pieux : il

s'agissait donc de les préserver d'un contact qui n'allait pas sans entraîner de graves inconvénients. A cette époque surtout, la population des chantiers laissait à désirer, et pour sa moralité, et pour l'abus qu'elle faisait des liqueurs enivrantes. Il était grandement temps de remédier à une situation qui menaçait de devenir déplorable. Aussi, après en avoir conféré avec les sauvages eux-mêmes et avoir obtenu sans trop de peine leur adhésion à ce projet, nos Pères entrèrent en pourparlers avec le gouvernement qui leur accorda, ainsi qu'aux Montagnais, la jouissance exclusive du vaste territoire qu'ils réclamaient comme dédommagement pour les terres de chasse qu'ils n'avaient plus du fait de la colonisation. Le P. Babel n'eut pas à veiller à l'installation de la nouvelle résidence de Bersimis : il fut transféré, sur ces entrefaites, à Maniwaki. Là, il dut s'occuper de sauvages, parlant, pour la plupart, un dialecte différent du Montagnais, l'Algonquin. La facilité qu'il avait pour les langues lui fit vaincre cette difficulté sans trop de peine, et il fit trois ou quatre missions vers les postes de traite échelonnés à la hauteur des terres. Il revint à Bersimis en 1866, pour entreprendre, suivant le désir de Monseigneur l'archevêque de Québec, les missions plus lointaines des Naskapis et des Esquimaux. Les Naskapis ne sont qu'une branche de la nation montagnaise ; les Esquimaux appartiennent à une peuplade qui leur est absolument étrangère.

Ces missions furent sa part de ministère dans les années 1866, 1867, 1868, 1870. Elles se firent par terre et furent, à la demande du gouvernement, des voyages d'exploration en même temps que de mission. Laissons-le nous dire lui-même les difficultés qu'il eut à surmonter ; on verra mieux de quelle trempe ce Père était. « La compagnie de la Baie d'Hudson, dit-il, qui devait me fournir le canot, les hommes et les provisions de voyage au commencement de juin 1866, n'a pu me les donner que le 18 juillet. C'était bien tard, trop tard pour un tel voyage et je ne savais trop quel

parti prendre. Les rivières sont trop basses maintenant, me disais-je, et les sauvages, fatigués d'attendre, seront partis. Une pensée, toutefois, m'a retenu : si je n'entreprends pas ce voyage, je crains qu'aucune nouvelle tentative ne soit faite pour les missions, et je ne voudrais pas que la mission des Naskapis fût abandonnée par ma faute. Si je ne fais pas tout ce que je me proposais de faire, je me rendrai aussi loin que je le pourrai. Je sais bien que je ne rencontrerai pas les sauvages, c'est trop tard ; mais lorsque je ne ferais que paraître aux postes qu'ils fréquentent, pour leur fixer l'époque où ils pourront rencontrer le missionnaire, l'année prochaine on trouvera un bon nombre de familles réunies. Lors même que je n'obtiendrais que cela, mon voyage ne sera pas perdu. En avant donc, à la garde de Dieu et de mon bon ange.

« Mes deux canotiers, ne connaissant pas la route que nous devions suivre, se firent tracer, par un sauvage, une carte. Aussitôt qu'elle fut achevée, nous remontâmes la rivière Saint-Jean. Après quatre jours de marche, nous laissâmes cette rivière pour entrer dans les 50 portages du Washekamu, que nous avions à franchir pour atteindre la rivière Romaine. Nous traversions un terrain volcanisé ; ce n'était qu'un culbutis de montagnes, de lacs, de marécages jetés sans ordre, qui rendaient notre marche très difficile. Un de mes hommes tombe malade ; ses jambes enflées, couvertes d'éruptions scrofuleuses, ne sont plus qu'une plaie, son cou n'est guère en meilleur état ; de fréquents saignements de nez compliquent encore sa situation et l'affaiblissent. J'étais bien inquiet ; mon voyage va-t-il se terminer ici, me disais-je ? Non, je veux me rendre ; il me reste un homme capable de ramer ; pour moi, je payerai de ma personne pour soulager l'impotent. Depuis ce moment, je pris pour ma part une charge de 75 livres dans les portages, et dans le canot je ne posai l'aviron que pour dire le bréviaire.

« Les premiers jours nous n'eûmes à souffrir que de la

chaleur et des moustiques. Ah ! si les moustiques avaient pu comprendre mon jargon, ils auraient été peu flattés des épithètes que j'envoyais à leur adresse ; je les ai tous voués à la potence. Je ne sais ce que je leur aurais fait si une pensée salutaire n'était venue jeter de l'eau sur ma bile, en me disant : Père, tu as un gros compte devant le bon Dieu, ne t'impatiente pas contre ces petits êtres qu'il multiplie sur ta route pour te le faire payer. Puis, des pluies continuelles nous ont fait regretter la chaleur et les mouches. Pendant ce temps-là, nos habits n'ont jamais entièrement séché sur nous. Les premiers jours, mes sauvages me demandaient si nous allions partir. Pauvres enfants ! leur disais-je, se mouiller ici ou se mouiller en marchant, c'est bien la même chose ; d'ailleurs, la pluie ne nous enlève pas l'appétit, et nos provisions diminuent les jours de pluie comme les jours de beau temps. La pluie d'ailleurs ne diminuait pas la gaieté de la petite troupe. Une fois seulement, j'avais un portage de deux milles à faire, j'avais une montagne à escalader par une pluie battante ; le chemin était glissant et chaque branche d'arbre que nous touchions nous inondait ; une pensée de découragement se glissa dans mon cœur. Je ne la laissai pas prendre racine ; mais, m'arrêtant immédiatement, je tins ce monologue : Vas-tu te décourager ? Sois homme ! Que faut-il faire pour avoir le moins de misère possible dans ce portage ? Figure-toi qu'il fait beau temps et que le chemin est beau. C'est ce que je fis ; après avoir offert ma souffrance à Dieu, je fredonnai un air des montagnards et j'arrivai à l'extrémité du portage sans m'en apercevoir. »

Ses pronostics se vérifièrent à la lettre : il arriva trop tard pour pouvoir rencontrer les sauvages et leur donner la mission en cette année 1866. Il pouvait simplement laisser une lettre aux différents postes, annonçant qu'il reviendrait l'an prochain à telle ou telle date. De la sorte, la mission pourrait être continuée, parce que les sauvages n'auraient garde de manquer au rendez-vous fixé. Et l'on

revint par le même chemin, avec bien moins de bagages cette fois puisqu'on n'avait plus rien à manger. Le P. Babel et ses deux guides se trouvaient alors à 510 milles de Mingon. Ils se confièrent à la divine Providence, lui remettant le soin d'alimenter leur cuisine. « Elle ne nous a pas fait défaut, dit-il, et, bien que nous n'eussions jamais rien d'avance, tous les jours nous avons fait nos trois repas à l'heure ordinaire. O l'admirable Providence ! »

Un peu plus d'un mois après son départ, le Rév. Père rentrait à Mingon après avoir fait 1.020 milles en canot, 146 portages, traversé 75 lacs, suivi 11 rivières. Il avait subi vingt-sept jours de pluie tellement continue que ses habits n'avaient jamais pu sécher complètement. Il n'en ressentit pas cette fois la plus légère indisposition. Pour moi, j'y vois encore l'action de la Providence.

Comme je l'ai dit précédemment, le R. P. Babel voyageait aussi à titre d'explorateur officiel. C'est en cette qualité qu'il rédigea une carte des régions qu'il avait parcourues, carte qu'on conserve encore à Québec au ministère des Terres et Forêts. L'employé civil qui nous en a signalé l'existence faisait cette réflexion à propos de ces courses apostoliques : « Ce qu'il y a à regretter, c'est que le Rév. Père ne nous ait laissé aucune relation sur ses expéditions lointaines et ses missions si laborieuses dans l'extrême-nord de notre province. Ayant été le premier blanc à pénétrer dans ces régions inconnues, à prendre contact avec les indigènes de l'extrême-nord, que de renseignements géographiques et autres des plus intéressants il y avait à noter ! Mais il faut en faire son deuil. Le bon P. Babel était surtout préoccupé du salut des sauvages, et n'avait guère le loisir d'écrire des mémoires. » Notre gouvernement actuel songe, lui aussi, à récompenser de tels états de service : il est entendu qu'un des nouveaux cantons qui seront érigés prochainement dans la région du Saguenay portera le nom du R. P. Babel. Ainsi, sans l'avoir cherché le moins du

monde, notre cher Père passera à la postérité et illustrera un peu plus notre Congrégation.

Certes, ce saint religieux n'a pas été ambitieux de gloire humaine et même d'estime de ses frères. Depuis quarante ans au moins, on peut dire qu'il se cachait et qu'il ne voulait guère sortir de sa solitude. Plusieurs des Pères et des Frères de cette province le connaissaient seulement par notre personnel ; ils ne l'avaient jamais vu et ils ignorent tout de ses travaux. Disons le mot : il était devenu plutôt sauvage et peu communicatif, si ce n'est à l'endroit de ses commensaux habituels. En vieillissant, il était devenu un méchant dormeur. Mais ce défaut de sommeil n'influait pas notablement par ailleurs sur ses qualités d'esprit et de cœur. Il se montrait réellement aimable pour tous les gens de la maison, et il causait volontiers avec eux pourvu qu'on ne protestât pas contre son goût immodéré du tabac.

En 1900, il fut question de le tirer de sa retraite pour célébrer le cinquantenaire anticipé de son sacerdoce conjointement avec les RR. PP. Grenier, Royer et Arnaud, son frère d'armes. Ce ne fut pas une petite affaire que d'obtenir son consentement. Pensez-y donc : s'exhiber pendant trois jours, lui qui n'en avait guère l'habitude ; et devant une population sympathique sans doute, mais fort étrangère à son apostolat. Il se rendit finalement aux instances qu'on lui fit, parce que le R. P. Arnaud, son ami intime, ne se faisait pas tant prier, et que, vu le nombre des jubilaires et le théâtre choisi pour la célébration de ce glorieux anniversaire, il s'en tirerait à moins de frais et attirerait moins l'attention sur sa propre personne. Mais il avait assez de toutes ces démonstrations, car il lui aurait été donné, s'il l'eût voulu, de même que le R. P. Arnaud, de célébrer son jubilé sacerdotal de diamant.

Forcé, cette année-là même, de quitter la résidence de Bersimis que notre Congrégation remettait aux RR. PP. Eudistes, devenus les uniques desservants des missions du Golfe, on comprendra facilement que son cœur n'était pas

à la joie. On ne demeure pas cinquante ans de suite dans le même endroit sans y avoir de profondes attaches. Il lui fallut les briser, se séparer de ses Montagnais tant aimés et revenir, au moins temporairement, habiter notre maison de Saint-Sauveur à Québec. On lui offrit d'y demeurer toujours; il n'en avait cure. Il nous restait à la Pointe-Bleue, dans le lac Saint-Jean, une autre mission montagnaise : c'est là qu'il voulut aller mourir. Là, il retrouverait quelque chose des grands spectacles de la nature à l'état primitif, et quelque chose aussi de cette peuplade sauvage à laquelle il avait consacré presque toute sa vie de missionnaire. Il n'eut pas longtemps à séjourner dans cette bourgade : le 1er mars 1912, tout au commencement du mois de saint Joseph, il s'éteignait après une maladie de quelques mois. Espérons que saint Joseph, patron de la bonne mort, l'aura recueilli en ce jour même pour lui assurer au ciel une place privilégiée. Ce sera le digne couronnement de plus de soixante ans d'apostolat.

R. I. P.

F. Georges BAZAN (F. C.)

1884-1913. — Décès n° 834.

Le fr. Bazan (Georges-Max-Jean) naquit le 15 juin 1884 à Sorau (Niederlausitz), province de Brandebourg, diocèse de Breslau, de Maximilien Bazan et Marthe Weymann. La famille était profondément chrétienne. La ville de Sorau est presque entièrement protestante ; quelques centaines de catholiques y sont perdus parmi des milliers de protestants. Si ce voisinage hétérodoxe offre des dangers à des chrétiens peu affermis dans leur foi, il est pour d'autres une raison de s'attacher d'autant plus fortement à la foi de leurs pères. Telle était la famille de notre frère. La prière en commun y était en honneur, on s'approchait très souvent des sacrements, le père et la mère étaient

membres du tiers-ordre de N.-D. du Mont-Carmel et en récitaient tous les jours l'office. Est-il étonnant que le petit Georges, grandissant dans cette atmosphère de piété, y ait puisé un esprit profondément religieux, un tendre amour pour le Très Saint Sacrement et pour la Sainte Vierge, dévotions qui le caractérisèrent toute sa vie?

Il fréquenta l'école catholique de six à quatorze ans et, à Pâques 1898, il entra comme apprenti chez un tailleur et y resta quatre ans. Pendant ce temps il eut la douleur de perdre sa mère à laquelle il conserva toujours un souvenir affectueux dans ses prières. L'apprentissage fini, il se fit recevoir dans le *Gesellenverein*, association catholique très répandue en Allemagne, qui s'occupe du bien temporel et spirituel des jeunes artisans et qui a déjà fourni bien des vocations de frères convers aux communautés religieuses de langue allemande. Le jeune homme voulait voir le monde et se perfectionner dans son métier. Il se mit donc à voyager. Nous avons encore le petit livret de voyage que le *Gesellenverein* fournit à ses membres comme moyen de légitimation en même temps que de contrôle. Les villes où il reçut l'hospitalité de l'association y sont marquées et un certificat de conduite y est ajouté pour les endroits où il a séjourné plus longtemps. C'est vers les contrées catholiques du sud de l'Allemagne que le frère dirigea ses pas. Il s'arrêta quelque temps à Munich et y travailla. Il avait l'intention de faire le voyage à Rome et avait déjà commencé l'étude de l'italien à cet effet. Mais il n'eut pas le temps d'exécuter ce projet. La providence lui fit tomber entre les mains dans une revue religieuse un article sur la congrégation des Oblats et les services que les frères convers peuvent rendre dans les missions. Il sentit aussitôt que c'était là que le bon Dieu le voulait. Pour mieux connaître sa vocation, il alla faire un pèlerinage au célèbre sanctuaire de la Sainte Vierge à Altoetting. Ses derniers doutes y disparurent et il écrivit aussitôt à Hünfeld pour demander son admission

au noviciat des frères convers. Dès qu'il eut une réponse affirmative, il écrivit à son père pour lui faire part qu'au lieu de se rendre en Italie il s'était décidé à entrer dans la vie religieuse. Le père, un peu surpris d'abord, lui accorda volontiers la permission de suivre l'attrait de son cœur, s'estimant heureux de pouvoir offrir au bon Dieu un de ses fils.

Le 23 décembre 1902, notre postulant arriva à Hünfeld. Il prit l'habit le 24 janvier 1903, fit les premiers vœux le 25 janvier 1904, les vœux de cinq ans le 2 février 1905, et le 17 février 1910, il eut le bonheur de se consacrer définitivement à Dieu par les vœux perpétuels.

Sa vie pendant les dix années qu'il a passées parmi nous est bien vite racontée. Dès les premiers jours, on vit qu'il y avait là une vocation sérieuse. Pénétré du sentiment du devoir, c'était un homme d'obéissance ; sa tendre piété ne s'est jamais démentie. Modèle de ponctualité et de fidélité aux exercices, grâce à son heureux caractère, il répandait autour de lui la paix et la gaieté ; on a dit de lui avec raison qu'il était comme un rayon de soleil dans la communauté. Toujours de bonne humeur, on ne l'a jamais vu perdre patience et Dieu sait combien cette vertu est mise à l'épreuve dans la charge de portier qu'il occupait dans une si grande maison. C'était un frère portier modèle, intelligent, discret, d'un tact admirable, toujours prêt à rendre service, accueillant tout le monde avec la même amabilité et cette modestie qui convient à un religieux vis à vis des personnes du monde.

A côté du service de la porte, il exerçait le métier de tailleur qu'il connaissait très bien. Il était assidu au travail et n'hésitait pas à sacrifier les heures de récréation et du repos nocturne quand il s'agissait de rendre service à quelqu'un. Son désir d'aller dans les missions n'a jamais pu être satisfait. Du moins ne cessa-t-il jamais de prier beaucoup pour les missionnaires et d'offrir ses labeurs et ses petites mortifications à cette intention.

C'était en un mot un saint religieux, un frère convers exemplaire, hautement apprécié de ses supérieurs et jouissant d'une affection universelle dans toute la communauté.

Bien que doué d'une constitution frêle, le frère n'a jamais été sérieusement malade et l'on pouvait espérer qu'il continuerait encore pendant bien des années à rendre des services si précieux à la Congrégation. Le bon Dieu en avait disposé autrement ; le frère était déjà mûr pour le ciel. Un mal d'estomac sans caractère bien grave l'empêchait depuis quelque temps de se livrer au travail comme il l'aurait désiré. Les médecins qu'il consulta lui conseillèrent de se soumettre à une opération peu dangereuse qui devait le guérir définitivement. Il s'y résolut donc et le 9 juin 1913 il partit pour l'hôpital de Fulda, gai et en riant, sans que ni lui ni aucun autre membre de la communauté soupçonnât qu'il ne reviendrait plus vivant. L'opération eut lieu le lendemain matin, mardi 10 juin ; elle semblait bien réussie. Le mercredi matin on alla le voir. Il ressentait de fortes douleurs, mais cependant ni les sœurs gardes-malades ni les médecins n'y attachèrent d'importance. Des complications imprévues semblent être survenues. Dans la nuit, les douleurs augmentèrent. Un prêtre qui avait dû partager la chambre du frère à cause de l'encombrement de l'hôpital, lui administra l'Extrême Onction et le prépara à la mort. Le frère fit de grand cœur le sacrifice de sa vie. La religieuse qui le soignait continua à prier avec lui jusqu'à ce qu'il s'éteignit doucement à sept heures du matin, le 12 juin 1913, à l'âge de 29 ans.

La nouvelle de cette mort imprévue arriva à Hünfeld comme un coup de foudre. Ce fut un deuil pour toute la maison. On se hâta de chercher la dépouille mortelle du cher défunt et le 15 juin, jour anniversaire de sa naissance, il fut enterré dans le cimetière du scolasticat.

Le souvenir de ses vertus et de ses bons exemples restera inoubliable chez ceux qui l'ont connu. Nous

espérons que le bon Dieu aura déjà récompensé le bon et fidèle serviteur qui s'était consacré sans réserve à son service et à celui de la Vierge Immaculée.

R. I. P.

OBLATIONS

Année 1912

3033 Russ, Jean-Georges (F. C.), 2 fév. 1912, Niangana (Cimbébasie).

3034 Girard, François-Xavier (F. C.), 17 février 1912, Providence (Mack).

3035 Kérautret, Derrien-Marie (F. C.), 17 février 1912, Providence (Mack).

3036 Bregula, François-Emmanuel (F. C.), 19 mars 1912, Winnipeg.

3037 Lamarche, Gustave-Joseph-Arthur (F. C.), 19 mars 1912, Cap de la Madeleine.

3038 Arcaix, Julien-Etienne, 1er mai 1912, Diano-Marina.

3039 Poschmann, Léonard (F. C.), 9 mai 1912, Windhuk.

3040 Hensienne, Adolphe (F. C.), 19 mai 1912, Saint-Ulrich.

3041 Schröder, Jean (F. C.), 26 mai 1912, Saint-Nicolas.

3042 Stef, François (F. C.), 26 mai 1912, Saint-Charles.

3043 Pfeiffer Jean (F. C.), 26 mai 1912, Maria-Engelport.

3044 Huitric Hervé (F. C.), 26 juillet 1912, Saint-Augustin, Atha.

3045 Basile, Jean-Baptiste-Vincent, 15 août 1912, Saint-Pierre d'Aoste.

3046 Andrès, Florent, 15 août 1912, Saint-Pierre d'Aoste.

3047 Paffendorf, Alexandre-Fréd.-Guillaume, 15 août 1912. Hünfeld.

3048 Thivierge, Joseph-Alexandre (F. C.), 8 septembre 1912, Lachine.

3049 Moreau, Elzéar-Alexandre (F. C.), 24 sept. 1912, Lachine.
3050 Cadoret, Vincent-Joseph-Marie (F. C.), 1er octobre 1912, Nativité.
3051 Lecuyer, Pierre-Louis-Marie (F. C.), 1er octobre 1912, Waereghem.
3052 Roy, Charles-Edouard (F. C.), 13 novembre 1912, Lachine.
3053 Gérard, Joseph (F. C.), 1er décembre 1912, Saint-Ulrich.

Année 1913

Bedell, Alexandre (F. C.), 25 janvier 1913, Tewksbury.
Herrlein (F. C.), Alfred, 17 février 1913, Saint-Charles.
Kraut, Gérard (F. C.), 17 février 1913, Fort Résolution.
Iostwerner, Georges-Marie (F. C.), 17 février 1913, Hünfeld.
Artelt, Augustin (F. C.), 17 février 1913, Hünfeld.
Dohren, François (F. C.), 17 février 1913, Jaffna.
Chicoine, Elzéar (F. C.), 17 février 1913, Lachine.
Lang, Ernest-Franç. (F. C.), 19 mars 1913. Saint-Pierre d'Aoste.
Kaulhausen, Joseph (F. C.), 30 mars 1913, Saint-Gerlach.
Kleemann, Jean-Joseph (F. C.), 20 avril 1913, Saint-Charles.
Miehle, Joseph (F. C.), 4 mai 1913, Saint-Charles.
Koch, Matth.-François (F. C.), 30 mai 1913, Saint-Gerlach.
Wynands, Matthias-Hubert, 15 août 1913, Hünfeld.
Harperscheidt, Robert, 15 août 1913, Hünfeld.
Kosian, François, 15 août 1913, Hünfeld.
Delport, Arthur-James, 15 août 1913, Liége.
Ryan, Richard, 15 août 1913, Liége.
Ahlrichs, Ahlrich, 15 août 1913, Hünfeld.
Fromm, Georges, 15 août 1913, Rome.
Quinlivan, William-Thomas-G., 15 août 1913, Liége.
Breuer, Henri-Joseph, 15 août 1913, San Giorgio.
Ryan, Owen-Eugène, 15 août 1913, Belmont.
Wiegand, Ernest-Emile, 15 août 1913, Hünfeld.
Collins, Patrick-P., 15 août 1913, Rome.
Blumberg, Henri-Georges, 15 août 1913, Hünfeld.
Doyle, William-Joseph, 15 août 1913, Rome.
Adam, Ferdinand-Eugène, 15 août 1913, Hünfeld.
Wisskirchen, Paul, 15 août 1913, Hünfeld.
Lang, Richard, 15 août 1913, Hünfeld.

FROMM, Henri, 15 août 1913, Hünfeld.
LEINBERGER, François-Joseph, 15 août 1913, Rome.
O'SHEA, James, 15 août 1913, Rome.
DE ANTA, André, 15 août 1913, San Giorgio.
CHOQUETTE, Félix-Napoléon, 8 septembre 1913, Ottawa.
BERGERIN, Jean-Louis, 8 septembre 1913, Ottawa.
LAROSE, Alphonse-Ferdinand, 8 septembre 1913. Ottawa.
BARNEY, Henry, 8 septembre 1913, Ottava.
Mc DERMOTT, Albert-Léon, 8 septembre 1913, Tewksbury.
MAHAN, William-Francis, 8 septembre 1913, Tewksbury.
KILLIAN, Edward, 8 septembre 1913, Ottawa.
MORAUD, Louis-Joseph, 8 septembre 1913, Ottawa.
BACHAND, Louis-Gédéon, 8 septembre 1913, Tewksbury.
MORIARTY, Denis-Joseph, 8 septembre 1913, Tewksbury.
BURNS, Henry-Raymond, 8 septembre 1913, Tewksbury.
SCHNERCH, Thomas, 8 septembre 1913, Ottawa.
SYLVAIN, Joseph-Oscar, 8 septembre 1913, Ottawa.
O'BRIAN, Thomas-Francis, 8 septembre 1913, Tewksbury.
LEWIS, Paul Aloisius, 8 septembre 1913, San Antonio.
MAURE, André-Alphonse-Désiré, 29 septembre 1913, Liége.
COLLIN, Edouard-Louis-Joseph, 29 septembre 1913, Liége.
TROCELLIER, Marie-Jean-Antoine-Joseph, 8 octobre 1913, San Giorgio.
GIGUÈRE, Joseph-Dieudonné (F. C.), 13 novembre 1913, Cap de la Madeleine.
DESROCHERS, Alfred-Léopold-Joseph (F. C), 13 novembre 1913, Cap de la Madeleine.
JUGE, Félix, 21 novembre 1913, San Giorgio.

OBÉDIENCES

données en 1913.

Pour :

Midi.

En juin.	RR. PP.	Ferrecchia, Joseph, du scol. de Rome.
»		Un Père, du scol. de Liége.
»		Esteban, François, du scol. de Turin.
»		Prieto, Iesus, » »
Mai.	F. C.	Sutera, Antoine, de Rome.

Nord.

En juin.	RR. PP.	Trois Pères du scol. de Liége et un Père du scol. de Turin.
Janvier.	FF. CC.	Letessier, Louis, de Rome.
Juillet.		Vignal, Hubert, »

Canada.

En février.	RR. PP.	Horeau, Jean-Baptiste, de la 2e Prov. Et.-Unis.
Juin.		Cary, André, du scol. d'Ottawa.
»		Martel, Louis-Philippe, du scol. d'Ottava.
»		Bourassa, Philémon, » »
»		Fusey, Aldéric, » »
»		Martel, Georges-Etienne, » »
»		Lajoie, Stanislas, » »
»		Béland, Alide, » »
»		Fafard, Gustave, » »
Novembre.		Guérin, Eugène, de la Prov. du Manitoba.

Province Britannique.

En juin.	RR. PP.	Léonard, Patrice, du scol. de Liége.
»		Hughes, James, » »

Première Province des Etats-Unis.

En juin.	RR. PP.	Mc. Coy, Robert, du scol. de Tewksbury.
»		Mc. Collough, Dan.-Patrick, »
Septembre.		Poli, Jean-Antoine, de la Prov. du Canada.

Allemagne.

En juin. RR. PP. Schultz, Louis, du scol. de Hünfeld.
Landsberg, Joseph, » »
Heller, Hermann, » »
Peiffer, Paul, » »
Dropmann, Henri, » »
Bauer, Jean, » »
Schück, Ignace, » »

Deuxième Province des Etats-Unis.

En juin. RR. PP. Centurioni, Pierre, du scol. de San Antonio.
» Paquet, André, de la Prov. du Canada.

Belgique.

En juin. RR. PP. Praet, Paul, du scol. de Rome.
Septembre. Chanal, Lucien, de la Maison Générale.

Manitoba.

En janvier. RR. PP. Patton, William, de la 1re Prov. Etats-Unis.
Juin. Jeannotte, George, du scol. d'Ottawa.
» Boyer, Jean-Baptiste, de la Prov. du Canada.

Alta-Sask.

Fin 1911. RR. PP. Auclair, Achille, de la Prov. du Canada.
Juin 1913. Waddel, Alphonse, du scol. d'Ottawa.
» Duchaussois, Pierre, de la Prov. du Canada.
Novembre. Tessier, Edouard-Joseph, » »

Athabaska.

En juin. RR. PP. Wagner, Joseph, du scol. de Hünfeld.
» Ebert, Guillaume, » »

Mackensie.

En juin. R. P. Falaize, Pierre, du scol. de Liége.

Colombie Britannique.

Fin 1911. RR. PP. Bellot, Claudius, du Vicariat du Yukon.
Juin 1913. Swenceski, Ant.-John, du scol. de Tewksbury.
» Bessette, Herbert, » »

Yukon.

En juin. R. P. Plamondon, Léonidas, du scol. d'Ottawa.

Keewatin.

En mars. F. C. Klinkenberg, Nicolas, de la Pr. d'Allemagne.

Ceylan (Colombo).

En juin. RR. PP. Monnier, Pierre, du scol. de Liége.
» Peyron, Emile, » »

Sud de l'Afrique (Transvaal).

En juin. RR. PP. Péron, Louis, du scol. de Liége.
» Bornke, Aloïs, du scol. de Hünfeld.
» Roux, Emile, » »

Natal.

Décembre 1912. R. P. Vialard, Gabriel, du Vic. de Basutoland.

Cimbébasie.

En juin. RR. PP. Schleipen, Guillaume, du scol. de Hünfeld.
» Stoppelkamp, Henri, » »
Mars. FF. CC. Rath, Joseph-Pierre, de la Pr. d'Allemagne.
» Pohlen, Léonard, » »

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1912-1913

830. R. P. Rocher, Joseph, du Vicariat de Colombie Britannique, décédé à Caen, le 18 décembre 1912, à l'âge de 36 ans, dont 13 de vie religieuse.
831. R. P. Darracq, Victor, de la Province du Midi, décédé à Turin, le 21 décembre 1912, à l'âge de 31 ans, dont 7 de vie religieuse.
832. R. P. Simonin, Paul, de la Province du Nord, décédé à Autun, le 6 janvier 1913, à l'âge de 46 ans, dont 25 de vie religieuse.
833. R. P. Bruant, Jean, de la Province du Nord, décédé à Jersey, le 29 janvier 1913, à l'âge de 84 ans, dont 25 de vie religieuse.

834. R. P. GUBBINS, Thimothée, de la Province Britannique, décédé à Belmont-House, le 5 février 1913, à l'âge de 70 ans, dont 51 de vie religieuse.

835. R. P. FURLONG, Thomas, de la Province Britannique, décédé à Leeds, le 11 février 1913, à l'âge de 61 ans, dont 41 de vie religieuse.

836. R. P. BELNER, Félix, de la Province du Nord, décédé à Thy, le 4 mars 1913, à l'âge de 65 ans, dont 42 de vie religieuse.

837. F. C. FONTAINE, Louis, de la Province du Nord, décédé à Thy, le 5 mars 1913, à l'âge de 69 ans, dont 26 de vie religieuse.

838. R. P. CHAUMONT, Adélard, de la Province du Manitoba, décédé à Pine-Creek, le 10 mars 1913, à l'âge de 53 ans, dont 29 de vie religieuse.

839. R. P. GUILLET, Augustin, du Vicariat de Ceylan, décédé à Colombo, le 28 avril 1913, à l'âge de 33 ans, dont 12 de vie religieuse.

840. R. P. OILLIC, Ambroise, du Vicariat de Ceylan, décédé à Colombo, le 19 mai 1913, à l'âge de 52 ans, dont 25 de vie religieuse.

841. R. P. BURON, Daniel, de la 2e Province des Etats-Unis, décédé à San Antonio, le 6 juin 1913, à l'âge de 30 ans, dont 7 de vie religieuse.

842. F. C. BAZAN, Georges, de la Province d'Allemagne, décédé à Hünfeld, le 12 juin 1913, à l'âge de 29 ans, dont 3 de vie religieuse.

843. F. C. MULVIHILL, Jérémie, de la Province du Manitoba, décédé à Saint-Laurent, le 21 août 1913, à l'âge de 73 ans, dont 41 de vie religieuse.

844. R. P. MULLER, Louis, de la Province de Belgique, décédé à San Remo, le 24 août 1913, à l'âge de 26 ans, dont 5 de vie religieuse.

845. R. P. AUDIBERT, Charles-Emile, de la 1re Province des Etats-Unis, décédé à Lowell, le 27 septembre 1913, à l'âge de 42 ans, dont 18 de vie religieuse.

TABLE DES MATIÈRES

Mars.

Juin.

Septembre.

Décembre.

Nihil Obstat.

Romæ, 1a Decembris 1913.

† A. DONTENWILL, O. M. I.,
Arch. Ptol., Sup. Gen.

Publié avec la permission de l'autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 6583,12,13.